

LA REVUE

(ANCIENNE „REVUE DES REVUES”)

Directeur Rédacteur en chef : JEAN FINOT

VOLUME LVI

1905

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1905. — 3^e VOLUME

A

Aliment (Un nouvel), 253.
Aluminothermie, 253.
Ame (L') chevaleresque du Japon, 88.
Ames Soudanaises, 188.
Annunzio (Le nouveau drame de G. d'),
La torche sous le boisseau, 104.
Antinoë (Mes dernières découvertes d'),
489.
Arabe (Le mouvement national), 358.
Aristocraties (La fusion des deux)
anglaises, 346.
Assassinat médical ou suprême cha-
rité ? 471.
Arrosage (L') des rues, 545.
Arts (Lettres et), 123, 255, 402, 547.
Autorévéléateur (L'), 546.

B

Bassin (Un nouveau) carbonifère, 402.
Beckolite (le) 402.
Bilan (Le) de l'occupation anglaise en
Egypte, 1.
Boris (En Mandchourie avec S. A. I.
le grand duc) de Russie, 285, 456.
Bronchite (La), 120.
Brontosauve (Un squelette de), 546.
Cerf-volant (Le) photographique, 122.

C

Chateaubriand (La rivalité de) et de
M. de Villèle, 369.
Comment Zola composa ses romans,
429.
Comparoscope (Le), 402.
Création (La) artificielle de la vie, 121.
Croisade (La) des enfants en 1905, 15.
Croissance (La) du Socialisme aux
Etats-Unis, 334.

D

Découvertes (Mes dernières) d'Anti-
noë, 489.
Derniers (Les) jours de Perdita, 364.
Detaille (M. Edouard), 350.
Deux études sur Hugo, 25.
Diplomatie (La) des enfants, 327.
Diplomatie (La) de la troisième Ré-
publique et le droit des gens, 396.
Doctrines (Les) médicales, leur évo-
lution, 395.
Dramatique (Le mouvement), 116, 390.

E

Egypte (Le bilan de l'occupation an-
glaise en), 1.
Entraînement et fatigue au point de
vue militaire, 396.

Etats-Unis (Le réveil religieux aux),
172.
Etudes de littérature et de morale,
398.

F

Fantumia elastica, 401.
Flingot (Souvenirs de mai 1871), 32.
Fumée (La), 546.
Fusion (La) des deux aristocraties
anglaises, 346.

G

Goitreux (Une ville de), 254.
Guerre ? (Qui a commencé la), 184.

H

Hugo (Deux études sur), 25.
Hugo (Victor) à Guernesey, 397.

I

Ile (Une nouvelle) japonaise, 399.
Inventions (Sciences), 119, 252, 399,
546.

J

Japon (L'âme chevaleresque du), 83.

L

Langage (Le) à l'envers, 120.
Lettres et arts, 123, 255, 402, 547.
Louis XVII (Les trois) dans la prison
du Temple, 320.

M

Machines (Les) à écrire, 122.
Mandchourie (En) avec S. A. I. le
grand-duc Boris de Russie, 285, 456.
Mécanisme (Le) de la floraison, 400.
Métancoïte, 528.
Microbe (Le) de l'avarie, 399.
Moteurs (Les petits) électriques, 401.
Mouvement dramatique, 116, 390.
L'Agrafe, 390.
L'Armature, 116.
Le Duel, 117.
Josserand, avoué, 392.
Monsieur Lambert, marchand de
tableaux, 390.
Pauvre fille, 391.
La Race, 390.
La Tante Léontine, 116.
La Variation, 390.
Mouvement (Le) intellectuel en France
et à l'étranger, 393.
Mouvement (Le) national arabe, 358.
Multiple (La) personnalité humaine,
545.
Musique (La) à distance, 400.

N
Norvégien (Le nouveau roman), 497.

O
Orangers (Les), 254.

P
Parmi les serfs en France, 145.
Pathologie (La) et Physiologie botanique, 123.
Pendule (La) qui marche toujours, 254.
Perçement (Le) du Simplon, 122.
Perles (Les) électriques, 402.
Photographie (La) florale, 402.
Pont (Le) de Brooklyn, 254.
Pour la paix, 396.
Pygmées (Les) africains, 546.

Q
Qui a commencé la guerre ? 184.

R
Radio-télégraphie (La) 252.
Réveil (Le) religieux aux Etats-Unis, 172.
Rire (Le) rouge, 56, 227.
Roman (Le) comique au XVIII^e siècle 75.
Roman (Le) de mœurs en France et en Angleterre, 41.
Roman (Le nouveau) norvégien, 497.
Romans (Quelques) nouveaux, 220.
Routes (Les) huileées de Californie, 252.

S
Salons (Les) de 1905, 199.
Sauvetage (Le) humain, 119.
Science (La) et le problème de la vie future, 507.
Sciences et inventions 119, 252, 399, 546.
Scintiloscope, 401.
Scopolamine, 545.
Séparation (La) des Eglises et de l'Etat, 395.
Serfs (Parmi les) en France, 145.
Sérum (Le) marin et la folie, 544.

Service (Au) de l'Allemagne, 539.
Socialisme (La Croissance du) aux Etats-Unis, 334.
Soirées du Stendhal Club, 397.

T
Télégraphe (Le) sans fil et le soleil, 49.
Téléphone (Le) populaire, 253.
Torche (La) sous le boisseau, le nouveau drame de G. d'Annunzio, 104.
Tourisme (Une conquête moderne : le) 211.
Travaux (Les) de New-York et de Chicago, 254.
Trois fils, nouvelle inédite, 169.

V
Vente (La), des poisons liquides, 122.
Vers l'entente universelle, 258, 552.
Vie (La) à Paris, 398.
Vie (La science et le problème de la) future, 507.
Villèle (La rivalité de M. de Chateaubriand et de M. de), 369.
Voix (Une) d'Haiti, 393.

w
Weltpolitik (La) allemande et le monde musulman, 296.

Z
Zola (Comment) composa ses romans, 429.

ANALYSE DES REVUES françaises et étrangères

Revue Allemandes, 267, 559.
— Anglaises et Américaines, 132, 270, 414, 562.
— Arméniennes, 420.
— Espagnoles, 422.
— Françaises, 126, 261, 406, 554.
— Italiennes, 137.
— Japonaises, 139, 566.
— Néerlandaises, 424.
— Russes, 276.
— Scandinaves, 290.

Table des auteurs

| | | |
|---|--|---|
| <p>A Andreteff (Léonide), 56, 227.</p> <p>B Bardoux (Jacques), 346. Bollack (Léon), 258, 552.</p> <p>C Caze (D' L.), 119, 252, 399, 543.</p> | <p>Consul (Un ancien), 358. Coussanges (J. de), 123, 255, 402, 547.</p> <p>D Davray (Henry), 41. Descaves (Lucien), 32. Dornin (Pierre), 188.</p> <p>E Emerson (Colonel E.), 88.</p> | <p>F Faguet (E.), 25, 320. Ferry (Gabriel), 369.</p> <p>G Gayet (A.), 489. Géniaux (Charles), 145. Gsell (Paul), 199, 350.</p> <p>H Hudry Menos (J.), 507.</p> |
|---|--|---|

I
Ivray (*Jehan d'*), 1.

J
Jaloux (*E.*), 364.

K
Kahn (*Gustave*), 75.

L
Lombroso (*Paola*), 327.
Longuet (*Jean*), 334.

M
Massis (*H.*), 429.
Morstier (*E. de*), 211.

N
Norvins (*L. de*), 172.

P
Pellissier (*Georges*), 220,
539.

R
Reclus (*Elisée*), 393.
Regnault (*D' J.*), 471.
Rémusat (*M. R.*), 497.

S
Saint-Aubin (*G.*), 104.

Schæck (*Ivan de*), 235.
456.
Suyematsu (*Baron*), 184.

T
Tetmajer (*K.-P.*), 528.
Tolstol (*L.*), 169.
Trarieux (*Gabriel*), 116,
390.

U
Ular (*Alexandre*), 296.
***, 15.

Caricatures

France :

Les gendarmes et Monsieur le curé,
281.
On fait circuler les prétendants, 282.
Jaurès, l'éternel raseur, 425.
La France a soupé de l'amitié de la
Russie, 283.
La France en a assez du soupirant
qui n'apporte que des fleurs, 547.
Le mari de la France est malade,
549.

Allemagne :

L'Allemagne éclaire le monde, 141.
L'Allemagne veut se débarrasser de
Guillaume, 141.
Bülow prie l'ombre de Schiller de
ne pas revenir sur terre, 425.
Les commis-voyageurs sortent de
terre sous les pas de Guillaume.
141.
Guillaume craint les épingles, 142.
Guillaume vante les enseignements
de la campagne anglo-boer, 425.
La Triplice ne comprend que deux
alliés, 142.
La voiture de gala de M. Trepov,
546.

Angleterre :

Edouard VII regrette son smoking,
282.

Japon :

Le cauchemar de la flotte baltique,
427.
Le Japonais montre à la Chine le
peu que valent les Européens, 548.
Le Japonais petit Hercule, 548.
Les Japonais restent quand même
derrière les Russes, 548.

Le Nippon rêve que l'ours muselé
lui apporte des milliards, 427.
Les Nippons grandissent, 283.
Le petit Jap se fâche contre John
Bull, 548.

Russie :

L'alliance franco-russe autrefois et
aujourd'hui, 283.
Ces bons sujets russes, 284.
Conquête d'une batterie par les Rus-
ses, 549.
Les deux Terreurs russes, 547.
Les fils du Tzar, du Mikado et de
Gorki, 143.
Gappone et Pobedonostzeff, 429.
Le marché russo-japonais, 429.
La mort travaille pour le tzarewitch,
428.
Quand les bombes ne tueront que
les personnes visées, 144.
Roosevelt, l'ange de la paix, inter-
vient, 427.
La route de la mort est la seule où
se rencontrent le tzar et son peup-
le, 569.
En Russie, l'illusion et la réalité,
143.
Le tzar a peur que l'ours ne lui
échappe, 144.

Question marocaine :

Les amabilités de la France et de
l'Allemagne tuent le Maroc, 281.
Au Maroc, trois marchent dans le
même sentier, 426.
Delcassé a manqué d'adresse, 426.
Jacques I^{er} et son rival Guillaume,
426.
Radolin ne se mêle pas de politique,
280.
Troquer le Maroc contre l'Egypte,
282.

P.Fc. 331.15
Guard for Title

COLLEGE LIBRARY
MAY 16 1905

LA REVUE

(ANCIENNE **REVUE DES REVUES**)

Peu de mots, beaucoup d'idées!

| | | |
|---|---|-----|
| I. Jehan d'Ivray | <i>Le Bilan de l'Occupation anglaise en Égypte</i> | 1 |
| II. ***..... | <i>La Croisade des enfants de l'an 1905</i> | 15 |
| III. E. Faguet <small>De l'Académie française.</small> | <i>Deux études sur Hugo</i> | 25 |
| IV. Lucien Descaves .. | <i>Flingot (SOUVENIRS DE MAI 1871)</i> | 32 |
| V. Henry Davray | <i>Le Roman de Mœurs en France et en Angleterre</i> | 41 |
| VI. Léonide Andreïeff . | <i>Le Rire rouge (I)</i> | 56 |
| VII. Gustave Kahn | <i>Le Roman comique au XVIII^e siècle</i> | 75 |
| VIII. Colonel E. Emerson . | <i>L'Ame chevaleresque du Japon</i> ... | 88 |
| IX. G. Saint-Aubin | <i>Le nouveau drame de G. d'Annunzio (LA TORCHE SOUS LE BOISSEAU)</i> ... | 104 |
| X. Gabriel Trarieux . | <i>Le Mouvement dramatique</i> | 116 |
| XI. <i>Faits et Documents :</i> | | |
| 1. <i>Sciences et Inventions</i> , par le D^r L. Caze | | 119 |
| 2. <i>Lettres et Arts</i> , par J. de Coussanges | | 123 |
| XII. <i>Analyse des Revues françaises, anglaises et américaines, italiennes et japonaises</i> | | 126 |
| XIII. <i>Caricatures de la Quinzaine</i> (9 gravures)..... | | 141 |

N° 9. — 1^{er} Mai. — IV^e Série 1905 XVI^e ANNÉE. — VOL. LVI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA. — PARIS



Service de Librairie

L'administration de *La Revue* est à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, **sans aucune augmentation de prix**, tous les ouvrages français et étrangers, de même que les abonnements aux journaux périodiques.

Emboîtage de "La Revue"

L'administration de *La Revue* met à la disposition de ses abonnés un emboîtage élégant, en carton fort, pour préserver les numéros en lecture. Cet emboîtage est surtout très utile dans les Cercles, Bibliothèques, Salles de lecture, etc., etc. Prix, **2 fr. 50** franco.

Collection complète de "LA REVUE"

Très désireuse d'être agréable à ses abonnés, l'Administration de *La Revue* met en vente un petit nombre de collections complètes de notre périodique depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} janvier 1904.

Ces collections deviendront, avec le temps, extrêmement rares et leur prix est d'ores et déjà très élevé. Nous pourrions pourtant les céder à nos abonnés à raison de 500 francs, y compris la Table générale.

P.-S. — On déduira les années 1900, 1901, 1902 et 1903 à raison de 20 francs pour ceux parmi nos abonnés qui voudraient renoncer à l'une de ces années. Mais la collection, jusqu'au 1^{er} janvier 1900, ne pourra être fractionnée, car il ne nous en reste en tout que *six* exemplaires.

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos abonnés et lecteurs que la Quinzaine financière est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage aucunement celle de LA REVUE.

ABONNEMENT A "LA REVUE"

Bi-Mensuelle

| | Par an | Par semestre |
|------------------------------|--------|--------------|
| Paris et la France | 24 fr. | 14 fr. |
| Étranger | 28 » | 16 » |

PRIX DU NUMÉRO

France, **1 fr. 25**; Étranger, **1 fr. 50**

Les abonnements à La Revue sont reçus dans les bureaux de poste du monde entier.

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

(Voir notre annonce en face des caricatures)



Junker Fund

Le Bilan de l'Occupation anglaise en Égypte

Il y a cinquante-cinq ans (12 janvier 1850), Flaubert écrivait d'Égypte :

« Comme je me souviens que M^{me} Cloquet est fort patriote, vous pouvez lui faire cette confidence, savoir : qu'il est presque impossible que, d'ici à quelque temps, l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Égypte. Elle tient déjà Aden, rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les habits rouges au Caire. On apprendra cela en France quinze jours plus tard et l'on sera fort étonné. Souvenez-vous de ma prédiction : il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion; 10 000 hommes y suffiraient, des Français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les Arabes regardent comme un demi-dieu; mais ce n'est pas pour nous que cuit le pâté! »

Ainsi le grand écrivain avait prévu jusqu'aux avantages du canal de Suez, dont l'idée n'était pas même évoquée en France; il ne se trompait que sur le nombre de soldats nécessaire à l'invasion.

Il n'en a pas fallu 10 000; 800 marins ont suffi pour pacifier la révolte d'une ville de 300 000 habitants. Le 13 juillet 1882, à midi très exactement, l'amiral Beauchamps-Seymour prenait possession du promontoire de Nass-el-Tin, à Alexandrie, après avoir fait faire à ses matelots une petite ronde dans la ville, accompagnés de quelques marins russes et grecs descendus à terre en vue de protéger leurs nationaux. Il serait oiseux de répéter après tant d'autres que cette descente était pour le moins tardive; de l'avis général, un détachement de 1 400 hommes envoyé quarante-huit heures plus tôt eût suffi à éviter les horreurs de la guerre civile et les épouvantes du bombardement. L'amiral disposait alors de près de 28 000 hommes. Mais, de ce fait, toute la politique anglaise eût été renversée. Lord Granville le savait bien alors que, seul entre tous, Gambetta, dans un éclair de génie,

jetait le cri d'alarme en disant que la révolution d'Arabi n'était qu'une révolution de caserne dont il ne fallait point attendre les résultats, mais qu'on devait étouffer dans l'œuf au prix de quelques millions. Le 14 janvier, Challemel-Lacour expliquait qu'il y avait lieu de se préoccuper des événements qui se préparaient en Egypte et engageait l'Angleterre à prendre des mesures.

Lord Granville attendait...

Il fallait donner aux moutons d'Egypte le temps nécessaire de se transformer en loups.

Tout se passa comme le cabinet de Saint-James l'avait prévu, et les faits établis aujourd'hui, l'accord survenu, ne sont que le résultat d'une longue et patiente partie, admirablement jouée d'ailleurs, et que l'Angleterre était sûre de gagner d'avance.

Nous allons essayer maintenant de donner un résumé aussi impartial que possible des résultats obtenus, non pas au point de vue des autres nations européennes, mais à celui le plus strict des intérêts de l'Egypte et de ses habitants, tant indigènes qu'étrangers, pendant les vingt-deux années qui se sont écoulées depuis.

I

Il serait parfaitement injuste de dire que l'extraordinaire pas en avant accompli dans le pays en ces dernières années est dû uniquement à l'occupation anglaise. Parfaitement injuste aussi d'affirmer que, seule, la présence des habits rouges a suffi à enrayer la révolution.

Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de révolution en Egypte. Il ne faut pas confondre la mutinerie de quelques soldats fanatisés par un faux patriote ignorant et ambitieux, avec le soulèvement d'un peuple entier tel que nos révolutions à nous ou les derniers soulèvements de Pétersbourg.

En 1882, le premier soin des soldats rebelles fut d'ouvrir toutes grandes les portes des prisons et des bagnes; et ce fut de cette lie d'hommes tarés, forçats, mendiants, voleurs, augmentés de la tourbe des bourriquiers, portefaix, porteurs d'eau, tout ce qu'Alexandrie comptait de canailles, de parasites et de fainéants, en lesquels coule un peu du sang de tous les peuples qui la visitent, que fut créée de toutes pièces la soi-disant révolution d'Arabi-Pacha. C'est comme si on voulait juger du peuple de France par les exploits d'une centaine d'Apaches de Montmartre ou de la Villette.

Pour qu'un peuple se révolte et se lève en masse comme un seul homme contre ce qu'il croit être la tyrannie, faut-il encore qu'il soit arrivé par des siècles d'incubation intellectuelle à con-

naître ses droits et à se persuader que sa situation n'est pas conforme aux lois équitables d'une bienfaisante humanité.

Réclamer un droit, c'est déjà apprécier l'injustice et se rendre compte de l'infériorité sociale dont on est l'objet. Or, le peuple égyptien ne réclamait rien, ne protestait point, acceptait tout, résigné qu'il était à la misère paisible de sa vie agricole, par l'accoutumance d'un esclavage ancestral et continu à travers les siècles.

Le parti national existait pourtant. Il existe encore, en la personne de quelques jeunes hommes lettrés, élevés pour la plupart en Europe et revenus, le cœur et le cerveau pleins d'idées généreuses et d'enthousiastes ardeurs. Le nier serait aller contre toute justice et toute vérité. Mais ce parti, constamment berné dans ses espérances, leurré dans sa confiance, blessé dans ses plus profondes convictions, se décourage et se retire, sans se résigner pourtant devant la terrible force d'inertie de la masse, demeurée la race éternelle de l'homme rouge des bords du Nil, que les peuples peuvent, depuis des millions d'années, visiter, conduire ou gouverner même, sans qu'une seule race étrangère demeure sa race, sans que son sang se mêle véritablement après la quatrième ou cinquième génération. L'homme des bords du Nil se croise et ne se confond pas; il demeure après quelques siècles le maître et le roi de son sol limoneux, de cette terre bourbeuse dont il sort, à laquelle il retourne impassible et soumis, du même geste tranquille et grave que ses aïeux d'autrefois.

Pour ce peuple, l'occupation anglaise ne fut qu'une occupation étrangère de plus, après tant d'autres.

Voyons maintenant ce que cette occupation a essayé de faire de lui.

II

A tout seigneur, tout honneur; l'armée, toute-puissante depuis qu'on se bat de moins en moins, va me servir d'introduction.

A l'époque des événements de 1882, et pendant les quelques années qui suivirent, le plus complet gâchisme y régnait; la simple évidence m'oblige à le confesser. Mal nourris, peu vêtus, pas toujours payés, les soldats étaient les premières victimes du désordre qui, pendant de longues années, régna dans les administrations égyptiennes. Le recrutement seul, tel qu'il se pratiquait encore il y a quinze ans, constituait, en pleine fin du XIX^e siècle, un anachronisme monstrueux. Les Omdehs, ou maires de village, présentaient les jeunes recrues qu'ils avaient jugées en âge et en état d'être propres au service, à un conseil de revi-

sion, composé de médecins militaires et d'officiers. Ce conseil faisait un choix parmi les recrues, et ces recrues, qui ne devaient pas avoir moins de 19 ans révolus, n'étaient ensuite appelées sous les drapeaux qu'à l'âge de 21. Elles pouvaient alors se racheter moyennant une somme de 20 livres (500 francs). Bien entendu, le cheik Omdeh ne présentait que ceux qu'il voulait — l'état civil étant alors complètement entre ses mains... quand il y en avait ! — Aux autres, à ceux qu'un bon *backchich* (1) avait fait d'avance ses créatures, il laissait la liberté complète... pour un ou deux ans; après quoi, feignant d'avoir oublié leur existence une première fois, il s'adressait de nouveau à leur bourse et la même petite occupation lucrative recommençait. Si d'aventure un conscrit choisi par le conseil venait à désertir, le cheik responsable faisait verser à sa famille un débours de 20 livres ou choisissait de sa propre autorité un membre valide dans la famille qu'il obligeait à remplacer le manquant. Mais si ce dernier revenait, ni l'argent ni l'homme n'étaient cependant rendus. Et tout cela faisait, au bout du compte, un gentil pécule à l'Omdeh roublard et pratique.

Enfin, le départ d'un jeune homme pour l'armée était considéré par son entourage comme le pire désastre, car il ne revenait presque jamais. Il devait faire, encore en l'année 1888, une période de six ans dans l'armée active, cinq ans dans la police et quatre ans dans l'armée de réserve. On peut juger du désarroi occasionné aux champs par ces quinze ans d'absence quand celui qui partait était le plus souvent le seul vaillant de la famille, le seul véritablement capable d'arracher à la terre un peu de ce bien dont elle se montre si souvent avare quand les bras qui le réclament sont insuffisants à le conquérir à la force de leurs muscles. Le désastre s'augmentait encore quand le conscrit était marié, chose fréquente dans un pays où les paysans prennent femme dès la puberté, et sont souvent pères de trois ou quatre enfants au moment du tirage au sort.

Qu'on joigne à cela les épidémies, les guerres de frontières, les coups, et l'on comprendra combien minime était le nombre de ceux qui revoyaient leur foyer.

Une réforme sérieuse a été apportée dans ces différentes choses. D'abord, surveillance active des cheiks Omdehs par les Wékyls (sous-préfets) des Moudirieh. Toute fraude est devenue impossible et tous profits supprimés pour les maires de village. Les conditions sont améliorées et la durée du service sensiblement raccourcie.

(1) Backchich, *pourboire*, le mot que l'on entend le plus en Orient.

Enfin la courbache a été absolument supprimée. Il est vrai qu'on a cru devoir la remplacer par le chat à neuf queues...

Mais on m'assure que les soldats, tant Anglais qu'indigènes, préfèrent de beaucoup les châtimens corporels à n'importe quelle retenue. On se frotte l'épiderme et tout est dit. C'est affaire de goût et je n'insiste pas.

Tout officier anglais qui entre dans l'armée indigène reçoit le grade supérieur, quelquefois le second grade supérieur à celui qu'il a dans l'armée anglaise, sauf certaines exceptions.

Dans les bataillons commandés par les officiers anglais, il n'y a pas d'officiers indigènes de grade plus élevé que *saghkolakasi* (adjudant-major). Dans les bataillons indigènes, les officiers indigènes sont promus aux plus hauts grades; il en est de même pour l'état-major. Le gros des troupes est actuellement établi à la frontière. Deux bataillons d'infanterie et des détachemens des autres armes forment la garnison de Souakim, le reste se partage entre le Caire et Alexandrie.

La sécurité générale est confiée à la police; Port-Saïd, Suez, Pantah et les autres villes de province n'ont pas de troupes proprement dites. La police les remplace.

Le commandant en chef de l'armée est le khédive, assisté du ministre de la guerre et du sous-secrétaire d'Etat à la guerre. Mais le commandant en chef effectif est le Sirdar. Tous les différens bureaux concernant l'armée sont réunis sous le titre générique de *War-Office* et ne comprennent que des chefs anglais. Les postes d'officiers subalternes sont tenus par des officiers indigènes d'état-major.

Et c'est là le grand, l'éternel reproche que les Egyptiens ont aux lèvres sitôt qu'il est question devant eux de l'armée nouvelle.

— Pourquoi, disent-ils, l'état d'infériorité absolue où sont maintenus les officiers égyptiens qui, en aucun cas, ne peuvent dépasser le grade de capitaine dans les bataillons commandés par des Anglais?

A ceci, les Anglais répondent que c'est le système adopté dans toutes les colonies et protectorats vis-à-vis des autochtones. Et les autres de conclure : « Mais le protectorat n'est pas déclaré, que nous sachions... »

Affaire d'appréciation de part et d'autre.

Si la paie actuelle est minime, elle a au moins l'avantage d'être régulière. Le soldat égyptien touche 78 francs par an, le caporal 108, le sergent 160, le sergent-major 208. La nourriture est plus que suffisante, bien supérieure d'ailleurs à celle que les Fellahs ont coutume d'avoir au village. Enfin l'équipement des hommes, quoique peu élégant, est parfaitement confortable et de

belle tenue. Les guêtres, remplacées par d'interminables bandes de drap s'enroulant en pansements orthopédiques autour des maigres mollets, donnent un faux air de sauterelles aux hommes et semblent pour le moins inutiles dans un pays où il ne fait pas froid et où les broussailles sont tout à fait inconnues.

En somme, à part ces petits reproches, on peut dire que le remaniement de l'armée et des irrigations constitue le meilleur résultat obtenu par l'occupation anglaise. Je dois ajouter pourtant qu'une grande partie des réformes militaires ont été apportées ou plutôt dictées par Moucktar-Pacha, haut commissaire ottoman, et importées de l'armée turque. Les officiers généraux turcs ont été remplacés par des officiers anglais. Encore à présent, les commandements militaires se font en turc dans l'armée égyptienne.

III

Passons maintenant à la justice. Ici les efforts, louables peut-être, ont été sensiblement moins heureux comme résultat.

Ce n'est pas l'avis de M. Alfred Milner, ancien sous-secrétaire d'Etat en Egypte, dont le livre *England in Egypt*, ouvrage remarquable d'ailleurs s'il n'est pas toujours vrai, a fait grand bruit en Angleterre lors de son apparition en 1893.

Ecoutez-le :

« Si par justice, dit M. Milner, on entend l'esprit d'égalité et la conduite loyale dans les relations d'homme à homme ou dans l'action du gouvernement envers ses sujets, alors on peut dire que la justice a été le principe inspirateur de nos travaux pendant ces dix années. Mais si par justice on désigne simplement les attributions des cours législatives, leurs codes, leur procédure, leur personnel, alors il faut admettre que le progrès n'a pas été considérable, et la raison en est simple. La justice prise dans ce sens constitue une des branches du gouvernement d'où *l'influence anglaise a été le plus exclue.* »

Est-ce assez clair?... Eh bien, honorable Monsieur Milner, permettez-moi de ne pas être sur ce point absolument de votre avis. Personne ne met en doute la bonne volonté de votre nation en général ni celle de M. Scott (1) en particulier, et cependant ce digne fonctionnaire n'a pas constamment eu la main heureuse dans les remaniements incessants qu'il s'est cru obligé de faire subir à la magistrature égyptienne et à son code depuis 1890.

« Qu'on ne l'oublie pas, dit encore M. Milner, si la justice est

(1) Sir John Scott fut le premier à remanier les tribunaux en Egypte.

quelque peu sortie du chaos, c'est le fait de l'intervention anglaise. »

Là aussi, voyez-vous, nous protestons. Certes, je veux bien convenir que, dans les premiers temps où fonctionnèrent les tribunaux indigènes, quelques juges et beaucoup d'avocats n'avaient point de diplômes, et qu'il ne leur était demandé qu'une certaine connaissance du droit juridique. Mais la plupart des juges étaient des magistrats consommés, intègres et cultivés, sortis presque tous de l'école d'Aix ou de Paris. Plusieurs étaient docteurs en droit, et c'est de cette pléiade enthousiaste et sincère que s'est formé le meilleur noyau du parti national. Jamais les tribunaux n'avaient fonctionné plus honnêtement qu'à l'époque où on jugea à propos de les refondre. Si l'ignorance se glissa parfois dans leur ensemble, il faut remarquer que tous pourtant connaissaient leur langue et leur loi religieuse, chose indispensable dans ce pays où rien ne se fait sans la sanction du Coran, grammaire suprême, code sans appel.

Appelés à juger des causes indigènes entre indigènes, la connaissance du droit romain n'importait guère, et, du moins, aucun magistrat siégeant n'avait besoin d'interprète pour juger un coupable ou acquitter un innocent. Avec la réforme apportée en ces quelques années, tout a changé. Il existe en Egypte quatre tribunaux : les tribunaux mixtes, où se plaident les causes entre Européens et indigènes. Ces tribunaux sont gérés par des juges choisis dans chaque nation européenne et auxquels sont adjoints quelques conseillers indigènes. On y plaide en français et en italien. Depuis un mois, l'anglais vient d'y être officiellement admis comme langue juridique.

Les tribunaux consulaires, gérés par les consuls, où se jugent les affaires entre nationaux uniquement ;

Les tribunaux indigènes, tribunaux locaux, où tout se fait en langue arabe, et enfin les tribunaux religieux qui décident de tout en dernier ressort. La peine capitale prononcée par le tribunal indigène ne peut avoir sa mise à exécution que si elle est approuvée par le cheik de l'Islam ou grand-prêtre de la loi (*grand Moufti*) (1).

En bonne forme, il semblerait assez juste que les juges anglais dussent se contenter de siéger aux tribunaux mixtes ou aux tribunaux consulaires anglais.

Pas du tout ; il a été déclaré de toute nécessité d'introduire

(1) Ceci est plutôt une marque de respect pour la loi religieuse, car même si le Moufti refuse son adhésion, on passe outre et le condamné est exécuté avec mille bonnes raisons.

l'élément anglais dans les tribunaux indigènes, et voici ce qui est arrivé :

Des magistrats anglais, choisis non pas dans la magistrature anglaise et parmi les hommes compétents, mais parmi la tourbe des jeunes avocats de Londres, plus ou moins sans causes, ont été appelés à grands frais, soit de leur patrie directement, soit des colonies où ils occupaient différents postes. Souvent ces juges connaissent à peine la loi ! Naturellement ils prennent la place et les appointements qui eussent été bien plus utilement dévolus aux magistrats égyptiens, plus à même qu'eux de connaître les lois et les besoins de leur pays.

Ces juges anglais ne connaissent pas un mot de la langue arabe, et l'on sait quelle difficulté cette langue, aux caractères difficiles, riche entre toutes, offre aux étrangers qui veulent en faire l'étude. Pour bien comprendre la lecture et l'écriture arabe il faut posséder la langue à fond, car les accents, qui changent du tout au tout la signification des mots, sont totalement supprimés dans toute écriture manuscrite ou imprimée. L'habitude aide seule à s'y reconnaître.

Naturellement, pour faciliter les rapports entre juges indigènes et anglais, l'étude de la langue anglaise s'imposait aux nouveaux magistrats égyptiens, car il est bien plus facile à un indigène d'apprendre l'anglais qu'à un Anglais d'apprendre l'arabe. De là à la suppression du français dans les écoles et à son remplacement par l'anglais, il n'y avait qu'un pas : il a été fait rapidement.

Résultat : les nouveaux magistrats ont renoncé à faire leurs études en France et se sont contentés d'une demi-instruction dans le pays, avec quelques études de loi religieuse.

Nous voilà donc retombés à l'ignorance dont on se plaignait tant il y a vingt ans. On peut dire que l'état est pire.

On voit aujourd'hui en province des juges, des chefs du parquet dont ceux d'alors n'auraient point voulu pour clercs. Choisis parmi le peuple, fils de fellahs ou de petits marchands, le tribunal n'est plus pour eux qu'un tremplin d'où ils s'élancent pour atteindre quelques situations rémunératrices dans les ministères ou les préfectures.

Constamment occupés à faire leur cour aux occupants, ils n'hésitent pas à se mettre en vue par un zèle intempestif presque toujours contraire aux intérêts de leurs coréligionnaires.

Pour eux les calomnies les plus infâmes, les méprises les plus odieuses ne comptent pas, et l'on a vu dans les provinces des notables parfaitement innocents mis en prison sur une simple dénonciation partant de vengeance personnelle et confondus

pendant des semaines avec tous les voleurs et malandrins de la contrée en une promiscuité dégoûtante.

Pour faciliter aux magistrats futurs les rapports avec leurs collègues anglais, l'école de droit indigène a dû s'adjoindre trois professeurs anglais que l'on a très difficilement trouvés, et qui sont chargés d'apprendre le droit en anglais aux élèves. D'ici à trois autres années, il faudra que tous les professeurs soient anglais. — Où les trouvera-t-on? me disait dernièrement un magistrat indigène de l'ancienne école, très au courant des questions juridiques. — Les lois du tribunal indigène sont calquées sur le code Napoléon; il s'ensuit donc que les nouveaux professeurs doivent posséder les trois langues parfaitement : anglais, français, arabe, pour se rendre compte de ce qu'ils enseignent, plus le Coran, base fondamentale de toute législation musulmane, enfin les lois des trois pays... Où se procurer ces phénix?...

De plus, les juges, sincères amis de leur patrie, voient avec peine la tendance fâcheuse qu'ont les Anglais à apporter des modifications toujours nouvelles aux lois indigènes. On peut dire que chaque magistrat nouveau venu soit de Londres, soit des Indes, essaie d'introduire un article neuf importé de son pays d'origine ou en usage dans les différentes villes qu'il occupa. La plupart du temps ces nouvelles lois valent moins que les anciennes et sont surtout impropres à l'Égypte; il n'en résulte pas moins un désarroi continuel dans le bon fonctionnement des tribunaux.

Enfin la nouvelle création de juges ambulants (*sic*) vient de porter un coup terrible à une institution jusqu'ici réputée inviolable, je veux parler de l'inamovibilité des conseillers. Ceux-ci, choisis parmi les magistrats de mérite, trouvaient ainsi leur bâton de maréchal dans la capitale où presque tous aiment à se fixer quand ils n'y ont pas déjà toutes leurs attaches. Une nouvelle loi leur offre, moyennant une augmentation qui, avec les frais de déplacements, atteint 1 000 livres (25 000 francs), des sessions d'assises à présider dans les villes de province vingt jours par mois. C'est donc, en calculant le temps nécessaire à ces petites promenades de la Haute à la Basse-Égypte, une véritable vie de nomade pour les magistrats gênants, dont on se débarrasse ainsi au Caire au poids de l'or. Manière commode d'acheter leur silence.

Voilà donc les résultats obtenus par l'ingérence anglaise dans les tribunaux.

IV

Elle a été manifestement plus heureuse dans l'agriculture et les finances. Et comme cette courte étude est faite sans parti pris,

il n'est que juste d'indiquer les grandes lignes des améliorations obtenues.

Deux systèmes d'arrosage ont été employés en Égypte : le système des bassins (Haute-Égypte) et le système de canalisation (Basse-Égypte). Ce dernier système augmente largement la production des terres puisqu'il peut leur faire donner de deux à trois récoltes par an.

Tous les efforts des ingénieurs anglais ont donc tendu à augmenter la canalisation et les effets ont dépassé leurs espoirs.

D'ici à très peu de temps, il ne restera plus en Égypte un seul bassin.

Il ne faudrait cependant point s'exagérer le mérite des occupants. Ce système de canalisation était employé dès la plus haute antiquité et fut repris et abandonné bien des fois par les Égyptiens auxquels les moyens d'action manquèrent souvent. Avec les Anglais, rien de tel à craindre. Les sommes les plus folles se trouvent instantanément à la disposition de leurs ingénieurs, alors que les ingénieurs égyptiens devaient attendre des mois et souvent des années, pour le moindre paiement de personnel ou le plus petit achat de matériaux. Enfin, ils ne craignent pas de supprimer les vestiges de l'histoire, en vrai peuple de commerçants et de banquiers, pour qui les ruines, si nobles soient-elles, constituent un petit tas de choses improductives, témoin l'île de Philæ dont le temple — une merveille! — disparaît lentement et ne sera bientôt plus qu'un souvenir noyé peu à peu par la masse d'eau amenée par les nouveaux réservoirs dont l'utilité contestée a coûté à l'Égypte une fortune.

Sous le rapport de l'impôt, des mesures importantes ont été prises.

Il existait autrefois en Égypte deux espèces de terres : les terres libres ou personnelles *chourri* et les terres *harragui*, dues à la magnificence khédiviale. Ces terres, pour que le cadeau fût complet, ne payaient qu'un léger impôt de 5 à 10 piastres par Feddans, tandis que les autres devaient payer jusqu'à 150. Naturellement, les premières appartenaient pour la plupart à des courtisans ou serviteurs anciens, tous plus ou moins attachés à l'immense armée des bénéficiaires de la famille khédiviale, tous suffisamment riches déjà. Et les pauvres demeuraient les plus forts contribuables, selon l'immuable justice humaine. Cet abus a été supprimé par un édit qui achèvera d'être mis en vigueur dans un an.

La question des taux pour les prêts d'argent a été le sujet d'une étude approfondie et heureusement résolue pour le bien du peuple. Les usuriers furent longtemps la plaie la plus cruelle

de cette Égypte, encore que non prévue cependant parmi celles dont la gratifie l'Écriture sacrée.

Dans ce pays où l'on n'épargne guère, le cultivateur a toujours besoin d'argent. Les bons petits prêteurs, juifs, grecs, syriens étaient là pour lui en donner. Et admirez encore la touchante humanité : tandis que les personnes aisées, rapidement solvables, trouvaient prêteurs à 30 ou 35 p. 100, les humbles devaient se résigner à payer du 100 et du 150.

Ce taux, véritablement exorbitant, était à peine excusé par le manque absolu de sécurité qu'offraient souvent les emprunteurs.

A une époque où la délimitation des terres était si mal faite, et le plus fort faisant la loi, il n'était pas rare de voir un fellah dépouillé du jour au lendemain de son patrimoine qui passait aux mains d'un voisin habile englobé dans un partage où le pauvre dépouillé ne comprenait rien, sinon que sa ruine était complète.

La sécurité du bien personnel dûment établie, les usuriers ont été forcés d'abaisser leur taux à des limites plus abordables. Ce n'est pas tout. Des banques ont été fondées, avançant aux fellahs les sommes dont ils ont besoin au taux très modeste, pour le pays, de 9 et 10 p. 100, des sommes variant de 5 livres (125 francs) à 10 000 livres (250 000 francs), la Banque agricole entre autres, dont la création remonte à deux ans à peine et qui a obtenu déjà des résultats inespérés.

Le fellah s'accoutume à s'adresser de préférence à ces banques, qui lui viennent en aide sans le ruiner, et il arrive ainsi à faire face aux difficultés de sa position, tout en conservant son bien et l'espoir de l'augmenter peu à peu.

V

Il est une branche où l'influence anglaise a été absolument néfaste. Je veux parler de l'instruction publique, la plus importante cependant à notre époque.

Là, de l'avis des plus indulgents, le résultat s'est montré parfaitement désastreux. Il y a vingt ans, les écoles, moins nombreuses, étaient remplies d'élèves assidus aux leçons de professeurs capables, assez désintéressés pour ne vouloir que les progrès de l'enfant et ne cherchant pas autre chose qu'à inculquer un peu de leurs connaissances aux petites âmes confiées à leur soin. La mission égyptienne, fondée par le grand *Mohamed-Aly*, protégée sans cesse par ses successeurs, avait pour but d'envoyer en France les élèves sortant des concours supérieurs avec les premiers numéros, et là, sous la conduite d'un directeur chargé de les

surveiller, ils achevaient les études commencées en Egypte, médecine, droit, sciences, etc.

On doit à cette mission les hommes les plus remarquables de l'Egypte actuelle.

Naturellement, la mission a été supprimée. Et pour empêcher que l'exemple une fois donné en haut lieu ne fût suivi par des particuliers indépendants, un décret a été promulgué récemment fermant les portes des carrières gouvernementales aux jeunes gens n'ayant pas terminé leurs études dans le pays.

Les professeurs français des écoles du Caire et d'Alexandrie ont été presque tous remplacés par des Anglais, et même dans les provinces, les directeurs indigènes sont pourtant choisis parmi ceux qui ont passé quelque temps en Angleterre ou qui connaissent suffisamment cette langue, devenue obligatoire dans l'enseignement.

Le programme des études a été singulièrement abaissé. En revanche, tous les élèves des écoles gouvernementales savent aujourd'hui jouer au *foot-ball* et au *tennis*; la gymnastique a aussi son rôle très consciencieusement rempli. L'école de médecine a failli fermer ses portes, faute d'élèves, l'année dernière. Cette école, fondée par notre grand Clot-Bey et qui fut longtemps une des plus prospères d'Egypte, est tombée au-dessous de tout. Résultat : *vingt* médecins indigènes ont demandé et obtenu d'exercer leur art en Egypte en l'année 1904 contre *quatre-vingts* médecins étrangers. Ces chiffres sont, je pense, suffisamment éloquentes.

Les écoles supérieures voient chaque année leur nombre d'élèves diminuer, tandis que les collèges religieux français et italiens voient le leur augmenter en proportion surprenante. Le prosélytisme étant supprimé, les confessions différentes absolument respectées, les musulmans et les israélites indigènes riches préfèrent payer un peu plus et envoyer leurs fils aux cours des Jésuites ou des Frères des écoles chrétiennes plutôt que de les mettre aux collèges du gouvernement, étant donnée l'instruction rudimentaire qu'ils reçoivent dans ces derniers établissements.

En province même, les Pères des missions africaines de Lyon et les Franciscains italiens luttent encore avec assez d'avantage contre les collèges gouvernementaux.

Pour augmenter le nombre des élèves ou simplement pour en avoir, le gouvernement a imaginé d'offrir à ceux qui fréquentent l'Ecole de médecine une subvention de 2 guinées par mois durant tout le temps de leurs études. Pareil fait s'est produit pour l'Ecole polytechnique où les élèves ont dû aussi être payés pour venir; afin de favoriser encore cette dernière école, une injustice

flagrante est commise envers les élèves de l'École des arts et métiers, très florissante celle-ci, sous l'habile direction d'un Français, Meunier-Bey, et qui fournit des mécaniciens parfaitement capables de remplacer souvent les ingénieurs. Mais pour faciliter l'introduction dans les carrières aux élèves de l'École polytechnique, à peine supérieure pourtant, ceux des Arts et métiers ne trouvent que des emplois subalternes et des appointements dérisoires, toujours hors cadre, de façon à décourager les plus résolus.

Enfin, l'École normale, destinée à fournir des professeurs pour les écoles supérieures, a bel et bien supprimé ses cours et renvoyé son personnel, *n'ayant plus un seul élève* cette année. A quoi bon travailler pour ne point parvenir? Toujours les professeurs anglais auront la préférence. La lutte est trop inégale.

D'ailleurs, l'avenir des élèves continue à demeurer plus que jamais fermé aujourd'hui; partout les Anglais occupent les bonnes places; il en arrive des Indes, de Malte, de Gibraltar, de partout. Tout jeunes, à peine sortis de leurs écoles primaires, ils occupent immédiatement des postes que dix ans de labeur n'eussent pas toujours suffi à faire obtenir aux indigènes. Ceux-ci doivent se contenter de ce dont les autres ne veulent pas. Tel Egyptien de 40 ans, instruit et connaissant parfaitement son métier, quel qu'il soit, se voit remplacé par un jeune Anglais imberbe, souvent complètement ignorant des choses de son emploi et qui touchera le double des appointements de son prédécesseur.

Chaque jour s'accroît davantage la démarcation entre l'occupant et l'occupé, si je puis m'exprimer ainsi. Et c'est justement cela que les véritables philanthropes doivent reprocher à l'Angleterre. Rien n'a été fait pour relever le niveau moral de l'Egyptien, mais tout, au contraire, semble le pousser à chaque heure davantage vers l'ancienne barbarie. Il est tenu par les Anglais en véritable état de servitude. Rien dans ce qu'on lui enseigne, rien dans ce qu'on lui dit ne tend à lui rendre la place à laquelle tout être humain aspire à l'aurore du XX^e siècle; rien ne réveille en lui les idées de justice et d'humanité intégrale qui devraient faire le fond même de toute conquête moderne. Punir n'est pas suffisant pour améliorer un peuple, et jamais l'humiliation n'a relevé personne.

Des sociétés protectrices ont été créées partout en Egypte pour les animaux et l'alcoolisme s'est répandu comme une traînée de flammes. Les Anglais ont importé les bars et le whisky règne en souverain sur les bords du Nil. C'est, du reste, le système établi aux Indes où, souvent, l'eau-de-vie remplace le pain.

VI

Comme richesse matérielle, embellissement, satisfaction immédiate de jouissances faciles, l'Égypte a beaucoup gagné à l'occupation anglaise. La richesse du sol a certainement augmenté, grâce à des cultures intelligentes; le système du bon plaisir et la tyrannie des grands, autrefois toute-puissante, ont subi un assaut dont il leur sera difficile de se relever. De cela, on doit une certaine reconnaissance à l'occupation, car voilà de louables progrès obtenus; mais ne devait-on pas faire plus et mieux?... La concussion n'a point disparu comme on aurait pu s'y attendre. Interdite aux humbles, les seuls chez qui peut-être elle fut parfois excusable, elle règne malheureusement en haut lieu.

Le grand reproche à faire à l'Angleterre ici s'étend surtout à son système de colonisation qui, excellent peut-être au point de vue matériel, me semble déplorable au point de vue humanitaire. L'Égypte, comme Malte, comme l'Inde, comme toutes les conquêtes d'Albion, n'est considérée par elle que comme une ferme de rapport dont elle palpe les revenus, sans plus s'inquiéter du travailleur qui les lui donne. Le principe moral ne compte pas.

Aider un peuple à payer ses dettes, c'est bien; lui apprendre à n'en point contracter d'autres serait peut-être meilleur.

Civiliser une nation ne consiste pas seulement à lui créer de nouveaux besoins, même si on lui donne les moyens de les satisfaire. Ce peuple d'Égypte, père de tous les peuples, ce pays où chaque pli de terrain, chaque anfractuosité de rocher recouvre un souvenir ou décèle une gloire, méritait mieux que d'être traité en simple butin de conquête, fruit juteux que l'on exprime et dont on jette l'écorce après l'avoir savouré.

Mais peut-être est-ce la marche même de la vie que ces transformations successives et ces esclavages continus que le dernier vainqueur dore d'un semblant de liberté pour le vaincu résigné.

Ceux d'aujourd'hui passeront comme les autres, et les ossements des sujets d'Abbas iront rejoindre dans le sable limoneux les ossements blanchis des sujets de Ramsès sans que le Nil interrompe sa course à travers les âges, à travers les peuples; il continuera de rouler son onde trouble et bienfaisante et que, sur ses bords le vent du soir soulève les *calasiris* des fils de Nectanèbe ou les petits jupons courts des highlanders de S. M. Edouard VII, il demeure, parmi les peuples entrevus, l'éternel et souverain dieu dans son immuable et toute-puissante majesté.

JEHAN D'IVRAY.

La Croisade des enfants de l'an 1905

Ceci se passait il y a quarante ans.

Après l'insurrection de 1863, cette dernière tentative du peuple polonais pour reconquérir par les armes son indépendance politique, le gouvernement russe, non content d'avoir dépouillé la nation de tous ses droits civiques, décida de lui imposer encore ses mœurs, ses idées, sa langue, espérant l'assimiler ainsi plus sûrement aux autres éléments de l'Empire immense et hétérogène.

Il fut quelque peu déçu dans ses calculs : on ne transforme pas la mentalité d'un peuple à coups de rescrits arbitraires ; ses usages et ses coutumes ne se laissent pas soumettre à des règlements.

Mais il n'en est pas de même de la langue.

En vertu de l'ukase impérial du 1^{er} (13) mai 1869, la langue russe fut introduite simultanément dans les écoles, les tribunaux, la police et les administrations. Puis, à mesure que les autorités locales, — s'enhardissant jusqu'à l'imprudence, — exercèrent un pouvoir sans contrôle, elle pénétra dans les institutions privées, commerciales, industrielles ou sociales.

La russification complète de l'école, se traduisant par la suppression de la langue polonaise du nombre des objets de l'enseignement, fut inaugurée en premier lieu dans les provinces Sud-Est de la Pologne, et notamment dans le gouvernement de Lublin où — à côté d'une population foncièrement polonaise — existe une population ruthène parlant une langue distincte et professant la religion gréco-catholique. Ce fut là, à Lublin même, qu'on introduisit d'abord le russe comme langue d'enseignement dans le lycée de garçons déjà existant et qu'on fonda ensuite le premier lycée de jeunes filles, où tout, depuis le catéchisme jusqu'à la calligraphie et la couture, fut professé en russe.

C'est alors que M. Witte, curateur de la circonscription scolaire de Varsovie, prononça dans le club russe, au retour de la distribution de prix de ce lycée, les paroles bien connues :

— Je suis fier d'avoir, moi, le premier, plongé le couteau dans le cœur de la Pologne.

L'introduction de la langue russe dans les écoles polonaises,

surtout dans celles de jeunes filles, pouvait, en effet, être comparée à l'emploi d'une arme terrible, arme qui blesse et qui tue.

Mais on vit même avec, au cœur, une plaie saignante et toujours ouverte.

La société polonaise, — épuisée par la résistance séculaire, précipitée dans la ruine économique, accablée par la défaite morale, pleurant les meilleurs d'entre ses fils livrés par centaines à la potence et par milliers torturés dans les prisons, succombant par dizaines de milliers dans la lutte inégale contre l'oppresser, ou déportés dans la steppe sibérienne, — la société polonaise se trouvait à ce moment dans un état de torpeur politique, se conformant ainsi par la force supérieure des choses à la volonté très haute du tsar Alexandre II, exprimée dans les paroles : « Point de rêveries, messieurs ! » qu'il adressait à cette époque aux représentants de la nation polonaise lors d'un court séjour à Varsovie.

Et l'on s'abstenait, en effet, de rêver. La nation polonaise voua toutes ses énergies vitales à l'œuvre de rénovation sociale par le *travail organique* et l'instruction. Elle doit au premier, après quarante années d'efforts persévérants, le développement prospère de son industrie, de son commerce et de son agriculture. L'instruction ne donna pas tous les résultats espérés ; il ne faut toutefois pas oublier de noter à son actif la propagation dans le peuple des éléments des premières connaissances.

La jeunesse des deux sexes, avide de science, accourait par milliers vers les peu nombreuses écoles ; mais l'enseignement n'y était que l'instrument d'une politique russificatrice et d'un système policier et bureaucratique, appliqué par des pédagogues sans conscience professionnelle. Les curateurs, recteurs, inspecteurs, surveillants et surveillantes, professeurs, hommes et femmes, dans les Facultés et à l'École Polytechnique, dans les lycées de garçons et ceux de jeunes filles, dans les écoles municipales et primaires, tous les représentants du corps enseignant, peu soucieux de donner l'instruction, collaboraient avec zèle à l'œuvre du gouvernement et des pouvoirs administratifs, rivalisant dans l'art « d'enfoncer le couteau dans le cœur de la Pologne » et de retourner ce couteau dans la plaie.

Tout l'acquéit intellectuel de la nation et tout le développement de sa science constituent l'héritage heureux de l'École Centrale, institution purement polonaise, surgie — comme de dessous terre — pendant l'insurrection même et remplacée, au bout à peine de quelques années d'existence, par ce qu'on a appelé Université impériale de Varsovie, école russe et russificatrice, ne possédant pas de chaire de langue polonaise et enseignant en russe la littérature

polonaise dont l'épanouissement magnifique au XIX^e siècle n'est d'ailleurs pas compris dans le programme. Il ne faut pas chercher de maîtres et de savants parmi les professeurs de cette institution, qui se contentent du rôle des politiciens et des employés transformés parfois en missionnaires et plus souvent en policiers. N'était le petit groupe des anciens élèves de l'Ecole Centrale qui représentent la meilleure expression et le produit le plus généreux de l'éphémère autonomie de la Pologne sous le régime russe, ce pays, rayé aujourd'hui politiquement de la carte de l'Europe, ne pourrait pas proclamer hautement son existence par la bouche de ses historiens et de ses savants.

Sans attache avec la vie intime du pays, sans action sur sa vie intellectuelle, l'Université impériale de Varsovie n'a rien produit dans le domaine de la culture. Elle condamne la jeunesse des Facultés à rabâcher à l'infini les vieux manuels schématiques, elle persécute et expulse l'élite de cette jeunesse qui vient lui demander la vraie science, libre des miasmes empoisonnés des tendances politiques. Elle date de quarante ans et ce long laps de temps fut employé par elle à l'appauvrissement systématique de l'âme collective de la nation qui déjà, loin de se confiner dans l'atmosphère sereine des arts et des sciences, cherchait avant tout à s'adapter aux nouvelles conditions de l'existence que lui créait la privation totale de tous droits politiques.

Un établissement d'enseignement supérieur peut-il, d'ailleurs, remplir la grande tâche qui lui est dévolue, lorsque l'école secondaire et primaire ne l'alimente pas par l'apport ininterrompu de jeunes intelligences, nourries de l'amour de leur langue et de leur patrie, d'autant plus aimée qu'elle est plus malheureuse ?

Mais à peine entré à l'école russe, l'enfant polonais y apprend qu'il n'y a point de science en dehors de celle des manuels autorisés par le curateur de la circonscription scolaire de Varsovie ; qu'il n'y a pas de vérité en dehors des faits, des dates et des formules qu'on lui ordonne d'apprendre et de réciter fidèlement d'après le livre imposé ; qu'il n'est point de religion au-dessus de la religion orthodoxe, en comparaison de laquelle tous les autres cultes ne sont qu'erreur et fétichisme ; que l'obtention des *tchins* dans la servile hiérarchie administrative est le seul idéal auquel doit aspirer tout citoyen ; qu'il n'est point de langue hors la langue russe et que les autres langues slaves, simples dialectes en réalité, ne méritent pas d'être protégées ni cultivées ; qu'il n'y a pas de patrie en dehors de la patrie russe qui absorbe les nationalités et transforme leurs fils en sujets dociles de Sa Majesté l'empereur autocrate et orthodoxe. Malheur à l'élève qui affirmera à l'école son origine polonaise, auquel échapperont par hasard,

pendant la récréation, quelques paroles dans la langue défendue et proscrite; malheur à celui, assez imprudent pour trahir, de sa langue natale, une connaissance plus exacte que celle enseignée par la grammaire polonaise rédigée en russe tout spécialement à l'usage de la jeunesse polonaise, — pour savoir autre chose et plus que les textes réunis sans ordre ni méthode par un Russe (et constituant le seul livre de lecture autorisé par le ministère de l'Instruction publique), en fait pour être instruit de sa littérature nationale qui, déjà au XVI^e siècle, était au niveau des littératures de l'Europe occidentale et reflétait tous les courants et toutes les conquêtes de l'humanisme à l'époque où la Russie poursuivait les imprimeurs qui, comme Fiédorow (1520-83), cherchaient à répandre des livres de piété (*Les Actes des Apôtres*).

L'enfant polonais dans les écoles du royaume de Pologne doit se sentir l'état d'âme du lépreux au moyen âge, de l'être misérable entre tous, condamné à recouvrir sa tête d'un capuchon blanc en agitant bruyamment un cliquet de bois afin de prévenir les passants d'éviter son contact. La nationalité polonaise, c'est la lèpre, c'est le péché mortel dont il faut se repentir devant les professeurs et les autorités.

Cet esprit et ces tendances ne se manifestent pas seulement dans les lycées et collèges de garçons et de jeunes filles, dans les institutions spéciales techniques ou commerciales, ou dans les écoles municipales et communales. Ils règnent également dans les établissements privés, subordonnés au même système scolaire à l'application duquel veillent jalousement les mouchards déguisés qui remplissent les fonctions d'inspecteurs de l'enseignement privé.

Aucune société ne peut cependant se passer d'école. Lorsque la science pure lui sera refusée, elle se contentera de gagner un instrument perfectionné pour la lutte pour la vie. La génération qui a succédé à celle de 1863 se soumit donc aux rigueurs du système scolaire. Et comment aurait-elle pu y échapper? Par la résistance?... La lutte n'était guère le fait de cette jeunesse qui avait vu ses pères périr l'arme à la main, subir la peine de mort et la déportation. D'autre part, la force de l'action n'aurait pas pu être proportionnée à la puissance de la réaction que le gouvernement russe sait exercer à merveille, ne manquant ni de moyens efficaces, ni d'exécuteurs zélés à l'excès. Aussi toute cette génération qui se résigna en vue d'un meilleur avenir matériel et moral fut-elle perdue pour la vie politique de la Pologne et étouffée par la poigne impitoyable de la bureaucratie et de la pédagogie russificatrice. Le sacrifice s'accomplit simplement et fit si peu de bruit que le curateur Apoutchine, — l'un des successeurs de Witte et l'un des plus

farouches apôtres des ténèbres par contrainte, l'un des hommes aussi qui surent infliger à l'esprit de la jeunesse les tortures les plus raffinées au moyen des procédés mécaniques de russification, — Apouchtine donc, voyant son œuvre assurée et garantie par les rescrits de féroces autocrates locaux qui ne comptaient pas plus avec la volonté du tsar qu'avec les décisions du ministère, osa un jour s'écrire en public en présence de ses collaborateurs fidèles et empressés :

— Attendez dix ans encore et les mères polonaises berceront leurs enfants avec des chansons russes.

Il pouvait l'espérer. On exige d'un enfant polonais qui entre à l'école à l'âge de huit ou neuf ans qu'il lise, écrive et parle couramment le russe. Il y a mieux encore. On attribue à l'étude de la langue russe, qui est déjà celle de l'enseignement, trente-neuf heures par semaine dans les lycées de 7 classes et on en accorde vingt-six à chacune des deux langues étrangères, française et allemande, pour douze heures seulement données à la langue maternelle de l'enfant dans les lycées dont elle n'est pas encore entièrement bannie. Le même nombre d'heures exactement est assigné à la calligraphie qui, toutefois, compte parmi les matières obligatoires, tandis que la langue polonaise, enseignée en dehors du programme et aux heures aussi peu commodes pour les élèves que pour les professeurs, est purement facultative. Ajoutons que l'enseignement de la langue et de la littérature polonaises se borne à l'étude des règles de la grammaire rédigée en russe et — ô sainte horreur ! — à la traduction en russe également des textes polonais empruntés au déplorable recueil des « morceaux choisis ».

Mais l'énergie nationale ne fait que se transformer ; elle ne périt pas. Autant les parents, en qui se reflétait la sanglante défaite de 1863, courbaient la tête et s'humiliaient, autant les enfants, élevés déjà dans les traditions de cette lutte, témoignèrent de vigueur morale et de fermeté d'esprit. Les pères, ces survivants de l'époque romantique et sentimentale, furent pareils aux peupliers élancés qui, tout en marquant la route d'une distance à l'autre, plient sous le vent et l'orage pour ne pas livrer leurs troncs et leurs rameaux à la destruction totale ; les fils, nés à l'heure du positivisme, poussèrent comme des chênes vigoureux, confiants dès l'aube de leur vie dans la puissance de leur sève, dressant fièrement leur cime vers les nues, prêts à périr plutôt que de céder aux assauts de la tempête, que de s'écarter de la ligne qui leur était assignée par la loi de la nature. La plainte larmoyante des pères s'est transformée chez eux en un cri de guerre. Les regards timides des parents osaient à peine s'arrêter sur les choses de la réalité environnante ; les fils flétrirent de leur dédain l'odieux système scolaire,

la pauvre science qu'on leur donnait, les hommes avilis, les éducateurs indignes de ce nom. Ils se détournèrent avec mépris et dégoût de ces professeurs qui — en dehors des heures scolaires — faisaient office de policiers et, sous prétexte de s'acquitter d'un devoir moral et pédagogique, s'introduisaient dans les maisons pour y fouiller les meubles et les bibliothèques, à la recherche des livres polonais, surtout des livres défendus par la censure qu'eussent pu lire en secret leurs élèves... Ces enfants considéraient sans doute avec quelque pitié leurs parents qui se réfugiaient sous le commode abri de l'opportunisme politique et pratique.

Et voici... Quarante années se sont écoulées depuis que « le couteau a été plongé dans le cœur de la Pologne » et à l'heure même où, suivant la prophétie du missionnaire de la russification, les mères polonaises devraient bercer et endormir leurs enfants avec des chansons russes, vient de se produire cette chose inouïe et unique au monde, la grève scolaire, qu'on ne peut comparer qu'à la croisade des enfants au XIII^e siècle. Agée à peine de dix à dix-huit ans, si nous mettons à part les étudiants des Facultés et de la Polytechnique, la jeunesse des écoles mit à exécution ce à quoi eussent à peine osé songer les pères, ce à quoi n'ont même pas rêvé certainement les mères.

Lorsqu'en 1212, trente mille enfants français, conduit par le pâtre Stéphane — d'après le témoignage du chroniqueur Albéric de Trois Fontaines — *Monumenta Germaniae, Scriptores, volume XXIV*) et vingt mille enfants allemands ayant à leur tête le jeune Nicolas et obéissant — disaient-ils — à la voix de Dieu, ou sept mille seulement, selon Marcel Schwob, merveilleux poète versé mieux que quiconque dans l'histoire du moyen âge, lorsque ces enfants, ignorants et simples, mais animés de ce mysticisme qui remplissait les âmes de leurs contemporains, s'en allèrent vers les bords de la Méditerranée, bravant la défense de leurs parents et du clergé, leur cri de ralliement, où se traduisait toute leur pensée consciente, s'exprima par les paroles :

Versus Jherusalem quaerere terram sanctam.

Leur action leur fut dictée par une foi naïve et une ignorance sans bornes.

- Où vas-tu ?
- A Jérusalem pour conquérir la Terre-Sainte.
- Où est Jérusalem ?
- Je ne sais pas.
- Qu'est-ce que Jérusalem ?
- C'est Notre Seigneur.
- Qu'est-ce que ton Seigneur ?

— Je ne sais pas ; il est blanc.

Ces enfants pensaient que la mer se séparerait pour leur livrer passage et leur permettre d'arriver d'un pied sec jusqu'à la Terre-Sainte qui se trouve au pouvoir des infidèles. Mais la mer ne se sépara point et les habitants de Marseille firent un accueil hostile à ces hordes turbulentes qui rampaient à ciel découvert et erraient paresseusement dans les rues de la ville.

Cette société pour laquelle ces enfants ne constituaient point un besoin moral, en fut fort heureusement débarrassée par les soins de deux gros commerçants et armateurs de Marseille, Hugues Ferré et Guillaume Porc, qui se chargèrent de les transporter, sans en demander de rétribution, vers la rive Est de la Méditerranée. Les enfants furent embarqués sur sept nefes marchandes dont deux sombrèrent en vue des côtes de la Sardaigne. Le pape Grégoire IX (1227-1241) fit ériger dans la suite, en souvenir pieux de cette catastrophe, l'église des Innocents.

Les cinq autres navires parvinrent sans accident à Alexandrie. Mais la foi naïve des petits fut encore déçue. Au lieu de se mesurer face à face avec les Sarrasins, ils furent, aussitôt débarqués, conduits dans les harems et les maisons de travail forcé. Les industriels commerçants de Marseille, Hugues Ferré et Guillaume Porc, vendirent leur chargement vivant aux marchands d'esclaves.

Il en va tout autrement des enfants polonais.

Grandis dans les traditions d'une lutte sans espoir et néanmoins inévitable, formés à la vie intellectuelle aux réunions amicales où ils complétaient les lacunes de leur instruction en même temps qu'ils travaillaient à l'affermissement de leur personnalité, révoltés jusqu'au fond de leur âme d'être condamnés à renier et à étouffer le meilleur de leur être moral, ils se dressèrent pour une action consciente, sans attendre la venue d'un chef extatique, mesurant leurs forces à leurs vœux.

Nul ne guida leurs pas à l'exemple du pâtre français Stéphane et de l'adolescent allemand Nicolas, nul ne leur apprit le mot de ralliement.

Mais un grand appel retentit d'un bout à l'autre du pays, demandant que le gouvernement despotique et fénaçe cessât de violer impitoyablement les lois humaines et divines. Et un jour, oui, un jour, la volonté de l'âme collective se manifesta spontanément et déborda comme un fleuve enflé par la crue, s'exprimant par la bouche de quarante mille enfants — les meilleurs de la société : enfants de l'aristocratie et des classes pauvres, fils des propriétaires fonciers et des paysans, des industriels et des ouvriers, des intellectuels et du peuple inculte — les racines, les troncs, les rameaux et les cimes, tout ce qui appartient aux couches sociales. En enga-

geant la lutte sur des bases franchement démocratiques, cette jeunesse répondait à l'extrême répression par la protestation suprême.

Il y a quarante ans, elle eût peut-être parcouru les rues de grandes et de petites villes, croix et bannières en mains, cédant encore à l'esprit d'imitation ; elle eût probablement entonné dans les chœurs des églises des hymnes patriotiques et pieuses ; elle se fût armée de faux et de fourches trop lourdes à ses bras pour marcher vers les champs et forêts et mesurer dans une lutte inégale son âme élevée avec la force brutale en exposant sa frêle impuissance aux balles et baïonnettes moscovites.

Les temps sont changés. Métamorphosé dans l'essence même de son être et de son idéal politique et social, le peuple polonais atteste aujourd'hui une homogénéité numérique et morale qui va s'accroissant de plus en plus. Ce peuple, dont les sphères intellectuelles se sont démocratisées et qui, dans les vastes couches populaires, a acquis la conscience de ses droits, a tressailli maintenant du haut en bas de l'échelle sociale et vient d'adopter une nouvelle forme de protestation collective, de résistance légale.

Lorsqu'à l'une des extrémités de l'organisme national a retenti le cri : « Nous ne retournerons pas à l'atelier, si l'on ne nous accorde pas la diminution de la journée de travail et l'augmentation de salaires ! », on entendit à l'autre extrémité : « Nous n'irons pas à l'école tant qu'elle servira les visées d'une politique infâme, tant qu'elle nous donnera une science faussée, tant qu'elle ne deviendra pas polonaise ! » Les uns et les autres, ouvriers et enfants, revendiquèrent en même temps pour le pays des droits civiques et politiques, condition essentielle du bien-être matériel et du développement intellectuel.

Et voici que le 28 janvier, au lendemain du jour où la grève générale ouvrière éclatait dans toutes les usines d'Etat et les fabriques privées, une autre grève générale fut décrétée dans toutes les écoles : lycées, collèges et établissements dirigés par des particuliers. La grève, c'est encore l'une des formes de la lutte, à condition qu'elle ait pour elle la force du nombre et de la volonté. Des centaines de milliers d'ouvriers, hommes et femmes, s'écrièrent d'une seule voix : « Plutôt endurer la faim pendant des jours, des semaines, des mois peut-être que de vivre longtemps et toujours sous le joug capitaliste, que d'être privés de toutes les libertés. » Des dizaines de milliers d'enfants répondirent à l'ukase impérial du 1^{er} (13 mars) 1869, rendu plus monstrueux encore par les rescrits successifs des pouvoirs publics locaux :

— Plutôt renoncer à jamais à un avenir matériel que de souffrir.

frir l'abaissement moral, la déformation intellectuelle, la dénégation de notre nationalité.

— Car pourquoi courber docilement le dos, si notre cœur doit se serrer éternellement d'une douleur muette? Pourquoi appeler le mensonge sur nos lèvres et condamner notre pensée à fuir les voies de la vérité? Pourquoi nous soucier de notre avenir matériel s'il faut, pour l'assurer, avilir notre âme et transmettre cette âme avilie aux générations futures? Cela ne sera pas! Plutôt mourir que de vivre dans le mensonge et l'esclavage!

Versus Jerusalem quaerere terram sanctam.

O Jérusalem! terre sacrée de vérité et de justice, on ne peut te conquérir que par le sacrifice et l'élévation infinie d'une âme sincère!

Votre croisade, ô enfants polonais, vient à son heure et son triomphe est certain. Conscients de votre but et de vos moyens, mûris aux conceptions de la politique, forts de la force morale, vous avez lancé un défi au gouvernement perfide et despotique. Il sera forcé de le relever, il ne peut pas s'abstenir d'y répondre. Pétri d'iniquités, tenace dans ses haines, poursuivant l'œuvre d'une répression aveugle, il ne s'engagera certes pas de sitôt dans la voie de la vérité, de l'amour et de la paix. Vous aurez à soutenir une lutte longue et difficile. On vous accordera, peut-être dès à présent, quelques menues concessions : le catéchisme enseigné en polonais, une grammaire polonaise — toutes choses déjà assurées par l'ukase de 1869, mais supprimées ensuite par les autorités locales.

Persévérez dans votre effort! Demeurez fidèles à votre devise. Demandez l'école polonaise et — ce qui en résulte logiquement — demandez que dans l'école polonaise règne l'esprit polonais. Ne redoutez pas la traversée de la mer et ses dangers. Vous êtes sur son rivage, purs par votre renonciation ascétique, forts par la volonté façonnée à l'école du mal social et de l'iniquité politique, beaux par la confiance dans la justice humaine et divine qui ne saurait être toujours outragée impunément.

L'opinion du monde civilisé, induite en erreur par la fourberie des combinaisons politiques, est encore plongée dans la léthargie. Qui sait si elle ne s'en réveillera pas dès demain? Et à ce moment, votre croisade sera acclamée non seulement par la jeunesse scolaire du vieux et du nouveau monde, par vos collègues américains, anglais, français, espagnols, grecs, irlandais, russes et japonais, mais encore par les professeurs et savants, écrivains et artistes de l'univers entier. Du Sud au Nord et de l'Orient à l'Occident, une grande voix se lèvera sur toute l'étendue de la terre :

— Sept siècles se sont passés depuis le noble, quoique mys-

tique élan des enfants décidés à atteindre le but rêvé. Et nous souffririons aujourd'hui encore que de notables commerçants et armateurs empilent sur leurs nefs la marchandise vivante, la livrent à la perte, la réduisent à l'esclavage!

Ainsi parleront bientôt les peuples et vous entendrez leurs voix; l'opinion publique se déclarera pour vous, car, je le répète encore, sa léthargie n'est que passagère; elle parlera, elle ne restera pas sourde à cet appel à la justice et au bon droit par lequel vous venez d'opposer une résistance aux agissements de l'autocratie et à l'arbitraire des bureaucrates indignes.

Il y a quelques années, il y a un an à peine, vos parents qui moisissaient dans le marasme social et dans l'opportunisme politique n'auraient à aucun prix fait cause commune avec vous dans la crainte de compromettre leurs intérêts, leur situation présente et votre établissement futur. Et voilà qu'aujourd'hui, au lendemain de la grève scolaire, annonciatrice d'un bouleversement politique, ces mêmes parents, sans distinction de sphères sociales et de cultes, se laissent gagner par votre généreux enthousiasme et, défiant la répression qui les menace autant que vous-mêmes, unissent la voix de leur approbation à celle de votre protestation collective.

Les grands résultats s'obtiennent au prix de victimes et de sacrifices. Quarante mille enfants polonais, conscients dans l'action, bien que ne pouvant en évaluer les conséquences immédiates, se sont offerts en holocauste, se sont dévoués au salut de la société polonaise, à la défense de l'idéal commun. Ils dressèrent la puissance de l'esprit en face de la force brutale. Mais l'esprit n'est pas toujours vainqueur dans ces combats. Quelques-uns d'entre les combattants fléchiront aussi peut-être et désertent le champ de bataille; mais les autres — et ils seront en grande majorité — persisteront dans l'effort, car telle est la psychologie des masses humaines lorsqu'elles ne se laissent pas guider par le seul instinct. Tôt ou tard, cette jeunesse triomphera par le fait, comme elle triomphe aujourd'hui par la foi et la volonté.

Nous ignorons encore ce que lui réserve l'avenir immédiat. Projetée hors de la voie du développement intellectuel normal, elle grossira peut-être les cadres actifs de la révolte contre l'ordre existant. Satisfaite dans ses aspirations idéales, elle reprendra le travail interrompu. Quoi qu'il advienne, la société polonaise peut s'enorgueillir d'elle, car voici une génération capable de soulever sur ses robustes épaules l'édifice de la civilisation et de la culture rénovée en marquant cette civilisation et cette culture de l'empreinte de sa personnalité puissante.

DEUX ÉTUDES SUR HUGO

Deux livres sur Victor Hugo ont paru dernièrement qui, tous les deux, doivent appeler et retenir l'attention du public. L'un, c'est l'*Etude sur Victor Hugo*, de M. Fernand Gregh, l'autre, *Le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*, par M. Edouard Huguet.

Le premier est d'un simple *impressionniste*, le second est d'un savant. Le premier est simplement ceci : un poète, qui est en même temps un amateur de poésie (et le cas n'est pas si fréquent, la plupart des poètes, en fait de poésie, n'aimant que la leur), se dit un jour : « Je vais lire tout Victor Hugo, depuis les premières *Odes* jusqu'à la *Dernière gerbe* et, au cours de ma lecture, je noterai tout bonnement mes impressions. » Et il l'a fait, et voilà le petit livre de M. Fernand Gregh.

L'autre ouvrage est tout différent comme méthode, en ceci d'abord qu'il est méthodique. M. Huguet a raisonné ainsi : « Sauf les quelques banalités qui échappent toujours à tout homme qui écrit, *toutes* les métaphores de Victor Hugo sont neuves, et c'est-à-dire qu'elles sont des *visions*. Elles révèlent donc un sens de la forme colorée et tangible tout à fait particulier et extraordinaire chez cet homme. A travers les métaphores d'Hugo j'étudierai cette faculté *spéciale* d'Hugo, le sens de la forme, le *comment il voit* et peut-être le *pourquoi il voit* de cette façon-là. »

Tels sont les desseins, très différents, comme on voit, de l'un et de l'autre ouvrage.



Celui de M. Gregh, peut-être un peu trop vite fait, marque bien, cependant, et tout simplement parce qu'il commence naïvement par le commencement et finit par la fin, le progrès continu de Hugo comme originalité et personnalité depuis 1820 jusqu'à 1870 environ. Hugo est un homme qui s'est longtemps *cherché*, longtemps *prêté* aussi, et qui a fini par se *trouver*, parce qu'il s'était peu à peu *créé* lui-même. Longtemps il a été un homme qui, très réceptif, comme on dit, se prêtait ou au moins prêtait son oreille à ce que faisaient les autres, s'en pénétrait et le refaisait, plus ou moins consciemment, mais presque toujours beaucoup mieux que

les autres ne l'avaient fait. Quoi qu'on ait essayé pour donner un sens philosophique, panthéistique et inattendu aux deux fameux vers :

*Mon âme aux mille bruits, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore*

il faut bien les entendre, à la date où ils ont été écrits (1834), au sens parfaitement littéral. Victor Hugo n'a fait presque pendant vingt-cinq ans que des « poésies de circonstances » sur les événements du jour, événements publics ou événements privés. Or, parmi les événements privés, il y avait ses lectures, ses souvenirs d'anciennes lectures, une conversation avec Sainte-Beuve, etc. Tout cela passait sur les cordes de sa lyre intérieure et se répandait ensuite par le monde en strophes, en stances ou en alexandrins qui n'avaient de proprement personnel que la forme et le son et le ton.

Plus tard (et à cela la solitude de Guernesey l'a aidé, mais il faut cependant se souvenir que les *Contemplations* sont en partie antérieures à Guernesey), plus tard il s'est trouvé, en ce sens qu'il s'est créé. Il avait lentement développé en lui je ne dirai pas un penseur, mais un méditatif qui ne laisserait pas d'avoir une assez forte originalité, un méditatif dont la méditation se portait d'ordinaire soit sur l'histoire de l'humanité pour éprouver à l'égard de celle-ci une grande pitié, soit sur l'ordre général du monde pour y chercher une croyance ou un espoir dont il a toujours senti le besoin ; — et, de là, d'une part le poète épique, et de l'autre le poète philosophique qui s'est révélé, puis déployé de 1840 environ à 1870 et même plus tard, mais avec moins de puissance.

Cette destinée est particulière. Elle est analogue, un peu, à celle de Goethe, mais en somme elle est très particulière. D'ordinaire les poètes se trouvent du premier coup, petits ou grands, selon ce qu'ils sont, mais du premier coup, sauf la courte période d'imitation *disciplinaire* qui est comme une nécessité. Lamartine est lui-même presque tout entier dans les *Méditations*; Vigny dans *Moïse* et Musset dans les pièces les plus fortes de son premier volume. Tous les trois, et il en faudrait dire autant de Corneille et de Racine et de tant d'autres, n'ont fait plus tard que se répéter avec variété ou s'imiter avec adresse.

Victor Hugo a précisément la marche inverse et, du reste, comme il est naturel, son génie littéraire, son génie, relativement à la forme, n'a fait que grandir à mesure que sa personnalité se formait en lui, ou qu'il la formait, ce qu'on peut se hasarder à

dire, puisqu'il a été une des volontés les plus énergiques et les plus persévérantes qu'on ait connues.

Tout cela est très bien marqué dans le livre de M. Gregh par ce seul fait que M. Gregh suit son héros pas à pas, docilement, sans le moindre désir de le systématiser et de le soumettre à quelque idée préconçue et arrêtée. C'est ainsi que M. Gregh a relevé avec beaucoup de sens, beaucoup de goût littéraire, sans insister lourdement, les influences littéraires que subissait, et je veux dire qu'absorbait en lui et que transformait, les influences littéraires que *conquerrait* et maîtrisait Victor Hugo, vers 1830. Les *Feuilles d'automne* et les trois volumes qui ont suivi, sans être précisément « les *Méditations orchestrées* », comme a dit M. Brunetière, car Lamartine s'orchestre bien lui-même, sont certainement pénétrées et de « Lamartinisme » et de « Beuvisme » aussi, de temps à autre. Inutile de faire remarquer une fois de plus le lamartinisme de la *Tristesse d'Olympio*; mais ne voyez-vous pas, nous dit très bien M. Gregh, que les vers suivants sont des vers de Sainte-Beuve :

*Voitures et chevaux, à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naples au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant avec la foule,
Qui, par les trois guichets, incessamment s'écoule,
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an,
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran...
Je m'arrêtai : le Suisse avait fermé la grille.*

Il en faudrait dire autant de : *Regard jeté dans une mansarde*, de *En passant dans la place Louis XV*, de *Le Bal de l'Hôtel de Ville*, etc. Tour à tour Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Sainte-Beuve ont eu une très grande influence (jamais Musset) sur Victor Hugo avant qu'il ne se fût comme dégagé et démêlé.

Et il ne faut pas s'en plaindre, car rien peut-être n'assouplit la forme et ne donne le métier et, par suite, la maîtrise, si du reste on sait réagir et se reprendre, comme ces espèces de gageures. L'auteur se dit : « Il a fait ceci. Je le ferais mieux si je voulais. » Et il s'y essaie et quelquefois il y réussit. Cela est un exercice admirable. Point n'est besoin de faire remarquer que ces rivalités, Victor Hugo les a essayées, non seulement avec ses contemporains, mais avec Virgile (très souvent), avec Chénier et avec Shakespeare.

Je félicite extrêmement M. Gregh d'avoir marqué qu'il était

libéré et affranchi du « Parnasse » en ne tenant nullement rigueur à Victor Hugo de ses vers politiques. « Voilà, dit-il après avoir cité, voilà une poésie que les purs du Parnasse ou du Symbolisme, ceux qui estiment que l'artiste doit fermer les yeux à la vie publique, interdiraient à Victor Hugo d'écrire, s'il vivait encore. Qui aurait raison, d'eux ou de lui? »

Victor Hugo et ses contemporains, du reste, partaient, consciemment ou non, de cette idée que la poésie était exactement dans tout et qu'il ne s'agissait que de la voir en chaque chose et de l'en faire sortir. Plus je vais, plus je crois qu'ils avaient raison et que la poésie n'est qu'une façon particulière de voir et de sentir et que, par conséquent, tout est matière à poésie, je ne dis pas prétexte, mais matière, et que, par conséquent, la question d'Orient — il s'agit précisément de cela — est matière à poésie pourvu qu'elle soit considérée par un poète et qu'elle l'émeuve.

Quoique étant, au fond, de l'avis de M. Gregh, je le trouve un peu sévère sur les vers d'amour de Victor Hugo. Il dit et je cite la page un peu pour la contredire et surtout parce qu'elle est très bien venue : « Les vers d'amour chez Hugo sont *très rarement émouvants* (soit!) parce qu'ils sont très rarement émus. Ils ne respirent *jamais* (oh!) cette passion profonde pour la femme qu'on sent chez Lamartine quelquefois, et toujours, même et surtout quand ils blasphèment, chez Musset, Baudelaire ou Verlaine. Il ne vient pour ainsi dire jamais aux lèvres d'Olympio *un de ces mots jaillis du cœur, candidement joyeux ou plaintifs, une de ces paroles qui n'ont pas besoin d'être bruyantes pour être infiniment sonores et qui, même dites à voix basse, dominent pourtant soudain toutes les rumeurs de l'âme*. Hugo n'aimait pas d'amour; il dominait trop la femme ou se donnait trop l'illusion de la dominer... »

Très bien. C'est vrai assez souvent; mais quatre ou cinq petits vers d'Hugo mettent par terre toute cette analyse, si fine et forte qu'elle soit :

*Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,*
.....

ou bien :

*Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi?... .*

ou bien :

*Hier, le vent du soir dont le souffle caresse
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard;*

*La nuit tombait; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse;
Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse;
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.
Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.
Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or : « Versez le ciel sur elle »
Et j'ai dit à vos yeux : « Versez l'amour sur nous! »*

Est-ce « gongoriser », cela? — Ma foi, un peu, entre nous; mais néanmoins le sentiment est bien profond, la grâce du geste exquise et ce sont bien là de ces mots qui n'ont pas besoin d'être bruyants pour être sonores et qui, même dits à voix basse, retentissent éternellement au fond des cœurs.

Après tout, ou il faut dire que Pétrarque n'a pas de sincérité dans ses vers d'amour, ou il faut se résoudre à confesser que Victor Hugo en a dans les siens. Et la remarque de M. Gregh subsiste, comme celle du grammairien célèbre, mais elle ne subsiste qu'à la condition d'être atténuée extrêmement, d'être atténuée jusqu'aux dernières limites de l'existence.

Tout ce petit volume, très sincère lui aussi, et donné en toute ingénuité d'impression, est à lire avec attention. Il faut prendre en grande considération les observations d'un poète très distingué sur un poète très grand. C'est de la critique comme, et pour cause, on n'en voit pas tous les jours. C'est ce qu'a été souvent, et ce qu'aurait été toujours, s'il n'avait pas été jaloux, la critique de Sainte-Beuve sur Hugo, Lamartine et Musset.



S'il faut lire attentivement le volume de M. Gregh, il faut étudier de très près celui de M. Huguet sur les métaphores de Hugo. Ce sujet attire, naturellement. Déjà M. Georges Duval avait dressé un *Dictionnaire des métaphores de Hugo*. M. Huguet n'en fait pas le dictionnaire; il essaie d'en faire la classification et cela certainement était à tenter. M. Huguet d'abord se demande quelle était la *nature* de la vision chez Victor Hugo, comment Hugo voyait les choses, comment il avait l'œil fait, comment les choses se déformaient et se reformaient en passant par sa prunelle; puis il classe les métaphores de Victor Hugo de la façon suivante : les forces géométriques; les animaux; les corps de l'homme et de l'animal; les difformités et les maladies; le vêtement, l'armure et la parure; la végétation; la mer, les cours d'eau, la montagne; l'architecture.

Cette classification en vaut une autre, bien qu'elle soit un peu artificielle, ou, si vous voulez, un peu *réelle* et point assez philosophique ou psychologique. Il y avait peut-être à tenter une classification *selon le degré d'intensité de vision du poète*, en allant des choses qui l'ont frappé de telle sorte qu'il les a simplement reproduites ou presque simplement reproduites, aux choses qui l'ont tant enveloppé, maîtrisé et pénétré si fort, qu'elles sont devenues vraiment métaphores; plus que métaphores, allégories; plus qu'allégories, symboles, et plus que symboles, mythes. Je reconnais que ç'eût été terriblement difficile et horriblement dangereux et que la prudence de M. Huguet n'a pas été endormie de traiter le sujet plus bonnement. Mais il reste encore que le volume de M. Huguet demeure quelque chose qui est entre le dictionnaire proprement dit et la classification scientifique proprement dite. Cela se sent à le lire et gêne un peu.

Il n'en faut pas moins dire que l'étude est extrêmement intéressante. Le premier chapitre surtout (comment Hugo voit) et le dernier (antithèses et symboles) et la conclusion sont excellents. Je vous y renvoie.

Ce que, quittant pour un moment, le volume lui-même, je voudrais, par un exemple bien choisi, je crois, vous montrer, c'est la transformation que fait Hugo d'une *sensation* qui est déjà une suite de métaphores en un *tableau* composé et disposé pour l'effet. Dans *France et Belgique* et dans le *Khin*, je trouve ces deux *impressions de crépuscule* : « C'est le moment où la nature se déforme et devient fantastique. Les maisons ont des yeux lumineux; les ormes ont des profils sinistres ou se renversent en éclatant de rire, la plaine n'est plus qu'une grande ligne sombre où le croissant de la lune s'enfonce par la pointe et disparaît lentement, les gerbes et les javelles debout dans les champs au bord du chemin, vous font l'effet de fantômes assemblés qui se parlent à voix basse » (*France et Belgique*). « ... Les buissons prennent des airs accroupis et hostiles; les tas de pierre ont des tournures de cadavres gisants; les arbres de la plaine ne sont plus des arbres, ce sont des géants hideux qu'on croit voir s'avancer lentement sur le bord de la route... On a l'esprit plein d'images de serpents; la ronce siffle au bord du talus comme une poignée d'aspics; la ligne des collines ondule comme le ventre d'un boa qui digère et prend la figure d'un dragon prodigieux qui entourerait l'horizon... *Tout vit de cette vie affreuse que les teintes d'orage donnent aux choses...* »

Ce motif, vingt ans après, trente ans après, je ne sais, il l'a repris pour en faire une pièce de vers. Et cela est devenu ceci :

*Le brouillard est froid, la lumière est grise;
Les troupeaux de bœufs vont aux abreuvoirs;
La lune, sortant des nuages noirs,
Semble une clarté qui vient par surprise...*

*On voit sur la mer des chasse-marées;
Le naufrage guette un mât frissonnant;
Le vent dit : demain; l'eau dit : maintenant.
Les voix qu'on entend sont désespérées.*

*Le coche qui va d'Avranche à Fougère
Fait claquer son fouet comme un vif éclair.
Voici le moment où flottent dans l'air
Tous ces bruits confus que l'ombre exagère.*

.

*Les flaques d'argent tremblent sur les sables,
L'orfraie est au bord des talus crayeux,
Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux
Le vol monstrueux et vague des diables.*

*Un panache gris sort des cheminées,
Le bûcheron passe avec son fardeau ;
On entend parmi le bruit des cours d'eau
Des frémissements de branches traînées.*

*La faim fait rêver les grands loups moroses;
La rivière court, le nuage fuit.
— Derrière la vitre où la lampe luit,
Les petits enfants ont des têtes roses.*

Qu'a-t-il fait? Il a conservé l'impression, toute l'impression; il l'a dégagée des métaphores violentes qui étaient sincères, qui étaient sa manière de voir, mais que son goût a écartées comme trop lourdes ou compactes pour l'effet de beauté; il a ramassé l'impression autour d'une idée unique, l'idée de terreur accrue par l'ombre grandissante; et puis enfin il s'est arrêté sur une anti-thèse ou plutôt sur un contraste vrai, ramenant l'esprit soit à un état de sérénité et de confiance, soit (et au point de vue du beau cela ne fait rien et peu importe) à une idée de pitié et de douleur profonde.

Et voilà ce que j'appellerai l'art ajouté à la sensation. Car... Mais je n'ai voulu qu'appeler votre attention sur deux volumes très intéressants et sur deux hommes très distingués qui, tous les deux, sans vaine superstition et sans efforts grimaçants, comprennent Hugo.

EMILE FAGUET.

FLINGOT

Souvenir de Mai 1871

Il faut peu de chose pour amuser les enfants et les vieillards.

Que le père Thiébault ait pu être, quelque temps avant la guerre, notre distraction quotidienne, j'en souris aujourd'hui... Il est vrai que je ne m'explique pas davantage la curiosité que nous inspirions à ce témoin ponctuel et silencieux de nos ébats, sur l'avenue d'Orléans, à Montrouge.

A midi et le soir, à la sortie de l'école, nous le rencontrions, arpentant le trottoir, et deux choses l'imposaient à notre attention : d'abord, la régularité de sa présence, mais surtout l'énorme pipe en bois qu'il fumait et dont le fourneau sculpté popularisait l'image du zouave Jacob.

Ce signe particulier complétait si bien la physionomie du personnage que celui-ci, sans sa pipe, nous fût probablement devenu tout à coup indifférent, comme ces gens auxquels il suffit de faire couper leur barbe pour être immédiatement dénués de prestige.

Le bonhomme s'en doutait-il? Quand nous défilions, deux par deux, devant lui, sous la conduite du maître qui nous accompagnait jusqu'aux Quatre-Chemins, se doutait-il que nous défilions, en réalité, devant le zouave au crâne embrasé, qui nous regardait de ses yeux d'émail?

Oui, je crois qu'il se rendait compte de ce phénomène d'identification, et même qu'il s'évertuait à le renouveler.

Souvent, en effet, quand nous passions, il poussait l'humilité jusqu'à produire plus de fumée, afin de s'effacer dans le nuage; bref, il semblait uniquement appliqué à mettre dans sa vie au déclin le même intérêt et la même occupation que les doux désœuvrés qui émettent, à heure fixe, du pain aux oiseaux, et pardonnent à ceux-ci de venir pour les miettes seulement.

La fin tragique du père Thiébault ayant dégradé, dans mon souvenir, l'effigie pour fumeurs du zouave de l'Empire et de

l'empirisme, c'est, maintenant, sous les traits du premier que je me représente l'héroïsme à cette époque troublée.

Rien en lui, cependant, ne répondait à l'idée commune que l'on se fait de la tête à lauriers.

Le père Thiébault, que ses voisins considéraient simplement comme un original, était un homme d'une soixantaine d'années, grand, robuste, mais remarquable surtout par sa barbe qu'il portait en collier, ainsi qu'un vieux loup de mer, et par le lainage d'une chevelure poivre et sel, qui lui permettait de sortir, été comme hiver, sans aucune coiffure.

Une certaine finesse de dessin corrigeait l'épaisseur de sa lèvre, toujours rasée de frais, comme pour faire valoir, par contraste, des sourcils en fagots d'épines, qui ne parvenaient point à donner le change sur la bonté foncière que les yeux décelaient.

Il demeurait avenue d'Orléans, en face de l'église de Montrouge, et passait pour riche. Il n'avait pas de famille, ne recevait jamais de visites et se confinait dans la compagnie d'une vieille gouvernante que son humeur acariâtre défendait, autant que sa surdité, contre les questions indiscretes. Il avait fallu, de guerre lasse, se contenter de savoir que son maître était veuf et qu'il subsistait d'une fortune amassée dans le commerce. Le reste était mystère, si bien que l'on pouvait attribuer l'inclination qu'il montrait pour les enfants, soit au chagrin d'avoir perdu les siens, soit au regret d'être sans postérité.

Il réalisait, en un mot, le type du petit bourgeois qui achève sa vie dans l'aisance, la solitude et la tranquillité. Une particularité le distinguait pourtant de l'espèce : il était charitable en dessous, et par l'intermédiaire de sa gouvernante généralement, méthode avantageuse en ce qu'elle dispensait les personnes secourues de toutes les simagrées de la reconnaissance.

Le siège de Paris contraignit moralement le père Thiébault à sortir de sa réserve et à rendre évidentes les effusions de son excellent cœur.

Le chef d'une institution de la chaussée du Maine n'ayant pas rouvert ses cours, faute d'élèves, le père Thiébault lui sous-loua l'établissement, dont il modifia légèrement la destination. Il fit annoncer, en effet, son intention d'y recevoir comme pensionnaires, à ses frais, les victimes de l'année terrible auxquelles nul ne songeait, c'est-à-dire les orphelins de l'arrondissement. Il en recueillit bientôt une douzaine qu'il installa dans l'institution,

sous la surveillance et aux soins d'une maîtresse d'école assistée d'une femme de ménage. Il fit cela sans ostentation, sans affiches, en se cachant lui-même, comme d'habitude, le plus tôt possible, dans la fumée de sa fidèle pipe.

A quelqu'un qui le félicitait de son initiative et l'assurait de la gratitude de la population, il répondit brusquement :

— Mon but n'est pas atteint alors, car je m'occupe justement des orphelins, pour n'avoir à essayer les remerciements de personne.

Il se bornait à aller passer ses journées au milieu des enfants, qu'il regardait jouer et auxquels il faisait des lectures, moins pour les instruire que pour les distraire. Et ce qui eût été déjà, en temps ordinaire, méritoire, le devenait davantage à une époque où l'on payait 50 francs le boisseau de pommes de terre et 7 francs le litre de haricots secs !

Jusqu'à la fin du siège, les enfants eurent du lait, que le bonhomme se procurait Dieu sait où — et à quel prix ! Car il ne fournissait aucune explication de sa conduite ni de ses expédients, pas plus, d'ailleurs, qu'il ne faisait d'enquête sur les enfants qu'on lui amenait. Ils étaient abandonnés, il n'en demandait pas davantage. Sa discrétion exemplaire invitait à user de réciprocité envers lui.

Lorsque succédèrent, presque sans transition, la Commune au gouvernement de la Défense nationale et le second siège au premier, il ne parut pas s'apercevoir du changement et continua ses bons offices aux orphelins du quartier. Leur nombre s'accrut, mais le ravitaillement permit, en revanche, de s'approvisionner à meilleur marché. Compensation.

Au mois d'avril, le père Thiébault comptait une vingtaine de pensionnaires, de 5 à 13 ans, fils ou filles de gardes nationaux tués pendant la guerre, pris par les Versaillais, ou tout simplement légués à la Providence par des parents disparus pour des raisons obscures, qu'il ne cherchait pas à éclaircir.

Les filles et les garçons n'étaient séparés qu'au dortoir ; ils se réunissaient pour prendre les repas, jouer, se promener, écouter les lectures. C'était le problème de la coéducation des sexes résolu sans fracas et sans inconvénients, car la vindicte et même la malignité publiques ne s'exercèrent jamais aux dépens de l'éducateur improvisé.

Quand on le voyait passer, le jeudi et le dimanche, conduisant au Luxembourg sa petite troupe proprement vêtue et de laquelle

il se faisait obéir aisément, quelle âme eût été assez basse pour médire de ce père adoptif, dans la plus belle acception du terme ?

La nuit venue, après un dernier coup d'œil à la nichée, M. Thiébault, serein, lui souhaitait le bonsoir et, la pipe à la bouche, Père éternel dans son nuage balancé, allait retrouver chez lui la vieille servante sourde et revêche.

Ah ! si jamais bienfaiteur se servit de la charité comme piédestal, ce ne fut pas ce juste !

Quelque temps après la proclamation de la Commune, un matin, deux locataires d'une maison de la rue du Château lui amenèrent un enfant dont la mère venait de mourir. Les voisins, trop pauvres pour le garder à leur charge, avaient pensé à l'orphelinat de la chaussée du Maine, où il fut admis sur-le-champ. On présenta seulement le gamin au père Thiébault, pour la forme.

C'était un avorton poussé, comme une herbe jaunie, entre les pavés du faubourg. Il avait dix ans et n'en paraissait guère plus de sept, petit, livide, écarquillé, nez écrasé, oreilles décollées, poil roux, image d'un chat écorché ou phtisique, plongé dans l'eau et retiré par la peau du cou.

De quelle misère physiologique ou sociale un pareil être pouvait-il être le produit ? L'abandon de celui-là datait de sa naissance ; il avait au front le sceau de la fatalité et, dans ses yeux pâles, toute la tristesse de vivre.

M. Thiébault considéra un moment en silence ce déchet d'humanité, puis demanda avec bienveillance :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ?

— Flingot.

— Drôle de nom... Qui te l'a donné ?

— Les moblots, pendant le siège, parce que j'allais faire l'exercice avec eux et que je portais leur fusil.

— Mais auparavant ?

— On m'appelait le gosse Durand.

— C'était le nom de ton père ?

— Non, c'était le nom de maman.

— Tu n'as pas connu ton père ?

— Si... un peu...

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Dans le temps, il était sergent de ville... Maintenant, c'est-i qu'il est à Versailles ? J'sais pas...

— Bien. Va jouer avec tes camarades, Flingot, va, mon petit...

Et il alla jouer.

Pendant quelques jours, Flingot, orphelin ni plus ni moins

que les autres, n'eut à supporter, de la part de ceux-ci, que les innocentes brimades auxquelles sa qualité de *nouveau* l'exposait. Son surnom même aidait à son adoption. Mais il eut l'imprudence de répéter à ses compagnons la confiance qu'il avait faite au père Thiébault, et aussitôt tout changea. Des haines confuses, instinctives, se réveillèrent, comme par enchantement, dans l'esprit et dans le cœur de ces gamins. Ils semblèrent avoir d'anciennes revanches à prendre, et ils les prirent, à défaut du père, sur le fils. Ils n'appelèrent plus Flingot que Sergot et l'humilièrent dans leurs propos et dans leurs jeux. Ils abusèrent du nombre et de la force. En souvenir des sergents de ville qui leur avaient naguère tiré les oreilles, ils pincèrent celles de Flingot. Ils incarnèrent en lui la police, l'autorité, la violence, et lui firent payer le hasard d'être né d'un père investi du droit de sévir. Ils furent injurieux et cruels, impitoyables et lâches. Ils vengèrent sur ce roux les brutalités de *la rousse*, qu'il leur rappelait jusque dans son aspect.

Flingot souffrit sans se plaindre, victime expiatoire trop souvent battue sans motif, pour s'étonner des coups qu'il avait *peut-être* involontairement mérités.

Mais un jour qu'il essayait à l'écart son visage en sang, la surveillante s'informa, sut la vérité et fit un rapport à M. Thiébault.

Celui-ci se montra très affecté, réunit les enfants et leur dit, en présence du souffre-douleur :

— Vous n'êtes pas honteux, en vérité? Qu'est-ce que vous a fait ce pauvre petit? Il n'a pas demandé à venir au monde et n'a pas choisi son père. Son père serait, paraît-il, à Versailles... Et puis, après? Qui vous dit que Flingot n'est pas encore plus orphelin que vous, dont les parents sont morts? Il n'a pas été, personnellement, méchant envers vous; il ne vous a pas provoqués; il est du peuple comme vous, sa misère est sœur de la vôtre, et le plus abandonné de vous tous, c'est lui. Est-ce que je vous ai demandé, moi, ce que faisaient vos pères et de quel côté ils se trouvaient? A mes yeux, vous êtes égaux devant l'assistance, dont vous avez tous besoin. Vous êtes nés pour moi, le jour de votre arrivée ici... Vous êtes frères, du fait que vous êtes indistinctement mes enfants. Vous ne recevez mon affection que pour la partager entre vous et qu'elle vous console d'en avoir été privés... Celui qui méconnaîtrait ce principe et continuerait à maltraiter Flingot, je me verrais dans l'obligation de le renvoyer.

Et le père Thiébault, dont la pipe s'était éteinte, la retira de

sa bouche et pencha sur l'innocent, pour l'embrasser, non plus la barbe du zouave Jacob, mais la figure d'un brave homme.

Les enfants ne profitèrent de la leçon qu'en apparence. Les plus fortes têtes en conclurent même que les sympathies de M. Thiébault, jusque-là secrètes, étaient pour Versailles. Néanmoins, Flingot ne fut plus malmené. Mais ses prétendus camarades, convaincus qu'il les avait dénoncés, lui témoignèrent une sourde hostilité, plus dure encore que les gourmades. Dès qu'ils ne se sentaient plus surveillés, ils l'appelaient Sergot, et aussi Cafard ou Mouchard de Versailles. Ils l'exclurent le plus possible de leurs jeux, autour desquels il rôdait alors, comme un chien maigre chassé de la pâtée commune.

Aussi bien, quand il vit ses avances rebutées, le malheureux s'abstint de les réitérer. Il demeura dans les coins, oisif et replié; et lorsque la maîtresse lui disait :

— Eh! bien, Flingot, tu ne joues pas?

— Non, j'en ai pas envie, répondait-il.

Il regrettait l'intervention du père Thiébault et l'animosité ouverte qu'elle avait fait cesser. Des fois, il songeait au suicide ou bien à s'évader...; et d'autres fois, il rêvait de se dévouer, de mourir même pour ses compagnons, afin de se réhabiliter...

M. Thiébault, lui, rassuré, aveugle, se félicitait chaque jour de sa mercuriale salutaire. Il est vrai que Flingot, en l'apercevant, quittait son coin et affectait de s'associer à la récréation. Aussi, lorsque le bonhomme lui demandait :

— Avez-vous fait la paix ensemble?

Il déclarait : — Oh! oui, m'sieu, merci. Tout le monde est bien gentil avec moi, à présent...

Et, le cœur gros, il tremblait que son mensonge ne fût découvert. Il réalisait enfin ce phénomène d'être, dans un orphelinat, deux fois orphelin. Il renchérisait.

Dans la dernière semaine de mai, l'armée de Versailles étant entrée par surprise dans Paris, le père Thiébault supprima les promenades et consigna ses pensionnaires rigoureusement. Il y avait, aux Quatre-Chemins, à cent mètres de la maison d'asile, une barricade formidable armée de trois canons et d'une mitrailleuse. La résistance des fédérés paraissait devoir être, sur ce point, sérieuse.

La bataille s'engagea le mardi. Depuis la veille, une batterie versaillaise établie au pont du chemin de fer, voisin de la gare Montparnasse, enfilait la chaussée du Maine et criblait de projec-

tiles, en même temps que la barricade, l'église de Montrouge, du clocher de laquelle les insurgés ripostaient. Dans la beauté du jour et la douceur de l'air, les décharges éclataient, mêlant à la joie de vivre, l'ivresse de mourir.

Le père Thiébault avait mis ses enfants à l'abri dans la cave de l'institution; quant à lui, délaissant son appartement de l'avenue d'Orléans, il allait et venait, agité, à travers l'orphelinat, fumant pipe sur pipe et pointant, derrière les carreaux, l'inoffensif zouave Jacob vers l'église de Montrouge, pareille à une énorme cocotte non pas en papier, mais en pierre, qui risquait à chaque instant d'être décapitée.

Au fond, il ne pactisait pas avec la Commune, mais il accordait des circonstances atténuantes à ses partisans en regardant leur descendance, la monnaie des Trente sous de la garde nationale, fédérée ou non, les enfants de la guerre, du siège, du chômage et de la misère.

Vers quatre heures de l'après-midi, le 114^e de ligne, arrivant par la chaussée du Maine et la rue du Chemin-Vert, attaqua la terrible barricade, et le feu, des deux côtés, redoubla. Le combat dura une heure environ. Les orphelins Thiébault, comme on les nommait dans le quartier, du fond de leur cachette, entendaient les détonations et n'en éprouvaient, d'ailleurs, aucune émotion, habitués qu'ils avaient été par le bombardement des Prussiens, à ce fracas de tonnerres. Ils s'en amusaient plutôt. Un des enfants s'était glissé dans un fût vide, d'où il sortait, comme poussé par un ressort, après chaque explosion; c'était Guignol dans la cave.

Enfin, les insurgés, pris à revers, se débandèrent, et une compagnie d'infanterie s'empara de l'église, traquant et passant par les armes, dans le clocher même, les fédérés qui s'y obstinaient.

Il y eut un moment d'accalmie. M. Thiébault en profita pour descendre dans la cave et compter ses pensionnaires. Il en manquait un : Flingot. Personne ne s'était aperçu de sa disparition. On crut d'abord que la peur l'avait conduit à chercher une retraite plus sûre et on l'appela. En vain. Ses camarades, la maîtresse et le père Thiébault visitèrent ensuite la maison du haut en bas, sans le découvrir. Alors, le bonhomme, mortellement inquiet, le cœur serré d'un pressentiment, ouvrit la porte sur l'avenue et s'élança dehors.

Il sortit nu-tête, comme d'habitude, et en pantoufles. Il n'avait

pas fait vingt pas lorsqu'une femme, courant au-devant de lui, cria :

— Venez vite, monsieur Thiébault! Ils vont fusiller un de vos petits...

— Allons donc! C'est impossible...

— C'est la vérité. Je l'ai reconnu à son costume... Il s'est échappé de chez vous et les soldats l'ont pris derrière la barricade, au moment où il tirait sur eux. Ils ne lui feront pas de quartier. Il n'en demande pas, d'ailleurs... Ce petit enragé s'est campé sous le porche de l'église et a répondu à l'officier qui le questionnait sur ses parents : « J'en ai pas! — D'où viens-tu? — C'est mon affaire. » Et, enfin, cette parole extraordinaire, dans la bouche d'un gamin qui n'a pas dix ans : « Dépêchez-vous de me fusiller... J'en ai assez de la vie!... » Ah! monsieur, j'ai bien peur que vous n'arriviez trop tard et que l'officier n'ait pas pu retenir ses hommes exaspérés... Il en a descendu un, tout de même, presque à bout portant... Je le voyais de ma croisée. Comme son fusil était plus grand et peut-être plus lourd que lui, il l'avait appuyé sur les pavés. Il n'a pas brûlé qu'une cartouche, il en a brûlé dix! Il avait l'air fou...

— Oui, c'est de la folie..., de la folie... Il n'est pas responsable..., disait entre ses dents M. Thiébault, qui pressait le pas et que la commère suivait avec peine.

Devant l'église et sur la barricade enlevée, les soldats se reposaient parmi les képis, les ceinturons, les armes, que les fédérés avaient jetés en lâchant pied. Ni les premiers, ni le père Thiébault, lorsqu'il les joignit, n'accordèrent la moindre attention aux coups de feu isolés dont le clocher retentissait encore, comme d'un glas sonné par des balles. Le bonhomme avait aperçu, un peu à l'écart, un officier; c'est vers lui qu'il se précipita.

— L'enfant?... Qu'est-ce que vous avez fait de l'enfant?

L'officier, un sous-lieutenant, tout jeune, avec une petite moustache de chat, portait son épée nue sous le bras, ainsi qu'une canne. Il considéra froidement le quidam qui se permettait de l'interroger, et dit :

— L'enfant? C'est le vôtre?

— Non.

— Tant mieux.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a tiré sur nous... et que son compte est réglé.

— Vous n'avez pas fait ça!...

— Voyez plutôt.

Et l'officier tourna légèrement la tête vers le porche de l'église où, d'un mélange affreux de corps étendus et de débris de toute sorte, coulaient, sur les marches, des filets de sang.

La femme, qui assistait à cette scène et qui me l'a beaucoup plus tard racontée, me disait que le père Thiébault, si paisible et gardant ordinairement tant de mesure en tout, lui apparut, à ce moment, transfiguré, méconnaissable. Elle crut qu'il allait être frappé d'apoplexie et que la saignée aurait, au moins vis-à-vis de celui-là, un caractère de nécessité absolue. Les veines du cou gonflées, le regard étincelant, la crinière hérissée, les sourcils rapprochant leurs broussailles, il proférait des paroles de colère et d'opprobre, en gesticulant. La rafale, en le secouant, comme une porte au doux visage de bois, l'avait mis hors des gonds et changé en projectile. Ce vieillard qui n'avait, au fond, aucune inclination pour la Commune, semblait devenu tout à coup et devant l'horreur des représailles, le plus furieux des insurgés.

Il ne fut sauvé d'une exécution immédiate que par la violence même de son délire et aussi, probablement, par le mot qui revenait sans cesse dans ses imprécations : Flingot. Les soldats, qui s'étaient rassemblés autour de lui, ricanèrent, et leur gaîté avait gagné le petit officier, qui se contentait de dire :

— Qu'est-ce qu'il chante là, ce vieux fou ? De quoi se mêle-t-il.

A la fin, cependant, impatienté, il fit un signe aux soldats : « — Emmenez-le », et s'éloigna en haussant les épaules.

Deux hommes alors empoignèrent le père Thiébault, qui se débattait, et finirent par l'entraîner...

On ne l'a jamais revu.

LUCIEN DESCAVES.

Le Roman de Mœurs en France et en Angleterre

M. Jules Verne annonça naguère la mort prochaine du roman et sa prédiction alla faire tapage en Angleterre, par delà l'Océan, en Amérique... peut-être bien aussi dans la lune. Le reporter anglo-saxon à qui il avait confié ce secret s'était naturellement empressé de le répéter à tous les échos, et le monde littéraire s'effaroucha grandement ; mais, voyant qu'après tout la catastrophe se faisait attendre, toute la gent de lettres reprit sa plume : Conan Doyle ressuscita ses criminels et ses détectives, Hall Caine et Marie Corelli pondirent de modernes évangiles et chacun fut rassuré.

Le prophète n'avait pas eu tout à fait tort : seulement, il aurait dû préciser. Il y a roman et roman, et ce genre littéraire comporte des espèces innombrables qu'il n'est peut-être pas téméraire de grouper sous deux étiquettes : le roman de mœurs et le roman d'imagination, — étiquettes qui ont le mérite de la commodité, si elles n'ont pas celui de la précision.

I

En ces derniers cinquante ans, le roman de mœurs en France a été réaliste ; on a cherché à nous dépeindre avec la plus grande vérité possible toutes les passions humaines. Peindre juste et vrai était un noble souci et le roman de mœurs avait le droit de toucher à toutes les réalités, comme il le fit, d'ailleurs. Malheureusement, dans son souci de ressemblance, il méconnut cette vérité importante que la réalité, si exactement qu'on la dépeigne, n'est pas toujours, de ce fait, artistique. Après avoir donné quelques chefs-d'œuvre, le roman réaliste a dû, pour continuer à vivre, se laisser choir dans la pornographie. Bientôt, pour raviver le goût blasé du public, on ne traita plus que d'histoires sexuelles : rut, adultère, viol, passions séniles, hors nature ou demi-nature ; bref, on eut recours à toutes les aberrations de l'instinct sexuel. L'amour ne consista plus qu'en une petite secousse plus ou moins promptement amenée ; il n'y eut plus d'admis que le désir grossier et la possession brutale. Tout le reste : attrait réciproque, sympathie intellectuelle, affection, tendresse, ferveur amoureuse, fut relégué au

magasin des accessoires surannés. Tout ce qui était chaste fut condamné comme sentimental, niais, saugrenu, ridicule : on eût pu croire que le beau sexe en France n'était plus, à tous les échelons de la société, qu'un ramas de courtisanes, de ribaudes et de prostituées à rendre jalouse Messaline ; que nos contemporains étaient des Don Juan, des Casanova, des Rétif de la Bretonne ou des paillards plus crapuleux encore et que l'atmosphère ordinaire de la société française était celle des *Liaisons Dangereuses*. La presse quotidienne inséra de fallacieux et coûteux dithyrambes qui célébraient les produits copieusement assaisonnés de nos plus notoires fabricants de « littérature scabreuse », et dernièrement on nous recommanda, à grand renfort d'épithètes affriolantes, la lecture d'un « roman admirable où le problème du lit conjugal était magistralement abordé ». Si M. Verne s'était borné à proclamer le trépas de ce roman-là, il ne se serait peut-être pas trompé — bien que, pour remplacer la vieille formule archi-usée par un trop long service, on n'ait encore rien trouvé qui satisfasse le besoin nouveau.

« A l'étranger comme en France, le roman est malade », déclare aussi M. de Wyzewa (1). Si nous regardons maintenant ce qui se passe en Angleterre, où la production de ce genre de littérature est aussi active qu'en France, nous constatons que chez nos voisins, de même qu'ici, c'est une espèce particulière — le roman de mœurs — qui souffre, mais les symptômes de la maladie sont tout autres.

Le roman de mœurs naquit en Angleterre ; il est pour l'Anglais, comme l'a dit Taine, ce que la conversation est pour le Français et ce que la musique est pour l'Allemand ; il est le débouché des idées et des sentiments, le stimulant de la fantaisie et du rêve ; enfin, il est prudent et moralisateur — caractères qui ne sont pas ceux du roman français, et qui ne risquent guère de le devenir.

A vivre en Angleterre, l'étranger quelque peu observateur perçoit une multitude de disparités entre la vie et les mœurs qu'il a sous les yeux et celles de son pays ; il remarque que plus il étudie, plus il se sépare de l'ambiance, qu'il se différencie en toutes choses et à tous les points de vue à la fois du milieu dans lequel il vit et des personnes avec lesquelles il est en contact.

Lisez des romans de mœurs anglais et, pour peu que vous réfléchissiez, vous percevrez les mêmes dissemblances. Non seulement la vie qu'on vous dépeint et les personnages qu'on vous exhibe sont différents, mais encore la façon dont l'auteur vous les

(1) Teodor de Wyzewa : *Le Roman Contemporain à l'étranger*, p. VIII.

présente, la manière dont il conçoit et exécute son œuvre sont toutes nouvelles pour vous.

Même lorsqu'il n'était qu'une longue narration d'incidents successifs, de faits et gestes de personnages conventionnels, coupée de réflexions morales et philosophiques, le roman prétendait refléter les préoccupations du temps. C'est là son caractère général dans tous les pays, pour cette raison qu'il existe une corrélation étroite entre l'évolution de la littérature et celle de la société. Il faut un certain recul pour juger de l'importance des mouvements humains, aussi le plus souvent la littérature est-elle en retard sur les faits. Mais ce retard détermine un effet rétroactif qui renforce et prolonge des influences, transitoires parfois, et crée un mouvement de réaction contre les influences nouvelles. Il est nécessaire, par conséquent, d'étudier comparativement les événements et les idées dont la littérature et en particulier le roman sont un produit et aussi un facteur.

Jusqu'au moyen âge, la pensée humaine conserve une unité relative, et, pour ne pas compromettre cette unité, elle s'obstine à s'exprimer en latin, promu à l'honneur de langue universelle. Depuis les Grecs jusqu'à Dante, la littérature resta pour ainsi dire métaphysique. La *Divine Comédie* marque l'époque où la littérature commença à se nationaliser, ce qui ne l'empêche pas de rester pendant quatre siècles sous la férule de l'antiquité. La Renaissance et la Réforme apportent des éléments nouveaux qui engagent la pensée humaine dans des voies imprévues. La Renaissance exerce une influence profonde sur la race latine ; la Réforme agite et trouble les races germanique et anglo-saxonne. La prépondérance respective de ces deux influences en France et en Angleterre aboutit aux différences essentielles que nous constatons de nos jours.

Au XVIII^e siècle, le règne d'Aristote est définitivement ébranlé. D'irrésistibles courants d'idées émancipent les esprits. La Révolution française achève le bouleversement commencé par les Encyclopédistes. Les abstractions de la métaphysique, les systèmes édifiés par les spéculations idéalistes ne résistent pas aux investigations de la science curieuse des effets et des causes. Pendant une longue période, les événements se précipitent, les agitations n'ont pas le temps de s'apaiser pour avoir, dans une littérature, leur contre-coup artistique. Pourtant le classicisme a vécu et c'est le romantisme qui lui porte les derniers coups et lui succède.

En même temps naît le roman moderne. Les peuples sont fatigués des révolutions et des guerres ; on veut se reconnaître dans le chaos des idées, dans le désarroi des systèmes, dans la débâcle

des monarchies et des régimes abolis ; il faut une période de tranquillité pour déblayer les décombres et faire le compte des résultats. Mais les équilibres établis jusqu'alors ont été définitivement rompus et, tandis qu'on cherche de nouveaux pivots, des crises sociales ébranlent les Etats, il se fait une redistribution des valeurs et des pouvoirs ; de grands problèmes politiques se découvrent, des mouvements religieux surgissent, partout des réformes et des remaniements s'imposent.

II

C'est ici que le roman de mœurs apparaît. Il n'a plus rien du caractère factice, fictif, sentimental et prétentieux du roman narratif qu'on a connu jusqu'à présent. Le roman moderne a d'autres ambitions : il veut, certes, rester avant tout une œuvre d'art, mais il tient aussi à devenir un témoignage historique, à être considéré comme une source complémentaire pour un tableau général de la vie sociale. En vue du but qu'il cherche à atteindre, il assume une double importance : il acquiert tout d'abord une valeur de fait par ce qu'il contient, par ce qu'il expose, par ce qu'il prouve, et il prend aussi une valeur de signe par ce qu'il révèle sur l'auteur, — commentateur intelligent et averti de l'activité sociale et des événements contemporains, — sur le public qui le lit et lui fait son succès, sur le milieu moral qui l'accueille.

Si nous admettons que ce développement schématique ait été, à peu de chose près, celui des littératures française et anglaise, nous sommes forcés néanmoins de constater dans les productions littéraires des deux pays une multitude de contrastes. Les événements peuvent avoir imposé les mêmes préoccupations, mais le caractère disparate des deux peuples leur impose des procédés contraires pour concevoir leur littérature et traiter le roman de mœurs. Outre leur diversité d'origine, il existe entre les races française et anglo-saxonne des différences essentielles de croyances religieuses et de vie morale.

L'Anglais est façonné par la religion, la politique et les affaires : sa position insulaire, les exigences d'une lutte commerciale et industrielle effrénée ont développé chez lui un caractère positif et avisé. Sa complète révolte devant les caprices d'une monarchie maladroite lui ont donné de bonne heure la liberté politique et un excellent système parlementaire. Les doctrines anglicanes l'ont habitué à une religion où la foi est discutée par une raison orgueilleuse et où les abstractions de la théologie sont remplacées par la morale pratique. Cet esprit positif et altier, ces facultés prudentes, ces habitudes d'indépendance et de lutte ont fait à l'Anglais une

psychologie toute spéciale. L'homme naturel est entièrement recouvert par l'enveloppe glacée de l'individu social. Mais cette attitude roide, cette dignité rigide, cette morgue méprisante devant les tendresses et les abandons du cœur, cette morale stricte et impitoyable, cette irréconciliable antipathie pour les idées inutiles, pour les rêves sans profit, pour tout ce qui est invisible et impalpable, n'est qu'un masque qui cache un fond de sensibilité passionnée, de bonté et d'abnégation sans bornes. Nulle part autant qu'en Angleterre, les penchants naturels ne subissent le joug de l'éducation et de la culture, nulle part la convention et la règle n'oppriment aussi implacablement l'instinct et les émotions.

Un public ainsi façonné exigera pour ses distractions intellectuelles des œuvres qui s'adaptent à ses goûts. Le romancier qui se proposera de peindre les mœurs de son temps devra, lui aussi, faire taire la nature et se soumettre à la convention et à la règle. De quelle façon devra-t-il donc observer ses contemporains ?

Il est divers points de vue d'où l'on peut considérer les passions humaines. L'artiste voit en elles les mobiles tout puissants qui font agir les hommes ; le curieux s'arrête devant elles, indifférent et sceptique, comme devant *a Punch and Judy show*, un jeu de pantins et de fantoches ; le savant s'efforce de découvrir les causes de ces forces et de révéler le secret du mécanisme ; enfin, on peut voir en elles les manifestations incompatibles de la vertu et du vice. Le romancier français adoptera volontiers les trois premiers points de vue ; mais il consentira rarement à envisager le dernier, qui est précisément celui qu'adoptera de préférence le romancier anglais à qui le goût public impose avant tout d'être moral. Autant que partout ailleurs, les passions humaines s'épanouissent sous le climat de l'Angleterre, et le romancier n'a pas à craindre la pénurie de sujets d'observation : il étudiera les passions, mais seulement comme on étudie les maladies, pour les combattre. Les défauts, les travers, les vices des personnages ne devront jamais être rendus intéressants ni séduisants ; il faut que le lecteur les trouve odieux, de même qu'il devra juger aimables et touchantes les qualités et les vertus. Le titre que Balzac a donné à son œuvre est fort suggestif à ce propos : il étudie les hommes, célèbre leurs passions, décrit la *Comédie Humaine*. Il dépeint ses personnages avec leurs grandeurs et leurs misères, sans rien dissimuler, ajoutant, amplifiant, renforçant pour obtenir un ensemble qu'il exhause au-dessus du réel — et il a cela de commun avec Shakespeare au moins. Il fait abstraction de la morale et voit les passions comme des forces qui mènent l'humanité : il explique, il démontre le fonctionnement des rouages, poussant jusqu'aux conséquences

extrêmes en se refusant à louer ou à blâmer. Mais Balzac est Français, et son souci d'art dépasse toutes les intentions didactiques. Dickens n'a jamais vu la vie comme une comédie : il la montre à ses lecteurs comme un spectacle amusant et instructif où tout ce qui s'écarte de la vie pratique est répréhensible et condamné à périr. Chaque personnage incarne un vice ou une vertu ; ses actions et ses paroles doivent être une leçon de morale. Prenons dans la littérature française un avare, un hypocrite, un ivrogne, par exemple, et comparons-les à ceux qu'ont créés les auteurs anglais. La différence est frappante. Le romancier d'Outre-Manche ne s'attachera pas à expliquer le tempérament et l'éducation, les penchants et les habitudes, les causes profondes et les conséquences inévitables : son personnage est un mannequin qu'il fera parler et agir d'une façon conventionnelle, avec une intention morale constante. Apparemment, certes, ce sera un avare, un hypocrite, un ivrogne, mais point n'est besoin qu'il puisse être revendiqué par l'humanité comme un type, il faut surtout qu'il soit reconnu comme anglais.

S'il s'agit de l'amour, la divergence de conception et de traitement est plus flagrante encore. Pour le romancier français, l'amour prime tout. Quand deux êtres s'abandonnent à cette passion, il n'est plus de lois, de conventions, d'entrave qui les arrête. Ni l'opposition des parents, ni les liens du mariage, aucune impossibilité imaginable ne saurait leur faire obstacle — rien ne subsiste devant l'amour, sentiment divin, lumineux espoir des âmes pures, ineffable consolation des âmes en détresse.

III

Ce que vous me dites là est fort beau, répondra le romancier anglais, mais comment tout cela s'adapterait-il à la vie pratique ? Vos personnages sont des êtres d'exception quelle que soit leur situation sociale ; ils représentent au plus une minorité que je soupçonne fort de quelque détraquement physique ou mental. Une telle façon de vivre n'est pas possible. Il y a des questions d'intérêt, de respect humain, de convenances qui feront nécessairement échec à vos amours irrésistibles. Chez nous ce sentiment sublime, indomptable, se subordonne parfaitement au mariage et à la famille. On ne s'aime pas, ici, pour satisfaire les entraînements du cœur ou de l'imagination, flambées d'enthousiasme plus ou moins éphémères. Non, la société a besoin de la famille et la loi ne permet pas la famille sans le mariage. Quels que soient l'héroïsme, la beauté, la poésie, la sainteté de l'amour tel que vous

le concevez, il ne nous donnera pas les joies auxquelles nous prétendons. Les agitations et les folies de l'amour comportent trop de déboires et de déceptions pour que nous cédions à une passion aussi turbulente et désordonnée. Le mariage, la vie domestique, la charge d'époux et de père, le rôle d'épouse et de mère, la beauté du devoir accompli, la grandeur de l'amitié conjugale, le sentiment profond qui naît entre deux êtres après des années de vie commune, de fidélité, de confiance et de dévouement, tout cela nous paraît aussi enviable que les ardeurs, les emportements, les aberrations, les révoltes de vos amants. Vous voyez, dans l'amour, l'ivresse et le paroxysme ; nous y voyons une joie pure, un devoir austère, un bonheur honnête et chaste.

Tandis que le romancier français se préoccupe de peindre en grand les caractères, de donner des tableaux d'ensemble et des portraits aussi complets et aussi ressemblants que possible, l'auteur anglais cherche à présenter une série d'événements, une suite de scènes et d'esquisses grâce auxquelles il nous montre certains aspects seulement de la vie et des caractères ; sans qu'il y prenne garde, souvent, il fait plus de la caricature que du portrait et, par le grotesque, il se venge des restrictions morales auxquelles on l'astraint. Au Français, il faut de l'ironie légère, une franche gaieté, des éclats de rire : il raille par saillie en égratignant. À l'Anglais, il faut le trait mordant, la charge bien appuyée, l'humour, la satire : il raille par des raisonnements en meurtrissant à chaque coup.

« Rien d'étonnant, dit Taine, si en Angleterre un romancier fait des satires. Un homme triste et réfléchi y est poussé par son naturel ; il y est encore poussé par les mœurs environnantes. On ne lui permet pas de contempler les passions comme des puissances poétiques ; on lui ordonne de les apprécier comme des qualités morales. Ses peintures deviennent des sentences ; il est conseiller plutôt qu'observateur, et justicier plutôt qu'artiste » (1).

La satire oblige l'auteur à intervenir personnellement entre le lecteur et ses personnages ; il lui faut prendre parti, il faut qu'il persuade, qu'il précise lui-même l'enseignement auquel il tend. À la morale en action, il ajoute ses réflexions ; il intercale des pages entières de dissertations sur les vertus et les vices — il prêche. Pas un romancier anglais n'échappe à ce besoin de sermonner, besoin envers lequel l'esprit français professe une aversion particulière. Nous nous insurgons contre ce prédicant obstiné qui veut à toute force nous convaincre, nous imposer ses raisonnements, nous obliger à apprécier et à juger comme lui.

(1) Taine : *Histoire de la Littérature Anglaise*, vol. V.

La préface de *Vanity Fair* résume fort bien l'attitude que le romancier estimait devoir prendre vis-à-vis des humains et de leurs passions. Il est le « bonimenteur », *the Master of the Performance*, présentant ses *puppets* ; — parfois même, tant il y met d'âpreté, on se figure qu'il veut être le dompteur présentant ses fauves. Le monde est une foire aux vanités, *not a moral place certainly, nor a merry one, though very noisy*, « non certes un endroit moral, ni joyeux, bien que fort bruyant » et dont « l'impression générale est plus mélancolique qu'égayante », *the general impression is one more melancholy than mirthful*.

Avec Thackeray, nous sommes dans la deuxième période du roman moderne anglais (1) qui toutefois vit encore de la substance intellectuelle et morale de l'âge des grandes réformes sociales, des problèmes politiques et religieux. Pendant cette période, qui va de 1850 à 1880 et que l'œuvre de George Eliot domine, selon M. Cazamian, le roman « se fait prudent et scientifique. Les grandes questions sont écartées de la littérature comme de la vie politique ; les romanciers s'attaquent aux abus spéciaux de la législation, ou manifestent dans leurs thèses l'esprit historique et critique, dont l'évolutionnisme a imprégné la pensée anglaise ».

IV

La théorie de l'évolution met en effet une empreinte puissante sur la littérature du dernier tiers du siècle. Simultanément, les extraordinaires progrès de la science, ses innombrables applications, l'échange de plus en plus rapide des idées exercent une influence profonde sur le roman. On y discute, en France comme en Angleterre, les théories qui tendent à une transformation de la société ; on s'y préoccupe de questions économiques, de problèmes politiques, moraux et religieux.

Mais en France, sous l'influence et à l'exemple des Goncourt, le roman se réclame du naturalisme. Plus que jamais les passions sont mises à nu ; on étale toutes les turpitudes que jusqu'à présent cachaient plus ou moins les façades. On se prévaut des méthodes scientifiques ; on approfondit systématiquement tous les sujets ; la psychologie vient à la rescousse et l'on dissèque le *moi* — rien n'échappe aux investigations minutieuses du romancier. Balzac avait fait plus grand que le réel. Zola prétendit que son gigantesque entassement reproduisait exactement le réel — aujourd'hui on s'efforce de faire pire que le réel.

(1) Voir l'excellent ouvrage de M. Louis Cazamian : *Le Roman Social en Angleterre* (1830-1850), Paris, 1904.

Au premier plan, la question des rapports des sexes s'impose à l'attention : là se trouve le pivot de toutes les passions. Les romanciers sont à des degrés divers unanimement préoccupés de la question des sexes : mariage, adultère, divorce, ce fut bientôt une obsession. Les innombrables situations qu'amenaient les fredaines extra-conjugales offrirent des sujets délectables à nos romanciers. On réclama toutes les franchises, on admit toutes les audaces, on justifia toutes les licences. Désormais le roman moderne a atteint son but : il a ébranlé la sacro-sainte institution du mariage ; il a fait entrevoir la possibilité d'une union moins asservissante, d'une liberté plus grande pour l'amour. La vieille superstition chrétienne qui fait du sacrement nuptial un lien indissoluble est définitivement ruinée. La loi permet le divorce et la campagne ardente et généreuse qu'ont menée récemment Paul et Victor Margueritte a donné des résultats immédiats et l'on en attend d'autres. Grâce à quelques écrivains hautement honorables qui ont abordé nettement cette question sociale, le roman, ici, a fait œuvre utile.

A côté, ou plutôt bien au-dessous de ce roman à tendances légitimement sociales, on a vu se développer toute une littérature malsaine qui, sous couleur de réalisme, a décrit complaisamment tous les vices et tous les dévergondages, a narré les malpropres débauches, les fangeuses perversités, les ordurières aberrations des maniaques. Ce sont ces élucubrations qui nous écoeurent, c'est de ce roman-là dont on ne veut plus et dont on appelle de tous ses vœux la faillite. En ce moment, le public blasé donne des signes enfin qu'il se lasse de ces pauvres histoires mal contées, de ces produits avariés et frelatés.

Pendant la période qui correspond au réalisme, nous ne remarquons au delà du détroit aucun mouvement identique. A Flaubert, aux Goncourt, à Zola, à Maupassant on ne saurait donner d'équivalents du même genre, et la raison est assez simple à trouver, semble-t-il. Alors que le second Empire offre à Zola les modèles de ses Rougon-Macquart, la société anglaise, témoin des vertus conjugales du couple royal, conserve à ses mœurs leur austère apparence. Des continuateurs de Dickens, des imitateurs de George Eliot : Mrs Gaskell, Wilkie Collins, Mrs Henry Wood, Charlotte Mary Yonge, miss Mulock, James Payn, vont se partager longtemps et sans éclat la faveur du public. Ce n'est pas faute pourtant que des mouvements d'idées n'agitent les esprits : le christianisme libéral de Kingsley, le néo-catholicisme de Newman, le préraphaélitisme avec Ruskin, le généreux et vivifiant enseignement de Matthew Arnold — tout cela allait à l'encontre du naturalisme.

Rien, donc, dans les idées ni dans les mœurs ne faisait espérer

une *Madame Bovary*. Les encombrants producteurs que nous venons d'énumérer n'occupent le premier plan que parce que la scène est vide de plus parfaits protagonistes. Plus de grandes questions dans la littérature — beaucoup de prudence seulement dans de timides plaidoyers en faveur de thèses sans ampleur.

Pourtant, à l'écart de la vogue populaire, un homme écrivait, parachevant une œuvre dont l'importance, à l'heure actuelle, ne saurait être encore évaluée. Nous n'avons pas la témérité de juger en quelques mots George Meredith, celui en qui l'on reconnaît déjà l'une des forces intellectuelles les plus puissantes et les plus originales de notre temps ; mais on peut dire néanmoins que l'humanité qu'il a dépeinte dans son œuvre est aussi universellement vraie que celle de Shakespeare. *Harry Richmond*, *Richard Feverel*, *The Egoist*, *Rhoda Fleming*, *Diana of the Crossways*, *The Amazing Marriage* laissent une impression inoubliable et indéfinissable de grandeur et d'éblouissement (1) ; dans la perspective de l'histoire, ils resteront comme le colossal édifice, la cathédrale immense auprès de laquelle les autres monuments, écrasés et restreints, paraissent insignifiants.

De pareils hommes ne suscitent pas — ou seulement fort tard dans la suite — d'imitateurs et de disciples. Sans doute, on peut reconnaître chez quelques écrivains actuels des préoccupations provenant d'une grande admiration pour Meredith, mais ce sont jusqu'ici des erreurs.

Selon toute probabilité, William Morris aura sur les prochaines générations une influence plus réelle. On lira de plus en plus ces œuvres aux titres étranges : *L'Histoire de la Plaine scintillante*, *La Forêt par delà le Monde*, *Les Nouvelles de Nulle Part* (2), *Le Puits au bout du Monde*, *Les Eaux des Iles Merveilleuses*. Rien n'est plus saisissant, plus troublant que ce passé imaginaire où Morris voyait, comme il le disait lui-même, l'image de cet avenir dont son cœur était plein.

V

Mais ces récits de composition et de style quelque peu insolites ne sont pas exactement du roman de mœurs tel que le comprend

(1) Une traduction de *L'Egoïste*, malheureusement fort défectueuse, a paru récemment. Des adaptations de *Richard Feverel* et de *Sandra Belloni*, par E. D. Forgues, ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1864 et 1865. Une version intégrale de *l'Essai sur la Comédie* a été publiée en 1898.

(2) M. P. G. La Chesnays a fait paraître en 1902 une traduction des *Nouvelles de Nulle Part*.

Thomas Hardy, l'un des auteurs les plus originaux de notre époque. Cependant avec l'auteur de *The Return of the Native*, nous nous retrouvons davantage dans la tradition anglaise. En 1874, on attribua à George Eliot un roman de Thomas Hardy : *Far from the wadding Crowd* (1) qui paraissait sans nom d'auteur dans le *Cornhill Magazine* ; mais la critique s'aperçut vite que l'ouvrage était « beaucoup trop bon » *much too good*, pour être de l'auteur d'*Adam Bede*. Depuis, l'écrivain, à qui pareil compliment fut payé à ses débuts, a tenu ses promesses. Pour Thomas Hardy, les hommes, marionnettes de la fatalité, sont destinés à la misère ; le monde et la vie sont régis par des forces inscrutables. Mais il est, malgré cela, infiniment sensible aux beautés et aux harmonies de la nature qui sert de cadre magnifique aux deux ou trois personnages principaux de ses romans, isolés pour ainsi dire dans le tableau. Il accorde aux femmes qu'il crée une pureté naturelle parfaite ; ignorantes du vice, elles aiment d'un amour passionné, aveugle, impulsif ; sans songer à résister aux conséquences, à lutter contre les circonstances, elles s'abandonnent jusqu'à l'effondrement à cette passion instinctive. Mr Hardy se distingue en cela de ses prédécesseurs qu'il n'a besoin ni du sermon, ni de la satire : il peint, il narre, il renonce à être personnellement le porte-parole de la morale. Lisez *Tess of the d'Urbervilles* (2) et vous verrez avec quelle simplicité il laisse au lecteur le soin de se ranger du bon côté.

Meredith attendit trente ans et Thomas Hardy vingt ans qu'on voulût bien s'apercevoir de leur génie. D'autres, entre temps, goûtaient un succès immédiat qui ne leur a pas survécu. L'un des mieux doués, Robert Louis Stevenson, a dispersé en tous sens son merveilleux talent de conteur. Excellent parfois, prestigieux toujours, il laissa prématurément une œuvre considérable, mais d'une valeur qui fut exagérée, et l'on éprouve quelque inquiétude au sujet du rang où le placera la postérité (3).

C'est un signe curieux que le romancier n'éprouve plus autant le besoin de tirer son lecteur par la manche pour bien lui indiquer ses intentions morales. Certes, l'habitude ne s'est pas perdue complètement de prêcher, mais on y met moins d'âpreté. Le public y mordait encore il y a vingt ans, puisqu'un roman comme *Robert*

(1) Ce roman, traduit par M^{lle} Mathilde Zeys, a paru en français sous le titre de *Barbara* (1901).

(2) Outre *Barbara*, on peut lire en français *Tess d'Urberville* et *Jude l'Obscur*, de Mr. Thomas Hardy.

(3) La plupart des œuvres de R. L. Stevenson ont été traduites en français et M. de Wyzewa a donné récemment une version d'un roman posthume : *Saint Ives* ; on peut lire en particulier : *La Flèche noire*, *Le Dynamiteur*, *L'Île au Trésor*, *Le Dr Jekyll*, etc.

Elsmere, composé d'une série de sermons, a eu un succès inimaginable ; il paraissait d'ailleurs au bon moment. Fille d'un disciple peu fidèle de Newman, l'auteur, Mrs Humphry Ward, se vit, vers 1885, au milieu d'une crise identique à celles dont elle avait été le témoin dans son enfance. Elle exposa fort exactement le cas de conscience en face duquel se trouvait la majorité de ses contemporains ; elle détailla minutieusement le conflit entre l'atavisme religieux inflexible et les nécessités nouvelles de la vie pour n'aboutir qu'à rompre à demi les liens de la vieille foi.

VI

Peu après, apparut la *new woman* et l'on discuta beaucoup de la situation respective de l'homme et de la femme dans la société actuelle. Mrs Humphry Ward ne manqua pas d'écrire sur ce sujet plusieurs romans. Sous l'impulsion de cette curiosité nouvelle, on aborda le délicat problème des sexes, mais sans atteindre aux hardiesses du roman naturaliste. On mit en cause les rapports des époux dans le mariage ; des injustices, des anomalies furent attaquées sans que les auteurs se départissent d'une décence absolue. Toutefois ce point fut acquis qu'on reconnut, en même temps que l'institution légale du mariage, l'existence de ce qu'on appelle « les devoirs conjugaux ». Jusqu'alors on s'était risqué à parler vaguement du baiser ; parfois on précisait : le baiser sur les lèvres, mais on glissait rapidement ! Dans les scènes les plus pathétiques, les plus passionnées, il n'était jamais question du désir : quand le héros et l'héroïne entamaient un duo d'amour, leurs transports s'exprimaient en paroles, en protestations éperdument platoniques et quand le moment venait de passer peut-être à des exercices diversement éloquentes, l'auteur, ne sachant plus ni que faire ni que dire, terminait brusquement son chapitre sur ces mots : *and then he kissed her*, ou quelque chose à cet effet.

Sans insistance malsaine, sans étalage complaisant de détails scabreux, on osa enfin s'occuper de « la physique de l'amour », et l'on admit que ce côté de la question avait aussi son importance et son utilité, que tout le problème en somme reposait sur cette base des rapports sexuels, qu'ils fussent ou non sanctionnés par la cérémonie du mariage. Sans doute, l'observation des phénomènes n'est pas nécessairement viciée si l'on en dissimule la cause, mais cet inutile mystère initial impose des obscurités dans le développement. On put connaître mieux certains aspects du caractère anglais, passionné sous ses apparences figées ; on nous exposa les raisons des infidélités conjugales, les incompatibilités, les causes

de mésintelligence et de désaffection, et c'est tout un côté psychologique jusqu'ici inconnu qui nous fut révélé.

Parmi les premiers qui imposèrent le *sexual novel*, comme on l'appela, il faut mentionner Grant Allen dont, plus tard, on devra reconnaître davantage l'influence sur bon nombre des écrivains actuels ; Lucas Malet, pseudonyme de Mrs Mary St Leger Harri-son, la dernière des filles de Kingsley, puis Sarah Grand, George Egerton, Victoria Cross, Frank Danby, James Blyth, etc.

Le naturalisme français eut toutefois un ascendant plus direct sur deux écrivains qui essayèrent de créer une sorte de naturalisme anglais. Disciple à la fois de Dickens et de Zola, George Gissing décrivit les mœurs de la *middle class* et fit ressortir la tristesse impitoyable et sordide de la vie des classes moyennes. *Demos*, *The Whirlpool*, *New Grub Street* (1) sont des œuvres franchement réalistes, sans scènes ignobles et crapuleuses, mais d'une documentation sincère.

L'auteur de *Celibates*, *A Modern Lover*, *Esther Waters*, Mr George Moore s'inspire plus directement de l'école française. Flaubert, Maupassant, Tourguenieff, Huysmans pourraient être ses parrains. Sans hâte, il a, depuis vingt-cinq ans, produit quelques volumes qui le mettent au premier rang des écrivains anglais. Dans son œuvre maîtresse : *Evelyn Innes*, et sa suite : *Sister Teresa*, il a créé un merveilleux personnage qui, en étant typiquement de notre époque, est aussi de tous les temps et de tous les pays. Mieux que Gissing, il est naturaliste, si l'on peut encore se servir de cette étiquette surannée pour désigner une méthode naturelle, simple, véridique (2).

Le roman psychologique, succédané du roman réaliste, est représenté en Angleterre par Mr Henry James, qui, indiscutablement, a beaucoup appris à l'école des Français. Les romans de Mr Henry James ont une valeur bien supérieure aux meilleures œuvres de M. Paul Bourget : c'est la même méthode d'analyse et de minutie appliquée à des mœurs très différentes.

A présent, le terrain devient glissant. Nous voici au milieu des écrivains actuels ; nous les coudoyons de trop près pour distinguer nettement leurs origines, leurs caractéristiques, leurs tendances. Ils nous semblent, de prime abord, très disparates. Chacun d'eux s'attache à sa besogne sans s'enrôler sous une bannière, sans manifestations subversives, sans innovations apparentes non plus. A

(1) Ce dernier a paru, il y a trois ou quatre ans, en français sous le titre de *La Rue des Meurt de faim*.

(2) Quelques-uns des romans de M. George Moore ont paru en français, mais ni *Evelyn Innes*, ni *Sister Teresa* n'ont encore été traduits.

l'arrière-plan grouille une masse confuse de *writers of fiction*, de fabricants de romans populaires — industriels sans gloire, mais couverts d'or ; devant eux se rengorgent l'outrecuidant Hall Caine et la présomptueuse Marie Corelli : Pimbêche et Rodomont à la tête des « Avantageux ».

Dans la fertile vallée des lettres, nombreux sont ceux qui labourent et qui sèment dans l'espoir d'une belle récolte. Chacun dans son enclos travaille, pour le profit, certes, mais aussi beaucoup pour la gloire, avec le souci que l'œuvre et le nom soient durables. Nous les saluons, par-dessus la haie, en suivant la route : Theodore Watts-Dunton, Maurice Hewlett, Joseph Conrad, J. M. Barrie, John Oliver Hobbes, Israël Zangwill, Arthur Morrison, Robert Hichens, Elizabeth Robins, E. F. Benson, W. W. Jacobs, Arnold Bennett, Hilaire Belloc, G. K. Chesterton et d'autres que nous oublions derrière les clôtures et les arbres.

On n'entend plus les mêmes sujets de conversation. L'élite intellectuelle est complètement indifférente aux questions religieuses — envers lesquelles, parfois, se manifeste une assez vive hostilité. Il est certain que si Mrs Humphry Ward publiait demain *Robert Elsmere*, ce roman n'aurait qu'un petit nombre de lecteurs — ou du moins ses lecteurs se recruteraient dans des couches sociales inférieures. De plus en plus, les esprits s'aventurent par delà les bornes du dogme religieux et abordent plus volontiers les multiples et passionnants problèmes que les sciences modernes découvrent et discutent. Mais si attentif, si perspicace soit-on, on ne saurait, pour l'heure présente, discerner exactement la direction que suit le roman de mœurs. Pour quelle raison ? Les guerres récentes, le malaise économique, les difficultés politiques, les bouleversements sociaux, mettent-ils des inquiétudes dans les esprits ? Ou bien, plus directement, les déplacements plus faciles, la multiplicité des journaux, les sports, la surproduction littéraire ont-ils causé une crise dans laquelle nous pataugerions encore ? On hésite, on ne sait de quel côté se tourner et, en attendant, on redit sur des tons variés des histoires connues.

Il en est à peu près de même en France. Nos romanciers cultivent leur lopin de terre, qui son potager, qui son jardin d'agrément. Tous, à l'envi, abattent la besogne, les aînés et les jeunes : Anatole France, Loti, Bourget, Theuriet, Bazin, Hervieu, Lavedan, Edouard Rod, Maurice Barrès, Elémir Bourges, Paul et Victor Margueritte, Mirbeau, Maindron, Jules Renard, les Rosny, Descaves, Eekhoud, Lemonnier, Paul Adam, Boylesve, Pierre Louys, Henri de Régnier, Marcelle Tynaire, Demolder, Gourmont, Gide, Rachilde, Ch. H. Hirsch ; il faudrait énumérer toute la légion...

VII

Quoi qu'on en dise, le roman moderne a fait son temps ; par-tout on entend déclamer qu'il est gravement malade ; — sera-ce là notre conclusion ?

Des hommes de l'art ont diagnostiqué cette maladie. Le roman est moribond, c'est entendu, — mais quelle peste l'emporte ? Or voici : « A l'étranger comme en France, son mal provient de la même cause... Cette cause, c'est simplement que, dans toute l'Europe, les romanciers ont désormais perdu le goût de conter (1). » Un des graves défauts des romanciers actuels, en effet, c'est qu'ils songent à tout autre chose qu'à nous intéresser à leurs histoires. En outre, ils ne font que d'insuffisants efforts pour trouver du nouveau. Ressasser toujours les mêmes aventures en les pimenter chaque fois un peu plus ne fait pas oublier la nécessité d'innover et d'inventer.

La preuve que le public exige à toute force du nouveau, c'est que toutes les œuvres qui s'écartent tant soit peu de l'ordinaire banalité sont assurées de plaire. Voyez le succès fait à Rudyard Kipling et à H. G. Wells. Tous deux possèdent un merveilleux talent de conteur. De plus, le premier, avec ses *Livres de la Jungle* et certaines de ses nouvelles, a été chercher dans un domaine inexploré une originalité inattendue. Le second, visionnaire prodigieux à l'imagination inépuisable, promène sa fantaisie dans tous les coins de l'univers, de l'aube au crépuscule du Temps, sans perdre de vue néanmoins notre monde actuel.

Mais ces deux originalités ne donnent pas d'indication sur la transformation future du roman. D'ailleurs, Kipling et Wells relatent surtout des aventures imaginaires, et l'homme étant foncièrement un animal menteur s'abandonne volontiers à l'irrésistible attrait de tout ce qui est fictif, fabuleux, chimérique et invraisemblable. Par cette même raison, il éprouve une aversion naturelle pour tout ce qui est vérité ou son semblant ; — aussi s'est-il lassé du miroir trop fidèle qu'on lui mit sous le nez depuis cinquante ans. De quelle autre manière, sous quelles autres couleurs nous présentera-t-on le tableau des mœurs contemporaines ? Où l'inédit s'est-il réfugié ? Le roman, dans sa forme actuelle, disparaîtra-t-il ? Quel avatar nouveau l'attend ?

Autant de questions auxquelles il est sage de laisser à l'avenir le soin de répondre. Veillons, toutefois, pour découvrir les indices qui nous révéleront le sens de l'orientation prochaine.

HENRY D. DAVRAY.

(1) Teodor de Wyzewa : *Le Roman Contemporain à l'Etranger*.

LE RIRE ROUGE⁽¹⁾

(Fragments d'un manuscrit)

PREMIERE PARTIE

PREMIER FRAGMENT

...Folie et horreur.

Je sentis cela pour la première fois quand nous marchions sur la route de N... ; nous marchâmes dix heures de suite, sans nous arrêter, sans ralentir notre marche, sans ramasser les morts, en les laissant à l'ennemi qui nous suivait en masses compactes et, au bout de trois, quatre heures, effaçait avec ses pieds nos traces. Il faisait une chaleur torride. J'ignore le nombre de degrés, quarante, cinquante ou davantage, je sais seulement qu'elle était longue, désespérément égale, accablante. Le soleil était énorme, incandescent, terrible, comme si la terre s'en fût approchée et serait bientôt consumée par ce feu impitoyable. Les yeux se refusaient à regarder. La prunelle, petite et rétrécie, petite comme un grain de pavot, cherchait en vain de l'obscurité sous l'ombre des paupières baissées, le soleil pénétrait l'enveloppe fine et envahissait le cerveau fatigué.

Mais, malgré tout, on était mieux comme ça, et longtemps, quelques heures peut-être, je marchai les yeux fermés, en entendant la foule remuer, en entendant le piétinement des pieds d'hommes et de chevaux, le grincement des roues de fer broyant les

(1) LA REVUE a publié dans son numéro du 15 décembre 1902 une étude sur Léonide Andreieff. Nous faisons prévoir alors le rôle important que le jeune écrivain devait jouer dans la littérature russe contemporaine. Ces prévisions se trouvent aujourd'hui superbement réalisées au-delà de toute attente. Le Rire Rouge, la toute récente composition d'Andreieff, dont La Revue commence la publication, est un chef-d'œuvre qui fera événement. Aucun tableau de la guerre actuelle n'est plus réaliste, plus émouvant. Les scènes qui s'y déroulent étreignent l'âme, et l'ensemble, d'une grande envergure, aura sans doute sa place marquée dans la littérature internationale de nos jours.

(NOTE DE LA RÉDACTION).

petites pierres, l'haleine oppressée et haletante et le bruit des lèvres sèches. Mais je n'entendais pas de paroles. Tous gardaient le silence, comme si ç'eût été une armée de muets qui avançait, et quand quelqu'un tombait, il tombait en silence, les autres se heurtaient contre son corps, se relevaient en silence et, sans se retourner, avançaient, comme si tous ces hommes muets eussent été en même temps sourds et aveugles; je bronchais aussi et je tombais, et alors j'ouvrais les yeux involontairement, et ce que je voyais me semblait une fiction sauvage, délire pénible de la terre en démence. L'air surchauffé frémissait, sur le point de fendre les pierres frémissaient aussi silencieusement, et les rangs éloignés des hommes à un tournant du chemin, les canons et les chevaux se séparaient de la terre et, sans le moindre bruit, oscillaient comme une masse gélatineuse, — comme si ç'eût été une armée d'ombres immatérielles et non d'hommes vivants qui marchait. Le soleil énorme, rapproché, terrible, avait allumé sur chaque canon de fusil, sur chaque plaque de métal un millier de petits soleils éblouissants et, de toutes parts, des côtés, d'en bas, ils pénétraient dans les yeux, ardents, aiguisés comme des baïonnettes chauffées au blanc. Et la chaleur desséchante, brûlante, entrait dans le fond même du corps, dans les os, dans le cerveau, et il semblait parfois que ce qui se balançait sur les épaules n'était pas une tête, mais un globe bizarre, extraordinaire, lourd et léger, étranger et terrible.

Et alors, et alors tout à coup, je me souvins de la maison : je revis un coin de chambre, un bout de papier bleu, une carafe d'eau toute poudreuse, intacte sur ma table, — ma table, dont un pied, plus court que les deux autres, était appuyé sur un bout de papier plié. Et dans la chambre d'à côté, sans que je les voie, semblent être ma femme et mon fils. Si je pouvais, j'aurais crié, tant cette vision simple et familière, — ce bout de papier bleu, cette carafe poudreuse et intacte, — était extraordinaire.

Je sais que je me suis arrêté, en levant les bras, mais quelqu'un m'ayant poussé par derrière, je repris ma marche rapide, en me hâtant Dieu sait où, sans sentir ni la fatigue, ni la chaleur. Et je marchai longtemps ainsi, à travers les rangs interminables et silencieux, côtoyant les nuques rouges, brûlées par le soleil, en effleurant presque les baïonnettes brûlantes impuissamment baisées, lorsque tout à coup une idée me fit arrêter, je me demandai ce que je faisais, où j'allais si vite. Sans ralentir le pas, je tournai de côté, je me frayai un passage vers l'espace libre, je franchis un ravin et je m'assis sur une pierre comme si cette pierre rugueuse et brûlante eût été le but de tous mes efforts.

Et c'est alors que je sentis cela pour la première fois. Je vis que ces hommes marchant en silence sous les rayons ardents du soleil, à demi-morts de fatigue et de chaleur, chancelant et tombant, étaient fous. Ils ignorent où ils vont, ils ignorent la raison d'être de ce soleil, ils ne savent rien. Ils n'ont pas de tête sur les épaules, mais des globes étranges et terribles. En voici un qui, comme moi, se glisse en hâte à travers les rangs, en voici un autre, un troisième. Voici qu'une tête de cheval aux yeux fous, aux mâchoires largement ouvertes faisant pressentir un cri extraordinaire, terrible, se dresse au-dessus de la foule, se dresse et s'affaisse; la foule afflue à cet endroit, on entend des voix enrourées et sourdes, un sec coup de fusil, puis le mouvement silencieux et infini recommence. Plus d'une heure déjà je reste sur cette pierre, l'on ne cesse de défiler devant moi, et l'air, la terre, les rangs lointains et illusoire frémissent toujours. Je suis de nouveau pénétré par la chaleur desséchante et je ne me souviens plus de ce qui m'est apparu pour un moment, et l'on passe, l'on passe devant moi et je ne comprends pas ce que c'est. Une heure durant j'ai été seul sur cette pierre, et maintenant un groupe d'hommes gris s'est formé autour de moi, les uns sont couchés, immobiles, peut-être déjà morts, d'autres sont assis et regardent les passants d'un air stupide comme moi. Les uns ont des fusils et ressemblent à des soldats, d'autres sont presque dévêtus et la peau de leur corps est si rouge qu'on s'en détourne. Près de moi un homme est couché, le dos en l'air; à l'indifférence avec laquelle il appuie sa figure contre les pierres pointues et brûlantes, à la blancheur de sa main retournée, on devine qu'il est mort, mais son dos est rouge comme celui d'un homme vivant, et seule une couche fine et jaunâtre, comme sur de la viande fumée, parle de la mort. Je veux m'écarter de lui, mais je n'en ai pas la force, je chancelle et je regarde les rangs avançant indéfiniment illusoire et oscillants. L'état de ma tête me fait pressentir un coup de soleil, mais je l'attends tranquillement, comme dans un rêve, où la mort n'est qu'une étape dans la suite des visions merveilleuses et enchevêtrées.

Et je vois un soldat se séparer de la foule, se diriger résolument de notre côté. Pour un moment il disparaît au fond d'un ravin; quand il en sort et se remet à marcher, ses pas sont hésitants et l'on sent quelque chose de fini dans ses efforts de dominer ses muscles disjointes. Il va droit sur nous; malgré le sommeil lourd qui envahit mon cerveau, j'ai peur et je demande :

— Que veux-tu ?

Il s'arrête comme s'il n'eût attendu que la parole et il se dresse

énorme, barbu, l'encolure de sa chemise déchirée. Il n'a pas de fusil, son pantalon se tient à un seul bouton, et l'on voit par le trou la chair blanche. Ses jambes et ses bras sont disjoints et il s'efforce évidemment de les dominer, mais à peine joint-il les bras qu'il retombe de nouveau.

— Qu'as-tu ? assieds-toi, dis-je.

Mais il reste debout, cherchant en vain de reprendre possession de son corps disloqué, se tait et me regarde. Et involontairement je me lève et, tout chancelant, je regarde ses yeux et j'y vois un gouffre de terreur et de folie. Tous ont les prunelles rétrécies, les siennes remplissent tout l'œil ; quelle mer de feu et de sang ne doit-il pas voir par ces fenêtres énormes et noires ! Peut-être n'est-ce que le jeu de mon imagination, peut-être n'y a-t-il que la mort dans son regard, mais non, je ne me trompe pas, dans ces prunelles noires insondables entourées d'un étroit cercle orange comme le sont celles des oiseaux, il y a plus que la mort, plus que la terreur de la mort.

— Va-t-en ! m'écriai-je en reculant. Va-t-en !

Et, comme s'il n'eût attendu que la parole, il tomba sur moi, en me renversant, toujours énorme, disloqué, muet. Saisi d'un frisson, je retire mes jambes écrasées, je me lève brusquement et je veux fuir, loin des hommes, dans le lointain désert ensoleillé, frémissant, quand tout à coup, à gauche, dans la hauteur, retentit un coup, suivi de deux autres comme d'un écho. Et au-dessus de ma tête, avec un sifflement joyeux, strident, avec un cri, un gémissement, un obus fend l'air.

On nous a tournés !

Plus de chaleur meurtrière, plus de cette terreur, de cette fatigue. Mes pensées sont lourdes et quand, tout essoufflé, j'accours aux rangs se rangeant en bataille, je les vois illuminés, comme joyeux, j'entends des voix enroutées mais fortes, des commandements, des plaisanteries. Le soleil semble être monté plus haut pour ne pas nous contrarier ; il est terne, apaisé, et de nouveau, avec un sifflement joyeux, un obus, tel un démon, déchire l'air.

Je m'étais approché...

FRAGMENT II

...presque tous les chevaux et les hommes.

A la huitième batterie de même. A la douzième, la nôtre, vers la fin de la troisième journée il ne restait que trois canons — les autres endommagés — six hommes et un officier — moi. Il y

avait vingt-deux heures déjà que nous n'avions ni dormi ni mangé, trois jours et trois nuits le fracas infernal nous enveloppait d'un nuage de folie, nous séparait de la terre, du ciel, des nôtres et, hommes vivants, nous errions comme des somnambules. Les morts reposaient tranquilles, et nous marchions, nous remplissions nos fonctions, parlions, riions même et étions comme des somnambules. Nos mouvements étaient sûrs et rapides, nos commandements clairs, l'exécution exacte, mais si l'on eût demandé à l'improviste à l'un d'entre nous qui il était, il aurait à peine trouvé la réponse dans son cerveau obscurci. Comme dans un rêve, tous les visages semblaient connus depuis longtemps et tout ce qui se passait semblait aussi connu, familier, comme si tout cela avait déjà eu lieu ; mais dès que je me mettais à examiner attentivement un visage, un canon ou à écouter le fracas, tout me frappait par sa nouveauté, par son énigme éternelle. La nuit venait insensiblement et à peine avions-nous le temps de la constater et de nous étonner de sa tombée inopinée, que de nouveau le soleil planait au-dessus de nous. Et par les gens seuls qui arrivaient à notre batterie, nous apprenions que la bataille entraît dans sa troisième journée, et nous l'oublions aussitôt ; il nous semblait que c'était un seul jour sans commencement ni fin, tantôt sombre, tantôt clair, mais toujours inconcevable, toujours aveugle. Et personne ne narguait la mort, car personne ne comprenait ce que c'est que la mort.

La troisième ou la quatrième nuit, je ne me souviens pas au juste, je me couchai pour un moment derrière un parapet, et dès que j'eus fermé les yeux, la même vision familière et étrange se présenta : le bout de papier bleu et la carafe poudreuse et intacte sur ma table, et dans la chambre d'à côté, sans que je les voie, semblent être ma femme et mon fils. Mais cette fois une lampe sous un abat-jour vert était allumée sur la table, c'était donc le soir ou la nuit. La vision s'immobilisa et j'examinai longuement, très calme et très attentif, la flamme se refléter dans le verre de la carafe, j'examinai les papiers et me demandai pourquoi mon fils ne dormait pas ; il est tard, il faut qu'il dorme. Puis j'examinai de nouveau les papiers, toutes ces vrilles, ces fleurs argentées, je ne sais quels carreaux et quels tuyaux — et jamais je n'aurais cru si bien connaître ma chambre. De temps en temps j'ouvrais les yeux et je voyais alors le ciel traversé de superbes bandes de feu, je les fermais et j'examinais de nouveau les papiers, la carafe chatoyante, et je me demandais pourquoi mon fils ne dormait pas : il est tard, il faut qu'il dorme. Non loin de moi un obus éclata, mes jambes en furent secouées, quelqu'un

cria haut et fort, plus haut que l'explosion même, et je me dis qu'un homme était tué, mais je ne me levai pas, je ne détachai pas les yeux des papiers bleus, de la carafe.

Puis je me levai, je marchai, je donnai des ordres, j'examinai les visages, je pointai le canon et je ne cessai de me demander pourquoi mon fils ne dormait pas. Je le demandai à un caporal qui m'expliqua quelque chose longuement, en détail; tous deux nous hochâmes la tête. Il rit et son sourcil gauche remua et cligna comme si quelqu'un se fût trouvé derrière lui. Et derrière nous on ne voyait que des semelles de pieds et rien de plus.

En ce moment, il faisait déjà clair, et soudain quelques gouttes de pluie tombèrent. C'était de la pluie comme chez nous, des gouttes d'eau les plus ordinaires. Elle fut si inattendue, si déplacée, et nous tous eûmes tellement peur d'en être mouillés que nous abandonnâmes les canons, cessâmes de tirer, cherchâmes à nous abriter n'importe comment. Le caporal à qui je venais de parler se glissa sous un affût, s'y accroupit, bien qu'on pût l'y écraser à tout moment; un gros artilleur se mit, Dieu sait pourquoi, à dévêtir un tué; je m'agitai en cherchant soit un manteau, soit un parapluie. Et soudain un calme extraordinaire régna sur toute la grande étendue où un nuage accouru déversa la pluie. Des shrapnells en retard sifflèrent et éclatèrent, et il se fit un calme, un si grand calme, qu'on entendait le gros artilleur renifler, les gouttes de pluie clapoter sur les pierres et les canons. Et ce bruit calme et fin évoquant l'automne et l'odeur de la terre mouillée, et ce calme semblèrent déchirer pour un moment le cauchemar rouge et sauvage, et quand je regardai le canon mouillé, brillant, il me rappela quelque chose de tendre, de paisible, soit ma première enfance, soit mon premier amour. Mais dans le lointain retentit, particulièrement sonore, le premier coup, et le charme du calme momentané disparut. Avec la même rapidité qu'ils avaient mis à se cacher, les hommes sortirent de leur abri; le canon gronda, et de nouveau un brouillard rouge envahit les cerveaux fatigués. Et personne ne s'était aperçu du moment où la pluie avait cessé; je me souviens seulement que l'eau s'égouttait de l'artilleur mort, de son visage jaune, joufflu, — la pluie avait sans doute duré assez longtemps.

...Un jeune volontaire se tenait devant moi et, la main à son képi, me rapportait que le général nous priait de tenir ferme pendant deux heures seulement, que le renfort viendrait alors. Je me demandai pourquoi mon fils ne dormait pas et je dis que je tiendrais ferme tant qu'il faudrait. Mais soudain je ne sais pourquoi son visage m'intéressa, par sa pâleur extrême sans doute. Je

n'avais vu rien de plus pâle que ce visage. Les morts mêmes ont plus de couleurs que ce visage jeune sans moustaches. Il avait sans doute eu grand'peur en se rendant auprès de nous et ne parvenait pas à se remettre; il portait la main à son képi pour chasser par ce geste simple et familier la terreur folle.

— Avez-vous peur? demandai-je en lui touchant le coude, qui était comme en bois; il souriait et gardait le silence, ou plutôt le sourire contractait ses lèvres seules, dans les yeux il n'y avait que la jeunesse et la peur, et rien d'autre.

— Avez-vous peur? insistai-je doucement.

Les lèvres se contractèrent dans l'effort de proférer un mot et au même moment se fit quelque chose d'inconcevable, de monstrueux, de surnaturel. Un souffle tiède effleura ma joue gauche, je fus secoué avec force, — et ce fut tout, tandis que devant moi, à la place du visage pâle, il y avait quelque chose de court, de tronqué, de rouge et le sang en jaillissait comme d'une bouteille débouchée, telle qu'on les peint sur les enseignes misérables. Et dans cette chose tronquée, rouge, jaillissante, il y avait encore un sourire, un rire édenté, le rire rouge.

Je le reconnus, ce rire rouge, je l'avais cherché et je le trouvais, ce rire rouge. Je compris alors ce qu'il y avait dans tous ces mutilés, déchiquetés, étranges, c'était le rire rouge. Il est dans le ciel, dans le soleil, il inondera bientôt toute la terre.

...Tandis qu'eux, distinctement et tranquillement, tels des somnambules...

FRAGMENT III.

...folie et horreur.

On prétend qu'il y a beaucoup de fous dans notre armée et dans l'armée ennemie. On a déjà fondé chez nous quatre sections psychiatriques. Quand j'ai été à l'état-major, l'aide de camp m'a montré...

FRAGMENT IV

...ils enlacent, pareils à des serpents.

Il a vu le fil de fer tranché d'un côté fendre l'air, enlacer trois soldats. Les pointes déchiraient les tuniques, s'enfonçaient dans la chair, et les soldats, en poussant des cris, tournoyaient furieusement, et deux d'entre eux entraînaient leur camarade mort. Puis un seul, resté vivant, repoussait les deux autres qui se traînaient, se contorsionnaient, roulaient l'un par-dessus l'autre, par-dessus le vivant, et tout à coup tous les trois restèrent immobiles.

Il dit que près de cette embuscade seule avaient péri plus de 2 000 hommes. Pendant qu'ils cherchaient à rompre le fil de fer, s'enchevêtraient dans ses anneaux de serpent, on faisait tomber sur eux une pluie de bombes et de mitraille. Il assure que c'était terrible et que cette attaque se serait terminée par une panique générale si l'on savait seulement de quel côté fuir. Mais dix ou douze rangs de fil de fer ininterrompus, et la lutte contre cette barrière, et tout un dédale de pièges à loup avec des pals plantés au fond, avaient donné un tel vertige qu'il fut impossible de déterminer la direction.

Les uns, comme aveuglés, se laissaient choir dans ces fosses profondes en forme d'entonnoir, et, éventrés, accrochés aux pieux aiguisés, se tortillaient, dansaient comme des polichinelles à ressorts ; d'autres corps venaient les écraser, et bientôt toute la fosse n'était qu'un monceau ensanglanté de corps vivants et morts. De toutes parts, d'en bas, des bras sortaient, les doigts se crispèrent convulsivement, en saisissant tout, et quiconque tombait dans ce piège n'en sortait plus ; des centaines de doigts, forts et aveugles, comme des pinces, étreignaient les jambes, s'accrochaient aux vêtements, renversaient l'homme, lui crevaient les yeux, l'étranglaient. Beaucoup d'autres, comme s'ils étaient ivres, couraient droit sur le fil de fer, s'y accrochaient et criaient jusqu'à ce qu'une balle vint les achever.

En général, tous lui firent l'effet d'hommes ivres, les uns juraient atrocement, d'autres riaient aux éclats, quand le fil de fer les saisissait par le bras ou par la jambe et tombaient raides morts. Lui-même, bien qu'il n'eût rien bu ni mangé de toute la journée, se sentait dans un état étrange, la tête lui tournait et, par moment, la peur était remplacée par une extase sauvage, — l'extase de la terreur. Lorsqu'on se mit à chanter à côté de lui, il se mêla au chant, et il se forma bientôt un chœur assez harmonieux. Il ne se souvient pas de ce qu'on avait chanté, mais c'était quelque chose de gai, un air de danse. Oui, ils chantaient, et autour tout était rouge de sang. Le soleil lui-même était rouge et l'on croyait que quelque catastrophe s'était produite dans l'univers, un changement étrange, la disparition des couleurs : les couleurs habituelles et tendres, le bleu, le vert et les autres avaient disparu et le soleil brillait de l'éclat pourpre des flammes de Bengale.

— Le rire rouge, dis-je.

Mais il ne m'a pas compris.

Oùï, on a ri aussi. Je te l'ai déjà dit. On a ri comme des hommes ivres. Peut-être même a-t-on dansé, il y a eu quelque

chose de pareil. Au moins les mouvements de ces trois-là ont ressemblé à une danse.

Il se rappelle nettement : quand il eut la poitrine percée d'outre en outre par une balle, il tomba et, pendant un certain temps, avant de perdre connaissance, il gigota, comme s'il dansait. Il parle de cette attaque avec un sentiment étrange mêlé de crainte et d'un certain désir d'éprouver encore une fois la même chose.

— Et encore une balle dans la poitrine? demandai-je.

— Eh bien! pourquoi donc toujours une balle? Et il serait bon de mériter une croix, camarade.

Il était couché sur le dos, livide, le nez pointu, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés, pareil à un mort et rêvait d'une croix. La gangrène commençait, il avait la fièvre à un haut degré, dans trois jours on le jetterait dans la fosse commune, chez les morts, et il était couché, souriant, parlait tout rêveur d'une croix.

— As-tu télégraphié à ta mère? demandai-je.

Il me jeta un regard surnois et méchant et ne répondit pas. Et je gardai le silence et l'on entendait les blessés gémir et délirer. Mais quand je me levai pour partir, il serra ma main dans la sienne, toute brûlante, mais toujours forte, et me regarda avec embarras et détresse, fixement de ses yeux enflammés.

— Qu'est-ce donc? eh bien, qu'est-ce donc? me demanda-t-il craintivement, avec insistance, en me tirant par la main.

— Quoi donc?

— Mais en général... tout cela. Elle m'attend, n'est-ce pas? Je n'y puis rien. La patrie, est-ce qu'on lui ferait entendre ce que c'est que la patrie!

— Le rire rouge, dis-je.

— Ah! tu ne fais que plaisanter et je parle sérieusement. Il faut expliquer, et peut-on le faire? Si tu savais ce qu'elle m'écrit! Ce qu'elle écrit! Et ses paroles sont blanches, le sais-tu? Tiens, et toi. Il examina avec curiosité ma tête, y donna un petit coup du doigt et dit en se mettant à rire :

— Et toi aussi, tu es chauve, t'en es-tu aperçu?

— Il n'y a pas de glace ici.

— Il y a beaucoup d'hommes tout blancs et chauves. Ecoute, donne-moi une glace. Je sens les cheveux blancs sortir de ma tête, donne-moi une glace.

Il commençait à délirer, il pleurait et criait, et je sortis de l'ambulance.

Ce soir nous organisâmes une fête — une fête triste et étrange, les ombres des morts y furent du nombre des invités.

Nous avons résolu de nous réunir le soir pour prendre le thé ensemble, comme on le faisait chez nous aux pique-niques, nous nous procurâmes un samovar, du citron même, des verres et nous nous disposâmes sous un arbre, tout comme à un pique-nique de chez nous. Les camarades venaient, les uns seuls, d'autres par petits groupes de deux, de trois et ils approchaient bruyamment en causant, en plaisantant, pleins d'une attente joyeuse, — mais ils cessaient presque aussitôt de parler en évitant de se regarder, car il y avait quelque chose de lugubre dans cette réunion d'hommes épargnés par la mort. Déguenillés, crasseux, nous grattant comme si nous avions la gale, chevelus, maigres, épuisés, ayant perdu l'aspect familial et habituel, — nous crûmes nous voir, pour la première fois, là, autour du samovar, et nous fûmes terrifiés. Je cherchai en vain dans cette foule d'hommes décontenancés des visages connus, je n'en trouvai point. Ces hommes inquiets, toujours pressés, aux mouvements heurtés, frissonnant au moindre bruit, se retournant à tout moment comme s'ils cherchaient quelque chose derrière eux, s'efforçant de remplir par un excès de gesticulation le vide énigmatique qu'ils avaient peur de regarder, étaient des personnages nouveaux, étrangers, que je n'avais jamais vus. Les voix mêmes sonnaient d'une manière étrange, saccadées, entrecoupées, énonçant péniblement les mots et dégénéralant pour un motif insignifiant en cris, en un rire insensé, débordant. Et tout était étranger. Etranger étaient l'arbre, le coucher du soleil, l'eau même à l'odeur et au goût particuliers, comme si, avec les morts, nous eussions abandonné la terre, eussions passé dans un autre monde, dans le monde de visions mystérieuses, d'ombres sinistres et nébuleuses. Le coucher du soleil était jaune frais, surmonté de nuages noirs non éclairés, immobiles et, en bas, la terre sous ses rayons était noire, et nos visages, dans cette lueur jaune, étaient jaunes aussi comme ceux des morts. Nous regardions tous le samovar éteint, dont la surface reflétait la teinte jaune et sinistre du coucher, et il devenait aussi étranger, mort, inexplicable.

— Où sommes-nous ? demanda une voix, et l'on y devinait le trouble et la peur. Quelqu'un soupira ; un autre fit craquer convulsivement les doigts. Un autre encore rit. Quelqu'un se leva brusquement et se mit à tourner autour du samovar. Il n'était pas rare de voir alors des hommes allant et venant, courant presque, tantôt singulièrement silencieux, tantôt murmurant quelque chose d'inintelligible.

— Nous sommes à la guerre, dit celui-ci, qui avait ri, et il se

mit à rire de nouveau d'un rire rauque prolongé, comme s'il s'étranglait.

— Pourquoi rit-il ? s'indigna quelqu'un, — écoutez, cessez !

Celui-là s'étrangla encore une fois, rit faiblement et se tut, docile. Le jour tombait, le nuage descendait sur la terre et nous distinguions à peine nos figures jaunes de fantômes. Quelqu'un demanda :

— Où est donc « Botik » ?

Nous appelions ainsi un de nos camarades, petit officier aux bottes énormes, imperméables.

— Tout à l'heure il était ici. Botik, où êtes-vous ?

— Botik, ne vous cachez pas, nous sentons l'odeur de vos bottes.

Tous rirent et, interrompant ce rire, une voix rude, indignée, sortit de l'obscurité.

— Cessez, comment n'avez-vous pas honte ? Botik a été tué ce matin à la reconnaissance.

— Il y a un instant, il était parmi nous. C'est une erreur.

— Vous vous êtes trompé. Eh ! vous de derrière le samovar, coupez-moi une tranche de citron.

— Et à moi ! Et à moi !

— Il n'y a plus de citron !

— Qu'est-ce donc, messieurs ? fit entendre presque en pleurant une petite voix contrariée, angoissée. — Je ne suis venu que pour le citron.

L'autre se mit à rire de nouveau, longuement, d'un rire étouffé, et personne ne le fit taire. Mais il se tut aussitôt de lui-même, ricana encore et se tut. Quelqu'un dit :

— A demain l'attaque.

Et quelques voix agacées crièrent :

— Laissez donc ! Quelle attaque ?

— Vous le savez vous-mêmes.

— Laissez ! est-ce qu'on ne peut parler d'autre chose ? Qu'est-ce donc enfin !

Le couchant s'éteignit. Le nuage se leva, l'atmosphère devint plus claire et les visages parurent plus familiers et celui qui tournait autour de nous vint s'asseoir.

— Comment est-on maintenant chez nous ? demanda-t-il vaguement, avec le sourire d'un homme perplexe.

Et tout redevint terrible, inexplicable, étranger, jusqu'à la terreur, jusqu'à la folie.

Et brusquement tous nous nous mîmes à crier, à parler, à nous agiter en déplaçant les verres, en nous touchant par les épaules,

les bras, les genoux, et soudain nous nous tûmes, subjugués par l'inexplicable.

— Chez nous, clama une voix sortant des ténèbres. Elle était mal assurée d'émotion, de peur, de colère, elle vibrait. L'homme n'articulait pas certaines paroles, comme s'il les eût désapprises. Chez nous ! Est-ce que nous avons un chez soi ? Ne m'interrompez pas ou je tire ! Chez moi, je prends chaque matin un bain d'eau, de l'eau jusqu'aux bords. Et maintenant il arrive des jours où je ne me lave pas et j'en ai la tête couverte de croûtes et le corps de gale, et il démange, et il y a quelque chose qui rampe, qui rampe par tout le corps. Je deviens fou de toutes ces ordures, et vous parlez d'un chez soi ! Je suis comme une brute, je me méprise, je ne me reconnais pas et la mort ne me semble pas du tout redoutable. Vous me labourez le cerveau avec vos shrapnells, le cerveau ! De quelque côté que vous tiriez, tout atteint mon cerveau. Et vous parlez d'un chez soi ! Quel est ce chez soi ? Une rue, des fenêtres, des gens, et pour le moment je ne serais pas allé dans la rue, j'en aurais eu honte. Vous avez apporté un samovar, et j'ai honte de le regarder, ce samovar.

L'autre se mit à rire de nouveau. Quelqu'un cria :

— Diable ! Je vais rentrer chez moi.

— Chez vous !

— Vous ne comprenez pas ce que c'est que le devoir !

— Chez soi ! écoutez, il veut rentrer chez lui !

Un rire général et des cris sinistres s'élevèrent ; et de nouveau tous se turent, subjugués par l'inexplicable. Et alors, pas moi seul, mais nous tous tant que nous étions, sentîmes « cela ». Cela venait à nous des champs sinistres, énigmatiques, étrangers, émanait des gorges noires et désertes où mouraient peut-être les blessés oubliés et abandonnés parmi les pierres, cela jaillissait de ce ciel étranger, inconnu. Silencieux, presque fous de terreur, nous étions rassemblés autour du samovar éteint et du haut du ciel une énorme ombre, silencieuse et informe, nous regardait planant sur l'univers entier. Soudain, tout près de nous, chez le commandant du régiment, sans doute, la musique joua. Et des sons joyeux et frénétiques, sonores, jaillirent au milieu des ténèbres et du calme. Elle retentissait avec une gaité enragée, jetant un défi empressé, incohérente, trop sonore, trop gaie et l'on sentait que ceux qui jouaient et ceux qui écoutaient voyaient cette ombre énorme planant sur l'univers entier. Et celui qui jouait (dans l'orchestre) de la trompette, portait évidemment en lui cette ombre énorme et silencieuse.

Le son de son instrument saccadé, brisé, se démenait, bondis-

sait et fuyait, loin des autres, frémissant de terreur, fou. Et les autres sons semblaient se retourner, maladroits, bronchants, ils tombaient et se relevaient et fuyaient en bande, incohérents, trop gais, trop sonores, trop proches des gorges noires où peut-être mouraient, oubliés et abandonnés parmi les pierres, des hommes.

Et nous restâmes longtemps autour du samovar éteint, gardant le silence.

FRAGMENT V.

...Je dormais déjà quand le docteur vint me secouer doucement. Je poussai un cri en m'éveillant en sursaut, comme nous le faisons tous quand on nous réveillait et je m'élançai hors de la tente. Mais le docteur me tenait fortement par le bras et s'excusait :

— Pardon, je vous ai effrayé. Et je sais que vous avez sommeil...

— Cinq jours et cinq nuits, balbutiai-je en me rendormant, et il me semble avoir dormi longtemps quand le docteur parla de nouveau en me donnant des coups légers dans les côtés, dans les jambes.

— Mais il le faut absolument, mon ami, je vous en prie, il le faut. Il me semble toujours... Et je n'en puis plus, il me semble que des blessés sont restés là...

— Quels blessés? vous les avez charriés toute la journée. Fichez-moi la paix. C'est malhonnête, voilà cinq nuits que je n'ai pas dormi.

— Mon ami, ne vous fâchez pas, balbutia le docteur en m'enfonçant maladroitement le képi sur les oreilles. Tout le monde dort, impossible de faire lever qui que ce soit! J'ai trouvé une locomotive et sept wagons, mais il nous faut des hommes. Je vous comprends... Mon ami, je vous supplie. Tout le monde dort ou refuse. Je crains de m'endormir moi-même. Je ne me souviens pas d'avoir dormi. Je crois avoir des hallucinations. Mon ami, mettez les jambes hors du lit, une seule jambe, ça va, ça va...

Le docteur était pâle et chancelait, il était évident qu'il n'avait qu'à se coucher pour s'endormir d'un sommeil de plomb pour quelques nuits de suite. Et mes jambes fléchissaient aussi et je suis sûr de m'être endormi pendant que nous marchions, tant la vue de toute une rangée de silhouettes noires surgies on ne sait comment devant nous fut imprévue et soudaine. A côté, des hommes à peine visibles dans l'obscurité allaient et venaient, silencieux et lents. Il n'y avait pas de lanternes ni sur la locomo-

tive, ni dans les wagons et l'éventoir fermé projetait une clarté d'un rouge terne.

— Qu'est-ce? demandai-je en reculant.

— Nous partons. L'avez-vous oublié, nous partons, balbutia le docteur.

La nuit était froide et il tremblait; en le regardant je sentis dans tout le corps un frisson lancinant.

— Le diable vous emporte! criai-je très fort. N'auriez-vous pu prendre un autre que moi?

— Plus doux, je vous en prie, plus doux, dit le docteur en me saisissant par le bras.

Une voix sortant de l'obscurité dit :

— On aura beau faire une décharge générale, personne ne bougera. Ils dorment aussi. Il serait facile de s'approcher, de les garrotter tout dormants. Je viens de passer près du soldat en faction, il m'a regardé sans rien dire, sans bouger. Il dort aussi. Et comment fait-il pour ne pas tomber?

Celui qui avait parlé bâilla et ses vêtements craquèrent : il s'étirait évidemment. J'appuyai la poitrine contre le rebord d'un wagon pour m'y hisser, et le sommeil m'envahit aussitôt. Quelqu'un me souleva par derrière et me coucha, je le repoussai, je ne sais pourquoi, des pieds, et je m'endormis de nouveau et je percevais comme dans un rêve des bribes de conversation.

— A la septième verste.

— N'a-t-on pas oublié les lanternes?

— Non, il n'avancera pas.

— Fais-le avancer. Reculer, un peu, c'est bien.

Les wagons remuaient lourdement sur place, s'entrechoquaient. Et peu à peu, parce que je n'étais pas commodément, tranquillement installé, à cause de tous ces bruits aussi, le sommeil se dissipa. Le docteur s'endormit et, quand je le pris par la main, elle était comme celle d'un mort, flasque et lourde! Le train avançait déjà lentement, comme s'il cherchait à s'assurer du chemin. Un étudiant brancardier alluma la bougie dans une lanterne qui éclaira les murs, la sombre ouverture de la fenêtre, et dit, irrité :

— Que diable! Ont-ils vraiment si grand besoin de nous! Réveillez-le tant qu'il ne s'est pas endormi pour tout de bon. Alors on n'y pourra plus rien, je le sais d'après moi.

Nous secouâmes violemment le docteur, il se mit sur son séant en promenant un regard étonné. Il voulut se recoucher, mais nous l'en empêchâmes.

— Il serait bon d'avalier un peu d'eau-de-vie, dit l'étudiant.

Nous prîmes une gorgée de cognac et le sommeil fut complètement chassé. Le grand carré noir de la porte se colora d'une teinte rose, puis rouge ; au loin au-delà des collines la lueur énorme, silencieuse d'un incendie apparut comme si le soleil se levait en pleine nuit.

— Ça doit être loin, vingt verstes au moins.

— J'ai froid, dit le docteur en claquant des dents.

L'étudiant regarda par la porte et me fit signe d'approcher. Je regardai : à différents points de l'horizon des lueurs semblables planaient immobiles, comme si des dizaines de soleils se levaient simultanément. Et il ne faisait plus aussi sombre. Les collines lointaines s'enveloppaient d'une épaisse ombre noire et détachaient distinctement la ligne inégale ondulée de leur crête, et plus près de nous tout était inondé d'une calme lueur rouge, silencieuse et immobile. Je regardai l'étudiant : son visage était baigné de la même teinte rouge, mystérieuse, de la teinte du sang transformé en l'air en lumière.

— Y a-t-il beaucoup de blessés ? demandai-je.

Il fit un geste de la main.

— Beaucoup de fous, plus que de blessés.

— Des vrais fous ?

— Quels autres donc ?

Il me regarda, et dans ses yeux il y avait la même chose immobile, sauvage, pleine d'une terreur froide, comme chez le soldat frappé du coup de soleil.

— Assez, dis-je en me détournant.

— Le docteur est fou aussi, regardez-le donc.

Le docteur semblait ne pas nous entendre. Les jambes croisées à la turque, il se balançait, et ses lèvres et les bouts de ses doigts remuaient. Il y avait dans son regard quelque chose d'immobile, d'ahuri, de stupéfait.

— J'ai froid, dit-il, et il sourit.

— Que le diable vous emporte tous, m'écriai-je en me retirant dans un coin du wagon, pourquoi m'avez-vous appelé ?

Personne ne répondit. L'étudiant regardait la lueur silencieuse, grandissante, et sa nuque aux cheveux bouclés était celle d'un tout jeune homme et, quand je l'examinais, je croyais voir une main de femme emmêler ses cheveux. Et cette vision m'était si désagréable que j'en étais sur le point de détester l'étudiant, et je ne pouvais le voir sans dégoût.

— Quel âge avez-vous ? demandai-je ; il ne se retourna ni ne répondit.

Le docteur se balançait.

— J'ai froid.

— Quand je songe, dit l'étudiant, quand je songe qu'ailleurs il y a des rues, des maisons, une université...

Il s'arrêta tout court, comme s'il eût tout dit et se tut. Le train stoppa soudain, j'en vins heurter le mur; des voix se firent entendre. Nous sortîmes en hâte.

Devant la locomotive, sur le remblai, quelque chose était couché, un paquet d'où sortait une jambe.

— Un blessé?

— Non, un tué. La tête est emportée. Quoi que vous disiez, j'allumerai le réverbère du devant, on risque d'écraser quelqu'un.

On rejeta le paquet à la jambe saillante, un moment la jambe se dressa comme s'il eût voulu courir en l'air.

— Ecoutez un peu, murmura quelqu'un avec une terreur calme.

Comment n'avons-nous rien entendu jusqu'alors? De tous côtés — il était impossible de préciser l'endroit — venait une plainte égale, intermittente, étonnamment calme dans toute son étendue et comme indifférente. Nous avons entendu beaucoup de cris, de plaintes, mais cela ne ressemblait à rien de ce que nous avons entendu. L'œil ne percevait rien sur la surface vaguement rougeâtre, et c'est pourquoi il semblait que la terre ou le ciel, éclairé par un soleil invisible, gémissait.

— La cinquième verste, dit le machiniste.

— Ça vient de là, dit le docteur en étendant le bras.

L'étudiant frissonna et se tourna vers nous.

— Qu'est-ce donc? Impossible d'entendre cela!

— Avançons!

Nous marchâmes devant la locomotive en projetant sur le remblai une ombre longue, ininterrompue, et elle n'était pas noire, mais d'un rouge terne à cause de cette lueur égale, immobile, qui inondait les points opposés du ciel. Et à chaque pas les plaintes sauvages, inouïes, sans source visible, augmentaient, comme si c'était l'air rouge, la terre et le ciel qui gémissaient. Par leur continuité, par leur indifférence étrange, elles rappelaient la stridulation des grillons dans une prairie, la stridulation égale et ardente des grillons dans une prairie en été! Et de plus en plus souvent, nous rencontrions des cadavres. Nous les examinâmes à la hâte, nous les ôtions du remblai, ces cadavres indifférents, calmes, flasques, qui laissaient sur leur emplacement des taches noires visqueuses du sang absorbé par la terre, et nous les comptâmes d'abord, puis nous finîmes par nous embrouiller et cessâmes de le faire. Il y en avait beaucoup, — trop pour cette nuit sinistre,

à l'haleine froide, gémissante par tous les atomes de son être.
— Qu'est-ce donc ? cria le docteur et il menaça quelqu'un du poing. Vous autres, écoutez...

Nous approchions de la sixième verste et les plaintes devenaient plus distinctes, plus précises, on devinait déjà les bouches contractées qui les examinaient ; frissonnants, nous cherchions à pénétrer l'ombre rosée, trompeuse dans son éclat artificiel, lorsque presque à côté, près du remblai, en bas, quelqu'un poussa un long gémissement plaintif.

Nous trouvâmes aussitôt ce blessé, qui n'avait que les yeux de tout son visage, — ils nous parurent énormes, — quand la lumière tomba sur lui. Il cessa de gémir et promena son regard successivement sur chacun de nous, sur nos lanternes, et il y eut dans ses yeux la joie folle de voir des hommes, des feux et la crainte de voir s'évanouir tout comme des fantômes. Peut-être avait-il vu plus d'une fois en rêve des hommes penchés sur lui, les lanternes à la main, et qui disparaissaient dans le cauchemar rouge et vague. Nous nous mîmes de nouveau en route et nous rencontrâmes presque aussitôt deux blessés, l'un couché sur le remblai, l'autre gémissant dans le fossé. Quand nous les ramassâmes, le docteur, tout tremblant de colère, dit :

— Eh bien ?

Et il se détourna. Quelques pas plus loin nous rencontrâmes un homme légèrement blessé qui marchait, le bras atteint appuyé sur l'autre. Il venait, la tête renversée, à notre rencontre et sembla ne pas nous voir quand nous nous écartâmes pour lui livrer passage. Il s'arrêta un moment devant la locomotive, la contourna et alla le long des wagons.

— Tu feras bien de monter, lui cria le docteur, mais il ne répondit rien.

Tels furent les premiers qui nous épouvantèrent. Et puis on en voyait de plus en plus sur le remblai, à côté, et tout le champ baigné du reflet immobile des incendies grouillait comme s'il eût été vivant, se remplissait de cris terribles, de clameurs, de gémissements, de blasphèmes. Ces excroissances noires pullulaient et se traînaient, telles des écrevisses endormies sorties d'une corbeille, disloquées, étranges, à peine semblables à des hommes dans leurs mouvements indécis, fracturés, et dans leur immobilité lourde. Les uns étaient muets et dociles, d'autres gémissaient, hurlaient et nous haïssaient, nous qui les sauvions avec tant d'ardeur, comme si nous eussions créé cette nuit sanglante et impassible et leur isolement au milieu de cette nuit, et ces cadavres, et ces blessures terribles. La place manquait déjà dans

les wagons et nos vêtements étaient trempés de sang comme si nous fussions restés longtemps sous une pluie de sang, et l'on ne cessait d'apporter des blessés, et le champ ranimé ne cessait de grouiller sinistrement.

Les uns approchaient en se traînant, d'autres chancelaient et tombaient. Un soldat vint presque jusqu'à nous. Il avait le visage fracassé, il n'en restait qu'un œil qui brillait d'un éclat sauvage et terrible; il était presque nu, comme s'il sortait d'un bain. M'ayant repoussé, il chercha de son œil le docteur, le saisit par la poitrine.

— Je te casserai la gueule! cria-t-il en secouant le docteur; il ajouta un juron blessant et cynique.

— Je te casserai la gueule! Tas de canailles!

— Je te mettrai en jugement, vaurien! En prison! Tu m'empêches de travailler. Vaurien! Brute!

On les sépara, mais le soldat vociféra longtemps :

— Canailles! Je te casserai la gueule!

Je perdais déjà mes forces, et je me mis de côté pour fumer et pour reprendre haleine. Le sang coagulé des mains ressemblait à des gants noirs, les doigts s'articulaient difficilement, laissaient tomber les allumettes et les cigarettes. Et quand je parvins à en allumer une, la fumée du tabac me sembla toute neuve, toute étrange, d'un goût tout particulier que je n'avais jamais senti ni avant ni après. L'étudiant qui était venu avec nous vint à moi, il me sembla l'avoir vu quelques années auparavant et je m'efforçais de me rappeler où je l'avais vu. Il marchait avec fermeté comme s'il était dans les rangs et il regardait par-dessus moi, au delà, plus haut et plus loin.

— Et ils dorment, dit-il avec un calme apparent.

Je m'emportai comme si le reproche me touchait.

— Vous oubliez qu'ils se sont battus dix jours comme des lions.

— Et ils dorment, dit-il, en regardant par-dessus moi, plus haut et plus loin. Puis se penchant vers moi et me menaçant du doigt, il reprit, toujours calme et froid :

— Je vous dirai, je vous dirai...

— Quoi donc?

Il se penchait plus bas, me menaçant du doigt d'un air entendu, et répétait, comme si ce qu'il disait eût été une idée achevée :

— Je vous dirai. Je vous dirai. Faites-leur part de cela.

Et tout en me regardant d'un air sévère, il sortit un revolver de sa poche, l'appliqua sur sa tempe et le déchargea. Et je n'en fus ni surpris, ni effrayé. Remettant la cigarette dans l'autre

main, je palpai la plaie du doigt et je me dirigeai vers les wagons.

— L'étudiant s'est brûlé la cervelle, dis-je au docteur. Il semble vivre encore.

Le docteur se prit la tête de ses deux mains et gémit :

— Ah! que le diable l'emporte! Nous n'avons plus de place. En voilà encore un qui se brûlera aussi la cervelle. Et parole d'honneur, — cria-t-il d'une voix colère et menaçante, — moi aussi je le ferai. Oui! Et vous, je vous prie de revenir à pied. Pas de place. Vous pouvez vous plaindre, si bon vous semble.

Et tout en criant, il se détourna, et je m'approchai de celui qui allait se brûler la cervelle. C'était aussi un brancardier, un étudiant à ce qu'il me sembla. Il se tenait le front appuyé contre la paroi d'un wagon, et sa poitrine était secouée de sanglots.

— Cessez! dis-je en le touchant à l'épaule frissonnante.

Mais il ne se retourna pas, ne dit rien, il sanglotait. Sa nuque était jeune comme celle de l'autre et terrible aussi, et il se tenait bêtement, les jambes écartées, comme un ivrogne qui a la nausée; son cou était en sang, il y avait sans doute porté les doigts.

— Hé bien! dis-je agacé.

Il s'écarta du wagon et, la tête baissée, cassé en deux comme un vieillard, il se perdit dans les ténèbres, loin de nous tous. Je le suivis, je ne sais pourquoi, et nous marchâmes longtemps en nous éloignant des wagons. Il pleurait, j'en fus ennuyé et j'eus envie de pleurer aussi.

— Halte! criai-je en m'arrêtant.

Mais il marchait en déplaçant péniblement les jambes, cassé en deux comme un vieillard, les épaules étriquées, la démarche traînante. Et il disparut bientôt dans la brume rougeâtre qui semblait être de la lumière et n'éclairait rien cependant. Je restai seul.

A gauche, à quelque distance de moi, défila une rangée de feux ternes : c'était le train qui partait. J'étais seul au milieu des morts et des mourants. Combien en restait-il encore? Autour de moi tout était immobile et mort, et au loin le champ grouillait comme s'il était vivant, — ou peut-être n'était-ce que le jeu de mon imagination, parce que j'étais seul. Mais la plainte ne s'apaisait pas. Elle se traînait sur la terre, faible, désespérée, tels des pleurs d'enfants ou le glapisement d'un millier de petits chiens abandonnés, sur le point de geler. Pareille à un dard de glace aigu sans fin, elle entrait dans le cerveau, y vibrait lentement, rythmique.

(A suivre.)

LÉONIDE ANDRÉIEFF.

(Traduit du russe, par C. GAUCHINE.)

Le Roman comique au XVIII^e siècle

Jean-Baptiste Monnet ! Voici un nom bien oublié. Pourtant un écrivain du XVIII^e siècle, Collé, l'auteur de la *Partie de chasse de Henry IV* et censeur royal, l'appelait le *Grand Monnet*. Ce n'est point que la gloire littéraire de Monnet ait jamais balancé celle d'un Voltaire, ou même d'un Crébillon fils, ou même d'un Voisenon ; mais par ailleurs, il fut en son temps une manière d'homme célèbre, une figure très connue des Parisiens à qui il dispensait des plaisirs d'art. Plaisirs d'art ! n'est-ce point une expression trop forte ? Non ! Car si dans les théâtres dont il fut le directeur, J.-B. Monnet fit représenter, tant à la Foire Saint-Laurent qu'à la Foire Saint-Germain, nombre de petites pièces médiocres, son nom demeure attaché à bien des succès qui passionnèrent Paris. Ce Vadé qui fut si célèbre, c'est Monnet qui le découvre et qui le lance. Ce d'Auvergne, ce musicien dont la gloire, après que tout Paris fut venu entendre ses *Troqueurs*, équivalut à celle des musiciens d'Italie ; ce Duni, qui précéda dans la vogue le Pergolèse, et les compositeurs qui fondèrent à Paris, en principe, pour les Bouffons, l'opéra italien, c'est Monnet qui les fait venir. Le Théâtre de la Foire, dont les destins avaient faibli, c'est Monnet qui lui rend son lustre. C'est à ce titre que Paris le connaissait, et aussi par les échos d'une existence aventureuse qui lui avait fait vivre une sorte de Roman Comique, avec assez d'intensité pour que les Mémoires qu'il a laissés, il les dénommât *Supplément au Roman Comique*, que le petit opuscule très fantaisiste, très jovial — les *Mystifications du sieur P...* — qui complète ces Mémoires, il l'ait comme dédié au souvenir de Ragotin, le bruyant et malchanceux héros de Scarron.

J.-B. Monnet était connu de tout Paris, du tout Paris qui allait au théâtre, du tout Paris qui s'adonnait à la fête. Il vivait fastueusement. Il était romme le centre d'une joyeuse société, goûtant le cabaret et aimant le rire, qui se composait de M. Boucher, peintre du roi, François Boucher, du peintre Tocqué, du peintre Natoire, de Favart, de Piron, de Vadé, d'autres encore au nom moins sonore. Il avait des accointances avec le monde du comte de Caylus. Il était admiré pour son luxe et son caractère de beau joueur. Il est un des premiers directeurs du théâtre au sens moderne du mot, parfois besogneux, toujours ingénieux,

soutenu par les traitants, trouvant des commandites, luttant contre les privilèges des théâtres de grand style. Toute l'histoire du Théâtre de la Foire n'est que le récit d'une lutte de la fantaisie et de la modernité contre le goût classique. Avant que Monnet prit la direction de ces scènes secondaires, la lutte existait déjà, pittoresque et amusante ; mais c'étaient les auteurs qui la menaient, et non des moindres : Lesage, par exemple ; Monnet qui est un peu écrivain sait la conduire lui-même. Aussi régna-t-il sur tout un menu peuple d'acteurs, d'actrices, de machinistes, de danseurs, de danseuses ; pour de menues piécettes, il eut des poètes à ses gages... Collé dit de lui qu'il a ses *nègres*. Mais aussi, quelles incursions dans le beau et même le magnifique ! Quand il ouvre son théâtre à la Foire Saint-Germain, c'est Boucher qui lui brosse son rideau de théâtre et, pour une parodie qu'il donne des *Indes Galantes*, lui exécute des décors et dessine des costumes. Il monte un ballet, les *Fêtes Chinoises*, et Boucher y collabore avec Noverre, Noverre, le premier maître de ballet du temps. Il a besoin d'un comique, il découvre l'illustre Prévillo. C'est un directeur à la moderne, « qui ne recule devant aucun sacrifice ».

Avant lui, les directeurs du Théâtre de la Foire sont des comédiens ou d'anciens commerçants. Honoré avait été fabricant de chandelles, Bertrand avait été maître doreur et avait fabriqué aussi des marionnettes pour Brioché, Fréron, Archambault et autres montreurs avant d'exhiber sur un théâtre à lui des artistes en chair et en os. Pontau, le prédécesseur de Monnet, avait été comédien, élève de cette école de Rouen créée par Mondory. Monnet abordait la direction en homme de lettres, et il avait publié seul ou avec Meunier de Querlon des anthologies de la chanson française.

Dès qu'il touche au théâtre de la Foire, il en renouvelle l'aspect. On se souvient de la façon dont étaient entendues ces deux foires de Paris : Saint-Germain et Saint-Laurent. La Foire Saint-Germain ne fermait pour ainsi dire jamais et ses onze rues de baraques ou de loges comptaient, parmi leurs magasins et leurs cafés, bien des tréteaux. Une loge, d'après les frères Parfait, c'était « un lieu formé de planches où l'on dressait des échafaudages pour les spectacles ; une corde tendue pour les danseurs, une estrade d'un pied et demi pour les sauteurs, une petite scène pour les comédiens. On pouvait démolir ou démonter à la fin de chaque foire ». Ce fut dans ces loges que naquit la liberté des théâtres, selon une esthétique imposée par M. le Lieutenant de police. Autour de la foire, des jeux de paume avaient été transformés en théâtres, et tant que l'Opéra, qui avait privilège, et le gouvernement, et la Comédie le permettaient, on jouait, on

satirisait, on chantait, on dansait, quelquefois non sans vulgarité, souvent avec esprit.

Il faudrait se garder de croire que le public du Théâtre de la Foire ait été nécessairement grossier. Notre éducation et la critique historique, qui attache tant de prix à l'art classique, pourrait nous le persuader, et les historiens du Théâtre de la Foire ne manquent point de nous dire que J.-B. Monnet avait eu soin de faire tous ses efforts pour obtenir l'affluence du public élégant et de la bonne bourgeoisie, et ils le disent avec insistance, avec trop d'insistance; on étonnerait fort nos contemporains si on leur affirmait que les Variétés, le Palais-Royal, les Nouveautés, les Cirques et même, dans un genre plus élevé, le Gymnase et le Vaudeville ne sont fréquentés que par de la plèbe ignorante et de mauvaise tenue. En réalité, le public du Théâtre de la Foire était absolument analogue à notre public boulevardier d'à présent, à ce public qui ne dédaigne ni la foire de Neuilly, ni ses Hercules, ni ses Cercles de la mort, ni ses étincelants chevaux à vapeur et tout son fracas paillonné, mais qu'on retrouve aux théâtres d'opérette comme à la Comédie moderne.

Le goût pour le music-hall et les acrobates n'est pas chose d'aujourd'hui, et au XVIII^e siècle c'étaient les mêmes personnes qui s'étaient plu aux exploits des danseurs de corde ou des acrobates anglais qui allaient écouter le lendemain une fantaisie de Piron, pleine de parodies littéraires et de discussions sur l'art de dire et de faire les vers, et qui, le surlendemain, se rendaient au *Théâtre des Machines* de Servandoni pour y voir une mythologie développée en féerie. Le Théâtre de la Foire n'offrait point que pitrerie; on y donnait des satires quasi-sociales, à certains jours, comme *Arlequin traitant*, qui est en somme du genre de Turcaret et, pour dire les choses autrement, ne les dit pas moins.

S'il n'y fut point donné d'œuvres plus considérables, ce n'est point à cause de l'esthétique de ses acteurs, mais des entraves qu'on leur imposait, et jusqu'à ce que la comédie classique ait pu retrouver en Beaumarchais un auteur de premier ordre, le répertoire de la Foire n'est pas sensiblement inférieur au répertoire classique et peut-être offre-t-il plus de vitalité.

* * *

J.-B. Monnet naquit à Condrieux, sur le Rhône, dans le Lyonnais, d'une famille que la fortune avait peu favorisée. A huit ans il était orphelin; un oncle le recueillit, dont il nous dit, dans ses Mémoires, que, par la singularité de l'esprit, cet oncle passait pour être le *Rabelais* de son canton. A peine Monnet sut-il lire qu'un de ses compatriotes, un négociant ami de sa famille l'emmenait

à Paris pour le placer chez la duchesse de Berry. Monnet était doué du talent d'imitation le plus comique, ce qui lui valut la bienveillance de la duchesse. Elle lui fit apprendre la musique, le violon, la danse, les armes. Tout allait au mieux pour Monnet lorsque brusquement (en 1719) sa protectrice mourut. Il se passa alors dans la vie de Monnet quelque chose de très semblable à ce qui advint à J.-J. Rousseau avec M^{me} de Warens : la veuve d'un vieux militaire l'avait remarqué et tentait de lui faire oublier la disparition de sa première protectrice; malheureusement une famille égoïste y vit quelque inconvénient et fit enfermer la dame. J.-B. Monnet fut obligé alors d'accepter l'hospitalité de parents qu'il avait à Mortagne (dans le Perche). Son histoire n'aurait pu être appelée le *Supplément au Roman Comique*, s'il n'avait trouvé à Mortagne une aventure : il plut à une jeune fille à qui il avait fait admettre bien volontiers un projet d'enlèvement, mais un cousin jaloux sut mettre des bâtons dans les roues du carrosse qui eût roulé vers Cythère, et notre Monnet, inquiété, dut se réfugier à la Trappe. Il ne s'y plut point, encore qu'à son entrée il eût cru qu'il était là pour à jamais, huit jours lui suffirent, et il vint à Paris où il s'occupa de littérature, tout en continuant à avoir des aventures assez mouvementées, assez piquantes qui donnent à ses *Mémoires*, par instant, quelque chose de la vibration de ceux de Casanova, et il y eut place dans sa vie pour une idylle dont le récit est un joli document sur la vie des petits bourgeois de ce temps-là. L'idylle tourna court, elle l'avait fait penser au mariage. Il se maria, fut malheureux. « Cette union, dit-il, dura peu, elle eut des suites funestes sur lesquelles je crois devoir tirer le rideau. »

Le gage qui reste de son activité littéraire à ses débuts, c'est son recueil de chansons : les *Chansons joyeuses*, éditées à Paris, à Londres, à Ispahan, sont une anthologie de chansons du passé; l'édition est ornée d'une des plus jolies vignettes de Gravelot. Au frontispice, une bande d'amours aimables et joufflus écoutent un petit amour à jambes de faune qui, monté sur un tréteau, leur clame des chansons, et quelles chansons! grivoises, de paysan, de parade, bref toutes celles « dont la gaité, la singularité, le tour original achèvent de donner une idée complète de la chanson française ». Et ce recueil, d'après Monnet, manquait aux Français « qui, dans ce genre, ont été toujours reconnus comme les maîtres de l'Europe et même ont surpassé l'antiquité ». Le recueil n'est point sans saveur archaïque. L'*Anthologie des chansons françaises* qu'il publia ensuite avec Meunier de Querlon a plus d'importance, plus d'ampleur, et la romance mélancolique n'y manque point. Il en inséra des siennes, car il fit des chan-

sons comme il fit des piécettes. Mais bientôt, en 1743, il allait trouver sa vraie voie, il allait mettre le Roman Comique debout, dans la vie, et diriger des théâtres.

En 1743, il obtint, de deux amis qu'il avait dans la finance, une commandite de 20 000 livres, et de M. Thuret, directeur de l'Opéra, le droit de monter des opéras-comiques moyennant un versement annuel de 15 000 livres. Il trouvait l'Opéra-Comique en mauvais état. Son précédent directeur, Pontau, l'avait laissé déchoir; le mauvais goût du spectacle y avait amené la livrée; elle envahissait le parterre, sifflait les acteurs et interpellait les *maîtres* assis sur les côtés de la scène, s'ils s'avançaient un peu trop sur le devant. La salle était une loge sans élégance. Monnet reproche à son prédécesseur de n'avoir employé qu'un service d'ordre insuffisant, soit un officier de police et sept ou huit soldats de robe courte; l'orchestre ne valait pas mieux qu'un orchestre de guinguette, et Monnet s'indigna d'y avoir trouvé des danseurs qui figuraient avec des culottes de drap de couleur.

Pour Monnet, obtenir une ordonnance qui interdise son parterre à la livrée, augmenter son service d'ordre, monter un petit opéra-comique datant de la jeunesse de Piron et qui avait été fort peu joué, engager Prévile, puis atteindre le grand succès avec la parodie des *Indes Galantes* que lui avait fait Favart et que lui habilla Boucher, ce fut l'affaire de peu de semaines. Entre temps, il courait en province rechercher des artistes nouveaux, et se plaisait à reconnaître que la mise en scène qu'il trouvait dans les villes ne valait pas la sienne; ainsi, à Mantes, il vit *Zaïre*; faute d'habits à la turque, on était fort empêché d'équiper Orosmane. Heureusement Orosmane était ingénieux: il se fit cet habit à la turque « de deux robes de chambre d'indienne, dont l'une fournit la soubreveste et l'autre le dolman »; pour la coiffure, Orosmane s'arrangea d'une calotte à laquelle il sut donner un air de bonnet à la dragonne. Monnet engagea cet artiste ingénieux.

Peu après, il avait le triomphe énorme avec l'*Acajou* de Duclos, le triomphe écrasant. Il y eut même un soir où l'affluence fut telle que le public du parterre fit craquer les barrières qui l'enserraient; des gens se réfugièrent sur la scène pour ne pas étouffer. C'était la fortune, c'était la gloire. Mais la direction de l'Opéra venant de changer de mains: à M. Thuret succédait M. Berger, celui-ci eut peur de cette concurrence toujours plus forte, et 15 000 livres par an ne lui paraissaient pas une indemnité qui valût les vides que le Théâtre de la Foire creusait parmi le public de l'Opéra; il refusa de continuer le traité. Monnet était résilié et à peu près ruiné par cette résiliation.

Monnet ne serait point de son temps si les affaires l'avaient

empêché de courir au plaisir, et ses plaisirs ont le pittoresque qu'avait le plaisir du temps. Ecouterons-nous une de ses anecdotes ? Oui, car c'est le Roman Comique que sa vie, et les saynètes s'y déroulent comme aux chandelles de son théâtre. Aucune de celles qu'il raconte n'approche de bien loin les jolis amours de Destin et d'Angélique, mais c'est du document sincère sur ce temps du XVIII^e siècle où l'amour fut si varié, si fécond en nuances, si aiguisé en aimables subtilités et aussi naïf comme à tous les âges. Ici c'est de l'amour de théâtre avec sa fantaisie et ses sincérités. Monnet le conte ainsi :

En même temps que sa direction, il avait pris une femme « qu'un homme de qualité lui avait généreusement cédée ». Elle était grande, jeune, jolie, jalouse et colère à mériter le nom de Violentine sous lequel il nous la présente ; elle croyait aux cartomanciens et avait le tort de lui donner des soufflets, tant qu'elle l'impatienta, et qu'un jour il s'avisait de les rendre, et la jeune femme de se jeter sur des épées et d'exiger une réparation. Tout ce qu'il put obtenir ce fut de faire remettre l'affaire au lendemain. Ils passèrent la nuit sur un pied d'hostilité.

Le lendemain, la belle avait réfléchi qu'elle ignorait l'escrime et elle trouva tout simple que Monnet acceptât de la lui apprendre. Il l'admit, et fit faire des épées de bois argenté, ou les alla prendre parmi ses accessoires, et les leçons commencèrent. Violentine avait entre temps des sensibilités et elle exigea qu'ils se fissent une donation sous seing privé, réciproque, avec la même fermeté qu'elle exigea qu'on lui apportât du théâtre un travesti qui lui permit de bien ferrailer. Ils dînaient ensemble, en belligérants qui font trêve. Quand Monnet crut le moment venu, il fit intervenir un de ses amis sous le costume d'officier de police ; l'officier de police venait arrêter Monnet, et la jeune femme de s'évanouir et, sitôt revenue à elle, de supplier pour lui ; l'officier de police accepta de le laisser en liberté, à la condition qu'il quittât Paris quelques jours ; sa belle amie voulut bien le suivre ou plutôt s'attacha à lui ; une villégiature à quelque distance de Paris ramena le calme dans le ménage. Violentine ne devait quitter Monnet que plus tard, pendant sa direction de Lyon. Car, battu à Paris, Monnet se repliait sur la province. Il n'y eut point de grand succès ; on voit par ses Mémoires que c'était assez difficile. Peu heureux à Lyon, il n'hésita point à aborder une difficulté encore plus grosse et décida d'aller fonder un théâtre français à Londres. C'était la première fois que le théâtre français s'expatriait ainsi ; c'était pour nos comédiens le commencement de la tournée, de ce genre qu'ils ont si fort généralisé depuis, et dont l'allure actuelle a accepté tous les progrès réalisés depuis le

chariot de Thespis, la caravane ou le coche d'eau ou la diligence de leurs immédiats prédécesseurs. Cette direction de Monnet à Londres, c'est comme une petite date dans l'histoire du théâtre.

C'était le temps où Shakespeare commençait à pénétrer dans la tragédie française, où Prévost se pénétrait de certaines qualités du roman anglais; les rapports intellectuels étaient fréquents entre Paris et Londres; cela n'empêcha point la gestion de Monnet d'être très tourmentée. Il n'avait pas encore ouvert son théâtre à Haymarket qu'un parti s'était déjà constitué avec cette devise : « Pas de comédiens français »; une chanson anglaise avait été faite, dont le refrain émettait cette pensée : « Nous ne voulons pas de comédiens français. » Les causes de cette hostilité, Monnet ne les démêle pas bien; ce qu'il sait, c'est qu'il arrivait à un moment où, comme à Paris, on limitait le nombre des théâtres. Seuls, Drury-Lane et Covent-Garden avaient conservé le droit à l'existence. On avait sans doute accordé à Monnet ses licences, parce qu'on escomptait que sa tentative ne ferait point long feu. Il n'en bénéficiait pas moins d'assez de jalousies et de rancunes commerciales pour qu'on pût lui prédire une ouverture houleuse; aussi le public féminin y fut-il extrêmement restreint; ce n'était point le joli aspect de bonnets à papillon et de coiffes légères qu'il avait eu coutume d'apercevoir à ses représentations de Paris qu'il aperçut dans son théâtre, mais une houle masculine parmi laquelle apparaissaient trois dames, « une dame de la plus haute qualité et deux actrices »; et aussitôt que le spectacle eût commencé, les chandelles et les objets de poids commencèrent à tomber sur la scène, et la chanson : « Nous ne voulons pas de comédiens français » couvrit la voix des acteurs.

Evidemment, d'avoir des adversaires cela suppose qu'on a aussi des partisans. Aussi bien, des jeunes officiers mirent l'épée à la main pour faire un rempart de leur corps aux comédiennes, et le devant de la scène offrit l'aspect d'une troupe en armes, résolue à repousser un assaut inévitable. De plus, Monnet avait engagé des boxeurs; il s'en était formé deux équipes, l'une sous les ordres d'un apothicaire, l'autre menée au combat par un brasseur qui fit prouesses. Un de ses plus beaux coups de poing de ce jour-là fut celui qui ferma la bouche d'un protestataire en lui renfonçant son sifflet dans la gorge.

La seconde représentation fut encore plus épique; les partisans de Monnet, presque tous jeunes officiers et bourgeois riches, avaient à leur tête un véritable général de l'armée anglaise, le général Wal... Ses adversaires, qui étaient du *mob*, avaient mis à leur tête un officier de marine disgracié. Les comédiennes ne parurent point sur la scène; on s'empressait autour d'elles pour

les consoler et les rassurer à cause de l'affreux tapage qui avait pris commencement dans la salle avec les premières notes des violons. Le général qui défendait Monnet avait fait venir tous les matelots domestiques de ses amis ; c'étaient des mariniers aux gages et à la livrée des grands seigneurs et qui avaient mission, en temps ordinaire, de les conduire sur la Tamise. Ce jour-là, ils livrèrent bataille, nettochèrent le terrain, non sans que le sang ait coulé, que des crânes aient été endommagés. Cela devenait grave. L'autorité arrêta les représentations ; le grand chambellan avait eu, en les interrompant, l'intention de pacifier les choses. La question des comédiens français était devenue électorale. Leur maintien était, à Londres même (pour une élection partielle), le tremplin de lord Trentham, et leur expulsion celui de M. Vanderput, qui fit brûler en effigies des bannières où une peinture élémentaire avait retracé les traits et le costume de l'Arlequin et d'un autre acteur de la troupe de Monnet. Lord Trentham triompha, mais le grand chambellan ne désarma pas. Monnet troublait la paix de Londres ; il le fermait. Mais il le fermait sans l'indemniser et Monnet se trouva, comme dit l'argot moderne, en *panne*, avec sa troupe, ses frais, ses engagements. Si l'on songe aux moyens de communication, n'était-il point aussi à plaindre que ceux qui, maintenant, peuvent se trouver bloqués par l'infortune dans les petites villes de Russie, comme cela arrive à des troupes errantes et chantantes que les consuls doivent rapatrier ? De plus, la législation sur la dette était sévère en Angleterre. Hogarth nous a entrebâillé quelques-unes de ces geôles de Plutus ; le roman anglais en fait aussi des peintures assez effrayantes. Heureusement la loi anglaise offrait à Monnet un moyen terme : en se déclarant prisonnier de la loi, il pouvait loger chez un magistrat qui répondît de lui et jouir d'une demi-liberté. Il s'y résolut. Dans la maison d'un juge de paix où il prit cette sorte d'*arrêts*, il trouva, tout installé, un des plus fantaisistes personnages du temps, un des comparses du conte de Voltaire, ce Théodore, roi de Corse, ou ce baron de Neuhof que Voltaire fait assister dans *Candide* au dîner des rois sans royaume, dans l'hôtellerie de Venise. Le roi de Corse n'engendrait point la mélancolie, et il festoya souvent Monnet et sa compagne. Monnet pensait que Théodore n'avait jamais été roi de Corse, qu'il n'avait jamais été en Corse et qu'il songeait seulement à extirper aux armateurs anglais ou hollandais des frais d'expéditions militaires qu'il eût joyeusement dépensés. Enfin l'aide des amis de France tira Monnet de ses ennuis, et il s'en revint, un peu désillusionné sur les expéditions lointaines et la grande tournée.

Au retour de Londres, Monnet, par Boucher sans doute, obtint

la protection de M^{me} de Pompadour, toujours prête d'ailleurs à encourager des tentatives d'art aimable ou de plaisir léger, et par elle l'agrément du roi, par conséquent, il trouva facilement les capitaux nécessaires pour prendre le Théâtre de la Foire Saint-Germain. 12 000 livres lui suffirent à commencer; il ne dépendait plus de l'Opéra, mais de la ville de Paris, avec qui il passa un bail de six ans moyennant une redevance à verser de 12 000 livres par an pour les trois premières années, et de 15 000 pour les suivantes. Il ouvrit, — et l'idée lui en vint peut-être de Boucher, car elle rappelle le décor de ses pastorales, — par un petit ballet, l'*Atelier de Pygmalion*, dansé par quinze petits sculpteurs que lui prêta le magasin de l'Opéra (ainsi appelait-on le cours de danse de l'Opéra). Le succès lui permit de trouver encore 20 000 livres avec lesquelles il ouvrit théâtre à la Foire Saint-Laurent. Ce théâtre fut bâti en trente-sept jours. Boucher veillait à tout avec des collaborateurs. Ce théâtre construit si vite existe encore : c'est l'excellente salle du Conservatoire. Monnet conte qu'il y réalisa, pendant les trois mois de la foire, 133 000 livres de recettes, chiffre énorme pour le temps. Tout en soignant son exploitation, il veillait sur ses auteurs, leur indiquait des sujets, faisait mettre à la scène le joli conte de La Fontaine, *le Poirier*, par Vadé, faisait jouer les *Troqueurs*, de d'Auvergne, en les présentant comme un opéra-bouffe italien, ce qui remua Paris, obtenait avec *Jérôme et Fanchonnette*, de Vadé, le chiffre alors considérable de trente-deux représentations. Les idées nouvelles abondent chez lui; il imagine de reconstituer avec ses pièces des tableaux célèbres cadrant avec l'action et le décor; ainsi il met en scène des Teniers, il développe la mise en scène; ses ballets sont de Noverre comme ceux qu'on donne chez M^{me} de Pompadour; ses décors de Boucher; il monte des pièces anglaises, comme le *Diable à quatre*, de son ami le tragédien Garrick. Il fait venir à Paris le compositeur Duni qui va aux nues avec son opéra-comique : le *Peintre amoureux de son modèle*, et rouvre de nouveau la route aux compositeurs italiens.

Ici Monnet fut pris entre ses goûts et son succès : il préférait la musique française; peut-être souffrait-il de gagner de l'argent contre son esthétique; du moins il le dit; de plus, son fournisseur ordinaire, le plus fréquent et le plus à la mode, Vadé, venait de mourir. Il résolut de se retirer, et vendit aux sieurs Corby et C^{ie} ses théâtres, magasins, décors, habits et trois ans de privilège qu'il avait encore, pour la somme de 83 000 livres. Collé qui, tout en l'admirant, ne l'aimait pas beaucoup, prétend qu'il était resté intéressé dans l'entreprise de Corby et qu'il toucha toute sa vie de bonnes rentes sur la musique italienne qu'il ne goûtait

point; la présence de Favart au théâtre de Corby semblait y continuer l'influence de Monnet, car Favart avait été son auteur et son ami.



Favart, Vadé, Fagan, tels avaient été les principaux auteurs de Monnet. Piron, qui fut le dieu du Théâtre de la Foire après Lesage et ses collaborateurs Fuzelier et d'Orneval, Piron ne lui donna que quelques pièces de circonstance et des couplets à intercaler dans des saynètes. Fagan, auteur gai, connu par son apparence triste et la mélancolie de son caractère, était peu fécond. Favart eut chez lui nombre de succès, mais c'était Vadé qui resta et son auteur préféré et celui du public. Il n'y a point lieu d'esquisser ici une réhabilitation de Vadé, mais tout de même on peut dire qu'il n'est pas exactement ce que l'on pense, si on accepte sans l'avoir lue la définition que le critique a laissée de lui; Vadé a créé le genre *poissard* ou, du moins, l'a développé, et cela lui demeure comme un stigmate. Les gens de bonne compagnie se le figurent comme un paillasse sans cesse en train d'expectorer des gros mots; on le voit le verre en main, la démarche hésitante dans les cabarets des halles ou échangeant des brocards, parmi l'amoncelis de légumes ou de détritrus de légumes, avec les marchandes, ses modèles. Tout au plus, ceux qui sont indulgents à tous les pittoresques, inclineraient à voir en lui une manière de chansonnier, l'équivalent d'un versificateur de café-concert. Il n'en est rien. Il serait exact de considérer Vadé comme un petit réaliste, tout à fait digne qu'on encadre une de ses saynètes dans le décor d'un tableau de Teniers. Il est le successeur des écrivains satirisants du XVII^e siècle, tels que l'auteur du *Roman Bourgeois*, Furetière, ou Scarron même, et Charles Sorel, l'écrivain de *l'Histoire comique de Francion*; il se rattache à Caylus, écrivain de *Facéties de Guillaume Cocher*. Il précède les Champfleury ou les André Gill. Il s'est créé, pour rendre la vie des Halles, une langueur souple, expressive, chargée de mots bien descriptifs; il a su écouter et traduire. Il ne craint pas le mot cru, mais il n'ignore point l'art d'écrire délicatement. Les lettres de style populaire et familier où il alterne l'idylle de Jérôme le maraîcher et de Fanchonnette la blanchisseuse, sont d'une émotion jolie et discrète. Sans doute, il y a des scories volontaires dans la *Pipe cassée*, mais il y a de la vie; ce n'est pas ennuyeux et cela a dû être fort amusant. Il a laissé une comédie qui n'a point été jouée, une comédie en vers, la *Canadienne*, très humoristique, intéressante et du meilleur style noble de l'époque. Dans ses pochades, il est loin de charger en couleur

pour obtenir un gros effet ; s'il est conventionnel, c'est en adoucissant. Sans doute, s'il eût vécu davantage, il eût écrit, comme ses devanciers Lesage et Piron, pour les Comédiens du Roy et ce serait un petit classique. Il se fût élevé du tréteau au grand théâtre, comme c'est la coutume, à laquelle ne dérogea point M. Scribe. Mais il mourut jeune, à peine âgé de 40 ans, soigné avec dévouement par une de ses interprètes, M^{lle} Verrier, et sa fin est triste, d'une tristesse qui s'augmente de l'intervention d'une famille avec laquelle il était brouillé, pour expulser M^{lle} Verrier et mettre la main sur ses manuscrits, avec des duretés qui font songer à la nouvelle de J.-K. Huysmans, *le Dilemme*.



Monnet, lorsqu'il ne dirigea plus les Théâtres de la Foire, ne demeura point tout à fait inactif ; il s'épanchait en beaux projets ; déjà au temps de sa jeunesse, il avait déposé entre les mains de M. d'Argenson un projet de réorganisation de l'Opéra dans lequel il esquissait le plan de bals champêtres donnés à certains moments de la saison. Il reprit cette idée et tenta d'obtenir l'autorisation de construire au Bois de Boulogne, avec l'aide de Victor Louis, architecte du roi de Pologne, le constructeur des galeries du Palais-Royal, du Théâtre-Français, du Grand Théâtre de Bordeaux, un immense Vaux-Hall. L'autorisation lui en fut refusée. Il retournait à Londres, il y étudiait le théâtre anglais, il ne fut pas étranger à des représentations d'opéra que donna Soufflot, aux Tuileries, à la salle des Machines, là où Servandoni avait donné ses représentations ; il réédite ses chansons, il écrit ses Mémoires, son *Supplément au Roman Comique* et un supplément à ce supplément, les *Mystifications du sieur P...*, écrites sous l'influence du *Roman Comique* de Scarron, puisqu'il y veut modeler à sa façon un type littéraire aussi curieux que Ragotin, et tout de même en suivant de près la vérité, puisque le sieur P... c'est le poète Poinset, dont il prétend rapporter exactement les tribulations cocasses.



Poinset eut, sa vie durant, un succès à l'Opéra avec son *Ernelinde*, et au Théâtre-Français avec sa comédie en un acte et en prose, le *Cercle ou la Soirée à la mode* ; il écrivit un poème sur l'Inoculation ; au cours d'un voyage en Espagne, il se noya dans le Guadalquivir, s'étant baigné trop tôt après son repas. Tout ce qu'on en sait s'accorde à le représenter comme crédule, ignorant et présomptueux. Peut-être le charge-t-on un peu. Monnet le connaissait certainement bien, et il se pourrait que

Poinsinet eût été un de ces *nègres* à qui il faisait arranger des saynètes et des vaudevilles. Il le montra, d'ailleurs, à la Foire Saint-Laurent. Les *Mystifications du sieur P...* ont cet intérêt historique que, sans doute, les farces qui furent faites à l'infortuné poète furent de l'invention non seulement de Monnet, mais des peintres et des écrivains qui formaient sa compagnie, de Boucher ou de Tocqué comme de Favart ou de Vadé. Le petit livre jette donc un certain jour sur les farces de rapins et les fantaisies d'auteurs dramatiques, telles que les comprirent les gens du XVIII^e siècle, vers 1760, époque où Poinsinet battit son plein. L'exactitude des faits, Monnet la garantit :

« Il était, dit-il en parlant de son personnage, de Poinsinet, plus plaisant que Ragotin, non moins orgueilleux, aussi mauvais poète, et, par un contraste bizarre, il alliait à la malice d'un singe l'imbécillité d'un oison, mais peu de personnes avaient le secret de son caractère de folie originale. Quiconque ne l'eût vu que dans ses intervalles de raison eût regardé ses aventures comme incroyables ; cependant elles sont attestées par un si grand nombre de témoins que la vérité doit faire passer sur la vraisemblance, parce que le merveilleux est moins dans les faits que dans le caractère singulier du personnage. »

C'est, dans ces mystifications du poète P..., de l'observation pure ; admettons tout de même qu'elle soit un peu enjolivée, au moins que les résultats en soient présentés avec un certain art et une recherche de l'effet comique, d'autant que Monnet pense que la philosophie des encyclopédistes et la recherche de tant de vérités n'a pas laissé que de mettre quelque sérieux excessif dans les conversations des gens du monde ; aussi les veut-il divertir.

Une des premières farces que l'on fit à Poinsinet, ce fut, lorsqu'on apprit qu'il présentait une pièce aux Comédiens, d'en solliciter de lui une lecture privée ; il l'accorda et cela se passa dans le monde le plus relevé. Quand il arriva, on fit de lui mille éloges et on le fêta du mieux auparavant qu'il lût sa pièce. Voici l'heure de commencer. Il commence, silence de glace. Il termine, même silence. On annonce le souper, on s'assied et on soupe. On parle de tout sauf de la pièce. Impatienté, le petit poète s'écrie : « Ma pièce est donc bien détestable ? Quoi, pas une observation, pas un conseil ! » Quelqu'un lui dit : « Il y a un vers qui a fait plaisir à tout le monde. — Et lequel ? — Le dernier ! »

Cette pièce, lorsqu'elle fut jouée, fut sifflée. Poinsinet avait eu la douleur, répandit-on, de distinguer parmi les siffleurs son propre père, entraîné par l'exemple, ayant peur de se singulariser, roulé dans le torrent de l'hilarité générale.

Poinsinet, navré de cet échec, se trouve dans des embarras financiers assez grands. On lui conseilla d'accepter, au théâtre de

Servandoni, de jouer sous le masque. Servandoni avait besoin d'un Cerbère; le poète se charge du rôle à un écu par jour; il ne fallait que se démener et agiter trois têtes. Il le fit si bien qu'à une représentation, elles tombèrent, laissant celle de Poincinet à découvert, parmi les rires de tous les spectateurs.

Naturellement, un jeu simple fut de mener Poincinet chez des dames assez légères, en le persuadant qu'il était dans le plus grand monde, et on l'y enivra complètement de vin, de désir et d'orgueil, jusqu'à ce qu'il devint entreprenant vis-à-vis de sa voisine; on fait intervenir alors un officier de mousquetaires qui lui témoigne très vivement son mécontentement. Le petit homme se sent mal à l'aise; on propose de partir. Il s'arrange à filer le dernier pour ne point se trouver trop près de l'officier mécontent. Mais dehors, il se trouve dans un cercle d'épées nues. Il ne faut qu'une minute pour lui persuader qu'il a lardé de coups d'épée son rival, qu'on va chercher à l'arrêter, que le tribunal des maréchaux ne plaisante pas. Aussitôt sa terreur mise au point, on l'arrête et on le promène, contant à tout le monde sa mésaventure, même à l'officier qu'il croit avoir tué et qu'il ne reconnaît pas.

Lancer Poincinet dans des aventures galantes, où il finit toujours par être plongé tout habillé dans quelque baignoire pleine d'eau froide, quand il n'est pas inondé de liquides bizarres, terrifié de coups de pistolet à blanc, lui envoyer un dentiste prévenu, averti qu'il aura affaire à un malade récalcitrant et qui lui arrache une molaire en croyant s'y prendre pour le mieux, lui faire porter des ordres royaux qu'on ne pensa jamais à lui accorder, voilà les plus bénignes des plaisanteries dont il est la cible. Le présenter à un cabaliste qui lui persuade tantôt qu'il est invisible, tantôt qu'il est changé en femme, et que c'est lui M^{lle} Clairon, lui faire dire des vers avec l'intonation de la tragédienne, lui expédier, comme à M. Jourdain, des ambassadeurs turcs, ce n'est qu'un jeu pour Monnet et ses amis, et on ne saurait énumérer toutes les joyeuses fantaisies qu'ils élaborent sous les auspices de l'ombre de la Rancune et de Scarron.

Cette influence de Scarron était, au XVIII^e siècle, assez vive pour dominer tout un genre et faire partie de la vie intellectuelle et des amusements de tous ceux qui s'occupaient de théâtre. L'écho de son rire résonnait encore parmi celui des gens d'esprit et de fantaisie.

GUSTAVE KAHN.

L'âme chevaleresque du Japon

On l'exprime en un seul mot : *Bushido!*

La traduction littérale est : « Règles de conduite des guerriers », c'est-à-dire « devoirs de la chevalerie », ou, plus brièvement « Chevalerie ». *Bushi* est un terme sino-japonais, signifiant sentinelle, escorte, comme en anglais « knight », et en allemand « knecht », dans leur acception primitive. Chez les Japonais, il est synonyme de Samurai, « l'homme à deux sabres du Japon féodal » ; mais depuis, il a été appliqué à tous les combattants japonais de l'armée de terre et de mer.

« L'Ame du Japon », tel est le sens que donnent au mot *Bushido* des écrivains distingués, comme le baron Suyematsu et le Dr. Inazo Notibé. Il serait peut-être plus exact de traduire par « l'Esprit du Japon ».

On dit aussi *Yamato-Damashii* pour rendre l'idée d'Esprit du Japon. Mais cette expression est symbolique ; elle fait allusion à la fleur du cerisier, qui est aussi l'emblème de la marine japonaise. Voici, à ce sujet, une citation du poète Motoori :

« *Iles bénites du Japon.
Si des étrangers essayent de pénétrer l'Esprit d'Yamato,
Dites-leur ceci :
La fleur du cerisier s'épanouit, sauvage et parfumée,
Sous les rayons roses du Soleil Levant.* »

I

C'est le *Bushido*, à en croire les Japonais, qui leur a valu leurs succès passés, et c'est lui qui leur vaut leurs victoires actuelles sur les Russes. Cette conviction, que partage l'état-major général, le maréchal Yamagata a essayé de l'exprimer en remettant aux attachés militaires étrangers et à quelques-uns de nous, correspondants de la guerre à la suite de l'armée japonaise, un exemplaire, en une édition de luxe, du fameux livre du Dr. Nitobé sur le *Bushido*. Dans ce livre, dont l'original est en anglais, l'auteur dit ceci :

« C'est grâce à ses canons Krupp et à ses fusils Murata, a-t-on dit, que le Japon est sorti victorieux de sa dernière guerre, et ce

succès, a-t-on ajouté, est dû aux études militaires modernes. Tout cela n'est vrai qu'à moitié. Les canons et les fusils les plus modernes ne tirent pas seuls. Le système d'éducation militaire le plus parfait ne peut faire d'un lâche un héros. Non, les batailles sur le Yalou, en Corée et en Mandchourie, furent gagnées par les âmes de nos pères guidant nos bras et battant dans nos cœurs. Elles ne sont pas mortes, ces âmes, les esprits de ces guerriers, nos ancêtres. Ceux qui ont des yeux pour voir peuvent les voir distinctement. Nos hommes, tout en ayant les idées les plus modernes, conservent en entier toutes les traditions du passé dans leur cœur. C'est avec raison que nous disons : « Grattez un Japonais, et vous trouverez un Samurai. »

Il en est de même du proverbe français : « Grattez le Russe, et vous trouverez le Tartare. » Chose assez curieuse, c'est aussi un Russe qui a le plus ouvertement émis la théorie que ce n'est ni la perfection des armes, ni la supériorité du nombre, ni le génie des chefs, qui remportent les victoires et font le succès à la guerre, mais plutôt l'esprit des hommes derrière les canons et l'esprit du peuple derrière les hommes. C'est dans le livre remarquable de Tolstoï, *Guerre ou Paix*, que je trouve cet enseignement. Dans son autre livre sur *La Physiologie de la Guerre*, le même auteur insiste sur cette question d'une façon encore plus précise ; il s'exprime ainsi qu'il suit :

« La science militaire juge la force des troupes par leur nombre. C'est Napoléon qui a dit que le Dieu des batailles est toujours du côté du plus grand nombre de bataillons.

« Une telle assertion fait reposer la force d'une armée, suivant la science militaire, sur cette théorie en mécanique, qui, considérant des corps en mouvement, et par rapport à leurs masses seulement, affirme que leur force de mouvement est égale ou inégale, selon que leur masse est égale ou inégale. En guerre, le mouvement des troupes est le produit de la masse multipliée par une quantité inconnue x .

« La science militaire ayant découvert, en relevant un grand nombre d'exemples dans l'histoire, que les masses de troupes ne correspondent pas à la force des armées, et que de petits détachements en ont vaincu de gros, admet confusément l'existence d'un facteur inconnu qu'elle cherche à s'expliquer, tantôt par des combinaisons géométriques, tantôt par des différences dans l'armement, mais surtout, — parce que cela lui semble le plus simple, — par des différences dans le génie des chefs.

« Mais c'est en vain que l'on attribue cette faculté au facteur en question ; les résultats ne sont pas en harmonie avec les faits historiques. Il faut renoncer à cette fausse idée, tant chérie des créateurs de héros, que si les dispositions prises par les généraux

ont été bien conçues et exécutées, dans une guerre, c'est là l'*x* cherché.

« L'*x* est l'esprit des troupes, c'est le désir plus ou moins intense de tous les hommes qui en font partie, de se battre, sans considérer s'ils sont sous les ordres d'un homme de génie ou sous les ordres d'un imbécile, s'ils se battent sur deux ou trois lignes, s'ils sont armés de massues ou de canons tirant 30 coups à la minute.

« Les hommes prêts à se battre se placent toujours dans la position la plus avantageuse pour la lutte. Les hommes qui s'inquiètent plutôt de la victoire que de la possibilité de leur mort, sont tenus d'être supérieurs à ceux qui préfèrent échapper sains et saufs. L'esprit de l'armée est le facteur qui, multiplié par la masse, donne pour produit le pouvoir. »

La théorie de Tolstoi, qu'il pousse, selon son habitude, jusqu'à la dernière limite du raisonnement, a trouvé une admirable confirmation dans la chute de Port-Arthur. En admettant que tous les autres succès des Japonais remportés sur les Russes, sur terre, soient dus à une stratégie supérieure ou à une supériorité numérique en temps utile, la prise de la forteresse de Port-Arthur résulta presque entièrement de la supériorité de l'esprit de combat des Japonais. C'est seulement devant Port-Arthur, il ne faut pas l'oublier, que les listes des pertes des forces opposantes montrèrent chez les Japonais un nombre beaucoup plus considérable de tués et de blessés. La vraie première bataille à Nanshan, où les Japonais perdirent cinq fois plus d'hommes que leurs adversaires, ne fut gagnée que par un élan irrésistible de la part des soldats Japonais. L'opinion d'un stratéliste allemand, capable d'ailleurs, qui écrivit pour la *Gazette militaire de Berlin* un article où il soutient que la position de Kinshow fut enlevée aux Russes par un mouvement de flanc stratégique de l'infanterie japonaise, n'est pas soutenable, attendu que l'étroite bande de terrain attenant à Nansha n'a que quatre kilomètres de large, et que la ligne des forts russes de chaque côté s'étendait jusqu'au bord de l'eau. De plus, le renfort tardif apporté à l'un des flancs par l'artillerie sur bateaux des Japonais, fut compensé par le renfort de l'artillerie sur bateaux des Russes engagés sur l'autre flanc ; un assaut d'infanterie, exécuté dans un espace aussi limité, quelques-uns même des assaillants, sur la droite, ayant à entrer dans l'eau, ne peut être appelé qu'une attaque de front.

Quant à la chute de Port-Arthur, il est vrai que le général Stoessel a prétendu que ses forces étaient inférieures à celles des assiégeants, dans la proportion de un à trois, et que ses munitions

de siège étaient épuisées ; mais cela n'a pas été prouvé par les faits. A l'époque même où il me disait, étant à Port-Arthur, que ses gros projectiles ne suffisaient pas pour résister à une attaque, j'apprenais du général Kondratenko qu'il en restait encore pour plusieurs mois. L'opinion du général Stoessel, qu'il me fit connaître aussi à la même époque, était que les forces japonaises assiégeant Port-Arthur s'élevaient à plus de cent vingt mille hommes. En fait, ces forces, ainsi que je l'appris quelques jours après, me trouvant au quartier général du général Nogi, montaient à peine à cinquante mille hommes.

Ce fut le *Bushido* qui conquit Port-Arthur. Le principal partisan vivant du *Bushido* est, en réalité, si l'on en croit les Japonais, le général Nogi. Parmi les Bushi du Japon qui sont devenus éminents durant la guerre russe, le général Nogi n'a eu qu'un rival d'une valeur égale à la sienne, le commandant Takeo Hirose, qui donna sa vie pour sauver un de ses hommes, dans une tentative désespérée de Togo pour fermer l'entrée de Port-Arthur. Ce fut Hirose qui composa pour sa mort un chant du cygne adressé au « Soleil Levant » et aux « Fleurs de Cerisier » du Japon. Ce fut lui aussi qui introduisit une nouveauté dans la vie militaire en écrivant, du champ de bataille, des lettres à ses amis en Russie, leur disant combien il regrettait que leur amitié fût interrompue par la cruelle explosion de la guerre. Probablement aussi Hirose eut à renoncer à une jeune fille qu'il aimait, parce qu'elle était Russe, et que la guerre avec son pays était inévitable.

Ce même héros populaire, comme suprême distinction, était un champion lutteur du *Jiu-jitsu*, le jeu national du Japon. A sa mort, toute la nation prit le deuil, et son nom fut inscrit dans le temple de la renommée, comme un des dieux de la guerre du Japon. Son affirmation, en mourant, qu'il reviendrait à la vie sept fois pour combattre pour les générations futures du Japon, a été acceptée avec une foi aveugle par sa nation.

Le général Nogi, quoique n'étant pas de première jeunesse, et sans le charme et l'ardeur romantique qui distinguaient Takeo Hirose comme le marin poète de sa race, n'en est pas moins, dans l'esprit de tous les Japonais, considéré comme l'égal de tous les héros. Lui aussi est un poète et un pratiquant du *Jiu-jitsu*, aussi bien qu'un guerrier. De plus, c'est un champion parmi les partisans du sabre et un amateur de chevaux, prédilection plutôt rare chez ses compatriotes, tous généralement hommes de mer. A ce propos, on dit de lui que ses chevaux de bataille sont mieux logés à Tokio que ne l'est sa famille ; on dit encore que du vivant de ses fils, il était capable de les tenir en échec tous les deux à l'escri-

avec des sabres de Samurai. Ses prouesses comme lutteur selon les règles du *Jiu-jitsu*, datent de sa jeunesse, quand, durant la guerre de Restauration, ayant reçu un coup de sabre à la jambe, il réussit à saisir, dans une lutte corps à corps, deux de ses adversaires qu'il entraîna avec lui, par dessus bord, dans une rivière, et seul il fut sauvé. Comme poète, il aurait été remarquable rien que par la courte et touchante poésie qu'il composa devant Port-Arthur, après la mort de son fils aîné. Cette poésie est devenue, depuis, un chant funèbre guerrier des plus connus au Japon; elle est ainsi conçue :

« Désolé et triste est l'aspect qui frappe l'œil sur le champ de bataille, où un carnage a eu lieu récemment sur une étendue de plusieurs milles. L'air est encore rempli de l'odeur du sang qui trempa la terre. »

« Et en m'arrêtant devant la forteresse de Kinchow sous les rayons du soleil couchant, les mots me manquent pour exprimer mes tristes pensées. Mais voyez donc, mon brave cheval de guerre même baisse la tête. »

D'innombrables poèmes ont chanté la gloire de Nogi et de ses fils tués sur le champ de bataille. En voici un qu'il a reçu de son pays natal, d'un inconnu sympathisant avec lui, qui le lui a adressé au Shado :

« Le frère aîné était le plus brave des braves, c'était Katsunori. »

« Le cadet, Yasunori, était à la fois courageux et accompli. »

« Leur père, le général, s'appelait Akinori. Il était ferme et indomptable. »

« Quand l'un est rapporté mort chez toi, retarde ses funérailles, attends que les deux autres suivent, et ensevelis-les tous les trois dans un tombeau. »

« Mourir en combattant est le sort commun à tous les guerriers. »

« Là-bas, à Nanshan, dans l'ardeur de la lutte, le fils aîné est tombé en faisant face à l'ennemi. »

« Ensuite, à Port-Arthur, quand les obus sifflaient, »

« La branche cadette fut brisée et arrachée du vieux tronc. »

Le général Nogi, à ces nouvelles, conserva un visage aussi calme que jamais, sans laisser échapper un signe de tristesse, au milieu du deuil général.

Mais quelle ne fut pas l'agonie de cette mère suivant le char funèbre qui emportait son premier-né? Sa douleur ne pouvait être plus grande que celle de la nation entière pleurant ses fils.

A une époque lointaine, il y avait déjà trois loyaux seigneurs

de Kusinoki, dont les fils étaient tous tombés sur les champs de bataille pour leur souverain.

A ce glorieux exemple, célèbre dans l'histoire du Japon, vient d'être ajouté l'exemple des trois Nogi.

L'histoire remarquable de la chute de Port-Arthur ne sera jamais racontée aux générations futures du Japon, sans les faits d'armes héroïques des trois Nogi.

II

Maintenant, quels sont les principes du *Bushido*? Cette question est aussi difficile à résoudre *ex abrupto* que le serait l'explication en quelques mots, de l'essence de la chevalerie des pays de l'Occident. Tout ce que l'on peut faire est de citer les exemples de quelques-uns des plus fameux héros Japonais qui passent pour avoir personnifié le *Bushido*, comme Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, personnifie la chevalerie française. Essayons donc de donner un aperçu des principaux points de l'éducation d'un Bushi.

Au temps féodal du Japon, elle comprenait l'escrime, le tir à l'arc, le *jiujutsu* (la lutte), le *yawara* (l'art de se défendre), l'équitation, la tactique militaire, l'écriture, la poésie, la musique, l'histoire et la morale. Le *yawara*, ce noble art japonais, ou défense de soi-même, est une combinaison de lutte, de boxe et de coups de pied. Le principal but, dans le *yawara*, est de mettre son adversaire hors de combat en lui portant, soit avec le poing, soit avec le pied, un coup qui l'étourdisse, en l'étouffant jusqu'à complète insensibilité, ou en lui infligeant une chute étourdissante.

L'écriture, ou plutôt l'art d'écrire, a fait au Japon des progrès extraordinaires. Outre les vieux caractères chinois qui comprennent plusieurs genres, il y a, au Japon, deux différentes sortes de caractères idéographiques : le *Katakana* et le *Hiragana*, auxquels il faut joindre les mélanges de caractères chinois et japonais, tels que le *Kana-manari* et le *Kana-tsuki*. Chaque idéographe ayant une signification et formant souvent de petites peintures en hiéroglyphes, ces caractères ont une valeur artistique propre, variant en perfection suivant le talent de l'auteur. Aussi y a-t-il un proverbe populaire au Japon qui dit que l'on peut juger d'un gentilhomme par un seul des caractères qu'il a écrits.

On remarquera que l'éducation militaire du Japonais, au temps de la féodalité, négligeait l'une des branches les plus importantes de la science militaire moderne, les mathématiques. Les anciens Bushi se faisaient une gloire de ne pas savoir compter — surtout

l'argent — exactement comme les chevaliers du moyen âge en Europe qui méprisaient l'étude des livres. Les enfants des guerriers japonais étaient élevés de manière à rester ignorants même de la valeur des différentes pièces de monnaie. Les nobles laissaient toutes leurs questions d'argent aux soins de leurs intendants, qui, dans l'échelle sociale, occupaient un rang inférieur à celui du dernier des Samurai. Parler argent était le fait d'un homme sans éducation. Depuis, tout a bien changé, et les mathématiques ont pris dans l'éducation militaire japonaise une place importante, comme dans les autres pays, de même que le tir à l'arc a été remplacé par le tir au fusil et le tir au canon.

Sans doute la partie la plus importante de l'éducation d'un Bushi était la morale, ou ce que nous appelons l'éthique. Le domaine en est si vaste que l'on pourrait y consacrer des volumes. Le docteur Inaso Notibé a déjà écrit un livre sur ce sujet. Comme il l'a fait remarquer, la base fondamentale de la morale du *Bushido* se trouve dans l'enseignement de Bouddha et dans le culte des héros et des ancêtres, ou du Shinto, qui est la religion nationale du Japon.

Ainsi, l'on vante à l'excès la vérité et la loyauté, deux dogmes essentiels du Bouddhisme, comme les plus hautes vertus du Bushi ; à côté d'elles le courage physique n'est qu'une qualité exigée du simple soldat. « Le vrai courage consiste à faire ce que l'on doit », dit un proverbe du *Bushido*. Un prince de Mito, disait :

« Le clown le plus ordinaire peut s'élancer au plus épais d'une bataille et être tué. Il faut un vrai courage pour vivre quand la vie est pénible, et pour n'attendre la mort que quand on doit mourir. Aussi le Samurai avait-il des mots spéciaux pour le « courage d'un gentilhomme » et pour le « courage d'un « scélérat ». La mort d'un homme qui tombait pour une cause indigne était appelée « la mort d'un chien ».

On prisait par-dessus tout la vérité et la franchise.

« La vérité, disait un ancien Daimio fameux, est nécessaire pour maintenir le caractère d'un Bushi, comme le squelette est nécessaire à notre corps. Comme nous ne pourrions pas nous tenir debout sans l'assistance de nos os, de même le simple courage, l'érudition ou des qualités remarquables ne suffisent pas pour faire d'un Samurai un homme complet. »

Un autre, non moins célèbre, en exposant les principes du *Bushido*, définit la vérité : le pouvoir d'une volonté honnête. Voici comment il exprime sa pensée :

« Etre vrai devant soi-même comme devant les autres, c'est

se donner une force qui n'hésite pas à faire la chose voulue et dans le temps voulu, à frapper seulement quand on doit frapper et à mourir bravement quand le temps de mourir est venu. »

Dans ses discours, le Samurai traite tout ensemble de la vérité, de la loyauté et du courage, si bien que leurs significations sont souvent confondues.

Comme dans la chevalerie des pays de l'Occident, le mot « vrai » est devenu un terme général, et « vrai chevalier » peut signifier presque tout : brave, loyal ou simplement accompli. C'est ainsi que le mot *gishi* (littéralement un homme franc) est devenu synonyme de Bushi ou Samurai. Les « 47 Ronins », les fameux partisans du seigneur d'Ako, qui consacrèrent leur existence à la vengeance de la mort de leur maître et, leur but atteint, mirent fin à leurs jours, sont ordinairement appelés « les 47 *gishi* ».

Le *Bushi-no-itsi-gon*, ou « la parole d'un Samurai », était sacré. Aussi pour un Samurai, avoir à donner sa parole par écrit, ou demander une attestation, était chose humiliante. Un chant japonais s'exprime ainsi :

« Tous doivent croire un Samurai. Le Samurai est au-dessus du commun des hommes autant que la fleur de la cerise, la reine des fleurs, est au-dessus des autres. Il ne manque jamais à sa parole. »

Innombrables sont les récits qui célèbrent l'amour du Samurai pour la vérité et le sentiment de l'honneur.

En voici un exemple, celui de Mori Kammaru, le page favori de Ota Nobunaga, le Shogun prédécesseur du grand Hideyoshi :

Nobunaga aperçut un jour son page comptant les cercles qui ornaient le fourreau d'un sabre précieux. Voulant faire cadeau de cette arme à son favori, sans exciter des jalousies, le Shogun offrit, le même soir, de la donner en récompense à celui des gens de sa suite qui pourrait deviner le nombre exact de ces cercles. Pendant que tous les autres s'efforçaient de réussir, pour obtenir le prix, Rammaru seul gardait le silence. A la fin, le Shogun lui demanda pourquoi il ne prenait pas part au concours. « Mon Seigneur », dit le page, « prétendre deviner ne serait pas honorable de ma part, attendu que je connais le nombre des cercles, pour les avoir déjà comptés. » Personne n'ayant pu deviner exactement, le Shogun donna le sabre à l'enfant. Ce même page prévint Nobunaga de la révolte de palais qui coûta la vie au Shogun. Il avait remarqué que Akechi Mitsuhide, un puissant vassal du prince, assistait à un banquet au palais, se montrait si perdu dans ses pensées, qu'il avait laissé tomber de sa main les bâton-

nets lui servant à porter les mets à sa bouche. Sachant qu'Akechi était réputé pour son maintien scrupuleux, le page demeura convaincu qu'il n'y avait qu'une conspiration qui pût avoir absorbé le vassal au point de lui faire oublier l'étiquette à table. Le Shogun ne voulut pas attacher d'importance à des craintes qu'il trouva exagérées et qu'il attribua à la jalousie. Mais quelques nuits après, eut lieu la révolte au palais, et le page Samurai périt en combattant aux côtés de son maître et seigneur.

III

On raconte aussi l'histoire du « Samurai » qui tint sa parole : Hiraga Takamune, un grand Daimio du XVI^e siècle. Après un siège de trois ans devant le château de Kannagee, il finit par être vainqueur au moyen d'un stratagème qui aurait fait honneur aux Spartiates des temps anciens. Sugihara Tadaoké, le défenseur du château, était fameux dans tout le Japon pour son habileté infaillible au tir à l'arc. Le siège durait déjà depuis trois ans, quand Hiraga Takamune se proposa enfin de mettre un terme à un carnage inutile, en engageant son ennemi à sortir du château, et en lui offrant de lui servir de but à deux reprises. Si Tadaoké le tuait à coups de flèche, le siège du château cesserait tout naturellement par la mort du Daimio ; s'il ne réussissait pas après avoir décoché deux flèches, il devait rendre la place à la condition qu'on lui laissât la vie sauve, ainsi qu'à ses hommes. Tadaoké, sûr de tuer son ennemi détesté, s'empressa d'accepter la proposition ; il offrit même de tirer à une distance double de celle qui était convenue et de choisir la nuit pour frapper son adversaire. La rencontre eut donc lieu, ainsi que l'avaient décidé les deux chefs, hors du château et au clair de lune. Hiraga s'assit sur un siège en attendant son sort. La première flèche perça sa poitrine. Sans faire un mouvement, il cria à son ennemi avec sarcasme : « Mon cher Sugihara, la vieillesse vous empêcherait-elle de viser ? Vous avez tiré trop bas. »

Tadaoké se laissa tromper et, visant trop haut la seconde fois, le trait passa dans les cheveux de Takamune. Tadaoké dut rendre la place. Après l'avoir quittée, lui et sa suite, ils rencontrèrent une troupe d'hommes qu'un autre Daimio avait envoyée à son secours. Ce Daimio accabla Tadaoké de reproches, ne comprenant point qu'il eût capitulé prématurément ; mais Tadaoké lui dit simplement ceci : « Hiraga a tenu sa parole et je veux tenir la mienne. Je préférerais plutôt perdre tous mes biens et ma vie que de perdre mon honneur comme Bushi. »

Cette histoire se répète souvent comme exemple de la vertu et de la force stoïque des Bushi dans la souffrance. On considérait comme indigne d'un Samurai de trahir, par l'expression de son visage, la douleur ou l'émotion. Il était héroïque de ne laisser paraître ni le plaisir, ni la colère ; même les démonstrations d'affection étaient supprimées en présence d'autres personnes. Aussi, le général Nogi fut universellement admiré au Japon, lorsqu'il ne donna aucun signe de tristesse, en apprenant la mort de ses deux fils devant Port-Arthur. La seule allusion qu'il y fit se trouve dans ses poèmes, aujourd'hui célèbres, sur la bataille de Nanshan, et la prise de Signal Hill. La baronne Nogi elle-même a raconté que le général, qui est un père et un époux modèle, ne lui écrivit jamais pendant tout le temps qu'il se trouva devant Port-Arthur, et qu'il ne se permit pas de lui envoyer un seul message pour lui annoncer la mort de leurs deux fils. Cependant, le général Stoessel m'a dit lui-même que, au moment et à l'occasion de la reddition de Port-Arthur, le général Nogi avait fait preuve de la courtoisie la plus raffinée, ne négligeant rien de ce qu'il était en son pouvoir de faire pour épargner la sensibilité d'un ennemi vaincu.

Dans cette circonstance, le général Nogi se conforma strictement aux principes de générosité dictés par le *Bushido*. *Bushi no nasake*, « la douceur dans un guerrier » est un de ces principes. Comme Tennyson, un poète Bushi a chanté : « Les plus braves sont les plus doux, les plus affectueux sont les plus hardis. »

Ceux qui se connaissent en art japonais se rappellent la peinture familière d'un prêtre, monté à rebours sur une vache. Selon la tradition japonaise, ce prêtre était jadis un des plus fameux guerriers du Japon. Dans cette grande et décisive bataille de Sumuro-Ura (1184), ce guerrier, choisissant le plus avancé parmi les cavaliers ennemis engagea une lutte corps à corps avec lui et parvint à l'enlever de sa selle. D'après les règles du *Bushido*, dans ces premiers temps, un chevalier ne pouvait souiller son sabre, dans un combat singulier, du sang d'un ennemi de basse origine. C'est pourquoi le chevalier demanda à son adversaire quel était son nom, et n'obtenant pas de réponse, il lui arracha furieusement son casque à visière. Il fut étonné de voir la figure imberbe d'un jeune homme de seize ans. Le soulevant complètement de terre, il l'assit derrière lui sur sa monture, et lui dit : « Jeune prince, retournez chez votre mère. Votre place n'est pas ici. Le sabre de Kumagaya ne doit pas répandre le sang d'un enfant. » Le jeune homme refusa de s'enfuir, demandant à Kumagaya de le tuer plutôt que de le traiter ainsi. Le chevalier dégaina de nou-

veau, mais se rappelant que son propre fils à lui se battait aussi ce jour-là, pour la première fois, il rentra la lame dans le fourreau. En ce moment même une troupe d'hommes, à la suite de l'armée, passait rapidement sur le champ de bataille.

« Si je ne meurs pas de votre main », s'écria le jeune homme, « je trouverai une mort ignominieuse parmi ces maraudeurs. »

Alors Kumagaya le tua. Mais il en fut si affecté qu'à son retour chez lui, quoique victorieux, il refusa d'accepter aucun honneur, et ayant rasé sa tête, il partit pour un long pèlerinage, monté à califourchon sur une vache, et le dos constamment tourné à l'Orient, c'est-à-dire à l'avenir.

Plus authentiques, peut-être, sont quelques-unes des merveilleuses histoires de générosité entre ennemis, fréquentes dans la lutte historique que se livrèrent les tribus ou clans en combattant pour la prépondérance, à l'époque du grand conquérant Hideyoshi. Il y eut la querelle entre Uesugi Kenshin, le seigneur d'Échigo, et Takeda Shingen, le seigneur de Kai. La vraie cause en était due au mépris des préceptes d'hospitalité contenus dans le *Bushido*, car il n'y avait, en réalité, entre ces seigneurs, pas de puissants motifs de dissentiment privé ou politique.

Murakame Yoshikyo, un baron de Shinano, ayant été chassé de ses biens par Shingen, alla trouver Kenshin pour lui demander un refuge et se venger en usant de sa protection. Kenshin était sur son départ pour Kyoto, où il allait réclamer sa place parmi les conseillers du trône ; mais il se trouva que Murakame avait été un des ennemis les plus acharnés de son père et avait droit, pour cette cause, à l'hospitalité réclamée, qui impliquait, en vertu du *Bushido*, l'obligation de témoigner de la générosité envers un ennemi tombé. Kenshin ordonna aux troupes qui devaient l'accompagner à Kyoto de marcher sur Kai. A la tête de 10 000 hommes, il arriva inopinément au pied d'une montagne donnant accès à Kai. Ce passage n'était pas gardé, il n'y avait qu'une petite garnison de 800 hommes, sous le commandement de Katsuyori, l'héritier présomptif de Shingen, qui campait dans le voisinage. Semblable aux trois cents des Thermopyles, la brave troupe de Katsuyori s'élança dans le passage pour faire face à l'écrasante attaque de l'armée de Kenshin. Celui-ci fut saisi d'une telle admiration qu'il ordonna à ses troupes de faire volte-face, sans livrer bataille ; il les reconduisit par le chemin qu'elles avaient pris en venant, et se contenta de lancer dans les rangs de l'armée de Katsuyori une seule flèche entourée d'une missive en vers complimant le jeune guerrier de sa valeur.

Dans la sanglante querelle qui suivit, ce même seigneur

d'Echigo se rendit cher au peuple des pays troublés, et même à ses ennemis, en s'efforçant de remédier à la disette de sel, causée par l'arrêt de tout trafic et l'hostilité envers le seigneur de Kai. Apprenant que cette calamité était tombée sur le peuple, Kenshin s'écria avec colère qu'il ne se battait que pour l'honneur des armes, et non pour semer les horreurs de la famine chez les pauvres gens des campagnes. Il fournit donc au peuple de Kai des chargements de sel provenant de ses propres magasins, et il défendit, en outre, aux marchands de sa province d'Echigo, d'élever le prix du sel dans leurs ventes avec les gens du dehors.

Kenshin était fameux par ses prouesses audacieuses. Souvent, à la tête d'une poignée d'hommes, il rechercha Shingen, voulant terminer sa querelle avec lui en un combat singulier. Un jour, dans la fameuse bataille de Kawanakajima (1554), il réussit à le rencontrer, au plus épais de la mêlée, et il allait le tuer, quand un des gardes du corps de Shingen, frappant de sa lance le cheval de ce seigneur, fit faire à l'animal un écart qui sauva la vie à son maître. Plus tard, quand une trêve fut conclue, Kenshin envoya une armure complète de prix à Shingen pour la remettre au loyal Samurais en récompense du service qu'il avait rendu. Ce fait, cité dans les traités japonais sur le *Bushido*, est l'exemple le plus célèbre du « témoignage rendu à l'ennemi ».

Quand Shingen mourut, en 1573, au moment où il se préparait à faire une autre incursion dans la province d'Echigo, la nouvelle en parvint à Kenshin pendant qu'il était à table. Il fut si bouleversé d'apprendre la mort de son rival qu'il ne put finir son repas. Il ne voulut pas écouter les conseils de ses vassaux et alliés qui lui disaient de profiter de la confusion régnant à Kai par suite de cet événement.

« Comment pourrais-je être assez méprisable », répondit-il, « pour essayer de renverser une famille, quand je n'ai pu y réussir du vivant de Shingen ? »

Kenshin, après le trépas de son grand rival et ennemi, ne prit plus jamais les armes contre Kai. Longtemps après, on apprit que Shingen, connaissant la noblesse du caractère de son rival, avait, sur son lit de mort, conseillé à son fils de faire la paix avec Kenshin, et même un traité d'alliance contre les autres Daimios. Katsuyori était trop fier pour suivre l'avis de son père, mais quoique n'étant plus harcelé par Kenshin, il succomba à la fin avec sa tribu aux attaques du Shogun de Nobunaga. La chute de cette noble famille (1582) est un des faits les plus tragiques de l'histoire du moyen âge au Japon.

IV

Un autre événement non moins dramatique a été fréquemment rappelé dans les derniers temps, au milieu des discussions japonaises soulevées par la capitulation de Port-Arthur. C'est la chute de la famille Shimidsu Muneharu, aussi connue sous le nom de Chozaemon, après la reddition du château de Takamatsu. Chozaemon était un petit baron résidant à Bitshu, quand le conquérant Taiko Hideyoshi envahit cette province. Chozaemon était vassal du clan de Mori. Quoique tous les autres vassaux se fussent rendus déjà, il refusa obstinément de suivre leur exemple, défendant son château contre les forces écrasantes de Taiko. Le siège dura depuis longtemps, quand Hideyoshi lui offrit, s'il voulait opérer sa soumission, de le faire prince de Bitshu ; la proposition fut rejetée par Chozaemon. A la fin, Hideyoshi détourna les eaux de la rivière Kambe dans le but d'inonder la forteresse et d'en déloger les défenseurs. Chozaemon s'obstina dans sa résistance, espérant encore obtenir du secours de Mori, son seigneur ; à la fin, un message de celui-ci, passé à travers les lignes ennemies, l'informa qu'il fallait renoncer à tout espoir de renfort et qu'il ferait mieux de se rendre. Voyant alors que toute résistance était inutile, mais dédaignant de survivre à la chute de la place, Chozaemon envoya dire à Hideyoshi qui lui offrait la reddition de la forteresse et le sacrifice de sa propre personne, s'il voulait, en échange, épargner la vie de ses hommes, celle des femmes et des enfants. La proposition ayant été acceptée, Chozaemon fit les préparatifs pour son suicide. Un des Samurais, craignant que son maître n'eût oublié quelque détail du cérémonial assez compliqué, prescrit en pareilles circonstances par les règles du *Bushido*, en matière de *hara-kiri*, se suicida lui-même pour montrer exactement à son seigneur comment il devait s'y prendre. Au jour convenu, Chozaemon, suivi de ceux des Samurais qui désiraient mourir avec lui, se rendit, en bateau, au lieu choisi où son suicide devait avoir lieu en présence des deux armées. Hideyoshi avait dépêché des envoyés à sa rencontre et fait préparer un riche banquet pour lui et sa suite. Après avoir pris part à ce qui devait être leur dernier repas, sans se départir un instant des manières gracieuses qui caractérisent un Samurai à table, Chozaemon se leva et, debout sur le pont de son bateau, en présence de la multitude qui attendait, il chanta un passage du grand drame de No, s'accompagnant lui-même des accords d'un samisen. Puis, le Samurai et lui se suicidèrent, selon le rite du *hara-kiri*, et conformément aux traditions du *Bushido*.

Cette scène de Chozaemon, chantant, l'éventail à la main, sur

le pont de son bateau, a été, pendant longtemps, un sujet favori de l'art japonais. A la chute de Port-Arthur, l'histoire de cette mort si touchante a été rappelée par tous les conteurs, qui sont des professionnels au Japon, comme un exemple saillant de ce que le général Stoessel aurait pu faire, mais ne fit pas.

V

Avant que Port-Arthur ne capitulât, on peut affirmer que la grande masse du peuple japonais espérait fermement que Stoessel se suiciderait plutôt que de survivre à la chute de la forteresse. Il y eut même un journal très avancé, l'aristocratique *Nippon* de Tokio, le seul que le Mikado daigne lire, qui en parla dans les termes suivants :

« La capitulation du général Stoessel est honorable, puisqu'il a tout fait pour l'intérêt de son pays; mais le cas d'un officier japonais, en pareille circonstance, aurait été bien différent.

« Durant la guerre de la Restauration, le fort Aizu capitula, même le fort Goryokaka, à Hakodate. Les défenseurs, représentant différentes tribus, se battaient contre le drapeau impérial; ce fut donc à Aizu et à Goryokaka une reddition de sujets Japonais à des Japonais et, partant, une reddition qui ne fut pas spécialement critiquée. Mais si la garnison impériale de Kumamoto s'était rendue à l'armée de Satsuma, à l'époque de la rébellion de celui-ci, même par suite du complet épuisement des vivres, les officiers n'auraient été l'objet d'aucune indulgence. De même, si des officiers Japonais s'étaient rendus aux Chinois durant la guerre de 1894-1895, quelles qu'eussent été les circonstances de la reddition, il est probable que ces officiers n'auraient plus jamais été reçus au Japon.

« Le général Stoessel, comme condition de sa liberté, signa un engagement de ne plus prendre les armes ni d'agir en quoi que ce soit contre les intérêts du Japon, pendant toute la durée de la guerre actuelle. Cette action de la part du général Stoessel semble excessivement étrange aux Japonais. Le tsar, paraît-il, permit à cet officier de rentrer dans son pays, mais dans aucune circonstance semblable, un officier japonais, excepté sur un ordre spécial du Mikado, n'aurait osé en faire autant. Si un officier japonais retournait au Japon durant les hostilités actuelles, après avoir signé un engagement de ne rien faire contre les intérêts de la Russie, aucun habitant ne voudrait avoir de relations avec lui. Si un officier général, de l'importance d'un commandant de corps d'armée, revenait au Japon, laissant un grand nombre de ses hommes et de ses officiers, comme prisonniers, aux mains de l'ennemi, la réception qui lui serait faite dans son pays peut à peine être imaginée : non seulement il serait critiqué, mais...

« Le feu commandant Hirose jura qu'il reviendrait à la vie sept fois pour combattre pour son souverain et son pays. S'il eût été assez malheureux pour tomber entre les mains des Russes, plutôt que d'accepter la liberté sur parole, il n'y a aucun doute qu'il n'eût, au mépris de l'emprisonnement et de la mort, tenté quelque chose contre l'ennemi de son pays. L'esprit qui animait le commandant Hirose représente exactement l'esprit *Bushido* de notre armée et de notre marine.

« Tous nos hommes devant l'ennemi, nous en sommes sûrs, au cas d'une défaite, seraient unanimes dans leur refus d'accepter la liberté sous de telles conditions. Même dans la marine chinoise, si poltronne, l'amiral Fing prit sur lui la responsabilité de sa défaite, en se suicidant, pour en épargner le blâme à ses officiers et à ses marins.

« Si le code d'honneur militaire russe peut acquitter le général Stoessel, celui du Japon ne le ferait jamais à l'égard d'un de nos officiers dans les mêmes circonstances. Le *Bushido* du Japon ne pardonnerait jamais à un officier qui aurait fait ce que Stoessel a fait. C'est peut-être un tort de critiquer ce général au point de vue de notre *Bushido*, car, pour le juger, nous devons prendre en considération les mœurs et les coutumes de son pays. Mais nos officiers et nos soldats n'oublieront jamais qu'ils doivent se conduire selon les principes du *Bushido*. »

Le baron Suyematsu, l'éminent collaborateur de *La Revue*, dans un remarquable essai sur le rôle du *hara-kiri* dans le *Bushido*, défend éloquemment cette idée de suicide chez les Japonais, dans le cas d'un déshonneur à éviter, un ami à sauver, ou un acte d'expiation. Les exemples de gentilhommes dans l'histoire japonaise, qui ont ainsi sacrifié leur vie pour les raisons les plus honorables, sont plus frappants que les plus fameux cas de l'Occident, tels que ceux de Socrate, Caton, Brutus, Pétrone ou Sénèque. L'auteur fait remarquer que ce n'est pas le Japonais seul qui regarde la mort comme l'unique expiation du déshonneur. Le Dr. Nitobé, aussi, nous montre, dans le chapitre qu'il a consacré au *hara-kiri*, que, dans la littérature de l'Occident, on trouve des passages analogues à ces vers d'un poète célèbre :

« *Quand l'honneur est perdu, il vaut mieux mourir.
La mort est le seul salut de la honte.* »

C'est un Samurai, sans aucun doute, qui a dit ceci : « Personne ne devrait survivre à la honte, car la honte est comme une plaie sur un arbre, s'étendant toujours de plus en plus, et de plus en plus laide avec le temps. »

Cependant, il n'était pas honorable pour un Samurai de chercher la mort sans nécessité. Dans un des contes favoris du Japon, on parle d'un guerrier, qui, ayant éprouvé défaites sur défaites,

perdu toute sa famille et ses amis, se décida, après avoir tiré sa dernière flèche et ayant eu son cheval tué sous lui, à chercher un refuge dans un arbre creux, où il refusa de mourir, improvisant cete poésie japonaise devenue fameuse :

« Vous tous, vous désastres, vous défaites, vous calamités,
 Vous ne pouvez pas courber mon âme jusqu'à terre,
 Vous n'avez fait que m'apprendre à mieux
 Supporter le fardeau de l'infortune. »

Il y a une tendance moderne aujourd'hui au Japon, parmi quelques professeurs d'origine étrangère, à déplorer l'existence du *Bushido*, avec ses principes démodés de vengeance par le sang, et du *hara-kiri* aussi antique que l'était le cérémonial du sabre et du tir à l'arc. Ainsi le professeur Shiga, de l'Université de Tokio, dans un article sur la prise de Port-Arthur, dit : « Les préceptes du *Bushido*, la bravoure individuelle, tout cela n'est rien sans l'aide de la science moderne. »

C'est évident, mais le professeur aurait exprimé avec plus de vérité, les sentiments réels de son peuple, s'il avait dit que la science moderne seule n'est rien, à la guerre, sans la bravoure individuelle stimulée par une éducation comme celle du *Bushido*.

Le *Bushido* est la force qui a vaincu dans la guerre avec la Chine. Les vaisseaux de guerre chinois, qui furent détruits à l'embouchure du Yalou, étaient aussi modernes et aussi bien équipés que ceux des Japonais, et leur tir non moins destructif. De plus, ils étaient commandés par des Européens. Ce fut le *Bushido* qui éparpilla la flotte de Witgeft, aussi forte que l'escadre de Togo, et fit rentrer le prince Oukhtomsky dans Port-Arthur. Ceux qui connaissent bien la marine russe ont déclaré que les Russes ne pouvaient espérer battre les Japonais sur mer qu'en opposant deux vaisseaux à chaque unité de l'ennemi. C'est un témoignage rendu au *Bushido* japonais, aussi sincère que les paroles de Kouropatkine insistant sur la nécessité de lui assurer une supériorité numérique, si l'on voulait qu'il pût jamais gagner une bataille en Mandchourie.

Ce que j'ai vu de l'esprit du soldat japonais sur le champ de bataille me fait croire que le *Bushido* tombera en désuétude de même que le *hara-kiri* et la vengeance par le sang déjà presque complètement supprimée par le code criminel moderne ; mais l'esprit du *Bushido* restera une force vivante au Japon, aussi longtemps qu'il y conservera les vertus idéales du soldat : le courage, la force de caractère, la loyauté, la courtoisie, la générosité, la modestie, la droiture, la vérité et l'honneur militaire.

Colonel E. EMERSON.

Le nouveau drame de G. d'Annunzio

LA TORCHE SOUS LE BOISSEAU

Ce que M. Emile Faguet a dit de *la Fille de Jorio* peut s'appliquer exactement à la nouvelle œuvre de Gabriel d'Annunzio qui vient d'être représentée au Théâtre Manzoni à Milan : « C'est un drame violent et plein d'épouvantements. » L'action, farouche et féroce, n'est, dans tout le développement terrifiant de *la Torche sous le Boisseau*, traversée par aucun souffle frais. Une seule scène, courte d'ailleurs, contraste un instant avec le tableau uniformément sinistre, mais cette scène s'achève elle-même dans le poignant désespoir.

Le nouveau drame est la troisième partie de la tétralogie à la quelle appartient également *la Fille de Jorio* et qui, dans la conception de d'Annunzio, doit constituer un tableau poétique et tragique des Abruzzes, sa patrie.

La Fille de Jorio, donnée récemment à Paris au Théâtre de l'Œuvre, nous a émus parce que l'on y sent tressaillir tout à tour les fibres de l'effroi et celles de la pitié, la fabulation s'empruntant aux effrénements de l'amour ardent, aux douces effusions de la tendresse, et la poésie y exhalant dans la vraie nature ses puissants effluves imprégnés de suaves aromes. Dans *la Torche sous le Boisseau*, au contraire, l'auteur, de parti pris, tire invariablement au noir.

Si, à propos de *la Fille de Jorio*, on a pu parler, peut-être non sans raison, de quelque chose de shakespearien, le nouveau drame de d'Annunzio ne s'apparente, dans le souvenir, qu'au 24 février de Zacharie Werner, où la terreur dramatique est poussée au paroxysme. Après bientôt cent ans, nous voici ramenés aux plus sombres impressions du cauchemar. Comme l'écrivain allemand, le dramaturge italien ne déroule dans la succession des péripéties fatales que la répétition d'un même effet fantomatique : le crime appelant le crime.

Aussi le public qui composait la salle de la première à Milan, — et c'était l'élite de la littérature italienne contemporaine, Gia-

cosa, Boito, Graf, Corradini, vingt autres, — n'a-t-il applaudi chaleureusement que les deux premiers actes. Le troisième, très discuté, fut écouté avec réserves, le dernier avec froideur, presque avec protestations.

Toute la trame de *la Torche sous le Boisseau* est ténébreuse et fait penser à Radcliffe. Le palais des barons di Sangro tombe en ruines, image de la décadence de ceux qui y résident. La famille, de vieille noblesse, est moralement et matériellement à l'agonie. Elle s'écroule sous le poids de la fatalité comme s'effondrent les cent chambres de cette néfaste demeure où tout est marqué du sceau de la désolation. Le regard n'y rencontre que les signes certains de l'anéantissement très proche. Les murs suintent, lézardés. Dans la cour, la vasque de marbre de la magnifique fontaine, mutilée depuis des années, n'a plus d'eau et verdit. Le parc est désert et ravagé. Le silence lugubre règne partout, dans les âmes comme dans les appartements. Jamais un chant ne le trouble, jamais un éclat de rire. Souvent, tout à coup, dans la muette horreur de ce lieu de malédiction, des voix s'entrechoquent et s'injurient en blasphémant. Parfois s'y mêle une supplication plaintive, lointaine, un cri de souffrance venant de l'oubliette où gémit, séquestrée sous triple verrou, la fille folle de la baronne Aldegrina. Les cheveux blancs de la vieille mère, ses traits ridés révèlent ses chagrins. Elle passe ses journées à dépouiller les papiers jaunissés, à déchiffrer les vieux parchemins des archives du palais, espérant — vainement, hélas! — retrouver les documents qui pourraient faire recouvrer une succession en déshérence et rendre quelque lustre au blason. Et pendant que, les yeux affaiblis, elle lit, angoissée, les deux nourrices de ses fils, assises près d'elle, filent le lin, prêtant l'oreille aux explosions de la mine dans la montagne qui les font trembler.

Plus effroyables que ces bruits et ces secousses, sont les querelles à chaque instant renaissant avec rage entre les deux frères utérins, Bertrand et Tibaldo, l'un issu du premier mariage de la baronne, et portant le nom de Acclozamora ; l'autre, fils d'un second lit et héritier du titre de di Sangro. Tous deux se haïssent d'instinct comme Étéocle et Polynice dans Eschyle et dans Racine, comme don Manuel et don César dans *la Fiancée de Messine*, de Schiller, mais leur aversion réciproque est dictée par une passion moins noble que celle des héros grecs ou italiens. Ils se disputent une servante de leur mère, l'abjecte Angizia, créature bestiale, luxurieuse, Messaline ancillaire, que Tibaldo a épousée sans répugnance, par assouvissement et par contrainte, bien qu'il ne fût veuf que depuis un an à peine.

Tibaldo a deux enfants de sa première femme : un fils, Simonetto, jeune homme languissant, anémié, qui se meurt d'un mal mystérieux ; une fille, Gigliola, pâle et triste aussi, personnification de la douleur, du repliement sur soi-même, toujours vêtue de deuil, les lèvres scellées, le cœur brisé, les yeux fixes, la tête inclinée sur la poitrine, le front hanté d'une seule pensée cruellement perplexe. Elle est toute jeune comme son frère Simonetto, mais depuis la mort de sa mère, toute joie et toute jeunesse se sont flétries en elle. Un mystère l'obsède. On lui a raconté que sa mère, donna Monica, « au visage tendre, au cou azuré, tant il était veiné », a été victime d'un accident : Un jour, pendant qu'elle cherchait dans une malle un vêtement, le couvercle s'est abattu, elle a été tuée sur le coup. Gigliola s'est d'abord et pendant longtemps contentée de ce récit. Et tandis qu'elle allait et venait dans les chambres du palais, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, elle a entendu, deviné, compris. Elle sait maintenant, elle sait d'une manière certaine, indubitable, que sa mère, surprise agenouillée devant la malle ouverte, la tête penchée à l'intérieur, a été assassinée. Par qui ? Peut-être par l'immonde et monstrueuse complice de l'adultère de son père ? Peut-être ?... Elle ne respire plus qu'une seule résolution : châtier le meurtrier par le meurtrier ; accomplir le châtiment le jour même où le crime fut commis.

Et ce jour est venu. C'est celui où commence le drame. Une force inconnue, puissamment active, domine à la fois tous ces personnages. Ils entrent simultanément au cœur même de l'action. La vieille mère est en proie à une indicible anxiété. Elle pressent. Les deux frères en fureur sont semblables à deux fauves qui cherchent à s'entredéchirer. Ils portent sur leur physionomie la marque de leur vilénie. Ils inspirent à donna Aldegrina une terreur atroce. Elle n'ignore point qu'ils sont l'un et l'autre capables des plus grands forfaits. Elle sait que Bertrand, dans une intention indicible, tient sa sœur Giovanna captive comme dans une cage de fer et que la malheureuse a déjà perdu la raison. Elle n'a jamais eu d'explication précise sur la mort de la première femme de Tibaldo et elle lit dans ses yeux comme la torture de la conscience.

Les deux frères n'écoutent plus que leur exécration mutuelle. Du défi, ils en sont arrivés à la lutte fratricide. Bertrand s'est jeté sur Tibaldo. Leurs bras s'enlacent, la bave souille leurs lèvres ; de leurs mains, tels des étaux, ils s'étreignent. Bertrand est le plus musculeux, le plus fort. Il a terrassé Tibaldo, le serre à la gorge, l'écrase sous ses genoux. Gigliola assiste à cette scène odieuse. Elle voit son père vaincu et, le regard rivé sur lui, pendant qu'il gît

à terre, abandonné par Bertrand, qui a fui, elle l'interroge, car elle veut qu'il lui parle enfin : il faut à tout prix, en ce moment, qu'elle connaisse la vérité. Qui a assassiné sa mère ? Est-ce la femme hideuse au moral comme au physique, cette Angizia qui a pris la place de la pauvre disparue ? Tibaldo ne répond pas. Il n'a donc rien vu ?... Mais si la mégère est coupable, qu'il la chasse!...

Angizia, qui rôde autour de Gigliola parce qu'elle redoute les confidences de Tibaldo, paraît soudain devant la jeune fille. Et le choc attendu par le spectateur du drame se produit. Les deux femmes se mesurent du regard. Bientôt la servante maîtresse éclate. Ses gestes accentuent ses menaces. La passion lui fait oublier toute prudence. Elle lève le poing sur Gigliola et lui crie :

— Oui, c'est moi qui l'ai fait et je ne te crains point, entends-tu ? Je suis la femme de ton père. Essaie donc d'agir contre moi ! Tu passeras sur son corps avant de m'atteindre. Nous avons été deux, nous resterons deux.

Gigliola, atterrée, ne profère pas une parole. La lumière s'est faite pour elle. Désormais sa tâche lui est tracée. Elle ne se doit plus qu'à la vengeance. Elle sera la meurtrière de la meurtrière. Mais son père ? S'il a partagé le crime ?... Il s'éloigne, muet, dompté par la fatalité, sans une seule phrase de justification devant sa fille, sans un seul mouvement vers elle.

Il se sent dévoré par le feu inextinguible du remords. Pour la première fois, il a conscience de sa bassesse, de sa turpitude. La réalité de sa situation ignoble se dévoile tout entière devant lui. Il sent maintenant l'opprobre qui l'accable. Comment osera-t-il regarder encore en face un honnête homme ? Toute son attitude ne l'accusera-t-elle point ? Et qui pourrait lui pardonner ? A son tour, les terreurs du doute et du soupçon l'envahissent. Cette femme qui crie son crime, en l'en rendant complice, le tient comme une pieuvre de damnation et ne lâchera point sa proie !

A ce moment, sa mère Aldegrina s'offre à sa rencontre. Il se précipite vers elle, espérant trouver un refuge. Il se excuse, il implore une aide que tout lui refuse, il attend une consolation. La voix de la mère, outragée par la conduite de son fils, est brève et sévère.

— Heureuse, dit-elle, celle qui repose en paix dans la tombe !
Puis elle se tait.

Le silence glacial est rompu par Angizia qui, dans un accès de colère, repousse à coups de pierre un vieillard qu'elle ne veut pas laisser entrer dans la cour du palais. Tibaldo s'élançe vers elle, la saisit par le bras :

— Infâme, cet homme est ton père !

Le vieillard a du sang sur ses vêtements, une pierre l'a blessé à la main.

Angizia, étonnée de l'attitude de son mari, reste un moment interdite. C'est la première fois qu'il la traite comme une misérable.

— Rappelle-le, clame-t-il, peut-être te pardonnera-t-il ; sinon je te casse la tête avec cette même pierre, comme à une chienne.

Elle répond par un ricanement. Aussi, ne se contenant plus, il lui jette à la face sa honte.

— Quand nous serons seuls, lui crie-t-il, tu me supplieras d'oublier. Mais non, non. C'en est trop. Oublier ? Je n'oublie rien, ni la nuit du crime, ni le poison que tu verses à Simonetto dans ses potions, ni les fausses clefs qui te servent à voler ma mère, ni tes rencontres impudiques avec Bertrand.

Et la vieille mère est témoin de cette scène. Elle voit Tibaldo prendre sa femme à la gorge, l'étrangler. Immobile, elle assiste à ce spectacle jusqu'à ce qu'un cri d'épouvante s'échappe de ses lèvres. Et Tibaldo desserre ses mains. Il laisse partir la louve, avec la menace de la rejoindre là-haut, dans la chambre, où il n'aura plus qu'à l'écraser.

Pendant ce temps, Gigliola, qui a pansé la blessure du vieillard, écoute ce que lui raconte ce chemineau digne d'intérêt et de pitié. C'est un charmeur de serpents. Il va dans la montagne à leur recherche ; et les vipères, les reptiles venimeux accourent au-devant de lui, captivés par les sons de sa flûte. Il les prend et les enferme dans des sacs de peau de chèvre, pour les transporter dans l'endroit où il les détruit. Gigliola, bonne et compatissante, a pris son mouchoir pour envelopper la main blessée.

GIGLIOLA. — Tu es fatigué, brave homme, tu souffres ?

LE CHARMEUR. — Je sens que mon cœur se brise. Donne-moi ton mouchoir pour envelopper ma main en sang.

GIGLIOLA. — Tu as été mordu par un serpent ?

LE CHARMEUR. — Oui.

GIGLIOLA. — Venimeux ?

LE CHARMEUR. — Oui.

GIGLIOLA. — C'est mortel ?

LE CHARMEUR. — Des fois on en meurt, des fois pas...

GIGLIOLA. — Assieds-toi là, je t'en prie, sans te commander, brave homme. Et donne-moi ta main, que je l'enveloppe.

LE CHARMEUR. — Ce n'est pas toi que je prenais dans mes bras quand tu pleurais ; ce n'est pas toi que je berçais ; ce n'est pas pour toi que je m'ôtai le pain de la bouche ; ce n'est pas pour toi que je me privais de boire afin que tu grandisses, que tu fleurisses, jeune et belle. Et ce n'est pas toi qui m'accablais de malédictions, qui me jetais des pierres. Tu me panses la main.

GIGLIOLA. — Combien tu dois avoir le cœur amer ! C'est un coup de pierre, cela, une coupure faite avec une pierre pointue.

(Elle s'éloigne pour aller tremper le mouchoir dans la vasque de la fontaine.)

Elle ne donne plus d'eau. Je puis à peine mouiller le mouchoir. Je te fais mal ? Je serre trop ? Est-ce bien ainsi ?

LE CHARMEUR. — Tu es la fille du baron. Et comment t'appelles-tu ? Quel nom te donne-t-on ?

GIGLIOLA. — Gigliola.

LE CHARMEUR. — Tu es toute gentille ! Et c'est elle que tu as pour marâtre ! Elle m'a lancé trois pierres, l'une m'a atteint au côté, l'autre aux reins, la troisième à la main. Il faudra faire cuire les têtes de trois serpents pour qu'elle les mange.

GIGLIOLA. — Tu es son père ?

LE CHARMEUR. — Je suis Edia Fura ; mon père Forco allait au Sanctuaire avant moi. Et avant lui c'était Carpesso qui approvisionnait la sainte citerne. Et sur tout le territoire de Luco et parmi toute la population des Marsi, il n'y en avait pas beaucoup des nôtres qui eussent le pouvoir. Nous naissons avec le fer de la mule de Foligno, marqué sur les deux poignets — c'est le signe tutélaire, nous l'avons avant de venir au monde, — et les serpents reconnaissent notre maîtrise, et nous avons l'immunité. Et depuis je ne sais combien d'années, nous possédons dans notre famille cette flûte faite avec un os de cerf, c'est une flûte enchanteresse, elle a été trouvée je ne sais plus par lequel de mes aïeux dans un des tombeaux qui sont sur la voie de Trasacco ; notre souche est aussi ancienne que celle des barons.

GIGLIOLA. — Et tu viens de Luco ? Comment as-tu su ?

LE CHARMEUR. — Par la Palmé, une femme d'Aversa, qui vendait des pots et toute sorte de vaisselle de cuisine. Elle a dit à ma femme : « Ta fille a épousé un baron. » Alors ma femme a dit : « Si c'était vrai ! Elle est allée à l'étranger en service, et nous a oubliés. Edia, quand tu porteras les serpents au Sanctuaire, gravis la Pezzana et le Casale jusqu'à Aversa, et là, informe-toi ». Et ainsi je suis venu, faisant mon butin, en descendant par le Vado et par le Pardo, et par les champs d'Angiora et par les terres rouges d'Agne, et c'était bien long du Gioenco au Luparo. Ah ! que de montagnes j'ai dû franchir, que de rivières j'ai dû passer à gué pour la revoir, la chienne maudite !

GIGLIOLA. — Mais que voulais-tu ? Qu'attends-tu d'elle ?

LE CHARMEUR. — Edia ne veut rien ; il ne demande ni une gorgée d'eau, ni une bouchée de pain. Il ne s'arrête point sur le seuil. Il passe. Il est le frère du vent. Il parle peu. Il sait retenir son souffle... Il a la vue longue et perçante.. Un petit signe lui suffit. Quand le brin d'herbe frissonne, il comprend pourquoi. Il entend tout ce que les autres ne perçoivent point, non avec l'oreille, mais avec l'esprit qui est au-dedans de lui. Il ne module qu'un seul son sur sa flûte d'os de cerf ; mais personne ne sait quel est ce son ; il n'y a que lui qui le sache, lui et ses morts.

Et c'est là sa force, et c'est là son art. Et il ne fait pas plus cas du reste que de la peau abandonnée par le serpent.

(Il délie le cordon d'un de ses sacs).

GIGLIOLA. — Que veux-tu prendre dans ce sac?

LE CHARMEUR. — Ce ne sont pas des aspics. N'aie aucune crainte, jeune fille, ce ne sont pas des aspics.

GIGLIOLA. — Je n'en suis pas inquiète, Edia Fura. Mais si c'était des aspics, et si quelqu'un plongeait la main d'un coup dans le sac, ils mordraient?

LE CHARMEUR. — Assurément, ils mordraient et laisseraient leur dard dans la blessure, et tu ne gagnerais rien à avoir bu de l'eau de la citerne sainte à pleins seaux.

GIGLIOLA. — Pourquoi?

LE CHARMEUR. — Parce que l'homme qui a le pouvoir peut guérir d'une morsure d'aspic; mais de la plupart, on ne guérit jamais, à cause de la grande puissance du venin qui se propage subitement et gagne le cœur et donne la gangrène noire.

GIGLIOLA. — Et dans tes sacs, tu en as de cette sorte, Edia Fura? Ou bien ne prends-tu que des serpents inoffensifs?

LE CHARMEUR. — Ne te moque pas de moi, petite baronne. J'en ai de terribles. Deux grandes vipères de marais et trois aspics.

GIGLIOLA. — Sans crochets?

LE CHARMEUR. — Ne raille point. La plus grande est grosse à mi-corps comme ton poignet. Depuis cinquante ans, je n'en ai pas vu de plus redoutable. Elle n'a pas encore cédé à l'enchantement.

GIGLIOLA. — Vraiment?

LE CHARMEUR *(plongeant la main dans un des sacs)*. — Je vais la laisser sortir avec les quatre autres.

GIGLIOLA *(sans s'effrayer)*. — Fais voir.

LE CHARMEUR. — Ne crains rien.

GIGLIOLA. — Je ne crains rien, Edia Fura. Et c'est là ce sac de la mort terrible, celui qui est attaché avec la cordelette verte? Comment l'ouvre-t-on?

LE CHARMEUR. — Laisse cela, petite fille. Ce n'est pas pour toi. Je t'en montrerai, si tu veux, d'autres.

GIGLIOLA. — Et dis-moi si, quand on n'est pas charmeur, on détachait la cordelette et follement plongeait les deux mains à la fois dans le sac, en combien de temps mourrait-on?

LE CHARMEUR. — En quelques instants, petite fille.

GIGLIOLA. — Pas subitement?

LE CHARMEUR. — Non, pas subitement.

GIGLIOLA. — Mais en combien de temps?

LE CHARMEUR. — En une heure, peut être moins, peut-être plus, cela dépend.

GIGLIOLA. — J'aurai le temps d'accomplir mon dessein.

LE CHARMEUR. — Qu'est-ce à dire? Que signifient ces paroles?

GIGLIOLA. — Un laboureur aurait le temps de détacher ses bœufs?

LE CHARMEUR. — Sans doute.

GIGLIOLA. — Et là où tu mets ta main, ils sont de quelle sorte?

LE CHARMEUR. — Ce ne sont pas des serpents, mais des cadeaux.

GIGLIOLA. — Quels cadeaux?

LE CHARMEUR. — Les miens. Je t'ai dit que Edia ne veut rien, il ne demande rien, il donne; j'avais apporté pour la mariée ce peigne. Je le garde!

(Il lui montre une sorte de stylet qui sert d'épingle à cheveux.)

GIGLIOLA. — Il est beau.

GIGLIOLA. — A moi toutes ces belles choses?

LE CHARMEUR. — A toi. Je n'ai plus de fille.

GIGLIOLA. — Je ne veux prendre que cet ornement de cheveux. En échange, je te donnerai cette bague avec un rubis.

LE CHARMEUR. — Non, garde-la. Elle ne me servirait pas. Laisse-moi seulement ton mouchoir avec lequel tu as enveloppé ma main.

GIGLIOLA. — Edia?

(Elle a un rire convulsif.)

LE CHARMEUR. — Que veux-tu me dire? Ce rire étrange, enfant? Qu'as-tu?

GIGLIOLA. — Laisse-moi ce sac avec la cordelette verte. Je veux faire peur à mon frère; et puis nous rirons ensemble.

LE CHARMEUR. — Quelle pensée te passe par l'esprit? Tu ris et tu es toute pâle.

GIGLIOLA. — Prends garde, voici ta fille.

Angizia les surprend. Le vieillard la voit accompagnée de Bertrand et comprend la nouvelle infamie de cette créature perdue de vices. Alors il se redresse et la maudit en lui annonçant l'approche de l'expiation.

Le soir tombe. Gigliola, après le départ du charmeur, a ramassé un sac rempli de serpents qu'il avait oublié. Elle l'a caché avec soin et attend l'occasion de s'en servir; mais, avant d'accomplir son œuvre de vengeance, elle veut prendre conseil de Simonetto et le rendre juge de sa résolution.

Simonetto ne connaît aucune des circonstances qui ont accompagné la mort de sa mère. Il croit qu'elle a succombé à une épidémie. Gigliola veut enfin lui révéler la vérité. La scène est une des plus puissantes du drame : nous la traduisons.

GIGLIOLA. — Tu vas mieux, n'est-ce pas?

SIMONETTO. — La femme n'entre plus dans la chambre? Elle ne peut plus entrer? Tu la fermes?

GIGLIOLA. — Rassure-toi, rassure-toi. Elle n'entrera plus.

SIMONETTO. — Ah! depuis que je l'aie vue face à face, me réveillant tout à coup en sursaut dans la sueur froide, depuis cette nuit que je l'ai vue, penchée sur mon chevet, sur mon haleine, épiaut mon sommeil à travers mes cils, dure comme un masque de bronze, avec la haine dans le blanc des yeux, horrible comme l'apparition de l'incube. Ah! Gigliola, depuis ce moment, je ne me suis jamais endormi qu'avec la terreur de la revoir.

GIGLIOLA. — Tu ne la reverras plus. Tu es mieux, n'est-ce pas ?

SIMONETTO. — Oui, un peu mieux.

GIGLIOLA. — Tu te sens un peu plus fort ?

SIMONETTO. — Oui, un peu.

GIGLIOLA. — Tu t'es promené ? Tu as pu courir ?

SIMONETTO. — Le Sagittaire est beau, oh ! très beau ! Là, en bas, parmi les rochers, il écume, il mugit, il tonne, charrie les troncs d'arbres, les toits des cabanes, les barattes, et aussi les brebis, les agneaux qu'il a dérobés dans la montagne, oh ! c'est beau, très beau !

GIGLIOLA. — Ah ! tu te ranimes...

SIMONETTO. — Toutes les vitres des maisons de Castrovalve flamboyèrent sur la roche rouge.

GIGLIOLA. — Tu as regardé le soleil ?

SIMONETTO. — Les manœuvres ont allumé les torches et les caissons de poix sur les terrasses. Ils ont planté les torches dans les bras de fer, dans nos torchères, au milieu du chemin. Et un groupe se tenait penché pour regarder à travers les étincelles le bon roi Robert descendre de sa niche, tout armé, la tête coupée.

(Gigliola se lève agitée.)

Où vas-tu ?

GIGLIOLA. — Simonetto ?

SIMONETTO. — Petite sœur, qu'as-tu à me dire ? Pourquoi es-tu si pâle ?

GIGLIOLA. — Le palais s'écroule. Tu as senti la ruine. Tu as vu s'allumer des torches funèbres. La maison meurt, ne les aimes-tu pas ces vieilles murailles ? Tu es le dernier des Sangro d'Aversa, tu es l'héritier.

SIMONETTO. — Gigliola, l'héritier meurt, lui aussi, et dans tout ce que je vois, il y a une odeur de mort. J'ai froid et je suis las.

(La jeune fille s'agenouille devant lui.)

GIGLIOLA. — Pardonne-moi, petit frère. Je t'ai toujours parlé comme à un enfant, à un doux enfant. Te souviens-tu quand, le soir, dans notre chambre, je t'aidais à ôter tes souliers ? Et je restais ainsi près de toi comme je suis maintenant, longtemps, bien longtemps, à te parler. Et tu me retenais, quand je voulais me lever, et tu disais : « Reste encore un peu. » Et il se faisait tard. Alors notre mère, nous entendant, venait à la porte et nous criait : « Au lit, au lit ! » Et tu répondais : « Encore un peu ! » T'en souviens-tu ?

SIMONETTO. — Oui.

GIGLIOLA. — Que te racontait Gigliola ? Elle te disait l'histoire du

« Roi des sept voiles ». Et ta mère se penchait sur toi, le visage tendre, le cou azuré tant il était veiné. Elle te fermait la bouche. T'en souviens-tu ?

SIMONETTO. — Oui, oui.

GIGLIOLA. — Oh ! pardonne-moi, chéri. Tu es encore un doux enfant pour moi. Et je suis ici comme alors, à tes pieds, et je te parle.

SIMONETTO. — Dis-moi, dis-moi ?

GIGLIOLA. — Mais il faut que tu m'écoutes, l'âme bien ferme. Il faut qu'au fond de tout ton être, tu retrouves tout ton courage.

SIMONETTO (*avec inquiétude*). — Grand-mère Aldegrina se sent plus mal ? Il y a du danger ?

GIGLIOLA. — Non, ce n'est pas cela. Dis-moi. Es-tu allé aujourd'hui à la chapelle, prier ?

SIMONETTO. — Gigliola, tu sais que sans toi je ne puis y aller. Nous irons ensemble.

GIGLIOLA. — As-tu pensé à elle ?

SIMONETTO. — Oui, petite sœur.

GIGLIOLA. — L'as-tu vue ?

SIMONETTO. — Dis-moi comment je dois fermer les yeux pour la voir.

GIGLIOLA. — Je la vois toujours, moi.

SIMONETTO. — En songe ; moi aussi.

GIGLIOLA. — Je la vois, les yeux ouverts.

SIMONETTO. — Où ?

GIGLIOLA. — Partout. Elle n'a ni repos ni paix. La pierre lourde ne suffit point pour l'emprisonner dans la tombe là-bas. Les prières ne l'apaisent point. Elle ne peut reposer en paix et ne me laisse pas de sommeil. Petit frère, dans cette année de deuil et de honte, j'ai senti tant de choses venir, et s'en aller, s'en aller dans cette maison où tout touche à sa fin ! Et une seule chose a survécu, comme si elle pouvait vivre, une seule, comme on sent le battement de la fièvre dans le pouls, comme on sent le frisson dans les os, sans trêve. Sais-tu laquelle ? Cette tombe...

SIMONETTO. — Oh ! Gigliola, Gigliola, je n'irai pas, je n'irai pas, nous n'irons plus. Comment la laisser si elle n'a pas de repos ? C'est à cause de celle qui a pris sa place, à cause de la femme, de l'intruse, n'est-ce pas ? Que ferons-nous ? Qui la chassera ? Je suis trop débile, petite sœur, et notre père est l'esclave de celle qui fut sa servante.

GIGLIOLA. — Simonetto...

SIMONETTO. — Parle. Comme il tremble ton pauvre menton si amaigri !

GIGLIOLA. — N'as-tu jamais rien soupçonné ?

SIMONETTO. — Quoi ?

GIGLIOLA. — Quand on te tenait éloigné ; quand on te disait comment elle était morte, par pitié pour toi, par pitié pour ton âme ignorante... on mentait.

SIMONETTO. — Parle. Ne prolonge pas mon angoisse, tu vois, je suis haletant.

GIGLIOLA. — Pardonne-moi, pardonne-moi, petit frère, il faut, il est nécessaire que je t'explique cette douleur.

SIMONETTO. — Mais dis-moi.

GIGLIOLA. — Notre mère a été... assassinée.

(Simonetto se lève en sursaut.) Tuée! (Son corps tremble, il chancelle, puis s'affaisse sur son siège en bégayant.)

SIMONETTO. — Tu dis? Tu dis? Tu dis?

GIGLIOLA. — Elle a été assassinée. Sois courageux, courageux. Tu serres les dents.

SIMONETTO. — Où... Parle.

GIGLIOLA. — Attends! attends! La palpitation te suffoque.

SIMONETTO. — Non, parle, je veux savoir. Dis tout.

GIGLIOLA. — Attends.

SIMONETTO. — Je veux savoir.

GIGLIOLA. — Tu est de feu, de glace. Allons-nous-en, allons dans notre chambre, Simonetto. Viens, je te soutiendrai.

SIMONETTO *(avec autorité, recouvrant toutes ses forces)*. — Non, je veux savoir.

GIGLIOLA. — C'est l'heure. C'est l'heure à présent. Voici la nuit *(pause)*; ce fut dans la chambre d'Alceste. Cette femme était là qui cherchait, dans la malle, des vêtements; elle ne les trouvait pas. Alors elle alla à la porte, se mettre aux aguets, et appela. La malle était ouverte, le couvercle soulevé. Le traquenard était prêt, le ressort préparé pour la détente mortelle. Elle appela de la porte, notre mère arriva, elle entra sans soupçon; elle se pencha pour chercher. La meurtrière, comme un bourreau, la saisit à l'improviste, lui laissa retomber le couvercle sur le cou, s'y appuyant de toutes ses forces, étouffant le dernier cri.

(Elle s'arrête en frissonnant, Simonetto se lève, transfiguré, avec la violence de l'impétuosité.)

SIMONETTO. — Ah! mort! mort! Donne-moi, donne-moi... quelque chose pour frapper... pour tuer... Gigliola, je vais, je cours. Je me sens fort. Laisse-moi!... Et tu savais, tu savais! Et tu m'as menti, toi aussi, tu m'as tenu sous ce mensonge horrible! Toute une année, une éternité de torture et d'infâmie pour ton âme! Tu as pu vivre, tu m'as fait vivre face à face avec elle, vivre entre les mains qui ont étranglé... Oh! oh! oh! Et mon père, mon père! Hâte-toi, donne-moi, donne-moi quelque chose, un couteau, un poignard. Que j'y coure! que je la cherche! Où est-elle? Je la traînerai par les cheveux sur la pierre du tombeau, sur la pierre même, je la tuerai, je l'achèverai... Ah! ah! Qu'ai-je donc, Gigliola, Gigliola, ce spasme... Je me meurs... Au secours! la force! Donne-moi la force, Gigliola! Oh! oh! oh! je suis un pauvre malade. Il ne me reste plus qu'à mourir.

(Il se laisse retomber dans les bras de sa sœur, en sanglotant avec désespoir.)

La nuit devient plus noire. Le moment fatal se rapproche encore. Gigliola est prête pour l'accomplissement de l'œuvre. Elle

a fait, dans la chapelle, allumer tous les chandeliers. Elle s'est agenouillée au pied de l'autel et prie. Sa prière s'adresse à sa mère. Le sac du charmeur est là près d'elle. Lentement, sans trembler, elle l'ouvre. Tout à coup, elle y plonge la main. Ses traits se contractent horriblement, mais la douleur ne lui arrache pas un cri. Sa volonté est plus forte que sa souffrance affreuse. Elle repousse le sac, prend le stylet du charmeur et referme le sac. Puis, d'un seul mouvement, elle se relève et s'élanche dans l'obscurité. Un instant après, elle revient, livide, le visage effaré. Elle a trouvé *Angizia* assassinée dans le lit. Assassinée par qui ? Quelqu'un l'a donc devancée ? Quelqu'un lui a ravi sa proie ? Elle se retourne et aperçoit son père, *Tibaldo*, tel un spectre.

Et d'un cri, comprenant tout :

— Toi !

Gigliola tombe sur les dalles, inanimée. Le venin des serpents a terminé le drame.

La Torche sous le Boisseau sera très vivement commentée. Il reste à voir si l'opinion générale confirmera le jugement déjà rendu par le public de la première représentation. On ne saurait nier qu'il y a des scènes où le sublime est atteint dans l'essor grandiose de l'idée géniale. Le principal défaut de la pièce — et c'en est un de l'avis presque unanime — c'est que, après le second acte, l'intérêt passe de *Gigliola*, sur qui il se concentrait, à *Tibaldo*, qui ne laisse plus à la vengeance de la jeune fille que le rôle du sacrifice. Il serait injuste cependant de nier les beautés de cette création de d'Annunzio. Nous en avons signalé le fond de noirceur ; mais la sensation éprouvée par le spectateur est telle, dans le réalisme des péripéties, qu'on les croit vécues et que l'on garde, longtemps après la chute du rideau sur le dernier acte, le frisson qui glace les sens.

Ajoutons que le spectateur demeure, pendant toute la pièce, sous le charme du vers, tantôt alerte, ailé, tantôt pénétrant, s'adaptant admirablement aux situations. Car, chez d'Annunzio, même quand le dramaturge peut encourir des reproches, voire des blâmes, le charmeur, le poète reste maître, et maître sans égal.

G. SAINT-AUBIN.

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Théâtre Antoine : *La Tante Léontine*, trois actes de M. MAURICE BONIFACE. — Vaudeville, *L'Armature*, quatre actes tirés par M. BRIEUX du roman de M. PAUL HERVIEU. — Comédie-Française : *Le Duel*, trois actes de M. HENRI LAVEDAN.

Le répertoire du Théâtre Libre a pu faire florès pendant une soirée, devant des snobs et des fanatiques. Il ne plaira pas au gros public, au bon public, au dieu Public. Telles sont les phrases dont feu Sarcey accompagna comme d'un *leitmotiv* les débuts du Théâtre Antoine. Il se trouve que c'est le contraire, exactement, qui a eu lieu. Faut-il rappeler les carrières triomphales de l'*Ecole des Veufs*, de *Blanchette*, les carrières brillantes de *La Dupe*, de *L'Argent*, etc. ? Des gros succès du Théâtre Libre, une seule pièce, *La Tante Léontine*, était restée à l'arrière-garde, *La Tante Léontine*, suprême espoir, suprême pensée, dans ces cas pénibles où un directeur, pris de court, se voit forcé d'abattre vite une carte heureuse et décisive. Ainsi *La Tante Léontine* vient d'apparaître sur l'affiche à l'instant qu'en disparaissait subitement *Le Meilleur Parti*. Cette tapageuse personne n'a point trahi sa renommée. Le bon public lui fait accueil. Il aime toujours les pécheuses — repenties et bien conservées — qui reviennent dans leur famille juste à temps pour tirer de la gêne un brave homme de bourgeois en détresse après une vie de labeur, et pour doter la petite fille tout en larmes de voir s'éloigner son fiancé qui l'adore, certes, le bon jeune homme, qui l'adore et la veut riche, par bonté. Cette donnée, où les gens comme il faut reçoivent mieux que de l'argent, reçoivent une leçon de vertu de la marchande de sourires, cette donnée un peu roide en soi avait fait se pâmer d'enthousiasme les abonnés de la rue Blanche. Et c'est ici que se produit une transposition amusante. Le public actuel prend pour une charge les sévérités qu'il y a quinze ans il prenait au sérieux, presque au tragique. La satire, ainsi, tourne au vaudeville. Cela prouve que la pièce est bien faite, qui est capable de supporter deux interprétations inverses, deux éclairages opposés. Elle est jouée dans ce nouveau sens, bien entendu, par la troupe d'Antoine, et lui-même, en Victor Dumont, retrouve un de ses meilleurs rôles. Faut-il en conclure que, depuis quinze ans, nous sommes devenus meilleurs ? ou d'une scandaleuse indulgence ? plus immoraux ? ou plus optimistes ? Je le laisse à vos méditations.



Hervieu, Brieux : cette conjonction d'astres aurait pu produire un chef-d'œuvre. Elle n'a produit qu'une œuvre aimable, pittoresque et

bien agencée. Vous connaissez le beau roman qui a pour titre *l'Armature*, vous le connaissez, ou sinon c'est une lacune à combler vite. Une brillante fable mondaine y développe cette moralité désolante, mais vérifiable : ce n'est pas l'amour, c'est l'argent qui tient debout l'édifice social, en agrège les molécules, c'est lui qui sert de froid support à la famille, aux relations, aux combinaisons variées dont la comédie humaine est faite, et, si d'élégantes apparences le dissimulent d'ordinaire, au moins dans les plus hautes classes, vienne un krach, l'armature apparaît. C'est un thème dont Balzac, le premier, enrichit la littérature, et sur quoi Karl Marx, par la suite, édifia une critique, une politique et une religion. Sans prétendre remuer ciel et terre, borné à une application étroite, le roman d'Hervieu, toutefois, ne laissait pas d'emprunter à ces maîtres une autorité imposante, une apparence de rigueur sociologique et positive qui en fortifiait l'agrément. Hé bien, c'est regrettable à dire, mais le fait est que cette valeur de cette généralisation substantielle disparaît, ou presque, à la scène, et l'anecdote seule demeure. Nous voyons un gros financier abuser d'une femme adorable, et le mari, trop tard instruit, lui sauter à la gorge quand, foudroyé par l'effondrement de ses chiffres, ce n'est plus qu'une loque humaine. Et le cri de Thérèse Raquin — un peu « mélo », nous sembla-t-il, — clôt la pièce : « Il est mort bien vite ! » Où est, dans tout cela, l'Armature ? Sans doute, Germaine d'Exireuil cède à Saffre pour sauver son mari de la débâcle domestique, mais cela est banal, bien connu. Sans doute, Grommelain et sa femme se fâchent tout rouge, puis se raccommoient, en des scènes divertissantes, pour raisons d'orgueil, puis d'argent, mais cela paraît subalterne. Le côté si fin du roman, qui, malgré la chute de Saffre, nous montre tout ce joli monde repris par les combinaisons qu'élabora le feu baron, sitôt la panique première, d'Exireuil aux gages de la baronne Saffre, l'armature, enfin victorieuse, ce côté essentiel fait défaut. Il n'était guère dramatique ? Cela prouve que, malgré tout, c'est une gageure périlleuse de porter sur les planches un livre. La genèse d'un roman, par définition, s'oppose à celle d'une pièce. L'antithèse est irrémédiable. Accordons, cela dit, que Brieux a fait tous les possibles prodiges. L'exposition, le bal d'ouverture, la chasse à courre, les rendez-vous d'affaires, tous ces épisodes épars sont groupés, traités de main de maître, avec, sans cesse, des trouvailles d'homme du métier, jaillissantes. Et la scène, si difficile, entre d'Exireuil et sa femme, cette page admirable du roman, *admirable par le silence*, la rougeur dénonciatrice, n'est pas moins réussie au théâtre, aussi belle quoique différente. (Grand et Cerny y sont superbes.) C'est de quoi, je pense, assurer un avenir honorable à la pièce, à laquelle le public, c'est certain, ne cherchera point les chicanes que j'ai dû noter, sans malice.



Curieuse pièce que *Le Duel* ! Pendant deux actes, les premiers, c'est un âpre, un ardent plaidoyer contre la confession, l'intrusion

du prêtre dans la vie de la jeune femme. Et puis, c'est juste le contraire. Le mauvais prêtre devient un héros. Il s'en va soigner les lépreux, mais oui, les lépreux, en Asie. Les félicités de Polyeucte inondent sa poitrine impure. Et il donne Pauline à Sévère. Je veux dire qu'il donne à son frère, à son propre frère — qu'il hait — la femme qu'ils aiment tous les deux, et qui les aime l'un et l'autre. Vous me direz que cet héroïsme est de qualité bien suspecte, que cette manière de partir est une manière de rester, fort dangereuse pour l'époux, que ces extases immatérielles sont encore trop près des autres... Vous me direz cela, peut-être. Et je ne vous contredirai pas ! Et de là vient que le public se sent, en ce dernier acte, à la gêne. Il fallait y être sublime. L'auteur n'y a été qu'éloqu岸nt. N'est pas Pierre Corneille qui veut... A présent, reprenons, je vous prie.

La charmante duchesse de Chailles, mariée à un répugnant infirme, aime le docteur qui soigne son mari. Elle en est ardemment aimée. Il n'y a entre ces deux êtres aucun obstacle réel, car tous les deux ils sont nobles d'esprit, et pourraient se fier à un lien occulte sans consécration immédiate. Mais voilà : la duchesse est bigote. Ou plutôt, sans être croyante, elle a gardé, comme tant d'autres, le besoin d'aller à l'église, la superstition du prêtre. Et c'est un prêtre qui se lève entre elle-même et sa vraie conscience, qui dresse le dogme contre le bonheur. Et ce prêtre, tout justement, c'est le frère du docteur Moret. Les deux hommes ne peuvent pas se sentir, séparés en tout dès l'enfance. Vous voyez quel il est, le duel. Qui va l'emporter, en cette âme de pénitente casuiste, religion ou libre pensée, fantôme d'au-delà, ou la vie ? La situation est prenante. Elle est développée avec force, non sans quelque banalité dans les discussions de principe. Mais Moret trouve l'arme juste, et le défaut de la cuirasse, j'allais dire de la soutane. Il dénonce à son frère, à la femme, le caractère trouble, équivoque, de leur prétendue alliance. Epouvantés, ils s'interrogent, et connaissent la vérité... N'est-ce pas ce que je vous annonçais ? Est-il une charge plus forte contre la douteuse douceur des effusions soi-disant mystiques ? Tout menace de finir très mal, par le sacrilège ou le cloître... L'auteur préfère nous frapper par le coup imprévu de la grâce. Le public en reste étonné, plus que touché. Et moi aussi.

Au total, un effort très réel vers la tragédie de pensée. De belles scènes ; une heureuse figure, celle de l'évêque missionnaire ; de l'éloquence et quelque sadisme ; de la ferveur et de l'impieété ; un manque de grandeur véritable et d'émotion spontanée ; une rare habileté dramatique. C'est, pour l'auteur du *Nouveau Jeu*, du *Vieux Marcheur* et d'autres farces, une triomphale soirée qui nous ramène au *Prince d'Aurec*. Lebargy et Mounet sont parfaits ; Bartet et Duflos, convenables... Quand donc jouera-t-on *Ces Messieurs* ?

GABRIEL TRARIEUX.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Le sauvetage humain.

Il y a vingt ans, le D^r L. Keeley, établi dans un petit village de l'Illinois, se fit ce raisonnement : on procède régulièrement au sauvetage des navires échoués et les compagnies qui s'en chargent distribuent de beaux dividendes. Le sauvetage humain, la guérison de ceux qui ont sombré dans l'alcoolisme, n'est pas organisé, sans doute parce qu'il paraît ne devoir rien rapporter. C'est un paradoxe. Guérir un alcoolique, c'est restituer au pays, à la société, un élément d'activité, donc de prospérité. Partant de ce principe, et grâce à un sérum dont il a gardé le secret, le D^r Keeley a sauvé en vingt ans environ 250.000 alcooliques américains. Il est mort, mais son œuvre lui a survécu. Les Etats-Unis comptent aujourd'hui 42 Instituts Keeley. L'Europe est lente à suivre cet exemple. L'Angleterre ne possède pour le moment qu'un seul établissement de ce genre fondé à Londres en 1892, à West Bolton Gardens, et dirigé par le capitaine Boxer. Le traitement est extrêmement simple. Il consiste en une injection de sérum Keeley, répétée quatre fois par jour. Le malade doit prendre en outre une cuillerée d'une potion spéciale toutes les deux heures. Et c'est tout. La guérison est assez rapide. Au bout de quelques jours, le besoin d'alcool dis-

paraît, l'appétit revient. En Amérique, il y a dans chaque Etat des Ligues Keeley ayant des milliers d'adhérents. La méthode Keeley exige après la cure une abstinence complète de spiritueux. 85 pour cent s'y conforment sans peine. Le Parlement anglais étudie la question de savoir s'il n'y a pas lieu de prendre, au nom de la société, à l'égard des alcooliques, les mêmes mesures qu'envers les déments et les aliénés, en les internant pour les soumettre à un régime obligatoire. On peut désirer, en tout cas, qu'il y ait partout des Instituts Keeley ou autres analogues ouvrant gratuitement leurs portes aux victimes d'un fléau que tant de gens n'ont pas la force morale de combattre eux-mêmes. Nous avons déjà signalé ici les bienfaits des sérums anti-alcooliques. L'œuvre du D^r Keeley mérite également l'attention.

Le télégraphe sans fil et le soleil.

Il résulte de nouvelles expériences complétant celles déjà faites en 1902 par Marconi, sur le transatlantique *Philadelphia*, que les signaux se transmettent par le télégraphe sans fil plus rapidement et à plus grande distance la nuit que le jour. Le soleil n'est pas favorable aux communications. Ce phénomène étrange, inexpliqué pendant quelque temps, a fait l'objet d'études plus atten-

tives dans divers pays. Le célèbre météorologiste et chimiste suédois Arrhénius s'en est occupé spécialement, et il vient de faire connaître les premiers résultats de ses observations. Suivant lui, l'espace interplanétaire est rempli d'électrons continuellement projetés par le soleil, et rendant l'atmosphère du côté éclairé de la terre moins transparent aux ondes de Hertz. Le professeur J.-J. Thomson, de Cambridge, croit que les électrons agissent obstructivement en absorbant une partie de l'énergie mise en liberté dans une station de transmission. Il reste à vérifier si ces hypothèses sont fondées, mais il est dès maintenant certain qu'un message expédié par le système Marconi en pleine clarté de soleil ne fournit que les deux tiers du parcours effectué en pleine obscurité nocturne.

Le langage à l'envers.

M. Poulsen vient de construire un appareil intéressant qui permet d'enregistrer phonographiquement une conversation reproduite à l'envers. L'utilité de cet instrument n'est pas encore bien démontrée, mais l'application en sera sans doute faite à des études laryngoscopiques. Bornons-nous pour le moment à décrire l'invention qui ouvre, selon le professeur Nipper de l'Université de Washington, un nouveau champ à la linguistique. Dans l'appareil de Poulsen l'enregistrement est magnétique et se fait sur un fil ou ruban d'acier. Celui-ci s'enroule et se déroule sur deux bobines mues électriquement. En allant de l'une à l'autre, il passe entre les deux piles d'un aimant et reproduit les syllabes prononcées dans un récepteur téléphonique par induction magnétique. Si le fil suit la même direction que

celle qu'il avait en recevant la communication, celle-ci est reproduite comme dans le langage ordinaire. Si, au contraire, on fait marcher le fil en rétrogradant, la communication est transmise syllabe par syllabe à l'envers. On peut ainsi créer un langage absolument inversé comme les figures réfléchies par certains miroirs. Et ce ne sont pas seulement les mots, ce sont aussi les constructions qui sont renversées. Poulsen l'appelle le « langage négatif ». Que peut-on en retirer pratiquement? C'est à chercher, mais ceux qui ont suivi la méthode d'Ollendorff se rappellent la boussole de Jack, ce marin qui pouvait réciter la rose des vents aussi rapidement à rebours qu'autrement, tandis que le moine ne disait ses prières que d'une seule façon, en suivant l'ordre régulier des mots. Le phonographe de Poulsen n'est encore qu'un jouet amusant; demain peut-être il trouvera sa place dans un laboratoire de biologie.

La bronchite.

Depuis les travaux de Laennec, l'étude de l'inflammation des bronches et des maladies qui en résultent a été l'objet d'un très grand nombre d'observations, et il n'y a pas de médecin qui n'y ait apporté la contribution de son expérience personnelle. Cela n'empêche pas les bronchites, sous toutes les formes, de faire constamment des milliers de victimes plus ou moins atteintes. Le Dr Franz Nagelschmidt croit qu'il faut en attribuer surtout la cause non seulement au peu de précautions que l'on prend en général pour ne pas s'enrhumer, mais surtout au manque d'entraînement du corps par la pratique de l'hydrothérapie. On ne s'accoutume pas au froid et aux influen-

ces qu'il exerce sur l'organisme. On se couvre trop ou trop peu, et l'on s'expose sans cesse, avec une insouciance toujours expiée, aux courants d'air. Beaucoup de gens d'ailleurs n'ont aucune notion de ce qui provoque la bronchite. Combien en est-il qui sachent qu'elle est déterminée par des germes auxquels le refroidissement du corps offre un milieu de culture plus avantageux ? Durck a démontré que des lapins infectés de pneumocoques, lorsqu'on les soumettait à un froid rigoureux, manifestaient presque aussitôt des symptômes de pneumonie, tandis que ceux de ces animaux qui échappaient à cet abaissement de température survivaient. Le froid devient ainsi l'auxiliaire des chances de succès des bactéries pathogènes qui attaquent le corps. Nagelschmidt, poursuivant les études de Durck, a décrit récemment l'action du froid sur le sang et sur les germes qui s'y développent. Il a pris pour sujets de ses expériences des lapins et des chèvres qu'il a immergés totalement ou partiellement dans l'eau glacée pendant une durée plus ou moins longue. Il a reconnu que lorsque ces immersions étaient subites, produisant sur le corps des impressions instantanées, celui-ci perdait une grande partie de ses moyens défensifs et devenait aisément la proie des infections de toutes sortes. Au contraire, en exposant le sujet progressivement à des degrés de froid dont l'intensité est peu à peu augmentée, on augmente sa résistance aux infections.

M. Nagelschmidt en conclut qu'il est nécessaire d'endurcir le corps au froid, et il rappelle que dans les régions arctiques où les germes de l'influenza ne peuvent vivre, la bronchite n'existe pas, les habitants du pôle pouvant impunément, parce qu'ils en ont

l'habitude, avoir les pieds humides et le corps gelé.

La création artificielle de la vie.

M. Jean Finot a résumé dans *la Philosophie de la longévité* tous les travaux importants qui ont été faits en France et ailleurs en vue de résoudre le problème de la création artificielle de la vie. Un professeur américain, le Dr Littlefield, d'Alexandria, dans l'Etat d'Indiana, vient de publier les résultats de quelques-unes de ses expériences dans ce sens. Partant de l'idée que la force vitale est une manifestation d'énergie, il s'est attaché à produire celle-ci chimiquement, en tenant compte du transformisme de la matière et de ses phases successives : cristal, végétal, animal. Il a commencé par exposer à une atmosphère ammoniacale pendant 90 minutes, une solution de sel commun. Le cristal de sel s'est modifié sous cette action : la forme cubique caractéristique est devenue triangulaire, et il en a conclu que ce qui déterminait ces changements était peut-être une force vitale. On sait que des expériences très curieuses, relatées il y a quelque temps, ont fait supposer que les cristaux présentent des phénomènes analogues à ceux de la vie. M. Littlefield a renouvelé ces expériences avec d'autres sels et obtenu des effets du même genre. A la vérité, les formes réalisées ont été exclusivement microscopiques ; mais les photographies qu'il a prises et qu'il publie sont certainement intéressantes. C'est ainsi que des solutions alcalines lui auraient fourni des végétaux et permis d'établir les relations du minéral à la plante dans l'œuvre de la création vitale. Ces végétaux créés chimiquement (?) s'enferment dans une seule goutte de la solution dont les dimensions

ne dépassent pas celles d'une goutte d'eau, mais en les photographiant avec un agrandissement de 2.500 diamètres, l'observation photomicroscopique a été probante. M. Littlefield prétend avoir obtenu également, et toujours chimiquement, des preuves microscopiques marquant le passage de la vie végétale à la vie animale... « Je me suis attaché, dit-il, à suivre les processus de la nature. J'ai cherché et réussi à créer dans l'eau fraîche additionnée de produits chimiques des formes végétales et j'ai placé celles-ci ensuite dans une solution d'eau salée, correspondant à l'eau de mer, en laissant l'évaporation se poursuivre pendant 28 jours à une température de 70° Fahrenheit correspondant à la température de la mer pendant la période de la création animale primitive sur la terre. Cette méthode a fait naître des êtres vivants correspondant aux mollusques. » M. Littlefield ajoute que la vie, il est vrai, ne s'est prolongée que quelques instants dans ses créations artificielles. En faisant toutes nos réserves relativement à ces communications du savant américain, nous croyons cependant devoir les faire connaître.

— **La vente des poisons liquides.** — Les cas d'empoisonnement accidentel, par suite de l'usage, dans la désinfection, le blanchissage, etc., de produits liquides contenant des substances toxiques, deviennent de plus en plus fréquents. L'obligation imposée aux vendeurs de coller sur la bouteille une étiquette spéciale n'est pas une garantie suffisante. Le consommateur ne lit pas l'étiquette ; il lui arrive même, tant il est négligent, de se servir de la bouteille, quand elle est vidée, pour l'emploi ordinaire. Pour aider à éviter ces méprises fatales, M. Katz vient de faire breveter un nouveau système de fermeture des bouteilles renfermant du poison : acides, eaux de

Javel, etc., produits pharmaceutiques et autres. Cette fermeture, qui a quelque ressemblance avec celle employée pour les cannettes de bière, est munie d'un cadenas qui ne peut s'ouvrir qu'avec une clef spéciale. Le consommateur, pour faire usage du produit, doit donc être en possession de sa clef et ouvrir sa serrure. Cette double opération rappelle nécessairement au plus distrait qu'il a affaire à du poison et ne doit pas laisser celui-ci à la portée de tout le monde. L'invention est anglaise. On parle de rendre en Angleterre la fermeture Katz obligatoire.

— **Le percement du Simplon** est à peine achevé que déjà les deux gouvernements, italien et suisse, ont conclu des traités pour y établir des fils souterrains en vue des communications télégraphiques et téléphoniques. Le produit des taxes à percevoir sera réparti entre les deux Etats, au prorata de la longueur des fils. Les deux stations de Briga et Domodossola seront pourvues de bureaux télégraphiques et de cabines téléphoniques. La station de Domodossola communiquera avec le réseau des principaux centres d'Italie.

— **Les machines à écrire** se perfectionnent. On les emploie maintenant régulièrement dans les travaux de comptabilité. Une maison américaine vient d'y adapter un appareil très simple qui fait automatiquement les calculs, de telle façon que lorsque le dactylographe a terminé la transcription d'une facture, le total est aussitôt indiqué par la machine à calcul. Cet appareil peut servir avec toutes les machines à écrire.

— **Le cerf-volant photographique** est appliqué par M. Emile Wenz, de Reims, au lever des plans géodésiques et géographiques. C'est une innovation dans la cartographie qui, en se précisant, ne manquera pas de rendre des services importants. Ce procédé réclame toutefois encore un complément d'expériences.

— La pathologie et physiologie botaniques, en y comprenant la bactériologie du sol, trouve en Amérique, dans l'agriculture pratique, des applications de plus en plus intéressantes et constantes. Le cultivateur américain commence à reconnaître que sa routine doit faire place à la science agronomique, qu'il ne suffit pas de savoir comment on plante, sème et laboure, mais qu'il faut, pour tirer profit de la nature, posséder tous ses secrets. C'est le véritable moyen de faire

produire à une terre les rendements avantageux, de prévenir les maladies des plantes, d'utiliser efficacement les engrais, au lieu d'en laisser perdre les principes fertilisants dans l'air. Aussi les conférences pratiques se multiplient-elles, accompagnées d'expériences, dans tous les districts ruraux. Les Universités populaires agricoles se propagent dans ce but. L'exemple est à suivre en France.

D^r L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

La reprise d'*Armide* à l'Opéra a été particulièrement brillante. On ferait peut-être bien de revenir à cette musique délicate que le public applaudit avec tant de chaleur. Rappelons que la pièce est de 1777 et que la dernière reprise à l'Opéra date de 1825.

x

Le grand succès du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts pour la sculpture est l'*Adam et Ève*, de Bartholomé ; dans la peinture, parmi les toiles les plus originales, il y a *le Christ chez les humbles*, où Lhermitte a représenté, comme de Uhde, un Christ au milieu de paysans d'aujourd'hui, des *Espagnoles*, de Zuloaga, qu'on dit être son chef-d'œuvre ; un *Marché aux coqs* d'Anglada-Camarasa, éclatant de soleil ; des *Portraits*, de Lavery, peints avec souplesse ; *la Ville d'Avilla*, par Cottet ; des *Intérieurs de Versailles*, de Lobre ; des *Portraits* de François Guignet ; un *Groupe d'amis* de Lucien Simon, etc.

x

La 1^{re} Chambre supplémentaire a décidément condamné les deux directeurs de théâtre et les trois

auteurs qui leur avaient confié leurs pièces en dépit des statuts de la Société des Auteurs : c'est l'affaire du trust des Théâtres. La Société des Auteurs dramatiques avait pour but, dans ce procès, d'empêcher la réunion de plusieurs entreprises théâtrales aux mêmes mains, car MM. Richemond, Roy et Daval exploitent ensemble l'Athénée, les Folies-Dramatiques et les Bouffes-Parisiens. Le jugement a répondu également à M. Chancel qui prétendait que la Société faisait aux stagiaires une situation inférieure à celle des sociétaires, qu'il n'y avait entre eux que la différence du droit ou du non droit à la retraite et de la présence ou de la non présence à l'Assemblée générale, que les auteurs dramatiques y entraient volontairement, que par conséquent ils devaient en respecter les règlements.

x

A la suite de cet incident s'est formée une Société des directeurs de théâtre, composée de Porel, Fontanes, Grisier, Deval et Richemond. Guitry, Antoine, Samuel, Franck, Charlot et Micheau ont refusé d'en faire par-

tie; sept autres directeurs ne se sont pas prononcés.

L'objet de cette association est l'aide mutuelle et la défense des intérêts communs vis-à-vis de l'administration et des différents corps de métier avec lesquels ont à faire les directeurs de théâtre.

x

Le dernier ouvrage de Edmondo de Amicis a fait naître en Italie de violentes discussions. Son *Idioma gentile* est écrit à la glorification du noble parler toscan et pour combattre l'habitude qu'a la haute société de parler français, l'usage qu'ont beaucoup d'écrivains de se servir de dialectes et jusque chez les maîtres d'école la tendance qui leur est fréquente de faire leur classe en piémontais ou en vénitien par exemple.

Ce livre contient une partie scientifique et philologique très précieuse.

x

Les romans qu'on annonce pour paraître sous peu sont : *les Égaréments de Minne*, de Willy; *l'Accordeur aveugle*, de Marcel Prévost; et hier a paru la traduction du dernier ouvrage écrit par Maxime Gorki : *En prison*.

x

A peine Gabriel d'Annunzio a-t-il terminé sa *Torche sous le boisseau* qu'il travaille à la dernière partie de sa tétralogie, *le Dieu proscrit*, dont le protagoniste est l'antique dieu des peuples *des Marii*, qui vivait sur les bords du lac Fucino.

x

La prochaine nouveauté musicale de l'Opéra sera *Bouddha*, opéra en quatre actes, du compositeur allemand Max Vogrich; Richard Strauss vient de terminer un opéra en un acte sur un libretto

tiré de *Saldmé* d'Oscar Wilde; Gênes a accueilli avec enthousiasme le *Moïse* de Giacomo Orefice.

x

Stephen Phillips a composé un *Néron* que Beerbohm Tree donnera en automne sur son théâtre. L'écrivain professe pour son héros une opinion différente de celle qu'on a d'habitude. Ce n'était pas un monstre, dit-il, et pas un méchant homme dans le sens habituel du mot. C'était un esthète. Il ne réalisa pas ses rêves en vers, comme un poète ordinaire, mais dans la vie réelle. Il a cherché le rythme et la poésie dans les gémissements humains et dans les spasmes de la mort. Il a imprimé sa pensée dans des actions comme l'incendie de Rome. Ce n'était pas un froid meurtrier, mais le meurtre était pour lui une scène d'un de ses drames.

x

La renaissance idéaliste s'affirme dans l'art dramatique comme dans la poésie. Elle se rattache à Péladan, auteur d'*Œdipe* et *le Sphinx*, de *Sémiramis* et *Babylone*, à d'Annunzio, auteur des *Victoires mutilées*; à Catulle Mendès, auteur d'*Iphigénie* et *Ajax*, Edouard Schuré, auteur du *Théâtre de l'Ame*, à A. Samain, auteur de *Polyphème*; ce mouvement a pour représentants, à l'époque actuelle, Suarès, dont on vient de publier la tragédie d'*Électre* et *Oreste*; Mécislas Golberg, qui a écrit un *Prométhée repentant*; Elémir Bourges, qui a écrit *la Nef*, Jules Bois, qui a donné *Hippolyte couronné*, enfin Joachim Gasquet, qui a fait jouer dernièrement *Dyonisos*.

x

On organise actuellement à Anvers une exposition des œuvres

de Henri Leys, le peintre de genre et d'histoire, qui fut un des plus grands de la Belgique actuelle, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à la fondation d'une école de peinture nationale. Il était né en 1815 et mourut en 1869. Son *Massacre des échevins de Louvain*, sa *Fête flamande*, son *Albert Dürer à Anvers*, etc., sont ses meilleures toiles.

x

Le Congrès archéologique d'Athènes a offert à ses membres des plaisirs d'une essence assez rare. A la réception donnée à l'école française, on a dit *la Prière sur l'Acropole*, et représenté deux à-propos, écrits pour la circonstance, l'un par M. G. Radet, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, l'autre par M. E. Blémont. Le lendemain, dans le *Stade*, des amateurs ont joué *l'Antigone de Sophocle*, dans le texte original.

x

Blasco Ibanez publie un nouveau roman, *la Bodega*, où il étudie la question ouvrière au pays de Jerez, et Azarin, fait paraître *los Pueblos*, essai sur la vie provinciale.

x

Il y a en Italie cent sept troupes dramatiques jouant en italien et sept jouant en dialectes italiens. On compte plus de vingt et une troupes de variété comme celles de Frégoli et de Maldacea, vingt-huit troupes d'opérettes et dix-sept troupes de marionnettes, en tout cent quatre-vingt troupes nomades en général; les théâtres fixes sont peu nombreux.

x

Le prix du Théâtre alsacien, qui a été fondé à Mulhouse, a été accordé au docteur A. Dinter, pour sa comédie : *Le docteur Schmugler*.

x

Madame Bovary va être mise sur la scène, par William Busnach.

x

A propos du *Mariage de William Ashe*, le dernier roman de Mme Humphry Ward, où elle se montre une rivale de miss Marie Corelli et non de George Eliot malheureusement, on a cité les chiffres de vente de quelques-uns des livres des deux authoress. On a vendu 120 000 exemplaires d'*Eleonor*; de *La Fille de Lady Rose*, 165 000; on croit que le *Mariage de William Ashe*, atteindra 200 000 exemplaires.

x

Les recettes de l'Opéra, pendant le mois de mars, se sont élevées à 256 244 francs pour 17 représentations, soit une moyenne de 15 073 francs par spectacle. Les œuvres qui ont réalisé les plus fortes recettes sont : *Faust*, *la Walkyrie* et *Lohengrin*.

Pendant ce même mois, à l'Opéra-Comique, on a réalisé 246 090 francs de recettes, malgré trois représentations populaires, ce qui forme une moyenne de 6 476 francs par jour. L'ouvrage qui a atteint la plus forte recette est *Werther*, 9 630 francs; après viennent : *Carmen*, 9 475 francs; *Louise*, 9 401 francs; *le Jongleur*, 8 769 francs et *Manon*, 8 689 francs.

x

M. Michel Mortier vient de recevoir, pour le théâtre des Capucines, une pièce en un acte et en prose, *Machin fils*, de M. Edouard de Morsier. La donnée en serait, dit-on, très nouvelle, et le cadre, imprévu, ne serait pas loin de certaine « coupole », au bout du pont.

JACQUES DE COUSSANGES.

REVUES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES⁽¹⁾

A. — Revues françaises

I

Correspondant, 10 avril.

L'abbé Félix KLEIN explique comment est pratiquée la *séparation des Eglises et de l'Etat aux Etats-Unis*. Le système de contributions volontaires règne dans tous les Etats ; la séparation a fait du bien à tous. La législation n'a pas pour but d'imposer aux Eglises des règlements arbitraires, mais prépare des cadres aussi souples que possible à la satisfaction légale de leurs désirs et de leurs besoins. Les biens meubles ne sont limités presque nulle part, les immeubles le sont un peu plus fréquemment ; un des caractères les plus libéraux de ces lois, c'est la facilité avec laquelle les évêques peuvent posséder et administrer directement tous les biens religieux. Dans beaucoup d'Etats même, les évêques à eux seuls, ont le droit de former une *corporation sole*, une corporation individuelle qui jouit de tous les privilèges attachés à ce titre et qui se renouvelle d'elle-même, au nom de leurs successeurs. — Ludovic de CONTENSON caractérise *l'âme japonaise, d'après Lafcadio Hearn*, cet Anglais, mort récemment et célèbre au Japon autant qu'en Europe. Né aux îles Ioniennes d'un Irlandais et d'une Grecque, il vint en Amérique, puis au Japon, où il se fit naturaliser sous le nom de Koizumi Yakumo. Un élément dont il faut tenir compte en Extrême-Orient, c'est la menace d'une crise sociale intense, conséquence forcée d'une révolution économique trop subite. — Charles DUPUIS, à propos de *l'incident de Hull*, remarque que les

commissions internationales d'enquête peuvent être des instruments utiles et bienfaisants, mais qui veulent être maniés par d'hâbles et bons artisans de la paix.

Nouvelle Revue, 15 avril.

H. POINCARÉ reconnaît qu'il y a deux ordres de vérité : la vérité scientifique, la vérité morale. La vérité est le seul but qui mérite d'être poursuivi ; peut-on l'atteindre ? Ou même peut-on seulement l'approcher ? L'intelligence de l'homme qui sert à cela offre des variétés infinies. Elle examine les cadres dans lesquels la nature nous paraît enfermée, le temps et l'espace ; c'est l'objet des mathématiques qui nous ont donné un langage ; il nous sert à pénétrer l'harmonie interne du monde. La meilleure expression de cette harmonie, c'est la loi. Les progrès de la science ont semblé mettre en péril les principes les mieux établis ; rien ne prouve qu'on n'arrivera pas à les sauver. La réalité objective est ce qui est commun à plusieurs êtres pensants ; là-dessus repose *la valeur de la science*. — Eugène MOREL déclare que si on a beaucoup lu *Jules Verne*, il a eu beaucoup d'influence. Goncourt se vantait d'avoir créé les trois grands mouvements de son temps : le naturalisme, le dix-huitième siècle, le japonisme. J. Verne a prévu l'anglomanie, l'expansion coloniale, le machinisme, le tourisme. — Suite des lettres du *Maroc*. Il ne faut pas prolonger l'erreur qui consiste à considérer le Maroc comme un pays de protectorat

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, allemandes, anglaises, américaines, néerlandaises et polonaises* dans notre numéro du 15 avril.

où nous sommes les maîtres. Le Maghzen envisage avec joie la visite de l'empereur d'Allemagne; le plus clair résultat de la fermeté dont M. Saint-René Taillandier a fait preuve est de nous avoir donné Mouley-Abd-el-Aziz pour auxiliaire et, en quelque sorte, pour interprète favorable auprès de son peuple.

Quinzaine, 16 avril.

D'après Henry de MONTARDY, le souci qui a dominé les pensées de l'empereur d'Allemagne dans son voyage au Maroc a été de faire prospérer la supériorité économique de l'Allemagne, le triomphe de ses commerçants. A côté de l'impérialisme turbulent et empanaché, il y a place pour un impérialisme raisonné, d'affaires, qui, lentement, méthodiquement, déloge les autres peuples des places qu'ils occupent. Le commerce de l'Allemagne qui, au Maroc, était nul il y a quinze ans, atteint aujourd'hui quarante millions, représentant 14 pour 100 du trafic total du pays, 6 pour 100 de ses importations, 24 pour 100 de ses exportations. A Tanger, à Rabat, à Mazagan, partout l'Allemand complaisant oppose sa politesse à la brutalité anglaise. — Des documents inédits sur les relations de *Lamennais et Béranger*, nous donnent le curieux spectacle de l'amitié de ces deux hommes si différents. Béranger reconnaît en son ami l'éducateur de la jeune démocratie, le prophète du temps nouveau. D'abord éloigné de Lamennais par ses préventions contre le catholicisme, il découvre ce qu'eût été son œuvre catholique : fonder sur une sociologie chrétienne l'éducation sociale du quatrième état. — Eugène BOEGLIN réclame dans l'Eglise, des évêques jeunes; les évêques âgés sont trop enclins à la routine. Après la séparation,

les évêques se réuniront en conférences, comme ils le font dans beaucoup de pays, en Italie, en Prusse, en Autriche, où un comité permanent d'évêques prépare le programme annuel de chaque réunion générale.

Renaissance latine, 15 avril.

André BELLESSORT peint ainsi la reine de Roumanie, *Carmen Sylva* :

Des yeux d'un iris extraordinairement bleu et qu'une éternelle surprise des choses de ce monde semble illuminer, un sourire qui se pose sur tout et dont chacun peut se croire encouragé ou consolé, un timbre de voix très jeune et des mains qui, même vides, ont toujours l'air de semer des fleurs.

Le roi possède une énergie concentrée et habilement contenue. Il compte peut-être parmi les hommes exceptionnels qui ont le droit de penser qu'ici-bas ils furent nécessaires. En Roumanie, un ministère ne disparaît jamais du fait des Chambres. Il remplit sa mission, et, quand il l'a remplie, il commet des fautes. Le parti adverse organise des réunions adverses et au sortir, il y a des rencontres avec la police. L'ordre de la rue est un instant troublé, le ministère se retire. Alors le roi intervient et conseille la retraite; tout dépend du roi. — *Une idylle sous le Directoire*, ce sont les amours du chevalier de la Rodonnière et de Mlle Floré d'Andin que nous raconte le baron de MARICOURT. S'étant soustrait à la réquisition, le chevalier fut emprisonné au Temple; il épousa Flore lorsqu'il en sortit. — Albert MÉTIN apprécie l'attitude du Maroc vis-à-vis des puissances. La presse anglaise se prononce beaucoup plus énergi-

quement qu'on ne le fait en France contre l'opportunité du voyage du Kaiser à Tanger. Les gouvernements de Londres et de Paris affirment que leur entente est toujours solide. Ces manifestations sont exagérées si elles constituent des menaces, insuffisantes si elles ne servent qu'à consoler notre amour-propre. Le succès des négociations franco-américaines est la seule solution pour un pays prévoyant qui ne veut ni expédition militaire, ni renonciation.

Revue des Deux Mondes, 15 avril.

Le comte d'HAUSSONVILLE fait paraître le journal que son père a tenu pendant la journée du 31 octobre 1870. L'indécision régnait à l'état-major de Paris; après avoir été fait prisonnier à l'Hôtel de Ville par les insurgés, Trochu trouvait à les excuser. S'étant laissé prendre, le 3 octobre, comme dans une souricière à l'Hôtel de Ville, les membres du gouvernement de la Défense nationale jugeaient tout naturel le lendemain de n'ordonner aucune mesure pour leur sûreté personnelle. — Suivent des lettres de H. TAINE, écrites pendant la Commune. Au commencement, il croit que la Commune va s'user, qu'il y a division entre elle. Paris d'abord a sa physionomie ordinaire; anarchie tranquille et complète. La Commune s'affirme, les événements se précipitent. Taine, qui a fait son cours à l'École des Beaux-Arts jusqu'au 3 avril, est à Orsay; et il ébauche en pensée son futur livre sur la France contemporaine.

Dans les matières un peu difficiles, dit-il, comme les questions de gouvernement, de société, de constitution politique, l'intelligence moyenne du Français est insuffisante; il est borné, il se paie de mots, il se croit compé-

tent, et ne voit pas même que la question est délicate, abstruse. Et à défaut d'intelligence suffisante, il n'a pas l'instinct de l'Anglais ou en général de l'homme du Nord.

Arrivant en Angleterre, il écrit : Ici,

Deux principes inconnus en France, admis universellement, et appliqués fidèlement dans tous les pays libres : 1° quand la majorité a prononcé, se soumettre franchement, sérieusement, ne pas garder l'arrière-pensée de la violenter par un coup d'Etat; 2° permettre à la minorité de dire et imprimer tout ce qui lui convient. Voilà les droits de la majorité et de la minorité; ni l'une ni l'autre ne sont respectées en France... Le grand mal du socialisme actuel, c'est qu'il n'a pas pour fond, comme le puritanisme, ou même le catholicisme de la Ligue, un principe moral, l'idée d'une réforme intérieure et personnelle de la volonté et du cœur.... Il n'est qu'un système et une ligue à l'usage des appétits, de l'envie et de toutes les passions destructives.... M. Harrison formule leur doctrine (des communards) ainsi : « Arranger la société de façon que le capital soit employé à de plus nobles usages. » Et, très évidemment selon moi, c'est une phrase de ce genre qui a armé les cent mille communaux insurgents de Paris.

THUREAU-DANGIN démêle les origines du *Mouvement ritualiste dans l'Eglise anglicane*. Les ritualistes ne se sont attachés au cérémonial que parce qu'ils y ont vu l'expression naturelle et nécessaire de la doctrine, une façon de professer leur foi et de

l'imprimer dans l'esprit et l'imagination d'un public toujours sensible aux formes extérieures. — Mme du Deffand cultiva en *Julie de Lespinasse* les deux qualités qu'elle prisait par-dessus tout, la sincérité et le bon sens ; elle ne pouvait souffrir l'affectation. Le MARQUIS DE SÉGUR souligne donc chez Mlle de Lespinasse la simplicité dans le ton, la mesure dans le langage, la justesse dans l'esprit, l'éclectisme dans les idées. D'Alembert fut cause de la querelle entre la protectrice et la protégée ; dès l'heure où elle quitta Mme du Deffand, il ne reparut pas dans le salon dont il avait été l'oracle.

Revue de Paris, 15 avril.

C. de FREYCINET récapitule les événements qui ont précédé la prise de *Fachoda*. Au moment de l'arrivée des Anglais en Egypte, le Khédivé exerçait sa domination sur le cours entier du Nil. En 1882, on commença à parler de l'influence du Mahdi ; mais les vraies causes de trouble furent : l'abolition de l'esclavage, les exactions dont les indigènes étaient victimes de la part des autorités, et enfin le rappel d'une partie des troupes. Marchand fut chargé d'explorer les territoires qui étaient laissés à notre disposition éventuelle par la Convention congolaise du 4 août 1894, il devait en somme atteindre *Fachoda* sur le Haut-Nil. Pendant la marche de Marchand, une bataille décisive se livrait à *Omdurman*, et était gagnée par le général *Kitchener* ; il prit *Khartoum*, poussa jusqu'à *Fachoda* et y trouva *Marchand*. Si nous avions insisté pour que l'Angleterre nous laissât une enclave sur le Nil, elle nous aurait répondu qu'elle ne pouvait disposer des domaines du Sultan qu'autrefois nous demandions

qu'elle évacuât. — WAGNER écrit de Paris à *Mathilde Wesendonk*, qu'après un an de séjour à Paris, il n'est pas encore allé au Louvre. Il nomme quelques-unes de ses connaissances, Mme Ollivier, Mme de Pourtalès, etc. Il est malade ; ses nerfs ont été excités au plus haut point par les répétitions à l'Opéra de *Tannhäuser*. — Le capitaine D'OLLONE pense que la Chine est un monde, mais c'est grâce aux lettrés qu'elle peut se reconstruire ; c'est parce qu'ils y maintiennent l'unité du savoir, l'unité des traditions, que tout nouveau conquérant y retrouve du premier coup une administration toute prête, la même sous toutes les dominations.

Revue générale des sciences 15 avril.

A. LACROIX décompose le mode de formation d'un dôme volcanique et la cristallisation des roches éruptives *quartzifères*, d'après les observations faites au cours de l'éruption de la montagne *Pelée*. — R. SWYNGEDAUF juge la valeur de l'enseignement technique dans les Universités et entre autres l'Institut électrotechnique de l'Université de Lille et Maurice CAULBERG décrit les yeux chez les animaux *abyssaux*, c'est-à-dire chez ceux qui vivent dans les grandes profondeurs de la mer.

Science au XIX^e siècle, 15 avril.

L. DRIN montre comment on épure les eaux par l'électricité, Edmond SERGENT comment on conduit une campagne antipaludique ; l'hygiéniste doit devenir entomologiste, donner la chasse aux moustiques, puis les disséquer ; ensuite il deviendra pêcheur et découvrira dans les eaux les larves, les nymphes et même les œufs des Anophèles. Il fera pétrolier leurs gîtes et garantira l'intérieur des habitations par des grillages.

II. — REVUES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

Journal des Economistes, avril.
— K. KIJIMA calcule la somme des emprunts contractés par le Japon; leur total est de 1 milliard 64.918.951 yens. Si on répartit cette somme entre ses 50 millions d'habitants, nous aurons par tête 21,5 yens, ce qui équivaut à peu près à 54 francs. — Un décret du 16 février dernier a fixé à 388.001.283 francs en recettes et dépenses le budget de la Ville de Paris pour l'exercice 1905. Bien que l'octroi traverse une phase critique et que son rendement ait subi une diminution considérable, 40 à 45 millions environ, c'est encore la source la plus importante des revenus de la Ville. Il doit lui procurer 110 millions. Les recettes à provenir des taxes de remplacement et des centimes communaux sont évaluées à 44 millions et 36 millions. En somme, cette situation budgétaire réclame une extrême prudence et exige la plus stricte économie.

Mouvement socialiste, 1^{er} avril.
— Selon Pierre DORMOY, le rôle du parti parlementaire dans le socialisme est de prendre part aux luttes qui mettent aux prises les diverses fractions de la bourgeoisie; son importance est donc de second ordre; il doit poursuivre la désorganisation de l'Etat, en subordonnant son action aux fins de l'organisation syndicale révolutionnaire. — Enrico LÉONE découvre la tendance qu'a le socialisme syndicaliste à ruiner une série d'idées erronées, d'exagérations électorales et qui ont constitué l'infirmité du socialisme international. — En Hongrie, aussi, Armand MANTEAU constate que l'action parlementaire en particulier,

et politicienne en général, détourne l'ouvrier de sa véritable voie : *l'émancipation par ses propres forces.*

Réforme Sociale, 16 avril. — Emile PIERRET visite le Palais de la femme et s'arrête devant les œuvres sociales : *Société des habitations à bon marché, La Société des crèches, l'Union familiale, l'Ecole foraine*, etc., etc. — Jules GREC fait la monographie d'une commune rurale, de Vence, dans les Alpes-Maritimes. Les domestiques reçoivent de 20 à 25 francs par mois et sont nourris et logés. Le prix de la journée des autres ouvriers est de 2 francs; les femmes sont payées de 1 franc à 1 fr. 25 et 1 fr. 50 au moment de la cueillette de la fleur d'oranger. Les paysans prennent trois repas par jour. Le mouvement coopératif et mutualiste gagne dans le département des Alpes-Maritimes.

Revue internationale de Sociologie, mars. — G. SCHMOLLER construit l'histoire sur celle des luttes et de la domination des classes. Plus petits, plus primitifs, plus grossiers sont les corps sociaux, moins importants sont les antagonismes de classes. L'histoire économique, sociale et politique se décompose donc en périodes de paix sociale et en époques de luttes sociales. — J. NOVICOW combat le Darwinisme social. La lutte de l'homme contre l'homme ne sera pas éternelle, un jour viendra sans doute où les hommes s'uniront pour lutter contre les forces de la nature. — A. GROPALI suit le mouvement social en Italie. Il peut y avoir alliance

entre la fraction la plus moderne de la démocratie et la fraction réformiste de l'ancien parti socialiste.

Revue philanthropique, 10 avril.

— Le D^r LUCAS-CHAMPIONNIÈRE parcourt les *hôpitaux de Londres*; il est frappé tout d'abord de voir dans les grands hôpitaux des salles spacieuses, propres, bien chauffées, bien éclairées; il y a souvent des fleurs; on y fait peu de bruit. Tous les services sont aux mains de femmes de tenue parfaite, élégante même; ce sont des personnes instruites. Malgré cette supériorité à première vue, la supériorité de l'assistance est de notre côté. L'Assistance publique parisienne est obligée de faire face aux besoins de la population pauvre qui sont sans limites. Les hôpitaux de Londres sont une manifestation d'une bienfaisance privée et limitée. Quand les salles sont pleines, on refuse les malades; chez nous, on ajoute des brancards. — G. CROSMAYREVILLE discute une question connexe, le *traitement des infirmiers et des infirmières*. Souvent, en effet, un seul infirmier a la garde de 20 ou 25 personnes malades de la fièvre. Il a à soigner les malades et à nettoyer la salle; l'infirmier s'épuise, le malade est négligé.

Revue politique et parlementaire, 10 avril. — J. LÉVELLÉ propose des *réformes nécessaires dans les facultés de droit*; il faudrait perfectionner l'enseignement classique du droit, et créer un enseignement moderne du droit. — Le *Simplon* sera ouvert à l'exploitation dès cet automne. Allons-nous créer une nouvelle ligne entre Lons-le-Saunier et Genève, ou améliorerons-nous les conditions de la traversée du Jura entre Mouchard et Lausanne? C'est la Faucille

qu'il s'agit d'ouvrir et qui donnera issue à nos débouchés se dirigeant vers l'Italie et la Suisse. — *Notre protectorat catholique* est menacé de tous côtés, assure Frantz DESPAGNET. En 1886, à la suite des événements du Tonkin, la Chine proposa au Saint-Siège d'établir entre Rome et Pékin des relations diplomatiques; Léon XIII, mécontent de notre politique religieuse, se prépara à envoyer un légat. M. de Freycinet conjura ce danger. Le Concordat une fois dénoncé, Pie X favorisera-t-il les revendications des puissances intéressées à nous faire perdre notre protectorat en Chine, qui est, du reste, d'une solidité bien précaire?

Revue socialiste, mars. — Auguste JAVEL nous découvre un *Proudhon intime*, prote à Arbois. Dans ses discussions, il appelait Fourier un idiot fieffé. — E. VANDERVELDE communique *ses impressions d'Amérique*. Il visite Ellis Island, l'île des émigrants, où on les débarque tous, afin de procéder à leur examen médical et social. Trois ou quatre mille personnes sont passées en inspection chaque jour; 1 pour 100 sont refusées, mais les Compagnies de navigation ont déjà fait un triage. Les adhérents de l'*American Federation of Labor* sont au nombre d'environ deux millions; ils refusent de transporter la lutte de classes sur le terrain politique. L'*American labor association* a, au contraire, des aspirations nettement socialistes. La lutte des classes est aussi violente en Amérique qu'en Europe. — E. FOURNIÈRE blâme l'emploi des *fiches*, mais il voit là une preuve de ce que la morale politique n'est pas encore à la hauteur de la morale privée. Le socialisme est sans doute destiné à imposer à la vie publique une morale plus stricte.

B. — Revues anglaises et américaines

Les événements de Russie.

Quarterly Review, dans son numéro trimestriel d'avril, consacre une étude de plus de vingt-cinq pages à la *condition de la Russie*. L'article n'est pas signé, mais on sait que la compétence des collaborateurs de ce périodique ne saurait être mise en doute. L'auteur anonyme traite son sujet avec indépendance. Il démontre tout d'abord que, contrairement à ce qu'on a dit souvent, il faut considérer le peuple russe comme « fait du même limon que les autres nations d'Europe ». Il prouve aussi que « la résignation slave dont on a tant parlé à ses limites » et que « le mysticisme moscovite ne se détache pas entièrement des réalités du monde matériel ». Au vrai, le conflit qui a éclaté au commencement de cette année entre le peuple et le gouvernement en Russie date déjà de nombre d'années, mais il était latent, et l'œil le plus exercé avait peine à le découvrir. La révolution avait depuis longtemps des racines dans la substitution de l'arbitraire autocratique à l'action uniforme et régulière de la loi. Il a fallu des circonstances spéciales pour donner au germe une force expansive de développement; mais ce qui atteste bien que ce germe existait et que la racine était profonde, c'est que, du même coup, une fois le silence rompu, toutes les nationalités de l'empire russe, toutes les classes, les professions, les métiers, les corps constitués ont fait parler haut leurs griefs avec une franchise et une résolution qui, l'année dernière, auraient été châtiées par l'exil, la déportation

ou la mort. Aujourd'hui, il s'agit de savoir si l'entente est encore possible entre ceux qui exigent des réformes et ceux qui n'y répondent que par des dénis de justice ou des offres des palliatifs. Le peuple demande un régime de légalité permanente, le gouvernement ne veut accorder aucune restriction de l'autocratie. Or, la légalité et l'autocratie sont incompatibles. En d'autres termes, l'autocratie prétend greffer, le cas échéant, à sa guise, le mancenillier sous lequel elle a tenu le peuple pendant des siècles. Elle émondera, échenillera, s'il lui plaît, coupera telle branche qui lui convient, enlèvera telle feuille ou telle autre, mais laissera croître et s'étendre l'arbre comme auparavant. Le peuple, lui, veut une mesure plus radicale : si on ne l'écoute pas, il abattra. Dans ces conditions, l'accord n'est pas possible. L'autocratie ne capitulera que comme Stoessel l'a fait à Port-Arthur. Est-ce à dire que les manifestations compulsives aient dès à présent les chances de succès d'une révolution comparable à celle qui débuta par la prise de la Bastille et par le serment du Jeu de Paume ? Le collaborateur de la *Quarterly* ne le croit pas. Pour lui, la révolution russe, dans le sens historique strict, n'a pas encore commencé, mais la Russie du XX^e siècle à son aurore, témoigne de sa volonté de conquérir la liberté, dût celle-ci réclamer pour gages de nouvelles effusions de sang et le renversement du trône. Dans *North American Review*, KARL BLIND montre également que depuis un quart de siècle les cou-

ches de la population russe ont élevé leur niveau, si sensiblement qu'il y a maintenant, grâce aux explosions de colères partout, des chances d'en venir à bout de l'absolutisme suranné, barbare et corrompu. Aussi saisissant est le tableau que fait de la situation en Russie Maurice LOW dans *Forum* (avril-juin), de New-York. L'auteur s'appuie principalement sur la lettre adressée au prince Sviatopolk Mirsky par le prince Troubetzkoï, président du Zemstvo de Moscou, qui dit en termes précis que les événements actuels ne sont pas de simples troubles, mais le reflet d'un état de choses général, poussant le peuple russe à une insurrection *qu'il ne désire pas* et que le Tsar est en mesure de conjurer. Le prince Troubetzkoï n'est, pour Low ni pour personne, un fauteur de désordres, mais un esprit perspicace, qui voit clairement que les réformes doivent venir d'en haut ou d'en bas, et que si elles viennent d'en bas, le régime existant pourrait en subir le contrecoup.

Independent Review (Londres)

Avril.

MICHAEL DAVITT, l'ardent agitateur irlandais, prophétise, dans une vision de l'avenir, comment l'Irlande acquerra le Home Rule. Il suppose que les élections de 1905 ont ramené les libéraux au pouvoir, mais avec une faible majorité; le Home Rule n'aurait rien gagné à ce résultat, si le premier ministre du Canada n'avait fait appel à l'Angleterre pour l'engager à accorder l'autonomie aux Irlandais. La démarche est appuyée par l'Australie et par les États-Unis. L'avis est écouté, et en 1908 les deux Chambres, sans grande op-

position, adoptent la loi qui, sans porter atteinte à la suprématie du Parlement impérial, donne pleine adhésion au droit de l'Irlande de se gouverner elle-même. La première *Assemblée nationale irlandaise*, composée des membres irlandais de la Chambre des Communes élus en 1905, inaugure ses travaux de Constituante, et en 1910, l'Assemblée nationale législative est élue avec une majorité considérable pour la démocratie nationale. C'est un beau rêve, pendant que la réalité livre les Irlandais à la misère résultant de la mauvaise récolte des pommes de terre et des avoines, en laissant se dresser à l'horizon très proche le spectre noir de 1847, année de la faim, qui reparait. — Georges W. E. RUSSELL fait entrevoir ce que sera l'*Administration libérale*, ce que l'on peut attendre d'elle et les lacunes qu'elle présentera. — G. M. TREVELYAN décrit avec enthousiasme les sites du Northumberland, le *pays des horizons lointains*. — G. L. TRACHEY, commentant les *Tragédies de Voltaire*, fait remarquer que ce qui sauva peut-être l'époque classique, c'est que Molière eut l'esprit de ne pas verser dans l'ornière tragique, et que Voltaire, tout en cédant aux tentatives de ce genre scénique, y excella si peu qu'on ne connaît plus que ses autres mérites littéraires.

National Review (Londres), avril.

Un ANONYME, au sujet des affaires de Russie et d'Extrême-Orient, prétend que le Tsar n'est que le jouet du Kaiser, qui, tout en ayant l'air de s'entendre avec lui, complotte secrètement avec l'Amérique et le Japon, dans un sens absolument anti-russe, en n'ayant d'autre visée que de s'as-

surer pied ou aile en Chine. L'auteur de cette révélation, qui sent l'apocryphe, ne s'appuie du reste sur aucun document précis. *National Review* accueille, on le sait, assez facilement les racontars fantaisistes. — FR. KOSSUTH donne quelques indications sur les causes et le caractère de la *crise hongroise*, et fait voir que les propositions même les plus modérées des magyars sont reçues à Vienne avec un dédain formel par le *non possumus* impérial. — Lord LLANDAFF, répondant à M. Combes, fait observer que la *séparation de l'Église et de l'État* rencontre autant d'opposition de la part des protestants et des israélites que des catholiques, et il ne s'en étonne pas, étant donné que suivant le mot de Louis Blanc, il faut entendre par cléricisme (l'ennemi, selon Gambetta) non seulement le catholicisme, mais toute religion, quelle qu'elle soit. —

Nineteenth Century (Londres)
Avril.

John MORLEY, dans la conclusion de ses réflexions sur *la Démocratie et la Réaction*, rappelle, par la pénétration des idées et l'éclat autant que l'éloquence du style, la manière d'Emerson. Son article est un de ces beaux *Essais* qui s'élèvent considérablement au-dessus des travaux que l'on est accoutumé de rencontrer dans les périodiques anglais. L'auteur ne se borne pas à discuter en philosophe sur les questions du progrès, du socialisme, de la démocratie; il démontre comment sont nées et ont grandi les théories et les convictions libérales, la part qui revient dans leur évolution aux penseurs, il est vrai, mais aussi et surtout aux circonstances, aux événements et

à ces deux déclarations fécondes : celle de l'Indépendance des États-Unis, celle des Droits de l'Homme en France, qui furent les deux phares du libéralisme continental en Europe. Il y a, dans ces pages, de superbes envolées, des observations profondes, tel ce passage où Morley développe sa définition du progrès qui, pour lui, doit être l'accroissement constant du nombre de choses nécessaires, du nombre de ceux qui en ont besoin et de l'impatience d'y atteindre, le progrès étant la destinée sociale de l'humanité. — Gertrude KINGSTON reproche au *Théâtre anglais* de ne servir qu'à amuser et de n'offrir aucun intérêt intellectuel, ni moral, aucune portée d'éducation, de n'être ni un temple où l'on trouve le culte de l'art, ni une tribune où l'on signale le mal social pour y porter remède. Aussi le public anglais, vu de la scène, ne lui semble-t-il que puéril et dénué de tout sérieux. — Carmen SYLVA, dans ses *Heures musicales*, témoigne de sa passion pour Beethoven et Bach, ce dernier étant à ses yeux « le plus puissant génie qu'il y ait jamais eu ».

North American Review
(New-York), avril.

Arnold WHITE cherche à saisir le *but de l'Allemagne* dans sa politique extérieure. Suivant lui :

L'Allemagne est la seule nation en Europe qui ait quelque chose à gagner à la guerre. Aussi est-ce un fait bien connu que le Kaiser, en ces derniers mois, a visé à une déclaration d'hostilité dans diverses directions. La diplomatie allemande et encore plus la presse allemande ont fait de leur mieux pour aigrir les relations entre l'Angleterre et la Russie, entre la Russie et la France, entre l'Angleterre et la France, entre la

Russie et les Etats-Unis. Les esprits des paysans russes ont été excités contre l'Angleterre par les *tchinovniks*, les esprits des *tchinovniks* contre l'Angleterre par les grands-ducs ; et les grands-ducs eux-mêmes, au nom de leurs intérêts, par la diplomatie allemande contre les intérêts de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, avec une habileté consommée. C'est grâce à l'intrigue allemande à Madrid que la France et l'Espagne n'ont pu arriver à un arrangement sérieux et final au sujet du Maroc. Le but immédiat de l'Allemagne est l'occupation de la Hollande, car cette annexion lui assurerait du coup un empire colonial qui viendrait immédiatement après celui de la Grande-Bretagne, et ajouterait un territoire considérable de possessions outre-mer à la puissance des Hohenzollern. La main-mise sur la Hollande aurait déjà eu lieu par l'Allemagne, si l'Angleterre, la France et l'Italie ne s'étaient hâtées de conclure l'entente. La récente sympathie politique entre la France et l'Angleterre n'a pas pour cause l'admiration de John Bull pour les beaux yeux de Marianne, mais la résolution de maintenir la carte de l'Europe telle qu'elle est, et de faire la guerre à l'Allemagne plutôt que de laisser annexer, pénétrer ou occuper les Etats de la reine Wilhelmine par les troupes allemandes.

Et ailleurs :

Pour la première fois depuis la naissance de l'empire allemand à Versailles, l'Allemagne n'a rien à craindre de la Russie. Quant à l'Angleterre, ses finances sont désorganisées ; elle n'a pas d'armée qui vaille la peine d'être nommée ; sa flotte, quoique nombreuse, ne porte que des canons déclarés nuls dans la guerre moderne par l'amiral Togo. L'Allemagne cherche à pousser l'Angleterre contre la Russie pour annihiler son opposition à ses desseins. Elle n'y a pas réussi jusqu'ici, mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ne tâche point

d'en faire naître à nouveau l'occasion... Si l'empereur allemand mettait à exécution ses projets d'annexion de la Hollande, la France mobiliserait ses forces pour l'en empêcher. Seulement, la France pourrait-elle attaquer l'Allemagne ? Elle n'aurait que deux lignes d'attaque, l'une passant par les montagnes de la Suisse, l'autre par les plaines de la Belgique, c'est-à-dire de l'un ou de l'autre côté obligeant à entrer en pays neutre.

Le passage le plus direct serait par la Belgique, mais celle-ci y consentirait-elle, surtout s'il était question d'une action anglo-française, car il y a une animosité marquée entre Belges et Anglais, pour diverses raisons. Si l'armée belge barrait le passage à l'armée française, les troupes allemandes auraient le temps d'occuper les points stratégiques importants de la Hollande. L'armée anglaise pourrait, il est vrai, se saisir avant l'Allemagne de ces points stratégiques, si l'Angleterre avait une flotte et des troupes toutes prêtes à partir sur l'heure. Mais en Angleterre rien n'est prêt. La question revient donc à ceci : le Kaiser osera-t-il attaquer la Hollande ?

La nouvelle doctrine de Monroe fournit le thème de deux articles. E. J. RAPALLO, à propos des affaires du Venezuela, combat la prétention du président Roosevelt de s'ingérer dans les procès sud-américains avec l'Europe.

UN ANGLO-INDIEN discute les projets militaires de *lord Kitchener dans l'Inde*, et écrit qu'ils tendront avant tout à la protéger contre l'agression russe.

Review of Reviews (Londres)

Avril.

W.-T. STEAD donne parallèlement les portraits de *Lord Milner* (celui qui s'en va), et de *Lord Selborne* (celui qui vient), dans l'Afrique du Sud. Les deux portraits sont d'une facture magistrale. L'un et l'autre des personnages apparaissent aux lecteurs dans toute leur valeur ; Milner d'abord, l'auteur de la guerre, l'Allemand d'origine, apportant à l'Angleterre les méthodes allemandes bismarckiennes, et dès son arrivée au Cap, y introduisant les procédés du Chancelier de fer, la force primant le droit, le silence imposé aux adversaires, la presse bâillonnée ou transformée en reptile. Un Bismarck à qui il manqua un Moltke et écartant ceux qui auraient pu l'être, comme Butler. Il n'eut dans la guerre qu'une seule maxime : Fer et sang ; il voulut la paix sans conditions, quand les Boërs acceptèrent de mettre fin aux hostilités. Et lorsque fut conclue la convention de Vereeniging, chargé de l'exécuter loyalement, il n'en respecta les clauses que sur le papier. Puis le milnerisme continua, et ce fut une ère déplorable. Milner n'a fait qu'ajouter quelque cent mille mécontents à ceux qui l'étaient déjà. Or, ce n'est pas là ce que l'empire britannique attend de l'Afrique australe et pour cette raison il importe de ne laisser rien subsister de la politique milnériste. — Lord Selborne résoudra-t-il le problème ? STEAD en doute fort. Lord Selborne est pour les Boërs le représentant du gouvernement qui a baigné leur pays dans le sang. A Johannesburg, il n'est pas à sa place. A la Chambre des Lords, il n'est qu'un homme neutre, et personne ne se souvient de ce qu'il y a jamais dit. Tout ce que l'on pourrait faire de lui serait

de l'envoyer de Johannesburg à Calcutta, si l'on rappelle Lord Curzon. Personnellement, Lord Selborne est au-dessus des reproches, mais politiquement il est de ceux qui doivent disparaître du pouvoir quand un gouvernement libéral aura fait maison nette. A signaler dans le même numéro les articles sur *Le Dualisme en Scandinavie* et le rôle du Dr Nansen ; puis sur la *Mission religieuse* de Torrey et Alexander, au Albert-Hall de Londres.

Review of Reviews (New-York)

Avril.

Comme toujours, ce périodique touche en des articles intéressants, mais brefs, quoique substantiels, à un grand nombre de questions tout actuelles. HARGER rend compte de la campagne très animée engagée contre le *trust du Pétrole*, cette fameuse « Standard Oil Company », qui met en péril tous les intérêts de l'industrie oléagineuse. JOB décrit, avec accompagnement de photographies, les incidents de la chasse au *gibier d'eau* ; elle permet, grâce au kodak, de prendre des instantanés d'oiseaux qui ne figuraient jusqu'ici ni dans les albums, ni dans les collections des musées. — BAUMFELD expose les divers incidents de la *crise austro-hongroise*. — Julien MORITZEN, à propos du centenaire de la naissance d'*Andersen*, dépeint la maison et la vie familiale du célèbre auteur danois. — Le prof. KENT nous initie aux progrès de l'*Université de Virginie*. — William OSLER développe un paradoxe curieux d'où il résulterait qu'après quarante ans d'usage, un homme valide est complètement fini, et que les intellectuels qui ont atteint la soixantaine, devraient se renfermer dans une chambre où ils trouveraient avec la mort, le moyen de disparaître

du monde, qui, à cette période de la vieillesse, n'a plus rien à attendre d'eux.

Dans les magazines américains, la *Guerre russo-japonaise* trouve de nombreux commentateurs. Citons tout particulièrement ceux du docteur japonais IYENAGA dans *World's Work* et d'Anita Mc GEE dans *Century*. La politique américaine a, d'autre part, des échos dans nombre de périodiques illustrés. Mc Clure's révèle les manœuvres pratiquées dans l'*Etat de New-Jersey*. Leslie's blâme les jurys qui font de pauvre besogne

quand elle n'est pas inique. *Atlantic* pèse le pour et le contre de la *Doctrine de Monroe*, le bien que l'on peut en espérer, le mal qu'il en faut craindre. Ailleurs *Mc Clure's* révèle les origines de *La Fortune des Astor*, et dans *Munsey's*, James FORO fait une peinture suggestive du *richissime américain* dans la société londonienne. — John CLARK conteste les avantages des libéralités de Carnegie et de ses dons aux bibliothèques publiques. — Scribner's publie une étude intéressante d'Austin OGG sur le *socialisme en Allemagne*.

C. — Revues Italiennes

Italia moderna (Rome), 8 avril.

F. V. RATTI, dans *l'Italie hors de chez elle*, exprime l'opinion que l'Italie n'a pas de colonies proprement dites. Ce que l'on appelle ainsi ce sont des « pays d'émigration » où se réfugient ceux qui se sentent à l'étroit dans la patrie. Les Italiens émigrent par milliers, mais ils ne colonisent pas, et le gouvernement ne fait rien pour seconder la vraie colonisation. On a bien créé, depuis peu d'années, un « commissariat d'émigration », mais il se borne à veiller sur les émigrants au cours du voyage et au débarquement. Ce qui manque principalement à une bonne organisation italienne, ce sont de sérieux services consulaires, et de ceux-ci Ratti fait connaître les nombreuses lacunes. — Ant. MONZILII félicite la *Banque de Naples* d'avoir pris la décision d'employer une partie de ses dépôts — deux dixièmes — à favoriser le relèvement de l'agriculture dans le midi de l'Italie. Elle a pu affecter utilement à ces opérations, quoique depuis trois ans à peine, plus

de 1.300.000 livres. Les chiffres que donne l'auteur sont très instructifs.

Nuova Antologia (Rome) 1^{er} avril.

Pasquale VILLARI étudie comment s'est formé l'esprit moderne du Japon et l'utilité pratique que l'Europe peut tirer de cet exemple. Les causes qui ont déterminé cette formation sont de deux ordres distincts : les unes tout à fait intérieures, les autres extérieures. Les premières se trouvent dans le passé du Japon, dans son histoire, dans ses mœurs et ses institutions morales et religieuses ; les autres dans l'évolution du problème de l'Extrême-Orient et dans les conditions générales de la politique mondiale et du commerce international. Villari démontre comment sous ces impulsions se sont accrues les ressources psychiques autant que matérielles du Japon, entré dans toutes les voies du progrès avec autant d'ardeur que d'esprit d'ordre et de suite. Il reste à voir ce

qu'il a su instituer pour donner au peuple l'éducation civique et morale. L'auteur constate que les principes de l'éducation japonaise s'affirmèrent de temps immémorial dans le Shinto (culte des ancêtres), dans l'amour et le respect témoigné au souverain, dans le patriotisme, surtout dans le *Bushido*, (voir à ce sujet l'article du col. Emerson dans *La Revue*, page 88 du présent numéro). Toutefois si l'on doit admirer l'activité et l'intelligence des Japonais telles qu'elles se sont déployées depuis le commencement de l'ère Meiji, il est certain que, dans ce domaine des lettres et des sciences ils n'ont pas fait preuve jusqu'ici d'une originalité capable de rivaliser avec l'Europe. C'est que, en réalité, l'originalité propre de la culture japonaise est qu'elle s'applique principalement à former le cœur. Et c'est en cela que l'on ne peut que gagner à l'imiter, car, il faut bien l'avouer, en Europe, en Italie (ajoutons en France) si l'on s'occupe beaucoup plus de l'instruction, du développement intellectuel, c'est au détriment de l'éducation. — Angelo MOSSO explique pourquoi il a conseillé à la Fédération gymnastique italienne de s'abstenir absolument de prendre part aux *jeux olympiques modernes*, dont la quatrième olympiade aura pour lieu d'élection Rome. L'auteur ne conteste pas les qualités de l'Italien, mais il déclare que les Italiens courent et sautent moins bien que les autres peuples. Il leur manque, dans les exercices sportifs, la préparation technique. La jeunesse italienne est trop comprimée dans un même moule. Son infériorité physique, en tant que musculature, souplesse de mouvements et endurance, résulte des défauts de son éducation et du milieu. Les

législateurs italiens, absorbés par les luttes politiques, ont négligé de donner au peuple l'énergie nécessaire pour secouer l'inertie. Mosso rappelle que Socrate ne fut pas condamné à mort seulement pour ne pas avoir respecté la religion de la République, mais aussi à cause de son enseignement qui avait pour conséquence de rendre la jeunesse athénienne incapable de supporter les fatigues. « Si, dit spirituellement l'éminent écrivain, les Italiens se plaçaient au même point de vue que les Athéniens, ils auraient dû faire boire la ciguë à tous les ministres de l'Instruction publique. Quand donc verra-t-on au pouvoir un homme résolument énergique, qui ne méritera pas la coupe fatale ? » — Riciotto CANUDO retrace les admirables succès de l'œuvre de *César Franck* en jetant un coup d'œil sur la *jeune école musicale française*. — Diego ANGELI indique les tendances de la petite *exposition d'art toscan* qui vient de s'ouvrir à Florence avec, pour programme, la fusion des traditions antiques et des tendances modernes dans un art nouveau. — Emm. TRINGALI demande qu'en Italie le ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, d'accord avec le ministre de la Marine et le ministre des Postes et télégraphes, prenne l'initiative de « généraliser l'application des *télégraphes Marconi* à la *météorologie*. » On sait que la prévision du temps trouve, d'après les expériences faites l'année dernière, un auxiliaire utile dans les communications par la télégraphie sans fil.

Rassegna Nazionale (Florence)
1^{er} avril.

Pie X, dans un bref récent, a interdit aux catholiques de s'asso-

cier à la propagande des *démocrates chrétiens* qu'il désapprouve. VITTELLESCHI explique les motifs qui ont dicté la résolution du pape. Il conseille donc aux démocrates-chrétiens de scinder leur dénomination. Qu'ils soient démocrates, mais non parce que chrétiens. Qu'ils cherchent à faciliter les conditions des rapports entre la société civile et la société religieuse, entre l'Eglise et l'Etat,

mais ne mêlent pas la religion à la politique. Ainsi ils respectent l'autorité pontificale. Le pape ne protestera point contre une démocratie qui n'arbore pas le drapeau religieux, ni contre des chrétiens soumis au pouvoir spirituel. — G. GALLAVERSI reprend l'étude rétrospective du *Congrès de Vienne* et de l'attitude de Talleyrand.

D. — Revues japonaises

Les préoccupations morales ne cèdent point leur place à celles que provoque la guerre. A la veille du succès que le Nippon considère comme définitif, ces esprits d'élite pensent à ce que deviendra la nation victorieuse de demain. Le militarisme en fera-t-il sa proie et le Nippon cessera-t-il d'évoluer dans la voie du perfectionnement moral et intellectuel ? Les revues se trouvent donc envahies par toutes sortes de dissertations éthiques et religieuses. Lorsqu'on pense au tragique de la situation, aux 100 000 victimes de la bataille de Moukden, on ne peut s'empêcher d'envisager avec une sympathie profonde cette nouvelle victoire de l'âme et de l'intellect japonais, ce stoïcisme rare dans l'histoire des collectivités ethniques. Laissons donc de côté les traités purement philosophiques et doctrinaires, arrêtons-nous un instant sur les travaux dignes de notre attention spéciale :

Kyoiku-Kai. — On nous y offre les opinions très intéressantes de OZAKI YUKIO, le maire de Tokyo, sur la *psychologie comparée des Japonais* et de plusieurs autres peuples asiatiques et européens. Pour Ozaki, ses compatriotes auraient une grande puissance assimilatrice. Mais tout en s'appropriant facilement les côtés caractéristiques des autres peuples, ils ne réussissent pas à les adapter à eux-mêmes. Les Chinois seraient supérieurs, sous ce rapport, aux Japonais. Ils ne s'assimilent à personne, mais réussissent à assi-

miler les autres à eux-mêmes. Les Américains brillent surtout par cette vertu qui en fait un grand peuple. C'est grâce à cette qualité dominante que les différentes nations qui débarquent aux Etats-Unis se trouvent amalgamées et consolidées en un grand peuple fort et uni.

Seikyo Shimpo. — Le principal organe de la religion gréco-orthodoxe au Japon a repris sa maîtrise d'esprit au cours de la guerre. Après avoir magistralement réfuté les reproches de solidarité avec

l'orthodoxie russe, ce périodique continue à lutter pour le bonheur et la grandeur morale de la patrie japonaise. Loin de désespérer de la cause de la chrétienté au Japon le *Seikyo-Shimpo* (N° 578), continue à croire à son triomphe dans l'avenir.

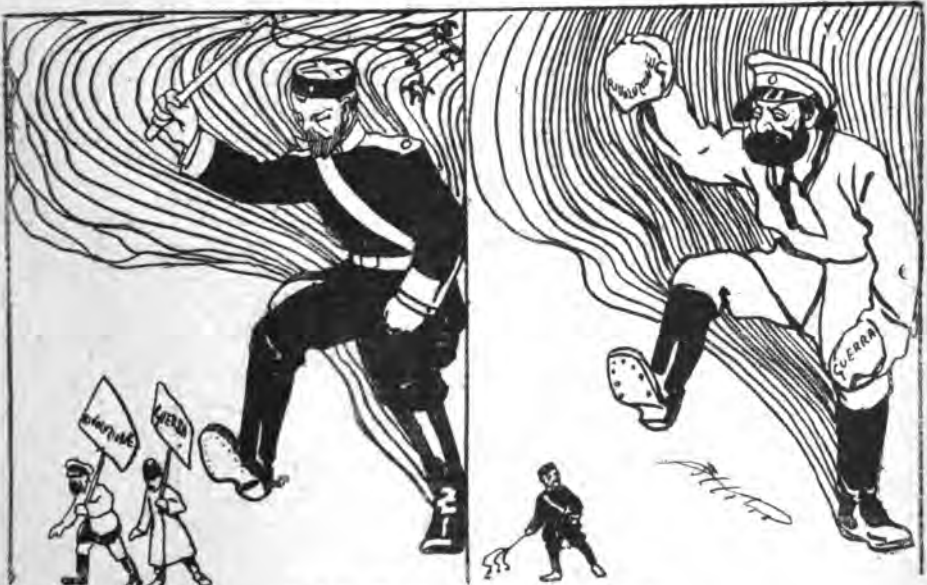
« Oui, le royaume de Dieu, nous dit-il, arrive trop lentement, — surtout lorsqu'on pense que l'œuvre de l'évangélisation dure déjà depuis 40 ans, que le nombre des missionnaires est si considérable, et que les sommes dépensées dans ce but atteignent des chiffres si importants. Et pourtant, nous ne doutons point du succès. »

Taiyo. — La morale laïque, indépendante des croyances religieuses, se trouve, au Japon, depuis longtemps, à l'ordre du jour. Tout récemment, la publication de *Mombusho*, ouvrages de morale obligatoire, a fait couler des flots d'encre. Le D^r KATO HIROYUKI, membre de la commission qui avait pour mission d'examiner et de faire adopter le texte de la morale, y défend l'œuvre de ses confrères. Le reproche principal qui a été adressé aux livres de *Mombusho*, adoptés par la commission, aurait été celui-ci : Ses rédacteurs n'ont pas assez insisté sur la nécessité de cultiver les sentiments de loyauté et de patriotisme. Or, pour le D^r Kato, cette critique serait mal fondée. Il ne s'agirait en somme que d'une illusion d'optique. Ces deux sentiments, si nécessaires pour le Japon, ont leur place honorable dans le *Mombusho*, mais le développement du Japon moderne a créé de nouvelles nécessités morales. Le peuple doit cultiver également : l'indépendance de l'esprit, le respect de soi-même, etc. En accordant la place nécessaire à ces vertus nouvelles, on a fait reculer à l'arrière-plan les vieilles vertus du Japon, d'où

le reproche injustifié de les avoir complètement abandonnées.— Dans le numéro de *Février* du **Taiyo**, nous trouvons des traductions de Gorki. — Le D^r KATO HIROYUKI défend l'institution du suicide parmi les guerriers du Japon. D'après l'auteur, cette décision ferme de mourir au lieu de se rendre constitue une des raisons dominantes du succès des armes japonaises. Et si on réussissait à convaincre les soldats et les officiers de réserver leur vie en prévision des exploits à accomplir, c'en serait fait de la bravoure japonaise, si redoutable pour l'ennemi. — Des pages éloquentes de TOYABE SHUNTEI sur *Togo*. Toute sa vie et ses actions d'éclat semblent protester contre l'affirmation de Napoléon, que ce sont les généraux qui font les victoires. C'est César, nous dit-on, qui aurait conquis les Gaules ; c'est Annibal et non les Carthaginois qui auraient vaincu les Romains ; c'est Alexandre le Grand et non les Macédoniens qui auraient été victorieux aux Indes. Mais l'amiral Togo nous dira que ce sont ses Japonais qui sont victorieux avec lui comme chef. Il ne prétend pas avoir des facultés ou des dons spéciaux qui manqueraient aux autres de ses compatriotes. Avec lui, nous assistons à la revanche de la masse populaire, de la chair à canon... Toyabe présente Togo en héros de Plutarque : modeste et magnanime à la fois. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à cet autre héros japonais, Saigo Takamori, qui avait pour coutume de dire : « S'il y a des fautes commises, assumez-en la responsabilité ; s'il y a des actions d'éclat, attribuez-les aux autres. » Comme Saigo, Togo occupe une modeste maisonnette et mène la vie simple d'un homme qui aime par-dessus tout la Vertu.



Cri de Paris. — Auquel des trois ira le pouvoir de demain ?
 (Ce dessin représente le Tsar et Gorki, avec leurs fils, le Mikado avec son petit-fils héritier présomptif).



Fischietto (Turin). — La situation en Russie :

I. — L'illusion.

II. — La réalité.



Tribune (Chicago). — Le Tsar à ses généraux en Mandchourie : Agitez toujours vos drapeaux, parlez des victoires prochaines, autrement l'ours m'échappera...



Simplicissimus (Munich). — Le révolutionnaire russe : Les Cours pleurent le grand-duc Serge... et moi, son cocher... Quand aurons-nous des bombes qui ne tueront que la personne visée?

Le Gérant : CH. MARGUIN.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de LA REVUE. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons tel même.

L'Empereur Guillaume et les caricatures.



Figaro (dessin de Caran d'Ache). — Le cheval de César : J'avais rêvé autre chose que de voir sortir de terre sous les pas de mon cheval des commis-voyageurs...



Neue Glühlichter (Vienne). — Pourquoi échanger seulement les professeurs entre l'Allemagne et l'Amérique ? Il serait peut-être plus pratique de faire un échange des chefs d'Etat, et l'Allemagne payerait encore un supplément en donnant son Guillaume...



Rire (Paris). — L'Allemagne éclairant le monde.



Rire (Paris) (dessin de C. Léandre). — *Guillaume II* (au Maroc) :
Allons, asseyez-vous dessus. Quo craignez-vous? — *Le Sultan* :
Les épingles.



Pasquino (Turin). — A Naples : Vive la Triplice! — Mais comment diable
s'arrange-t-il pour en voir trois là où il n'y en a que deux...

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS

| | | | |
|---|--|--|---|
| <i>Élysée Palace Hôtel</i> 102, av. Champs-Élysées | <i>G^e H^{tel} de l'Athénée</i> 15, rue Scribe | <i>Hôtel Mirabeau</i> 8, rue de la Paix | <i>Restaurant Ritz</i> 15, place Vendôme |
| <i>Hôtel Régina</i> 2, place de Rivoli | <i>Hôtel d'Albe</i> ^{av. Champs Élysées} et avenue de l'Alma, 55 | <i>Adelphi Hôtel</i> ^{Entrée 4, rue} 22, bd des Italiens <i>Taitbout</i> | <i>G^d Hôtel de Bade</i> 30 et 32, bd des Italiens |
| <i>Grosvenor Hôtel</i> 59, rue Pierre-Charron | <i>Hôtel Scribe</i> 1, rue Scribe | <i>Hôtel Bedford</i> 17, rue de l'Arcade | |
| <i>Hôtel Campbell</i> 45-47, aven. Friedland | <i>Hôtel Beau Site</i> 4, r. Presbourg (Étoile) | <i>Hôtel Columbia</i> 16, avenue Kléber | <i>H^{tel} des Roches-Noires</i> à Trouville |
| <i>Hôtel Malesherbes</i> 26, bd Malesherbes | <i>Hôtel Lord-Byron</i> 16, rue Lord-Byron | <i>Hôtel d'Autriche</i> 37, rue d'Hauteville | |

DIEPPE

Sur la plage, en face le Casino

Régina Palace H^{tel}

Tous les comforts modernes. — Arrangement pour famille

LA BAULE

(Loire-Inférieure)

Hôtel Royal

Golf — Lawn-Tennis — Cycling
Boating — Motor Cars — Etablissement hydrothérapique

SAINT-LUNAIRE

Grand Hôtel

Situation unique au bord de la mer

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS ET DES GRANDS EXPRESS EUROPÉENS

63, Boulevard Haussmann, PARIS

TRAINS DE LUXE

| | |
|---|--|
| Bombay-Express. | Ostende-Calais-Vienne-Express. |
| Calais-Méditerranée-Express. | — Calais-Vienne-Constantza-Exp. |
| Calais-Rome-Naples-Express. | — Calais-Vienne-Trieste-Expr. |
| Calais-Lucerne-Engadine-Express. | — Carlsbad. |
| Courses de Normandie. | Peninsular-Expr. (Londres-Brindisi). |
| Luchon-Express. | Royan-Express. |
| Malle des Indes (Brindisi-Londres). | Sud-Express (Paris-Madrid-Lisbonne). |
| Méditerranée-Express (Londres- Nice-San-Remo). | Trains de Luxe en correspondance avec les bateaux des C ^{ies} (Transatlan- tiques, North German Lloyd, Ham- burg American Line, American Line), St-Petersbourg-Berlin-Vintimille. |
| Nord-Express (Paris-St-Petersbourg). | — Vienne-Nice-Cannes. |
| Nord-Sud (Brenner) Express. | |
| Orient-Express (Paris-Munich-Vienne). | |
| — (Paris-Belgrade-Constantinople). | |
| — (Paris-Bucarest-Constantinople). | |

Un CADEAU ÉLÉGANT, UTILE et AGRÉABLE à faire est une

Plume à réservoir "SWAN"

SA RÉPUTATION UNIVERSELLE la recommande tout particulièrement ; elle s'emploie avec toutes les encre

Catalogue franco
sur demande



Plume à 20 francs.

Garantie à l'usage et comme qualité, est échangée si elle ne convient pas

GROS ET DETAIL :

BRENTANO'S, 37, Avenue de l'Opéra, PARIS

et dans toutes les bonnes papeteries

Catalogue franco
sur demande

AMEUBLEMENTS D'ART

Giuseppe ROSSI et Fils, de Venise

398-400, Rue Saint-Honoré. — PARIS

Envoi sur demande de Devis, Dessins et Catalogues

Dépôt des Manufactures de SIGNA (Florence) et des Verreries de la Compagnie Venise-Murano

CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
HORS CONCOURS PARIS 1900

ACIER et VIEIL ARGENT **25 fr.**
ENVOI A L'ESSAI 10 JOURS
GARANTIE : 10 ANS

SOCIÉTÉ du CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
UNION FRANÇAISE à BESANCON
ENVOI de CATALOGUE GRATUIT de tous genres de MONTRES

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

| | |
|--------------------------|------------------------|
| ÉPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES |
| HYSTERO-ÉPILEPSIE | CRISES NERVEUSES |
| DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES |
| DIABÈTE SUCRE | INSOMNIE |
| MALADIES du CERVEAU | ÉBLOUISSEMENTS |
| et de la Moëlle Epinière | CONGESTIONS Cérébrales |
| CONVULSIONS | SPERMATORRÉE |

Notas très importantes envoyées gratis
sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

DEMANDEZ PARTOUT
Le **NOUVEAU** Papier Citrate
0.70^{c.}
LA POCHETTE **JOUGLA**
(23 feuilles 18 x 18)

GRATIS
CIRCULAIRE MENSUELLE
Grandes occasions
ACHAT de TIMBRES-POSTE
Agence de Timbrologie
59, rue de Dunkerque
PARIS

SAVON FOUGÈRE ROYALE **HOUBIGANT**
19, rue du Faubourg-Saint-Honoré

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAY 29 1905

LA REVUE

(ANCIENNE „REVUE DES REVUES“)

Peu de mots, beaucoup d'idées!

| | | |
|---|---|-----|
| I. Charles Géniaux .. | <i>Parmi les serfs en France</i> | 145 |
| II. L. Tolstoï | <i>Trois Fils</i> (nouvelle inédite) | 160 |
| III. L. de Norvins | <i>Le Réveil Religieux aux États-Unis</i> .. | 172 |
| IV. Baron Suyematsu .. | <i>Qui a commencé la guerre? (II)</i> .. | 184 |
| V. Pierre Dornin | <i>Ames Soudanaises</i> | 188 |
| VI. Paul Gsell | <i>Les Salons de 1905</i> | 199 |
| VII. E. de Morsier | <i>Une Conquête moderne : Le Tou-</i> <i>risme</i> | 211 |
| VIII. Georges Pellissier .. | <i>Quelques romans nouveaux</i> | 220 |
| IX. Léonide Andreïeff .. | <i>Le Rire Rouge. II</i> (suite et fin) | 227 |
| X. <i>Faits et Documents :</i> | | |
| i. <i>Sciences et Inventions</i> , par le D^r L. Caze | | 252 |
| ii. <i>Lettres et Arts</i> , par J. de Coussanges | | 255 |
| iii. <i>Vers l'entente universelle</i> , par Léon Bollack | | 258 |
| XI. <i>Analyse des Revues françaises, allemandes, anglaises et américaines,</i> <i>russes et scandinaves</i> | | 261 |
| XII. <i>Caricatures de la Quinzaine</i> (12 gravures) | | 279 |
| XIII. <i>Table des matières</i> | | 300 |

N° 10. — 15 Mai. — IV^e Série 1905 XVI^e ANNÉE. — Vol. LVZ.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA. — PARIS

Service de Librairie

L'administration de *La Revue* est à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, **sans aucune augmentation de prix**, tous les ouvrages français et étrangers, de même que les abonnements aux journaux périodiques.

Emboîtement de "La Revue"

L'administration de *La Revue* met à la disposition de ses abonnés un emboîtement élégant, en carton fort, pour préserver les numéros en lecture. Cet emboîtement est surtout très utile dans les Cercles, Bibliothèques, Salles de lecture, etc., etc. Prix, 2 fr. 50 franco.

Collection complète de "LA REVUE"

Très désireuse d'être agréable à ses abonnés, l'Administration de *La Revue* met en vente un petit nombre de collections-complètes de notre périodique depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} janvier 1904.

Ces collections deviendront, avec le temps, extrêmement rares et leur prix est d'ores et déjà très élevé. Nous pourrions pourtant les céder à nos abonnés à raison de 500 francs, y compris la Table générale.

P.-S. — On déduira les années 1900, 1901, 1902 et 1903 à raison de 20 francs pour ceux parmi nos abonnés qui voudraient renoncer à l'une de ces années. Mais la collection, jusqu'au 1^{er} janvier 1900, ne pourra être fractionnée, car il ne nous en reste en tout que six exemplaires.

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos abonnés et lecteurs que la Quinzaine financière est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage aucunement celle de LA REVUE.

ABONNEMENT A "LA REVUE"

Bi-Mensuelle

| | Par an | Par semestre |
|------------------------------|--------|--------------|
| Paris et la France | 24 fr. | 14 fr. |
| Étranger | 28 " | 16 " |

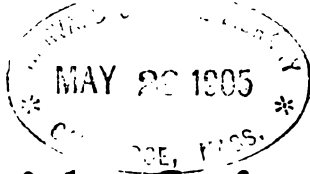
PRIX DU NUMÉRO

France, 1 fr. 25; Étranger, 1 fr. 50

Les abonnements à La Revue sont reçus dans les bureaux de poste du monde entier.

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

(Voir notre annonce en face des caricatures)



Parmi les Serfs en France

I. — Fermiers et Métayers

Il convient d'abord de se rappeler que, par serf, la féodalité entendait tout paysan attaché à la glèbe et ne pouvant disposer ni de sa personne ni du bien qu'il travaillait.

Aujourd'hui il est admis que les laboureurs, comme les autres ouvriers, sont libres de leur corps, de leur volonté, et libres, par conséquent, de quitter leur province pour chercher emploi dans un pays plus favorable à leurs tentatives.

Est-ce aussi certain qu'on veut bien le croire? Des observations de plusieurs années nous autorisent à penser qu'en agriculture comme en industrie, le mot voile le fait. — Tel homme, en apparence libéré par la loi, est esclave de fait, lorsque sa pauvreté est entretenue par les maîtres du sol.

Peu à peu, depuis la Révolution, les bourgeois, acquéreurs de biens nationaux, et les nobles ont reconstitué des fiefs qui, pour n'avoir pas l'importance des anciens, pèsent lourdement sur la vie publique des campagnes et sur la prospérité des habitants, en maintenant les salaires à des taux insuffisants. Des cantons sont devenus presque entièrement la propriété d'un seul homme; des comtés avec leur comte, député à la Chambre, voilà la réalité d'un certain nombre de nos circonscriptions agricoles.

Ce sont ces riches gentilshommes terriens, ce sont aussi tous les possesseurs de moindre envergure qui signalent les dangers de la dépopulation des campagnes et qui déplorent l'exode des paysans vers l'usine et vers la ville.

Comme nous l'établirons, ces désertions ont des causes normales, raisonnables.

Comment oserait-on reprocher à des fermiers, vivant misérablement, et à des journaliers qui ne touchent guère plus de 300 à 350 francs par an (jours de fête et de chômage inévitables retirés), d'envier le sort des ouvriers payés en ville 4 à 6 francs

et le sort des domestiques bien nourris, condition primordiale du bonheur pour ces êtres simples? A ceux qui prêchent la beauté de l'existence aux champs, les paysans pourraient répondre :

— Le paysage, nous nous en moquons. Nous nommons beau pays une plaine comme la Beauce, où l'on vit bien dans une terre productive, et vilain pays les monts d'Arrée, les Causses de la Lozère ou du Rouergue ou les vallons rocheux du Limousin, aussi pittoresques que vous puissiez les trouver. Si nous quittons notre village natal, nous le faisons parce que nous ne voulons plus vivre seulement de pain dur et de légumes. C'est parce que nous ne voulons plus travailler quatorze à seize heures par jour, l'été, pour un salaire qui ne connaît pas de suppléments. A des temps nouveaux, des besoins nouveaux correspondent. Nous voulons être plus heureux, manger mieux, être payés davantage et n'être plus seulement des bêtes humaines, mais jouir un peu de la vie des sociétés.

Sont-ils bien coupables d'avouer leurs besoins?

Ceux-là qui partent ou peuvent partir sont, ou bien les plus fortunés ou surtout les plus jeunes, les plus intelligents, les plus robustes. L'usine les attire; la ville les fascine où ils apporteront l'opiniâtre labeur de leurs reins habitués à se courber dans les sillons. La valeur de leurs muscles encore neufs leur vaudra des situations de choix. A Paris, les camionneurs, les terrassiers, d'autres rudes métiers encore, attirent à eux la force des ouvriers ruraux qui peuvent, spécialement au service des transports, gagner de grosses journées. A travail égal, le salaire des villes leur permet un confortable inconnu aux champs.

* * *

Mais cet essai, résultat de plusieurs années de séjour au milieu des paysans, a pour but d'étudier la condition des enracinés, de ceux qui sont les serfs d'un métier qui devrait être le plus honoré, le mieux salarié proportionnellement.

La terre aux terriens, suivant la formule de Tolstoï, assurerait évidemment l'aisance des cultivateurs et, par contre-coup, la prospérité économique d'une nation agricole comme la France. Aussi bien assez de statistiques ont prouvé que la petite propriété de famille est mieux cultivée et rend presque un cinquième de plus à l'hectare de céréales que le sol affermé et surtout les champs exploités par le grand propriétaire, avec des valets qu'il dirige.

Quelque sympathie personnelle que nous puissions avoir pour

le grand domaine, mis scientifiquement en valeur par un machinisme perfectionné, en l'état des choses, le bien de famille labouré par son maître arrive en tête de la production. Cause morale, intérêt particulier, sans aucun doute.

Nous voulons précisément opposer, en ces lignes, à la prospérité, relative d'ailleurs, du petit propriétaire paysan, le malaise, la gêne et la misère même des fermiers et des métayers principalement.

Ceux-là sont les continuateurs des serfs et aussi serfs moralement et physiquement que leurs ancêtres pouvaient l'être.

Dans les provinces de l'Ouest, en leurs manoirs reconstitués au centre de leurs apanages, fermes, étangs, marais-salants, ailleurs encore et partout enfin où des familles bourgeoises, voici quatre générations, achetèrent les biens nationaux, des domaines quasi-féodaux existent où règnent des châtelains que la loi rend redoutables à leurs vassaux.

Serfs, avons-nous écrit, ces paysans qui prennent à long fermage de neuf et de dix-huit ans des métairies qui les lient définitivement au sol qu'ils labourent; car, lorsque le premier bail expire, les clauses introduites au sujet des défrichements, des amendements, des dépenses en argent ou en travail pour l'amélioration des terres, les obligent à renouveler leur engagement sous peine de perdre le produit de leurs avances.

Nous allons entrer dans des détails qui permettront au lecteur non initié aux choses de la terre de comprendre le servage de ces laboureurs. Les chiffres que nous donnerons nous ont été fournis par des « propriétaires », puis contrôlés et avoués par des paysans. Le bail à demi, que nous avons copié, est reproduit à des centaines d'exemplaires chez les notaires de Bretagne, et lie au pouvoir discrétionnaire du maître, son métayer.

Ce genre de contrat est, d'ailleurs, subi avec répugnance par les cultivateurs les plus pauvres, qui n'ont pas l'avance de fonds nécessaires pour payer leur cheptel, c'est-à-dire fournir le troupeau, les outils, les voitures et les charrues nécessaires à une exploitation agricole et, par conséquent, solder un fermage simple.

Quelquefois dans le Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, le propriétaire participe aux pertes et fournit même les troupeaux et les instruments de culture.

Dans le Morbihan, les Côtes-du-Nord, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine, etc., les conditions sont plus draconiennes, puisque le possesseur du sol met tous les risques du côté de son fermier, et non seulement prend la moitié de tous les produits, mais s'arroge encore certains droits supplémentaires.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas de reproduire intégralement un métayage à moitié. En voici les clauses principales :

« Cette ferme est faite à moitié fruits, c'est-à-dire que le propriétaire aura la moitié dans tout le bétail garnissant la dite métairie, ainsi que les produits dudit bétail; la moitié dans les moutons, les chevaux et les produits des juments poulinières, en un mot la moitié dans tous les animaux existants ainsi que dans les poulets élevés sur la métairie.

Le propriétaire aura également la moitié dans les récoltes, les pommes et les fruits.

Les fermiers auront seuls les porcs devant servir à leur nourriture, mais devront nourrir annuellement un porc pour le propriétaire.

Le propriétaire aura le droit de mettre en avoine une quantité de terre égale à celle que le fermier mettra en pommes de terre pour sa nourriture.

Les fermiers devront fournir à leurs frais, charrettes, charries et les instruments nécessaires à l'exploitation de la métairie.

Le propriétaire n'entend entrer dans aucun frais pour l'exploitation de la métairie.

Le propriétaire fournira le bois nécessaire pour construire un char à bancs et une charrette. Les ferrures seront payées en totalité par le fermier. Le char à bancs appartiendra au propriétaire. La charrette appartiendra aux fermiers, seulement le propriétaire aura le droit de s'en servir quand bon lui semblera.

Les fermiers devront faire et ramasser les récoltes, le vin et le cidre, et rendre la moitié au propriétaire en sa demeure à... Le tout à leurs frais personnels.

Le propriétaire aura la moitié dans le beurre, les œufs, les abeilles.

Les fermiers seront tenus de fournir la moitié du cheptel (ensemble du bétail) suffisant pour la bonne exploitation de la métairie. Ils devront payer le nombre de domestiques nécessaires pour le bien cultiver.

Les jeunes arbres destinés à remplacer les arbres morts seront fournis par le propriétaire mais les fermiers seront tenus de faire les travaux nécessaires à ce remplacement. Ils profiteront des branchages, mais les troncs appartiendront aux propriétaires.

Les fermiers devront détruire les taupinières, entretenir et réparer les fossés et les rigoles, réparer les haies, clôtures et talus.

Les fermiers ne pourront prétendre à aucune indemnité pour cause de grêle, guerre, inondation et autres cas fortuits.

Les réparations locatives seront faites à moitié. De plus, les fermiers devront faire les charrois nécessaires au transport des matériaux. Les impositions et contributions seront payées à moitié.

...Et le bail se termine par l'avertissement consacré que « tous huissiers sont requis de mettre ces présentes à exécution, que les procureurs généraux et tous commandants et officiers de la force publique devront prêter main-forte au propriétaire lorsqu'ils en seront légalement requis ».

Voilà donc notre métayer esclave des clauses légalisées et devenu la chose, le bien du propriétaire, car si, par pauvreté, maladie ou désespoir, il travaille plus mollement, aussitôt son maître peut réclamer contre la tenue de ses terres et le ruiner complètement.

Nous affirmons, et tous les hommes au courant des travaux agricoles le répéteront avec nous, qu'un cultivateur lié par un tel engagement est un homme à jamais serf de son propriétaire et incapable de sortir de la médiocrité à laquelle il se voue. Malgré un labeur acharné, ce malheureux ne pourra jamais économiser les milliers de francs nécessaires pour se libérer un jour, rompre son traité en fin de bail et essayer de prendre un fermage aux conditions ordinaires.

Sous une forme moderne, moins brutale en apparence, aussi dure quant au fond, le paysan qui a souscrit l'engagement que nous venons d'exposer est dans l'impossibilité de sortir honorablement de l'impasse où il est acculé.

* * *

Nous allons examiner maintenant le budget d'un fermier qui a loué, moyennant une certaine somme d'argent, une ferme.

Est-il utile de répéter encore ici, aux personnes qui pourraient accuser notre plaidoyer de tendancieux, que les chiffres que nous allons fournir nous ont été donnés par des propriétaires qui, depuis trente ans, s'occupent d'agriculture et seraient plutôt sujets à s'illusionner sur les bénéfices des fermiers. Ils nous ont livré ces renseignements avec candeur, en affirmant même qu'ils nous prouvaient ainsi qu'au total, les cultivateurs n'étaient pas gens à plaindre, puisque, non seulement ils mangeaient, mais qu'ils économisaient.

Un fermier qui paie un fermage de 1 000 francs par an peut gagner 2 500 francs. Nous trouverons donc :

| | |
|--|-----------|
| Au propriétaire | 1 000 fr. |
| Gages d'un valet | 120 fr. |
| Gages d'une chambrière | 80 fr. |
| Gages d'un petit pâtre | 65 fr. |
| Entretien des charrettes, roues neuves | 200 fr. |
| Réparations aux herbes et charrues | 60 fr. |
| Ferrer le cheval | 32 fr. |
| Entretien des équipages, des jougs, des moulins à vanner | 80 fr. |
| Ruches et sacs | 20 fr. |
| Fabrication de toile pour le ménage | 30 fr. |
| Dépenses pour viande de boucherie, boisson | 100 fr. |
| Pain blanc | 150 fr. |
| Habillement pour quatre personnes | 200 fr. |
| Sucre, café, éclairage, menues dépenses | 63 fr. |
| Total | 2 200 fr. |

Il reste donc au fermier 300 francs qu'il peut économiser.

C'est là le produit du travail de quatre personnes vivant de pain, de lait, de très peu de viande et buvant de l'eau les années où les pommes ou le vin ne sont pas abondants. La frugalité des campagnards est extraordinaire dans l'ouest de la France.

La dépense de chaque personne par jour n'atteint pas plus de 0 fr. 20 à 0 fr. 30.

Les dépenses d'habillement se décomposent ainsi :

| | |
|--|----------|
| 1 chapeau de laine | 7 fr. |
| 1 chapeau de paille | 2 fr. 50 |
| Chemise, veste, pantalon de drap | 30 fr. |
| 6 paires de sabots à 18 sous | 5 fr. 40 |

Et encore le chapeau de laine durera plusieurs saisons. Ce qui contribue à abaisser les dépenses pour la nourriture et les vêtements, c'est que la terre fournit le lin et le chanvre qu'on tissera, comme aussi les porcs, les œufs, le miel, le lait nourriront presque exclusivement la famille.

Cependant, qu'une inondation, qu'une grêle, qu'une sécheresse exceptionnelle se produisent, et le fermier perd les 300 francs qui lui restent.

Dans les bonnes années, le fermier d'une petite ferme de 1 000 francs peut mettre, dit-on, jusqu'à 5 à 600 francs de côté ce qui, partagé en quatre, ne donnera jamais plus de 125 francs

par personne et cela, à la condition de ne pas manger de viande de boucherie et de s'habiller pour 50 francs au plus.

Il n'est donc pas exagéré de répéter encore que ce laboureur ne peut espérer sortir de la lourde tutelle morale et légale de son propriétaire. Si l'on voit beaucoup de fermiers demeurer plusieurs générations sur la même terre, c'est que précisément ils sont impuissants à réaliser pour leur bonheur quelque autre entreprise plus fructueuse. Chaque fois qu'un cultivateur hérite ou bien s'enrichit, il quitte aussitôt sa ferme pour devenir son maître et vivre enfin dans le bien-être et dans la liberté morale.

C'est que les fermiers connaissent les pressions patronales dont se plaignent les ouvriers. Ce n'est un secret pour personne que certaines élections de grands propriétaires sont assurées d'avance par le nombre de cultivateurs, leurs vassaux. Lorsque par hasard, comme à P..., les résultats ne répondent pas aux calculs faits, le propriétaire met à la porte les fermiers coupables de voter suivant leur conscience et les remplace par des gens soumis.

Au point de vue religieux, dans la commune que nous habitons, le seigneur et suzerain incontesté oblige ses serfs, au lendemain de journées d'écrasante fatigue : batteries, arrachage de pommes de terre, etc., à se rendre, eux et leurs enfants, à la messe. Ils doivent parcourir plusieurs kilomètres. Beaucoup parmi ces pauvres gens sont indifférents. Ils sont obligés de partir à quatre heures du matin pour figurer à l'office de cinq heures. Trois absences injustifiées leur seraient préjudiciables. De même ils votent, sur un ordre qui leur est communiqué, pour un homme incompetent aux choses de la terre et qui ne leur sera d'aucune utilité dans la défense de leurs intérêts. Ils le disent, ils se plaignent que leurs besoins soient contradictoires avec ceux de leur maire et ils continuent de nommer ce propriétaire chef de leur commune, parce qu'on ne leur demande pas leur avis et qu'on leur impose cette élection.

Signalons aussi des abus réellement féodaux. A l'époque de la chasse, nos gentilshommes ou bourgeois terriens réunissent des amis de la ville et, par bandes joyeuses de douze ou quinze, parcourent leurs terres où ils se sont réservé les droits aux lièvres et perdrix, et, plusieurs fois la saison, ils tombent affamés chez leurs fermiers et leur dévorent poulets, beurre, œufs, sans leur accorder aucune compensation, mais comme une licence légitime et un honneur fait à ces manants.

Aux environs de M..., de lamentables cultivateurs voyaient s'abattre sur leurs provisions ces sauterelles redoutables. Réduits

à la portion congrue, certains, littéralement dévorés vifs, furent obligés de partir au bout de leur bail. Hélas! d'autres serfs sont venus les remplacer aussitôt, et les mêmes faits se perpétueront.

* * *

Aucune loi de contrôle ne permet aux fermiers d'en appeler à une autorité supérieure, à l'État, lorsqu'ils sont pressurés ou simplement tenus dans un état de malpropreté misérable, qui tue leurs enfants et désespère les adultes.

Ils tombent malades et meurent sans recours possible, car rien n'est prévu de l'hygiène dans leur bail. Ces cas sont d'une telle gravité pour l'avenir de la race que nous y insistons.

Voici ce dont nous avons été témoins :

A Y..., l'un des principaux propriétaires loue 400 francs par an une petite ferme en lande et marais à un jeune paysan, père d'une famille de quatre enfants. La maison n'est, à vrai dire, qu'une masure pourrie de vieillesse et d'humidité, si basse qu'il est impossible à un homme de haute taille de s'y tenir debout. On doit, à chaque poutre, se courber. Les cultivateurs et leurs animaux, vaches, bœufs et moutons, cohabitent. Il n'y a que les auges à séparer l'emplacement des lits, du fumier et du purin. Des mouches myriadares se posent sur les plaies des bestiaux et, de là, sur les yeux des enfants, qui sont atteints d'ophtalmie. Devant moi, le plus jeune des garçonnets ne peut ouvrir les yeux, sans qu'aussitôt des essaims d'insectes ne viennent y pomper le pus.

Quelques rares ouvertures de 20 à 30 centimètres carrés, des sortes de meurtrières, aèrent seulement cette salle plongée dans l'obscurité, presque complète six mois de l'an, et qu'il est impossible de ventiler. En cette atmosphère lourde de miasmes et assombrie éternellement, la fermière, encore jeune et chlorotique, est affaissée dans un siège dont elle ne se lève que pour vaquer aux occupations strictement urgentes, puis elle revient s'affaler devant l'âtre, sans force pour essayer le curage d'une maison qui devrait être purifiée par le feu. L'homme est atteint du haut mal. Parfois, il tombe en hurlant dans l'obscurité de son logis. Il m'avoue qu'il n'y a plus rien à faire pour lui, plus rien à essayer! Il sait que leur santé à tous les six serait améliorée dans une maison propre et claire. Il a été trouver son propriétaire, un monsieur aimable et simple avec les paysans et qui trinque chaque jour à leur santé dans les nombreux débits fréquentés par lui. La demande fut accueillie favorablement. Ce proprié-

taire calcula qu'il faudrait 4 000 francs pour reconstruire la ferme. A l'intérêt de 5 p. 100, il réclamait donc 200 francs de plus, par an, à son fermier.

Le malheureux ne put accepter un engagement qu'il se savait incapable de remplir. Il vivra donc et mourra dans la mesure pourrie. La scrofule, l'ophtalmie, la tuberculose décimeront ses enfants. Il le sait. Il n'y peut rien. Cela doit être. N'est-il pas lié à son seigneur et maître par un bail signé qu'il ne peut rompre? Aucune loi ne le protège. Le code n'a pas prévu ce cas, et si le cultivateur se révolte, le tribunal l'obligera à l'observation de toutes les clauses du bail. D'ailleurs, l'amour qu'un paysan porte bientôt au sol, quel qu'il soit, cultivé par lui, l'attache profondément à sa ferme. Ses efforts passés lui font aimer une terre ingrate dont il espère toujours une amélioration et il s'habitue trop aisément à devenir l'esclave de la glèbe qu'il cultive, et, par là, le serf de l'homme qui possède ce coin de sol chéri de lui.

Voilà peut-être la raison qui renforce singulièrement l'influence du propriétaire qui n'ignore rien de ce sentiment, d'ailleurs admirable, du laboureur.

Au total, et si nous voulons chercher une conclusion à cette esquisse sur la condition des fermiers et des métayers dans les temps modernes, nous ne la trouvons pas si différente de ce qu'elle était sous le servage au moyen âge. Sans doute, aujourd'hui, les paysans sont libres au sens de la loi, comme les ouvriers de la mine, des égouts, de la céruse sont libres de chercher ailleurs un salaire et une existence plus favorables. En réalité, la vie de ces cultivateurs n'est guère plus confortable qu'à l'époque médiévale, et leur somme de bonheur pas grandement accrue. Leur nourriture est exactement pareille, sauf l'introduction de la pomme de terre. On ne peut pas manger des aliments plus grossiers que ceux de ces pauvres gens. Ils sont gonflés, lourds et lents dans leurs mouvements. De même qu'un cheval nourri d'avoine est vif et franc du collier, un cheval de campagne élevé au vert est ballonné, mou et incapable de fournir à un certain moment un grand effort.

L'intelligence du terrien est restée stationnaire comme ses procédés de culture. Je ne parle pas ici d'exceptions brillantes. Les bergers d'Arcadie étaient sans aucun doute des esprits plus ouverts que les pâteurs modernes. Les crânes de la plupart de nos paysans semblent renfermer des pierres immobiles. L'ignorance est encore effroyable dans la moitié au moins de nos provinces. L'instruction obligatoire, telle qu'elle a été pratiquée jusqu'ici, est encore un leurre. Les parents y soustraient leurs

enfants. Beaucoup de jeunes gens, à leur entrée au régiment, ne savent plus lire et écrire. Des quantités d'hommes de trente à quarante ans ne savent rien, même de leur pays. Au hasard nous avons interrogé des Bretons qui ne savaient pas leur Bretagne composée de cinq départements. Un Rouergat n'imaginait aucunement la situation de Paris. Un bordier aveyronnais (métayer) ne savait pas que nous avions un littoral sur l'Océan et la Méditerranée, il ne se rappelait que la Manche, à cause d'un envoi fait par lui en Angleterre. Des Finistériens en costume et parlant breton furent pris pour des Anglais, à Lourdes, par des Lozériens qui ne purent jamais admettre que des gens parlant un autre langage que leur patois ou le français fussent de France au même titre qu'eux. Dans le domaine purement agricole, l'ignorance des fermiers bretons, vendéens, auvergnats, lozériens est invraisemblable. Ils cultivent exactement avec les procédés appliqués avant la Révolution. C'est à peine s'ils ont admis l'introduction de certains engrais. Opiniâtement, ils s'entêtent dans les mêmes cultures, seigle ici, sarrasin là, froment plus loin, malgré les efforts pour les convaincre d'une meilleure répartition de leurs terres.

Leur inculture a pour dérivé tous les servages : la superstition, une vie pénible et sans récompense, comme aussi leur misère perpétue les tares d'une race qui devrait être saine et vigoureuse. Les statistiques des conseils de revision, dans l'Ouest, donnent un pourcentage de tuberculeux, d'épileptiques, de nains, d'avariés, de chétifs de toutes sortes, vraiment inquiétant. Le progrès intellectuel et le progrès matériel marchent de pair dans les provinces fortunées. Il faut donc travailler à libérer un million de paysans, — le chiffre n'est pas exagéré, — de leur esclavage, en les instruisant et en obtenant des lois futures qui sauvegardent le grenier de la France menacé par un exode, aujourd'hui raisonnable, puisque ces gens malheureux viennent chercher à Paris et dans les grandes villes un peu plus de bien-être, un peu plus de liberté.

De même que l'Etat a ses inspecteurs qui visitent les navires au long cours avant leur départ, il faudra en arriver à l'inspection des fermes et des métairies, qui sont aussi des nefes à l'image de l'arché de Noé, et qui contiennent, comme elle, toutes les espèces vivantes et germantes, utiles au bonheur de la vie. Les ouvriers occupent légitimement l'attention des législateurs. Les paysans, plus nombreux, sont encore la force obscure dont on semble se soucier assez peu, même et surtout dans les comices agricoles, organisés par la grande propriété.

Dans ces pages nous n'avons d'ailleurs pas voulu généra-

liser et affirmer que tous les métayers et fermiers sont serfs et malheureux. Il en est de fort à l'aise et d'instruits. Les Normands ne sont pas à plaindre. Il y en a seulement encore beaucoup trop dans les provinces de l'ouest qui vivent en état de servage pour que ce travail, documenté sur place, soit véridique sans embrasser l'ensemble des départements, ce que nous n'avons pas eu la prétention de faire.

A M..., par exemple, nous avons trouvé l'un des cas les plus typiques du despotisme. Les paysans, étranglés et spoliés par leur propriétaire, vont jusqu'à se venger sournoisement, — les pauvres gens! — en abattant les arbres et en maraudant la nuit, lorsqu'ils sont jetés au grand chemin et dépouillés de leurs troupeaux par des procédés que le juge de paix de la localité qualifiait devant nous. L'occasion nous fut donnée de rencontrer ce châtelain et de discuter avec lui sur la condition des métayers. Il eut le front de nous affirmer et de vouloir nous prouver, chiffres en main, que ses fermiers s'enrichissaient.

Comme dans certaines régions de la riche Normandie elle-même, où des villages sont abandonnés et où, seul, un feu fume au milieu des maisons mortes, voici que la grève des fermiers et l'exode vers la ville s'étendent de province en province.

II. — Les Parlas de la campagne

Depuis ces vingt-cinq dernières années, l'attention publique s'est portée sur la situation des ouvriers. La création des syndicats, des bourses du travail, l'union des forces prolétariennes, ont valu et vaudront un accroissement de bien-être aux artisans des villes, parce qu'ils ont su s'organiser et opposer la puissance de leur masse à la volonté de quelques industriels et de quelques grandes compagnies.

Aussi est-il étonnant de penser que plusieurs millions de Français : journaliers, ouvriers agricoles, domestiques ruraux, humbles artisans villageois, n'ont pas participé aux améliorations apportées à la vie de leurs frères et sœurs des villes et des centres usiniers.

La cause de leur faiblesse réside dans leur manque de solidarité, dans leur ignorance du mouvement social qui emporte les classes déshéritées à la conquête de l'aisance, certainement, et du bonheur peut-être, car la loi du ventre domine et dominera les sociétés humaines. Il paraît inouï, en vérité, de penser que l'immense peuple des champs dont la multitude déborde en

France, et incomparablement, le total du monde ouvrier, n'ait pas encore été remué sérieusement par les nouvelles idées du syndicalisme. Il paraît surprenant même de considérer l'attitude négative des partis avancés à l'égard de cette foule qui, jusqu'ici, représente la matière inculte et rétrograde, parce que nul ne l'a instruite de ses devoirs. Ce peuple campagnard sent obscurément qu'il souffre. Il geint de sa médiocrité. Il aspire au départ vers les villes tentatrices où l'on mange mieux, où l'on vit en communion avec les autres hommes, où l'on rit quelquefois. Les parias agricoles subissent encore passivement leur misère, mais déjà, sous le chaud soleil du Midi, dans le Roussillon, par exemple, des grèves rurales ont éclaté comme le premier avertissement que ces malheureux envoient à la France.

Lorsque, dans une seule province comme la Bretagne, on apprend que 630 000 journaliers et domestiques de campagne vivent dans un état perpétuel de gêne, et que chacun de nos départements compte une centaine de mille d'hommes et de femmes médiocrement salariés, pour un labeur écrasant pendant les mois d'été, labeur sans limitation d'heures de travail, qui atteignent quatorze et seize heures, coupées seulement de quatre à cinq repas frugaux, on ne peut s'empêcher de protester pour le présent et pour l'avenir de ces pauvres gens qui sont à la base de la natalité française et comme les racines plantées par millions dans la glèbe. Et s'ils ne trouvent pas une terre assez généreuse pour les nourrir, c'est l'arbre tout entier qui dépérira dans une nation agricole comme la France.

Il nous apparaît comme un devoir de signaler quelle misère est cachée sous les apparences de santé et de robustesse de ces valets et de ces laboureurs; la situation des journaliers ruraux est négligée, ignorée même des gens apitoyés par la condition des pêcheurs ou des ouvriers.



Les salaires varient évidemment un peu de département à département. Bien entendu, dans cette étude, nous bornons nos constatations aux provinces pauvres, quoique, est-il besoin de le dire? le Roussillon ne soit pas une terre ingrate, et les ouvriers y sont cependant mal payés.

La condition des maîtres valets peut être améliorée de 30, 40 ou 50 francs par an, suivant la prospérité des contrées, mais nos chiffres moyens ont surtout pour but de signaler la condition réelle des journaliers dans nos départements de l'Ouest, du Centre

et du Sud principalement. Les prix que nous publions ne sont pas tendancieux, ils ont été recueillis sur place aux meilleures sources, tant du côté des employeurs que des employés. Dans les pays où le salaire moyen de l'homme de peine est de 1 fr. 25, nous nous garderons d'insister sur le cas des riches propriétaires qui profitent des périodes d'un chômage inévitable pour ne payer que 0 fr. 90 par jour leurs journaliers et leurs artisans. Par contre-coup, les ouvriers des bourgs sont insuffisamment salariés et tous les petits métiers du village ridiculement rétribués.

Commençons par étudier la condition du journalier de campagne, celui qui forme le vrai peuple des champs. En moyenne il reçoit 1 fr. 25 par jour l'hiver, et 1 fr. 50 l'été, car le soleil, plus tôt levé et plus tard couché, permet au fermier d'exiger de son ouvrier jusqu'à seize heures de présence aux champs, à l'étable et à la maison. A l'aurore, il ira couper l'herbe, le trèfle ou la luzerne pour donner à manger aux bestiaux; puis, il commencera à charruer, piocher, herser, biner, sarcler, suivant les besoins de l'exploitation, car le journalier doit avoir une instruction agricole assez développée et se prêter à tous les genres de travaux, depuis le fauchage jusqu'à la fabrication du cidre ou du vin.

En général, les journaliers sont mariés et pères de deux à trois enfants. Par quel prodige d'économie quatre à cinq personnes peuvent-elles se suffire avec 0 fr. 25 par jour et par tête? Nous allons tâcher de l'expliquer.

L'ouvrier agricole mange du pain de seigle pur (pain noir) ou du pain de méteil (moitié seigle et moitié froment), quelquefois encore du passe-méteil presque blanc et formé de blé auquel on ajoute un tiers de seigle pour le rendre plus nourrissant. A la foire, et au moment le plus favorable des cours, le journalier acquiert pour environ 8 francs une pochée de seigle de 120 livres. Il porte lui-même au moulin son grain. Le meunier ne se fait pas payer en argent. Il retient 20 livres de farine et de son pour son travail. Sur les 100 livres qui restent de la pochée, on doit compter 20 livres de son et 80 livres de farine qui fourniront environ quatre grandes tourtes. Le journalier pétrit lui-même son pain dans une ruche et l'apporte au boulanger, qui prend 0 fr. 10 pour la cuisson d'un pain de 12 livres. Quelquefois un arrangement intervient entre le mitron et l'ouvrier, et une certaine quantité de farine sert de paiement.

La livre de pain de seigle ne dépasse guère 0 fr. 09, le méteil 0 fr. 10.

Le son de chaque pochée est employé à la nourriture du ou

des porcs invariablement élevés par chaque famille, comme la seule viande permise aux pauvres.

Lorsque le journalier est assez fortuné pour élever deux porcs, il en tue un pour sa consommation personnelle, et il vend l'autre 60 à 70 francs, afin de payer la « ferme de sa maisonnette ».

Les loyers excèdent rarement 40 francs. Pour cette somme un petit jardin est adjoint au logis. Beaucoup de locations ne dépassent pas 12, 15 et 20 francs par an, verger compris, où le locataire sème les légumes, pommes de terre, choux et raves nécessaires à sa consommation personnelle. Ces chaumières et leur petit enclos sont évalués de 250 à 800 francs. Il est bien rare que le journalier, accablé par ses charges de famille, puisse économiser assez pour devenir le propriétaire de son logis. Nous connaissons plusieurs cas de constructions entreprises par ces malheureux et lamentablement interrompues.

A Plu..., avant d'arriver au bourg, sur le bord de la route, une maisonnette attend toujours sa toiture. La pauvre femme qui a voulu édifier cet abri à sa vieillesse, n'ayant pas assez d'argent, voit ses charpentes pourrir et la pluie désagréger ses murs ouverts aux intempéries.

A K..., un vieil homme, surnommé Polichinelle, à cause des tics de son visage, après avoir bu de l'eau et mangé du pain sec pendant vingt-cinq ans, avait trouvé les quelques centaines de francs nécessaires à l'édification de son logis. Le devis ayant été dépassé par le maître maçon, on lui fit crédit de la cheminée, mais d'un moment à l'autre le vieux « Polichinelle » s'attendait à une saisie de la maison entière, puisqu'il ne pouvait acquitter les pierres de taille de son foyer.

— Et cependant, disait-il, résigné, il faut bien du feu pour manger et se chauffer.

Quelle cuisine font-ils ? Oh ! bien simple.

A cinq heures du matin, ils déjeunent d'une gigourdène, bouillie de blé noir cuite au lait. Suivant les provinces, l'orge, le froment, le maïs, la farine de châtaignes font les frais de ce repas. Il est même curieux de constater combien la façon de se nourrir des paysans diffère peu en Corse, dans le Morbihan, le Rouergue, etc. A midi, au repas principal, soupe aux légumes et pain de seigle. Dans 3 litres d'eau on met 200 grammes de lard pour donner de la saveur au « trempage ». Quelquefois un petit morceau de porc froid est mangé sur le pouce ou étendu sur la tartine. Le soir et les jours et les ans suivants, même menu.

Nous avons eu des voisins si pauvres que leur soupe potagère n'était pas même « engraisée » de beurre ou de lard (expression

consacrée). Le père et la mère gagnaient 1 fr. 50 à eux deux, chez un riche châtelain du voisinage. Faveur inappréciable, ils n'avaient pas de chômage et touchaient donc environ 37 fr. 50 par mois et 450 francs par année, pour une moyenne de dix heures par jour de travail chacun, soit la femme un sou l'heure et le mari deux sous. Ils avaient trois enfants. Ils pouvaient donc dépenser 0 fr. 25 par jour et par personne. Le père, marié tard, était déjà âgé. Il jugea sa situation sans issue. Découragée, sa femme se prit à s'enivrer du cidre de charité qu'on lui donnait dans les fermes. Avec la vieillesse la mendicité inévitable les attendait. Le 3 janvier, cette année et comme l'écho des souhaits de bonheur retentissaient encore dans les familles heureuses, ce misérable se rendit dans la forêt domaniale de son maître et se pendit, car il désespérait de l'avenir, après cinquante-cinq ans de misère.

Nous avons logé ces pauvres gens dans une petite maison. Un bourgeois d'excellente intention nous écrit pour excuser la conduite inqualifiable de cet infortuné qui attentait ainsi à Dieu et aux hommes. Dans cette lettre, on nous conseillait de jeter à la rue, en plein hiver, la mère et les trois petits enfants. On nous laissait entendre que cette femme mettrait le feu à notre maison et aux fermes du voisinage. On basait les probabilités de cet acte sur sa gueuserie et sa douleur : car on ne doute pas un seul instant que méchanceté et pauvreté ne soient synonymes aux champs où l'individu seul qui possède est un homme respectable.

Quelle somme, des gens qui gagnent 1 fr. 25 par jour, peuvent-ils dépenser pour l'entretien de leurs « hardes ? » (le vieux mot français prévaut encore dans les campagnes, dont les patois ne sont, au demeurant, que le langage français en retard et tel qu'au XVI^e siècle).

La camelote de coton tend à vêtir les journaliers dans les provinces dites avancées. Ailleurs, l'industrie des tisserands leur fournit des culottes et des jupes d'une toile grossière appelée *réparonet*, tissée avec la filasse qui demeure sur les peignes. Les ouvriers agricoles sont encore heureux de l'employer pour leurs vêtements de travail. Un chapeau de laine leur dure quinze ans, vingt ans quelquefois. Lorsqu'une paire de souliers cloutés entre dans une chaumière, elle est respectueusement saluée par toute la famille en sabots à 18 sous, et le père ne s'en sert qu'à bon escient. D'ailleurs, on ne fait de ces folies que les années où le porc, en produisant 75 francs, permet de distraire 50 francs de la « ferme du logis » pour améliorer la garde-robe.

Le mobilier qui remplit la pièce unique de ces chaumières se

réduit à l'indispensable. Nous avons noté sur place qu'une famille de six personnes possédait :

Deux grands lits, un berceau, un banc, une table-huche, formée d'une sorte de huche sur laquelle est posée une table à glissière; une armoire, deux petits bancs, un charnier de terre cuite pour enfermer le porc salé, une caisse à couvercle pour les effets, quelques assiettes, des cuillers de bois et de fer, un réveille-matin, des images de piété, une croix de bois. Dans un coffre, quelques draps, un peu de linge. Nous ne pensons pas qu'en moyenne on tire plus de 100 francs du mobilier d'un journalier.

Dans les causses de la Lozère, en Bretagne, dans certaines parties du Limousin et de l'Auvergne, les intérieurs des chaumières rivalisent de détresse. Voilà toutes les valeurs accumulées par une existence de travail.

Dans le Rouergue, une ou deux armoires, des chaises et une batterie de cuisine mieux garnie complètent cet inventaire.

Un simple coup d'œil donné aux maisonnettes des ouvriers agricoles montre que le lit est le seul objet indispensable, avec le bahut, où l'on enferme les habits et la marmite qui cuit la soupe. A toute heure du jour, on se couche. Le misérable salaire de ces parias leur défend de jamais améliorer leur vie intime par la présence de sièges meilleurs, de couverts propres, de torchons, d'assiettes. Le linge de corps est réduit à quelques chemises en rude toile qu'on blanchit le plus rarement possible, parce que la femme, lassée, économise le temps du blanchissage. La vie sociale et matérielle est réduite à son strict minimum.

L'obligation écrasante du travail quotidien, insuffisamment payé, empêche ces malheureux d'échapper quelques jours, par année, à leur besogne. Ils n'ont le temps ni de penser, ni de se ressaisir, ni de devenir autre chose que des bêtes de somme, avec des appétits animaux pour la grosse nourriture et le sommeil, aussitôt leur tâche achevée. C'est en réalité une existence à peine humaine, d'individus condamnés à n'être que des machines un peu plus souples que les mécanismes d'acier; et nous n'assurons pas qu'au bout de vingt ans de ce métier, il y ait beaucoup plus d'intelligence dans ces cerveaux que dans les crânes des bœufs de labour. Voilà, d'après nous, la raison primordiale de leur résignation basée sur la passivité et l'ignorance. Voilà ce qui assure encore à nos campagnes des centaines de mille de journaliers qui, en leur jeunesse, musclés et virils, auraient eu tout avantage à utiliser leur force dans les villes où ils seraient certainement plus heureux.

Maintenant que nous avons étudié la situation de l'ouvrier

agricole indépendant (?), du salarié qu'on embauche suivant les besoins des exploitations agricoles, examinons la vie du valet de ferme dont l'existence matérielle, tout au moins, est assurée par son maître.

Nous empruntons à une statistique publiée sur les départements de l'Ouest, ces chiffres : de même que l'auteur accorde 1 fr. 90 par jour de salaire moyen aux journaliers et 1 fr. 25 pour les femmes, il estime que les maîtres-valets touchent au moins 182 francs par an et 214 francs au plus, suivant la richesse des départements.

Voici les gages que nous avons relevés dans diverses fermes de l'Ouest et du centre de la France :

Un valet qui sait labourer, conduire les bœufs, sarcler, refaire les fossés, couper les haies, émonder les taillis, bosseler le grain au printemps, soigner les bêtes, conduire les chevaux, en un mot un valet qui est tout à la fois charretier, laboureur et terrassier, touche de 150 à 200 francs par an, dans la force de l'âge.

Et les fermiers, assez pauvres eux-mêmes, se plaignent encore de l'augmentation des salaires et des exigences de leurs domestiques au sujet de la nourriture, lorsque ceux-ci réclament, une fois le jour, un peu de lard en plus de leurs légumes et de leur pain.

D'autre part, le fermier qui est satisfait du travail de son valet lui offre : une paire de souliers, des sabots à volonté et deux brebis en toute propriété dont la laine et la chair leur appartiennent. Chaque brebis vaut environ 25 francs et leur laine 3 francs par bête, c'est donc une gratification facultative de 56 francs par an. De plus, dans les fermes importantes, on ajoute 7 aunes de toile à ce cadeau afin que le domestique puisse se faire tailler ses vêtements de peine.

Jusqu'au tirage au sort on nomme les jeunes gens « petits valets », et ils ne touchent que 70 à 100 francs par an.

Petits ou maîtres-valets sont souvent couchés à l'étable, dans une soupente formée de deux poutres entées dans les murailles. Ils montent avec une échelle à leur grabat, et ils dorment au-dessus des bestiaux qu'ils ont mission de surveiller pendant la nuit, d'empêcher de se blesser, de se battre.

Quoi qu'on ait dit et écrit sur la salubrité des étables, il nous paraît que l'homme, fût-il valet, n'est pas fait pour coucher avec ses animaux, parmi le fumier et le purin, dans une atmosphère souillée de relents et criblée de mouches, de taons, de moustiques. Aussi bien est-il inadmissible, dans la Lozère, de voir les gardiens des moutons coucher devant leurs moutons, attachés à

un poteau central, tandis que les déjections salissent la pièce commune aux paysans et à leur troupeau.

D'ailleurs, jusqu'ici, les étables sont ridiculement aérées par des meurtrières où ne passerait pas la tête. Hommes et bestiaux vivent donc dans une quasi-obscurité et dans un air lourd, échauffé, jamais renouvelé, ce qui est préjudiciable aux vaches, souvent tuberculeuses, et aux valets qui peuvent devenir phtisiques.

Lorsque les domestiques ne couchent pas à l'étable, ils doivent partager généralement leur lit. Il est très rare, dans nos campagnes, qu'un homme ou une femme puissent se vanter de posséder une couche solitaire. D'habitude, dans une salle, sept et huit personnes couchent dans trois ou quatre lits. S'il y a deux valets, ils partagent le même grabat; deux filles domestiques, quelquefois trois, n'auront qu'un lit. Les enfants sont souvent installés quatre, pieds à pieds, avec un traversin mis à chaque bout du matelas.

Dans la Haute-Loire comme dans les Côtes-du-Nord, le Morbihan, le Finistère, certaines parties du Limousin, ailleurs encore, on se sert toujours des lits clos, ces sortes d'armoires à glissière où l'on enferme le sommeil des gens derrière des panneaux de bois, ajourés de fuseaux ou d'ouvertures, afin de laisser filtrer un peu d'air. Plusieurs centaines de mille paysans utilisent encore ces meubles, d'un haut effet décoratif, et qui seraient hygiéniques si les portes en étaient laissées ouvertes la nuit, comme aussi s'ils communiquaient librement avec la salle par leur ciel découvert. Les plus dangereux de ces lits sont ceux à deux ou trois étages superposés, comme dans les cabines des navires. On empile ainsi six dormeurs les uns par-dessus les autres. L'invention de ces lits répond à une idée de convenance. Comme presque toujours, la grande salle des fermes est unique et sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de salle de réunion, de travail et de chambre à coucher, on a sauvegardé la pudeur, en enfermant femmes ou garçons dans ces sortes de caisses. Chaque soir, les domestiques se déshabillent derrière les panneaux ramenés et y dorment. Est-il besoin d'ajouter que jamais l'étroite fenêtre des salles de ferme n'est ouverte et que, cependant, toute la journée, de six à douze personnes auront vécu, mangé, fumé, bu et respiré dans la pièce?

Voici ce qui explique, sans doute, les teints hâves de beaucoup de ces travailleurs des champs qui devraient être hauts en couleur, mais qui, par une nourriture défectueuse, un travail exagéré et un sommeil dans un air contaminé présentent de bonne heure

les apparences de la vieillesse, la démarche brisée, les reins ployés et le visage jaune et ridé.

Les paysans décrits par La Bruyère et peints par Le Nain ont laissé des descendants presque aussi misérables. Nous en avons vu nous-mêmes qui n'avaient jamais mangé leur content, et notre guide, un gros fermier et excellent homme, en convenait simplement. Il existe donc encore aux champs des ouvriers agricoles qui ne savent pas ce que c'est que de satisfaire leur faim et qui engendrent des scrofuleux, des rachitiques, des poitrinaires et surtout de pauvres innocents, comme on en rencontre dans beaucoup de villages, abandonnés au bord des routes à la charité des passants.

Lorsque la misère atteint un village, elle y prend de suite un caractère tragique et redoutable. Rien n'est organisé pour la combattre et, si la famine générale est peu probable (se rappeler cependant les pêcheurs sardiniers), la famine particulière existe à l'état permanent. Nous n'entendons pas par là que les parias de la campagne n'aient absolument rien à manger, nous voulons seulement signifier qu'un homme qui mangerait deux livres de pain n'en a qu'une seule à sa disposition, et que ses enfants, qui auraient besoin d'un peu de viande ou de beurre, doivent se contenter de légumes et de pain.

Sous nos yeux, nous avons vu de ces pauvres gens manger une soupe composée d'eau, de sel, de choux et d'une herbe dite au boudin, parce que les charcutiers de village l'associent au sang du porc. Dans cette mixture trempait du pain noir.

Or les gens qui vivaient ainsi n'étaient ni des paresseux, ni des débauchés. S'ils ne produisaient pas un effort plus considérable, c'est qu'ils étaient victimes de leur débilité physique.

Ils travaillent mollement parce qu'ils sont insuffisamment nourris. Ils se nourrissent mal, parce qu'ils ne gagnent pas assez. Cercle vicieux dont ils ne sont pas encore sortis. Ce raisonnement est applicable à des milliers et des milliers d'individus dans tous nos départements pauvres et même riches, car, comme nous l'avons remarqué dans les Charentes, par exemple, l'accroissement de salaire est compensé par une cherté de vie qui empêche l'amélioration réelle dans la condition de ces hommes de peine.

L'exemple est encore plus frappant dans les Alpes-Maritimes. Presque au contact de la Riviera et de la vie luxueuse des étrangers accourus du monde entier pour disperser leur or au soleil, les paysans et surtout les journaliers végètent misérablement. L'hiver dernier, nos voisins du cap d'Antibes, jardiniers et domestiques salariés par des propriétaires, gagnaient bien 2 fr. 50 par

jour, mais l'existence coûtant environ trois à quatre fois ce qu'elle coûte dans le Rouergue ou la Bretagne, en fin de compte, ces malheureux vivaient de pain mouillé d'un peu d'huile, d'ail, de pommes d'amour (tomates) crues et vertes l'hiver. Comme nous en manifestations notre étonnement et que nous entendions les plaintes de ces travailleurs, des propriétaires du pays ont voulu nous convaincre que ces gens étaient parfaitement heureux dans le bon soleil avec une poignée de figues. Malheureusement, nous les avons vus grelotter pendant plusieurs semaines de mistral et manger des bernicles et autres coquillages dont le moins délicat de nos pêcheurs de l'Océan ou de la Manche se dégoûterait. Une femme, vieille domestique, emportait soigneusement les os de notre cuisine et demandait à essuyer les plats. Cependant ces gens vivaient dans un pays béni, parmi les fleurs vendues très cher par les horticulteurs qui s'enrichissent. Aussi cent cinquante mille ouvriers agricoles ont-ils déserté ce département où la grande agriculture est morte, tandis que les jardins de fleurs promettent à leurs propriétaires ou aux revendeurs de gros bénéfices, qui n'apporteront jamais l'aisance aux salariés de ces cultures radieuses.

Ainsi donc, du Nord au Sud, nos voyages nous ont prouvé qu'à un état de prospérité ou de médiocrité correspondait toujours l'indigence de la main-d'œuvre rurale et ce n'est peut-être pas dans les provinces réputées riches que les domestiques de la terre sont les plus heureux.

* * *

Comme dans tous les métiers, les femmes sont encore moins payées.

On nomme « chambrières », dans l'Ouest, les filles qui vaquent aux grossières besognes féminines d'une ferme : les soins de la basse-cour leur sont dévolus. Elles soignent les agneaux ; elles tiennent propres la maison, le mobilier ; les repas de la famille et des animaux sont préparés par elles. D'autre part, l'été principalement, elles font la même besogne que les garçons. Comme eux elles coupent le blé, elles aident aux batteries, elles ramassent le foin. Leurs services équivalent au travail fourni par les valets. D'ailleurs elles sont robustes, homasses, aussi peu femmes que possible, et la vigueur de leurs bras ne le cède en rien à celle de leurs compagnons.

Cependant les chambrières ne sont payées que 80 à 120 francs par an et nourries sans plus de délicatesse. En outre, elles reçoivent en don : des sabots, une paire de souliers, de la toile

ordinaire pour leurs chemises et de la toile teinte en noir dont elles font des cotillons.

Chaque fermier embauche au moins un ou deux enfants pour garder les troupeaux aux champs.

Les pâteurs de dix ans reçoivent de 12 à 20 francs par an, 6 aunes de toile, des sabots et des souliers. Les pâteurs toucheurs de bœufs, c'est-à-dire ceux qui savent aider à la conduite des couples enjougués attelés aux charrues, reçoivent de 60 à 100 francs. Généralement ils ont seize ans d'âge. De là, ils sont promus petits valets, puis valets et maîtres-valets au retour de leur service militaire.

Dans le Rouergue, on nomme « estibondiers » les domestiques temporaires qui se louent à la Saint-Jean, l'année de leur tirage au sort. Ils travaillent donc de juin à novembre, au moment des récoltes qu'ils coupent, battent, vannent et rentrent aux greniers.

Ces jeunes gens reçoivent 200 francs pour la saison, dans l'Aveyron. Ils les économisent soigneusement pour se constituer un pécule au régiment et améliorer leur existence à la caserne. Ils fournissent, en moyenne, quatorze heures d'un labeur pénible.

En dehors des valets et des chambrières attachés à une exploitation, le fermier embauche parfois à la journée des aides. Suivant que la besogne est plus ou moins fatigante, les prix varient.

Dans le Morbihan, on donne à une femme, pour sarcler un jour : 0 fr. 80 et une bouteille de cidre.

Pour faner les foin : le cidre et 1 franc.

Pour couper le grain à la faucille, méthode qui prévaut encore dans beaucoup de cantons à sol mouvementé ou coupé de haies nombreuses : 2 francs et la nourriture. Ce dernier travail, au grand soleil, et les reins courbés, est épuisant.

En Vendée, dans le Poitou et dans la Loire-Inférieure, on donne jusqu'à 2 fr. 50 et 3 francs et la nourriture pour le gros ouvrage des récoltes ; aussi, chaque année, des bandes de chemineaux se dirigent, sac au dos et le bâton à la main, vers ces pays bénis d'où ils rapporteront 100 à 150 francs dont ils s'aideront pendant l'hiver ou bien qu'ils économiseront dix ans de suite pour acheter une chaumière ou un champ.

Voilà comment la dernière statistique a pu trouver, dans les cinq départements bretons seulement, 485 000 propriétaires exploitant directement leurs propriétés contre 186 000 fermiers et 24 000 métayers. Les domestiques occupés dans les fermes atteignent seulement le total de 630 000 individus, ce qui donne à peine un valet par propriété, chiffre ridicule, si par propriété

on entend au moins une exploitation rurale d'une trentaine d'hectares.

* * *

Bien que les domestiques se lèvent à quatre heures du matin, l'été, et à cinq heures l'hiver, et qu'ils se couchent, en juillet et août, bien après le soleil, lorsqu'il fait beau clair de lune et qu'on peut continuer à lier les javelles, à les rentrer, à disposer les meules ou à battre, ils n'arrivent pas à satisfaire aux exigences d'une ferme. Le vieux principe était de tout produire : de la nourriture, des vêtements, du mobilier et des outils, à la maison rurale. Autrefois, une grande métairie se suffisait à elle-même dans tous les besoins de la vie. Elle était comme un microcosme dans la grande vie du sol : légumes, viande, pain, boisson, habits de laine, de lin ou de chanvre, menuiserie, elle fournissait tout, et les valets et les chambrières savaient être couturières, ébénistes, vanniers, tresseurs, tisserands, boulangers.

Maintenant la division du travail et l'industrialisme tendent à spécialiser les gens dans des occupations bien marquées, et la division de la terre en petites propriétés de 20 à 50 hectares obligent les fermiers à n'avoir auprès d'eux que le nombre strictement nécessaire de domestiques.

Pour les travaux de l'industrie ménagère, autrefois accomplis au logis, le chef d'une exploitation moderne s'adresse à des artisans villageois qui méritent bien, ceux-là, le titre de parias de la campagne.

Jugeons-en plutôt par les salaires qui leur sont attribués. Dans les pays où l'on tisse encore la toile au métier à bras, les fileuses sont payées 0 fr. 40 à 0 fr. 50 par jour. Le tisserand lui-même travaille à la pratique, c'est-à-dire qu'on lui apporte du fil en bobines dites fusées et que, d'après le poids, il estime combien d'aunes de toile ou de drap elles fourniront. Il est donc un ouvrier payé à la pièce et, de plus, le « rabiote », l'excédent de laine ou de chanvre lui appartient. C'est un des heureux du village, lorsqu'il ne chôme pas.

Les échardeuses, c'est-à-dire les femmes qui échardent les vieux bas, les vieux tricots et qui en retirent des « rollets » de laine qu'elles fileront au rouet afin de retricoter des bas, peuvent gagner 0 fr. 50 en travaillant bien.

Les couturières, dans beaucoup de communes, sont nourries et gagnent de 0 fr. 40 à 0 fr. 75.

Les menuisiers à la journée qui viennent travailler sous le hangar avec le bois qu'on leur fournit, touchent de 1 fr. 50 à

2 fr. 50. C'est encore la mode dans certaines régions du Limousin, de la Vendée et de la Bretagne, de faire venir les cordonniers à domicile où, une fois l'an, avec le cuir qu'on leur remet, ils chaussent toute la maisonnée. Ils sont nourris et ne touchent guère plus de 1 fr. 50 à 2 francs.

Les tailleurs, peut-être parce qu'ils ont la réputation d'être de plaisants compères, habiles à conter des histoires, touchent 2 francs.

Il est bien rare qu'un potier fasse fortune s'il n'a pas de capitaux, pour aller vendre lui-même, dans les foires, ses écuelles et ses pots.

Un des métiers les moins rétribués, c'est celui de sabotier; aussi l'expression « gueux comme un sabotier » est-elle proverbiale. En disant que ces pauvres gens gagnent 1 franc par jour, nous sommes généreux. Comme ils ne vendent en moyenne que 0 fr. 60 à 0 fr. 70 la paire de sabots, et qu'il faut défalquer le prix du bois de hêtre et la location de leur chantier, que, d'autre part, pour passer ses marchés de bois, le sabotier est obligé à voyager, à courir les forêts en quête d'arbres propices comme grosseur à ses besoins, c'est tout juste si le pauvre homme peut manger du brouet clair et entretenir ses outils. Pendant ce temps, et comme toujours, l'intermédiaire qui vend les sabots et les socques en boutique, vit largement et travaille peu.

Le charbonnier est le frère en noir du sabotier. S'il gagne 1 fr. 25 par jour, il doit s'estimer heureux.

Encore un métier misérablement rétribué, c'est celui de laitière. Aux environs des bourgs, les grands fermiers ou les propriétaires qui font valoir eux-mêmes leurs terres gagent une femme à raison de 0 fr. 50 par jour.

Nous avons approché l'une de ces malheureuses. Elle était employée par un riche gentilhomme qui exigeait d'elle qu'elle fût levée à trois heures du matin afin de soigner les vaches, les conduire au pâtis, les traire, charger de lait une petite voiturette qu'elle poussait, de maison bourgeoise en maison bourgeoise, jusqu'à midi. Alors, elle déjeunait d'un laitage, soignait à nouveau les bêtes et les sortait jusqu'à la nuit. L'été, elle ne se couchait qu'à dix heures, parce que, pendant les chaleurs, les vaches mouchaient et qu'elle ne pouvait les mener à la prairie qu'à la fraîcheur.

Cette femme de cinquante ans fournissait donc dix-neuf heures de travail par jour pour 0 fr. 50.

Courir par monts et par vaux avec sa brouette chargée l'épuisait. Elle arrivait en retard chez les pratiques.

— Prenez garde, vous êtes vieille, l'avertit M. le comte X..., qui est président de fabrique à B...; nous vous remplacerons par une laitière plus jeune, si vous n'arrivez à temps.

La pauvre femme ne protestait pas contre cette dure mise en demeure. Elle nous disait seulement :

— Ah! dame, bien sûr, je ne vais pas aussi vite qu'une jeunesse! Et, de toutes ses forces, nous la voyions pousser aux côtes sa voiturette, et revenir en courant au château où l'attendait son troupeau.

Dans quatre ou cinq ans, cette paysanne héroïque mendiera sans doute quand les 10 sous lui feront défaut, car, cela est effroyable à constater, nos mendiants ruraux sont, au moins la moitié, d'honnêtes travailleurs usés par un demi-siècle de labeur acharné et mal rétribué. C'est la grand'route qui les attend inéluctablement, à moins que, très favorisés et appuyés, l'hôpital ne les recueille.

Disons-le donc : chaque fois que, par une chance inespérée, les enfants du journalier ou du petit artisan ne conquièrent pas une meilleure existence et ne veulent entretenir leurs vieux parents, ceux-ci sont condamnés à chercher leur vie de porte en porte.

Chaque lundi, aux données de pain, nous pouvions voir aux seuils des maisons bourgeoises, des rangées de vieux miséreux qui faisaient des kilomètres pour toucher un sou. De l'avis des propriétaires et des agriculteurs aisés, les deux tiers de ces quémandeurs avaient honnêtement peiné trente et quarante années au profit de leurs maîtres.

Aujourd'hui, ils mendient sagement, sans récriminer, et ils vont de seuil en seuil quêter les 15 à 20 sous et les quignons dont ils vivoteront pendant la semaine.

Ainsi finissent beaucoup des parias de nos campagnes.

CHARLES GÉNIAUX.

TROIS FILS

Conte inédit

Un père donna à son fils un domaine, du blé, du bétail et lui dit : « Vis comme moi et tout ira toujours bien pour toi. »

Le fils prit ce que lui donnait son père, s'en alla et se mit à vivre pour son plaisir : « Père m'a dit de vivre comme lui ; il vit joyeusement, alors moi je vivrai de même. »

Il vécut ainsi un an, deux ans, dix ans, vingt ans. Il dépensa tout ce que son père lui avait donné et se trouva sans rien. Alors, il commença à demander à son père de lui donner quelque chose de plus, mais le père refusa. Il essaya de le flatter, lui faisant cadeau de ce qu'il avait de meilleur, et il le supplia. Mais le père faisait la sourde oreille. Alors le fils se mit à demander pardon à son père, pensant l'avoir offensé, et de nouveau, il le flatta ; mais le père restait toujours inflexible.

Et le fils se mit à maudire son père : « Si tu ne veux rien me donner maintenant, disait-il, pourquoi m'as-tu fait ce don autrefois, en me promettant d'avoir assez pour vivre bien toujours ?... Toutes les joies éprouvées quand je dépensai ma fortune ne valent pas une heure des souffrances que j'endure maintenant. Je vois que je me noie et qu'il n'y a pas de salut. Et qui est coupable ? C'est toi... Tu devais savoir que cette fortune ne me suffirait pas, et tu ne m'as pas donné davantage. Tu m'as dit seulement : « Vis comme moi et ce sera toujours bien pour toi. » J'ai vécu comme toi : toi tu as vécu pour ton plaisir et moi aussi j'ai vécu pour le mien. Tu as gardé la plus grosse part de la fortune, et moi je n'avais pas assez. Tu n'es pas un père, mais un trompeur, un malfaiteur ! Maudite ma vie ! Maudit sois-tu, imposteur, bourreau ! Je ne te connais plus, je te hais ! »

Le père donna aussi un domaine au second de ses fils et lui dit seulement : « Vis comme moi et tout ira toujours bien pour

toi. » Le second fils n'eut pas autant de satisfaction de ce don que l'aîné ; il le trouvait équitable, mais il savait ce qui était arrivé à son frère aîné, c'est pourquoi il se mit à réfléchir comment faire pour ne pas, lui aussi, dépenser toute sa fortune. Il comprenait que le frère avait mal interprété les paroles : « Vis comme moi », et qu'il ne faut pas vivre exclusivement pour son plaisir ; et il se mit à penser ce que pouvait signifier : « Vis comme moi. » Et il pensa qu'il lui fallait, comme son père, gagner une fortune égale à celle qui lui était donnée. Et il se mit à travailler pour constituer un autre domaine semblable à celui qu'il tenait de son père, et il songea comment faire.

Et il demanda conseil à son père ; mais le père ne lui répondit pas. Le fils pensa que son père avait peur de lui rien dire et il se mit à examiner tous les objets dont se servait son père pour comprendre, d'après cela, comment il agissait. Et il gâta tout ce qu'il avait reçu de son père ; et tout ce qu'il faisait ne valait encore rien. Mais il ne voulut pas avouer qu'il avait gâté tout, et il vécut en souffrant. Il disait à tous que son père ne lui avait rien donné, qu'il avait tout fait par lui-même, que tous pouvaient faire beaucoup mieux, et que les gens arriveraient bientôt à une telle perfection, que tout serait parfait.

Ainsi parla le second fils, tant qu'il lui resta quelque chose de ce que lui avait légué son père. Mais quand il eut tout perdu, il se suicida.

Son père donna un semblable domaine à son troisième fils et lui dit aussi : « Vis comme moi et tout ira toujours bien pour toi. »

Et le troisième fils, heureux comme ses aînés de recevoir un domaine, quitta son père. Mais il savait ce qui était arrivé à ses frères et il se mit à réfléchir à la signification de ses paroles : « Vis comme moi et tout ira toujours bien pour toi. »

Mon frère aîné pensait que vivre comme notre père signifiait vivre pour son plaisir et il a tout dépensé et s'est perdu. Le second pensait que vivre comme notre père signifiait agir exactement comme notre père, et lui aussi a péri. Que signifie donc vivre comme notre père ?

Et il se mit à se rappeler tout ce qu'il savait de son père. Et il avait beau réfléchir, il ne savait qu'une seule chose, c'est qu'avant sa naissance, il n'y avait rien pour lui et que lui-même

n'existait pas, que le père l'avait créé, nourri, instruit, lui avait donné des biens de toutes sortes et lui avait dit : « Vis comme moi et tout ira toujours bien pour toi. » Et il savait que le père avait fait de même pour ses frères et il avait beau réfléchir, il ne pouvait rien apprendre de plus sur son père. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait fait du bien à lui et à ses frères.

Et alors il comprit ce que signifiaient les paroles : « Vis comme moi. » Il comprit que vivre comme le père signifie faire ce qu'il faut pour le bien des hommes.

Et comme il pensait ainsi, le père vint à lui et lui dit : « Nous voilà de nouveau ensemble et tout ira toujours bien pour toi. Va donc chez tous mes enfants et dis leur ce que signifie : « Vivre comme moi », et qu'il est vrai que ceux qui vivront comme moi seront toujours heureux. Et le troisième fils partit raconter cela à ses parents et depuis, chaque fois qu'un enfant recevait sa part, il se réjouissait, non d'avoir beaucoup, mais de pouvoir vivre comme son père, et d'être toujours heureux.

Le père c'est Dieu, ses fils sont les hommes, la fortune c'est la vie. Les hommes pensent qu'ils peuvent vivre seuls, sans Dieu ; les uns s'imaginent que la vie leur est donnée pour s'amuser, ils s'amuse et gaspillent cette vie, et quand vient la mort, ils ne comprennent pas pourquoi leur fut donnée la vie dont les plaisirs se terminent par les souffrances et la mort.

Et ces hommes meurent en maudissant Dieu et se séparent de lui. C'est le premier fils.

Les autres pensent que la vie leur est donnée pour l'étudier et l'améliorer, et ils travaillent à se faire une autre vie, meilleure, mais en améliorant cette vie, ils la perdent et se privent eux-mêmes de la vie.

Enfin d'autres disent : « Tout ce que nous savons de Dieu, c'est qu'il donne le bien aux hommes et leur ordonne de faire la même chose que lui. » Faisons donc la même chose que lui : le bien aux hommes.

Et aussitôt qu'ils commencent à le faire, Dieu lui-même vient à eux et leur dit : « C'est ce que je voulais. Faites avec moi ce que je fais et vous vivrez comme moi. »

L. TOLSTOÏ.

Le Réveil religieux aux États-Unis ⁽¹⁾

I

L'âme anglo-saxonne est faite d'antinomie. Les deux tendances les plus contradictoires y coexistent ; elle est d'une positivité qui la rend capable des entreprises les plus hardies et les plus tenaces dans tous les domaines de l'activité matérielle, mais en même temps ses élans mystiques sont tels qu'ils l'élèvent au-dessus des contingences humaines pour la passionner de surnaturel. Chez aucune autre race on ne rencontre un semblable dualisme. Les deux principes opposés qui la dominent sont les deux pôles d'un même aimant et l'attirent avec la même intensité. L'histoire de la Grande Bretagne et celle des États-Unis en offrent de nombreux exemples. Nulle part on ne vit surgir autant de sectes, s'établir autant d'Eglises que dans le Royaume-Uni et dans l'Amérique septentrionale. Nulle part l'enthousiasme religieux n'est plus vivace, ne se traduit par des démonstrations aussi retentissantes, sous l'impulsion de croyances aussi sincères.

Anglais et Américains les uns et les autres de même origine, obéissant aux mêmes incitations, de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, associent aux affaires la dévotion, jusqu'à faire parfois de celle-ci un terrain productif de spéculation industrielle ou financière. Ils apportent dans chacune de ces opérations, celle de leur fortune et celle de leur salut, le même sérieux et la même ardeur, témoin John Rockefeller. La vie présente, avec ses fièvres de travail, son but de réussite et de richesse, ne leur fait pas perdre de vue la vie future ; ils considèrent celle-ci autant que celle-là comme un placement d'intérêts auquel ils croient devoir veiller simultanément. Quiconque ne les juge point sous ce double aspect ne les comprend pas.

Eux seuls d'ailleurs peuvent assurer la prospérité d'une propagande religieuse. On en a la preuve dans l'œuvre du général

(1) Voir dans LA REVUE du 15 mars 1905 l'étude de W. T. Stead sur le Réveil religieux en Angleterre.

Booth. Ses résultats en Angleterre sont connus. En Amérique, ils n'ont pas été moins marquants.

II

Je me souviens encore de l'entrée de l'Armée du Salut à New-York, il y a vingt-cinq ans. J'assistais au débarquement du steamer qui amenait dans le Nouveau Monde quelques centaines d'émigrants anglais et irlandais, hommes, femmes, enfants. Ce spectacle était curieux. Beaucoup de ces arrivants portaient sur leurs physionomies l'inquiétude du lendemain. La plupart, en effet, venaient chercher l'inconnu.

Ce qui frappait surtout mes regards, c'était un petit groupe qui se distinguait aussitôt dans la foule. Ils avaient tous un uniforme jusqu'alors ignoré des Yankees, un costume bleu et une coiffure particulière dont le signe de reconnaissance était un ruban rouge orné des lettres S. A. (*Salvation Army*). Je les comptais facilement, ils n'étaient pas plus de huit : un homme et sept femmes. Leurs yeux trahissaient l'inspiration. Ils se rangeaient autour d'une bannière rouge bordée de bleu. Lentement, sans se préoccuper des gestes et des sourires des passants, ils pénétrèrent dans la ville. Je les suivis. Ils firent une première halte dans un parc, et là, plantant en terre leur bannière, ils s'agenouillèrent et prièrent. Ainsi avaient fait, quelques siècles auparavant, les compagnons des découvreurs du Nouveau Monde. Comme ceux-ci, les huit émigrants venaient d'aborder avec une intention de conquête. Ils sont parvenus à leurs fins. Il y a quelques jours, je fus témoin de la célébration de leur vingt-cinquième anniversaire d'implantation en Amérique, et j'ai entendu le rapport de leur situation actuelle et de leurs progrès depuis leur première prière à genoux dans le parc. C'est un document intéressant.

En 1880, à leur arrivée, ils n'avaient guère d'argent. Toutes leurs économies réunies ne représentaient que quelques centaines de francs ; mais ils possédaient deux leviers puissants en Amérique : la volonté et la persévérance. L'expérience leur a montré le parti que l'on peut en tirer. L'Armée du Salut aux États-Unis est aujourd'hui propriétaire d'un capital, en espèces et en immeubles, évalué à 10 710 600 francs. Elle comprend 30 000 adhérents sous les ordres de 3 706 officiers, et chacun de ses membres se dévoue, corps et âme, à l'œuvre. Depuis 1808 elle a joint les affaires à la catéchisation et à la conversion. Elle s'occupe de la colonisation agricole. Ses champs de culture et d'exploitation en

Californie, dans le Colorado et l'Ohio, mesurent déjà environ 3 000 acres de superficie (l'acre valant 40 ares 46 centiares). C'est peu mais ce n'est qu'un début. Soixante-dix familles y constituent une population d'un peu plus de 500 travailleurs se partageant la mise en rapport de trois fermes. Ce nombre s'accroîtra rapidement, car l'Armée du Salut opère avec la résolution et la constance. Dans les villes qu'elle a conquises, c'est-à-dire dans la plupart des Etats de l'Union, elle pourvoit aux besoins de ses soldats. Elle a créé et administre partout des hôtels, des maisons d'habitation distribuées en logements pour les femmes seules, des orphelinats, des crèches, des asiles, des refuges; elle envoie ses malades au Sanatorium d'Amity dans le Colorado, qui lui appartient. L'hiver, elle fournit aux membres de la Propagande des denrées et du charbon au prix de revient; elle visite les indigents et les secourt. Elle procure du travail à ceux qui en manquent. Elle unit la bienfaisance à la vigilance. Son budget de dépenses annuelles se monte à environ 2 millions de francs, son budget de recettes est alimenté par les cotisations et par le rendement des entreprises. C'est une société essentiellement collectiviste dont la base est la foi même.

III

A côté de ces cogéances de l'âme et de la vie pratique, dont l'Armée du Salut n'est pas — on le sait — l'unique spécimen en Amérique, viennent se placer ce que l'on appelle les « Réveils religieux », dans lesquels le sauvetage des âmes est le seul objet d'efforts et de prosélytisme. Ces « Revivals » — c'est le nom anglais — existent aussi en Angleterre, et M. Stead en a fait récemment le tableau émouvant et éloquent dans *La Revue* même. Il y faut ajouter les missions américaines à Londres, à Birmingham, etc., sous la direction principale du Rév. Torrey et de M. Charles Alexander, à propos desquels les journaux se répandent, suivant leurs opinions, en dithyrambes ou en satires. Le mouvement américain des *Revivals* est tout aussi significatif et instructif. Il ne s'est manifesté jusqu'ici que sur quelques points, à Schenectady, à Binghamton, à Elmira, à Denver et à Ocean City, mais on peut affirmer que son extension s'augmentera de proche en proche.

Le spectacle, dans ces localités, depuis le commencement de janvier est aussi animé, aussi digne d'observation que celui du pays de Galles, et la photographie prise sur place en est tout à fait suggestive.

Schenectady, chef-lieu du comté de ce nom, dans l'État de New-York, est une ville assise sur le Mohawk et sur l'Erié dont la population rapidement croissante est industrielle. Elle rappelle celle de Seraing, dans le pays de Liège. Comme la ville belge, Schenectady est un centre de métallurgie; on y fabrique des locomotives, du matériel de chemins de fer, des armes. Gens rudes, par conséquent, avec, en outre, dans le milieu américain, une culture intellectuelle peu avancée. Les instincts y ont plus d'empire que les idées. L'ouvrier, sa tâche finie, peuple les débits de boissons. Les bars sont nombreux et ils ont des allèchements auxquels le client accoutumé ne résiste point. Les magistrats voient défiler régulièrement devant eux des ivrognes en récidive. Les mœurs ne sont pas raffinées, la grossièreté les caractérise plutôt. Or c'est là précisément que le Réveil religieux a, pour ainsi dire miraculeusement, fait une pêche d'âmes aussi abondante que celle de saint Pierre.

Le principal organisateur du mouvement est le Révérend Frédérick Winslow Adams, pasteur de l'Église méthodiste épiscopale.

— Nous sommes, m'a-t-il dit, des « Évangélistes agressifs »; c'est le nom que nous donnent nos adversaires et nous l'acceptons, car notre campagne, notre croisade, est bien dictée par l'attaque directe contre le péché. Seulement nous ne faisons plus comme nos devanciers qui parlaient et prêchaient plus qu'ils n'agissaient. Nous n'attendons pas que les âmes coupables, vicieuses, malades, viennent à nous. Délibérément, nous allons au-devant d'elles et, si elles ont des repaires, nous y pénétrons.

Cet évangélisme combatif a quelque analogie avec l'Armée du Salut. Il s'accompagne, dans sa marche à travers la ville, de chants et de musique instrumentale. Ses processions sont précédées du drapeau. Il présente toutefois une différence essentielle avec les soldats du général Booth : au lieu d'émaner d'une protestation contre les Églises, il les unit dans une même conception. C'est, à tout prendre, une coopérative religieuse. Ainsi, il y a dix-neuf Églises différentes à Schenectady : les méthodistes, les baptistes, les congrégationalistes, les presbytériens, les unitaires, les réformés hollandais, les méthodistes africains, les luthériens anglais, les catholiques, etc., et chacune de ces Églises détache des représentants dans les rangs des « évangélistes agressifs ».

Le Réveil de Schenectady obtient un succès si considérable que, dans la ville, on ne s'aborde plus avec la question usuelle : « Comment va ? », mais avec l'interrogation très sérieuse : « Êtes-

vous converti? » Et chacun se pique d'émulation. Au cours des trois derniers mois, le nombre des conversions s'est élevé, au total, à près de cinq mille (ce qui équivaut au septième de la population). Les apôtres se recrutent parmi les pasteurs. Je citerai à côté du Rév. Winslow Adams, de l'Eglise méthodiste épiscopale, les Révérends Talmage, de l'Eglise réformée, Cooper, de l'Eglise baptiste, etc. Leurs auxiliaires les plus dévoués sont M^{me} Adams et miss Bertha Sanford. Les femmes chantent des cantiques; quelques-unes, comme miss Sanford, jouent de la harpe; d'autres instrumentistes les accompagnent.

Les propagandistes se rendent, le soir, dans les bars où il y a le plus de consommateurs, dans les cafés dont la clientèle est la plus assidue. Le Révérend Talmage, ou celui qui le remplace, distribue des cartes d'invitation. On enrôle des assistants pour les prochains meetings du Réveil. Dans les premiers temps, ils étaient accueillis par des rires, des quolibets, parfois des invectives. Maintenant on les reçoit avec une sorte de respect. Les joueurs de cartes interrompent leur partie, les buveurs déposent leur verre sur la table; ceux qui avaient gardé leur chapeau se découvrent; il y en a même qui se lèvent. Les cantiques sont écoutés sans que personne songe à troubler le concert religieux. Et, presque toujours, quand les évangélistes se retirent, ils emmènent avec eux quelques nouveaux adhérents.

Le pasteur Adams m'a raconté une scène bien pittoresque. C'était tout au commencement du mouvement. Une nuit, il entra avec plusieurs évangélistes agressifs dans une espèce de tanière où s'assemblaient les buveurs les plus impénitents. Une odeur âcre de tabac, mêlée d'effluves d'alcool, empestait la pièce. Les murs étaient couverts d'images obscènes, de portraits d'actrices de bas étage audacieusement décolletées. Les jeunes femmes qui formaient, avec quelques évangélistes, l'escorte de l'apôtre eurent d'abord une impression de dégoût. Elles hésitèrent sur le pas de la porte. Il les encouragea du regard. Elles s'enhardirent et entonnèrent leur cantique le plus fervent : « Jésus doux et tendre nous appelle! » Leurs voix étaient si captivantes, si pieuses que les jurons expirèrent sur les lèvres des auditeurs. Peu à peu le recueillement s'opéra. Un ouvrier ôta son chapeau. Il eut des imitateurs. Les cantiques firent écho dans les cœurs. Quelques visages s'humectèrent de larmes. Un vieillard, très affecté, quitta sa place et vint se tenir debout à côté du pasteur. Quelques mains applaudirent quand les chants eurent cessé.

Les visites dans les cafés et les bars se répétèrent de soirée en soirée. Les tenanciers de ces débits se montraient, au début,

récalcitrants. Ils refusaient l'entrée aux évangélistes, de crainte de mécontenter leurs clients, mais au bout de très peu de temps, loin de leur interdire l'accès, on les pria d'honorer de leur présence les lieux de réunion publique. Aujourd'hui on ne trouverait, dans Schenectady, que très peu de ces endroits où l'on n'affiche d'avance qu'il y aura dans la soirée concert spirituel. Les cafés et bars les plus achalandés sont précisément ceux où l'on est sûr d'entendre les évangélistes.

Une des particularités du Réveil de Schenectady, c'est que ses deux plus actifs propagandistes sont des esprits éloignés de tout illuminisme : M. George Lunn et miss Bertha Sanford. Le premier est dans la fleur de la jeunesse, il a trente et un ans. Sa présence à Schenectady ne date que des derniers mois de l'année écoulée. Il était assistant du pasteur de l'église presbytérienne établie à Brooklyn, dans l'avenue Lafayette. Sa physionomie inspire la confiance. Très ouverte, elle est aussi très expressive. Il a le don de la parole, une extraordinaire faculté d'élocution et une énergie physique inlassable.

— Il fera, quand je le voudrai, me dit le Rév. Adams, dix sermons par jour et, pour peu qu'il en ait le temps, commencera le onzième.

C'est M. Adams lui-même qui l'a découvert. Miss Bertha Sanford n'est pas moins vaillante. Toute jeune, d'apparence délicate, naïve, timide, elle possède le charme qui commande la conviction. Sa voix, d'une extraordinaire pureté, exerce sur quiconque l'entend une action irrésistible (1). Miss Sanford a fait des études de droit, de pédagogie; elle a suivi tous les cours d'ambulance pratique à l'hôpital Sibley, de Washington. Son instruction, très étendue, lui donne une très grande autorité.

Il n'est pas rare maintenant de voir des gens faire huit à dix lieues pour venir prendre part aux soirées du Réveil. Le Rév. Charles Francis Adams, un parent du pasteur méthodiste, dirige les exercices pieux après les réunions générales. Tous les nouveaux convertis y assistent et chacun d'eux rivalise de zèle. C'est à qui amènera le plus de recrues. Aussi le nombre des nouveaux adhérents augmente-t-il quotidiennement. A chaque réunion du Réveil, il y a de dix à vingt assistants qui se lèvent, se frappent la poitrine, confessent leur indignité devant Dieu, demandent publiquement pardon de leurs fautes et sont admis dans la croisade de l'évangélisme agressif.

(1) Irrésistible est bien le mot. Miss Bertha Sanford a fait une si vive impression sur l'un de ses auditeurs, le pasteur Sanford, son homonyme, qu'il en résultera prochainement un mariage.

Un autre fait à signaler dans cette évangélisation de toute une ville, c'est l'aide prêtée aux pasteurs par les grands industriels et par les autorités locales. L'œuvre des évangélistes est, en effet, considérée comme un moyen d'assainissement moral autant que de retour à la religion. Aussi la Compagnie générale d'électricité et la Compagnie américaine de locomotion, qui emploient des milliers d'ouvriers et leur paient plus de 100 000 dollars de salaire par semaine, ont-elles compris tout l'intérêt qu'elles ont à seconder le Réveil. C'est une réaction contre l'alcoolisme avant tout, et contre le jeu ensuite. Comme il arrive toujours dans les grandes agglomérations ouvrières, les parasites qui vivent du gain des travailleurs s'étaient installés par centaines à Schenectady. Peu à peu, la ville était devenue une véritable écurie d'Augias. Le coup de balai qu'y donne le Réveil est formidable autant que socialement hygiénique. Sans doute, on n'en est pas encore à la fermeture et à la désertion de tous les bars et cafés, mais on constate déjà combien l'œuvre est efficace par la diminution de la statistique pénale et par la très sensible modification dans les mœurs du peuple. Tandis qu'auparavant on ne pouvait traverser une rue sans entendre des échanges d'injures et de blasphèmes, on a déjà sous les yeux le tableau d'une ruche ouvrière très rangée et l'on assiste à une transformation très appréciable de l'attitude de tous ces gens d'ordinaire peu éduqués.

Comme me le répétait le pasteur Adams :

— Il y a un esprit du bien qui souffle là.

— Et ce qu'il y a de singulier, ajoutait le pasteur Lunn, c'est que tout cela s'est accompli et continue de se propager sans que l'on sache comment le Réveil est né et sans qu'on puisse prévoir jusqu'où il ira.

Le mot de La Rochefoucauld me revient ici à la mémoire : « Dans toutes vos actions, écoutez votre âme et soyez-lui fidèle. » C'est l'âme anglo-saxonne qui parle à Schenectady, l'âme positive et mystique à la fois, l'âme positive qui fait comprendre à la population que la prospérité de cette ville ouvrière dépend de sa santé morale; l'âme mystique qui habite, pour ainsi parler, le même logis que l'autre, toutes deux sachant se faire réciproquement la part de besoin et de poursuite.

IV

Denver est, comme Schenectady, un grand centre métallurgique, mais dont les dimensions sont beaucoup plus vastes. La

ville, située au confluent du Cherry-Creek et de la South Platte River, est la capitale d'un Etat, le Colorado, dont les richesses naturelles et surtout minérales sont incalculables. Les gisements de fer y abondent, ceux d'or et d'argent s'y trouvent partout. Les lignes ferrées mettent Denver en communication avec les deux puissants foyers de la prospérité américaine : Saint-Louis et San Francisco. Aussi la population s'y est-elle accrue en peu d'années, tellement qu'elle dépasse déjà 120 000 habitants.

Ce que Schenectady est à Seraing, Denver l'est à Liège, comme vie et physionomie. Ici, toutefois, il faut également tenir compte de la race anglo-saxonne, qui prédomine. Le Réveil religieux s'y impose déjà officiellement.

L'autre jour, toutes les affaires ont été interrompues, comme en une occasion solennelle, pour appeler la ville entière à la prière. Les magasins et les banques ont fermé leurs portes; les pasteurs ont officié dans toutes les églises, dans les chapelles des écoles, partout où ils avaient à leur disposition un autel ou une chaire. 35 000 personnes assistaient à ces exercices et toutes les classes de la société s'y rencontraient, des millionnaires et des grandes dames coudoyant des ouvriers et des pauvresses. Un meeting de dévotion s'est tenu dans la salle de l'Opéra. Le gouverneur de l'Etat, M. Adams, l'honorait de sa présence, ainsi que son prédécesseur, le gouverneur Peabody, le maire de la ville, les fonctionnaires. Les travaux législatifs ont été suspendus et les représentants de l'Etat sont venus prier avec le peuple. Dans les rues, les cortèges se succédaient avec une si grande piété que jamais on n'avait vu en Amérique la foi plus triomphante.

Ce fut un événement national et, depuis lors, il s'est renouvelé. Les journaux donnent le compte rendu des assemblées; on n'a pas d'autre thème de conversation. Toutes les salles de meetings sont bondées, tous les jours les conversions augmentent en nombre. Au mois de février, 800 jeunes enfants, tels ces juvéniles croisés du moyen âge, ont parcouru la capitale en chantant la Marseillaise de l'Evangile : « Allons, soldats du Christ ! » Les seuls qui protestent contre ce mouvement sont les marchands d'alcool, les « saloonkeepers », comme on les nomme, qui voient s'éclaircir les assistances de leurs « salons ». Le Réveil oblige, en effet, tous ses membres à signer une promesse de tempérance, premier acte de la conversion.

Les meetings religieux ont lieu à toutes les heures de la journée; les pasteurs alternent, et le courant est dans ces conditions permanent. La source de la foi ne doit pas tarir un instant.

On prêche, on chante des cantiques, le jour, le soir, même la nuit et, sans relâche, arrivent des adhérents qui viennent témoigner publiquement de leur ralliement à la foi qu'ils ont recouvrée.

Chose très curieuse : tous ces foyers de Réveil religieux sont des centres sidérurgiques, et c'est vers les localités et les régions où l'on travaille le fer et les autres métaux que tend le courant. Parti de Denver même, il a, comme les fleuves qui se dérobernt quelque temps sous terre, tout en poursuivant leur chemin, gagné — nous l'avons vu — l'Etat de New-York et, suivant les plus récentes nouvelles, de Schenectady il est arrivé, d'étape en étape, à Binghamton, qui compte 36 000 habitants, et à Elmira, qui en a 31 000. Or, dans l'un et l'autre de ces groupements très populeux, l'industrie principale est celle des fonderies, des laminoirs ; les ateliers qui occupent le plus de bras sont ceux des chemins de fer.

Les usines de la sidérurgie, en Amérique comme en Europe, exigent des travailleurs endurcis à la tâche ; mais cet endurcissement physique a le plus souvent pour corollaire l'endurcissement moral. En France, au Creusot, par exemple, on y a remédié en créant pour les ouvriers des milieux d'enseignement, en leur construisant des habitations hygiéniques, qui peuvent devenir leur propriété, en fondant pour eux des caisses de retraite et pour leurs enfants des écoles, en veillant à leur bien-être matériel autant que possible. A Essen, en Allemagne, la société Krupp, en Belgique, à Seraing, la société Cockerill, ont eu les mêmes préoccupations et la même prévoyance ; mais l'amélioration économique des conditions ouvrières n'y a pas produit un effet direct sur l'amélioration morale, si j'en crois ceux qui fournissent à cet égard des renseignements. A Denver, à Schenectady, à Elmira, à Binghamton, il en est à peu près de même, avec cette aggravation que l'ouvrier américain est plus enclin à se livrer à la boisson et au jeu. Le Réveil religieux a réussi plus efficacement qu'aucune autre mesure à combattre ces deux fléaux. M. Stead, en parlant du Réveil du pays de Galles, a constaté que ce mouvement a suffi pour décider presque tous les ouvriers gallois à briser leur verre et à brûler leurs cartes. Les pasteurs de Denver et ceux des autres localités où triomphent les combattants de l'Évangile atteignent les mêmes résultats. A mesure que les églises se remplissent, les bars se vident, et de même les hôpitaux. La purification de l'âme est aussi une œuvre de purification matérielle.

— Prier, dit maintenant le forgeron de Denver, c'est ajouter au salaire.

V.

Et les « Évangélistes combattifs » deviennent légion. Les sceptiques disent : c'est la contagion religieuse, le snobisme de la piété, l'exaltation fanatique qui va de l'avant, un bandeau sur les yeux, prenant pour le brandir un flambeau sur l'autel. Je dois à la vérité de reconnaître que la comparaison est tout à fait inexacte. La contagion, si c'en est une, existe, je le répète, dans toutes les classes de la société américaine, partout où le Réveil agit ; mais il n'y a, de la part des adhérents, ni exaltation réelle, ni fanatisme caractérisé. Beaucoup de ces convertis sont des gens trop avisés quand ils sont au travail ou aux affaires pour se laisser aveugler, et aucun n'agite ni tourche, ni lanterne. Non, c'est une question de simple retour aux affinités ataviques. L'âme anglo-saxonne trouve une occasion de se rapprocher de sa source mystique ; elle y court et s'y abreuve.

Une autre cause détermine, au reste, ce succès des Réveils. Les Anglo-Saxons naissent en quelque sorte avec l'appétit religieux. Tout Anglais et tout Américain de descendance britannique a l'oreille spécialement conformée. Son tympan se plaît aux vibrations de la prédication, et celle-ci le subjugué. Qui-conque a visité l'Angleterre ou les États-Unis a pu s'en convaincre. Un orateur religieux y est sûr d'avoir un auditoire, même lorsqu'il s'adresse, dans la rue, aux passants. D'autre part, la prédication fournissant un aliment à la croyance, penchant anglo-saxon non moins prononcé, les âmes lui sont dociles. Enfin, quand le chant s'unit à la parole, il y a la sujétion des sens vaincus par l'harmonie et par la mélodie des sons, et qui, peu à peu, ravit en extase, livrant l'esprit tout entier à une séduction dominante. Si cette domination s'appuie sur les sanctions de l'au-delà, récompense ou châtement, elle est presque toujours irrésistiblement victorieuse.

Car, bien peu d'Anglo-Saxons renoncent à l'au-delà. Le type purement athée, qui traite de superstition tout ce qui est confiance en le lendemain de la mort, n'est ni Anglais, ni Américain. Si on le découvre par hasard aux États-Unis ou en Angleterre, qu'on l'examine de près, il n'appartient pas à la vraie race. C'est pour cela que les Réveils religieux sont anglais ou américains et que l'humus anglo-saxon est le seul où, dans nos sociétés modernes, ce germe puisse encore se développer. Et l'humus étant fécond, ce germe prend racine, lève, devient parfois l'arbre fort épandant ses rameaux.

VI

Le Réveil d'Ocean City, un des plus récents, fait prévoir que la frondaison religieuse sera partout luxuriante. Ocean City est, sur l'Atlantique, une petite plage où viennent, dans la saison, se réunir les oisifs de Philadelphie, de Baltimore et de Washington. La ville, politiquement au pouvoir d'une coterie, genre Tammany, voyait depuis quelque temps aux prises les divers journaux de nuances opposées. Quelques-unes de ces feuilles, comme il arrive d'ordinaire, criaient à l'abomination de la désolation. A les entendre, Ocean City était la pire des sentines impures. Un évangéliste, le pasteur Weber, eut connaissance de cette perdition et vint prêcher pendant trois semaines dans Ocean City. Il fut si persuasif que presque toute l'administration en fonctions fit pénitence, se convertit au Réveil, et ouvrit ou promit d'ouvrir une ère nouvelle de félicité économique et spirituelle.

Le maire, M. Champion, fut le premier à se frapper la poitrine.

— J'ai péché, mes frères, j'ai péché et je me repens.

Il tomba à genoux en public, se prosterna, s'humilia, et encouragea tous ses collègues à faire de même. Il prêcha, — tous les Anglo-Saxons prêchent quand ils le veulent, — et ses sermons firent rougir et trembler tous ceux qui avaient quelque chose sur la conscience. Il y en avait beaucoup, paraît-il, car on entendit jusqu'à sept membres du Conseil promettre solennellement de se conduire désormais en hommes scrupuleusement probes : c'étaient le directeur général des postes, le trésorier général, et aussi un M. Joseph Sutton, qui avait poussé jusqu'alors aux extrêmes limites de la science les adjudications de travaux publics à son profit. Un récalcitrant, M. Graham, expia son obstination à rester dans la voie reconnue fautive et coupable par les autres. Il fut assailli de huées, peu s'en fallut qu'on ne lynchât cet ennemi de Dieu ; la population se montra aussi hostile à son égard que l'aurait été, dit spirituellement un journaliste de l'endroit, une ruche d'abeilles tracassées dans leur travail. Bref, il se vit forcé de plier bagage.

Ocean City compte dans la saison environ 35 000 habitants, presque tous de passage. La population non flottante ne s'élève pas à plus de 1 500 âmes. Le Réveil religieux y a réussi à faire interdire complètement la vente des spiritueux. Voilà donc une ville de plaisir transformée en séjour d'abstinence et, depuis les prêches de l'évangélisme, en lieu de prière : déjà cinq églises florissantes y invitent à la dévotion.

Le pasteur Weber y a fait une telle moisson d'âmes en février et mars que, dans toute la ville, il n'y avait, au commencement d'avril, plus une seule famille établie à demeure qui n'eût fait adhésion au Réveil. Et comment aurait-on résisté à ses exhortations lorsqu'il accompagnait ses appels à la foi de projections stéréoscopiques si impressives que les plus endurcis éclataient en sanglots? Qui donc aurait eu le cœur assez insensible pour ne pas frémir à la vue, par exemple, d'un tableau représentant une vieille mère, accablée de douleur et d'effroi, devant le cercueil ouvert de son fils mort dans l'impénitence finale? Et qui aurait osé demeurer calmement dans le petit groupe, de plus en plus amoindri, des opposants, lorsque les personnages officiels les plus considérables d'Ocean City s'écriaient :

— Nous ne voulons plus servir le démon qui nous a trop longtemps tenus dans ses griffes et dans ses chaînes; nous voulons aller à Dieu, que nous avons trop longtemps négligé!

Ce fut une scène inoubliable, et elle n'eut d'égale que celle du départ du pasteur Weber. Toute la ville était en pleurs. Tous les assistants voulurent l'embrasser et ils l'étouffaient dans leurs étreintes. Quand les regards l'eurent perdu de vue, il y eut comme un deuil général. Il a dû jurer qu'il reviendrait. En attendant son retour, ce sont les conseillers qui alternent avec le maire pour conduire le Réveil.

A quoi comparerais-je ce mouvement? Peut-être aux pèlerinages de Lourdes; mais la comparaison serait erronée, car à Lourdes, ce qui attire les foules, c'est moins la piété proprement dite que l'espoir des guérisons miraculeuses, et ceci implique une intention intéressée. A Denver, à Schenectady, à Ocean City, à Binghamton, à Elmira, etc., au contraire, l'intérêt présent et tangible est étranger à la conversion.

M. Stead a raison : vouloir chercher de ces Réveils une explication naturelle est une tentative vaine.

A moins qu'on n'essaie de faire l'anatomie de l'âme anglo-saxonne contradictoire. Mais de cette opération je ne me chargerai pas. Je ne tiens pas du tout à être lynché.

L. DE NORVINS.

Qui a commencé la guerre?⁽¹⁾

UN POINT DE DROIT ET DE FAIT

Mon attention a été appelée sur un article publié récemment dans le *Russ*, journal russe, en réponse à celui que j'ai fait paraître dans *La Revue* du 1^{er} avril (2). Je n'ai pas lu le texte russe mais j'ai pu m'en rendre compte par la traduction qui en a été faite spécialement pour moi. L'article du *Russ* me paraît superficiel et pousser trop loin ses accusations contre le Japon, totalement dénuées de fondement. Il est regrettable que des publicistes russes ne se montrent pas assez scrupuleux dans des questions qui se rattachent également au droit et aux faits.

L'article russe peut être divisé en deux parties pour en faciliter l'examen. La première partie se ramène essentiellement à ceci :

Le Livre blanc publié par le gouvernement japonais ne contient que des correspondances télégraphiques échangées entre le gouverne-

(1) *Dans La Revue du 1^{er} avril, nous avons insisté sur l'importance que peut avoir pour l'œuvre de la paix l'étude impartiale des débuts de la guerre; nous y avons indiqué les courants de sympathie mystique entre le Japon et la Russie provoqués par l'héroïsme des deux belligérants. Depuis, des voix se sont élevées en Russie en faveur d'une alliance russo-japonaise (signalons, entre autres, les articles remarquables publiés à ce sujet par le prince Oukhtomsky).*

Laissant de côté l'avenir de cette idée, nous croyons que ce qui importe à tous les amis de l'humanité, c'est la fin prompte de cette lutte néfaste pour les intérêts du monde entier. Et c'est toujours animés du même désir que nous insérons aujourd'hui la note de M. le baron Suye-matsu en réponse aux objections qu'a soulevées en Russie son article paru ici même. Puissent ces explications contribuer à l'œuvre de la paix et faire aboutir les efforts des véritables amis du peuple russe et du peuple japonais. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

(2) *Plusieurs autres journaux russes et entre autres le Journal de Saint-Petersbourg, ont bien voulu combattre la thèse soutenue dans mon article. Leurs arguments, qui ne visent que le côté sentimental, la nécessité de vaincre le Japon, ne prêtent pas à la discussion. (NOTE DE L'AUTEUR.)*

ment du Mikado et son représentant à Saint-Pétersbourg. Le Livre blanc n'est, en conséquence, pas pareil aux recueils analogues de documents diplomatiques publiés en Angleterre, en France et en Italie, et il est par conséquent incomplet. Les citations et les arguments du baron Suyematsu s'appuient sur le Livre blanc et, par conséquent, il induit en erreur.

C'est une insinuation tout à fait injustifiable que le gouvernement japonais aurait dissimulé certains documents diplomatiques lorsqu'il a publié le Livre blanc en question. D'ailleurs, l'auteur ne montre pas qu'il y ait eu d'autres documents qui ne figurent pas dans le Livre. Il est vrai que le Livre blanc du Japon diffère, par exemple, des Livres bleus d'Angleterre et des Livres rouges d'Amérique, parce que ces derniers publient régulièrement toutes sortes de documents diplomatiques, télégraphiques ou autres, tandis que le Japon ne publie un Livre que lorsque l'importance des négociations sur un sujet particulier exige qu'on en donne connaissance au Parlement. Toutefois, quand cette mesure est prise, il n'y a jamais dissimulation de documents en tant que ceux-ci se rapportent au sujet.

Les documents relatifs aux négociations russo-japonaises qui ont précédé la guerre actuelle se trouvent *tous* dans le Livre blanc en question et *il n'y en a pas d'autres*. S'il se compose de dépêches télégraphiques, c'est parce que, aux yeux du Japon, les affaires exigeaient une prompte expédition et ne permettaient pas de recourir à la méthode lente d'envoi par la malle. Du côté de la Russie, c'est un fait bien connu qu'elle avait pris pour coutume la tactique de se dérober et n'avait, par suite, remis au Japon aucune dépêche par télégraphe ou par écrit autre que celles qui figurent dans les pages du Livre blanc. En tout cas, il n'y en eut aucune qui eût pu avoir pour effet de changer en rien le cours des négociations. Si l'auteur de l'article persiste dans son assertion qu'il y a eu des documents supprimés à dessein, pourquoi ne les produit-il pas, de manière à faire le jour ? Il ne sert absolument à rien de formuler de pareilles accusations en arguant de simples suppositions sans apporter aucun témoignage décisif qui les corrobore.

La seconde partie de l'article russe est plus importante. En voici le fond :

La réponse russe au Japon a été définitivement confirmée le 2 février 1904 (20 janvier vieux style) et télégraphiée le 3 février (21 janvier vieux style) dans la nuit ; la Russie en sentait l'urgence, et pour cette raison, faisant exception à la règle qui est que des communications

de cette nature soient transmises au vice-roi en Extrême-Orient et par lui à l'agent russe à Tokio, elle l'a expédiée directement à l'agent russe à Tokio pour éviter la perte de temps, mais simultanément elle l'a télégraphiée au baron Rosen à Tokio. Le télégramme adressé au ministre russe doit être arrivé à Tokio dans la matinée du 3 février (21 janvier vieux style). La réponse russe était telle que, l'ayant reçue, le Japon ne pouvait rompre les relations diplomatiques et commencer les opérations militaires. Aussi le Japon a-t-il retenu le télégramme du ministre russe des affaires étrangères, de même que celui du vice-roi jusqu'au 7 février (25 janvier, vieux style) et entre temps le 3 février et le 4, il y eut un conseil de cabinet auquel assistèrent les ministres japonais et les hommes d'Etat émérites, et où l'on décida finalement de déclarer la guerre. Le fait que les télégrammes furent retenus était une violation flagrante du droit international et prouve en même temps incontestablement le désir qu'avait le gouvernement japonais de ne pas recevoir de réponse favorable.

C'est là une accusation toute gratuite. L'auteur russe semble avoir assez de connaissance du cours des négociations pour estimer que le 2 février fut une date très importante, et, partant de là, il épilogue sur la date et les faits. Or il suffit de mettre en regard de cette assertion le télégramme suivant du ministre du Japon à Saint-Pétersbourg, document contenu dans le Livre blanc, pour constater qu'il y a contradiction absolue entre l'assertion du *Russ* et les faits mêmes :

Pour répondre à la demande du comte Lamsdorff, j'allai le voir à 8 heures du soir, le 4 février. Il me dit que la réponse russe venait d'être envoyée en substance à l'amiral Alexéïeff pour la transmettre au baron Rosen. Il ajouta que l'amiral Alexéïeff introduirait peut-être quelques modifications pour répondre aux circonstances locales, mais que, suivant toute probabilité, il n'y aurait pas de changements. Il déclara alors que, dans son opinion, la Russie s'en tient au principe d'indépendance et d'intégralité de la Corée en regardant comme nécessaire le libre passage du détroit de Corée. Quoique la Russie consente à faire toutes les concessions possibles, elle ne désire pas voir la Corée utilisée pour des opérations stratégiques contre la Russie et croit utile, pour consolider les bonnes relations avec le Japon, d'établir de commun accord une région tampon entre les confins d'influence directe et d'action des deux pays en Extrême-Orient. Ce qui est dit ci-dessus est l'expression de son opinion personnelle et je ne saurais ajouter si c'est la substance de la réponse mentionnée plus haut, quoique cela paraisse bien probable.

Je demanderai à l'auteur de l'article russe, si la réponse fut confirmée définitivement le 2, quelle nécessité il y avait d'attendre jusque dans la nuit du 3 pour la télégraphier? Pourquoi ne fut-elle portée que fort tard dans la soirée du 4 à la connaissance

du ministre japonais à Saint-Pétersbourg qui avait tout droit de s'attendre à être informé, dans ces circonstances, aussi promptement que possible, surtout si la rédaction de la réponse était telle que l'affirme l'auteur? Non, elle ne fut jamais télégraphiée à la date et de la manière que l'auteur le prétend. Le comte Lamsdorff dit à M. Kurino, à une heure avancée de la soirée du 4, que la substance de la réponse russe venait d'être envoyée à l'amiral Alexeïeff. Cela signifie que la substance seule de la réponse avait été expédiée ce même soir, c'est-à-dire le 4, comme une sorte de consultation demandée à l'amiral. Quant à la teneur de la réponse, si nous nous en rapportons au ton de la déclaration faite par le comte Lamsdorff à M. Kurino comme l'expression de son opinion personnelle, il n'est pas difficile d'en saisir le caractère. Elle n'était pas autre chose qu'une rétrogression; on rentrait dans le chemin déjà battu avec le simple dessein de prolonger les négociations. J'ajouterai que si la réponse avait été formulée de telle manière qu'on aurait jugé utile de la télégraphier directement au baron Rosen, on ne voit pas quelle nécessité il y avait d'en cacher la teneur exacte à M. Kurino.

M. Kurino, qui paraît avoir été occupé toute la nuit du 4, après avoir regagné la légation, à rédiger et à chiffrer la dépêche ci-dessus, la télégraphia à 5 h. 5 du matin; le 5, et elle arriva à Tokio plusieurs heures après que les notifications finales du Japon, le 5, mettant fin aux relations amicales entre la Russie et le Japon, furent expédiées. Si même la réponse était arrivée avant cette heure, je ne crois pas qu'elle eût sauvé la situation, comme l'indique clairement le texte même de son contenu. Quant à la prétendue réponse russe, elle ne parvint jamais au gouvernement du Japon, et si même elle y était parvenue, elle ne put jamais être telle que l'auteur russe l'affirme, sans en fournir aucune preuve.

En éclaircissant ces points de droit et de fait, je n'ai qu'un seul but. Il peut arriver un moment où, tôt ou tard, les relations internationales se trouveront rétablies dans leurs conditions normales et il ne saurait être avantageux, je crois, pour aucune des parties directement ou indirectement intéressées, de laisser de l'obscurité sur des questions de cette importance.

BARON SUYEMATSU.

AMES SOUDANAISES

CAPTIFS

Une longue et douloureuse file d'esclaves serpente lentement sous l'implacable soleil à travers la brousse épineuse du Sahel (1).

En queue, derniers anneaux de cette chaîne de misère, cheminent péniblement deux petites captives, Soghda et Nazha, êtres de famine si amaigris et si frêles que leurs dix ans se plissent de rides de vieillesse.

— Je suis lasse, bien lasse, gémit Soghda, se tournant à demi vers sa compagne qui la suit. Je ne peux plus marcher, je ne peux plus !

Nazha s'approche, réconforte son amie : « Courage ! Me voici près de toi, malgré les ordres du chef, tu sais, celui qu'ils appellent Mahmadou. Je te soutiendrai et t'aiderai. »

Doucement, d'une voix basse, d'une voix qui est bien celle de ces corps squelettiques, les deux petites captives, qui, maintenant, vont côte à côte, se content leurs peines, le départ, il y a plus de quatre lunes, de leurs villages si loin dans le Sud ; la séparation d'avec les leurs ; les longues marches en queue de cette pitoyable file par les pays de forêts, par les lougans immenses de maïs et de mil ; la traversée du redoutable Niger, où elles ont pensé mourir, accrochées désespérément aux calebasses que tiraient des nageurs ; la férocité de leurs maîtres d'aujourd'hui, de ces Maures aux faces de diables dont la seule vue les fait trembler d'épouvante.

Les plaintes de Soghda se continuent en litanies de souffrance et de crainte :

— Je n'avais jamais foulé dans les pays du Sud que l'herbe fraîche des bords des marigots ou la terre humide des grandes

(1) Nom qui signifie « bordure » et sous lequel on désigne les territoires qui bordent à la fois le Nord du Soudan français et le Sud du Sahara.

forêts profondes. Ici les pierres et les épines me déchirent les pieds; le sable me brûle; le soleil trop blanc m'aveugle.

— Courage! répète Nazha. Le Dinné (1), le bienfaisant génie du village, ne t'abandonnera pas!

Et elle prend sous le bras son amie qui bute parmi les rocailles. « Regarde, lui dit-elle, le soleil s'éteindra bientôt, et tu sais, on ne marche pas la nuit. »

— Oui, Nazha! Mais on repart toujours, toujours plus loin. Sais-tu où nous emmènent ces diables?

— Dans un pays, m'a dit la vieille Kanita, où les pierres sont du sel (2).

— Oh! Nazha! Nazha! Nous serons trop loin! Jamais, jamais nous ne retrouverons nos villages. Et je ne peux plus, non, je ne peux plus.

Soghda s'arrête, chancelante. Mais, brusquement elle se redresse, comme frappée de terreur à la vue de Mahmoudou, le chef, qui accourt au galop de son cheval. Vivement Nazha se jette en arrière pour reprendre sa place derrière son amie.

C'est bien un diable, ce Maure, avec ses longues étoffes de guinée sombre qui s'enflent au vent de la course, avec ses jambes nues nerveusement serrées, les pieds aux flancs de sa monture efflanquée, les gros orteils accrochés comme des doigts aux étriers.

Tout son orgueil de race est exaspéré de ce mépris que de vils esclaves osent avoir pour ses ordres. Une sorte de rage précipite sa course. Sa tête, aux longs cheveux broussailleux qui encadrent son visage tanné, cuit et recuit, semble, avec l'éclair des yeux tout enflammés de colère, quelque buisson ardent.

Il se jette sur les petites captives, qui se garent si vite qu'elles tombent à terre. De violents coups de longues lanières de cuir qu'il brandit du haut de son cheval, il fustige les pauvres corps émaciés que ne protège aucune étoffe, les fait relever, les pousse à leurs places de file; il détache de sa selle deux peaux de bouc et, les ayant fait remplir de sable, les lance à la volée à Nazha et Soghda.

Les misérables ont compris. La souffrance vieillit vite et leur extrême jeunesse a une expérience que la maturité ne donne pas

(1) Les fétichistes sont nombreux dans les pays de forêts du Sud du Soudan. Ils croient habituellement à deux sortes de génies protecteurs : le Dinné, génie du village, et le Soubare, génie du foyer.

(2) Carrières de sel gemme de la Sebkhâ d'Idjil et de Taoudéni, situées dans le Sahara et qu'exploitent les Maures au moyen d'esclaves noirs.

aux heureux. Elles ramassent les peaux de bouc, chargent sur leurs têtes ces inutiles fardeaux et reprennent, pensives et tristes, leur marche de calvaire.

Dans la longue file qui ondule maintenant à travers les cotonniers sauvages, nul n'a tourné la tête, nul ne s'est enquis de ce qui est advenu à ces pauvres enfants. L'excès de malheur rend égoïste, et chacun de ces misérables esclaves de traite, qui vont là demi-nus, harassés de fatigue, ne s'occupe que de son propre sort.

Se connaissent-ils, du reste? Ne parlent-ils pas, la plupart, des idiomes différents? N'ont-ils pas été groupés, les uns dans le pays de Kong, les autres dans le Gourounsi, le Macina, le Mossi (1), achetés malgré les lois, comme des têtes de bétail, aux hasards de la route, cruellement traités par ces Maures qui les emmènent vers les déserts du Nord et qu'ils savent des maîtres impitoyables?

Leurs pieds sont enflés par les longues marches, leurs jambes déformées, leurs têtes chargées de lourds ballots. Mais il faut aller sans se plaindre, sans pouvoir même apaiser sa douleur de l'espoir d'une délivrance. Car on évite les villages, on évite les abords des postes où commandent les blancs, libérateurs des malheureux. La route s'en trouve allongée; la marche par des sentiers non tracés en est plus meurtrissante. Mais qu'importent les souffrances de la marchandise humaine. Elle arrivera chez les nomades, qui la paieront en bestiaux, en barres de sel (2), en bijoux de filigranes d'or, en femmes — pourognes ou noires — expertes aux besognes d'amour.

Mahmadou va au pas de son cheval le long de la file de misère, où mâles et femelles se suivent par rangs de taille.

Ces petites qu'il vient de corriger violemment ne sont que d'une faible valeur, si jeunes encore, à peine nubiles et impropres aux durs travaux : rien donc de ce qui peut donner du prix à la femme. Il les a eues presque en surplus : cette Soghda surtout, venue de son plein gré, en remplacement de sa mère, très vieille, dont son maître voulait se débarrasser, mais qui se lamentait, geignant qu'elle ne pourrait marcher, qu'elle aimait ses

(1) Dans le Sud du Soudan français, près de la Côte-d'Or et de la Côte d'Ivoire.

(2) Barres de sel extraites des carrières de la Sebkha d'Idjil et de Taoudéni (Sahara). Sont importées en grande quantité au Soudan français. Chaque barre pèse environ 25 kilogs et vaut de 14 à 16 francs, à Nioro ; de 20 à 25 francs, à Sokolo ; de 45 à 60 francs, à Bammako, Ségou, Siguirri.

maîtres, qu'elle voulait mourir auprès d'eux. Et la petite était partie pour elle (1).

— On m'a dit qu'elle deviendrait belle, pensait-il, en se retournant sur sa selle vers la queue de la colonne. Aujourd'hui, elle est bien décharnée. — Sa face de férocité se ridait d'un ricardement. — Il est vrai que je ne la nourris que pour ce qu'elle vaut maintenant !

Une idée l'arrêta. Il fit faire brusquement demi-tour à son cheval et se dirigea sur Soghda. L'enfant, qui marchait péniblement, les yeux baissés, se raidit pour paraître vaillante. Elle assujettit sur sa tête la pesante charge de sable et affermit son pas.

— Lève la tête, Soghda, et regarde-moi, lui dit Mahmadou.

L'enfant tourna vers le Maure ses yeux craintifs, brûlés de sable et de soleil, agrandis par la fatigue et la souffrance, brillants de fièvre et de larmes.

Mahmadou les fixa longuement.

— Ce soir, au campement, tu viendras me trouver.

Et, cet ordre jeté, il reprit sa marche vers la tête de la colonne.

Il dépassa les petits, ceux de faible taille ou d'âge peu avancé, dont il se souciait peu, tous maigres, quelques-uns d'aspect squelettique, la peau fripée gagnant les os.

Il atteignit les tailles moyennes, et là ralentit l'allure, comme s'il se plaisait à supputer ce que lui vaudraient ces chairs de jeunes femmes ou ces muscles d'adultes qu'il s'efforçait de tenir, à bon marché, en satisfaisant état.

Il appréciait celle-ci pour sa croupe développée et roulante, pour sa peau fine et douce, pour ses seins déjà lourds. Les soirées de campement l'avaient renseigné sur ce qu'elle pouvait donner comme bête de volupté. Un peu maigre encore, il est vrai ; l'œil trop triste, sans les flammes qui doivent y briller pour provoquer le désir. Mais quelques semaines de pleines calebasses de lait caillé (2) lui gonfleraient la peau et, les soirs d'amour, le dolo (3) et les kolas (4) sauraient bien allumer son désir.

Cette autre, aux hanches carrées, à la poitrine bombée sans

(1) Dévouement que les noirs montrent quelquefois envers leur mère. C'est ainsi que Samory commença par être un esclave volontaire.

(2) Chez les Maures, la femme n'est considérée comme belle que lorsqu'elle est grasse à l'excès.

(3) Bière de mil ou de maïs.

(4) Les noix de kola ont des propriétés non seulement toniques, mais encore aphrodisiaques.

rondeur de seins, aux cuisses et aux bras épais, c'était la vraie bête de somme. Elle semblait pleine de vigueur, un rude corps, dont on tirerait longtemps de larges profits.

Ce jeune mâle, métissé de Bambara et de Peuhl, ferait un excellent berger. Celui-ci, d'allure décollée, pourrait porter les armes et les lances derrière les guerriers... Quant à cette demi-vieille, qui claudicait péniblement et dont il redressa la marche d'un coup de lanières, elle vivrait et produirait toujours assez pour payer le peu qu'elle avait coûté...

Satisfait, il bourra d'un tabac grossier un court tube de bois dur, incrusté de filigranes d'argent, en tira quelques lentes bouffées et atteignit les esclaves de tête.

Il passa, regardant longuement chacun de ces hommes et de ces femmes de haute taille, dont la massive corpulence plaisait à ses instincts de brutalité. Il s'applaudissait de ce que les occasions lui eussent permis de tels choix.

Il y avait là de quoi fournir aux plus pénibles travaux, à ceux de la guerre ou du campement, aux transports des marchandises, aux exploitations des mines de sel de la Sebkhâ d'Idjil ou de Taoudéni. Les maîtres les plus exigeants ne pourraient user les forces de ces colosses !

Et tout en passant, dans un désir de se vanter à lui-même la valeur de sa marchandise, il appuyait sur les lourds fardeaux dont étaient chargées les têtes et se réjouissait de sentir les corps rester droits, sans une flexion, sans même l'apparence d'un effort.

L'affaire semblait décidément bonne...

Mais on n'était pas encore sorti des limites du Soudan français. Restait à franchir les dernières parties du Ouadagou, et surtout l'espace compris entre les deux postes européens de Goumbou et de Sokolo (1). Là était le danger.

Les spahis, les tirailleurs, tous ces maudits d'Allah que Mahmadou appelait par dérision « les Captifs des Blancs » parcouraient les pistes d'Akhor, de Boudjiguiré (2), donnant la chasse aux marchands d'esclaves, fermant l'accès des steppes où nomadisent les Maures, et il fallait leur échapper. Le mieux, maintenant que le soleil déclinait déjà, serait de s'arrêter et de passer pendant la nuit, par une marche forcée.

Mahmadou rejoignit rapidement les trois autres Maures, qui

(1) Postes de la ligne Niéro-Tombouctou, qui marque la lisière Nord du Soudan français et la limite septentrionale des populations noires sédentaires. Le Ouadagou est le pays aux environs de Goumbou.

(2) Pistes allant du poste de Goumbou à celui de Sokolo.

chevauchaient en avant de la colonne, envoya deux d'entre eux vers des groupes de bois qui se voyaient à une portée de fusil et lui-même s'y dirigea, suivi de la longue file qui, docilement, marchait dans sa trace.

Quelques instants après, les bois ayant été reconnus libres d'indiscrets, le campement s'y installe au bord d'une mare et, d'eux-mêmes, les esclaves s'empresment de se mettre au travail.

Quelques-uns vont se poster dans les branches de dioubabés ou de baobabs, fouillant du regard les larges clairières de la forêt clairsemée, étant ainsi leurs propres géôliers. D'autres dressent la tente du chef, disposent auprès d'elle les charges de kolas, de beurre de karité ou de toiles de Guinée, font boire les chevaux, abattent des arbres, allument les feux où se préparera le couscous des Maures, puisent l'eau qui leur est destinée.

Tous savent qu'ils ne doivent s'occuper d'eux-mêmes que lorsqu'ils auront satisfait maîtres et animaux. Seuls, les petits, les enfants, si fatigués que tout sentiment, même celui de la crainte, et tout besoin, même celui de la soif ou de la faim, se sont éteints en eux, se sont laissés tomber au hasard sur le sable et s'endorment profondément, d'un sommeil si lourd qu'il ne peut leur apporter la divine consolation du rêve, la sensation d'une autre vie de bonheur, qui leur eût donné l'illusion de ces deux choses si chères : la mère aimée et le village natal.

Brusquement, la nuit s'est faite. Dans le silence que troublent seulement, comme des appels lointains, les « You! You! » assourdis des esclaves postés en sentinelles, la voix de Mahmadou appelle tout à coup : « Soghda! Soghda! »

La petite, serrée contre son amie Nazha, dormait la tête appuyée sur une racine géante de baobab. Près d'elle, le fond d'unealebasse était encore pleine de mil pilé et d'eau, maigre repas auquel elle n'avait pas touché.

— Soghda! Soghda! reprend la voix.

La petite tressaille, se soulève à demi, étire longuement ses membres, dont chaque mouvement lui cause une souffrance. La voix commande, plus impatiente, éraillée déjà de colère. Nazha, debout, fait lever son amie.

— Va, Soghda, va vite, murmure-t-elle. Le chef est si cruel!

Et Soghda, sans conscience et sans volonté, fléchissant sur ses frêles jambes, butant contre des corps étendus, se dirige lentement vers la tente du maître.

Le silence retombe sur le sommeil des misérables gisant pêle-mêle aux pieds des arbres, et c'est à peine si quelques-uns

s'éveillent un instant quand un long cri aigu, cri strident d'enfant déchirée de douleur, clame à tous l'acte immonde, symbole de leur martyre commun.



A la tombée de ce même jour, à une petite demi-journée de marche au nord du campement de Mahmoudou, le chef du village d'Akhor (1), le Malinké Bokrani, rentrait dans sa « concession » (2), suivi d'une dizaine de ses fils, de ceux assez âgés déjà pour l'accompagner à cheval et l'aider à surveiller les lougans (3) et les troupeaux.

C'était une arrivée biblique que celle de cette caravane groupée autour du père, au milieu de cette plaine infinie, largement ondulée, dont les sables se teintaient de rose et les pointes des hautes herbes de filets d'or fauve sous les reflets du soleil descendant lentement.

Robuste et grand, monté sur un cheval blanc, drapé dans un peplum de même couleur, le visage grave et tranquille, Bokrani était bien l'homme dont la silhouette s'harmonisait au calme et à la majesté de ce décor de fin de jour.

Il s'arrêta face à l'Orient, s'inclina avec les siens en de longs salams, puis jetant un regard sur la plaine immense, il désigna à son fils Kary les troupeaux de bœufs à bosse, de moutons et de chèvres, dont la masse imposante s'avancait, conduite par quelques bergers Peuhls :

— Va aux troupeaux, dit-il, et veille à leur rentrée dans les parcs. Puis, se tournant vers ses autres fils :

— Toi, Maréba, va aux lougans de coton que le commandant de Goumbou a fait planter près de la grande mare et vois si les captifs leur ont donné l'eau nourricière. Toi, Moussa, rends-toi aux tissages; tu me diras si les bandes de cotonnades ont leurs fils serrés et sont fournies de couleurs. Toi, Taraouré, passe aux cases où se conservent le mil et le sel précieux; remets aux captifs le nécessaire pour demain. Toi, Scheikou, tu conduiras cette nuit la patrouille entre Akhor et Boudjiguiré. Rassemble tes captifs, arme-les des fusils du commandant de Goumbou et

(1) Entre Goumbou et Sokolo.

(2) On désigne, sous le nom de « concession », l'ensemble de cases et d'enclos appartenant à un même maître.

(3) Champs de culture.

veille à ce que le chef blanc soit content de toi. Rappelle-toi ses paroles : « Les fusils ne partent que pour délivrer les malheureux et punir les méchants. » Allez et faites. Allah est tout-puissant.

Suivi de ses autres fils, Bokrani entra dans le village, chemina quelques instants par les étroites et sablonneuses ruelles, dont les murs de pisé rayonnaient encore de toute la chaleur du jour, puis mettant pied à terre devant une porte basse, il pénétra dans sa « concession », dont les cases, les cours et les parcs occupaient à eux seuls près de la moitié d'Akhor.

Il en parcourut, l'œil attentif, les différents quartiers, ceux des femmes, ceux des captifs, ceux des animaux, ceux des marchandises, du sel, du mil, du riz, des kolas, du coton, de la guinée, et vint enfin s'asseoir sur les jarrets au milieu d'une vaste cour centrale. Ses fils s'étaient rangés autour de lui, les petits comme les grands, tous d'une gravité presque comique chez les plus jeunes, mais qui disait le respect pour le chef de famille.

La nuit rayonnait, limpide, éclairant de lumière diffuse cette assemblée qui semblait quelque cénacle de disciples réunis autour d'un patriarche.

Peu à peu, sur les côtés de l'immense cour, à la sortie de chacun de leurs quartiers, d'autres groupes, les femmes libres, les captifs des deux sexes, s'étaient formés et accroupis en silence.

Les calebasses débordantes de mil fumant, qu'arrosait une sauce verte faite d'herbages et de beurre de karité, les canaries (1) pleines d'une eau claire puisée au puits creusé dans la profondeur des sables, étaient apportées, et le repas commençait, le même pour tous, confondant dans l'égale simplicité d'une vie toute primitive maîtres et serviteurs.

Car, chez Bokrani, ils étaient serviteurs plutôt qu'esclaves, ces « captifs de case » (2) qui ne pouvaient être ni vendus, ni séparés des leurs, naissaient, vieillissaient, mouraient comme d'anciens domestiques attachés à la même famille, défendus contre les excès d'autorité par les lois de la colonie, et encore si frustes d'esprit, si enfants, si incapables de se conduire eux-mêmes que la liberté semblait les effrayer, comme trop lourde de charges : « Tu me fais libre. Nourris-moi, puisque je n'ai plus de maître. »

(1) Grands vases en terre cuite, de formes se rapprochant de celles de l'amphore.

(2) La captivité de case est la seule encore tolérée au Soudan français. La traite y est formellement interdite et sévèrement réprimée.

Et la même égalité des premiers âges règle le sommeil ou les plaisirs d'amour du puissant Bokrani et des déshérités qui l'entourent.

La nuit est tiède, le sol de sable fin et moelleux. De simples nattes seront les lits où reposeront maîtres et captifs sous la splendeur du ciel.

Les femmes de Bokrani, tenues par leur condition, se retirent dans leurs cases personnelles; mais bien des captives restent là, mollement étendues; des chants très lents et très doux s'élèvent de coins d'ombre.

— Célébrons tous notre village, le plus beau du Ouadagou. Chantons son chef, le vaillant Bokrani.

— Bokrani! Bokrani! répondent des voix perdues à la voix tendre et grave, une voix de paix et de nuit, qui semble psalmodier dans le lointain.

— Célébrons la beauté des grands troupeaux, l'éclat des laines tissées, le don précieux du sel. Chantons le maître, le puissant Bokrani.

— Bokrani! Bokrani!

— Célébrons la finesse des sables d'Akhor, la douceur de la nuit, le mil fumant dans les calebasses. Chantons le maître, le généreux Bokrani!

— Bokrani! Bokrani!

Dans l'air immobile, le chant s'étale en larges nappes qui flottent sur les groupes épars. Des corps s'enlacent silencieusement, laissant lentement monter en eux la volupté sainte, productrice des générations que ne décimera pas la guerre et qui pourront connaître la liberté entière...

Déjà de grises lueurs annonçant le jour ont réveillé quelques-uns des dormeurs, quand un bruit confus, encore éloigné, mais bientôt grossissant, puis un galop de cheval et des coups rapides frappés à la porte derrière laquelle se tiennent les veilleurs mettent debout maîtres et captifs.

Un des hommes de Scheikou pénètre dans la grande cour et, saluant militairement, comme pour affirmer les droits que lui donne son fusil Gras :

— Maître, dit-il, ton fils, le vaillant Scheikou, revient. Il a surpris des cavaliers Maures se dirigeant vers les steppes des nomades et traînant derrière eux de nombreux esclaves. Il te les amène, maître. Allah est tout-puissant.

Les grises lueurs de l'approche du jour s'éclairent rapidement de coulées d'opale, et bientôt le ciel entier s'irradie des premiers rayons du soleil.

Bokrani a écouté sans mot dire. Lentement, il sort de la « concession », suivi de ses captifs, qui se pressent sur ses pas, curieux et presque inquiets, comme le sont des enfants à l'annonce de toute nouvelle.

Dans l'étroite ruelle qui borde la « concession » s'agite toute une foule que précède Scheikou à cheval. Ses hommes, joyeux et fiers, poussent des « You, you » de triomphe et brandissent les beaux fusils du commandant de Goumbou, qui les font, pensent-ils, les égaux des blancs.

Aux queues de quatre chevaux, Mahmadou et ses Maures sont attachés par des cordes si étroitement serrées qu'autour des liens la chair se gonfle en d'épaisses boursoufflures. Les yeux fuyants des nomades disent, en même temps que leur rage impuissante, leur haine et leur mépris pour ces multitudes noires, si faibles autrefois, avant l'arrivée du Blanc, que des villages entiers fuyaient devant quelques-uns d'entre eux, livraient leurs femmes et leurs troupeaux, laissaient entre leurs mains de nombreux captifs. Aujourd'hui, c'est lui, Mahmadou, qui est là, désarmé, la face sinistre, les broussailles des cheveux hérissées de brindilles de bois, les genoux ensanglantés par les chutes faites la nuit derrière le cheval de ce Bambara, de cet esclave dont il lui faut suivre le bon plaisir. Et il rêve des supplices de fer et de feu pour toutes ces brutes qu'il voit groupées derrière Bokrani et dont les acclamations, répondant aux « You, you » des hommes de Scheikou, battent son cerveau d'appels de folie.

Bientôt la foule se grossit des habitants d'Akhor, attirés par le bruit. Dans la ruelle, maintenant tout éclatante de soleil, c'est un entassement, un tapage de cris, d'instruments de tams-tams, que l'on s'est hâté d'apporter. Et toutes les voix, tous les gestes, toutes les faces expriment la fierté, le délire de joie de cette prise, de cette revanche de siècles d'humiliations et de misères sur les oppresseurs farouches et sans pitié. « Les fusils ne partent que pour punir les méchants, a dit le commandant de Goumbou ; les Blancs sont maîtres partout. Ils protègent les malheureux. » Tous ces Maures qui, autrefois, volaient, tuaient, enlevaient les femmes et les enfants dans les villages des pauvres noirs, sont maintenant à leur merci !

Seule, la file des captifs de traite reste inerte, comme hébétée, accroupie contre les murs, attendant, résignée. Quelques-uns, ceux qui savent, cherchent des yeux l'homme au visage pâle, celui qui, leur a-t-on dit, parcourt le Soudan, veillant à ce que

chacun reste auprès de sa mère, dans la case de son village (1). Et leurs yeux s'angoissent de ne pas voir ce Sauveur attendu; leur inquiétude croît d'être là, au milieu de ces foules, dont ils ne comprennent pas la langue, d'entendre battre les tams-tams de guerre, qui leur rappellent les combats et les pillages d'autrefois, ceux où les leurs ont été massacrés et eux-mêmes réduits en captivité.

— Scheikou, dit Bokrani, fais prévenir le commandant de Goumbou. Enferme les Maures dans une case solide sous la garde de tes hommes. Place leurs captifs à l'ombre du dioubabé de la grande cour et fais-leur donner à manger et à boire.

La file douloureuse se lève et pénètre dans la « concession ».

Soghda entre la dernière, soutenue par son amie Nazha. Cette nuit semble avoir épuisé ce qui lui restait de forces. Elle chancelle, lamentable, les yeux à peine ouverts, la poitrine gonflée de brusques soubresauts, qui font saillir les côtes sous la peau, comme si elles allaient briser leur mince enveloppe.

Lorsqu'elle s'arrête, la pauvre petite captive s'affale sur les genoux, les cuisses repliées touchant les talons, le buste raidi, les bras plaqués au corps, tout son squelette, visible comme s'il eût été dépouillé, cassé en angles que renflent les épaisseurs des articulations.

En vain, Nazha s'empresse; en vain Bokrani lui fait laver le visage et dépose auprès d'elle unealebasse pleine de lait frais. Soghda demeure immobile, insensible à tout ce qui l'entoure.

Et, trois longs jours, elle fut cadavre avant la mort. Ses compagnons de chaîne, dirigés sur le « village de liberté » de Goumbou, y goûteraient en paix ce que la vie pourrait leur donner loin de la case natale. Elle s'éteignit à genou, dans sa même pose de martyr, sans qu'un dernier souffle eût plus vivement soulevé sa maigre poitrine.

PIERRE DORNIN.

(1) Le noir a un amour profond pour sa mère et pour son village natal.

LES SALONS DE 1905

Ce que notre art doit aux Japonais

Ces jours derniers, je rencontrai au Salon de la *Société Nationale des Beaux-Arts* l'illustre peintre Raffaëlli. Et il me montra de côté et d'autre ce qui, dans l'exposition, lui paraissait relever de l'influence japonaise. C'était presque tout. « Tenez, faisait-il, la simplification de cette figure, la rareté de cet effet de lumière, l'imprévu de ce geste, tout cela est inspiré du Japon. Et dans les vitrines que voici, ces poteries, ces bijoux ; et là-bas, ces meubles de style nouveau, tout notre art moderne, vous dis-je, dérive de l'art japonais ! »

Sur ma demande, il voulut bien d'ailleurs m'écrire ce qu'il pensait à ce sujet. C'est une belle page que je vous convie à savourer :

« Les Japonais, certainement, doivent l'ardent amour de la nature qui se lit dans leurs œuvres à leur religion, — le bouddhisme étant la religion de la nature même.

Pour fixer cet amour de la nature, ils ont une méthode très différente de la nôtre : *ils dessinent de souvenir*. — Apprendre à dessiner, pour eux, ce n'est pas apprendre à reproduire des formes d'après nature, c'est apprendre à se mettre des formes dans la mémoire. — Et il en résulte un individualisme singulier chez leurs maîtres artistes. Une femme dessinée par Outamaro, c'est une femme, mais comme Outamaro seul peut les faire, et les refaire.

Ils nous enseignent la simplification : pour dessiner un singe, ils en cherchent dans leur souvenir la silhouette poilue, puis, dans cette silhouette, ils mettent un grand ton plat, et à une petite distance, on a l'idée de toute la fourrure du singe. — Corot agit de même chez nous lorsque, après avoir peint des arbres feuille par feuille, comme le lui enseigna son maître Bertin, il finit sa vie en peignant les arbres par un seul frottis, avec, à peine, quelques feuilles indiquant la silhouette.

Dans le mobilier, ils nous ont appris l'*asymétrie*. Le mobilier égyptien, grec, romain fut *symétrique*. Le meuble japonais donne la même satisfaction d'ensemble, mais par des moyens différents. Un meuble, chez eux, a toute la liberté et la diversité de la nature, avec des dispositions diverses de forme, de volume, de masses. Et il donne cependant, je le répète, la même satisfaction esthétique.

Ils apportent dans le meuble la même richesse que nous témoignâmes dans nos cathédrales de gothique français.

Lorsque notre maître artiste Gallé voulut créer un mobilier d'un style nouveau, il dut s'inspirer des Japonais. Tout notre mobilier *nouveau style* — qui nous promet des merveilles, il faut le dire, — est de filiation japonaise. Le grand mouvement de la céramique moderne vient d'eux aussi.

Ils n'ont pas usé de la peinture à l'huile. Leur art de la peinture s'est manifesté presque uniquement sous la forme de gravures en couleurs. — Un art de la gravure en couleurs est renaissant en France en ce moment. Cet art était perdu chez nous depuis Debucourt et notre XVIII^e siècle. Les chefs-d'œuvre japonais, que paient des prix fous des amateurs de grand goût, les Camondo, Duret, Vever, Gonse, après Burty, Gillot et mon ami illustre Edmond de Goncourt, ont pu nous entraîner à une renaissance de cet art, quoique peu d'artistes, chez nous, emploient le mode de gravure dont usent les Japonais : la gravure sur bois. »

« J. F. RAFFAËLLI. »

Cette opinion du maître Raffaëlli résume le sentiment de nos peintres impressionnistes dont il est un des chefs.

Voulez-vous le témoignage d'une génération postérieure? Je l'ai demandé à M. Jacques Blanche, le portraitiste épris de psychologies rares, l'ami des Barrès, des Paul Adam, des Debussy.

Et voici sa lettre :

« On ne peut être de deux avis différents sur l'influence énorme qu'eut le Japon sur l'art européen et surtout sur la peinture au XIX^e siècle. Un homme de ma génération ne sait même plus ce qu'il lui doit, mais l'impressionnisme et les paysagistes, comme Degas même, ont emprunté aux Japonais des coupes et des arrangements tout nouveaux... en Europe. Whistler était nourri de japonisme, comme peintre et comme graveur. Les déco-

rateurs, les affichiers et les dessinateurs fantaisistes d'aujourd'hui, enfin *tout le monde* vit du japonisme. Nous nous le sommes facilement assimilé. »

« JACQUES BLANCHE. »

Ainsi, pour les peintres de cette génération-là, le Japon est déjà tellement passé dans leur sang, il s'est tellement incorporé à eux, qu'ils ne distinguent plus bien ce qu'ils tiennent de lui. Ils sont définitivement naturalisés Japonais.

Vous venez d'entendre deux peintres. Prêtez l'oreille à un maître décorateur, au plus admirable de ceux d'aujourd'hui, au bijoutier René Lalique :

« Assurément, l'art décoratif moderne doit beaucoup aux Japonais. Il suffit de feuilleter nos publications d'art moderne pour reconnaître à première vue les emprunts que nous leur avons faits en bijouterie, en céramique, en ébénisterie, en typographie, en tout.

Ils nous ont tirés de la monotonie où nous risquions de tomber par l'asservissement de l'art décoratif à la géométrie abstraite. Ils nous ont enseigné des arrangements plus libres inspirés de la nature : à la géométrie créée par le cerveau, ils nous ont montré à substituer celle des vagues de la mer, des volutes des nuages, des fleurs sur les branches. Ils nous ont même invités à rejeter entièrement la symétrie pour imiter la vie toute pure et toute frémissante.

Ils nous ont aussi donné d'excellentes leçons pour l'emploi des matières précieuses.

Nos artistes décorateurs autrefois faisaient d'abord leurs dessins et choisissaient ensuite les matières pour les traduire. Ils imposaient leur idée à la matière. Les Japonais procèdent autrement. La beauté et la forme de telle pierre, par exemple, leur suggèrent telle ou telle idée décorative qu'ils mettent à exécution : il y a collaboration entre la substance naturelle et leur imagination et, de cette façon, ils font rendre à la matière son plus grand effet.

C'est là une pratique dont l'exemple ne nous a pas été inutile.

Cependant... cependant, quelque talent qu'aient témoigné les Japonais, il ne s'agit pas encore pour nous d'abdiquer devant eux. Notre art peut s'inspirer du leur, sans doute, mais il a sa

tradition qu'il ne doit pas abandonner. Il est plus robuste et plus raisonné que le leur. On y sent moins peut-être les fantaisies heureuses de la nature, mais plus l'autorité de l'esprit humain qui, du torrent des formes, dégage celles qu'il reconnaît les plus logiques et les plus parfaites. »

« RENÉ LALIQUE. »

Sans doute, à la fin de cette dernière consultation, l'esprit européen cherche à reprendre confiance en ses mérites propres. Quoi qu'il en soit, si les Japonais sont des sauvages, comme d'aucuns l'affirment, voilà des sauvages que nous acceptons assez volontiers comme éducateurs.

Par quelles qualités leur art nous a-t-il séduits et instruits ? Pour répondre à cette question, il me suffira de commenter les indications de mes éminents correspondants et de signaler chez les exposants de nos Salons les emprunts faits à l'esthétique japonaise.

* * *

M. Raffaëlli l'a fort bien dit : ce qui constitue le caractère tout à fait spécial de l'esprit japonais, c'est le culte passionné, enivré, délirant de la nature. Peut-être le bouddhisme y est-il pour quelque chose : mais il n'a produit nulle part ailleurs la même piété vis-à-vis des œuvres naturelles, et il faut dire que le shintoïsme se manifeste là-bas par des effets analogues. Au Japon, les plus célèbres temples des deux religions sont perdus dans des fouillis de verdure sous lesquels jacent sans cesse une foule de ruisseaux et de cascates, car rien ne peut charmer davantage les divinités que la belle végétation.

Les Japonais goûtent certainement plus qu'aucun Européen les beautés du paysage et leur patriotisme est fait pour une large part de l'émotion qu'ils ressentent devant les sites de leur sol natal.

Il faut lire dans *l'Histoire de l'Art du Japon*, publiée par la Commission impériale de Tokio à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, la préface du baron Riyuitci Kouki. Il y célèbre son pays en termes enflammés et d'ailleurs très pittoresques :

« Partout émergent des îlots semés çà et là. Le courant chaud du Kuro Shiwo active l'évaporation des eaux de l'Océan : les vents de l'Ouest et du Nord soufflant du continent déchirent les nuées montant de la mer du Japon, tandis que ceux de l'Est

et du Sud soufflant de l'Océan Indien se heurtent à notre haute arête montagneuse centrale. Ainsi tous les magnifiques phénomènes qui accompagnent la condensation des vapeurs s'observent sans cesse au Japon : bruines, brouillards, gelées blanches, *pluies des quatre saisons*, comment pourrait-on les énumérer tous ? »

Entre parenthèses, c'est là l'explication de ces nuages singuliers qui, dans les estampes japonaises, coupent et recoupent les arbres à différentes hauteurs, et de toutes les brumes colorées en rose, en rouge, en mauve, en or, par le soleil couchant, effets si étranges pour nous que nous les croyons fantaisistes alors qu'ils sont tout ce qu'il y a de plus observés.

Avez-vous remarqué dans cet éloge du Japon : *les pluies des quatre saisons*, mentionnées parmi les charmes de la contrée ? Cela, c'est tout à fait significatif. Ce peuple est tellement toqué de la nature que tout ce qu'elle lui envoie est parfait : le soleil, c'est bien ; le brouillard, c'est mieux ; la pluie, c'est exquis. Et l'on voit, en effet, dans les *Brocards du Printemps* — joli titre, n'est-ce pas ? — album illustré au XVIII^e siècle par Haronobou, de petites Japonaises qui, de leur véranda, sont tout enchantées et ravies de voir dégouliner une pluie battante.

Je poursuis la citation parce que rien ne peut mieux nous faire comprendre la passion des Japonais pour leur terre :

« Le Fouji yama est le type des montagnes de l'Empire : sa silhouette admirable affermit l'idée de la puissance divine et entretient l'amour pour une patrie douée de telles merveilles. »

Ce Fouji yama est un volcan qui se signala, au cours des siècles, par d'épouvantables éruptions et, ma foi, des hommes de toute autre race se trouveraient assez peu rassurés par ce voisinage. « On subit bien de temps en temps, confesse notre Japonais enthousiaste, des tremblements de terre assez violents, mais, ajoute-t-il aussitôt rasséréiné, c'est exceptionnellement que ces cataclysmes s'étendent à plusieurs provinces. »

Oh bien ! s'il n'est question que de quelques maisons, même de quelques villages, et du moment qu'il ne s'agit pas de provinces entières mises sens dessus dessous, cela n'a pas la moindre importance ! Il faudrait avoir l'esprit bien mal tourné pour se plaindre. Le Fouji yama est si beau ! Aussi l'adore-t-on comme un dieu.

Cette étrange piété des Japonais envers un volcan dangereux montre bien jusqu'où peut aller leur amour de la nature.

Une pareille disposition d'esprit leur donne, vis-à-vis du monde qui les entoure, une humilité qui nous est inconnue. Nous autres, nous ne voyons la nature qu'au point de vue de l'homme, nous ramenons tout à nous et nous ne pouvons nous défaire de cette idée très puéride d'un univers créé uniquement pour notre utilité et notre plaisir. Les Japonais n'ont point cette manie anthropocentrique. Suivant eux, la nature est belle en elle-même; elle est belle pour tous les êtres vivants aussi bien que pour l'homme; et leurs paysagistes expriment cela d'une superbe manière.

Ils s'imaginent, par exemple, être l'aigle qui plane l'hiver au-dessus d'une immense contrée déserte. Ils représentent cet aigle volant, au premier plan, en haut de leur estampe, et au-dessous, à une profondeur de cent, deux cents mètres, ils figurent la terre blanche de neige où se silhouettent les ramures noires des forêts dépouillées. C'est grandiose. Ce que je viens de décrire, c'est une merveilleuse gravure d'Hiroshighé que possède le Louvre. Du même, vous admirerez également au Louvre une rivière, au premier plan de laquelle se détache l'extrémité supérieure de plusieurs mâts de navire : c'est au-dessus de ces gréments qu'est pris le point de vue, si bien que devant cette œuvre, on se croit oiseau, on se sent pousser des ailes!

Cette habileté à évoquer des sites qu'il est presque impossible à l'homme de voir, les dessinateurs japonais l'ont acquise par leur étonnante gymnastique visuelle. Ils ne dessinent presque jamais d'après nature. M. Raffaëlli, d'ailleurs, nous l'a dit plus haut : ils dessinent de souvenir, et leur mémoire doit être prodigieuse.

Nos paysagistes ne peignent guère que des sites devant lesquels ils peuvent commodément s'asseoir et planter leur chevalet. Les Japonais, au contraire, représentent le plus souvent des sites *devant lesquels on ne pourrait pas s'asseoir*, qu'on ne peut qu'entrevoir en passant, et cela donne à leurs œuvres une liberté extrême, un imprévu charmant. Je citerai, à ce propos, une autre estampe du Louvre par Hiroshighé : c'est une barque portant deux gentilles petites femmes qu'un batelier conduit à la godille. Le tout est encadré par les piliers d'un pont de bois sous lequel passe le bateau; et ceci n'a pu être observé que d'une autre barque qui allait également s'engager sous ce pont.

L'originalité du point d'observation n'est pas la seule qui distingue l'art des Japonais dans le paysage. Il y a encore l'originalité de la coupe, comme dit M. Blanche, c'est-à-dire de la façon de découper un morceau de la nature pour le représenter. Ils ne suivent pas du tout en cela les mêmes principes que nous. Nos peintres ont une tendance à isoler du reste de la nature un

sujet qu'ils prétendent nous montrer complet en lui-même : par exemple, un bel arbre, ou un beau bouquet d'arbres, ou une belle colline, etc. Les Japonais, point. Ils savent que rien n'est complet pris à part, que la nature n'est qu'un réseau immense et indissoluble d'êtres en étroite dépendance mutuelle.

En somme, on ne peut pas dire : cet arbre constitue un tout, car il n'est qu'une partie de la nature qui l'entoure. Alors pourquoi l'isoler ? Pourquoi en faire l'intérêt central de votre composition ? Mettez-le plutôt dans un coin, coupez-le à mi-hauteur par le bord de votre dessin ou de votre peinture afin de pouvoir représenter, à côté, d'autres parties du grand Tout. Tout est intéressant. Il n'y a pas besoin de choisir. Prenez n'importe quelle tranche de la nature, vous y trouverez toujours de belles harmonies de lignes et de couleurs et partout vous surprendrez les pulsations de la grande vie universelle reliant tous les êtres.

J'ai dit : les Japonais font ceci et les artistes européens ne le font point. Ce n'est pas juste. Je voulais dire qu'ils ne le faisaient pas lorsqu'ils n'avaient pas encore vu les œuvres de leurs confrères d'Extrême-Orient. Mais depuis, tout au contraire, nombre d'entre eux ont largement puisé dans l'enseignement de ceux-ci.

Cette influence exotique s'est manifestée depuis la Révolution de 1868, qui ouvrit le Japon aux étrangers et permit aux collectionneurs d'en rapporter toutes sortes de chefs-d'œuvre en fait de kakémonos et de gravures.

Notre école moderne s'en est fortement ressentie. La rapidité de la vision japonaise a beaucoup frappé nos peintres et leur a appris à fixer des effets que l'École académique négligeait comme trop rares ou trop fugitifs. Claude Monet, notamment, a représenté des ciels verts, violets ou bien diaprés par les plus étranges nuances. Besnard nous offre, cette année même, dans son plafond du Théâtre-Français, un exemple de ses prouesses en ce genre. Cazin, dont la Société nationale a organisé une exposition posthume, a célébré la lutte si brève du jour et de la nuit. Manet, puis Raffaëlli, Thaulow et bien d'autres ont noté, en peignant des rivières, les mille caprices de la lumière sur l'eau : quadrillages, zigzags, moirures, etc. Ils ont trouvé des exemples de tout cela dans les estampes des Japonais.

Ils ont pénétré mieux encore l'esprit de ceux-ci en les suivant dans l'évocation des aspects de la nature considérés comme « peu flatteurs ». Claude Monet, Billotte, Thaulow ont figuré, comme leurs confrères nippons, les brouillards malsains, les temps gris, la fonte des neiges. Et, en vérité, du moment que les yeux trouvent satisfaction à la finesse de tels effets, pourquoi les

proscrire et pourquoi ne pas écarter un instant les fâcheuses associations d'idées que nous suggère l'inquiétude de nos bronches?

Japonaises également, les perspectives imprévues comme on en remarque dans les vues de Paris peintes du haut de quelque balcon par Pissaro ou par d'autres de nos contemporains, qui nous montrent les têtes des arbres des boulevards et, au-dessous, des chapeaux qui marchent sur les trottoirs. L'aigle d'Hiroshighé est passé par là.

Japonaise encore la coupe des tableaux chez les impressionnistes et, par ricochet, chez presque tous les artistes de l'École moderne.

Nos peintres les plus récents doivent, en effet, aux Japonais cette habitude de ne plus arranger leurs compositions, de ne pas isoler des sujets dans la nature, de ne pas y abstraire des ensembles trop bien équilibrés et artificiellement complets, mais tout au contraire de vouloir tailler dans le vif de la réalité des morceaux qui ne se présentent que comme morceaux et qui laissent supposer au delà du cadre la suite indéfinie de l'univers. C'est l'impression que produisent, par exemple, les *Pins sur le rivage d'Antibes*, par Claude Monet, ou bien ses *Falaises de Bretagne*, qui sont au Luxembourg. Quand on est devant de telles œuvres, involontairement la pensée se porte à droite et à gauche parce qu'on a le sentiment que cela doit se prolonger.

* * *

Je n'ai pas encore parlé de la représentation de l'homme par les Japonais.

Leurs estampes nous montrent une race tout impulsive qui n'a d'autre morale que d'écouter la nature. Ils vous diront, d'ailleurs très bien encore aujourd'hui, qu'ils n'ont pas du tout besoin de morale, attendu que cela est parfaitement inutile à des êtres originellement excellents comme ils le sont. Il y a peut-être là un brin d'outrecuidance, mais enfin c'est leur idée.

Aussi les Samourais, les seigneurs de l'ancien temps, qui figurent sur les kakémonos et les gravures, n'ont-ils guère d'autre principe que leur plaisir. Ils se promènent chacun avec deux grands sabres et un éventail et nonchalamment s'éventent, ou bien tout à coup tirent une de leurs colichemardes afin d'en pourfendre quelque adversaire, et alors c'est merveille de les voir tracer en l'air, à deux bras, d'horifiques moulinets et plonger en avant, tête basse, en faisant le grand écart.

D'ailleurs, ce n'est point chez eux méchanceté réfléchie, mais

joyeuse obéissance à la nature. La nature, c'est leur éternelle conseillère; douce ou furieuse, ils l'aiment sans distinction, ils l'adorent en tout. Et sur la garde de leurs terribles armes sont ciselés des papillons, des fleurs, des singes qui se grattent, des canards qui barbottent. Vous pouvez voir de ces idylliques gardes de sabre au Louvre, au Musée Cernuschi, au Musée Guimet, dans toutes les belles collections : ce sont d'ailleurs d'incomparables ouvrages de ciselure.

Toujours avec leurs deux sabres sous le bras et leur éventail à la main, nos Samourais entrent dans les *maisons vertes* où habitent les courtisanes. Les demeures de celles-ci sont rassemblées dans un quartier de chaque grande ville. A Yédo, cela s'appelle le Yoshiwara, la *Plaine du Bonheur*, excusez la modestie de la promesse! D'ailleurs, tous les artistes et tous les poètes japonais ont célébré le Yoshiwara. Il faut savoir que les courtisanes de ce lieu étaient autrefois élevées comme des princesses. C'est, du moins, ce qu'affirme le texte d'un *Annuaire des Maisons Vertes*, illustré par le célèbre Outamaro.

Bien entendu, tout cela c'est le Japon d'avant la Révolution de 1868. Aujourd'hui, il n'est plus permis de porter de sabres, ni deux, ni un seul; et quant aux courtisanes, par suite de l'euro-péanisation générale, j'imagine qu'elles sont beaucoup moins princesses.

Toujours est-il que l'interprétation de cette vie si instinctive, si mouvementée, était tout à fait dans les cordes des artistes japonais.

Leur esthétique, qui était partie de l'inspiration directe de l'art indien et qui avait donné dès le VIII^e siècle d'admirables effigies bouddhiques dans des postures d'immuable repos, qui ensuite au XIII^e siècle, avec l'école de Tosa, s'était laissé influencer par l'art très conventionnel des Chinois, commença à se dégourdir et à devenir vraiment nationale au XV^e siècle avec l'école des Kano.

A partir de ce moment, c'est la nature et le mouvement qui animent les œuvres nipponnes. Et ce fut bien autre chose encore quand, à la fin du XVIII^e siècle, Moronobou fonda l'école Oukiyo-yé, ne vous épouvantez pas, cela signifie tout simplement : *peinture qui flotte sur le monde contemporain*; c'est l'école populaire, celle qui étudia les mœurs des maisons vertes, de la rue, de la campagne : c'est l'école de la pleine vie à laquelle ont appartenu Shiounshô, Outamaro, Hokousai, Hiroshighé et où brillait encore récemment Kyosai, surnommé le singe ivrogne et fou, parce qu'il était presque toujours entre deux sakés : le saké, c'est l'alcool du Japon.

Que doivent les Européens à ces artistes de l'École populaire japonaise ?

Peut-être bien leur inclination à représenter les lieux mal famés ; et ce n'est sans doute pas ce qu'ils leur ont emprunté de mieux. Notre art moderne se promène volontiers, le chapeau sur l'oreille, dans les endroits de demi-vertu et y font d'ailleurs des observations exquises. Coulisses, bals faubouriens, bouibouis, beuglants suspects, nos impressionnistes nous guident à travers tout cela. Manet, Degas, Renoir se sont illustrés dans ce genre, et au dernier Salon d'Automne était exposée une suite bien curieuse de pastels de Toulouse-Lautrec représentant Valentin le Désossé avec la Goulue au Moulin-Rouge, ainsi que toutes sortes de pierreuses flanquées de chevaliers de la casquette. L'art merveilleux faisait pardonner les sujets risqués.

A coup sûr, ce que les Japonais ont enseigné à nos peintres, c'est leur science folle du mouvement. Nous savions sans doute avant eux ce que c'est que le mouvement dans l'art, mais leur prestesse cinématographique, nous ne la possédions pas. Eh bien ! de nos jours, beaucoup de nos artistes rivalisent avec eux pour ce mérite. La cohue trévide dans les rues de Paris représentées par Steinlen, dans le petit marché villageois exposé cette année par Raffaëlli, et quand on s'écarte un moment d'un dessin de Forain ou de Renouard, d'un portrait de Boldini, de la Gandara ou de Blanche, on s'attend presque, en le revoyant, à ce que les personnages ne se trouvent plus à la même place.



Notre art appliqué a peut-être encore plus d'attaches avec le Japon. Le livre moderne a emprunté aux albums japonais presque tous ses éléments de charme : l'adroit habillement des dessins par les caractères, les empiètements de gravures sur les marges, les nuages de couleur qui passent sous le texte, etc., etc. Les belles publications, *Studio*, en Angleterre, *Jugend*, en Allemagne sont pleines d'illustrations directement inspirées de l'Extrême-Orient.

M. Raffaëlli nous a parlé plus haut de la renaissance de l'estampe en couleurs. Or, il sait, à n'en pas douter, ce que les siennes, qui sont exquises, doivent au Japon.

Ce ne seraient pas non plus Chéret ni les autres affichiers, ses élèves, qui songeraient à nier leur dette vis-à-vis de l'Empire du Soleil Levant. Ils pratiquent tous ce somptueux système des grands *à-plat* de couleur, si particulier aux belles estampes japonaises. Et certains d'entre eux, Jossot, Rouville, quand ils

attablent côte à côte Sarah Bernhardt, Coquelin, Rochefort et M. Loubet pour leur faire manger à pleines mains des sardines Saupiquet, pratiquent une déformation drôlatique du dessin qui rappelle tout à fait certains albums de Kôrin.

Passons à la céramique, à l'orfèvrerie et à l'ébénisterie.

Là encore nous avons été de loin devancés par les Japonais. Tandis que chez nous l'art décoratif a été longtemps considéré comme inférieur, chez eux les plus grands maîtres s'y sont toujours consacrés. Là-bas on ne distingue pas entre grand art, art moyen, petit art : tout est de l'art ! Leurs plus illustres peintres firent des dessins pour les laques, la poterie, la broderie et ils ne crurent pas déroger. Je citerai Kôrin pour les laques, Kenzan Morikaghé pour la céramique.

L'inspiration de l'art décoratif est donc la même que celle de la peinture et de l'estampe : un naturalisme exaspéré. Les céramistes, les laqueurs, les sculpteurs d'ivoire représentent les animaux, les fleurs avec un art inouï : qui ne le sait ? Ce qu'il y a surtout lieu d'observer, c'est que leur amour de la vérité naturelle et leur dédain de la conception anthropocentrique les poussent à ne point choisir des modèles dont la pureté, la fraîcheur nous plairaient particulièrement. Un netzké, c'est-à-dire un de ces petits boutons ciselés auquel s'accrochait l'étui à pipe pendu à la ceinture, un netzké du sculpteur Gamboun du XVIII^e siècle représente un groupe de champignons moisissés, rongés par les vers et les fourmis et englués par de la bave de colimaçon. Pouah ! faites-vous. Mais pour les Japonais, tout ce que la nature a cuisiné est beau.

Comme principe décoratif, ils cultivent l'asymétrie qui leur vient encore de la nature, où l'équilibre géométrique ne se trouve que très rarement réalisé. Il leur arrive, quand ils ont obtenu une forme ronde dans une poterie de grès, d'y flanquer un pochon, parce qu'ils ont la régularité en horreur.

L'influence exercée en Europe par leurs œuvres saute aux yeux. Elle eut assurément une grande part à la résurrection de l'art décoratif que les efforts de William Morris et de Walter Crane en Angleterre, Roger Marx en France ont remis en honneur. Eclairés par l'exemple des Japonais, nous n'avons plus trouvé étrange que de beaux bijoux, de beaux meubles, de belles poteries fussent admirés à l'égal de belles peintures ou de belles sculptures.

Allez chez tel de nos décorateurs, chez Lalique, par exemple : il vous suffira de voir sur sa table de travail des insectes mordorés et vermeils piqués avec des épingles autour de lui ou bien

des pieds de lierre et de capucine prospérant dans des caissettes de terreau, pour que vous vous disiez : Voilà un disciple des Japonais. Filiation qu'attesterait encore la fatigue de certaines fleurs imitées par les bijoux de ce joaillier : car, ainsi que nous l'avons indiqué, cette dévotion envers la nature même défraîchie, c'est un sentiment familier aux artistes de l'Extrême-Orient.

Or, cette dévotion, nous la trouvons aujourd'hui chez tous les décorateurs européens; nous la trouvons en particulier dans les œuvres du grand ébéniste et verrier Gallé qui célébra si joliment l'agonie des fleurs et l'automne des feuillages.

En céramique, Lachenal, Bigot, Pierre Roche, Delaherche, Dalpayrat sont tous plus ou moins tributaires du Japon. Notons la fabrication en France de superbes flammés qui rivalisent presque avec les étonnantes réussites techniques des potiers japonais et qui gardent à jamais sur leur surface la splendide incandescence des fours flamboyants; notons surtout les tendances actuelles de la manufacture de Sèvres qui orne ses plus récentes porcelaines d'un décor végétal japonais. J'insiste sur ce dernier fait, car lorsqu'un établissement officiel, vieillard branlant et décrépité, s'engage dans une voie, cela prouve qu'elle a déjà été battue par tout l'art indépendant.

Oui, l'esprit des œuvres que nous admirons et que nous voyons partout reproduites et imitées pénètre en nous et agit en nous. Or, si par l'intermédiaire de nos meilleurs artistes, nous nous assimilons le panthéisme des Japonais, leur amour de la nature, leur ardente passion de vie réelle, cela ne peut certainement qu'enrichir notre âme. Cela ne peut que lui ouvrir de libres perspectives en dehors de la maison bien aménagée, bien ordonnée, mais quelque peu close, que le rationalisme grec lui a construite et que pendant un temps l'ascétisme chrétien a voulu transformer en cellule.

Dans un précédent article, nous indiquions qu'il n'y avait plus, à proprement parler, d'écoles nationales en Europe et que, dès maintenant, il existait un art européen, indice d'un esprit européen, variant sans doute d'un individu à l'autre, mais non plus d'un pays à l'autre.

Or, si, comme nous venons de le montrer, l'art européen et l'art asiatique commencent à se mêler, nous assistons dès maintenant à la formation graduelle d'un art et d'un esprit humains qui, dans l'avenir, présideront à une société complètement unifiée et où les horribles conflits de races n'auront plus aucune raison d'être.

PAUL GSELL.

Une Conquête moderne : le Tourisme

Voici un fait important : depuis une vingtaine d'années, nous sommes en train d'acquérir un sixième sens, celui du *tourisme*. Disons plutôt — car il existait déjà chez quelques privilégiés — qu'il est en train de se révéler chez tous. Au début de ce XX^e siècle, le tourisme est désormais une distraction, presque un besoin pour chacun de nous.

Evidemment, ce sixième sens ne nous est pas né en un jour. La nature ne fait pas de ces à-coups. Qui dit tourisme, dit voyage, et en voyage, si l'on rencontre des hommes et des monuments, on voit surtout le paysage. Il fallut donc, d'abord, que le sens des beautés de la nature s'éveillât et se généralisât dans les esprits. On sait que ce sentiment de la nature ne date guère, en France, que de cent ans. Chez nos voisins, les peuples anglo-saxons, il a toujours subsisté, à l'état latent tout au moins. L'âme anglo-saxonne, moins façonnée et domestiquée par la culture classique, a toujours tenu par mille attaches au sol et à l'atmosphère ambiante. Elle s'est toujours tenue en communion directe avec la nature extérieure. Chez nous, plus policés et faits à la vie des villes, ce sentiment de la nature agreste — inconnu au président Des Brosses voyageant en Italie, comme à La Fontaine lui-même allant de Paris à Epernay, comme il nous le raconte dans une lettre — ce sentiment de la nature a été acclimaté par Rousseau, l'étranger. On sait, du reste, la fortune qu'il a trouvée, depuis, en France, et quelles notes profondes du clavier de l'âme ont su faire résonner les images grandioses d'un Chateaubriand, la lyre d'un Lamartine et d'un Hugo, jusqu'aux notations frissonnantes d'un Loti. Ce sens de la nature, éveillé, cultivé, il a fallu l'entretenir, et la sensibilité moderne, avec son besoin de sensations inédites, n'a plus songé qu'à le nourrir par des spectacles toujours nouveaux et toujours changeants. La passion des voyages, la fièvre du tourisme était née.

Mais, à côté de cette éclosion du sentiment de la nature, il fallait aussi — pour que s'éveillât chez chacun de nous ce sixième sens, ce sens du tourisme — que fût réalisée une condition physique et économique, qu'un nouveau moyen de transport vers les sites prochains de la nature fût acquis à l'humanité. La vapeur, d'abord, fit ce miracle, au commencement du XIX^e siècle, sur terre et sur mer. Puis vint cette petite merveille : la chaîne de transmission multiplicatrice de la vitesse, qui du vélocipède fit la bicyclette, comme un papillon ailé sort de la chenille, et mit les ailes de Mercure au talon du touriste. Enfin, surgit le moteur à essence et, avec lui, tout l'automobile. Ainsi, aimant à se déplacer pour jouir de la nature, et pouvant désormais le faire vite et bien, le touriste moderne était né.

On ne saurait plus lui appliquer, désormais, la vieille, insuffisante et désuète définition des Littré ou des Larousse du passé : *Touriste, personne qui voyage par oisiveté ou désœuvrement*. Cela était vrai autrefois, dans ces temps qu'ont connus nos grands-parents, où tous les voyageurs-touristes étaient pour l'indigène des « Anglais », et pour les aubergistes tout hôte : un *milord*.

Les rimeurs ennuyés et les milords touristes, disait Gautier. Aujourd'hui, ce n'est pas par désœuvrement qu'on voyage. Au contraire, on travaille double la semaine pour pouvoir s'octroyer un dimanche plein, de bon air, à la campagne ou à la mer. Et on ne voyage pas par curiosité seulement, mais bien pour le plaisir même du voyage, du déplacement en plein air, pour la jouissance des cieux changeants et des horizons nouveaux. Enfin, l'on sait voyager, et les temps sont passés des différentes races, un peu ridicules, de touristes, que Taine crayonnait, il y a cinquante ans, dans son *Voyage aux Pyrénées*; ceux que vous savez, qu'on « distingue au ramage, au plumage et à la démarche », la première race, maigre, aux grands pieds et aux longues jambes comme des échassiers; la deuxième race, plus bedonnante et portant souvent des lunettes d'or; la troisième, moutonnaire, et recherchant en province les us, et surtout la cuisine de la capitale. Le type « touriste » s'est unifié, et tout en gardant ses différences psychiques, sous l'uniforme commun de la casquette, du veston et de la culotte courte, un exemplaire du touriste cosmopolite est né sur toutes les routes du globe. Le touriste est, aujourd'hui, l'homme qui se promène pour voir les spectacles de la nature et de l'art universel; qui voyage pour voyager. Et comme tout homme et toute femme se promène au moins une fois, de temps à autre, fût-ce un seul dimanche de beau temps, dans chacun de nous il habite aujourd'hui un touriste.



Le grand tourisme restera toujours les voyages. Depuis Hérodote et Marco-Polo, jusqu'à Stanley qui vient de mourir, les héros du tourisme seront toujours les grands voyageurs. Le monde n'en a pas vu de plus grands que ceux qui, de nos jours, sous nos yeux, ont sondé les ténèbres de l'Afrique, ou sont partis sur la route blanche et glaciale des pôles. Ceux que la passion de l'inconnu a touchés une fois de son aile sont la proie du nostalgique désir, qui ne les lâche plus. Ainsi, hier, cette jeune Anglaise millionnaire, qui repartait pour l'intérieur de l'Afrique où elle se faisait massacrer; jusqu'à Jean Charcot qui revient de là-bas... Ce sont là les grands pionniers, ceux qui sont en tête de la poussée vers l'inconnu. Il y aura toujours de ces grands audacieux de l'aventure, pour se lancer, comme Colomb, à la poursuite d'un nouveau monde.

Au contraire, la généralité, l'universalité, la démocratisation du tourisme en général, voilà le fait nouveau et important. Et ce mouvement vers le tourisme est tellement général, et tellement puissant, qu'il a véritablement la force d'un mouvement naturel, répondant à un besoin physiologique. Si le tourisme s'étend chaque jour, gagne chaque jour en adeptes et en terrain, augmentant à la fois son armée et son champ d'opérations, si on va chaque jour toujours plus vers la nature, — c'est qu'on a *besoin* d'y aller. On cherche de l'espace et de l'air, parce qu'on en manque dans les villes. Notre civilisation entasse et retient dans les villes, encombrées et surchauffées, les travailleurs de la main et de l'esprit. Plus ils sont surmenés et à l'étroit, plus ils sentent le besoin, le dimanche, ou les jours de congé, de sortir du cercle qui les emprisonne, de courir les champs et les grèves, et de voir du pays. C'est un délassement, une détente, une réaction devenue nécessaire, contre la fatigue de la vie civilisée qui nous menace tous d'une auto-intoxication. Le grand savant Max Nordau a lumineusement montré, dans un chapitre de *Dégénérescence*, comment notre humanité civilisée était soumise, depuis un demi-siècle, à une fatigue continuelle croissante. « Depuis cinquante ans, la population de l'Europe n'a pas doublé, et la somme de son travail est montée au décuple, en partie même à cinquante fois plus. Chaque homme civilisé fournit donc aujourd'hui de cinq à vingt-cinq fois autant de travail qu'on lui en demandait il y a un demi-siècle. » Les progrès et les découvertes sont venus trop vite, et trop coup sur coup. Ils ont bouleversé notre mode d'existence

sans nous laisser le temps de nous adapter aux nouvelles conditions de vie. L'équilibre a été rompu. L'adaptation n'est pas encore faite complètement. Et l'une des formes les plus faciles et les plus agréables, sous laquelle l'individu réagit contre cette fatigue, et cherche à compenser sa dépense d'énergie en se retrem-pant dans un bain nouveau, est précisément le tourisme. En se déplaçant — dans un seul but de distraction — on se délasse. Or, c'est précisément ce déplacement qui constitue tout le tourisme.

C'est aussi cela qui le distingue de la pratique des sports. On a fait, de tout temps, du bateau et de l'alpinisme, par exemple, comme aussi du patin ou du cheval. Il pouvait y avoir du tourisme là-dedans, surtout dans le *yachting* et les ascensions de montagne. Il y avait surtout la pratique d'un sport. Puis, c'étaient là jeux de princes, et réservés aux seuls privilégiés de la fortune. Car pour les canotiers de Bougival, ou les cavaliers de Robinson — n'est-ce pas? — il ne s'agissait guère que de pique-niques, de fritures et de parties de plaisir. Le tourisme, lui, est d'essence démocratique. Si tous en font aujourd'hui, c'est qu'il plaît à tous, et qu'il est accessible à tous. Sans doute, il y a toujours eu la marche, et les voyages à pied de Töpffer, par exemple, les courses d'étudiants, sac au dos, ont été les ancêtres du tourisme. Mais, la marche est lente. La paresse, et les réductions de tarifs aidant (on voyage aujourd'hui à moitié prix qu'autrefois), le chemin de fer restait le grand favori, et le seul véhicule du tourisme. Quand un jour — jour à jamais fameux — naquit la Reine bicyclette.

Quintupler littéralement sa vitesse (on fait 4 kilomètres à pied et 20 en bicyclette par heure, en se promenant); donner à chacun un cheval pour quelques vingt francs (sans écurie et qui ne mange pas), en un mot mettre des ailes aux pieds de chaque homme, femme ou enfant valide, tel fut le miracle de la bicyclette.

Elle est née de l'adaptation de la chaîne au vélocipède de Michaux, et nous avons tous assistés à l'éclosion de cette merveille, comme à celle du téléphone et du phonographe. Nous avons été les témoins, jour par jour, de ce changement prodigieux, de cette transformation dans le mode de locomotion de l'humanité, transformation qui n'a pas eu sa pareille depuis l'invention de la vapeur et l'établissement des chemins de fer, et qui, avec l'automobilisme, ne la reverra pas sans doute jusqu'à l'invention du ballon dirigeable. A l'Exposition de 1889, nous étions bien une centaine de vélocipédards au Bois, et combien de fois, durant l'été de 1890 qui vit les premiers pneumatiques se généraliser,

voyait-on la foule s'ameuter dans les villages, au fond de la province, autour de la machine mystérieuse! Quelques-uns seulement pressentirent, dès les débuts, la transformation profonde qui allait se produire, le triomphe qui se préparait. On se rappelle l'initiative prise alors par Pierre Giffard, au *Petit Journal*, et sa formule heureuse : « La bicyclette est plus qu'un sport, c'est un bienfait social. » La première course Paris-Brest fut la révélation de la bicyclette aux foules.

C'est certainement à la bicyclette qu'est dû le développement, et surtout la démocratisation du tourisme moderne. Ses deux roues ont lancé le monde sur la route. Il y passe maintenant, avec l'automobile, à cent à l'heure. La route! Elle était délaissée, morne, solitaire, depuis cinquante ans qu'on n'y entendait plus les claquements de fouet annonçant les chaises de poste...

Dans toute sa longueur, la route est bien déserte...

Et l'aubergiste, comme celui du bon poète André Lemoyne, à l'auberge de Saint-Hubert, dans le cauchemar de ses chambres désertes, et de sa cuisine poussiéreuse où la broche se rouille, doute,

S'il ne reconnaît pas au tournant de la route
Une chaise qui roule ou le trot d'un cheval...

Et voici que la route se réveille! que la vie turbulente renaît par les chemins! Les caravanes de touristes font halte devant l'auberge, envahissent les coins champêtres, réveillent les échos de la forêt et de la montagne. On vient de loin, on va loin, on va partout. Les Compagnies de chemins de fer et de navigation s'ingénient chaque jour à combiner des billets de touristes, qui font encore une réduction sur les prix de la veille. Aux premiers beaux jours, et aux premiers jours de congé, l'exode hors des villes est universel. C'est une marée montante de touristes jusque vers les coins les plus reculés, un fleuve qui déborde sur le pays, et laisse en se retirant un bienfaisant limon d'or derrière lui. La Suisse, qui compte 3 millions d'habitants — comme Paris — a vu passer, l'an dernier, 2 millions de touristes, qui ont dépensé plusieurs centaines de millions de francs.

Le monde est par les chemins, et pour longtemps, heureusement! C'est un signe de santé pour l'humanité. Le déplacement, le tourisme, est devenu un des facteurs, un des éléments les plus sûrs de la paix universelle et de la civilisation internationale.



Ils ont été quelques-uns, il y a quinze ans, à croire à cet avenir du tourisme. Ils ont eu cette foi et, comme toutes les autres, elle a soulevé des montagnes.

C'était en ces temps lointains où « notre oncle » Sarcey, tout en annonçant gravement que « la vélocipédie allait prendre de l'extension », se méfiait, en bon bourgeois, de ces goûts « venus d'Angleterre », et qu'on « permette cela aux jeunes filles » ; les temps, où la dernière édition d'un dictionnaire connu définissait le *vélocipède* (s. m.) « sorte de selle (?) supportée par deux roues situées dans le même plan, que l'on fait tourner avec les pieds » ; les temps encore, où un jugement du tribunal de la Seine déclarait — en 1892! — que « la rue, y compris la chaussée (?) est faite pour les piétons ; les voitures et les omnibus y sont tout au plus tolérés (!) à une allure tranquille ; *quant à la bicyclette, elle n'a rien à y faire et n'a pas d'excuse.* » — 1892, je vous dis !

Or, en ces temps-là, et malgré la mentalité retardataire de la masse, toujours hostile au progrès,

La foule n'aime pas qu'un astre la dérange,

a dit Hugo, — ils étaient quelques-uns, réunis dans l'arrière-boutique d'un café, pour décider des réunions régulières entre touristes cyclistes amateurs, et organiser des sorties en commun. Le café de la Terrasse, à la Porte-Maillot, était indiqué comme lieu de rendez-vous, « avant les promenades du dimanche et au retour ». On avait un faible pour un bel uniforme, établi « à un prix modeste » par la Belle Jardinière : veston, dolman, maillot et culotte ; pour les dames : la blouse et la jupe plissée, en mousseline de laine. On mettait à l'étude des projets de signaux par le « cornet avertisseur » (la trompe) : un coup = attention ; deux coups = ralentir ; trois coups *peu espacés* = je m'arrête, attention ! ; trois coups doubles, enfin, = arrêtez-vous ! venez à mon secours ! — Et cependant, malgré ces puérités du début, l'idée d'un groupement des « touristes » était si juste et si féconde que cette petite société d'amateurs de la pédale, rien que pour avoir tenu bon à son programme : *le développement du tourisme sous toutes ses formes* (au début, plus spécialement du tourisme vélocipédique), cette petite association, qui ne comptait pas 400 membres et avait 144 fr. 50 de budget pour l'année 1890, est devenue — saluez ! — le *Touring-Club*

de France, ce « ministère de la circulation intérieure », suivant le mot d'un de ses parrains, le D^r Léon Petit; association qui compte actuellement 80 000 membres, a un budget d'un million, et après les étapes de la rue du Louvre, de la rue Coq-Héron et de la place de la Bourse, est installée aujourd'hui dans son hôtel, avenue de la Grande-Armée.

On sait ce qu'est le *Touring-Club*. Chaque sociétaire reçoit le service de la *Revue* mensuelle, profite des réductions de tarifs dans les hôtels et mécaniciens affiliés (il y en presque un par localité en France), des franchises en douane pour passer la frontière avec sa bicyclette, etc. On sait ce que fait le T. C. de France : amélioration des routes, pose et entretien de postes de secours et poteaux indicateurs, par toute la France. Il a dépensé, l'année dernière, en *installations* (poteaux, bancs, plaques indicatrices, etc.) 85 000 francs; en *améliorations* (rechargements, suppression des cassis, trottoirs cyclables, etc.) 50 000 francs. Sa *Caisse de secours aux cantonniers*, ces modestes agents de la voie publique, qui est un compte hors budget, a distribué, grâce à la générosité de ses membres, pour 15 000 francs de secours, l'an dernier; secours d'une charité immédiate, c'est-à-dire doublement efficace et bénie, dans des cas comme ceux-ci, par centaines : « X., six enfants, atteint d'une maladie grave; Z., deux enfants en bas âge, femme gravement malade, profonde misère », etc. La liste s'allonge tous les jours. Un beau jour même, le *Touring-Club* se mit en tête de créer une route, qu'on attendait de l'Etat depuis vingt-cinq ans, une route qui est aujourd'hui une des plus belles routes touristes de France, là-bas, dans le Midi, sur la Riviera, le long de la grande bleue, pour joindre Saint-Raphaël à Cannes *sans quitter le bord de la mer*, à travers les merveilleux rochers de porphyre de l'Estérel. Quelqu'un lui avait apporté l'idée d'un trottoir cyclable. Le T. C. fit mieux. En quatre ans, après avoir frappé à toutes les portes, mis en œuvre toutes les énergies, secoué toutes les apathies, il a mis sur... le sol une route, qui a coûté un demi-million, et qu'on vient de classer comme route nationale : la Corniche de l'Estérel. — Depuis plusieurs années enfin, le T. C. a entrepris et va achever une œuvre vraiment grandiose, celle des *Sites et monuments de la France*, en 33 volumes, dont 21 ont déjà paru, admirablement illustrés par la photographie, véritable monument élevé à la gloire du beau pays de France. C'est un inventaire photographique complet, département par département, de tous les sites et monuments remarquables de France, dans le but de faire connaître la France et d'inciter aux voyages en France. Car le T. C. F. a limité délibérément, une

fois pour toutes, son activité au pays qu'il représente, et on ne saurait lui en faire un reproche. L'étranger se fait connaître et on le visite. A la France à faire de même. La *Revue* du T. C. ne parle que de la France et des colonies françaises. Rien de plus naturel. Quand on ouvre un atlas à la carte d'un pays, ce n'est pas pour y trouver l'image d'un autre.

Une œuvre est ce que l'a faite l'ouvrier. Si le T. C. F. est devenu une puissance, c'est grâce à M. Abel Ballif, son président.

C'était un touriste de la première heure. (Je crois bien qu'il porte le numéro 6, sur 80 000 membres!) Son fils, qui le seconde actuellement dans son énorme labeur, M. Jacques Ballif, avait conquis son père à la bicyclette, et l'employé modèle, le sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine, fut un des convaincus et des ardents de la première heure. Il quitta bientôt l'administration pour se donner tout entier à la société naissante. Ayant trouvé là son terrain, il put donner toute sa mesure, que la sainte et routinière administration eût sans doute toujours ignorée. Il faut aux vrais capitaines l'espace nécessaire pour vaincre. Avec les grandes qualités du chef — y compris ce qu'il faut d'autoritarisme, et jusqu'aux ennemis — M. A. Ballif, à la tête du T. C. était réellement l'homme de la chose, le *right man in the right place*. L'ancien modeste collaborateur d'Alphand, en qui revit quelque chose de l'âme du grand chef, invariablement soutenu à la tête du T. C. par ceux qui l'avaient choisi et le voyaient chaque jour à l'œuvre, eut le bonheur d'être favorisé par le succès qu'il méritait — et qu'il sut forcer. Dès le début, il a cette première force : un ferme espoir dans la réussite. Dans la *Revue* du T. C. de mai 1892, il écrit prophétiquement : « C'est ainsi que chacun apportant sa pierre à l'édifice, chaque année son lot d'efforts et de travaux, nous arriverons à faire le T. C. F. fort, utile, et vraiment digne du but qu'il se propose : l'organisation nationale du tourisme. » La meilleure preuve est faite : celle du succès. C'est pour avoir tenu ferme, envers et contre tout — et contre quelques-uns — dès le début, à cette idée unique : l'organisation du tourisme; c'est pour s'être, à la fois, cantonné sur ce terrain parfaitement limité de l'idée-touriste et, en même temps, avoir ouvert toutes grandes ses portes, qu'au lieu d'être resté uniquement une simple société vélocipédique, comme l'U. V. F., par exemple, le T. C. progressant à un moment de 1 500 membres par mois (18 000 par an!) est arrivé à être un véritable ministère libre, à côté de ceux de l'Etat : le ministère du Tourisme.

Un charmant livre vient de paraître qui en parcourt l'histoire à vol d'oiseau, pour les futurs camarades : *Dix années de T. C.*,

par le D^r Léon Petit, l'orateur, l'écrivain, et un des premiers parrains de l'association. C'est l'histoire de la lutte pour une idée, les péripéties du combat de chaque jour contre la vieille Routine, racontées avec une verve charmante, dont l'humour enjoué et ironique a des reflets d'épée à la pointe redoutable pour tous les préjugés, les mauvais vouloirs, les incuries coupables, tous les obstacles sur la route du progrès. Tout l'esprit de ce livre, qui est l'esprit même du T. C. de France, se résume dans ce toast au président, qui est le salut au drapeau : « Pour nous autres, vieux routiers de grands chemins, Ballif résume en lui tout un passé héroïque de luttes acharnées pour le triomphe du bon sens et de la liberté. » Désormais, à côté des grandes associations qui représentent un effort collectif pour le triomphe des sports, de l'activité humaine dépensée sagement et noblement, selon la belle devise : *mens sana in corpore sano*, à côté du Club Alpin de France, du Yacht Club, du Racing Club et du Jockey Club, le Touring Club de France a définitivement sa place.

Ainsi, le tourisme sous toutes ses formes, grâce aux moyens de locomotion nouveaux : la bicyclette hier, l'automobile aujourd'hui, demain... le ballon ? — a pris, depuis un quart de siècle, un essor prodigieux. L'homme moderne a appris à sortir de chez lui. Il a appris à voir, à admirer, à comparer. Avec son horizon, sa vue s'est agrandie, élargie. Elle s'est portée toujours plus loin, plus haut ; vers l'espace, vers les sommets. Par là le tourisme, ce vieux sport des milords millionnaires « voyageant par désœuvrement ou curiosité », est devenu véritablement une école nationale d'initiative, d'activité, de sang-froid, de bonne volonté, d'ardeur virile, de noble et saine ambition. Il contribue à développer vers le beau et le bien le noble animal humain. Il concourt, pour sa grande part, à l'œuvre de fraternité humaine qui, sur tous les terrains, sera celle du XX^e siècle. Le tourisme est une conquête moderne — et une de celles dont nous avons le droit d'être fiers.

E. DE MORSIER.

Quelques Romans nouveaux

BRICHANTEAU CÉLÈBRE (1)

Quand M. Jules Claretie fit paraître un premier volume sur Brichanteau, il l'intitula : *Brichanteau, comédien français*. Mais qui ne connaît aujourd'hui ce « comédien français de tous les théâtres de France » ? Son nom vole sur les lèvres des hommes. Après *Brichanteau, comédien français*, voici *Brichanteau célèbre*.

Dès le début du livre, Sébastien Brichanteau reçoit la visite d'un jeune homme impétueux et souriant, M. Paul Ralier, reporter du journal *Lutèce*. « Monsieur, je viens vous interviewer » ; et déjà le journaliste tire de sa poche un calepin, fait glisser son crayon hors de l'étui. Ce mot d'*interviewer*, qui ne figure point dans les drames romantiques, a toujours offensé les oreilles de Brichanteau ; maintenant, il en trouve la sonorité moins désagréable. M. Paul Ralier désire connaître ses idées politiques. Tout d'abord une question si imprévue le déconcerte. Mais quoi ? N'interrogea-t-on pas jadis Ernest Renan sur ce qu'il pensait du sabre-baïonnette ? Et puis, la belle occasion de dire *urbi et orbi* combien l'art, l'art éternel, l'art absolu, est supérieur à la politique, bornée dans les contingences de l'actualité passagère ! — Un autre jour, on lui a fait rédiger par écrit son opinion touchant la mort. Et voilà que, feuilletant de vieux papiers à l'étalage d'un bouquiniste, il avise un numéro de *l'Amateur d'autographes* où sa lettre est cataloguée immédiatement après certaine relation d'un autre Brichanteau, Louis-Armand, maréchal de France. « BRICHANTEAU (*Sébastien*), comédien français, né à Versailles en 1830. Lettre autographe signée. (Il donne son opinion sur la mort.) (1 page in-8°.) — 1 fr. 25. » Décidément, c'est la gloire !

Sans doute, il se mêle à cette gloire un peu de raillerie. Et, si les journalistes blaguent le vieux comédien, son biographe lui-

(1) Fasquelle, éditeur.

même ne se défend pas toujours de quelque malice. Brichanteau le sent bien ; mais il sent aussi que cette malice n'a rien de méchant ou d'injurieux, qu'elle n'exclut ni l'affection ni le respect. Cervantès aima don Quichotte, Alphonse Daudet eut pour Tartarin une cordiale sympathie. Et qui voudrait contrister Brichanteau ? Un si brave homme, si digne et si fier ! Brichanteau personnifie l'amour de l'art, incarne l'idéalisme intransigeant d'une génération qui avait plus de candeur et de ferveur que la nôtre. Dirai-je qu'il symbolise les « vieilles barbes » du théâtre ? Je le dirais, si l'on pouvait qualifier de vieilles barbes ceux qui s'appellent les mentons bleus.

Brichanteau habite un humble appartement de la rue des Dames, aux Batignolles. Pour tout mobilier, trois chaises rembourrées de crin, une petite table, un bureau de chêne qu'il nomme son secrétaire, quatre planches en bois blanc qu'il nomme sa bibliothèque. La célébrité ne lui a pas donné l'opulence. Mais qu'importe ? Il vit dans le passé plus que dans le présent. Des portraits de femmes ornent son secrétaire, des couronnes laissent pendre, de sa bibliothèque, leurs rubans aux inscriptions d'or. Et, si les portraits ont été jaunés par le temps, si les inscriptions des couronnes se devinent à peine, ces souvenirs d'amour et ces souvenirs de gloire n'en consolent pas moins la pauvreté du vieux comédien. Il évoque avec une mélancolique tendresse les figures de celles qui l'aimèrent ; il repasse les vers de ses rôles favoris en se rémemorant les acclamations du public. Quoi qu'il ait pu souffrir de l'injuste et de la sottise humaines, c'est assez pour enchanter sa vieillesse...

Il préfère l'art à tout. Il le préfère à l'amour même ; témoin ce qu'il appelle son « drame de Venise » avec Claudine Ferney. Il aimait cette Claudine, dont la photographie est là, sur sa table. Mais l'amant, chez Brichanteau, ne fit jamais céder l'artiste. « On avait, monsieur, placé le nom de Claudine en vedette, on l'avait imprimé au-dessus du mien. Je lançai au régisseur un tel regard qu'il comprit vite et s'excusa, parlant de galanterie. — Une femme, monsieur Brichanteau, une femme ! — Ah ! je dis non, par exemple, non ! Il n'y a plus d'amoureux, il n'y a plus d'amant, plus de maîtresse, plus de galanterie, plus de politesse, rien, il n'y a que des artistes ! Plus de relatif, l'absolu seul : l'art ! Et j'exigeai que *Sébastien Brichanteau* figurât avant *Claudine Ferney*, au-dessus de Claudine Ferney, au premier rang, ne voulant pas humilier en moi le premier rôle et tous les premiers rôles des poètes ! »

Brichanteau a bien pu vieillir : sa foi dans l'art demeure

toujours aussi jeune, aussi ardente. Il n'aime pas moins Hugo qu'à vingt ans. Et qui sait? lui, comédien retraité qui, depuis bien des années, n'a pas mis le pied sur la scène, peut-être que, si quelque directeur dans l'embarras venait encore faire appel à sa bonne volonté, il jouerait *Hernani* ou *Ruy Blas* avec autant de succès qu'en ses meilleurs jours, avec plus de conviction, certes, que les jeunes camarades, avec plus d'éclat et de panache. Les comédiens, aujourd'hui, sont vieux avant l'âge. Ils font de l'art un métier. Des comédiens, ces messieurs en redingote de fonctionnaire, l'air grave, le maintien strict et rogue, qui placent de l'argent, fréquentent dans les salons, opèrent leurs tournées en *sleeping-car*? Au temps de Brichanteau, on les eût pris pour des notaires.

Et voyez comment ils jouent. Brichanteau, qui fit jadis Lagardère, Buridan, Ruy Blas, Kean, abondait en gestes magnifiques, remplissait la scène des éclats de sa voix, criait et vibrat à pleins poumons. De nos jours, les acteurs se donnent moins de mal. A peine les entend-on. Ils prétendent être naturels : mais quel contre-sens! Eh! messieurs les jeunes, dites-moi d'abord si vous trouvez naturel de parler, comme Ruy Blas, en alexandrins!...

Voilà que, sans y prendre garde, j'altérais quelque peu le Brichanteau de M. Claretie. Ce n'est peut-être pas ma faute. J'oserai même dire que c'est la faute de l'auteur. Pourquoi M. Claretie veut-il que le vieux comédien se convertisse au naturel et à la simplicité? Nous ne reconnaissons plus notre Brichanteau, qui est pourtant le sien, lorsqu'il nous le montre s'accusant d'avoir joué trop souvent avec ses gestes du dimanche, déclarant, vers la fin du volume, que, s'il avait un petit-fils à préparer pour le théâtre, il lui recommanderait avant tout de ne pas déclamer, d'imiter la vie, et, en un mot, de *jouer simple*. On a, dit-il, supprimé dans les lycées le nom de *Rhétorique*; supprimons, au Conservatoire, celui de *Déclamation*. « La rhétorique fait des rhéteurs, et la déclamation des déclamateurs. Ma foi! quand, au Conservatoire comme au lycée, on fabriquerait des hommes, où serait le mal? » Oh! que cela, Brichanteau, te ressemble peu! Cela n'est point de toi, mais de M. Claretie. Tes propos, à toi, ont un autre air. Non, tu ne veux point que les acteurs soient des hommes comme les autres. Tu ne consentiras jamais, ô grand romantique impénitent, que *Hernani* parle sur le ton de M. Jourdain; et, si tu avais quelque petit-fils à former, ta plus grande joie serait de lui apprendre comment on déclame quand on porte sur la tête un feutre retroussé et qu'une colichemarde vous bat les jambes. Il y a des vers qui doivent se rugir, ô mon vieux lion!

Je demande à M. Claretie qu'il corrige ce trait de son Brichanteau. Giboyer doit finir dans la peau d'un bohème, et Tartarin, s'il perdait sa jactance, ne serait plus le Tartarin de Tarascon; pareillement, Brichanteau se renie lui-même en reniant *le grand art*.

Avec Giboyer, avec Tartarin, Brichanteau restera. Il n'en faudra pas davantage pour la gloire de M. Jules Claretie. Parmi les écrivains du temps présent, à peine en trouverions-nous deux ou trois qui laisseront après eux un type. C'est là, pourtant, comme disait Alphonse Daudet, « la vraie joie » d'un romancier ou d'un auteur de théâtre; et c'est aussi son titre supérieur.

LES OBSÉDÉS (1)

Ferdinand Prestal, commis-rédacteur à la Compagnie centrale du Chemin de fer, a confessé à Marthe, pendant leurs fiançailles, un léger défaut : il écrivaille, en manière de distraction, ce qui se passe autour de lui. Marthe, secrétaire d'un ouvroir pour femmes sans asile, pourra aider son mari en lui signalant des sujets.

Quelques années se passent, durant lesquelles Ferdinand publie de petites histoires. Un beau jour, l'idée lui vient de faire un roman. Il racontera l'histoire de Catherine Bise, un fille-mère que l'ouvroir a recueillie, puis casée chez des boutiquiers de Vaugirard. Pas besoin d'invention : reproduire fidèlement la réalité des choses à mesure qu'elles suivront leur cours, voilà toute sa besogne; et cela suffit pour écrire un chef-d'œuvre.

Dès lors, nulle autre préoccupation que celle du roman à faire. En annonçant qu'il faisait un roman, Prestal se mettait en demeure : ne pas y réussir, ce serait une véritable faillite. Aussi la vie entière de la maison est suspendue à cette tâche. Lui-même, enfermé dans sa littérature, se désintéresse de tout le reste. Certain jour, Marthe crie : « Ferdinand, le feu!... la lampe est tombée!... » il ne bouge qu'après avoir achevé sa phrase. Les deux enfants s'élèvent tant bien que mal sans que le père s'en occupe. Quand on les sort, c'est pour aller chez d'ennuyeux bavards; et, dedans, leur mère, s'ils font le moindre bruit, les arrête d'un mot : « Voyons, papa travaille!... » Ainsi le roman pèse sur toute l'existence de la famille, il se l'assujettit, il l'opprime et l'absorbe.

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

Telle est l'idée principale du volume, celle qu'exprime le titre. Mais, avec le roman des « obsédés », écrit par M. Léon Frapié, nous avons encore celui de Catherine Bise, écrit par Ferdinand Prestal. Ferdinand n'est pas un de ces « gendelettres » qui racontent la douleur pour en tirer bénéfique, et Catherine lui inspire une véritable pitié. Seulement, cette pitié reste quelque chose de littéraire et se satisfait surtout par l'écriture. Ce qui, du reste, n'empêche pas Prestal de la communiquer à d'autres, à son ami Griffon notamment, qui, moins artiste, la traduit aussitôt en actes. On le voit, il y a dans les *Obsédés* deux sujets. Et ces deux sujets sont liés sans doute entre eux, mais ils restent pourtant trop distincts pour que l'unité du livre n'en souffre pas.

M. Frapié, qui n'a guère raconté jusqu'à présent que des choses « vécues » par lui-même ou par sa fidèle collaboratrice, m'a tout l'air de transcrire, avec plus ou moins d'exactitude, un article fait sur sa première œuvre, quand il cite le jugement de je ne sais quel « maître critique » sur celle de Prestal. « A certaine maladresse, à certains défauts d'aise et de couleur, ce critique sut deviner la condition moyenne de l'écrivain... Il fit voir le style *pas riche*, comme l'auteur sans doute; l'aménagement du roman, trop modeste, comme l'habitable de l'auteur; les événements un peu trop bornés à cause du cercle restreint où se mouvait l'auteur. Et il paria que l'historien des malheurs d'une bonne n'avait jamais eu de domestique », etc. Certes, les écrivains affranchis par la naissance des soucis de la vie matérielle, élevés dans un milieu plus large et plus opulent, font peut-être des livres plus délicats ou plus nobles. Mais aussi leurs livres n'ont pas le même accent, la même saveur; ils n'ont pas cette palpitation de sympathie à laquelle on reconnaît celui qui a souffert par lui-même des iniquités sociales. Et là est tout justement le mérite supérieur de M. Léon Frapié. Nous n'avons, dans les *Obsédés*, que très peu de pages sur Catherine Bise : elles n'en justifient pas moins le mot de Prestal disant à son ami Griffon : « Je veux présenter aux gens un cri extrait de la clameur perpétuelle qui les environne, de telle façon qu'ils se figurent l'entendre pour la première fois. »

Au point de vue proprement littéraire, les *Obsédés* sont un livre qui manque assurément d'élégance, un livre heurté, tourmenté, de style presque toujours brutal, et, souvent, à peine correct. Mais c'est le livre de *quelqu'un*, c'est l'œuvre d'un talent sincère, vigoureux, éminemment personnel.

LE FOND SECRET (1)

Lionel de Mirail, qui vient d'épouser Huguette, semble, à le voir et à l'entendre, le plus sceptique des Parisiens; au fond, c'est un sentimental. Et de même Huguette, malgré son esprit boulevardier et la liberté de ses allures, a le cœur vraiment naïf. Quant aux autres personnages du roman, contentons-nous, pour l'instant, de mentionner Taverny, type d'homme à femmes, qui, « avec certaines qualités physiques, une intelligence médiocre passée au bagout de Paris et un répertoire de phrases d'amour banales », s'est acquis à peu de frais la réputation d'un don Juan.

La première « partie » du *Fond secret* n'est guère qu'une exposition, mais alerte et fringante. A la fin, Lionel et Huguette, restés seuls après le lunch nuptial, se promettent de faire du mariage une chose qui ne soit pas « embêtante »; rien de bourgeois, la vraie liberté, une franchise absolue, et, pour devise : Ni tyrannie, ni préjugés. — Dans la seconde partie, nous sommes au Caire, un an plus tard. Les deux époux se sont bien amusés. « Charmante, notre histoire, dit Lionel; du mouvement, du plaisir, des caresses, — le programme convenu. » Huguette cependant laisse voir qu'elle ne se trouve pas entièrement satisfaite; elle sent le besoin d'être mieux aimée. Alors survient Taverny; et la jeune femme, quelque peu troublée par les propos du séducteur, avertit en toute loyauté son mari, lequel ne trouve rien de mieux que d'inviter Taverny, par bravade, dans son domaine de Brionnes. — C'est à Brionnes qu'a lieu la troisième partie. Là, Taverny pousse hardiment sa pointe; et Lionel se demande avec anxiété ce qui se passe dans le cœur et dans la cervelle d'Huguette. Incapable de dissimuler sa jalousie, il en vient à congédier le bellâtre. Scène des plus vives entre les deux époux; le mot de divorce, prononcé par l'un, est repris par l'autre. Taverny n'a pas encore quitté Brionnes : au sortir de cette scène, Huguette lui laisse entrevoir la possibilité d'être sa femme; mais il se dérobe, et elle le chasse. — Dans la quatrième et dernière partie, nous trouvons Lionel et Huguette au Palais de justice pour la tentative légale de conciliation. Le juge a beau envenimer leurs griefs réciproques, ils ne tardent pas à en reconnaître l'inanité; et, découvrant le fond mystérieux de leur âme, ce fond dans lequel tant de faux sceptiques cachent la meilleure partie d'eux-mêmes, ils se jettent sans mauvaise honte entre les bras l'un de l'autre.

(1) Fasquelle, éditeur.

1905. — 15 MAI.

Tel est le thème du *Fond secret*. Thème assez banal sans doute, mais prétexte à peindre certains milieux. Maintes scènes, parmi les plus piquantes, n'ont que peu de rapport avec le sujet même, et les personnages les plus caractéristiques ne sont, à vrai dire, ni Lionel, ni Huguette, ce sont des personnages secondaires, presque adventices : soit Favarger, l'ami de Lionel, et M^{me} de Rosières, l'amie d'Huguette, qui font tout ce qu'ils peuvent pour brouiller le jeune ménage; soit Bourgiron, le juge conciliateur, figure très joliment tracée, malgré quelques traits de caricature. Aussi bien le volume est d'un bout à l'autre fort amusant, et M. Provins y a répandu partout les traits de sa verve alerte et primesautière.

Jadis, les livres de nos dialoguistes étaient des recueils de scènes détachées, dont l'unité, quand elles formaient un tout, ne tenait qu'à la peinture de tel ou tel milieu, de tel ou tel type. Mais le *Fond secret* s'intitule *roman dialogué*. Un roman dans lequel il n'y a ni descriptions, ni commentaires de l'auteur, ni rien de ce qui ne peut se mettre en dialogue. Appelons-le plutôt une comédie; car, sauf quelques détails de technique, il ne faudrait guère, pour le transporter au théâtre, que retrancher certaines scènes et en abrégier certaines autres. On se demandera peut-être à quoi bon ce nouveau genre. Mais est-ce un genre si nouveau? C'est ce que nos pères nommaient le spectacle dans un fauteuil. Asseyez-vous dans un fauteuil, bien à l'aise, et prenez en main le *Fond secret* : vous passerez deux heures des plus agréables, sans entr'actes, sans quête d'ouvreuse, sans chapeau à plumes qui vous offusque la vue.

LA DETTE (1)

Il me reste encore quelques lignes. Les consacrerai-je au volume de Loti, la *Troisième jeunesse de Madame Prune*, à celui de M. de Régnier, le *Passé vivant*? J'aime mieux vous signaler la *Dettes*, de M. Jacques Morel. C'est une histoire assez mince, en somme, et dont la donnée manque un peu de vraisemblance, dont le dénouement, prévu dès les premières pages, est amené par un procédé vraiment trop commode. Mais l'auteur la conte avec beaucoup de grâce, avec une élégante vivacité et, dans certains passages, avec une émotion délicate. La *Dettes* est, si je ne me trompe, le premier ouvrage de M. Morel. Très gentil début.

GEORGES PELLISSIER.

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

LE RIRE ROUGE

(Fragments d'un manuscrit)

(Suite et fin.) (1)

FRAGMENT VI.

...ç'avaient été les nôtres. Au milieu de cette étrange confusion d'opérations qui, pendant tout un mois, avait régné dans notre armée et dans l'armée ennemie, en annulant tous les ordres et tous les plans, nous étions sûrs que l'ennemi nous menaçait, le quatrième corps notamment. Et tout était prêt pour l'attaque quand quelqu'un distingua nettement nos tuniques, et dans dix minutes la conjecture se changea en une certitude calme et heureuse : c'étaient les nôtres. Ils semblèrent nous reconnaître : ils avançaient tranquillement vers nous, et dans cette marche tranquille, on devinait, comme chez nous, le même sourire joyeux d'une rencontre imprévue.

Et quand ils se mirent à tirer, nous ne pûmes comprendre du premier coup ce que cela voulait dire et nous souriions encore sous toute une grêle de shrapnells, de balles qui pleuvaient sur nous et enlevaient des centaines d'hommes à nos rangs. Quelqu'un parla d'une méprise, et — je m'en souviens nettement — tous nous vîmes que c'était l'ennemi, que c'étaient ses tuniques et non les nôtres, et nous ripostâmes par une salve. Au bout d'un quart d'heure de ce combat étrange, j'eus les deux jambes emportées et ne revins à moi qu'à l'ambulance, après l'amputation.

Je demandai comment la bataille avait fini ; on me donna une réponse rassurante, mais évasive : j'en conclus que nous avions été battus ; et puis moi, — homme sans jambes, — je fus saisi de joie à la pensée qu'on me renverrait chez moi, que j'étais quand même vivant pour longtemps, pour toujours. Et ce ne fut que dans huit jours que j'appris certains détails qui firent renaître mes soupçons et me remplirent d'une terreur non éprouvée encore.

Oui, il paraît que ç'avaient été les nôtres, et que notre obus, lancé par notre canon, par notre soldat, m'avait emporté les

(1) Voir La Revue du 1^{er} mai 1935.

jambes ! Et personne ne put m'expliquer comment cela s'était fait. Quelque chose s'était fait, quelque chose avait voilé les regards, et deux régiments de la même armée — en face l'un de l'autre, séparés par la distance d'une verste — pendant toute une heure s'étaient mutuellement exterminés, sûrs d'avoir affaire à l'ennemi. Et l'on parlait de cet événement de mauvais gré, à demi-mots, et — c'était ce qu'il y avait de plus étonnant — un grand nombre de ceux qui en parlaient ne se rendaient pas encore compte de la méprise. Plutôt ils s'en rendaient compte, mais ils croyaient qu'elle avait eu lieu plus tard, et qu'au début ils avaient eu, en effet, affaire à l'ennemi, disparu soudain on ne sait comment ni où, en nous exposant à nos propres engins. Quelques-uns en parlaient hautement, en donnant des explications précises, qui leur semblaient vraisemblables et évidentes. Moi-même, jusqu'à présent, je ne puis dire avec certitude comment a commencé ce malentendu inexplicable, car j'ai vu distinctement, d'abord, nos tuniques rouges, puis les leurs — oranges. Et on oublia presque aussitôt cet événement, on l'oublia au point d'en parler comme d'une véritable bataille, et dans ce sens furent rédigées et envoyées beaucoup de correspondances tout à fait de bonne foi. Je les lus, déjà chez moi. On nous traita d'abord — nous autres blessés dans cette bataille — d'une manière un peu étrange, on semblait nous plaindre moins que les autres ; mais bientôt cela disparut aussi. Et seuls, des cas analogues à celui-ci et le fait que dans l'armée ennemie deux détachements avaient été presque totalement massacrés l'un par l'autre en venant la nuit au corps à corps — m'autorisent à croire qu'il y a eu une méprise.

Notre docteur, celui qui m'a amputé les jambes, vieillard osseux, sec, sentant l'iodoforme, le tabac, le phénol, toujours souriant par-dessus ses moustaches d'un gris jaunâtre, me dit en clignant des yeux :

— Vous avez de la chance de retourner chez vous. Il y a quelque chose qui ne va pas du tout.

— Quoi donc ?

— Quelque chose qui ne va pas du tout. De nos temps ça a été plus simple.

Il avait pris part à la dernière guerre européenne qui avait eu lieu environ un quart de siècle auparavant et il en parlait fréquemment et avec plaisir, tandis qu'il ne comprenait pas celle-là et, comme je l'avais remarqué, il la redoutait.

— Oui, ça ne va pas du tout bien, soupira-t-il en fronçant les sourcils et en disparaissant dans un nuage de fumée. Je serais parti moi-même si cela était possible.

Et se penchant vers moi, il murmura à travers ses dents jaunes, enfumées :

— Il viendra bientôt un moment où personne ne sortira d'ici. Oui. Ni moi, ni personne.

Et je vis dans ses yeux proches ce quelque chose d'inerte, d'ahuri. Et quelque chose de terrible, d'insoutenable, pareil à l'écroulement de milliers de maisons me traversa le cerveau et, glacé de terreur, je balbutiai :

— Le rire rouge.

Et il fut le premier à me comprendre.

Il hocha la tête à plusieurs reprises, avec empressement, et confirma :

— Oui, le rire rouge.

S'installant tout près de moi, regardant autour de lui, il balbutia vite, à la manière des vieillards, en remuant sa barbe blanche pointue :

— Vous allez partir et je vous dirai cela. Vous est-il jamais arrivé de voir une rixe dans un asile d'aliénés? Non? Et moi, j'en ai vu une. Ils se battaient comme des hommes valides. Comprenez-vous : comme des hommes valides. Il répéta plusieurs fois d'un air significatif cette phrase.

— Que s'ensuivit-il? demandai-je à voix basse, effrayé.

— Rien. Ils se battaient comme des hommes valides.

— Le rire rouge, dis-je.

— On les sépara avec de l'eau.

Je me souvins de la pluie qui nous avait fait tellement peur et je me fâchai.

— Etes-vous fou, docteur?

— Pas plus que vous; en tout cas, pas davantage.

Il entoura de ses bras ses genoux pointus de vieillard et ricana; et, me regardant obliquement par-dessus l'épaule, gardant encore sur les lèvres l'empreinte du rire inattendu et pénible, il cligna malicieusement des yeux, comme si nous deux nous savions quelque chose de drôle que tous ignoraient. Puis prenant l'air solennel d'un professeur de magie faisant des tours de passe-passe, il leva le bras, le laissa retomber lentement et toucha avec précaution de deux doigts le couvre-pieds à l'endroit où se fussent trouvées mes jambes, si elles n'avaient pas été coupées :

— Et comprenez-vous cela? dit-il d'un air mystérieux.

Puis, toujours solennel et grave, indiquant de la main les rangs de lits sur lesquels des blessés étaient couchés, il répéta :

— Et cela, pouvez-vous l'expliquer?

— Des blessés, dis-je, des blessés.

— Des blessés, répéta-t-il comme un écho. Des blessés, sans bras, sans jambes, aux entrailles éventrées, aux poitrines fracturées, aux yeux défoncés. Vous comprenez cela, j'en suis bien aise. Alors vous comprendrez aussi ceci. Avec une souplesse inconcevable à son âge, il culbuta, se dressa sur ses bras, les jambes en l'air, les agitant pour se tenir en équilibre et me regardant fixement d'un regard bizarre, renversé, et il lançait péniblement des paroles entrecoupées :

— Et cela... le comprenez-vous... aussi ?

— Cessez ! murmurai-je, effrayé. Sinon, je crierai.

Il fit de nouveau la culbute, reprit sa position naturelle, vint s'asseoir de nouveau à mon chevet et observa d'un air édifiant :

— Et personne ne le comprend !

— Hier, on a tiré de nouveau.

— On a tiré hier. Et avant-hier, on a tiré aussi, acquiesça-t-il de la tête.

— Je veux partir, dis-je avec détresse. Docteur, mon cher, je veux partir. Je ne puis plus rester ici. Je cesse de croire qu'il y a un foyer où il fait si bon.

Il songeait à quelque chose et ne répondit rien, et je me mis à pleurer.

— Mon Dieu ! Je n'ai plus de jambes ; moi qui ai tant aimé pédaler, marcher, courir, je n'ai plus de jambes ; je faisais balancer mon fils sur ma jambe droite et il riait, et maintenant... Soyez maudits ! A quoi bon partir ? Je n'ai que trente ans. Soyez maudits.

Et je sanglotai, je sanglotai, songeant à mes chères jambes, à mes jambes rapides, robustes. Qui me les a prises ? Qui a osé me les prendre ?

— Ecoutez, dit le docteur, regardant de côté. — J'ai vu hier un soldat fou, il est venu chez nous. Un soldat ennemi. Il était presque nu, portait des marques de coups, des ecchymoses, il était affamé comme une bête ; tout couvert de cheveux comme nous le sommes tous, il ressemblait à un sauvage, à un homme primitif, à un singe. Il agitait ses bras, criait, grimaçait, chantait, donnait des coups. On lui donna à manger, on le chassa dans les champs. Où voulez-vous qu'on les mette ? Nuit et jour, fantômes dégueuillés et sinistres, ils errent à travers les collines, çà et là, dans toutes les directions, sans chemin, sans but, sans gîte. Ils agitent leurs bras, rient aux éclats, crient et chantent et, quand ils se rencontrent, ils en viennent aux mains ou bien ils passent à côté sans se voir. De quoi se nourrissent-ils ? De rien. Ou peut-être de cadavres, pareils à ces chiens sauvages, engraisés, qui, des nuits

entières, s'acharment les uns après les autres et glapissent. La nuit, tels des oiseaux réveillés par un orage, des papillons monstrueux, ils viennent vers le feu, et on n'a qu'à allumer un bûcher pour qu'au bout d'une demi-heure une dizaine de silhouettes criantes, déguenillées, sauvages, semblables à des singes, grelottantes, surgissent. On tire souvent sur eux par méprise, d'autres fois on le fait exprès, agacé qu'on est par leurs cris incohérents, effrayants.

— Je veux partir, criai-je en me bouchant les oreilles. Et comme à travers de la ouate de nouvelles et terribles paroles venaient marteler mon cerveau, assourdies et lointaines...

...Il y en a beaucoup. Ils meurent par centaines dans les gouffres, dans les pièges à loups préparés pour les hommes valides, en pleine raison, accrochés aux bouts des fils de fer barbelés, à des pieux; ils se mêlent aux batailles ordonnées, réglées, et se battent en vrais héros, aux premiers rangs, toujours sans peur et sans reproches, mais ils tombent souvent sur les leurs. Ils me plaisent. Pour le moment, je ne commence qu'à devenir fou, c'est pourquoi je reste et je parle avec vous, et quand la raison m'aura abandonné définitivement, j'irai aux champs, je ferai un appel et je rallierai autour de moi ces braves, ces chevaliers sans peur et je déclarerai la guerre à tout l'univers. En bande joyeuse, avec des fanfares et des chants, nous entrerons dans les villes et dans les villages, et là où nous passerons tout sera rouge de sang, tout tourbillonnera et dansera comme le feu. Ceux qui ne sont pas morts se rallieront à nous et notre vaillante armée grossira comme une avalanche et purgera tout le monde. Qui est-ce qui a dit qu'il est défendu de tuer, d'incendier, de piller?

Il criait, le docteur fou, et ses cris semblaient réveiller le mal endormi de ceux dont les jambes étaient amputées, les poitrines et les ventres lacérés, les yeux défoncés. La salle se remplissait d'une large plainte, intermittente, larmoyante, et de toutes parts des visages pâles, jaunes, décharnés se tournaient vers nous, les uns sans yeux, d'autres monstrueusement mutilés comme s'ils sortaient de l'enfer. Et ils gémissaient et écoutaient, et par la porte ouverte entraient avec précaution l'énorme ombre informe, planant au-dessus de l'univers, et le vieux fou criait, les bras tendus :

— Qui est-ce qui a dit qu'il est défendu de tuer, d'incendier, de piller? Nous tuerons, nous pillerons, nous incendierons. Bande joyeuse, insouciant, nous démolirons tout : leurs édifices, leurs universités, leurs musées; gaillards joyeux, débordant d'un rire de fou, nous danserons sur les ruines. Je proclamerai la maison

de santé notre patrie, et ceux qui n'ont pas encore perdu la raison, nos ennemis et fous, et lorsque grand, invincible, joyeux, je régnerai sur le monde en souverain et maître absolu, quel rire joyeux retentira par tout l'univers!

— Le rire rouge, m'écriai-je en l'interrompant. Sauvez-moi! J'entends de nouveau le rire rouge.

— Amis! reprit le docteur en s'adressant aux ombres gémissantes et mutilées. Amis! nous aurons une lune rouge, un soleil rouge et les bêtes auront un poil rouge, et nous écorcherons ceux qui sont trop blancs, trop blancs. N'avez-vous pas essayé de boire le sang? Il est un peu visqueux, tiède, mais il est rouge, il a un si joyeux rire rouge.

FRAGMENT VII.

...ce fut inhumain, ce fut illégal. La Croix rouge est respectée de tous, comme une chose sacrée, et ils voyaient que ce n'était pas un train de soldats qui avançait, mais un train de blessés, et ils devaient prévenir de la mine posée. Hommes malheureux, ils rêvaient déjà de leurs foyers.

FRAGMENT VIII.

...autour d'un samovar, d'un véritable samovar d'où la vapeur sortait à gros flocons, comme d'une locomotive; elle était si épaisse que le verre de la lampe en fut couvert de petites gouttelettes. Et les tasses étaient les mêmes, bleues du dehors, blanches en dedans, de très jolies tasses qu'on nous avait données encore lors de notre mariage. La sœur de ma femme nous en avait fait cadeau — brave et bonne femme.

— Toutes intactes? demandai-je, défiant, en remuant ma cuiller dans le verre pour faire fondre le sucre.

— Une est brisée, dit ma femme d'un air distrait; elle tenait en ce moment le robinet ouvert et l'eau en jaillissait en un filet gracieux et léger.

Je ris.

— Qu'as-tu? demanda mon frère.

— Rien! Eh bien, roulez-moi encore une fois jusqu'au cabinet. Donnez-vous cette peine pour le héros! Vous avez assez fait les fainéants en mon absence, maintenant je vous ferai rentrer dans l'ordre... Et, en guise de plaisanterie, j'entonnai : En avant, vrais braves, nous courons à l'attaque, camarades!

Ils comprirent ma plaisanterie et sourirent; seule, ma femme n'avait pas levé sa tête baissée; elle essuyait les tasses avec les essuie-mains propres, aux bouts brodés. Dans le cabinet je revis de nouveau : les papiers bleus, la lampe à l'abat-jour vert et la petite carafe remplie d'eau y était posée. Et elle était couverte d'une fine couche de poussière.

— Versez-moi à boire de cette carafe, commandai-je gaiement.

— Tu viens de prendre le thé.

— Ça ne fait rien. Versez toujours. Et toi, dis-je à ma femme, prends l'enfant et va le mettre dans la chambre d'à côté. Je t'en prie.

Et je buvais l'eau à petites gorgées, avec délice, et dans la chambre d'à côté se trouvaient ma femme et mon fils et je ne les voyais pas.

— C'est bien, maintenant, venez ici. Mais pourquoi n'est-il pas encore couché? Il est tard.

— Il est content de te revoir. Chéri, va chez le père.

Mais l'enfant se mit à pleurer et se réfugia.

— Pourquoi pleure-t-il? demandai-je tout étonné, et je regardai autour de moi. — Et pourquoi êtes-vous tous si pâles et pourquoi vous taisez-vous et me suivez-vous comme des ombres?

Mon frère rit bruyamment et dit :

— Nous ne nous taisons pas.

Et ma sœur insista :

— Nous ne faisons que parler.

— J'irai voir où en est le souper, dit la mère, et elle sortit en hâte.

— Oui, vous vous taisez, répétai-je avec une fermeté inattendue. Depuis le matin, je n'entends pas une seule parole venant de vous; seul je bavarde, je ris, je suis content. N'êtes-vous pas contents de m'avoir avec vous? Et pourquoi évitez-vous tous de me regarder? Suis-je tellement changé? Oui, je suis changé. Je ne vois pas de glace. Les avez-vous enlevées? Apportez-moi une glace.

— Je vais en apporter une, répondit ma femme, et elle sortit, et elle tardait de revenir et ce fut la servante qui apporta la glace. Je m'y mirai, et — je m'étais déjà vu à la gare, dans le wagon — c'était le même visage un peu vieilli, mais le plus habituel. Et ils paraissaient s'attendre à me voir pousser un cri et m'évanouir; aussi se réjouirent-ils quand je leur dis avec calme :

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire?

Tout en riant de plus en plus fort, ma sœur sortit en hâte et mon frère dit avec calme et assurance :

— Oui. Tu es un peu changé. Tu es devenu un peu chauve.

— Contente-toi de ce que la tête est sauve, répondis-je, impassible. Mais qu'ont-elles toutes à s'enfuir, l'une puis l'autre? Fais-moi rouler par les chambres. Quel commode fauteuil, il ne fait aucun bruit. Combien l'avez-vous payé? Je ne regretterai pas l'argent, je m'achèterai de pareilles jambes, ce sera mieux que... La bicyclette! Elle était suspendue au mur, toute neuve encore, aux pneus dégonflés, faute d'air. A la roue de derrière, un morceau de boue restait collé — provenant de ma première promenade. Mon frère gardait le silence et ne poussait pas le fauteuil; je compris ce silence et cette hésitation.

— Dans notre régiment, il n'y a que quatre officiers restés vivants, dis-je, morose. Je m'estime heureux... Prends-là, prends-là dès demain.

— Bien, je la prendrai — consentit mon frère docilement. — Oui, tu es heureux. La moitié de notre ville est en deuil. Quant aux jambes, vraiment, c'est...

— Bien sûr. Je ne suis pas un facteur.

Il s'arrêta soudain et me demanda :

— Et pourquoi ta tête branle-t-elle?

— Bêtises. Cela passera, le docteur l'a dit.

— Et tes mains tremblent aussi.

— Oui, oui, les mains aussi. Cela passera. Fais-moi rouler, je t'en prie. Je suis ennuyé de rester à la même place.

Ils m'avaient troublé, ces gens mécontents, mais la joie m'envahit de nouveau quand on se mit à me préparer un lit, un lit véritable, que j'avais acheté avant de me marier, il y avait quatre ans de cela. On étendit un drap propre, on remua les oreillers, on arrangea le couvre-pieds, et je contemplai cette cérémonie solennelle, et à force de rire, des larmes me venaient aux yeux.

— Et maintenant, déshabille-moi et couche-moi, — dis-je à ma femme. — Que c'est bon!

— Tout à l'heure, mon ami.

— Plus vite!

— Tout à l'heure.

— Qu'as-tu donc?

— Tout à l'heure, mon cher.

Elle se tenait derrière moi, devant la table de toilette, et je tournai en vain la tête pour la voir. Et tout à coup elle poussa un cri; on ne pousse de tels cris qu'à la guerre :

— Qu'est-ce donc?

Elle s'élança vers moi, m'enlaça, tomba à côté de moi et, cachant la tête à la place où les jambes avaient été coupées, s'en

écartant avec terreur, s'y blottissant de nouveau, baisant ces tronçons et pleurant :

— Comme tu as été ! Tu n'as que trente ans. Tu as été jeune, beau. Qu'est-ce donc ! Que les hommes sont cruels ! Pourquoi ? Quelqu'un a-t-il besoin de cela ? Toi, si doux, si digne de pitié, mon cher, cher...

Et alors, attirées par ses cris, elles accoururent toutes, la mère, la sœur, la bonne, et toutes pleuraient, parlaient, se traînaient à mes pieds et pleuraient à sanglots. Et au seuil se tenait mon frère pâle, tout à fait blanc, les mâchoires tremblantes, et criait :

— Je deviendrai fou chez vous. Je deviendrai fou !

Et la mère se traînait devant le fauteuil, elle ne criait plus, elle râlait et heurtait les roues de la tête. Et le lit blanc se dressait, aux oreillers remués, au couvre-pieds retroussé, le même que quatre ans auparavant j'avais acheté, avant mon mariage...

FRAGMENT IX.

...J'étais assis dans un bain d'eau chaude, et mon frère allait et venait, inquiet, dans la petite pièce, s'asseyant, se levant aussitôt, saisissant le savon, le drap, les portant à ses yeux myopes, les remettant de nouveau à leur place. Puis le visage tourné vers le mur, en détachant du doigt le stuc, il reprit chaleureusement :

— Juge toi-même : peut-on impunément, pendant des dizaines, des centaines d'années, enseigner la pitié, la raison, la logique — inculquer la conscience ? L'essentiel est la conscience. On peut devenir impitoyable, perdre toute sensibilité, se faire à la vue du sang et des larmes et des souffrances — tels les bouchers ou certains médecins ou militaires — ; mais comment peut-on, après avoir reconnu la vérité, l'abjurer ? Selon moi, cela ne se peut. Dès l'enfance, on m'a dit de ne pas tourmenter les bêtes, d'être pitoyable ; les livres que j'ai lus m'ont appris la même chose, et je plains douloureusement ceux qui souffrent dans votre guerre maudite. Mais le temps passe, et je commence à me faire à toutes ces morts, à ces souffrances, à ce sang ; je sens que, dans le train-train de ma vie, je deviens moins sensible, moins impressionnable, que je ne réagis que contre les excitants les plus violents, — mais je ne peux m'habituer au fait même de la guerre, ma raison se refuse à comprendre et à expliquer ce qui, dans son principe, est déraisonnable. Un million d'hommes, réunis en un seul endroit et cherchant à ordonner leurs actes, s'entretuent et tous souffrent de la même façon, tous sont malheureux au même point — qu'est-ce donc, si ce n'est de la folie ?

Il se retourna et fixa sur moi le regard interrogateur de ses yeux myopes, un peu naïfs.

— Le rire rouge, dis-je gaîment en clapotant.

— Et je te dirai la vérité, — il posa avec confiance sa main froide sur mon épaule et, comme s'il eût eu peur de la sentir nue et mouillée, il la retira brusquement, — je te dirai la vérité : je crains de devenir fou. Je ne puis comprendre ce qui se fait. Je ne le puis comprendre et c'est terrible. Si quelqu'un pouvait me l'expliquer, mais personne ne le peut. Tu as été à la guerre, tu as vu, explique-moi.

— Va-t-en au diable! — répondis-je en guise de plaisanterie, en clapotant.

— Eh bien, toi aussi, — dit-il tristement. — Personne n'est en état de me venir en aide. C'est terrible. Et je cesse de discerner ce qu'on peut de ce qu'on ne peut, le raisonnable de l'insensé. Si je te prends à l'instant même par la gorge, d'abord doucement, comme en jouant, puis plus fort, et si je t'étrangle, que sera-ce?

— Tu dis des bêtises. Personne ne le fait.

Il frotta ses mains froides, sourit doucement et dit :

— Quand tu étais encore là-bas, je passais des nuits sans dormir, et alors des pensées étranges me venaient à l'esprit : prendre une hache et aller les tuer tous : maman, notre sœur, les domestique, notre chien. Il va sans dire que ce n'étaient que des pensées, et je ne le ferai jamais.

— Je l'espère bien, dis-je en souriant et continuant de clapoter.

— J'ai aussi peur des couteaux, de tout ce qui est tranchant, brillant : il me semble que si je prenais un couteau, je tuerais quelqu'un. N'ai-je pas raison? Pourquoi ne pas tuer si le couteau est tranchant?

— C'est une raison. Quel original tu fais, frère! Fais couler un peu d'eau chaude.

Il tourna le robinet, fit couler un peu d'eau et continua :

— J'ai aussi peur de la foule, des hommes, lorsqu'il s'en réunit beaucoup. Quand j'entends le soir du bruit, des cris dans la rue, je frissonne et je pense que le massacre a déjà commencé. Quand je vois quelques hommes se tenant les uns en face des autres et que je n'entends pas ce qu'ils disent, je commence à croire qu'ils vont crier, se jeter l'un sur l'autre et que le meurtre aura lieu. Et tu sais, — il se pencha sur moi, mystérieux, — que les journaux sont remplis de communications sur les meurtres, sur des meurtres étranges. La prétention qu'il y a beaucoup d'hommes et beaucoup d'esprits n'est qu'une bêtise, l'humanité

n'a qu'une raison qui commence à se voiler. Touche ma tête, comme elle est brûlante. Le feu est dedans. Et parfois elle devient froide, et tout y gèle, s'engourdit, se change en une glace morte. Je dois devenir fou; ne ris pas, frère; je deviendrai fou. Tu es déjà là depuis un quart d'heure, il est temps que tu sortes du bain.

— Encore un peu. Une minute.

C'était si bon d'être assis dans un bain, comme autrefois, et d'écouter une voix familière sans chercher à pénétrer le sens des mots, et de voir tous ces objets familiers, simples, habituels : le robinet de cuivre un peu rouillé, les murs au dessin familier, le matériel de photographie disposé en ordre sur les rayons. Je m'occuperai de nouveau de photographie — je photographierai des paysages simples et calmes, et mon fils : marchant, riant, folâtrant. On peut s'en occuper sans avoir de jambes. Et j'écrirai de nouveau des articles sur les livres sérieux, sur les nouveaux progrès de la pensée humaine, sur la beauté et sur la paix.

— Ho, ho, ho! éclatai-je de rire en clapotant.

— Qu'as-tu? demanda mon frère tout effrayé et pâle.

— Rien. Je me réjouis d'être chez moi.

Il me sourit comme à un enfant, comme à un cadet, bien que je fusse de trois ans plus âgé que lui; et il devint pensif, comme un homme mûr, un vieillard, qui a de grandes, de lourdes, de vieilles pensées.

— Où aller? dit-il en haussant les épaules. — chaque jour à la même heure à peu près, les journaux ferment le courant, et l'humanité entière frémit. Cette simultanéité de sensations, de larmes, de pensées, de souffrances et de terreur m'enlève tout point d'appui et je suis semblable à un éclat de bois porté par les flots, à un grain de poussière ballotté par le vent. Je suis arraché avec force de l'habituel, et chaque matin il y a un moment terrible où je reste suspendu dans l'air au-dessus du gouffre noir de la folie. Et j'y tomberai, je dois y tomber. Tu ne sais pas tout, frère. Tu ne lis pas les journaux et l'on te cache bien des choses, tu ne sais pas tout encore.

Et ce qu'il venait de dire me sembla une plaisanterie un peu lugubre : c'était le partage de tous ceux qui, dans leur folie, se familiarisaient avec la folie de la guerre et nous en préservaient. Je considérai cela comme une plaisanterie, comme si en ce moment, clapotant dans l'eau chaude, j'eusse oublié tout ce que j'avais vu là-bas.

— Qu'ils me le cachent si bon leur semble, — et je dois sortir du bain, — dis-je étourdiment, et il appela un domestique

et, à eux deux, ils me sortirent du bain et m'habillèrent. Puis je pris du thé odorant dans mon verre cannelé, et je songeai qu'on pouvait vivre sans jambes, et puis on me fit rentrer dans mon cabinet et, devant ma table, je m'apprêtai à écrire.

Avant la guerre, je rédigeais dans un journal la revue des littératures étrangères, et maintenant, tout près de moi, je n'avais qu'à tendre la main, était posée une pile de ces beaux livres aux couvertures jaunes, bleues, brunes. Je sentis un sourire s'épanouir sur ma figure, un sourire très bête sans doute, mais il m'était impossible de le comprimer, en admirant les caractères, les vignettes, la sobriété sévère et belle du dessin. Que de beauté, d'esprit dans tout cela ! Que de gens ont dû travailler, chercher, que de talents et de goût il a fallu pour créer ne fût-ce que cette lettre, si simple, si gracieuse, si sage, si harmonieuse et éloquente, aux lignes entrelacées !

— Et maintenant il faut travailler, — dis-je posément, pénétré de respect pour le travail.

Je pris une plume pour écrire le titre, et comme une grenouille attachée à une ficelle, ma main tomba lourdement sur le papier. La plume le piquait, grinçait, glissait irrésistiblement de côté et traçait des lignes difformes, interrompues, courbes, sans aucun sens. Et je ne criais pas, je ne bougeais pas, j'étais glacé, comme mort à l'idée de la terrible évidence qui approchait, et la main dansait sur le papier éclairé, et chaque doigt frémissait, saisi d'une terreur vivante, insensée, comme si eux, ces doigts, étaient encore à la guerre, comme s'ils voyaient le reflet des incendies et le sang, comme s'ils entendaient les clameurs et les plaintes de douleur inexprimables. Ils se séparèrent de mon corps, ils se ranimèrent, ils devinrent yeux et oreilles, ces doigts follement frémissants ; et glacé, sans force de crier, de bouger, je regardais leur danse sauvage sur la feuille propre, d'un blanc éclatant.

Et il faisait calme. Ils pensaient que je travaillais et fermèrent toutes les portes pour ne pas me troubler par aucun son. Seul, cloué à mon fauteuil, sans moyen de bouger, je restais dans ma chambre et je regardais docilement mes mains trembler.

— Ça ne fait rien, — dis-je à haute voix. Et dans le calme, dans la solitude de mon cabinet, ma voix sonna rauque et désagréable, telle une voix de fou. — Ça ne fait rien. Je dicterai. Milton était aveugle quand il composa son *Paradis reconquis*. Je peux penser, c'est l'essentiel.

Et je me mis à inventer une longue phrase, belle, sur l'aveugle Milton, mais les mots s'entremêlaient, tombaient comme d'une

mauvaise composition typographique, et quand j'arrivais à la fin de la période, j'en oubliais le commencement. Je voulus me rappeler alors comment cela avait commencé, pourquoi je formais cette phrase inepte sur un certain Milton, et je n'y parvins pas.

— *Le Paradis reconquis, le Paradis reconquis*, — répétais-je sans comprendre ce que cela voulait dire.

Et je me rendis alors compte de ce que beaucoup de choses échappaient à ma mémoire, que j'étais devenu bizarrement distrait, que je confondais les visages connus, que dans la plus simple conversation j'oubliais des mots et que, d'autres fois, tout en sachant le mot, je ne pouvais en saisir la signification. J'eus la vision nette de ce qu'était maintenant ma journée : étrange, tronquée, comme mes jambes, avec des lacunes énigmatiques, de longues heures où je perdais connaissance, où j'étais en syncope et dont je n'avais pas souvenir.

Je voulus appeler ma femme, mais j'avais oublié son nom, cela ne me surprit plus et ne m'effraya point. Je murmurai doucement :

— Femme !

Le mot informe, d'un usage rare, sonna doucement et expira, sans provoquer de réponse. Et il faisait calme. Ils avaient peur de troubler mon travail par un son imprudent, c'était un véritable cabinet de savant, confortable, paisible, disposant à la méditation et à la création.

« Bien-aimés ! comme ils prennent soin de moi ! » — pensai-je, attendri.

...Et l'inspiration, la sainte inspiration m'envahit. Le soleil s'alluma dans mon cerveau et d'ardents rayons créateurs en jaillirent sur tout l'univers, en semant des fleurs et des chants. Fleurs et chants. Et j'écrivis toute la nuit sans sentir la fatigue, planant librement sur les ailes de la puissante et sainte inspiration. J'écrivis quelque chose de grand, d'immortel — fleurs et chants.

Fleurs et chants...

DEUXIEME PARTIE

FRAGMENT X

...la bataille dure huit jours déjà. Elle a commencé vendredi dernier ; samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi se sont écoulés, vendredi est arrivé de nouveau, s'est écoulé aussi, et elle dure toujours. Les deux armées, des centaines de mille hommes se tiennent en face les uns des autres et, sans reculer, s'envoient des engins tonnants, des explosifs ; et à tout moment des hommes

vivants sont transformés en cadavres. Le ciel lui-même frémit, secoué par tout ce fracas, par cette vibration incessante de l'air, et amoncelle au-dessus de leur tête des nuages, un orage, et ils se tiennent les uns en face des autres, sans reculer, et s'entretiennent. S'il arrive à l'homme de ne pas dormir trois nuits, il est malade et ne se souvient plus de rien, et ils n'ont pas dormi plus de huit jours et ils sont tous fous. C'est pourquoi ils ne sentent pas la douleur, c'est pourquoi ils ne reculent pas, et ils se battront tant qu'ils n'auront pas été exterminés tous. On communique que certains détachements ont manqué d'engins et que les hommes se sont lancés des pierres, en venaient au corps à corps, s'entre-dévorait comme des chiens. Si ceux qui resteront vivants reviennent chez eux, ils auront des crocs comme les loups, mais ils ne reviendront pas, ils sont fous, ils s'extermineront tous. Ils sont fous. Tout est renversé dans leur cerveau, et ils ne comprennent rien ; si on les fait tourner sur eux, à l'improviste, d'une manière brusque, ils se mettent à tirer sur les leurs, persuadés qu'ils combattent contre l'ennemi.

D'étranges bruits... Bruits étranges qu'on se communique à voix basse, en pâlisant de terreur et de sauvages pressentiments. Frère, frère, écoute ce qu'on dit du rire rouge. Il paraît que des détachements de fantômes, de troupes d'ombres ont apparu. La nuit, quand les hommes fous s'endorment, ou dans le plus fort d'une bataille diurne, quand le jour clair devient lui-même un fantôme, ils surgissent soudain et tirent des canons illusoires, remplissent l'air d'un bruit illusoire, et des hommes, des hommes vivants, mais fous, surpris par cette attaque brusque, luttent contre un ennemi illusoire, deviennent fous de terreur, deviennent blancs momentanément et meurent. Les fantômes disparaissent soudain et un calme se fait, et des morts mutilés jonchent le sol. Qui est-ce qui les a tués ? Sais-tu, frère, qui les a tués ?

Quand après deux batailles survient une accalmie, et que les ennemis sont loin, soudain au milieu d'une sombre nuit, un coup de feu isolé, craintif, retentit. Et tous sursautent, tous chargent l'obscurité et tirent longtemps, des heures entières, dans l'obscurité silencieuse, sans réponse. Que voient-ils ? Quel est cet être terrible qui leur montre son image silencieuse, respirant la terreur et la folie ! Tu le sais, frère, et moi je le sais aussi, et les hommes l'ignorent, mais ils le pressentent et ils demandent en pâlisant : Pourquoi y a-t-il tant de fous ? Autrefois il n'y a jamais eu tant de fous !

— Autrefois il n'y a jamais eu tant de fous ? disent-ils en pâlisant, et ils veulent croire que maintenant il n'y a rien de

changé, que cette violation universelle de la raison n'atteindra pas leur pauvre cerveau.

— Les hommes se sont battus autrefois, n'est-il pas vrai? et toujours ils l'ont fait et jamais il n'y a eu rien de semblable. La lutte est la loi de la vie, disent-ils avec conviction et calme, et ils pâlisent aussitôt, cherchent des yeux un médecin et se mettent à crier : De l'eau ! un verre d'eau, plus vite !

Ils auraient consenti à devenir idiots, ces hommes, pour ne pas sentir leur raison fléchir, pour ne pas la sentir s'épuiser dans la lutte inégale contre la folie. Ces jours où là-bas on amoncelait cadavres sur cadavres, je ne pus trouver nulle part la paix et je me mêlai aux hommes et j'entendis beaucoup de ces propos, je vis beaucoup de ces hommes, un sourire feint aux lèvres, affirmer que la guerre était loin et ne les touchait pas. Mais je vis encore plus de terreur nue, vraie, des larmes, des cris de désespoir, quand la raison suprême elle-même, dans la tension de toutes ses forces, arrachait à l'homme cette dernière supplication, cette dernière malédiction :

— Quand donc finira cette boucherie insensée !

Chez des amis que je n'avais pas vus depuis longtemps, je rencontraï un officier fou, revenu de la guerre. Il était mon camarade d'études, je ne le reconnus pas, mais ma mère qui lui avait donné la vie ne l'aurait pas reconnu non plus : s'il fût resté toute une année enseveli dans une tombe, il en serait sorti moins changé. Il avait blanchi et était tout blanc ; ses traits avaient peu changé ; il gardait le silence et semblait écouter quelque chose, ce qui donnait à son visage l'air si détaché, si lointain qu'on ressentait un certain trouble à lui parler. Voici dans quelles circonstances il avait perdu la raison : ils formaient la réserve quand le régiment voisin chargea à la baïonnette. Les hommes s'élançèrent en poussant des cris, des hurrahs si forts qu'ils couvraient les coups, et soudain les coups cessèrent, les cris de hurrahs cessèrent aussi ; ils étaient accourus, le combat à la baïonnette avait commencé, il se fit un calme de tombeau et sa raison ne supporta pas ce calme.

Maintenant il est tranquille tant qu'on parle autour de lui, qu'on fait du bruit, qu'on crie, il écoute et attend ; mais à peine un calme momentané se fait, il saisit sa tête de ses deux mains, se jette contre le mur et se débat, dans une attaque semblable à un accès d'épilepsie. Il a une nombreuse famille, on veille à tour de rôle sur lui, on l'entoure de bruit, mais il reste des nuits, de longues nuits en silence. — Son père, tout blanc, un peu fou, lui aussi, s'est mis à la besogne. Il a couvert les murs de sa chambre

de pendules sonnant à différents moments presque sans interruption. Il est en train d'aménager une roue pareille à une crécelle automatique. Tous, ils espèrent la guérison, car il n'a que vingt-sept ans, et pour le moment il y a même de la gaieté chez eux. On le met très coquettement — pas en militaire — on soigne son extérieur, et, avec ses cheveux blancs, au visage jeune, toujours mélancolique, prévenant, de la noblesse dans ses moindres mouvements lents, comme fatigués, il est presque beau.

Quand on m'eut tout raconté, je m'approchai de lui, je baisai sa main blanche, pâle, qui jamais ne se lèverait plus pour frapper — et cela ne surprit presque personne. Seule, sa sœur, toute jeune, me sourit des yeux et m'entoura de petits soins comme si j'eusse été son fiancé et comme si elle m'eût aimé le plus au monde. Elle fut si prévenante que je fus sur le point de lui parler de mes chambres sombres et vides qui me pèsent plus que ma solitude — cœur vil qui ne perd jamais l'espoir... Elle fit en sorte que nous restâmes seuls.

— Que vous êtes pâle et vos yeux sont cernés, dit-elle tendrement. Êtes-vous souffrant ? Plaignez-vous votre frère ?

— Je les plains tous. Et je suis un peu souffrant.

— Je sais pourquoi vous lui avez baisé la main, et ils ne l'ont pas compris. Vous l'avez fait parce qu'il est fou, n'est-ce pas ?

— Oui, parce qu'il est fou.

Elle devint pensive et très ressemblante à son frère, malgré son extrême jeunesse.

— Et moi?... Elle s'arrêta et rougit sans baisser les yeux. Permettez que je vous baise la main.

Je me mis à genoux devant elle et je dis :

— Bénissez-moi.

Elle pâlit un peu, recula et murmura du bout des lèvres :

— Je n'ai pas de foi.

— Moi non plus.

Un instant ses mains touchèrent ma tête, et cet instant s'écoula,

— Tu sais, dit-elle, je vais là-bas.

— Vas-y. Mais tu ne pourras pas supporter cela.

— Je ne sais. Mais ils ont besoin de moi comme toi, comme mon frère. Ce n'est pas leur faute. Te souviendras-tu de moi ?

— Oui, et toi ?

— Je me souviendrai. Adieu !

— Adieu, pour toujours !

Et je recouvrai le calme et fus comme soulagé, comme si j'eusse déjà vécu tout ce qu'il y avait de plus terrible dans la mort et dans la folie. Et, pour la première fois, j'entraï calme sans peur

chez moi et j'ouvris la porte du cabinet de mon frère et restai longtemps assis à sa table. Et lorsque la nuit, réveillé en sursaut comme par un choc, j'entendis le grincement de la plume sèche sur du papier, je n'en fus pas effrayé et me dis presque en souriant :

— Travaille, frère, travaille, ta plume n'est pas sèche, elle est trempée dans du sang humain vivant. Que tes feuilles semblent blanches et vides — ce vide sinistre en dit plus de la guerre et de la raison que tout ce qui a été écrit par les hommes les plus sages. Travaille, frère, travaille !

...Et ce matin, j'appris que la bataille durait encore et de nouveau une angoisse inquiétante, la sensation d'une chose s'effondrant dans mon cerveau m'envahirent. Cela avance, cela est proche, cela est au seuil de ces chambres claires et désertes. Souviens-toi, souviens-toi de moi, chère jeune fille, je deviens fou. Trente mille tués, trente mille tués...

FRAGMENT XI

...une boucherie générale dans la ville. Les bruits sont vagues, redoutables.

FRAGMENT XII

Ce matin, en parcourant la liste infinie des tués, je tombai sur un nom connu : le fiancé de ma sœur, officier entré au service en même temps que mon frère, est tué. Et une heure après, le facteur me tendit une lettre et je reconnus sur l'enveloppe l'écriture du tué : un mort écrivait à un mort. Mais en tout cas c'est mieux que lorsqu'un mort écrit à un vivant. On m'avait montré une mère qui après avoir lu dans les journaux la nouvelle de la mort terrible de son fils — il avait été mis en pièces par un explosif — recevait, durant tout un mois, ses lettres. C'était un fils tendre, et chaque lettre était remplie de douces paroles consolantes, de l'espoir naïf et juvénile au bonheur. Il était mort, et chaque jour avec une exactitude infernale il parlait de la vie, et la mère finit par ne plus croire à la mort, et lorsqu'un jour, puis un deuxième, un troisième s'étaient écoulés sans lettres, quand le silence infini de la mort arriva, elle prit de ses deux mains un gros et vieux revolver de son fils et se tira un coup dans la poitrine. Il paraît qu'elle est restée vivante, je ne le sais pas au juste.

J'examinai longuement l'enveloppe et je songeai : il l'avait tenue dans ses mains, il l'avait achetée quelque part, il avait donné

l'argent et son brosseur était allé la chercher dans quelque boutique, puis il l'avait collée, peut-être l'avait-il mise lui-même à la boîte.

La roue de ce mécanisme compliqué appelé la poste se mit en branle et la lettre partit à travers les bois, les champs, les villes, passant de mains en mains, mais portée infailliblement à son but. Il mettait ses bottes ce dernier matin — tandis qu'elle avançait, il était tué et elle avançait, il était jeté dans la fosse, enseveli sous des cadavres et de la terre, et elle avançait à travers les forêts, les champs, les villes, fantôme vivant sous un pli gris estampillé. Et je la tiens maintenant.

Voici le contenu de la lettre, elle est écrite sur des bouts de papier, au crayon, elle n'est pas terminée, quelque chose est venu l'interrompre :

... « Je viens de comprendre la grande joie de la guerre, cette antique jouissance rudimentaire de tous les hommes, les hommes intelligents, rusés, astucieux, infiniment plus curieux que les animaux sauvages. Oter éternellement la vie est aussi beau que jouer au « law » tennis avec des planètes et des étoiles. Pauvre ami, quel dommage que tu ne sois pas des nôtres, que tu sois forcé de végéter dans le fade train-train de la vie ! Dans l'atmosphère de la mort tu aurais trouvé ce à quoi ton noble cœur inquiet aspirait toujours. Le festin sanglant — cette comparaison un peu banale est la vérité même. Nous pataugeons dans du sang jusqu'aux genoux et la tête tourne de ce vin rouge, comme l'appellent en plaisantant mes braves compagnons. Boire le sang de l'ennemi n'est pas une coutume aussi absurde que cela nous paraît : ils se rendaient compte de ce qu'ils faisaient...

... « Les corbeaux croassent. Entends-tu ! les corbeaux croassent. D'où en vient-il tant ? Le ciel en est obscurci. Ils se posent à côté de nous, n'ont pas peur de nous, nous suivent partout — et nous les avons toujours au-dessus de nos têtes, telle une ombrelle de dentelles noires, un arbre mobile aux feuilles noires. L'un s'est approché de mon visage pour y donner du bec, me croyant mort sans doute. Les corbeaux croassent, et c'est ce qui me tourmente un peu. D'où en vient-il tant ?

... « Hier nous les avons égorvés dormants. Nous marchions à pas de loup, appuyant à peine les pieds, nous rampions avec tant de ruse et de précaution que nous n'avions frôlé aucun cadavre, n'avions effarouché pas un corbeau. Pareils à des ombres, nous avançons et la nuit nous cachait. J'ai moi-même enlevé la sentinelle : je l'ai renversée et étouffée de mes mains pour qu'il n'y ait pas de cris. Le comprends-tu ? le moindre bruit aurait tout perdu.

Mais l'homme n'a pas crié. Il me semble qu'il n'a pas eu le temps de se douter qu'on le tuait. Ils dormaient tous autour du feu, couvant sous la cendre, ils dormaient tranquilles, comme dans leurs lits. Nous avons mis plus d'une heure à les égorger. Quelques-uns se sont éveillés avant le coup. Ils gémissaient et demandaient quartier. Ils mordaient. L'un m'a arraché un doigt, avec les dents, de la main gauche, que j'ai eu l'imprudence d'appuyer sur sa tête. Il m'a mordu et je lui ai simplement tordu le cou, qu'en penses-tu ? Sommes-nous quittes ? Comment ne se sont-ils pas réveillés tous ? On entendait les os craquer, on entendait hacher la chair. Puis nous les avons dévêtus et avons tiré au sort leurs habits. Mon ami, ne te fâche pas de la plaisanterie. Pointilleux que tu es, tu diras que cela sent le maraudage, mais nous-mêmes nous sommes presque nus, tout est usé. Je porte depuis longtemps une camisole de femme et ressemble plutôt à une... qu'à un officier de l'armée victorieuse.

« A propos, mais tu es marié, à ce qu'il me semble, il ne te sied pas de lire ces choses-là. Mais... comprends-tu ? les femmes. Que diable ! je suis jeune et j'ai soif de l'amour. Mais attends, c'est toi qui as eu une fiancée. Tu m'as montré la photographie d'une toute jeune fille en me disant que c'était ta fiancée, et quelque chose de triste, de très triste, était écrit dessus. Et tu as pleuré. Pourquoi as-tu pleuré ? Il y a longtemps de cela, je m'en souviens vaguement. Pas de tendresses à la guerre. Et tu as pleuré. Pourquoi as-tu pleuré ? Qu'est-ce qui a été écrit dessus de si triste, de si triste ? Et tu as pleuré, tu as pleuré !... Quelle honte de pleurer quand on est officier !

... « Les corbeaux croassent. Entends-tu, ami ? Les corbeaux croassent. Que nous veulent-ils ? »

Plus loin, les lignes tracées au crayon étaient presque effacées, et il était impossible de déchiffrer la signature.

Et voilà ce qui est étrange : sa mort n'a réveillé en moi aucune pitié. Je me figurais très bien son visage où tout était mou, délicat, comme chez une femme : le teint, la fraîcheur sereine et juvénile des yeux, la barbe si duveteuse et tendre qu'une femme aurait pu s'en parer. Il aimait les livres, les fleurs, la musique, fuyait tout ce qui était grossier, faisait des vers, et mon frère, en sa qualité de critique, assurait que c'étaient de très bons vers. Et je ne pouvais concilier avec tout ce que je savais, ce que je me rappelais de lui, ni les corbeaux croassant, ni le massacre, ni la mort.

...Les corbeaux croassent.

Et soudain, pour un instant fou d'indicible félicité, il me sembla que tout était mensonge, qu'il n'y avait pas de guerre. Car

il n'y avait ni tués, ni cadavres, ni cette horreur de la faible pensée ébranlée, mais que je dormais couché sur le dos, comme dans mon enfance, et faisais un rêve terrible, et voyais ces chambres silencieuses, inquiétantes, dévastées par la mort et la terreur, et moi-même cette lettre inepte à la main. Mon frère est vivant, et tous ils sont réunis autour de la table à thé et on entend sonner les tasses.

...Les corbeaux croassent.

Non, c'est vrai. Terre misérable, c'est vrai, n'est-ce pas? Les corbeaux croassent. Ce n'est pas l'émotion d'un écrivassier oisif, cherchant des effets à bon marché, d'un fou, qui a perdu sa raison. Les corbeaux croassent. Où est mon frère? Il a été doux et bon et n'a voulu de mal à personne. Où est-il? Je vous le demande, maudits assassins, corbeaux perchés sur la charogne, bêtes malheureuses, sans raison. Vous êtes des bêtes. Pourquoi avez-vous tué mon frère? Si vous aviez un visage, je vous aurais souffletés, mais vous n'avez pas de visages, mais des têtes de bêtes sauvages. Vous faites semblant d'être des hommes, mais je sens des griffes sous vos gants, sous votre chapeau le crâne aplati d'une bête; vos propos raisonnables recèlent une folie dissimulée, secouant ses chaînes rouillées. Et de toute la force de ma douleur, de mon angoisse, de ma pensée bafouée, je vous maudis, bêtes misérables au cerveau débile!

DERNIER FRAGMENT

...nous attendons de vous la rénovation de la vie! criait un orateur monté sur une borne agitant les bras pour se maintenir en équilibre et brandissant un drapeau qui portait sur ses plis l'inscription de « A bas la guerre! » en grands caractères.

— ...Vous, les jeunes, dont la vie est toute dans l'avenir, gardez-vous, gardez les générations futures de cette horreur, de cette folie. Les forces manquent, le sang inonde les yeux. Le ciel s'effondre sur nos têtes, la terre s'ouvre sous nos pieds. Bonnes gens...

La foule bourdonnait énigmatiquement, et la voix de l'orateur se perdait par moment dans ce bruit vibrant et menaçant.

— ...Oui, je suis fou, mais je dis la vérité. Mon père et mon frère pourrissent là-bas comme de la charogne. Allumez des feux, creusez des fosses, et détruisez, ensevelissez les armes. Démolissez les casernes, et ôtez aux hommes les brillants habits de folie, arrachez-les. Les forces manquent... Les hommes meurent...

Un homme très grand le frappa et le renversa : le drapeau se

leva encore une fois et retomba. Je n'eus pas le temps de bien voir le visage de celui qui avait frappé, car aussitôt tout devint cauchemar. Tout remua, se mit en mouvement, hurla, des pierres, des bûches valsèrent dans l'air, des poings prêts à frapper s'élevèrent au-dessus des têtes. Pareille à un flot vivant, mugissant, la foule me souleva, me porta, me heurta contre une haie, puis me porta en arrière, de côté et vint enfin m'écraser contre une énorme pile de bois penchée et menaçant de tomber. Quelque chose de dur, de sec frappa en claquant et en craquant les poutres, un calme momentané se fit, et de nouveau un hurlement immense, à bouche déployée, terrible dans sa spontanéité d'élément, retentit, puis un craquement sec et dru se fit entendre, quelqu'un tomba près de moi, et du trou rouge à la place de l'œil le sang jaillit. Une bûche lourde, tournoyant dans l'air, me frappa de son bout, je tombai et me traînai sans savoir où, parmi les jambes piétinantes et je gagnai l'espace libre. Puis je franchis des palissades, me mis les ongles en sang en escaladant des piliers de bois; l'un s'écroula sous moi et je tombai entraîné par la chute des poutres; je sortis à peine d'un carré noir, et derrière moi tout tournait, hurlait, mugissait et craquait. On entendit sonner quelque part une cloche, quelque chose s'écroula comme si c'eût été une maison à cinq étages qui tombait. Le crépuscule, comme suspendu, semblait repousser la nuit, et les hurlements, les coups de feu parurent se colorer de rouge et chasser les ténèbres. Sautant à bas de la dernière palissade, je me trouvai dans une ruelle étroite, tortueuse, pareille à un couloir entre ses deux murs pleins, je me mis à courir, je courus longtemps, mais la ruelle se trouva être sans issue, elle était barrée par une palissade et au delà noircissaient de nouvelles piles de bois. Et de nouveau j'escaladai ces masses mobiles, oscillantes, tombai dans des puits où tout était calme, où l'on sentait l'odeur du bois humide, et j'en sortais sans oser me retourner : je savais ce qui se faisait là-bas, je le devinais à cette couche rougeâtre imperceptible qui couvrait les poutres et les rendait pareilles à des géants tués. Le sang cessa de couler du visage fracturé qui s'engourdit et devint comme un masque de plâtre, la douleur était presque insensible. Il me semble avoir perdu connaissance dans un de ces trous noirs où j'étais tombé, mais je ne le sais pas au juste, car je me vois toujours courant.

Puis je me jetai longtemps de côté et d'autre dans des rues désertes, inconnues, où il n'y avait pas de lanternes, au milieu de maisons noires comme mortes, sans parvenir à sortir de ce dédale muet. Il aurait fallu m'arrêter, m'orienter, mais c'était impossible : j'avais toujours sur mes trousses le fracas et le hurlement loin-

tains qui approchaient ; parfois d'un tournant de rue, ils me frappaient en pleine figure, rouges, enveloppés de tourbillons d'une fumée pourpré, serpentante, et alors je rebroussais chemin et courais, jusqu'à ce qu'ils fussent de nouveau derrière moi. A un coin, je vis une bande de fous qui s'éloignaient à mon approche : on fermait en hâte un magasin quelconque. Je vis par la fente large un bout de comptoir, un tonneau et puis tout se couvrit d'une ombre silencieuse, craintive. A quelques pas du magasin, je vis un homme qui courait à ma rencontre ; dans l'obscurité, nous faillîmes nous heurter et nous nous arrêtâmes à deux pas l'un de l'autre. Je ne sais qui cela était, je vis seulement une silhouette sombre.

— D'où viens-tu ? demanda-t-elle.

— De là-bas.

— Où cours-tu ?

— Chez moi.

— Ah ! chez toi ?

Il se tut et soudain se rua sur moi, s'efforçant de me terrasser, et ses doigts froids cherchaient avidement ma gorge, mais ils s'embrouillaient dans mes habits. Je le mordis à la main, je m'échappai et me mis à courir, et il me poursuivit longtemps à travers les rues désertes frappant le pavé des talons. Puis il resta en arrière, le doigt mordu lui faisait mal sans doute.

Je ne sais comment j'étais arrivé dans ma rue. Il n'y avait pas non plus de lanternes et les maisons se dressaient sans lumière, comme mortes, je l'aurais dépassée aussi si je n'avais pas levé les yeux par hasard et vu ma maison. Mais j'hésitai : la maison même, où j'avais vécu tant d'années, me sembla étrangère dans cette rue morte renvoyant l'écho triste et extraordinaire de ma respiration. Puis je fus saisi de la terreur folle à la pensée d'avoir perdu ma clef en tombant et je la trouvai à peine, bien qu'elle fût tout près, dans la poche extérieure de mon pardessus. Et quand je fis grincer la serrure, l'écho répercuta le son si distinctement d'une manière si étrange, comme si les portes de toutes les maisons mortes de la rue s'ouvraient.

...Tout d'abord je me cachai dans la cave, mais bien vite la peur et l'ennui s'emparèrent de moi, je vis quelque chose poindre dans les ténèbres, et je passai furtivement dans les chambres. A tâtons, je fermai dans, l'obscurité toutes les portes, et après un moment de réflexion, je voulus les barrer avec des meubles, mais le son du bois déplacé était trop sonore dans les chambres vides et me fit peur.

— J'attendrai la mort comme cela, décidai-je.

Dans le lavabo il y avait encore de l'eau tiède et je me lavai à

tâtons, m'essuyai la figure avec un drap. A l'endroit où elle avait été blessée, je sentais une douleur cuisante, comme des piqûres, et je voulus me voir dans une glace. Je frottai une allumette et à sa lueur inégale et faible, quelque chose me regarda des ténèbres, quelque chose de si dégoûtant, de si terrible, que je m'empressai de jeter l'allumette par terre.

Il me sembla que j'avais le nez brisé.

— A présent cela m'est bien égal, pensai-je.

Et je devins gai. Avec des grimaces bizarres, comme si au théâtre je jouais le rôle d'un voleur, je me dirigeai vers le buffet et me mis à y chercher des restes de nourriture. Je me rendais parfaitement compte de ce que toutes ces grimaces avaient de déplacé, mais j'y trouvai un certain plaisir. Et je mangeai avec les mêmes grimaces, faisant semblant d'avoir faim.

Mais le calme et l'obscurité me faisaient peur, j'ouvris un vasistas donnant dans la cour et me mis à écouter. D'abord, parce que le roulement des voitures avait complètement cessé, il me parut qu'il y avait un calme absolu. Il n'y avait pas de coups de feu. Mais je distinguai aussitôt le bruit lointain et étouffé d'une voix, des cris, le craquement d'une chose qui tombait, des rires. Les sons gagnaient sensiblement en force. Je regardai le ciel : il était pourpre et fuyait rapidement. Et la remise en face de moi, et le pavé de la rue, et la niche des chiens étaient baignés de la même teinte rouge. Doucement, j'appelai le chien par la fenêtre :

— Neptune!

Rien ne bougea dans la niche, tandis qu'à côté je distinguais à la lueur rouge un bout de chaîne. Les cris lointains et le bruit sec d'une chose qui tombait grossissaient et je fermai la fenêtre.

— On vient ici ! pensai-je, et je cherchai où me cacher. J'ouvris les poêles, tâtai la cheminée, ouvris les armoires, mais rien ne me convenait. Je fis le tour de toutes les chambres, sauf le cabinet où je ne voulais pas entrer ; je savais qu'il y était, assis dans son fauteuil devant la table chargée de livres, et cela me fut désagréable.

Peu à peu, j'eus la sensation de n'être pas seul, autour de moi, dans l'obscurité, des hommes remuaient silencieusement. Ils me frôlaient presque et une fois un souffle vint me glacer la nuque.

— Qui est là ? demandai-je à voix basse, sans que personne répondît.

Et quand je me mis de nouveau à marcher, ils me suivirent silencieusement et terriblement. Je savais que ce n'était que le jeu de mon imagination, parce que j'étais malade et que la fièvre commençait évidemment, mais je ne pus dominer ma terreur qui faisait trem-

bler tout mon corps, comme au plus fort de la fièvre. Je tâtai ma tête, elle était de feu.

— J'étais plutôt là-bas, pensais-je. En tout cas, il n'est pas un étranger.

Il était assis dans son fauteuil, devant la table chargée de livres, et ne disparut pas comme l'autre fois, mais resta. A travers les rideaux baissés, une lueur rouge s'infiltrait dans la chambre, mais elle n'éclairait rien, à peine perceptible. Je m'assis à l'écart sur le canapé et j'attendis. Il faisait calme dans la chambre et de là-bas venait un bruit égal, le bruit sourd d'une chose qui tombait, des cris isolés. Et ils approchaient. Et la lueur rouge devint plus forte et je vis dans le fauteuil le profil d'un noir de fer, comme encadré de rouge.

— Frère, dis-je.

Mais il gardait le silence, immobile et noir comme une statue. Une planche craqua dans la chambre d'à côté, et il se fit un calme extraordinaire comme dans un endroit où il y aurait beaucoup de morts. Tous les sons expirèrent et la lueur pourpre elle-même prit une insaisissable nuance de mort et de calme, devint immobile, un peu terne. Je crus que ce calme émanait de mon frère et je le lui dis.

— Non, cela ne vient pas de moi, dit-il. Regarde par la fenêtre. J'écartai les rideaux et me jetai en arrière.

— Voilà ce que c'est ! dis-je.

— Fais venir ma femme, elle n'a pas encore vu cela, ordonna mon frère.

Elle était dans la salle à manger occupée à coudre ; à la vue de mon visage, elle se leva docilement, piqua l'aiguille dans son ouvrage et me suivit. J'écartai les rideaux de toutes les fenêtres et la lueur rouge entra librement par les grandes baies, sans rendre la chambre plus claire cependant ; elle resta aussi sombre, et seules les fenêtres se détachaient en énormes carrés lumineux.

Nous nous approchâmes de la fenêtre. Au-dessus du mur, au-dessus de la corniche, commençait un ciel égal d'un rouge de feu sans nuages, sans étoiles, sans soleil et s'étendait au delà de l'horizon. Et en bas s'étendait un champ aussi égal, d'un rouge de feu, tout couvert de cadavres. Tous les cadavres étaient nus, les pieds tournés vers nous, de manière que nous ne voyions que les plantes et les têtes pointues. Et tout était calme — évidemment tous étaient morts, et sur le champ immense il n'y avait pas de blessés oubliés.

— Leur nombre augmente, dit mon frère.

Il se tenait aussi près de la fenêtre et tous y étaient, ma mère,

ma sœur, tous ceux qui habitaient cette maison. On ne voyait pas les visages et je les reconnaissais à leurs voix.

— Cela n'existe que dans notre imagination.

— Non, cela est réellement. Regarde.

En effet, le nombre des cadavres avait augmenté. Nous en cherchâmes attentivement la cause et nous la trouvâmes : à côté de tout corps près duquel il y avait de la place libre un cadavre apparaissait, la terre semblait les rejeter. Et bientôt tous les intervalles vides se remplirent et la terre devint plus claire — des corps d'un rose tendre formaient des rangs, les plantes des pieds tournées de notre côté. Et une lueur rose tendre inonda la chambre.

— Regardez, il n'y a plus de place.

La mère répondit ;

— L'un est déjà ici.

Nous nous retournâmes : derrière nous, par terre, était étendu un corps rose tendre, la tête renversée. Et aussitôt un autre, un troisième apparurent à côté. Et la terre les rejetait l'un après l'autre et bientôt des rangs réguliers de corps roses remplirent la chambre.

— Il y en a dans la chambre des enfants, dit la bonne. J'en ai vu.

— Il faut partir, dit ma sœur.

— Pas de passage, répliqua le frère. Voyez.

En effet, ils nous touchaient déjà de leurs pieds nus et étaient étendus en rangs serrés, bras contre bras. Mais voici qu'ils remuèrent et frémissèrent, se levèrent en rangs réguliers : de nouveaux morts sortaient de la terre et les redressaient.

— Ils nous étoufferont ! dis-je. Sauvons-nous par la fenêtre.

— Impossible ! cria mon frère. Impossible. Vois ce qu'il y a là !

...Devant la fenêtre, dans la lueur pourpre immobile, se dressait le Rire rouge en personne.

LÉONIDE ANDREÏEFF.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Les routes huilées de Californie.

Il y aura prochainement un Congrès de la poussière. Elle a si nocivement envahi les rues et voies publiques qu'il est devenu urgent de conjurer ce fléau tout moderne. Nous avons déjà dit ce que l'on a tenté sans résultats décisifs pour arrêter le mal. En Californie, le problème est résolu. Les routes huilées n'y offrent aucun des inconvénients des systèmes essayés ailleurs. Les routes subissent une préparation spéciale qui les adapte au climat et au sol du pays. On commence par labourer le terrain à 30 ou 40 centimètres de profondeur, puis on y fait passer le brise-mottes, ensuite la herse, enfin le rouleau. Lorsqu'il n'y a plus, après ces travaux, qu'une couche de poudre fine de 25 à 30 centimètres d'épaisseur, on y verse une huile composée d'asphalte et de pétroléine qui pénètre jusqu'au fond. L'asphalte absorbe, la pétroléine sert de cohésif. L'huile ainsi préparée ne coûte que 3 francs la barrique de 163 litres, mais il en faut, suivant l'importance du trafic et la largeur de la route, jusqu'à 300 barriques par mille. La dépense est donc assez grande. Après l'application du premier huilage, au bout de quelques semaines de repos, on procède à un arrosage supplémentaire, toujours avec la même huile. La route devient alors unie sur tout son parcours et extrêmement propre. Quelle que

soit la force du vent, il ne soulève plus de poussière, celle-ci étant fixée. Ces routes huilées de Californie ont une couleur brun foncé, elles ne brillent pas et les yeux peuvent s'y promener sans danger. Elles sont aujourd'hui établies dans toute la Californie, et les avantages en sont incontestés.

La radio-télégraphie.

Elle est maintenant adoptée d'une manière pratique dans l'armée allemande, grâce à la création d'une section spéciale comprenant un effectif de 8 officiers, 15 sous-officiers, 85 hommes et 40 chevaux. Cette section est rattachée à un bataillon de télégraphistes. Les expériences radiotélégraphiques remontent à 1897, c'est-à-dire aux premiers essais du système Marconi. Elles furent d'abord confiées aux aérostiers. En 1899, les résultats obtenus permirent de réglementer le service de la radio-télégraphie qui fonctionnera désormais régulièrement. Les perfectionnements apportés en Allemagne à la télégraphie sans fils par le système Braun offrent l'avantage de pouvoir établir des communications radio-télégraphiques à 30 kilomètres de distance. On a étudié également l'application de la télégraphie sans fils à la guerre de forteresse, de même que la syntonisation, afin de faciliter la correspondance, et le service allemand est actuellement en possession d'un récepteur télépho-

nique permettant de communiquer sûrement à 50 kilomètres et jusqu'à 70 kilomètres d'éloignement.

Le téléphone populaire.

L'innovation est américaine, mais on pourrait la franciser. Dans plusieurs des grandes villes des Etats-Unis, la compagnie Bell a fait installer dans les principales rues des appareils téléphoniques qui ressemblent à nos avertisseurs d'incendies. Le passant qui veut téléphoner met dans la fente de l'appareil une ou deux pièces de monnaie, suivant le temps que doit durer la communication. La boîte téléphonique s'ouvre et se ferme au gré du client de passage : c'est la pièce de monnaie qui établit la communication. Et cela marche sans obstacles, sans incidents, sous l'œil même du public qui exerce la surveillance et empêche les tours de loustic. Le téléphone populaire dispense de l'abonnement et des retards de la cabine. C'est aussi commode que la boîte aux lettres et les essais ont démontré, dès maintenant, que c'est essentiellement pratique.

Un nouvel aliment.

Les butterini de Sorrente et des environs de Naples sont un nouveau produit alimentaire, consistant en un mélange de beurre et de fromage, ayant les propriétés de l'un et l'autre, et pouvant être conservé pendant plusieurs mois, même sous les climats chauds. Le procédé de fabrication est fort simple. On fait des boules de beurre frais pesant de 70 à 80 grammes que l'on laisse durcir dans l'eau glacée. On prend ensuite 250 grammes de fromage fait de lait de vache, et on le pétrit en lui donnant la forme d'un chapeau sans bords ; on l'amollit alors dans l'eau chaude, et quand il est suffisamment mallé-

ble, on y introduit la boule de beurre durci, de manière à faire prendre à l'ensemble l'aspect d'une gourde. Ce mélange de beurre et de fromage est ensuite plongé dans l'eau glacée pour le faire rafraîchir et durcir. Après quelques heures d'immersion dans le bain froid, on le suspend dans un bain d'eau salée, et on l'y laisse environ dix heures ; puis on l'accroche en plein air où il reste jusqu'à ce qu'on s'en serve. Ces *butterini* se conservent parfaitement dans le Sud de l'Italie pendant trois mois en hiver et au moins pendant tout un mois en plein été. Ils coûtent environ 1 fr. 50 la livre. Le goût du fromage est celui du Hollande. La croûte de fromage a un peu plus d'un centimètre de diamètre. Le beurre a un goût de fromage, mais agréable. Cette industrie commence à prendre un assez grand développement.

L'aluminothermie.

C'est un nouveau procédé employé pour la fonte et la soudure de l'acier et du fer. La méthode consiste à libérer un métal de son oxyde en offrant à l'oxygène un autre métal ayant plus d'affinité pour lui. Ce métal est l'aluminium, dont le prix est maintenant très peu élevé, et qui se trouve en très grande quantité sur toute la surface du globe, en combinaison avec l'argile, la chaux, etc. Or on a constaté que lorsqu'on mêle de l'aluminium en poudre avec un oxyde, par exemple de la rouille de fer, en chauffant le mélange au degré voulu, l'aluminium s'empare de l'oxygène, abandonnant complètement le fer qui, ramené à l'état pur, devient entièrement fluide. Ce système de fonte du fer et d'autres métaux, qui ne nécessite pas de grosses dépenses, est utilisé pour les réparations

immédiates des rails, etc. On s'en est servi à Port-Arthur avantageusement pour réparer les navires russes atteints par les projectiles japonais.

— **Les travaux de New-York et de Chicago** se poursuivent dans des proportions gigantesques. A New-York, les nouveaux chemins de fer souterrains absorberont plus de 2 milliards de francs ; pour le chemin de fer central (New-York Central), on dépensera 225 millions ; les services des eaux exigeront 240 millions ; les améliorations du port, 240 millions. A Chicago, les communications souterraines demanderont 1 milliard et un demi-million d'imprévu.

— **Le pont de Brooklyn**, orgueil de New-York et merveille du monde, selon les Américains, menace de s'effondrer, si l'on n'y procède à des travaux de consolidation. La raison principale de ce danger n'est pas l'excessive fréquence du trafic sur cette voie unique, raccordement des deux grandes villes proches voisines. La détérioration de la construction serait due surtout à l'électrolyse (décomposition par le courant électrique), résultant du manque de soins apportés à l'établissement des trolleys. Le fait n'intéresse donc pas exclusivement la voirie de New-York et de Brooklyn. Il mérite l'attention de toutes les villes où l'on fait usage des trolleys, entre autres Paris, et où l'électrolyse peut exercer des dégâts analogues.

— **Une ville de goitreux.** — C'est, s'il faut en croire un explorateur français, M. Guillaume Capus, la ville de Khokand, dans le Turkestan. Il n'y a guère d'habitants de cette localité qui ne porte un goitre plus ou moins volumineux. Chose curieuse ; rien ne semble indiquer la cause déterminante de cette véritable épidémie. Khokand est situé dans une région en apparence salubre, à plus de 400 mètres d'altitude, et l'eau qui

descend des monts Altaï y a un débit abondant. Très probablement, c'est cette eau qui occasionne les goîtres, car des médecins militaires ont constaté que la garnison russe de Khokand, après quelques semaines de séjour, avait à souffrir des mêmes affections cutanées. Aussi l'armée transporta-t-elle ses quartiers généraux à Marghillan. Il s'agit donc ici du goitre endémique. Le fait peut intéresser les pathologistes français. La France compte en effet plusieurs départements où les goitreux abondent, par exemple le Puy-de-Dôme. Il peut être utile de rechercher si les microorganismes de la région du Turkestan sont les mêmes que ceux des régions françaises.

— **La pendule qui marche toujours**, sans qu'il soit besoin de la remonter, a été cherchée par bien des inventeurs. Il en est qui sont arrivés à en construire qui fonctionnaient sans arrêt pendant trois mois, six mois, voire un an et même davantage. Ce n'était jamais la marche indéfinie. Un horloger de Beaucaire, M. Beauvet, croit avoir trouvé la solution en employant comme force motrice les variations de la température de l'air. Le mécanisme de son invention est assez compliqué, mais la partie intéressante consiste en une soupape ou robinet qui assure le fonctionnement ininterrompu.

— **Les orangers** ont dans l'*Aonia Aurantii*, un insecte qui vient de faire son apparition, un ennemi aussi dangereux que le phylloxéra l'est pour la vigne. On s'en débarrasse pour le moment avec des fumigations d'acide cyanhydrique, mais ce procédé réclame de grandes précautions, et on ne peut l'employer qu'à la condition de recouvrir l'arbuste d'une toile noire imperméable, afin d'éviter la décomposition de l'acide cyanhydrique gazeux par la lumière, car ses vapeurs répandues dans l'air peuvent être nocives pour les ouvriers. Aussi cherche-t-on une autre méthode.

D^r L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

Le prix de poésie, fondé par Sully-Prudhomme, a été décerné à M. André Delacour pour son poème : *Le Sage*, et deux mentions ont été accordées à MM. Fleurat et Charles Franhor.

x

En réalité, le trust des directeurs de théâtres n'a pas réussi à se former jusqu'à présent; Guitry, Charlot, Franck et Antoine ayant signifié très nettement leur refus d'en faire partie, l'association ne parviendra pas à détruire la Société des auteurs dramatiques qui continuera ses prouesses inénarrables. Espérons au moins que la Société ne se méprendra plus sur les sentiments qu'elle inspire au public, abandonnera les droits d'auteur qu'elle prélève sur Corneille, Molière au Racine, voire Shakespeare lui-même, et n'empêchera pas ainsi de vulgariser les chefs-d'œuvre de la littérature.

x

La nouvelle pièce d'Henry Bataille, *La Marche nuptiale*, sera donnée au Vaudeville pendant le mois de novembre prochain.

x

M. Edouard Rod, dont la *Revue des Deux-Mondes* annonce un très prochain roman, *L'Indocile*, publiera la saison prochaine un ouvrage auquel il travaille depuis plusieurs années et qui lui a fourni la matière du cours qu'il a fait l'été dernier à l'Université de Lausanne. C'est l'histoire des troubles que provoqua à Genève la condamnation de l'*Émile* et du *Contrat social*. Le volume sera probablement intitulé *L'Affaire J.-J. Rousseau*.

x

On a joué dernièrement au *Théâtre des Poètes* une tragédie

de Paul Souchon, *Phyllis*; quoique les acteurs aient paru en costume de ville, veston et robe montante, et sur une scène sans décors, on a grandement admiré l'art sévère et grave de cette œuvre excellente à beaucoup de points de vue.

x

La gouvernante d'Alfred de Musset, Adèle Colin, qui a près de 90 ans, fera paraître sous peu ses souvenirs se rapportant au poète; elle était entrée à son service en 1835 et était restée chez lui jusqu'à sa mort.

x

Le théâtre de Bordeaux va donner la première audition du *Tasse*, d'Eugène d'Harcourt. Il y ressuscite les formes de l'École ancienne et, en même temps y adapte les richesses harmoniques du drame lyrique moderne.

Massenet termine actuellement un opéra, *Le Manteau du Roi*, composé sur la légende tragique de Jean Aicard.

x

A propos du centenaire de Schiller, on a fondé en Suisse une Société destinée à venir en aide aux hommes de lettres suisses nécessiteux; d'ailleurs, cette Société admettra tous les groupements et associations littéraires qui voudront en être. La Confédération y participe déjà pour une somme de 50 000 francs. On sait que plusieurs poètes suisses, comme Duchosal dont *La Revue* a révélé le beau talent, Henri Leuthold et Jacob Frey sont morts dans la misère. Mais cette fondation ne donnera pas uniquement des retraites pour la vieillesse, elle secourra les jeunes gens doués d'un vrai mérite que la pauvreté forcerait à abandonner la carrière des lettres.

Tchirikoff vient de faire jouer à Pétersbourg une comédie qui, malgré ses intentions satiriques, n'a point été interdite par la censure; c'est la peinture de la vie d'une petite ville; mais la caricature peut s'appliquer, et les spectateurs l'appliquent, à toute la Russie et à son gouvernement.

Ivan Mirovitch, le héros de la pièce, est professeur dans un gymnase de province; il révère le gouvernement et ne discute jamais ses ordres. Il ne sait rien, ne comprend rien; sa vie est réglée d'une façon rigide, et il veut régler celle des autres avec la même sévérité. Il n'a jamais ressenti une impulsion indépendante, une idée hétérodoxe. Il est intellectuellement un homme mort dans un milieu mort. Quand il trouve un objet ou un meuble dans une nouvelle place, il le remet où il était auparavant en disant: « Il faut avoir de l'ordre et de la symétrie; la nature est symétrique, nous avons chacun deux mains, deux côtés, deux pieds. » Sa femme lui répond alors: « Mais une tête seulement, et malheureusement elle est souvent vide ».

L'évolution de l'esprit de sa malheureuse femme, qui passe de la soumission à la révolte, forme tout le sujet de cette pièce, mais la peinture du caractère de Mirovitch suffit à la remplir.

x

En passant en revue les œuvres des plus jeunes poètes américains, Richard Hovey, Louis Imogen Guiney, Mary Mac Neil Fenollosa, Bliss Carman, on est frappé de la tendance nationale qui y règne. L'ouvrage le plus remarquable de Hovey, *Along the rail* s'ouvre par une suite d'hymnes militaires inspirés par la guerre hispano-américaine; il y déclare que, parce que la guerre a eu lieu, elle existera toujours, que l'épée a été l'instrument du progrès et l'arbitre choisi

par Dieu. Les vers de Louis Imogen Guiney et de Mary Mac Neil Fenollosa sont animés du même souffle. Quant à Bliss Carman, c'est un Canadien passionnément attaché à son pays; il est viril et robuste. Son *hymne au Dieu des travailleurs*, qui jaillit du cœur même du laboureur, fait entrer dans le domaine de la poésie les pensées du cultivateur, du marin et du trappeur.

x

On parle beaucoup en Allemagne du dernier drame de Frank Wedekind, l'auteur munichois qui outre-Rhin est traité de montmartrois, car sa collaboration au *Simplexissimus* lui a valu quelques années d'exil qu'il a passées à Paris. Ses pièces, *Voilà la vie*, *le Ténor héroïque*, font penser à la fois à Toulouse-Lautrec, à Courteline et à Curel; il y a de la satire et du cynisme. *Hidalla* qui a été représentée dernièrement, prône la morale de la beauté; le héros, Hetmann, incarne assez bien l'auteur et ses idées; mais Wedekind n'a pu s'empêcher de pousser ce personnage jusqu'à la caricature; après avoir été condamné à la prison pour ses théories, il est enfermé comme fou, paraît dans un cirque à titre de curiosité et finit par se suicider.

x

M. Dujardin-Beaumetz propose au ministre de l'Instruction publique d'accorder une subvention à tout directeur de théâtre de province qui montera un ouvrage lyrique d'une certaine valeur.

x

On publie aux Etats-Unis 22,312 journaux; à ce compte, il y en a un pour 3,400 têtes d'habitants, tandis que l'Ancien Monde en a un pour 7,500 têtes, et les 400 millions d'Européens n'ont pas à eux tous autant de journaux et de revues que les 70 millions d'habitants de

l'Amérique du Nord. Une partie de ces journaux sont rédigés en 40 autres langues que l'anglais, 649 en allemand, 42 en français, 58 en italien, 52 en suédois, 46 en tchèque, 40 en danois, 18 en hébreu, 17 en hollandais, 7 en hongrois, etc.

x

La Comédie-Française a encaissé 201,059 francs pendant le mois de février dernier; ce qui donne une moyenne de 5,584 francs par soirée. Les pièces qui ont fait le plus d'argent sont : *Œdipe roi*, puis bien loin derrière, *le Marquis de Priola*, *Mademoiselle de la Seiglière* et *Notre jeunesse*.

Pendant le mois de février 1904, la Comédie-Française avait joué 39 fois au lieu de 36, reçu la somme de 234.413 francs, avec, par conséquent, une moyenne de 6.003 francs par jour.

x

Un des auteurs de romans les plus populaires en Angleterre est William Le Queux. La vie de cet homme de quarante ans est elle-même un roman. Il y a vingt ans, élève de l'École des Beaux-Arts, un soir il jetait du haut du Pont-Neuf sa boîte de couleur dans la Seine, puis il quittait Paris; il parcourut la France, l'Allemagne. Il était d'ailleurs cosmopolite de naissance, son père étant français, sa mère anglaise, ayant fait son éducation à Paris, à Gênes et à Londres. Après deux années de voyage, il revint à Paris et il entra dans le journalisme. Il écrivit alors une nouvelle qui attira déjà l'attention de Zola; puis il fit partie de la rédaction du *Globe* à Londres; il consacrait ses nuits à composer des romans, ne dormant que trois heures; il publia *La grande guerre* et *Zoraida*; on en vendit plusieurs milliers d'exemplaires. Malheureusement leur éditeur fit faillite avant d'avoir versé à Le Queux aucune somme. Zola était à Londres à cette

époque; il remonta son courage : « Ne vous inquiétez pas de cet échec, lui dit-il. Vous serez le plus grand écrivain de roman d'aventures de l'Angleterre actuelle. Ayez patience ». En effet, ses romans, non seulement sont lus avec passion en Angleterre, mais aussi en Italie, en France, en Scandinavie. Pour compléter la physionomie de cet homme singulier, ajoutons qu'il est chargé d'affaires de la République de Saint-Marin à Londres.

x

En faisant des fouilles sur la place de la Bastille pour la construction du Métropolitain, on a découvert une statuette d'Isis, d'origine égyptienne, et qui paraît authentique.

x

Le mouvement flamand se marque décidément par des œuvres importantes; Gezelle, quelque grand poète qu'il fût, avait passé inaperçu; mais on ne peut aujourd'hui ne pas remarquer *Minnehandel*, le dernier roman de Styn Streuvels, qui se distingue par une fantaisie où il se montre un fin psychologue et, comme on l'a dit, un « incisif intimiste ».

Het Stille Gesternte, de Herman Teirlinck, n'a qu'une donnée très simple, mais l'auteur en a fait une œuvre délicate et émouvante.

x

On a édité à Montréal l'œuvre complète d'un jeune poète canadien, Nelligan, dont la vie a une fin véritablement tragique. Il n'a que 22 ans, mais il est fou depuis trois ans. Sa *Petite Chapelle*, son *Caprice blanc*, son *Idiot aux cloches*, lui avaient valu une rapide célébrité. Il aimait la facture savante, la rime riche et donnait parfois une sensation musicale très pénétrante. Mais tous ses vers révèlent une profonde tristesse.

JACQUES DE COUSSANGES.

Vers l'Entente universelle

III. — FAITS INTERNATIONAUX

M. d'Estournelles suggéra tout récemment au Sénat un projet d'entente *internationale* ayant pour but l'arrêt dans les constructions maritimes :

1° Les nations contractantes ne mettront plus en chantier que des bâtiments de combat ne dépassant pas 12.000 tonnes.

2° Elles adopteront un calibre maximum pour l'artillerie et un cuirassement à épaisseur limitée.

Des chiffres sont proposés à cet effet; ils peuvent être discutés; mais l'exécution de ce projet est aisée, car les matériaux guerriers maritimes peuvent se mesurer et se peser. Ce serait le premier pas dans la voie du désarmement. De cette limitation des charges maritimes, résulterait celle des dépenses militaires, enfin la réduction graduelle et simultanée des armements.

x

Sir THOMAS BARCLAY, un des promoteurs de l'*Entente Cordiale* franco-anglaise, vient de créer à Londres une ligue nouvelle au titre suggestif de *Fraternitas intergentes*.

Les Anglais adhèrent avec enthousiasme à cette Société; en un mois, 25.000 membres se sont inscrits. Suivant l'habitude anglo-saxonne, une appellation abrégée (lettres initiales des mots) a été adoptée. La *Fraternitas Inter Gentes* est devenue la *FIG*. Franc-maçonnerie ouverte à tous les amis de la Paix.

x

Ces aspirations encore confuses

vers « l'Entente Universelle » ont besoin d'organismes de direction.

La *Haute Cour de La Haye* ne sert qu'en cas de litige; les *traités d'arbitrage* ne sont que les linéaments du Code de Justice internationale; les *Congrès universels de la Paix* ne peuvent que formuler des indications; l'*Institut de Droit international* n'est qu'une Société d'études; le *Bureau de Berne*, réunion admirable de gens de cœur, n'a pas d'autorité reconnue; il faut donc agencer et hiérarchiser tous ces nobles efforts.

Ainsi le comprirent en 1900 les pratiques citoyens des Etats-Unis. Une pétition de la *Peace Society*, appuyée par le gouvernement de Massachussetts, fut présentée au Congrès pour qu'une « Assemblée périodique et officielle des puissances » ait à délibérer sur les problèmes d'ordre international.

La très importante Société *Christian Endeavour* soutient maintenant cette proposition. De toutes parts la même idée encore en germe est reproduite.

M. L. VON BAR, professeur de l'Université de Göttingue, membre de la Cour d'arbitrage, propose la création d'une *Académie internationale* pour consultations juridiques à l'usage des gouvernements. Le Dr NILSSON, président de la Société Suédoise de la Paix, publie une brochure sur le désarmement possible par la constitution d'un parlement commun.

Enfin le 3° Congrès français de la Paix tenu à Lille, émet le vœu :

« Que la 2° Conférence de La Haye mette à l'étude la question

« de la création d'une *assemblée législative internationale* officielle et permanente; par exemple au moyen de la Conférence « interparlementaire. »

Décidément, nos fils verront s'ouvrir la première session du *Parlement de l'Humanité*.

x

Nous ignorons quels bienfaits nous apportera cette *seconde Conférence de La Haye*, proposée par les Etats-Unis et qui se réunira malgré toutes les embûches et les mauvais vouloirs.

Le gouvernement américain a très habilement évité l'insidieuse motion préalable adressée par l'Allemagne, qui exigeait des Etats-Unis un programme des questions à examiner.

Le département d'Etat répondit que cette façon de procéder pourrait compromettre le succès de la réunion, les autres puissances pouvant supposer que des propositions américaines ne seraient pas complètement désintéressées.

Les Etats-Unis considèrent que le Conseil exécutif de la Haute Cour de La Haye détient seul le pouvoir de fixer les limites de la conférence.

x

Un des sujets probablement discutés sera celui des « Emprunts de guerre ».

Il est, en effet, inadmissible que les nations désireuses de garder une véritable *neutralité*, puissent, en temps de guerre, autoriser l'émission publique sur leurs territoires d'emprunts servant à un Etat belligérant.

C'est hypocrisie pure que de refuser des armes et d'accorder l'argent qui permet d'acheter ces armes.

Telle est l'opinion de Tolstoï, de *Bjoernstjerne Bjoernson*, de la *Société française* pour l'arbitrage entre les nations.

Traité d'arbitrage et Accords diplomatiques.

Traité d'arbitrage permanent entre la *Grande Bretagne* et l'*Autriche* signé à Londres; le 26 avril, mêmes signatures à Bruxelles entre la *Belgique* et le *Danemark*. — L'*Italie* et le *Pérou* concluent également une convention arbitrale. — La seconde Chambre *néerlandaise* ratifie les traités échangés en ce sens avec la France, le Danemark et l'Angleterre. — Une réglementation de 480 kilomètres de frontière s'effectue à l'amiable entre la *Turquie* et la *Grande-Bretagne*: limites du protectorat d'Aden et du Yemen. — Un iradé impérial *ottoman* accorde toutes satisfactions à diverses réclamations françaises. — Un traité de *commerce* est conclu entre la Russie et la Roumanie; celui entre l'Allemagne et le Portugal va être signé.

On attend le jugement de la Cour de La Haye concernant la taxe sur les maisons habitées par les étrangers au Japon. — Troisième pétition en faveur du traité d'arbitrage anglo-américain sous l'impulsion du vaillant RANDAL CREMER; 7.432 signatures recueillies parmi les délégués des associations ouvrières anglaises comprenant près de trois millions d'adhérents! A Chicago, même mouvement, un *Mass-Meeting* vote des résolutions semblables; le Sénat américain cédera aux vœux de l'opinion publique pacifique des Etats-Unis.

x

Manifestations de la vie internationale.

Expositions. — Une résolution favorable à une Exposition internationale de la *Vie Ouvrière* en 1909 à Paris est votée par la Chambre. — Inauguration de l'*Exposition Universelle* à Liège. — A Gènes, exposition d'*art international*. — Depuis 1883, la France se refusait à coopérer à l'Exposition

des *Beaux-Arts* de Munich; cette année deux commissaires sont délégués pour que nos artistes puissent triompher en Allemagne.

x

Enfin, voici l'imposant défilé des *Congrès internationaux*.

Se sont réunis : à Alger, les *Orientalistes* et les *Sociétés savantes*; à Arcachon, les adeptes de la *Climatothérapie*; à Athènes, les *Archéologues*; les maîtres de la *Psychologie* à Rome, où la session de l'*Institut Colonial* se clôt. Franchissant l'Atlantique, les délégués des nations d'Europe vont à Washington assister au Congrès des *Chemins de fer*. — La Commission des *Sucres* a légiféré à Bruxelles. — L'*Alliance* universelle des *Unions Chrétiennes* réunit à Paris en une assemblée internationale des représentants de 45 pays, de 7.000 associations, de près de 600.000 adhérents !

La France, si longtemps réfractaire aux idées de *protection des travailleurs*, envoie aux frais de l'Etat à la prochaine conférence de Berne une Commission présidée par M. MILLERAND.

Parmi les Congrès annoncés, signalons : le troisième Congrès international contre la *Tuberculose* : 100.000 francs sont votés par les Chambres pour sa préparation à Paris; un Congrès pour l'*extension et la culture de la langue française* se tiendra à Liège; ses travaux seront dirigés par MM. ANATOLE FRANCE, M. P. MEYER, M. S. REINACH et M. ANCIEX, de l'Université de Bruxelles.

Enfin, les *Congrès corporatifs* suivants eurent lieu : les *ouvriers diamantaires* à Paris, — les *Chambres de Commerce* suisses provoquèrent une Conférence à laquelle les assemblées de négociants de huit grands pays prirent part; études des tarifs douaniers et de la procédure internationale; proposition d'une conférence périodique

pour résoudre les difficultés provenant du trafic international. — Les *filateurs de coton* se réunirent à Manchester aux fins de créer un comptoir d'achat pour le bénéfice du monde entier.

LÉON BOLLACK.

P. S. — Dans cette revue d'*Entente* universelle doit-on noter l'incident *marocain* qui occasionne une accidentelle tension dans les rapports franco-allemands ?

Nées peut-être à la suite d'une attitude peu correcte de notre ministre des Affaires étrangères, envenimées par un coup de théâtre qui fut tout au moins inutile, les difficultés au sujet du Maroc s'aplaniront sous peu, car il n'est pas un Français, il n'est pas un Allemand qui, pour une semblable cause, voudrait déchaîner un conflit guerrier.

La manifestation théâtrale du monarque « soif d'égards » était donc superflue; l'opinion publique française l'a compris et le calme de nos concitoyens l'a confirmé.

Le rôle des grandes puissances européennes est d'amener *par la douceur* les autres peuples à marcher d'un pas égal vers une civilisation commune, prélude de plus de bonheur pour tout homme sur terre. Voisins du Maroc, la France ou l'Espagne pouvait être chargée de cette mission.

L'Allemagne, malgré son énorme (!) commerce de *trente millions de marks* annuels, — chiffres d'affaires d'un seul magasin de nouveautés parisien ! — n'a pas qualité pour s'opposer à l'influence française, puisque l'Espagne consent à nous laisser ce pénible devoir et que la France garantit la liberté commerciale à tous les peuples.

Au reste, si paradoxale que puisse sembler cette assertion, il est fort probable que de cette incartade découlera un *rapprochement franco-allemand*.

REVUES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES⁽¹⁾

A. — Revues françaises

I

Correspondant, 25 avril.

Si les armées du Japon venaient à triompher en Mandchourie, dit Marcel DUBOIS, il s'emparerait du Sud du continent asiatique ; si elles étaient repoussées, il chercherait une compensation ailleurs ; pour un peuple industriel qui a surtout en vue une sorte de protectorat sur la Chine, l'Indo-Chine est d'un attrait particulier. Avec la complicité de l'Empire du Milieu, les Japonais seront à même de jeter sur le continent des troupes en nombre considérable. Aussi la France a-t-elle intérêt à ce que l'entente européenne relative à la Chine soit consolidée et renforcée à brève échéance. L'expansion japonaise est une nécessité. Peut-être que la conséquence logique du conflit qui met en présence les Japonais et les Russes, sera un désir de se rapprocher. Si les Japonais sont soucieux de s'assurer en Chine un débouché, ses rivaux sont les Anglais, les Allemands et les Américains. — J.-E. FIDAO explique *pourquoi les dogmes renaissent*. Si la science n'existe pas en tant que conception moniste de la nature, elle existe en tant que synthèse de la connaissance sensible, c'est-à-dire qu'elle n'est qu'un vocable sous lequel nous désignons l'ensemble des résultats auxquels nous conduit un

usage méthodique de nos moyens positifs de connaître. L'au-delà du phénomène échappe à la science, elle n'atteint que la surface des êtres et des choses. La science et la théologie n'ont pas le même objet ; donc, il ne peut y avoir conflit entre la science et la foi ; ce choc n'a d'ailleurs pas lieu sous la forme d'une opposition entre l'existence des croyances surnaturelles et les données de la science, puisque le surnaturel est ce qui est au-delà de la science. — Charles LOISEAU esquisse la physionomie de *Strossmayer*, l'évêque de Bosnie et de Serbie, qui vient de mourir et qui incarna les aspirations de 1848. Il entrevit la nécessité d'une réforme constitutionnelle dans la monarchie des Habsbourg. En 1860, il prit la direction du mouvement national de Croatie, et assumait ce rôle pendant près de vingt ans.

Nouvelle Revue, 1^{er} mai.

Pierre ARGENVILLIER donne un récit détaillé des aventures des *Émigrés français en Angleterre pendant la Révolution*. La première difficulté pour eux était de traverser la Manche. Des services de paquebots, malgré le désordre qui régnait en France, fonctionnaient encore assez régulièrement, mais comme il était défendu aux capi-

(1) Voir l'analyse des *Revue française, anglaise, américaine, italienne et japonaise* dans notre numéro du 1^{er} mai.

taines, sous les peines les plus sévères, de prendre des passagers dont les passeports n'étaient pas en règle, l'usage de ces paquebots était interdit aux émigrants. Certains patrons avaient donc organisé un service de départ clandestin. Chaque nuit, des barques frêtées par eux les transportaient en secret de l'autre côté de la Manche. A la nuit, conduites par des matelots, elles attendaient les fugitifs dans une anse de la côte; on naviguait tous feux éteints pour ne pas attirer l'attention des gardes-côtes. Il arrivait souvent que les matelots mettaient en panne soudain, et, au petit jour, se trouvant encore en vue des côtes de France, invitaient les passagers à leur remettre leurs derniers « corsets » : c'est ainsi qu'on appelait les assignats de cinq livres. Par force, les malheureux cédaient. Dans une seule semaine, à la fin de septembre 1792, cinq cents émigrants débarquaient sur les côtes d'Angleterre. — Les délégués de tous les gouvernements se réuniront à Rome le 28 mai prochain, pour examiner le projet de création de l'*Institut agricole international* dont le roi d'Italie a pris l'initiative. D'après RAQUENI, M. Luzzatti, ancien ministre du trésor, un des plus éminents économistes de l'Italie, fut l'inspirateur du roi. Le but de cette fondation doit être, non de nous renseigner, à l'aide de statistiques, sur les productions agricoles des divers pays, mais de contribuer à l'amélioration des conditions économiques du prolétariat agricole international. — Joseph RIBET décrit *le vol de l'Aigle*, c'est-à-dire des Etats-Unis. L'Espagne, la rivale héréditaire, a été réduite par la force; l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie viennent de capituler au Venezuela. Les Antilles danoises et Saint-Domingue sont à la veille d'être achetées, Cuba s'américanise. Le Panama, la Colombie, le Vene-

zuela, tout le Centre-Amérique ne respirent plus que par le cabinet de Washington. Le Brésil est asservi politiquement et économiquement aux Etats-Unis. — Gustave KAHN croit que l'écueil du *roman historique* est l'histoire, qui est un autre roman, ou du moins une légende faite, non par les historiens, mais par le peuple. Le roman historique a clarifié ces images parfois discordantes, les a unifiées au mieux, s'en est servi pour composer des fictions plus romanesques encore. Michelet a fait l'un et l'autre.

Quinzaine, 1^{er} mai.

Hippolyte HEMMER publie quelques réflexions sur la situation de l'Eglise de France au début du XX^e siècle. Les catholiques ne doivent pas s'obstiner à défendre le Concordat qu'ils ne sauveront pas; sa disparition dépouillera heureusement le prêtre du caractère et peut-être aussi de l'esprit du fonctionnaire public dont il a tant souffert. Avec un petit nombre de prêtres, vicaires itinérants sous la direction d'un curé missionnaire, menant une vie de recueillement et d'étude dans un presbytère où il y aura des livres, et qui paraîtront dans les villages au moment précis où il y aura une fonction à remplir, on suffira mieux qu'aujourd'hui peut-être aux besoins des fidèles. La séparation aura donc d'heureux effets pour l'Eglise de France. — George FONSEGRIVE définit le *Catholicisme et la libre pensée*. La science exige la liberté de l'esprit; exige-t-elle aussi bien la libre pensée? Non, car elle admet l'autorité; un savant ne remet pas en question toutes les observations faites avant lui, il les accepte. — Christian MARÉCHAL poursuit l'histoire des relations de *Lamennais et Béranger*; il s'était rapproché de Lamennais quand il l'avait vu s'éloigner de l'Eglise, jugeant qu'il dépouillait

ainsi toute pensée chrétienne. Il avait rêvé alors que Lamennais serait un moraliste populaire laïque, ce qu'il tâchait en vain d'être lui-même. Ce malentendu fut la seule cause de leur amitié; lorsqu'il fut dissipé, et qu'il vit que Lamennais restait toujours chrétien, leur affection s'éteignit; Lamennais disait de Béranger : C'est un bourgeois de Paris. Béranger disait de Lamennais : C'est un démagogue breton.

Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai.

Le programme de *Catilina*, nous apprend Gaston BOISSIER, a été de reprendre à la poignée de privilégiés installés dans les hautes charges de l'État la fortune qu'ils y avaient gagnée. Il voulut d'abord se débarrasser de Cicéron. Deux des conjurés durent un matin aller saluer le consul et le frapper dans son atrium, tandis que, selon son habitude, il recevrait ses clients. Curius, l'espion de Cicéron, l'avait prévenu; quand ils se présentèrent, malgré leur insistance, on leur ferma la porte. Le jour même, Cicéron prononçait sa première Catilinaire, la plus célèbre de toutes. Catilina s'enfuit de Rome. Un jeune homme, A. Fulvius, fils d'un sénateur et qu'entraînait sans doute cet empire que Catilina exerçait dans la jeunesse, se mit en route pour le suivre; mais il fut rejoint par son père, qui le ramena chez lui, le condamna à mourir et le fit exécuter. Rome n'était plus habituée à ces sévérités d'autrefois. — D'AVENEL constate que tous les Français mangent aujourd'hui dans la même assiette, c'est-à-dire dans des assiettes à peu près pareilles. Autrefois, les riches se servaient d'assiettes d'argent, les bourgeois d'assiettes d'étain, le peuple d'assiettes de terre ou de bois. Sous Henri IV, l'assiette de faïence de Nevers valait 2 fr. 50, sous

Louis XV, l'assiette de Rouen, 5 francs. Aujourd'hui, l'assiette de Sèvres dorée et chiffrée se vend 5 fr. 50 à 5 francs. A Limoges, le même service de douze couverts, en porcelaine fine décorée de fleurs, qui valait 300 francs en 1870 et 120 francs il y a quinze ans, coûte aujourd'hui 60 francs. On donne de fort jolis services pour 25 francs et la douzaine d'assiettes blanches communes, que l'on cotait 3 francs en gros, il y a trente ans, est maintenant cédée pour 1 fr. 25. Malgré l'exportation des poteries et des cristaux qui s'élève à 65 millions, la concurrence internationale oblige nos industriels à s'ingénier sans cesse pour conserver le terrain conquis. Jusqu'en 1870 nous fournissions l'Allemagne, jusqu'en 1885 la Russie, jusqu'en 1895 l'Amérique; nos anciens clients se font producteurs. En vain, un « cartel » s'est formé pour maintenir quelque peu les cours entre les six grandes faïenceries : Sarreguemines, Lunéville, Longwy, Choisy-le-Roi, Gien et Montereau, qui représentent ensemble les deux tiers de la production française. L'Angleterre fabrique deux fois plus de faïences que nous; en Allemagne, naissent des sociétés géantes comme celles de Villeroy et Boch, la plus puissante du monde, qui occupe 7000 ouvriers; l'Angleterre a du charbon moins cher que nous, l'Allemagne de la main-d'œuvre moins chère. La France a un goût artistique supérieur; la céramique, avec les 23 000 ouvriers qu'elle occupe, y réalise plus de 80 millions de francs. Sèvres n'est pas une entreprise, mais une école; elle n'a pas 30 décorateurs, tandis que Meissen, en Saxe, en a 300 parmi lesquels des femmes payées 12 centimes et demi pour l'assiette bleue unie et qui en peignent 30 par jour. Aussi Meissen rapporte-t-il un million par an à son royal propriétaire. — Emile MICHEL admire le groupe des

peintres de Barbizon, entre autres Théodore Rousseau; il était le fils d'un tailleur originaire de Salines, dans le Jura. Par la ténacité et la conscience qu'il y a mises, par ce désir ardent de perfection qui le portait à ne jamais les considérer comme terminées, ses œuvres méritent le respect; mais cet art révèle un effort trop marqué, une tension trop continue de la volonté. Une vague odeur d'huile se mêle aux parfums de la nature et la vivacité, le charme de l'impression en sont diminués d'autant. — Auguste MOIREAU examine la *Politique nouvelle de l'Amirauté anglaise*. La pensée du fameux exploit dans la rade de Port-Arthur par les torpilleurs japonais au cours de la nuit du 7 au 8 février 1904, agit avec la puissance d'une obsession sur les imaginations; il ne suffit plus d'être prêt pour la guerre, il faut être en mesure de porter le premier coup et avec une telle force que le destin de toute la guerre en soit fixé. Il est difficile d'apprécier la mesure qui fait disparaître d'un seul trait de plume 120 bâtiments de la flotte britannique. Il y en a qui étaient encore regardés comme des merveilles d'architecture navale. Tant à cause de cette mesure de radiation qu'à cause de la diminution qu'on réalise dans le montant des crédits à effectuer aux constructions neuves, l'Angleterre réalise une économie de 90 millions. L'escadre russe du Pacifique a été détruite; six cuirassés et six croiseurs sont à déduire de ceux que la flotte anglaise peut avoir un jour à combattre. C'est ce fait qui a permis à l'Amirauté de proposer de mettre en chantier un croiseur cuirassé de moins en 1905-1906 que les années précédentes.

Revue de Paris, 1^{er} mai.

Charles GOUNOD, dans un écrit posthume, juge *Richard Wagner*.

Comme facultés musicales, Wagner ne peut être placé au premier rang. Mais il est par-dessus tout un musicien décorateur. Il possède au plus haut degré la faculté d'appropriier les sons à l'impression scénique; l'art musical est pour lui, non pas le but, mais le moyen théâtral. Il est un grand maître par l'entente scénique de la donnée fondamentale sur laquelle repose son drame; son rêve théâtral est la dramatisation de l'allégorie. Accepter et appliquer dans sa rigueur absolue la théorie musico-dramatique de Richard Wagner, c'est dépouiller la musique de scène de quelques-unes de ses conquêtes. — Suivent les *lettres de Richard Wagner écrites de Paris et de Vienne*; il se jette à corps perdu dans le travail et crie: « Donne-moi l'oubli, afin que je vive! » et plus loin, il dit à Mathilde Wesendonk, qu'il avait aimée et dont il avait été forcé de se séparer: « Maintenant seulement je suis tout à fait résigné... Dans ma vie postérieure rien ne se passe que le travail d'art, la création ». — Georges de LA SALLE revient de *Moukden à Paris*. Moukden, plus ancienne que la Chine, est l'image du Chinois qui, par son passé, nous écrase et, par des voies opposées, dédaigneux des principes que nous croyons sacrés, nous domine. Dans les hôpitaux, beaucoup de soldats russes convalescents se disaient guéris afin de pouvoir aller se battre. La vue des troupes en temps de guerre montre que pendant la paix, on ne devrait travailler qu'à faire des tireurs. Les Russes ne savent pas se débrouiller, ils manquent de décision, de promptitude. Il faudrait que chaque homme sût aussi cuire sa soupe.

Revue philosophique, mai.

Fr. PAULHAN détermine la *moralité indirecte de l'art*. C'est l'af-

faire de chaque individu de tirer de l'œuvre d'art une loi morale. — J. MALDIDIER énumère les arguments des réducteurs antagonistes de Taine, et l'abbé J. MARTIN scrute les fondements de l'institution sociale.

Revue de Philosophie, 1^{er} mai.

X. MOISANT recherche la place occupée par Dieu dans la philosophie de M. Bergson, P. DUHEM analyse la théorie physique, son objet et sa structure et L. PEILLAUBE l'imagination, les images motrices qui constituent la forme prédominante de la mémoire et de l'imagination chez certains sujets et pé-

nètre tous les modes d'activité de la vie intérieure.

Revue générale des Sciences,

30 avril.

A. MICHEL-LÉVY, dans sa leçon d'ouverture au collège de France, remet en mémoire les savants qui, depuis Daubenton, ont occupé la chaire d'histoire naturelle des corps inorganiques au Collège de France. Les branches nouvelles de la Science de la Terre assurent à cette chaire un domaine illimité. — L. BOUVEAULT dépeint le mode de formation et de préparation des aldéhydes saturées de la série grasse.

II. — REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle de Revue Suisse, avril, mai. — Virgile ROSSEL résume *Les principes du futur Code civil Suisse*. L'âge de la majorité reste fixé à vingt ans, l'âge pour contracter mariage est arrêté à vingt ans pour l'homme, à dix-sept ans pour la femme, (actuellement dix-huit et seize ans); si les époux sont d'accord pour ne demander que la séparation, les tribunaux ne pourront leur imposer le divorce. Les femmes mariées ont l'exercice des droits civils. — Le D^r Robert ODIER rend compte des travaux récents sur le cancer. On ne saurait en attribuer l'origine ni à l'usage de la viande de boucherie, ni à celui de la viande de porc. Le cancer semble héréditaire parce qu'il est contagieux, et que dans une même famille il y a cohabitation et emploi des mêmes objets. Il y a plus de cancer dans les villes que dans les campagnes. Darmstadt, avec ses 100.000 âmes, a 750 cas annuels de mort par le cancer, Mayence 603, exclusivement des

femmes. A Charlottenbourg, les femmes qui en sont atteintes chaque année sont au nombre de 387, les hommes de 275. Le cancer est plus fréquent sur les terrains imperméables que sur les roches poreuses. — Michel DELINES reconstitue l'histoire de la représentation populaire de l'ancienne Moscovie, le *Zemskié Sobor*. Le règne de Michel Romanoff, le premier des Romanoff, fut l'âge d'or des Sobor; on a défini ainsi les rapports des Sobor et du Tsar : au gouvernement la force du pouvoir, à la terre la force de l'opinion.

Garnet, mars. — Des *Lettres de Napoléon III à Mme Cornu*, dont quelques-unes sont datées de Ham. Edgar Quinet lui envoie un de ses ouvrages, et le prince répond que depuis longtemps il apprécie ses œuvres. Le temps se passe assez rapidement pour lui. La captivité est une espèce de sommeil; il a planté, sur l'étroit espace où il lui est permis de se promener, des

fleurs; de plus, il a un petit chien. Il songe à écrire une vie de Charlemagne. — Gilbert STENGER donne le *Portrait de Lannes*, ce visage énergique, encadré d'une chevelure épaisse. Rien de vague ni d'insuffisant dans sa physionomie. Né dans le Gers, il fut d'abord ouvrier teinturier et s'éleva aux plus hauts rangs par sa valeur personnelle.

Révolution de 1848, mars-avril, contient le *Compte rendu de l'Assemblée générale de la Société d'histoire de la Révolution de 1848*. E. LEVASSEUR y rapporte ses *souvenirs de la Révolution de 1848* et FERDINAND DREYFUS fait revivre un *épisode charitable de 1848*, les *Fraternités*, œuvre fondée par le V^{te} Armand de Melun et M^{me} de Lamartine, pour venir en aide aux malheureux qu'atteignait cruellement la crise de misère qui sévissait alors. Cette société avait un caractère d'aide mutuelle; *l'Univers* appelait ses initiateurs des socialistes sans le savoir.

Revue de Belgique, mars-avril. — XXX appelle le tsar : *un autre homme malade*; aussi l'auteur soutient-il le droit qu'ont les autres nations d'intervenir dans le régime intérieur de la Russie. — PIERRE DAVENEY étudie les conditions de *la séparation de l'Eglise et de l'Etat français en 1791*. On constate l'influence des idées de J.-J. Rousseau dans la nouvelle conception de l'Eglise gallicane qui séduit la Constituante. Il avait dit dans le *Contrat Social* : tout ce qui est forme et discipline est dans chaque pays du ressort des lois. Mais l'Eglise d'Etat que les députés voulurent fonder ressemblait peu à l'Eglise gallicane. La Constituante méconnut l'esprit du clergé, le gallicanisme même n'était que l'attache-

ment à des privilèges; on les lui enlevait, il se tourna vers Rome. — MAUBEL loue *Max Walter*, ce jeune homme de lettres belge, mort en 1889, à 29 ans, qui fonda et anima la revue *La Jeune Belge*. Gilkin, Eeckoud, Verhaeren, Nautet jouèrent un rôle actif dans la petite troupe qu'il mena au combat; en 1883, ils acclamèrent Camille Lemonnier. La *Flûte à Siebel*, ses *Lettres de mon cottage* sont parmi ses œuvres les plus intéressantes. — Georges BARRAL rapporte son *premier entretien avec Victor Hugo*. Il était en contemplation devant sainte Gudule à Bruxelles. Alexandre Dumas fils se mit à parler de Musset. Hugo dit : « Ce pauvre et glorieux Musset, je n'ai pas pu assister à ses obsèques! Volontiers j'eusse protesté par ma présence contre l'abandon du public et la désertion de ses confrères! »

Revue Forézienne, avril. — Fernand VINCENT expose les idées des *partis politiques en France* et en particulier des royalistes. Les députés royalistes sont presque tous nommés par les régions de l'Ouest ou par les quartiers aristocratiques de Paris. — M. de COMBELLE considère le caractère du paysan dans *René Bazin* comme très exact; M. Bazin est, suivant lui, le plus fin connaisseur de l'âme rurale.

Revue musicale, 15 avril, 1^{er} mai. — Description des *danses sacrées brahmaniques* que danse Lady Mac-Leod Matâ-Hâri, jeune Javanaise. — Dans son cours au Collège de France, J. COMBARIEU affirme qu'en musique, percevoir, c'est se souvenir et attendre. La musique n'existe que là où il y a un enchaînement offrant un sens. Sortant de la pure théorie, l'auteur plaide contre le vandalisme en mu-

sique et demande que les théâtres subventionnés traitent les opéras, les symphonies avec le même respect qu'on a pour de vieux monuments. On devrait interdire aux professeurs du Conservatoire d'altérer les textes musicaux. — A. LENOEL-ZÉVORT critique la méthode de chant de Duprez qui fut le maître de Mme Miolan Carvalho, de Mme Vandenhuevel, et de beaucoup d'autres. L'artiste valait mieux que sa méthode.

Revue de l'Université de Bruxelles, mars. — Ern. PASQUIER, professeur à l'Université de Louvain, répond à M. Anspach sur cette question : *La terre tourne-t-elle?* Ce sont les principes mêmes de la mécanique qui

sont en discussion. La loi de la gravitation universelle, les principes de la mécanique s'imposent comme hypothèse, par leur extrême simplicité et leur fécondité incomparable. Si l'on ne peut s'en passer, la rotation de la terre elle-même est scientifiquement établie. — Arthur CORNETTE dissèque la théorie d'Enrico Ferri sur *les criminels dans l'art et la littérature*. Ferri montre jusqu'à quel point chez des personnages immortalisés par l'Art, l'intuition artistique a su prévoir ou suivre les notions si péniblement acquises par l'expérience scientifique. Les écrivains ont créé de nombreux types de criminels : le criminel né, le criminel fou, etc. La science aujourd'hui les classe presque de la même manière.

B. — Revues allemandes

Deutsche Revue (Stuttgart), mai.

Un DIPLOMATE certifie que si l'empereur Guillaume est allé au Maroc, l'Allemagne s'y maintiendra. L'ignorance voulue que la France a montrée des intérêts allemands au Maroc a provoqué la démonstration de l'Allemagne; il fallait quelle affirmât l'intégrité de l'indépendance du Maroc. — Ludwig FEUTH énumère *les trésors du Maroc* et apporte de nouvelles preuves à l'appui de ce que démontrait E. Montet dans un article paru récemment dans *La Revue*. La terre elle-même renferme tous les éléments du développement industriel. Le Sud possède des mines de fer et de charbon. La condition vitale de leur mise en valeur serait l'ouverture d'un chemin de fer qui joindrait le Sud à la côte Ouest d'où l'on pourrait le transporter en Amérique. Il y a aussi des gisements d'or, d'argent, de cuivre,

d'iridium, de palladium et d'antimoine. On trouve du salpêtre dans le Sud; la proximité de l'Océan tempère l'ardeur du soleil d'Afrique. On pourrait exporter pour des millions de dattes, d'olives, de maïs, de coton, de canne à sucre, etc., etc. On ignore quel sera l'avenir de ce pays; cependant il est à prévoir qu'une ligne de chemin de fer Tanger-Larasch-Fez sera bientôt ouverte, qu'elle se prolongera sur Marrakesch et Mogador. Alors une autre ligne mettra la côte en relation avec Mazagran et Mogador. Le centre du Maroc sera donc ouvert. — Le baron SUYEMATSU affirme qu'un jour on finira par être convaincu que le *péril jaune* n'existe pas. En premier lieu, il ne peut se manifester sous la forme d'une expédition militaire; il faudrait pour cela l'union des nations jaunes sous la suzeraineté d'une seule. Le caractère chinois entre autres s'y oppose absolument. Le monde a

changé depuis le temps où les grandes invasions mongoliques, par exemple, étaient possibles; la Chine demeurera une nation pacifique; le Japon a tout intérêt, économiquement, à rester en bons termes avec l'Occident. Il se peut que la Chine entreprenne des réformes militaires, mais leur but sera purement défensif et elle ne se servira de son armée que pour maintenir l'ordre chez elle. Quant au péril économique, quant au danger que le Japon envahisse les marchés européens par des produits à prix réduit, il est aussi vain que l'autre; il faudrait des siècles avant que cela n'arrivât. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à se rappeler quelle est la pauvreté du Japon. Il est vrai qu'après la guerre actuelle, les relations commerciales entre l'Orient et l'Occident feront de grands progrès; les nations européennes et asiatiques se comprendront mieux, mais si l'Orient a la possibilité d'augmenter son industrie, ses capacités d'achat et de consommation croîtront et ce sera tout profit pour l'Europe.

Deutsche Rundschau (Berlin).

Mai

Ce numéro est presque entièrement consacré à *Schiller*. Erich SCHMIDT apprécie son œuvre en général, Alfred GERCKE recherche les origines de *Don Carlos*. — Max FRIEDLAENDER cite les compositions musicales écrites sur les œuvres de *Schiller*, par Beethoven, Schubert, Haydn, Weber, Zums-teeg, Körner, Mendelssohn, Liszt. Le *Guillaume Tell* de Rossini lui était emprunté, Verdi a pris le marquis de Posa dans *Don Carlos*, Tschaikowski a écrit un opéra sur la *Pucelle d'Orléans*, Smetana et Vincent d'Indy sur *Wallenstein*. — Julius RODENBERG rappelle les séjours que *Schiller* a faits à Berlin et ses relations avec la cour de Prusse.

Quoique Berlin n'eût au commencement du XIX^e siècle que 200,000 habitants, c'était pourtant la première grande ville qu'ait visitée Schiller. Le 13 mai 1804, le poète et sa femme furent présentés à la reine Louise. La reine et la cour témoignèrent à Schiller l'enthousiasme que leur inspiraient ses œuvres.

Nord und Süd (Breslau), mai.

Plusieurs savants, Meyer, Sulley, Griesebach, ont regardé *l'hallucination* comme un phénomène de l'état de maladie. Wilhelm STEKEL y voit un phénomène causé par l'excitation et qui se manifeste à la lumière du jour. — *Segantini*, selon Rudolf KLEIN, a été un des plus grands peintres de l'Italie actuelle; il a reproduit l'air et la lumière à un degré jusqu'à présent inconnu. Il était né le 15 janvier 1858 à Arco, sur le lac de Garde; il est mort à 42 ans, le 28 septembre 1899 dans la Haute-Engadine. Fils de petites gens, sa jeunesse s'écoula dans un état voisin de la misère. A son art manque la piété de Millet; c'est pourquoi on a parfois traité ses paysages de natures mortes. Ce qu'il y avait chez lui de supérieur a été la technique; lui seul a pu rendre les rayons du soleil; ce qui prouve que de notre temps la pensée n'a pu être unie à la technique. — *La mission de Schiller*, assure Arnold E. BERGER, a été de formuler cette idée que l'esprit allemand devait gouverner le monde; une pareille conviction vit encore aujourd'hui dans beaucoup d'esprits; cependant on ne peut distinguer dans la poésie allemande actuelle l'influence du grand poète. — F. TETZNER calcule qu'il n'y aurait pas trois cents racines de mots allemands. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, en Allemagne, on ne reconnaissait pas les noms de famille; au XVII^e siècle seulement, des or-

donnances ont obligé les gens à prendre des noms fixes.

Sozialistische Monats-Hefte

(Berlin), mai.

Ernst DEINHARDT démontre la nécessité de répandre l'*instruction professionnelle* et autre parmi les adultes. L'Association des lithographes a établi des séries périodiques de cours pour ses membres; mais la plus remarquable de ces organisations est celle de l'*Association catholique de l'Allemagne*, organisée à Munich-Gladbach; il y a à Munich des suites de cours où viennent des ouvriers, et d'autres suites de conférences données par des professeurs qui se transportent de ville en ville. Les ouvriers qui s'installent à Munich à cette occasion paient, pour le logis et l'entretien, 60 à 70 marks par mois. Les Unions Hirsch-Duncker ont inauguré en 1904, à Düsseldorf, une société de leçons; le programme comprenait dix conférences sur l'économie politique, le mouvement ouvrier, la législation et les assurances ouvrières; les auditeurs étaient au nombre de 60. Plus le plan est simple, mieux réussira un pareil enseignement. — Emma IHRER discute la question de *la femme prolétaire et de sa capacité à s'adonner à un métier*. La femme prolétaire doit être délivrée du surcroît de travail. La femme de l'avenir choisira son travail; elle se vouera au soin de la maison ou à celui des enfants, ou elle aura un métier; elle ne fera pas les trois à la fois comme il lui arrive aujourd'hui. — Edward Reynolds PEASE retrace la vie de *Henry Broadhurst*, un fondateur du Trade-Unionisme. Il était le douzième enfant d'un tailleur de pierre, et naquit à Oxford en 1840. C'est aujourd'hui le membre le plus âgé du Parlement. Son père gagnait 20 à 24 shillings par semaine. A treize ans, le fils prit le métier de son

père; il travaillait 60 heures par semaine pour 24 shillings. Il abandonna la taille des pierres en 1872, à l'occasion d'une grève des gaziers; le trade-unionisme commença alors à jouer un rôle; en 1873, il était secrétaire d'une union de défense ouvrière. En 1880, il fut envoyé au Parlement comme libéral. Dans le cabinet Gladstone, en 1886, il fut sous-secrétaire au ministère de l'Intérieur. C'est un socialiste selon l'ancien type, c'est-à-dire qu'il côtoie le libéralisme.

Die Friedens-Warte (Vienne), VII, 4; donne diverses considérations sur *le discours de l'empereur à Brême*, et le Dr A. FOREL traite de la guerre au *point de vue de la psychologie sociale*. L'auteur veut démontrer que le père de la guerre, le patriotisme, est en opposition avec le sentiment de solidarité qui doit unir les nations. — *Die Grenzboten* (Leipzig), LXIV, reconstitue les relations des *Hohenzollern* avec *Goethe*. Il a donné dans *Poésie et Vérité* le plus beau portrait qu'on ait fait de Frédéric le Grand; il se montra très honoré que pendant la campagne de 1792, Frédéric-Guillaume II lui ait adressé quelques mots; le Prince Louis-Ferdinand fit sur lui une forte impression. Mais c'est surtout la reine Louise qui lui sembla une *apparition céleste*, une déesse de la guerre, tandis qu'elle se trouvait avec sa sœur Frédérique au quartier-général de Bodenheim. — *Internationale Literatur-und Musikberichte* (Berlin), XII, 8. — Walter MULLER-WALDENBURG commente quelques œuvres dramatiques, de Fulda, *la Mascarade*, de Reicke, *le Petit flat*, de Hermann-Bahr *Sanna*. — E. BREYMANN publie *une page sur la vie musicale en Australie*; on y aime beaucoup la musique; il n'y a pas de maison où il n'y ait de piano ou d'orgue; les ouvriers font tous donner à leurs enfants des leçons d'un ins-

trument quelconque. Il y a des compositeurs, comme Alfred Hill, qui ont une certaine importance. — **Das litterarische Echo** (Berlin). VII, 15. *Schiller* fait le sujet de presque tous les articles contenus dans ce numéro. *Ses relations avec l'étranger* sont décrites par Alexandre von GLEICHEN, le petit-fils du poète et collaborateur de *La Revue*. Rudolf KRAUSS donne sur lui une intéressante étude. La fille de Schiller, Emilie, avait épousé le baron de Gleichen, et son fils fut un peintre distingué; le fils de celui-ci, Alexandre, est déjà célèbre par ses romans et ses poésies. On peut lui appliquer cette définition connue : un parfait rêveur plongé dans la vie moderne. — **Monatshefte der Comenius-Gesellschaft**

(Berlin), XIV, 2, explique très longuement le rôle de *Schiller* dans le développement de l'*humanitarisme*. — **Oesterreichische Rundschau** (Vienne), II, 25. La princesse Pauline METTERNICH-SANDOR fait revivre la personne du medium *Home* qu'elle a connue quand elle était ambassadrice d'Autriche à Paris. C'était un spirite renommé en Amérique. Il donna aux Tuileries mêmes plusieurs preuves de son étonnante puissance. Un savant expliqua les phénomènes qu'il avait provoqués, mais on ne crut pas ses théories. A l'invocation de *Home*, les cristaux du lustre s'entrechoquaient; il commença à mettre à la mode les tables tournantes qui firent fureur dans le monde entier.

C. — Revues anglaises et américaines

Les événements de Russie et la Guerre.

Où en est-on? Les hostilités continuent, mais les nouvelles font défaut, ou plutôt il n'y a pas de nouveaux faits de guerre sur terre ou sur mer qui modifient la situation. Tel est le résumé des commentaires de DILLON dans **Contemporary** du 1^{er} mai. A vrai dire, l'intérêt de son article n'en est pas diminué, car il profite de l'apparente accalmie, en attendant la recrudescence, pour fixer l'attention sur deux points également importants. Et d'abord les possibilités et probabilités de la paix. On ne peut nier que les conditions éventuelles en aient été examinées tout au moins par des outsiders qui ont l'oreille du Tsar. Or il appert que la Russie est décidée à se refuser à toute négociation, si le Japon se base sur une indemnité de guerre, qui s'élèverait sans doute, dans ses prétentions, à 2 ou 3 milliards de

francs. Les Russes disent : « Donner cette somme au Mikado, c'est lui fournir le moyen d'augmenter considérablement les unités de sa flotte et nous rendre impossible de reprendre le dessus pendant plusieurs générations. La lui refuser, si nous pouvons en disposer, c'est au contraire conserver ce qu'il faut pour prolonger la guerre dont nous sommes sûrs de sortir victorieux au dernier moment, si nous pouvons la faire durer jusqu'à ce que notre ennemi soit épuisé. » Ainsi raisonnent certains politiciens russes qui contestent d'ailleurs le droit qu'aurait, dans l'état actuel de ses positions et de ses succès, le Japon de réclamer une indemnité de guerre. « Pareille exigence ne saurait, affirment-ils, se formuler que de la part d'un belligérant ayant déjà pris pied sur le territoire de l'adversaire, comme le cas

existerait si, par exemple, Oyama occupait effectivement une portion de la Sibérie. Alors le paiement de l'indemnité correspondrait à un échange. Pour le moment la Russie n'en est pas là. Elle peut donc passer à l'ordre du jour. » A quoi le Japon peut répondre : « L'indemnité de guerre ne serait pour nous qu'une compensation de nos pertes dans le passé, et une garantie de la sécurité dans l'avenir. Nous n'avons pris les armes que parce que nous y avons été forcés. Les documents le prouvent. La Russie a renouvelé la fable du loup et de l'agneau en nous accusant de troubler son breuvage. Elle s'est imaginé qu'elle resterait le loup et nous l'agneau, que la raison du plus fort serait toujours la meilleure. La morale est devenue tout autre. Nous avons été contraints à la lutte. On perd : que l'on paie ! » Pour ces raisons plausibles les conseillers du Mikado s'en tiennent à leurs légitimes conclusions : « Point de paix sans indemnité ou, en d'autres termes, point de négociations qui excluraient au préalable la question de l'indemnité. » Au vrai, il n'y a pas eu d'échange de vues là-dessus entre les belligérants ; tout au plus peut-on parler, comme s'exprime Dillon, d'une communication télépathique. Quoi qu'il en soit, si même la paix se faisait, ajoute-t-il, ce ne serait, dans la pensée de la bureaucratie russe, qu'un armistice, pendant lequel on se préparerait à la revanche, en mettant à exécution le vaste projet de réforme navale développé par un amiral russe, à Paris, dans ses confidences à un journaliste sympathique. On espère aussi en Rodjestvensky, dont l'escadre est, assure Dillon, dans des conditions même meilleures qu'on ne le croit généralement : 5 sur 8 des unités qui la composent sont entièrement modernes et 4 de ces 5 sont armées selon les tout derniers principes de la science navale, tan-

dis que les lourds canons japonais pourraient être beaucoup moins effectifs, dans une rencontre avec la flotte de la Baltique, qu'ils ne le furent devant Port-Arthur bombardé à distance. Dillon croit donc qu'on ne peut réduire les deux flottes ennemies, qui vont se mesurer bientôt, à un commun dénominateur. Tout ce qu'il est possible de dire pour l'instant, suivant lui, c'est que « les belligérants ressemblent maintenant à deux joueurs dont l'un n'a cessé de perdre et met son va-tout sur son dernier coup de dé ». PRICE, dans **Fortnightly** (1^{er} mai), s'occupe plus spécialement des opérations de Linievitch et des lignes russes de communication. Si celles-ci étaient rompues après une évacuation forcée de la position de Kharbine, le successeur de Kouropatkine se verrait singulièrement embarrassé dans ses mouvements stratégiques. En effet, il suffit d'un coup d'œil sur la carte pour reconnaître que la seule place de quelque importance entre Kharbine et Karinskaya dans le Transbaïkal est Mandchourie-Station, situé à 584 milles de la frontière sibérienne, et qu'avant d'atteindre Chita il n'y a pas de ville suffisamment grande pour entrer sérieusement dans les calculs de Linievitch. Le chemin de fer passe à travers une contrée nue et inhospitalière qui est, en fait, une continuation du Gobi, « le grand désert de la faim », plaine sans arbres, où le soleil se lève et se couche sur l'affreuse solitude, avec, très rarement, l'apparition de quelque caravane mongole, et sans autre habitation que les postes de gare ou, ça et là, par hasard, quelque misérable *fourte*. Pays inculte, abandonné par tout être humain, et où une armée ne pourrait subsister si elle n'était amplement pourvue de tout le nécessaire, et même d'eau, par les communications ferrées. Aussi la nature sera-t-elle pour les généraux

japonais un auxiliaire encore plus utile que le succès des armes, si les Russes sont refoulés vers la frontière sibérienne.

R. L., dans le même périodique, fait remarquer que l'échec de l'emprunt français a été pour l'autocratie russe un coup plus fort que ceux produits par les événements intérieurs de la Russie. L'auteur constate que la solution du problème se trouve rapprochée par le manque du nerf de la guerre. Cependant il est convaincu que ce qui consommera surtout la chute de l'autocratie, c'est non seulement le manque d'argent dans les caisses du Trésor, mais aussi le manque d'espoir dans les milieux réactionnaires. L'autocratie et la bureaucratie ne s'opposent en définitive à la paix que parce qu'elles savent bien qu'aussitôt celle-ci conclue, les réformes s'imposeront, et avec elles disparaîtront les derniers lambeaux du prestige autocratique. Aussi, comme le dit également Dillon, essaie-t-on par tous les moyens de faire à l'intérieur tous les efforts pour renverser la vapeur et la marche des événements en donnant toute carrière au régime de la police, après avoir obtenu l'abrogation de toutes les concessions faites par Sviatopolk Mirsky, par le rescrit, par les autres promesses du Tsar. On ne se dissimule pas qu'à Saint-Petersbourg, à Varsovie, dans les villes, jusque dans les villages, l'état des choses empire de jour en jour, et que le désastre de Moukden n'a été qu'un épisode dans la surexcitation générale. Et l'on en donne pour preuve que seize régiments qui étaient déjà désignés pour l'Extrême-Orient ont été retenus en Russie pour maintenir l'ordre dans les régions en effervescence, dont le nombre s'augmente.

La situation en Russie, de l'avis des commentateurs anglais, reste la résultante de plusieurs facteurs parmi lesquels le plus actif

est l'opposition virulente entre la bureaucratie et le peuple, celui-ci comprenant toutes les classes sociales. En fait, la bureaucratie ne gouverne plus, le peuple n'est plus gouverné, et, de part et d'autre, il n'y a plus que l'antagonisme irrconciliable. Les gouverneurs de provinces suppriment par ordre toute manifestation publique, jusqu'aux conférences sur le choléra, jusqu'aux réunions des sociétés savantes, jusqu'aux concerts. La main de la police a scellé toutes les soupapes par où pouvait s'échapper quelque pensée. Et le gouverneur Trepoff s'épuise toute la journée à expédier partout des cosaques, ou quand il n'y a plus de cosaques, des troupes de ligne. A ces mesures policières, la Russie intellectuelle répond par le resserrement de son union, en formant de son propre mouvement une sorte de gouvernement représentatif, auquel adhèrent même un nombre croissant de fonctionnaires. R. L. compare le soulèvement national à ces plantes alpestres qui, privées de soleil sous leur couche de neige glacée, font elles-mêmes fondre les parois de leur prison par leur chaleur intérieure. « Les forces régénératrices du peuple russe, dit-il, font maintenant dissoudre la glace qui les a si longtemps ensevelies. Elles grandiront en intensité. La révolution, comme la soldanelle des Alpes, doit tout attendre de ce calorique interne et intime. »

Contemporary Review (Londres).

Mai.

Signalons avant tout un important article de Thos. H. REID sur le rôle du Japon en Orient. L'auteur démontre une fois de plus que le spectre jaune qui a déjà fait couler tant d'encre n'existe pas et n'existera point. S'il y a quelqu'un à craindre en Orient, ce n'est pas le Japon, mais l'Allemagne, qui a

des visées sur la Chine. Quant au Japon lui-même, « il a devant lui une grande mission ».

Ce que la Grande-Bretagne a été pour l'Europe dans la première partie du XIX^e siècle, le Japon promet de l'être pour l'Asie au XX^e. Il vient à son heure, comme toutes les grandes nations qui gravent profondément leur nom dans les annales politiques. Il est la force d'énergie morale et pratique qui doit réveiller la Chine de la léthargie où le sort l'a plongée pendant des siècles. Le Japon fera entrer les races orientales en ligne avec celles de l'Occident et il appartient à celles-ci de seconder, au lieu de chercher à retarder les efforts qu'il met en œuvre pour accomplir cette grande tâche.

George BRANDES trace un portrait bien vivant de *Hans Andersen*, en qui s'est incarné non seulement tout le Danemark du commencement du XIX^e siècle, mais, mieux que cela, l'âme danoise avec ses légendes, ses contes, ses féeries, ses fictions gaies ou terribles, qui se sont en quelque sorte cristallisées dans le cerveau du poète; celui-ci a compris admirablement que le moyen le plus sûr de parler à un peuple pour le faire vivre, était de s'adresser à l'enfance, en se faisant ainsi l'historien écouté de tous les âges. — A. VAMBÉRY répond à l'article de Draghicesco sur l'*Avenir des peuples de Hongrie*, et proteste contre ce qui y est dit des relations entre Hongrois et Roumains. Il reproche à Draghicesco d'avoir voulu, de parti pris, surexciter encore davantage les regrettables malentendus entre les deux nations voisines dans le Sud-Est de l'Europe, et soutient carrément que l'auteur de cette diatribe n'a fait qu'essayer de répandre des semences vénéneuses de discord entre les deux pays appelés à jouer un grand rôle dans les destinées du monde européen. Pour

Vambéry, l'intérêt commun des Hongrois et des Roumains est de se serrer l'un contre l'autre devant les constellations futures qui se formeront dans le ciel du Bas Danube et de la Péninsule balkanique : c'est leur rendre à tous deux un mauvais service que de travailler, sans voir le danger commun, à exaspérer les esprits et à pousser à la rupture. — Le comte de SOISSONS indique la *nouvelle tendance de la pensée russe*, telle qu'elle se révèle dans l'activité littéraire de quelques jeunes écrivains modernes, tous remarquables, groupés autour du nouveau périodique *Novyj Put (La nouvelle voie)*. Ce périodique mensuel, qui paraît à Saint-Petersbourg, tient les promesses de son titre. Consacré exclusivement aux idées philosophiques et religieuses, il est l'organe de l'idéalisme engageant le combat contre le matérialisme. Parmi ses collaborateurs, figurent, à côté du rédacteur en chef Piercov, des romanciers comme Dmitri Merejkovski, des journalistes comme Vladimir Rozanov, des poètes comme Nicolas Minskij. Tous appartiennent à la nouvelle génération qui s'est proposé principalement de réaliser le *sursum* de l'âme nationale en opposant le relèvement de la vie spirituelle aux doctrines du positivisme. Le *Novyj Put* est très empreint de mysticisme et de métaphysique nébuleuse ; mais son caractère principal est de vouloir faire entrer dans la vie russe intellectuelle un nouveau courant s'orientant vers un idéal de foi. Le *Novyj Put* sera la tribune où se discuteront les questions religieuses, et celles qui se rattachent à la religion, en développant ce programme à la fois dans la controverse, dans le roman, dans la poésie, dans tous les genres littéraires. A rapprocher de ce travail l'étude de LAICUS sur la *Réforme de l'Église en Russie* et la lutte entre Witte et Pobédo-

nostseff. L'auteur s'applique à démontrer que la religion est l'assise même de l'âme nationale russe, qui lui a toujours dû toute sa force, celle-ci seule pouvant la sauver dans la crise que traverse aujourd'hui la Russie.

East and West (Bombay).

Avril.

Dans son article sur la *race et la caste*, le D^r A. H. KEANE démontre : 1^o que l'unité de la race indienne est une pure notion subjective, en désaccord avec la réalité objective ; 2^o que l'unification des langues dravidiennes et kolariennes est opposée aux faits, les deux groupes représentant deux familles de langues qu'on ne peut faire remonter à une source commune. Les conclusions de M. Keane sont formellement contraires à la théorie de l'unité fondamentale de la race dans l'Inde. — *Autour du monde*, par J.-D. ANDERSON, donne l'analyse du livre où sont publiés les essais des treize professeurs de l'Université de Paris, qui ont profité des bourses de voyage fondées par M. A. Kahn. Malgré la bienveillance de l'auteur, il fait de fortes réserves sur la valeur de ces travaux ; il critique les méthodes des jeunes touristes et surtout leur manque de préparation à l'étude de civilisations sur lesquelles ils sont appelés à formuler des jugements, que leur trop court séjour dans les différents pays ne leur permet pas de baser sur des observations personnelles. — Quelques pages émues de PROTAP CHUNDER MOZOOMDAR montrent l'orientation nouvelle et la *décadence momentanée du Brahmo-Somaj*, fondé par le grand Keshub Chunder Sen, et que Protap Mozoomdar, son disciple, avait rêvé de voir devenir la religion de tous les Indiens éclairés.

Fortnightly Review (Londres).

Mai.

La politique extérieure de l'Allemagne fournit à Sir Rowland BLENNERHASSETT le thème de quelques pages qui intéressent la France. A en croire l'auteur, celle-ci aurait à se tenir sur ses gardes, un raid allemand contre nous pouvant se produire, comme déjà deux fois le projet en aurait été formé depuis la création de l'empire d'Allemagne. Le Kaiser chercherait à partir maille avec nous, afin de conjurer ses difficultés à l'intérieur, en soulevant quelque querelle au dehors, comme faisait Bismarck, en créant de l'eau trouble en Europe. C'est dans cette eau trouble qu'il pécha sous Guillaume I^{er} la couronne impériale, et Guillaume II ne serait pas éloigné de vouloir recommencer le coup pour faire diversion aux agitations sociales de l'Allemagne. Or, si le conflit avec nous a été empêché naguère péremptoirement par l'attitude de la Russie, cette dernière ne pourrait intervenir de la même façon qu'alors. A Berlin, on a dit que même maintenant l'Angleterre ne prendrait pas les armes pour la France, ou tout au moins l'on y essaie de désagréger l'entente franco-anglaise. Cette opinion n'est pas partagée par sir Rowland Blennerhassett, qui est au contraire persuadé que le plus sûr moyen de prévenir toute atteinte à la paix internationale en Europe est de resserrer étroitement les sympathies et les intérêts de la France et de l'Angleterre. — T.-H. HOLLAND discute la question des *droits et devoirs des neutres*, dans les guerres maritimes, et espère que la prochaine conférence de La Haye permettra d'aboutir à un accord général et définitif sur les points qui restent encore à cet égard en litige. — H.-B. IRVING donne ce que l'on pourrait appeler le bréviaire de l'ac-

teur, à qui il demande de la patience, de la confiance en soi-même, de la détermination et un bon caractère. L'essai — car c'en est un au sens anglais du mot — contient un assez grand nombre d'aphorismes, parmi lesquels ceux-ci : « Ne vous laissez pas abattre par l'échec, ni enivrer outre mesure par le succès... Il ne faut cesser d'apprendre le métier d'acteur que le jour où l'on y renonce... Ne lisez les critiques qu'une semaine au moins après qu'elles ont été publiées... Il n'y a pas d'hommes nécessaires. Bien des personnes seraient étrangement surprises si elles pouvaient voir après leur disparition combien vite elles furent remplacées, même dans les cas du plus parfait talent. Il en est surtout ainsi de l'acteur. Il ne survit que dans la mémoire de la postérité, et c'est une mémoire proverbiallement bien courte ». — E.-A. WODEHOUSE analyse l'œuvre dramatique de *Stephen Phillips*, qui a déjà été étudiée dans LA REVUE. — De très fines pages d'Ethel M. M. MC KENNA sur la *vraie Madame Chrysanthème* et la femme nouvelle du Japon, qui diffère totalement du portrait peint par Loti. — F.-G. AFLALO décrit la *femme sportive*, telle qu'elle se rencontre dans le roman et le théâtre anglais de nos jours, « la femme de chasse et de pêche », principalement. Il y a là d'amusantes silhouettes. — Ed. DICEY met en regard le *journalisme nouveau et ancien*, en Angleterre ; et de cette comparaison entre le passé et le présent, déduit ces conclusions que la presse anglaise (il en est du reste de même en France), tend de plus en plus à chercher sa clientèle dans les masses, au lieu de s'adresser comme autrefois aux classes, que par suite la règle devient presque générale de renoncer au journal à plus de 10 centimes, pour ne plus publier que des feuilles à un sou et même moins

cher, avec des articles courts dont toute la substance se trouve condensée dans un titre en vedette. Est-ce un bien ? L'auteur ne le croit pas et y voit la décadence progressive du journalisme. — Squire BANCROFT, en rappelant ce que fut le *théâtre anglais* dans le passé avec ses grands auteurs, Betterton, Garrick, Kean, Kemble et sa sœur, Sarah Siddons, tant d'autres jusqu'à Irving, indique ce qu'il pourrait être si l'on arrivait à fonder ce théâtre national dont il est tant question, si l'on imitait sagement ce qui existe de bon au Théâtre Français, et si enfin les grands acteurs se constituaient en une sorte de république, où les intérêts particuliers et communs seraient diligemment surveillés.

National Review (Londres).

Mai.

P. J. TROELSTRA, chef du parti socialiste ouvrier dans le Parlement néerlandais, proteste avec énergie contre les tendances attribuées à l'Allemagne de germaniser les Pays-Bas ou même de les annexer. L'indépendance néerlandaise est, dans la pensée de l'auteur, le gage de la paix européenne. Le Kaiser voudrait s'assurer la possession de la côte hollandaise pour fortifier sa position internationale et servir ses vues de politique intérieure et extérieure. Ce projet, dès sa première tentative d'essai, rendrait aussitôt la guerre inévitable. L'article de M. Troelstra aura certainement une répercussion très vive en Hollande et y enrayera les pourparlers que l'on prétend avoir eu lieu au sujet de certaines colonies néerlandaises, dont à Berlin on espérait obtenir la cession.

Westminster Review (Londres).

Mai.

Hubert READE démontre que les succès du Japon dans sa lutte gi-

gantesque avec la Russie ne sont pas dus uniquement à la supériorité de son organisation militaire, mais aussi à son développement agricole qui lui fournit des ressources considérables. Et, à ce propos, l'auteur fournit des détails insoupçonnés sur le collège d'agriculture de Sapporo, capitale du gouvernement de Hokkaido (Yezo et ses dépendances). Fondée en 1876, cette école où l'on étudie à fond non seulement tout ce qui concerne la culture du sol, mais aussi tout ce qui se rattache à la colonisation, a contribué puissamment depuis environ trente ans à transformer un quart de l'empire japonais de désert en jardin. L'exemple a été suivi et le Japon compte aujourd'hui trente écoles publiques d'agriculture. — EMM termine une étude sur *Turgot* et con-

firme le jugement déjà plus d'une fois exprimé que si ce ministre était resté au pouvoir, la Révolution n'aurait peut-être pas eu lieu ; les changements attendus dans la vie politique et sociale se seraient peut-être opérés sans recours à la violence. Le ministère de Turgot fut, selon le mot de Condorcet, un beau rêve, et sa chute causa le désespoir de Voltaire, qui avait conscience de tout ce que l'on pouvait en attendre. Il fut le seul homme d'Etat de son temps qui comprit ce qu'il y avait à faire pour résoudre les grands problèmes de l'époque et eut le courage d'en tenter la solution pacifique. Si ses idées avaient été suivies, la France et non l'Angleterre eût recueilli tous les bénéfices des doctrines de libre-échange, de l'impôt direct, de l'autonomie locale et coloniale.

D. — Revues russes

Le temps n'est plus en Russie aux dissertations académiques sur des sujets plus ou moins abstraits et indifférents. Les événements du jour qui bouleversent de fond en comble la vie russe et les graves problèmes de demain qui préoccupent toute la nation, trouvent un vif reflet dans les pages des périodiques. Cependant la foi dans la possibilité d'une solution pacifique de la crise intérieure s'affaiblit de plus en plus. Les réformes, démenties aussitôt qu'annoncées, ne leurent plus personne. Et tout en redoutant que le changement du régime ne prenne la forme d'une révolution, tout en n'osant pas prononcer le nom, les plus modérés semble la croire inévitable, si les modifications les plus larges ne sont pas accordées dans le plus bref délai.

Laissons, d'ailleurs, la parole aux auteurs des articles.

Mir Bojy (Mars-Avril). F. BATIOUSCHKOFF signale une nouvelle phase dans *les rapports entre Russes et Polonais* et incline à croire que le rapprochement entre les deux nations pourrait se faire le plus aisément sur les bases du programme, mis récemment en avant par le parti polonais démocrate-

progressiste et formulé par l'écrivain Sieroszewski. Tout en demandant une diète à Varsovie et de vastes réformes sociales et économiques, ce parti ne manifeste pas de tendances séparatistes. En accédant à son programme, la Russie gagnerait dans la Pologne une alliée plus sûre que la France

même, puisque unie politiquement à l'empire et ayant avec celui-ci de nombreux intérêts communs. — Dans les *notes critiques*, A. B. analyse le très intéressant livre de Golowatcheff sur la Russie en Extrême-Orient. Par le seul exposé des succès réalisés par la colonisation russe en Asie, ce travail devient une condamnation éclatante de l'entreprise mandchourienne. Après cinquante ans d'occupation russe, les provinces de l'Amour, dont la superficie est d'un million de verstes carrées, ne possèdent que 175,000 colons russes, plus 60,000 hommes de troupes, soit 1 habitant sur 4 verstes carrées. L'indolence et la paresse invincible de la population russe la rendent inapte à tout travail soutenu; aussi, les colons ne surent-ils faire fructifier nulle part les richesses naturelles du pays, malgré les facilités d'acquisition des terres et les secours qui leur furent largement octroyés. Il y a plus. La culture de la terre serait entièrement délaissée, n'étaient les Chinois et les Coréens auxquels les Russes louent souvent leurs parts. Les provinces de l'Amour ont jusqu'à présent coûté à la Russie 400 millions de roubles. Depuis dix ans, 90 p. 100 de dépenses sont employées à l'entretien de l'administration, de l'armée et de la flotte. Il n'y a pas de raison pour que la culture « extensive » soit pratiquée par les Russes avec plus de science en Mandchourie que sur les bords de l'Amour. Autre point : le commerce russe qui, au dire des partisans de l'occupation, possède en Mandchourie un important débouché, y a trouvé, au contraire, la place prise et ne réussira certes pas à déloger de leur position le commerce anglais, allemand et japonais qui donnent à meilleur compte des produits supérieurs aux siens. — En nous rappelant l'approche du 40^e anniversaire de la « grande » réforme, qui valut à la Russie la

loi sur la censure actuellement en vigueur, M. LEMKE dresse un tableau éloquent de ses méfaits. Pendant l'espace de trente-neuf ans, les différents organes de la presse furent poursuivis par voie administrative 715 fois. La vente au numéro a été défendue 218 fois; la publication des journaux suspendue 153 fois et interdite définitivement 28 fois. Il faut admirer vraiment la belle vitalité de cette presse qui, malgré la répression tenace, prend un développement toujours grandissant et, — encore qu'elle n'ait que la liberté de se taire, — réussit à parler de tout. — S. RAPPAPORT passe en revue les organisations fondées en Angleterre en vue de l'éducation politique de l'électeur. — En envisageant la situation économique des juifs en Russie par rapport au capitalisme, L. KLEINBORT conclut que l'antisémitisme est intimement lié dans ce pays aux problèmes de la concurrence capitaliste. La question juive n'est point une question nationale, mais purement sociale.

Obrazowanié (Février-Mars).

L'examen des faits à l'heure présente amène A. OJGOFF à la constatation que l'effervescence des esprits a atteint son maximum de tension et que toute la société — qu'il s'agisse des intellectuels, des ouvriers ou des paysans — refuse d'endurer plus longtemps la prison des règlements administratifs où elle a étouffé jusqu'à nos jours. Les pires complications sont à craindre si le gouvernement n'apporte pas à la situation le seul remède qui puisse encore conjurer le mal.

Tout le monde, dit l'auteur, sent avec une bien douloureuse acuité l'urgence des réformes. Le gouvernement ne peut pas interpréter de deux façons les *desiderata* du pays exprimés ouvertement, courageusement; il ne peut pas ignorer que le mécontentement général se

manifeste sous la forme la plus aiguë. La représentation nationale seule peut sauver la Russie, nous donner la paix et mettre fin à la guerre intérieure. Tout retard apporté à la réalisation des vœux du peuple augmentera le mécontentement et peut provoquer une explosion. L'abîme qui sépare la bureaucratie de la société est devenu infranchissable; la chose est claire pour le pays entier et doit l'être pour le gouvernement.

Selon S. PROKOPOWITCH, *la question ouvrière en Russie* apparaît aujourd'hui comme une question d'ordre politique et ne peut pas trouver sa solution dans la voie des réformes économiques. Dans l'état actuel des choses et avec le régime existant, la situation matérielle de l'ouvrier se relie par mille liens invisibles au sort du pays entier. L'amélioration de la condition des travailleurs est en rapport direct avec le progrès économique général et le libre développement des forces productives de la nation, lequel développement exige le changement de la politique financière de l'État et la subordination de celle-ci aux intérêts essentiels du pays, en même temps que l'abandon de la politique coloniale agressive qui a précipité la Russie dans la guerre désastreuse avec le Japon et la renonciation à tous projets de nouvelles conquêtes. — N. ASCHEHOFF réclame une espèce de « mobilisation » littéraire en vue du moment historique que traverse la Russie. Les écrivains seront peut-être forcés de négliger quelque peu la beauté esthétique et la perfection de la forme pour poursuivre des tâches utilitaires et pratiques et servir le programme démocratique de la société en travail de transformation. — W. LWOFF observe, chez les critiques français et anglais, une incompréhension totale de l'œuvre de Tchekoff, qui leur paraît vouée trop exclusivement à la peinture d'une vie sans issue, immensément triste et grise.

Ils oublient ou ils ignorent que le grand écrivain vint à la maturité intellectuelle à l'époque de la plus violente réaction qui créa une atmosphère irrespirable d'oppression et de ténèbres. La réalité russe se chargeait alors d'étouffer vite dans l'âme toute velléité d'optimisme et d'annihiler la foi et l'espoir. Tchekoff s'attacha à peindre l'horreur de ce règne du passeport et de la poigne et mérita par là grandement des lettres russes. Il ne faut pas s'étonner s'il eut plus la force d'inaugurer une nouvelle période créatrice lorsque la venue d'une génération forte et hardie, décidée à engager la lutte avec le mal ambiant, annonça l'approche des jours meilleurs. — O. K Aidanowa publie une étude très documentée sur l'*instruction du peuple par le livre*. Celle-ci se poursuit de nos jours activement sur toute l'étendue de la Russie, sans toutefois donner tous les résultats souhaités. La faute en est autant au prix trop élevé de soi-disant éditions populaires qu'au manque de livres accessibles de tous points à l'intellect de la population des campagnes. Fort peu d'écrivains se sont préoccupés de donner aux masses la nourriture littéraire qui leur convient. Il faut citer au premier rang parmi eux Tolstoï qui, ayant fondé à Yasnaïa-Poliana une école dont il fut le professeur, sut s'inspirer de la pensée de ses élèves pour écrire à leur usage des récits admirables, merveilleux d'art et de vérité. Inutile d'ajouter que l' instruction du peuple par le livre est entièrement due à l'initiative privée. — Dans la *Chronique de la vie russe*, K. BOGOUTCHARSKI flétrit avec indignation le système de provocations policières qui fait, depuis quelque temps, tant de victimes. Nous lui devons les terribles actes de sauvagerie qui, pendant quatre jours, ensanglantèrent Bakou, l'incitation, à l'aide des pro-

clamations, au massacre des intellectuels, l'atroce répression exercée à Kursk, Saratov et dans d'autres villes contre la jeunesse scolaire. A Kursk, la police mobilisa toute la lie de la populace pour sévir contre les enfants inoffensifs. Les hommes embauchés par elle avouaient avoir reçu pour leur besogne un rouble par tête.

Rousskoïe Bogatstvo (Mars). Sous la rubrique *Politique*, S. YOUJAKOFF réclame à grande voix la cessation des hostilités. Si même au prix d'un million d'existences humaines et de milliards de roubles, la Russie remportait par improbable la victoire définitive sur le Japon, elle ne pourrait pas faire face aux choses matérielles et morales qui lui incomberaient du fait de l'occupation de la Mandchourie et de la pénétration éventuelle dans la Corée. Cette victoire serait sa ruine et la perte de son prestige en Europe.

L'histoire, dit-il, se chargera de faire le procès des coupables qui portent la lourde responsabilité de la politique agressive, si préjudiciable au pays, et qui, pleins d'une folle présomption, nous ont entraînés dans cette terrible catastrophe. A l'histoire d'enregistrer leurs fautes. Quant à nous, pressons-nous de les réparer, tâchons de voir clair dans la situation, renonçons aux projets de conquêtes et employons-nous à enrayer le mal. *Assurer la paix*, tel doit être l'objectif principal de notre politique. S'obstiner à la poursuite de la victoire, c'est chercher la ruine du pays et sacrifier aux ambitions guerrières ses besoins les plus essentiels. Le désastre a déjà pris des proportions colossales. Il est temps de s'arrêter.

DIONEIO analyse le livre du colonel Wellesley « *With the Russians in peace and War* », paru tout récemment. L'auteur qui, en qualité d'attaché militaire anglais séjourna pendant six ans à Saint-Petersbourg

et suivit les opérations de l'armée pendant la guerre russo-turque, note des détails intéressants sur l'organisation de celle-ci et sur la corruption de hauts gradés dans l'échelle administrative et militaire. En lisant ces pages, on voit que le gouvernement actuel n'a su éviter, dans la guerre avec le Japon, aucune des fautes du passé dont nous retrouvons à chaque pas la répétition fidèle. — W. ROSENBERG montre comment la bureaucratie s'est ingéninée, depuis l'abolition du servage, à rendre intolérable le sort de la population rurale, en imposant à celle-ci une dure tutelle administrative qui paralysait la liberté de son action et la ruina matériellement. Il est urgent que le paysan puisse jouir d'une large autonomie locale et reçoive des droits égaux à ceux de tous les citoyens de l'empire. — REUSS observe chez la *bourgeoisie allemande* une hostilité manifeste à l'endroit du mouvement libéral et libérateur qui se propage aujourd'hui par toute la Russie. Elle semble redouter que le changement de régime dans l'empire voisin ne vienne se répercuter en Allemagne et ébranler les assises de l'édifice social qui est l'œuvre glorieuse de son opportunisme rampant.

Vestnik Vospitania (Mars). J. VESELOWSKY nous entretient d'une manière fort attachante du rôle des *enfants dans la littérature contemporaine anglaise*. — En parlant de la *réorganisation de l'enseignement secondaire*, G. ROKOFF fait remarquer que celle-ci n'est guère réalisable tant que les conseils pédagogiques des lycées ne jouiront pas d'une plus grande indépendance morale. Leur situation actuelle en fait les instruments sans âme de la haute administration scolaire. — Signalons enfin la traduction de l'article de A. BINET sur les *Enfants anormaux* paru dans *La Revue*.

E. — Revues scandinaves

Dansk Tidsskrift (Copenhague.)

Avril.

Karl MORTENSEN rappelle *le roman de la vie de H. C. Andersen*, dont on vient de célébrer le centième anniversaire de naissance et qui a été le poète favori de la jeunesse scandinave, allemande et anglaise. Il était né à Odensee, dans une très pauvre maison ; son grand-père était fou, son père, un rêveur qui mourut lorsque l'enfant était âgé de 11 ans ; la mère était laiveuse et avait un passé douteux, un cercle borné, bien qu'elle ait éprouvé pour son fils un touchant amour. L'idéal du petit Andersen était de devenir garçon tailleur ou employé de bureau. A 14 ans, avec quelques thalers dans sa poche, il part pour Copenhague. Pendant trois ans il souffre de la faim. A 17 ans il entre dans une école grâce à une bourse et y reste cinq ans. Il doit à la bienfaisance, à la générosité d'étrangers ce qu'il lui faut pour soutenir son existence. Dans une lettre à son protecteur, Jonas Collin, il demande trois choses qu'il n'a osé réclamer de vive voix : une paire de souliers, car les siens sont tout usés et prennent l'eau, une nouvelle jaquette et les livres qui lui sont nécessaires pour suivre la classe de cette année-là. A 23 ans il publie son *Enfant mourant* qui a beaucoup de succès. A 33 ans il ne sait pas encore s'il aura de quoi manger et de quoi se vêtir le lendemain. — *Les effets de la guerre russo-japonaise sur l'Europe* sont très divers. Si la Russie avait triomphé, la Suède aurait vu cette victoire avec inquiétude, de même l'Angleterre, à cause des Indes. La défaite de la Russie aura-t-elle, au contraire, de graves résultats pour

le Danemark ? L'idée qu'avait le Danemark de s'appuyer sur la Russie contre l'Allemagne était une erreur. L'affaiblissement de la Russie aura pour conséquence que l'Allemagne ne développera plus avec autant d'ardeur ses armements et sa flotte. Le Danemark aura donc moins à redouter sa puissante voisine.

Ord och Bild (Stockholm.)

Mars, Avril.

Georg PAULI nous raconte en détail comment s'est formée en 1885 l'*Union des Artistes* Suédois, pour la défense de l'art libre, contre l'Académie royale et l'art officiel. Zorn, Hagborg, Larsson, Ericsson, en furent les inspirateurs. Cet art devait être proprement suédois et, en effet, c'est dans la peinture de sujets suédois que Zorn et Hagborg se sont montrés supérieurs. Ils peignent cru, à la suédoise. — Dans son article sur l'*anniversaire de H. C. Andersen*, Sophus MICHAËLIS le dépeint comme le plus grand des improvisateurs ; il avait les trois facultés qui font un poète : l'intelligence, l'imagination, le sentiment, mais peu de chacune. Comme un enfant il soufflait des bulles de savon qui jouaient dans le ciel ; lorsqu'il soufflait trop fort, elles crevaient. Il a inspiré le compositeur Enna, Lorenz Frölich si connu en France par ses illustrations de « la petite Lili ». Son influence se retrouve encore dans le style d'Herman Bang ; Björnson lui doit aussi son talent de conteur, Kielland, son ironie ; Selma Lagerlöf est une fille de la nature dont l'esprit est de la race d'Andersen.

Baudouin

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement documentaire, ne sauraient engager la responsabilité de LA REVUE. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.



Figaro (Paris) (dessin de Forain). — *Deux Pays* : Vous avez peur des gendarmes ?
— Pas pour moi ; mais pour vous, monsieur le curé.



Ull (Berlin). — Un ambassadeur étranger : M. Delcassé : Vous serez assez aimable de transmettre cette note à M. de Bulow.
— Le prince Radolin : Je ne me mêle pas de politique...



Neue Glöckner (Vienne). — Le Sultan du Maroc : Au secours ! Ils me tuent avec leurs amabilités...



Grelot (Paris). — John Bull : Eh bien, Marianne, es-tu contente d'avoir troqué le Maroc contre l'Égypte?...



L'Indiscret (Paris). — Voilà un costume que je n'aime guère pour aller en France. Ah! qui me rendra mon smoking et le Jockey-club!



Fischietto (Turin). — Le jeu des prétendants en France : Circulez, petits, et faites qu'on ne voie plus vos accoutrements grotesques sur la place de Paris...

L'Alliance franco-russe devant la caricature



Jugend (Munich).

I. — Jadis.

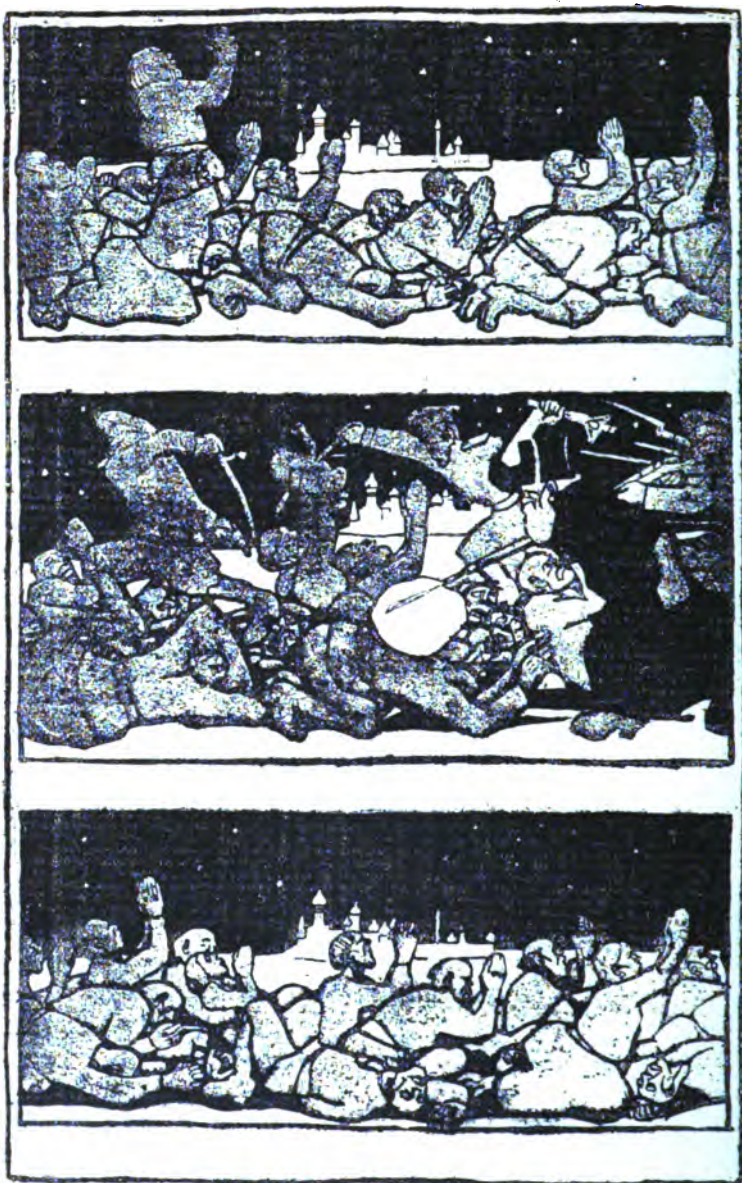
II. — Aujourd'hui.



Silhouette (Paris). — Sont-ce les Nippons qui grandissent ou les Russes qui rapetissent ?



Punch (Londres). — Encore quelques sous, ma petite, pour la dernière fois. — M^{me} France Va-t-en, ton amitié, j'en ai soupé...



Simplissimus (Munich). — Ces bons sujets russes :

I. — Ils s'agenouillent. — II. On les sabre. — III. — Ils s'agenouillent à nouveau.

Le Gérant : CH. MARGUIN.

Le Préjugé des Races

PAR

JEAN FINOT

1 Vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 318 pages.
Édition Félix Alcan.

Un extrait de la Table des matières donne une idée de l'importance de cet ouvrage, qui touche aux problèmes les plus graves de l'avenir des peuples et des races et à ceux de leur vie sociale, politique et morale. Il replace le sentiment du patriotisme sur des bases nouvelles et détruit, d'une façon définitive, la légende de nos origines aryennes, gauloises ou germaniques, la croyance en l'infériorité et la supériorité de certains peuples, etc., en un mot, le Préjugé des races.

Le tout, éclairé par la méthode scientifique et l'esprit original et indépendant qui caractérise l'auteur de la Philosophie de la Longévité (l'ouvrage de synthèse philosophique qui a eu le succès le plus retentissant dans ces dernières années) nous offre un travail d'un intérêt passionnant pour tous ceux qui se préoccupent des destinées actuelles et futures des sociétés humaines.

PRIX : 7 fr. 50 (En vente chez tous les Libraires).

Contre l'envoi d'un mandat de 7 fr. 50, l'administration de *La Revue* expédie cet ouvrage à domicile (frais d'envoi compris).

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS

| | | | |
|---|--|---|---|
| <i>Élysée Palace Hôtel</i> 102, av. Champs-Élysées | <i>G^d H^{tel} de l'Athénée</i> 15, rue Scribe | <i>Hôtel Mirabeau</i> 8, rue de la Paix | <i>Restaurant Ritz</i> 15, place Vendôme |
| <i>Hôtel Régina</i> 2, place de Rivoli | <i>Hôtel d'Albe</i> ^{av. Champs Élysées} et avenue de l'Alma. 55 | <i>Adelphi Hôtel</i> ^{Entrée 4, rue Tailbout} 22, bd des Italiens | <i>G^d Hôtel de Bade</i> 30 et 32, bd des Italiens |
| <i>Grosvenor Hôtel</i> 59, rue Pierre-Charron | <i>Hôtel Scribe</i> 1, rue Scribe | <i>Hôtel Bedford</i> 17, rue de l'Arcade | |
| <i>Hôtel Campbell</i> 45-47, aven. Friedland | <i>Hôtel Beau Site</i> 4, r. Presbourg (Etoile) | <i>Hôtel Columbia</i> 16, avenue Kléber | <i>H^{tel} des Roches-Noires</i> à Trouville |
| <i>Hôtel Malesherbes</i> 26, bd Malesherbes | <i>Hôtel Lord-Byron</i> 16, rue Lord-Byron | <i>Hôtel d'Autriche</i> 37, rue d'Hauteville | |

DIEPPE

Sur la plage, en face le Casino

Régina Palace Hôtel

Tous les comforts modernes. — Arrangements pour famille

LA BAULE

(Loire-Inférieure)

Hôtel Royal

Golf — Lawn-Tennis — Cycling
Boating — Motor Cars — Etablissement hydrothérapique

SAINT-LUNAIRE

Grand Hôtel

Situation unique au bord de la mer

Un CADEAU ÉLÉGANT, UTILE et AGRÉABLE à faire est une

Plume à réservoir "SWAN"

SA RÉPUTATION UNIVERSELLE la recommande tout particulièrement ; elle s'emploie avec toutes les encres

Catalogue franco
sur demande



Catalogue franco
sur demande

Plume à 20 francs.

Garantie à l'usage et comme qualité, est échangée si elle ne convient pas

GROS ET DETAIL :

BRENTANO'S, 37, Avenue de l'Opéra, PARIS

et dans toutes les bonnes papeteries.

AMEUBLEMENTS D'ART

Giuseppe ROSSI et Fils, de Venise

398-400, Rue Saint-Honoré. — PARIS

Envoi sur demande de Devis, Dessins et Catalogues

Dépôt des Manufactures de SIGNA (Florence) et des Verreries de la Compagnie Venise-Murano

CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
HORS CONCOURS PARIS 1900



ACIER et
VIEIL ARGENT **25 fr.**
ENVOI A L'ESSAI 10 JOURS
GARANTIE :
10 ANS

SOCIÉTÉ du CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
UNION FRANÇAISE à BESANCON
ENVOI de CATALOGUE GRATUIT de tous genres de MONTRES

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine

PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

| | |
|--------------------------|------------------------|
| ÉPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES |
| HYSTERO-ÉPILEPSIE | CRISES NERVEUSES |
| DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES |
| DIABÈTE SUCRE | INSOMNIE |
| MALADIES du CERVEAU | ÉBLOUISSEMENTS |
| et de la Moëlle Epinière | CONGESTIONS Cérébrales |
| CONVULSIONS | SPERMATORRHÉE |

Notices très importantes envoyées gratis
sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France)

DEMANDEZ PARTOUT

Le **NOUVEAU** Papier Citrate

0.70^c

JOUGLA

LA POCHETTE
(A3 feuille 18 x 10)



GRATIS

CIRCULAIRE MENSUELLE

Grandes occasions

ACHAT DE TIMBRES-POSTE

Agence de Timbrologie

59, rue de Dunkerque

PARIS

VIOLETTE IDÉALE

PARFUM NATUREL

HOUBIGANT, 19, faub. Saint-Honoré

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOARD, 10, rue des Saints-Pères. — 45210.

HERIOT-WATSON COLLEGE LIBRARY
 JUN 18 1905

LA REVUE

(ANCIENNE "REVUE DES REVUES")

Peu de mots, beaucoup d'idées ?

| | | | |
|-------|---|--|-----|
| I. | Chevalier Ivan de Shæck . | <i>En Mandchourie, avec S. A. I. le Grand-Duc Boris de Russie (I).</i> | 285 |
| II. | Alexandre Ular | <i>La Weltpolitik allemande et le monde musulman.....</i> | 296 |
| III. | Émile Faguet <i>de l'Académie française.</i> | <i>Les trois Louis XVII dans la prison du Temple.....</i> | 320 |
| IV. | Paola Lombroso | <i>La Diplomatie des enfants.....</i> | 327 |
| V. | Jean Longuet | <i>La Croissance du Socialisme aux États-Unis.....</i> | 337 |
| VI. | Jacques Bardoux | <i>La Fusion des deux aristocraties anglaises.....</i> | 346 |
| VII. | Paul Gsell | <i>M. Édouard Detaille.....</i> | 350 |
| VIII. | Un ancien Consul | <i>Le Mouvement national arabe.....</i> | 358 |
| IX. | E. Jaloux | <i>Les derniers jours de Perdita....</i> | 364 |
| X. | Gabriel Ferry | <i>La rivalité de Chateaubriand et de M. de Villèle.....</i> | 369 |
| XI. | Gabriel Trarieux | <i>Le Mouvement dramatique.....</i> | 390 |
| XII. | Élisée Reclus et Col- <i>laborateurs de " La Revue ".</i> | <i>Le Mouvement intellectuel en France et à l'étranger.....</i> | 393 |
| XIII. | Faits et Documents : | | |
| | i. | <i>Sciences et Inventions, par le D^r L. Caze.....</i> | 399 |
| | ii. | <i>Lettres et Arts, par J. de Coussanges.....</i> | 402 |
| XIV. | <i>Analyse des Revues françaises, anglaises et américaines, arméniennes, espagnoles, néerlandaises.....</i> | | 406 |
| XV. | <i>Caricatures de la Quinzaine (12 gravures).....</i> | | 425 |

N° 11. — 1^{er} Juin — IV^e Série 1905 XVI^e ANNÉE. — VOL. LVI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA. — PARIS



Service de Librairie

L'administration de *La Revue* est à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, **sans aucune augmentation de prix**, tous les ouvrages français et étrangers, de même que les abonnements aux journaux périodiques.

Emboîtage de "La Revue"

L'administration de *La Revue* met à la disposition de ses abonnés un emboîtage élégant, en carton fort, pour préserver les numéros en lecture. Cet emboîtage est surtout très utile dans les Cercles, Bibliothèques, Salles de lecture, etc., etc. Prix, 2 fr. 50 franco.

Collection complète de "LA REVUE"

Très désireuse d'être agréable à ses abonnés, l'Administration de *La Revue* met en vente un petit nombre de collections complètes de notre périodique depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} janvier 1904.

Ces collections deviendront, avec le temps, extrêmement rares et leur prix est d'ores et déjà très élevé. Nous pourrions pourtant les céder à nos abonnés à raison de 500 francs, y compris la Table générale.

P.-S. — On déduira les années 1900, 1901, 1902 et 1903 à raison de 20 francs pour ceux parmi nos abonnés qui voudraient renoncer à l'une de ces années. Mais la collection, jusqu'au 1^{er} janvier 1900, ne pourra être fractionnée, car il ne nous en reste en tout que six exemplaires.

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos abonnés et lecteurs que la Quinzaine financière est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage aucunement celle de LA REVUE.

ABONNEMENT A "LA REVUE"

Bi-Mensuelle

| | Par an | Par semestre |
|------------------------------|--------|--------------|
| Paris et la France | 24 fr. | 14 fr. |
| Étranger | 28 » | 16 » |

PRIX DU NUMÉRO

France, 1 fr. 25; Étranger, 1 fr. 50

Les abonnements à La Revue sont reçus dans les bureaux de poste du monde entier.

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

(Voir notre annonce en face des caricatures)



VISIONS DE GUERRE ⁽¹⁾

En Mandchourie, avec Son Altesse Impériale le Grand Duc Boris de Russie

I

Deuxième visite à Port-Arthur. — Service de Pâques à bord du vaisseau amiral. — Sur les batteries de la Montagne d'Or. — L'attaque de la flotte japonaise. — La catastrophe du « Petropavlosk ».

Vendredi 26 mars 1904. — Journée de pluie et de vent. Notre train, auquel on a attaché une vingtaine de fourgons vides, avance lentement, et franchit au plus dix verstes à l'heure, sur des talus peu sûrs, entamés par les eaux.

Dans l'après-midi, par une pluie battante, nous traversons la

(1) *M. le chevalier Ivan de Schæck, à l'obligeance de qui nous devons la communication des notes inédites que nous publions aujourd'hui, est attaché, depuis de longues années, à la maison de LL. A. I. le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir de Russie. Il a dirigé, autrefois, en qualité de gouverneur, l'éducation des grands-ducs Cyrille et Boris, ainsi que celle du grand-duc André, les trois fils du grand-duc Wladimir. Après avoir été, durant quelques années, secrétaire particulier de S. A. R. le duc Alfred de Saxe-Cobourg, M. de Schæck est resté attaché à la personne du grand-duc Boris de Russie, qu'il a accompagné, comme secrétaire particulier, dans le voyage que le grand-duc a accompli en 1903 autour du monde, et durant lequel le grand-duc a été précisément reçu officiellement au Japon par le Mikado. Dès le début de la guerre, le grand-duc Boris a demandé à l'empereur l'autorisation de partir pour l'armée, où il a été attaché à l'état-major du général Kou-*

région montagneuse qui s'étend entre Ta-Tché-Kiao et Vafandiane.

Les torrents qui se précipitent dans les ravins inondent les parties basses des vallées, les transforment en véritables lacs. Sorties de leur lit, ces rivières roulent furieusement des eaux bourbeuses sous les frêles ponts du chemin de fer.

En arrivant à Vafandiane, nous apprenons que le pont de fer, sur lequel nous avons passé avec précaution un quart d'heure auparavant, était emporté par les flots. Il faudra plusieurs jours pour rétablir la circulation.

Port-Arthur, samedi 27 mars. — Pendant notre absence, la flotte de l'amiral Togo n'a pas donné signe de vie, et tout est tranquille à Port-Arthur. C'est la veille de Pâques. A dix heures et demie du soir, nous allons tous à bord du *Petropavlosk* pour assister à la messe de minuit. Il faut espérer que les Japonais laisseront les marins russes en paix durant ces jours de fête. Toutes les mesures ont été prises pour repousser l'ennemi s'il venait à se montrer. L'amiral Makaroff passe la nuit à bord d'un croiseur qui mouille dans la rade extérieure, tandis que plusieurs torpilleurs croisent au large, guettant l'approche de la flotte nipponne.

De puissants projecteurs électriques croisent sans discontinuer leurs feux inquisiteurs du côté de l'horizon. On dirait de mouvantes barrières lumineuses qui protègent l'entrée de la rade.

Le *Petropavlosk* est toujours à la même place, amarré contre le quai, près du *Césarévitch*. L'obscurité prête à ces deux colosses des formes fantastiques.

Vu l'absence totale d'éclairage, nous gagnons à tâtons l'entrée de l'escalier qui mène à l'entrepont.

Ici, nous sommes éblouis tout d'un coup par un déluge de clarté. Plusieurs centaines de matelots sont alignés, tenant

ropatkine. On sait comment son frère aîné, le grand-duc Cyrille, a miraculeusement échappé à la mort, lors de la catastrophe du Petropavlosk. Les journaux nous ont entretenus longuement des faits et gestes du grand-duc Boris, durant la campagne. On verra, en lisant ces notes, combien de détails ont été souvent fantaisistes. M. de Schack qui était au premier rang pour voir se dérouler les événements en Extrême-Orient, nous en donne, ici, un tableau vrai et précis, avec des détails aussi pittoresques qu'entièrement inédits. Ces quelques chapitres sont détachés, pour nos lecteurs, du volume qui doit paraître, plus tard, enrichi de nombreuses photographies. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

chacun en main un cierge allumé. Les hommes de l'équipage ont fait pour la circonstance leur toilette des grands jours et ont endossé leur meilleur uniforme. Quelques-uns d'entre eux portent fièrement sur la poitrine la croix de Saint-George, qu'ils ont reçue pour la bravoure dont ils ont fait preuve pendant le dernier combat naval. Aussitôt le prêtre arrivé, les chants commencent.

Les deux grands-ducs, le commandant du vaisseau et tous les officiers, en grande tenue, se groupent autour de l'autel. Les sabords sont hermétiquement fermés pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Bientôt la chaleur et le manque d'air deviennent si oppressants qu'un certain malaise s'empare visiblement de plusieurs des assistants.

Le prêtre officie imperturbablement, de sa belle voix sonore, et les marins qui font l'office de chantres répètent en chœur : *Kristos Vosskress*, c'est-à-dire : « Le Christ est ressuscité des morts. » Après la bénédiction finale nous passons au salon de l'amiral, où le souper de Pâques est préparé; mais les officiers sont préoccupés et touchent à peine aux grands plats de viande froide et aux gâteaux qui couvrent la table. Il n'est qu'une heure du matin et l'on peut s'attendre encore à ce que le bruit du canon vienne troubler la fête. Aussi l'entrain fit-il défaut ce soir-là.

Cette messe de Pâques avait quelque chose de lugubre. A plusieurs d'entre nous, elle fit l'effet d'un enterrement.

Port-Arthur, dimanche 28 mars. — Rien n'a rompu le silence de la nuit. Dès le matin les rues de Port-Arthur ont pris un air de fête. Des officiers, des employés en uniformes brodés vont féliciter leurs supérieurs hiérarchiques à l'occasion de Pâques. Les pousse-pousse, et les quelques rares *iswostchiks* (calèches basses) de la ville feront aujourd'hui de bonnes affaires.

Dans l'après-midi, de joyeuses bandes de matelots parcourent les rues à la recherche de quelque *traktir* (débit d'alcool) où ils trouveront de l'eau-de-vie, et dont ils ne sortiront qu'en chancelant.

Sur les 8 000 marins de l'escadre, quelques centaines seulement ont reçu la permission d'aller à terre. Les temps sont trop sérieux pour que les équipages s'en aillent en bordée.

L'amiral Makaroff vient rendre visite au grand-duc. Il est aussi de l'avis que la flotte japonaise ne tardera pas à faire une nouvelle apparition.

Port-Arthur, lundi 29 mars. — Dans la matinée, l'escadre

russe sort de Port-Arthur pour manœuvrer dans la rade extérieure. Comme il fait un temps superbe, nous montons sur la *Zolotaïa Gora*, ou *Montagne d'Or*, pour mieux observer les mouvements des bâtiments de guerre.

Avec une lunette d'approche, on distingue très bien à l'horizon les cuirassés *Petropavlosk*, *Sébastopol*, *Pobieda* et *Peresviet*, ainsi que les croiseurs *Askold*, *Novik* et *Diana*, plus une quinzaine de torpilleurs.

C'est peu de chose, si on compare à ces forces les 22 unités de combat et les 60 torpilleurs de la flotte de Togo.

La *Montagne d'Or* s'élève à plus de 400 pieds au-dessus de la mer. Un peu au-dessous de la batterie supérieure, se trouve la station des sémaphores.

Grâce à la pureté de l'air, on voit très nettement les forts construits sur les montagnes de la *Queue du Tigre*, les brûlots échoués à l'entrée de la rade, et à nos pieds, du côté de l'est, le bassin du port et toute la vieille ville.

L'officier d'artillerie qui commande la batterie nous explique le tir des différentes pièces, et leur efficacité pour la défense de la rade.

Au-dessous de ces mortiers de siège, à mi-hauteur de la colline, se trouve la fameuse batterie électrique, armée de canons cannés, si appréhendée des vaisseaux japonais à cause de son tir, qui porte jusqu'à dix verstes, et même au delà.

A plusieurs reprises, déjà, la flotte japonaise a concentré son feu sur cette batterie, sans réussir à la détruire, mais les traces des obus sont visibles tout autour.

Avant de redescendre la montagne, le grand-duc entre, pour y prendre une tasse de thé, dans la casemate, ou demeure des officiers. Ces officiers ont un service très dur depuis deux mois, étant jour et nuit sur le qui-vive.

Port-Arthur, mardi 30 mars. — La nuit s'est encore passée sans alerte. Temps superbe, comme la veille.

Le capitaine Krone, de la canonnière russe *Mandchouria*, saisie à Shanghai, a échappé à la surveillance des Anglais, et après un voyage riche en péripéties de toutes espèces, il a réussi, grâce à son déguisement et à une connaissance parfaite de la langue anglaise, à atteindre Port-Arthur, par la voie de Tientsin et d'In-Kéou. Il raconte que les Allemands et les Autrichiens sont très bien disposés envers les marins russes, tandis que les Anglais se prononcent ouvertement en faveur des Japonais, tout

en ayant légèrement honte de leur alliance avec ce peuple de race jaune.

Au dire des Chinois, la flotte japonaise serait à 60 milles de Port-Arthur, à l'abri de l'île de Nan-Chan-San-Dao.

Cela n'empêche pas la musique militaire de donner un concert au jardin de la ville, devant un nombreux public de promeneurs.

A huit heures du soir, nous allons tous au club des officiers de marine, où le lieutenant Coubé, aide de camp du grand-duc Cyrille, a organisé un dîner en l'honneur du grand-duc Boris, avec lequel il est également lié d'une ancienne amitié. Coubé, très en train comme toujours, nous chante quelques chansons amusantes de son répertoire parisien, tandis que Lvoff l'accompagne sur le piano. Cette petite fête se prolonge gaiement jusqu'à onze heures et demie du soir. A minuit, tous les officiers de marine, sans exception, doivent être rentrés à bord de leur bateau.

En sortant, je vis que Coubé insistait pour qu'on lui présentât séance tenante la note à régler. Le restaurateur trouvait que rien ne pressait, et qu'il serait assez tôt d'y penser le lendemain.

— En temps de guerre, mon ami, lui dit Coubé en riant, je ne te conseille pas de faire crédit, car tu ne peux pas savoir si demain nous serons encore en vie.

Pauvre Coubé! c'était, en effet, sa dernière soirée. Nous ne devons plus le revoir.

Nous sortons dans l'obscurité complète, et descendons à tâtons l'étroite ruelle qui mène du côté du port.

Le grand-duc Cyrille et Coubé rentrent à bord du *Petro-pavlosk*. Il se pourrait bien, cette fois-ci, que la nuit ne s'écoulât pas sans coups de canon.

Les officiers disent que l'amiral Makaroff a fait sortir une flottille de huit torpilleurs, avec ordre de chercher la flotte ennemie et, si possible, de l'attaquer par surprise.

Port-Arthur, mercredi 31 mars. — A cinq heures et demie du matin, nous sommes réveillés par une canonnade nourrie, qui se fait entendre du côté de la mer.

Est-ce que la flottille de torpilleurs, sortie hier soir du port, aurait rencontré et attaqué la flotte japonaise?

Le grand-duc Boris, le prince Karageorgevitch, Demidoff et Lvoff, habillés à la hâte, se disposent à se rendre sur la batterie supérieure de la Montagne d'Or, pour observer le combat naval.

Le général Stoessel a promis d'envoyer des chevaux de selle à la première alerte.

En attendant, le grand-duc Boris s'achemine à pied du côté

du port, et passe sur le quai au moment où le *Petropavlosk* s'apprête à lever l'ancre. Le prince Karageorgevitch propose au grand-duc de monter à bord du cuirassé; mais Demidoff l'en dissuade. Au même instant, les chevaux arrivèrent, et le grand-duc Boris, ainsi que ses compagnons, partirent au galop dans la direction de la Montagne d'Or.

Notre chef de train, l'ingénieur Besradetsky, me prévient qu'au premier obus qui tombera dans la rade, il sera obligé de retirer le train sur la ligne, à deux verstes de la gare, parce que la place où il se trouve maintenant, grande ouverte sur la passe, serait, en cas de bombardement, trop exposée aux projectiles de l'ennemi. En attendant, nous grimpons ensemble sur la montagne qui domine la gare, et du sommet de laquelle on jouit d'une vue étendue sur la mer.

Là, une centaine de spectateurs, accourus de diverses parties de la ville, observent l'horizon. Avec une longue-vue, on distingue parfaitement les péripéties du combat. Le bruit court qu'un torpilleur russe, le *Bestrachnyi*, a été coulé.

Dans ce moment, le croiseur *Bayan*, sorti le premier de la rade, est aux prises avec plusieurs bâtiments japonais, à six ou huit verstes au large. Il se défend vaillamment, tout en se retirant devant ses adversaires, et en se rapprochant de la côte. On aperçoit successivement trois, cinq, puis huit vaisseaux japonais. Pendant ce temps, l'escadre russe composée de quatre cuirassés, de trois croiseurs-protégés, et d'une dizaine de torpilleurs, est sortie de la rade pour se porter au-devant de l'ennemi. Mais l'amiral japonais ne veut pas risquer ses vaisseaux en les exposant au feu des puissantes batteries de la côte, et à l'approche de la flotte russe, il fait mine de s'éloigner. Alors le *Bayan* fait volte-face, et bravant le feu des bâtiments ennemis, il se lance à son tour à leur poursuite. C'est un tableau superbe. Le *Peresviet* prend aussi une part active à la bataille. Bientôt la canonnade se ralentit, la flotte japonaise s'est éloignée, et l'escadre russe se rapproche de la côte. Plusieurs torpilleurs et un cuirassé ont déjà franchi le goulot étroit qui sert d'entrée à la rade intérieure.

C'est à ce moment que le *Petropavlosk*, à bord duquel se trouvaient l'amiral Makaroff, le grand-duc Cyrille, et tout l'état-major, au lieu de rentrer dans le port, vira de tribord, et disparut à nos yeux derrière la Montagne d'Or.

Croyant la bataille terminée, je redescends la montagne, et je rentre tranquillement dans notre train. Il était huit heures du matin. Au bout d'un quart d'heure, les canons se font de nouveau entendre et, cette fois-ci, la canonnade serait plus rapprochée.

Bientôt, les forts de la Montagne d'Or et de la « Queue du Tigre » ouvrent le feu. Que se passe-t-il? La flotte japonaise serait-elle revenue à l'attaque?

Je m'apprête à retourner sur la montagne, à mon poste d'observation, quand le domestique cosaque du grand-duc vient m'annoncer, avec consternation, qu'il est arrivé un malheur au *Petropavlosk*. Le bruit court qu'il a coulé bas. Je me refuse à croire à un pareil désastre.

Au même instant, nos cavaliers arrivent à grand trot sur la route, dans un nuage de poussière. Je lis sur leurs visages qu'il s'est passé quelque chose de terrible.

Le grand-duc Boris est bouleversé, en proie à la plus douloureuse émotion. « Nous venons d'être témoins d'une horrible catastrophe, me dit-il en descendant de cheval. Mon pauvre frère a certainement péri; je n'ai aucun espoir qu'il ait pu se sauver. Personne, non, personne n'a dû échapper, car le vaisseau a été englouti en moins de deux minutes. »

Demidoff est blême; lui aussi craint que tout l'équipage du cuirassé n'ait disparu dans les flots.

Le grand-duc se retire dans son compartiment. Nous évitons de troubler son recueillement.

En attendant, la canonnade gronde de plus belle. Après l'explosion et la disparition du *Petropavlosk*, la flotte japonaise, forte de 16 unités, revient à la charge, et, s'avancant à toute vapeur jusqu'à cinq ou six verstes de la côte, elle dirige son tir sur les bâtiments russes qui rentraient au port en ripostant de leur mieux. Nous étions montés, le prince Karageorgevitch et moi, sur la colline avoisinant la gare. D'ici, nous vîmes fort bien les boulets japonais tomber près des vaisseaux russes, à l'entrée de la passe.

Le cuirassé *Pobieda* rentrait, fortement avarié, le flanc incliné, et plongeant de l'avant d'une façon inquiétante. Il avait, lui aussi, touché une mine. Plusieurs bâtiments russes tiraient continuellement dans l'eau, à courte distance.

— Vous voyez, me dit le prince Karageorgevitch, qu'ils croient à la présence de bateaux sous-marins japonais, et qu'ils cherchent de cette façon à se préserver de leurs attaques; mais ils se trompent. Les Japonais n'en ont pas, et c'est bien une mine qui a fait sombrer le *Petropavlosk*. Reste à savoir s'il est tombé sur une mine russe, que les courants d'eau ont peut-être déplacée et emportée au large, ou s'il a été détruit par une mine que les Japonais ont réussi à placer de nuit, près de la côte. Il faut s'attendre maintenant à un bombardement général de la ville.

Nous redescendons à la gare, car notre train manœuvre déjà pour se mettre à l'abri des obus.

Demidoff me fait une description émouvante du sinistre dont il a été témoin depuis les batteries de la Montagne d'Or.

Quand l'escadre se disposa à rentrer au port, le *Petropavlosk* vint se placer en face de nous, à environ deux verstes du pied de la montagne. Nous suivons attentivement sa manœuvre. Elle étonne du reste les officiers d'artillerie de la batterie, qui craignent que le bâtiment ne s'approche trop des mines posées dans ces parages. Quelques instants après, une fumée apparaît à l'avant du *Petropavlosk*. Les yeux de tous les spectateurs se fixaient sur le cuirassé, dont la proue s'enfonçait graduellement dans la mer. En même temps, le navire s'inclinait du côté droit. Tout à coup, l'on vit comme une explosion à bord, un immense jet de flammes; et le colosse disparut dans les flots, ne laissant à sa place qu'une tache noire et un nuage de fumée, bientôt dispersé par la brise. La mer s'était aussitôt refermée, en bouillonnant, sur l'immense navire, qui avait sombré en moins de deux minutes, engloutissant près de sept cents vies de marins. Quelques minutes après, du haut de la colline, on aurait en vain cherché sur la surface des ondes, la plus petite trace de cet effroyable sinistre.

Le grand-duc Boris est en proie à une terrible angoisse. S'il n'avait vu de ses propres yeux la disparition du *Petropavlosk*, disparition presque invraisemblable, tellement elle avait été subite, stupéfiante, il lui serait plus facile de nourrir encore l'espoir que son frère puisse avoir la vie sauve.

Sur ces entrefaites, le lieutenant Stael, une ancienne connaissance du grand-duc, accourt le long de la voie, vers notre train.

Karageorgevitch, Demidoff et moi, nous nous précipitons à sa rencontre. Il nous dit qu'il suppose que le grand-duc Cyrille avait changé de bateau et se trouvait avec l'amiral Witheft, ce qui nous fit l'effet d'être une histoire inventée pour préparer le grand-duc Boris à la douloureuse réalité.

Mais voici un deuxième messenger, un aspirant de marine, qui arrive en toute hâte annoncer que le grand-duc Cyrille a été recueilli vivant à bord d'un torpilleur. Il ajoute que le grand-duc est contusionné, et qu'un médecin de la marine est en train de lui donner les premiers soins. Le grand-duc Boris, encore sous l'impression de ce qu'il a vu du haut de la batterie, demande à l'aspirant sa parole d'honneur que son frère est vraiment sauvé. Nous rendons grâce au Ciel d'avoir accompli ce miracle.

Le grand-duc Boris saute dans une voiture pour chercher son frère à bord du torpilleur. Il le ramène bientôt, accompagné du médecin en chef du port. Le grand-duc Cyrille fait peine à voir, avec sa figure noircie, les sourcils et le nez brûlés. Littéralement à bout de forces, soutenu par son frère et Demidoff, il gagne péniblement le compartiment qui lui a été préparé dans notre wagon. On lit sur ses traits défaits, on voit à son expression d'épuisement total, au prix de quels efforts surhumains il a réussi à sortir vivant des eaux tourbillonnantes.

A une tension de toutes ses forces musculaires durant sa lutte avec les éléments liquides, a succédé un grand abattement physique, mais ses nerfs surexcités ne lui laissent aucun repos. Il a continuellement devant les yeux les scènes horribles dont il a été témoin durant l'agonie du *Petro-pavlosk*.

Quand la première explosion se produisit, l'amiral Makaroff et les officiers de son état-major étaient sur la passerelle, du côté gauche. Le grand-duc Cyrille était seul, plus avant, à droite. A la seconde explosion, il faillit tomber. Les cheminées s'abattirent avec un fracas effroyable sur le pont, qui ruissela du sang des malheureux qu'elles avaient écrasés dans leur chute.

Le grand-duc Cyrille, après une seconde de stupeur bien naturelle, comprit que la mine, en faisant explosion, avait communiqué le feu à toutes les munitions du bord. Il s'élança en courant du côté gauche de la passerelle, trébucha sur le cadavre de l'amiral Molass, dont il vit la tête horriblement mutilée, sauta par-dessus les gardes-fous, se suspendit quelques secondes dans les airs, et se laissa tomber dans l'eau. Entraîné par les courants à une grande profondeur, le grand-duc, croyant sa fin prochaine fit, sous l'eau, le signe de la croix, puis, rassemblant toutes ses forces pour une lutte suprême, il se mit à nager vigoureusement, quoique gêné par ses lourds vêtements.

Quand il réussit à regagner la surface de l'eau, la Providence voulut qu'il trouvât une épave flottante, à laquelle il put se cramponner.

Le grand-duc ne se souvient pas au juste combien de temps il resta ainsi dans l'eau glaciale, entre la vie et la mort.

Dans de pareils moments, les minutes paraissent des heures. Un premier torpilleur passa à quelques cents mètres sans entendre ses cris de détresse. Un deuxième torpilleur arriva bientôt sur le lieu du sinistre, aperçut le naufragé et se porta à son secours.

Quant à l'amiral Makaroff, le grand-duc Cyrille se souvient très bien de l'avoir encore entendu commander, du haut de la passerelle, de fermer les cloisons étanches, puis il le vit se prendre la tête d'un geste de désespoir, et se débarrasser brusquement de son paletot.

Le peintre Vereschchaguine, le capitaine de la *Mandchouria*, Krone, qui avait échappé à tant de péils et de risques en venant de Shanghai; le commandant du *Césarévitch*, se trouvaient tous, occasionnellement, à bord du *Petropavlosk*, et ne sont sans doute plus de ce monde. Jusqu'ici, on sait seulement que le commandant Iakovleff, quatre officiers et une cinquantaine de matelots ont été sauvés.

Le grand-duc Cyrille est inconsolable de la perte de son aide de camp et camarade, le lieutenant Coubé. Il suppose que ce dernier était au carré des officiers, au moment de la catastrophe.

En ville, la consternation est non moins grande que dans le monde de la marine. L'amiral prince Ouchtomsky, étant l'aîné des amiraux survivants, a pris le commandement de l'escadre, en attendant l'arrivée du vice-roi, dont le départ est annoncé de Moukden.

Le médecin insiste pour que le grand-duc Cyrille, dont l'état ne laisse pas que d'être inquiétant, quitte Port-Arthur le plus tôt possible. Il fut décidé que nous repartirions dans la soirée pour Liao-Yang, mais auparavant le grand-duc Cyrille voulut voir ceux de ses camarades qui étaient encore de ce monde; plusieurs d'entre eux sont grièvement blessés.

Les plus valides, le midshipman Iakovleff, et le lieutenant baron Knorring, arrivent aussitôt. Ils ont revêtu à la hâte des uniformes que des collègues leur ont prêtés, et qui sont trop grands pour leur taille. Leur entretien avec le grand-duc Cyrille est des plus touchants.

Le midshipman Iakovleff, un des plus jeunes officiers du *Petropavlosk*, est un intrépide, qui ne doute de rien. Toujours gai, il a une de ces natures heureuses, peu impressionnables, que les événements les plus tragiques ne réussissent pas à démonter. Pendant le déjeuner, tout en mangeant avec le plus grand appétit, il nous raconte comment il s'est tiré de ce terrible naufrage, sans même savoir nager!

Saura-t-on jamais la cause exacte de la disparition si rapide du *Petropavlosk* ? Diverses versions circulent à ce sujet. Il nous semble que celle qui attribue la catastrophe à l'action d'un bateau sous-marin ennemi doit être écartée *a priori*, comme étant fort invraisemblable. Plusieurs personnes nous affirment, cependant, de la façon la plus catégorique, avoir distingué très nettement à la surface des eaux le disque flotteur d'un bateau sous-marin.

Il n'est pas probable non plus que le malheur ait été causé uniquement par un accident à bord, tel qu'une explosion de la poudrière, due à une imprudence de l'équipage.

Des recherches ultérieures permettront peut-être de rétablir les faits d'une façon plus certaine. En attendant, la version suivante nous paraît se rapprocher le plus de la vérité : le *Petro-pavlosk* est tombé sur une mine russe — ou japonaise — dont l'explosion a emporté l'avant du navire. Le feu s'étant communiqué à la sainte-barbe, il en résulta une deuxième et terrible explosion qui, ouvrant les flancs du navire, le fit sombrer instantanément.

Il est bientôt cinq heures de l'après-midi. La flotte japonaise s'est éloignée, et la ville est rentrée dans le calme. Dans quelques minutes notre train va quitter Port-Arthur.

Le compartiment du peintre Vereschtchaguine reste vide. On fera apposer les scellés sur les bagages et les effets du défunt, avant de les expédier en Russie.

Le docteur Markoff, un jeune médecin de la marine, reste auprès du grand-duc Cyrille, qui est trop surexcité pour trouver dans le sommeil un repos réparateur. Les scènes de désespoir dont il a été témoin au moment de la catastrophe hantent continuellement son esprit. Le nom de Coubé revient fréquemment sur ses lèvres.

A dix heures du soir, le train interrompt sa marche en gare de Vafandiane, où nous resterons la nuit.

I. DE SCHÆCK.

(*A suivre*).

La Weltpolitik allemande

et le monde musulman

La « politique mondiale » des grandes puissances, à laquelle l'humanité doit déjà quatre guerres aussi immorales que sanglantes (l'écrasement de l'Espagne par les Etats-Unis, la conquête du Transvaal, l'expédition de Chine et la guerre russo-japonaise) non sans devoir s'attendre à d'épouvantables catastrophes à venir, est une invention allemande, sinon pour la chose, en tout cas pour le nom. Il est d'autant plus curieux que, sur les cinq puissances qui sont capables de se conformer au principe de cette politique, l'Angleterre, la France, la Russie, les Etats-Unis et l'Allemagne, ce soit précisément cette dernière qui, jusqu'à présent, s'est vue mieux que les autres à l'abri des fâcheuses conséquences que ce système de conquête ultramoderne comporte. La Weltpolitik, en effet, est par sa nature même le sport le plus dangereux qui soit. Pour cacher ses tendances éminemment antipathiques, pour celer l'idée de conquête et de domination qui la domine, l'Allemagne se pose volontiers en Cendrillon de l'Europe, se prétend lamentablement frustrée par ses rébarbatives voisines de toute occasion de se « développer naturellement » et dit à qui veut l'entendre — et surtout à ceux qui ne veulent rien savoir — qu'elle n'aspire qu'à un petit « Platz an der Sonne », une place au soleil où se prélassent ses heureuses rivales, et notamment l'Angleterre et la France. Diogène, en demandant à Alexandre de vouloir bien laisser tomber sur ses haillons quelques rayons du grand astre, n'a pas agi autrement. Et comme le souvenir du philosophe cynique survit comme modèle d'une modestie désintéressée digne de la plus haute considération, il serait souverainement injuste de ne pas s'ôter du soleil pour que l'Allemagne s'y mette. Il n'en reste pas moins vrai que le principe de la Weltpolitik allemande — laquelle diffère foncièrement de la politique coloniale — s'il rappelle le cynisme, risque fort d'évoquer les idées qui se rattachent de nos jours à ce terme d'histoire

philosophique. Il consiste, en effet, selon l'homme d'Etat russe qui s'y connaît le mieux, M. de Witte, « à se mêler avec opiniâtreté et astuce de tout ce qui ne vous regarde pas, mais regarde d'autres de très près ».

L'Angleterre au Transvaal et ailleurs, la Russie en Mandchourie, ont bien montré que tel est le cas. L'Allemagne a beaucoup mieux su rester discrète; et à peine ose-t-elle en ce moment suivre la trace de ses glorieuses devancières dans la voie de la Weltpolitik ouverte et brutale. Tradition, habileté ou impuissance, la question marocaine n'a été soulevée qu'à un moment où — il faut bien le reconnaître — la non-intervention obstinée aurait pu faire perdre à l'Allemagne, une fois pour toutes, l'occasion de s'assurer le « Platz an der Sonne » convoité. Ceux qui, en France, croient encore que les complications actuelles sont dues à un coup de tête du kaiser, oublient l'immense travail d'expansion économique et, si j'ose dire, morale, que l'Allemagne a accompli depuis une dizaine d'années, précisément pour être armée en face d'une situation internationale comme celle où l'Europe se trouve. Et ceux qui, en France, — car en Angleterre et en Allemagne on regarde plus loin, — restent sincèrement convaincus que le problème soulevé est un litige franco-allemand et n'a d'autre objet que le Maroc, ignorent sans doute la tâche générale de la Weltpolitik allemande, dans laquelle la question du Maghreb figure moins encore comme épisode que comme prétexte.

Quand Bismarck déclara dédaigneusement que toutes les questions orientales ne valaient pas les os d'un grenadier poméranien, le problème de l'hégémonie universelle, qu'il voulait solutionner au profit de l'Allemagne, n'était encore que la question de la suprématie en Europe. Depuis lors, de Bismarck à Bülow, Curzon et Witte, le monde a fait presque autant de « progrès » que de Périclès à Bismarck. La même question qui a mis aux prises Sparte et Athènes dans les limites ridiculement restreintes de la Grèce antique, s'est discutée sous Bismarck entre l'Oural et les Pyrénées. A présent, sa solution n'est plus possible qu'en faisant état de tout ce qui se trouve depuis le Kamtchatka jusqu'en Patagonie. Mais la tradition bismarckienne a été si forte en Allemagne que, pendant longtemps, elle a pu paralyser le gouvernement, lequel a compris le changement, en face du peuple qui n'a pas voulu s'en rendre compte. Cependant, deux ordres de faits sont venus peu à peu lui imposer le bien fondé de la Weltpolitik. D'une part, l'industrialisation rapide du pays réclamait impérieusement de nouveaux débouchés. D'autre part, la chance

de trouver de nouveaux débouchés diminuait au fur et à mesure que les puissances coloniales, et notamment l'Angleterre et la France, agrandissaient et fermaient leurs empires d'outre-mer. L'Allemagne occupe de ce fait à peu près la même situation que l'Angleterre d'il y a cinquante ans, à cette différence près que les difficultés qu'elle a à vaincre pour s'assurer un développement aussi heureux sont infiniment plus grandes, pour ne pas dire insurmontables.

La question que l'Allemagne se pose peut se réduire pratiquement à une seule phrase : Le monde est-il assez grand pour deux Angleterre ? Si oui, il faut que ni l'Angleterre ni une autre n'empêche l'Allemagne de s'assurer un empire économique équivalent ; il faut que ni l'Angleterre ni un autre n'agrandisse encore un domaine économique au détriment des futurs besoins de l'Allemagne ; il faut surtout que, dans n'importe quelle question concernant des parties du monde non encore définitivement acquises par les rivales, l'Allemagne ait voix, et une voix dominante, au chapitre. Si non, il faut que l'empire anglais soit détruit.

Personne en Allemagne, bien entendu, n'admettra jamais que la question soit aussi simple et aussi brutale. On est trop civilisé pour poser ouvertement une question de puissance, même cinq ans après la mort de Nietzsche. Et il faut convenir qu'en dehors des réactionnaires extrêmes, qui voient dans l'Angleterre, bien davantage encore que dans la France, le porte-drapeau de la liberté politique, personne n'oserait soutenir que la déchéance de l'Angleterre soit désirable. Mais, par contre, le nombre de ceux-là croît de jour en jour qui entrent avec frayeur que la déchéance de l'Angleterre pour devenir nécessaire à l'Allemagne.

C'est cette idée générale, la conviction résignée que tôt ou tard le monde se montrera trop petit pour deux Angleterre, qu'il importe de ne pas oublier, si l'on envisage la Weltpolitik dans sa forme actuelle, pacifique, économique. L'Allemagne tâche de se créer son « empire de l'Inde » en Chine, et son « Egypte » en Mésopotamie. Elle travaille à cette tâche gigantesque — on ne peut le nier — par des procédés infiniment plus bénins jusqu'ici que ceux que l'Angleterre et la France ont suivis pour constituer leurs empires d'outre-mer. Mais — et c'est le point qui, en ce moment, peut devenir le germe des événements les plus graves — elle le fait de façon à infirmer d'avance les moyens de résistance que ses seules rivales sérieuses, l'Angleterre et, en seconde ligne, la France, pourraient, le cas échéant, lui opposer.

Abstraction faite de l'Extrême-Orient, la Weltpolitik tient en un seul mot qui découvre à la fois les ressorts des difficultés

marocaines, du gâchis balkanique, et de l'opposition anglo-allemande et franco-allemande dans l'Orient entier jusque dans l'Inde : le Panislamisme allemand.

LE PROTECTEUR DES CROYANTS

Il faut rapprocher ces idées générales de la Weltpolitik, des principes qui régissent l'activité anglaise en Orient, pour comprendre l'importance capitale que comporte l'amitié du monde musulman pour l'Allemagne. La puissance britannique du Caire à Delhi repose entièrement — comme *La Revue* l'a déjà expliqué(1) — sur les relations plus ou moins amicales que l'Angleterre peut entretenir avec le monde musulman. Et la consolidation de l'immense empire britannique qui doit s'étendre du Sahara à l'Himalaya, — que le gouvernement britannique poursuit avec autant d'adresse que d'ardeur, — n'est possible que si l'Angleterre réussit à se faire accepter par le monde musulman comme son véritable protecteur. Or, bien que l'Angleterre soit déjà actuellement la plus grande puissance musulmane, grâce à sa domination incontestée dans l'Inde et en Egypte, le véritable chef des croyants, selon les conceptions religieuses et politiques de l'islam, est et reste le khalife, le sultan. L'Angleterre a donc tout intérêt à voir l'influence de ce dernier s'effriter. Elle en est arrivée à appuyer clandestinement toutes les révoltes, toutes les vellétés d'indépendance des différents peuples qui supportent le joug turc avec malaise. Les soulèvements de plus en plus périlleux, de plus en plus néfastes à l'autorité du khalife, qui depuis des années font de la péninsule arabe le théâtre de guerres incessantes, lui font espérer qu'un jour les villes saintes de l'islam, Médine et la Mecque, échapperont à la domination du sultan. Elle a noué, en prévision de cet événement, les intrigues les plus astucieuses pour faire reconnaître le khédivé d'Egypte protecteur des lieux saints. Le sultan, croit-on, perdrait alors le reste de son autorité religieuse au profit de l'Angleterre qui dirigerait l'activité du khédivé.

Si ce plan se réalisait, l'Angleterre pourrait, en effet, attendre les machinations de ses rivaux avec une tranquillité inébranlable. Le désastre le plus formidable qui puisse s'abattre sur elle, l'insurrection de la caste musulmane dans l'Inde, se trouverait

(1) Voir *La Revue* du 1^{er} février 1905.

presque certainement conjuré. Et en même temps, l'influence anglaise en Syrie, en Asie Mineure et en Mésopotamie, voire dans la future « Egypte allemande », tuerait le glorieux avenir de l'empire allemand qui — est-il besoin de le rappeler en face de toute dénégation? — s'étendrait des deux côtés d'une artère commerciale reliant Rotterdam par Constantinople au golfe Persique.

Or l'incompatibilité des rêves allemand et anglais saute aux yeux. Si l'Angleterre a besoin de l'autorité spirituelle de *son* khédivé, non seulement pour contrecarrer la politique de ses rivaux — que ce soit d'ailleurs l'Allemand ou le Russe, — non seulement pour s'assurer l'empire continu des pays entre la Méditerranée et l'Océan indien, non seulement pour se consolider en Egypte et en Arabie, mais encore pour sauvegarder ce qu'elle possède : son merveilleux empire de l'Inde, l'Allemagne n'a qu'à assurer un maximum de puissance politique et d'autorité spirituelle à *son* sultan pour avoir droit à sa reconnaissance, pour obtenir au détriment de l'Angleterre tous les privilèges économiques qu'un autocrate puisse donner, pour devenir et pour rester maîtresse de la grande voie qui relie la Méditerranée au golfe Persique, pour diriger presque aussi souverainement que l'Angleterre en Egypte ou dans les vastes Etats feudataires de l'Inde, l'exploitation, le gouvernement économique de cette Mésopotamie qui a donné naissance aux civilisations les plus anciennes et qui, pendant des périodes millénaires, a été le plus riche grenier de grains du monde. Bien mieux, la Turquie nominale-ment indépendante, rendue forte sous la tutelle allemande, pèsera par le poids de sa nouvelle richesse, de sa nouvelle puissance militaire, de sa nouvelle autorité spirituelle, plus lourdement que jamais sur le monde musulman; l'Egypte qui se rallie à contrecœur au conquérant anglais, et surtout l'Inde musulmane qui n'est fidèle qu'au plus fort, se trouveront profondément remuées, et pour peu que le panislamisme turc (qui a échoué faute de prestige du sultan) travaillât systématiquement avec les immenses moyens que lui prêterait l'Allemagne, l'empire britannique entier pourrait être ébranlé très dangereusement, sans que l'Allemagne ait à risquer une lutte ouverte.

Il est douteux que le sultan et son système gouvernemental soient sympathiques à l'empereur d'Allemagne et à son entourage. Il est même certain que la nation allemande adopte à leur égard la même attitude de haine méprisante que les Français et les Anglais. Mais le simple énoncé des avantages énormes que l'étroite liaison de la Turquie avec l'Allemagne est susceptible

d'assurer à l'empire teuton contre l'empire anglo-saxon, suffit pour excuser l'amitié du kaiser pour le sultan rouge. La morale n'aura voix au chapitre qu'au moment où la politique mondiale aura vécu chez les Japonais aussi bien qu'en France, en Amérique et ailleurs. Et jusque-là, disent fort judicieusement les impérialistes allemands, l'influence moralisatrice et civilisatrice de la patrie de Kant aura complètement transformé la barbarie sanguinaire, le régime de la concussion, les mœurs sauvages des tribus turbulentes dans l'empire turc, par l'influence adoucissante du bien-être assuré à tous les habitants.

La thèse allemande est donc, en résumé, fort simple : il s'agit de fortifier la Turquie à tous les points de vue et par tous les moyens, d'appuyer partout la doctrine politique de l'islam selon laquelle aucun peuple musulman ne doit être gouverné par des mécréants, de prendre la direction économique des pays soumis au sultan, et d'affaiblir la position des autres puissances européennes dans leurs colonies musulmanes. Cette thèse comporte cependant un petit supplément dont l'importance se fait bien sentir actuellement. Aussi longtemps que la voie de l'Orient par Trieste ou par Salonique ne sera pas à la libre disposition de l'Allemagne, — et l'on prévoit à ce sujet une attente prolongée — il importe que la route maritime d'Allemagne au bassin oriental de la Méditerranée ne soit pas absolument à la merci des rivaux que l'on veut combattre. Par ses aspirations dans l'empire turc, par l'idée fondamentale de sa Weltpolitik, l'Allemagne est une puissance méditerranéenne au même titre que l'Angleterre, à cette seule différence près que l'empire britannique prétend déjà avoir des possessions territoriales sur les côtes turques, tandis que l'empire teuton n'y a encore que des possessions morales. La Méditerranée ne doit pas être « bouchée » à l'Allemagne. En d'autres mots, et comme Gibraltar ne compte presque plus dans les luttes à venir, il faut que la côte marocaine reste absolument neutre, à moins que l'Allemagne elle-même ne soit à même d'y établir un point d'appui.

L'importance de cette question une fois admise, l'intrusion d'une autre puissance que l'Allemagne à l'intérieur du Maroc même n'en acquiert qu'un caractère encore plus néfaste aux aspirations de la Weltpolitik. Le Maroc est, en dehors du sultanat turc, l'unique Etat souverain essentiellement musulman-sunnite ; il est beaucoup plus petit que l'empire du khalife ; il a besoin de protection plus efficace ; et si les dynasties de Constantinople et de Fez peuvent s'accuser mutuellement de n'être pas l'authentique force dirigeante de l'islam selon le Prophète, il n'en reste

pas moins que le Maroc est « terre d'islam » ; les relations spirituelles du Maroc avec les centres du monde musulman sont au moins aussi intimes que celles des musulmans de l'Inde, et certainement cent fois plus étroites que celles entre les différentes nations catholiques. Jamais l'islam n'a abandonné son dogme politique : l'unité de tous les croyants ; jamais il n'a renoncé à l'idée fondamentale que l'islam n'est pas seulement une foi, mais encore une organisation, presque une nationalité, et en tout cas une caste. Le musulman du Maroc et de l'Inde, d'Albanie et du Soudan, se trouve relié à ses frères de Turquie, de Syrie, du Hedjaz et d'Égypte par des liens quelquefois inconscients, mais qui ne remontent que trop facilement à la vie extérieure pour rappeler de très près les sentiments des Australiens ou des Canadiens pour l'Angleterre.

Si le Maroc tombe aux mains des mécréants, la répercussion sera intense dans le monde musulman entier. Si l'Allemagne permet qu'un tel événement se produise, son prestige dans le monde musulman, et avec lui le principe même de sa politique orientale, sera anéanti. Elle montrera, non seulement au sultan et à ses fonctionnaires, mais à tous les musulmans du monde entier, qu'elle est incapable de tenir ce qu'elle paraît promettre. Si elle ne peut sauver le petit Maroc, comment protégera-t-elle l'immense khalifat ? Si elle ne peut tenir tête aux Anglais et aux Français dans une question qui devrait s'arranger facilement, comment le fera-t-elle dans un problème qui intéresse immédiatement plus de cent millions de croyants ? Si elle ne sauve pas le Maroc, elle abandonne, en outre, l'entrée de la Méditerranée à ses pires rivaux ; elle renonce à son rôle de puissance méditerranéenne ; elle avoue à la face des Turcs, des Syriens, des Arabes d'Égypte et d'ailleurs, des Indiens, que la puissance de l'Angleterre et de la France est irrésistible, et elle consolide à son propre détriment la position, elle sert les visées de ceux qu'elle doit combattre.

Le problème marocain offre donc, au point de vue allemand, une importance aussi grande que le problème turc. S'il n'est qu'un à-côté de la Weltpolitik générale, ce n'en est pas moins de lui que dépend l'avenir du plan principal. L'Angleterre et la France ne paraissent pas — ou peut-être ne veulent pas — considérer ce côté de la question de détails qu'on discute en ce moment. Mais l'Allemagne a pleinement conscience de la gravité des contingences à venir ; elle la cache soigneusement, même à sa propre population, pour amortir le choc qu'un échec toujours possible ferait éprouver au prestige de ses directeurs politiques.

Mais il serait dangereux que la France et l'Angleterre se trompassent sur la question véritable. Il ne s'agit pas du Maroc, mais de la Turquie, de l'Égypte et de l'Inde. Il ne s'agit pas du maghzen, mais de l'islam. Il ne s'agit pas de Tanger, mais de la Méditerranée. Il ne s'agit pas d'un litige franco-allemand, mais de la grande question d'hégémonie pendante entre l'Allemagne et l'Angleterre; et la France, dans cet incident de détail qui forme l'écran d'une lutte formidable, n'est que l'enclume où se répercutent les coups de massue anglo-saxons et teutons.

Telle est la thèse allemande. Le gouvernement allemand, quoi qu'il dise, — et il dira le contraire, bien que je ne me base que sur les vues de ses représentants les plus autorisés — tire de sa thèse, avec une inexorable logique, l'unique conclusion possible : Il doit aller jusqu'au bout; il ne saurait reculer. Il joue son va-tout. Certes, il ne fera jamais la guerre pour le Maroc, et il n'aurait garde de la faire contre la France qui n'y peut mais. Mais il la ferait pour son « Platz an der Sonne »; il la ferait pour un empire comme celui que l'Angleterre n'a pas hésité à conquérir par des guerres effroyables qui — hélas! pour nous autres pacifistes — ont été en définitive d'un très beau rapport. Et il la ferait contre l'Angleterre — si la France ne se fait pas le bouc émissaire de sa nouvelle amie d'Outre-Manche.

Je répète que j'expose la thèse allemande; je ne la juge pas. Mais il faut bien convenir que l'Allemagne cherche à sauver la possibilité de sa Weltpolitik en Orient, son panislamisme, au moment ultime où la chance de réussite ne s'est pas entièrement évanouie. Quels sont, en effet, les résultats et quelle est la situation actuelle du panislamisme allemand?

LA PORTE DE LA MÉDITERRANÉE

Le Maroc, en tant que pays musulman, n'a attiré l'attention de l'Allemagne que depuis quelques années. Elle avait, s'il faut en croire les confidences de personnages qui ont le devoir d'être renseignés, compté sur le fanatisme des Marocains, sur les divisions intestines, en un mot sur l'impossibilité absolue de gagner la suprématie dans ce pays sans une guerre extrêmement coûteuse et peu rémunératrice, pour paralyser d'éventuelles convoitises espagnoles, françaises ou anglaises. Elle avait été confirmée dans son attitude indifférente par le traité de Madrid. Même au moment où son action ensorceleuse en Turquie prenait une enver-

gure remarquable, elle se désintéressait encore du Maroc; elle y suivait simplement le développement commercial, comme partout ailleurs, en essayant de distancer, par la simple force du travail pacifique, ses concurrents anglais et français. Son succès restait médiocre. Des quatre principaux articles d'importation (thé, sucre, bougies et cotonnades), elle n'a pu réussir à en conquérir aucun. Et ce n'est qu'aux indices manifestes des tendances monopolisatrices françaises qu'elle a commencé à étudier à fond les possibilités économiques et politiques qu'offre le pays. Peu après, la convention de Bruxelles concernant le trafic des sucres la mit, d'abord théoriquement, en état de combattre le monopole du sucre que la France détient pratiquement. En même temps, la question politique qui se soulevait fit entrevoir l'éventualité de l'établissement d'un outillage moderne et de l'exploitation de certaines richesses minérales. L'exclusion complète de l'Allemagne de ces affaires rémunératrices paraissait déjà intolérable. Le traité franco-anglo-espagnol fit le reste. L'Allemagne a vu se greffer sur la question économique, la question du prestige chez les musulmans. Elle a démêlé immédiatement les raisons qui ont amené l'Angleterre à abandonner le Maroc à la France. L'Angleterre savait, croit-elle, que l'Allemagne serait gravement atteinte dans sa politique turcophile; elle savait aussi que l'établissement de la France et de l'Espagne, à l'exclusion de l'Allemagne, sur la côte marocaine, était un coup droit contre une des idées favorites de la Weltpolitik allemande: et c'est précisément pour cela que le nouvel accord a été conclu rapidement par-dessus la tête des autres signataires de la convention de Madrid, c'est-à-dire d'une façon absolument déloyale aux yeux du gouvernement allemand.

Le coup était dur. Que le nouveau traité comporte en réalité l'incorporation totale du Maroc dans l'empire français, cela ne fait aucun doute pour l'Allemagne. La perte des « possibilités économiques » qu'elle avance actuellement comme motif de son intervention — feinte que la France semble accepter comme mobile réel avec une inconcevable incompréhension — elle s'en serait vite consolée.

Mais la perte irrémissible des Portes de la Méditerranée lui a déjà semblé infiniment plus grave. Chose étrange: on a complètement oublié en France, tandis qu'on *veut* oublier en Angleterre, la lutte homérique des presses officieuses anglaise et allemande au sujet de Tanger. L'Angleterre, il y a exactement dix ans, fit sérieusement agiter la question de savoir s'il n'y aurait pas avantage à « abandonner » la Méditerranée, à retirer sa formi-

dable escadre de Malte, et à délivrer ainsi la France, l'Italie et la Russie d'un horrible cauchemar. On avoua ingénument que jamais cette escadre ne pourrait empêcher la jonction de deux flottes françaises ou seulement couper les communications entre la France et l'Algérie. La Méditerranée aux Méditerranéens ! Le monde fut stupéfait de tant de bon sens. L'Angleterre demanda humblement — toujours par la bouche de ses plus redoutables officieux — qu'on voulût bien seulement lui permettre, vu l'insuffisance notoire de Gibraltar, d'installer un petit port pour le trop plein de ses vaisseaux, juste en face... à Tanger. On aurait dominé ainsi non seulement l'issue de la Méditerranée à Port-Saïd, mais encore l'entrée. On vit alors, non pas la presse française, mais la presse allemande faire assaut de politesse, engageant cet excellent ami John Bull, avec vivacité, à ne pas abandonner sa magnifique position de Malte, par pure modestie, pour le grotesque port marocain. C'est qu'à cette même époque, l'Allemagne elle-même, encore en excellents termes avec l'Espagne, cherchait à prendre pied au même endroit, à titre d'escale, non pas sur la route de la Méditerranée, mais sur celle de son « Allemagne américaine », le Brésil, qui, n'était cette lamentable doctrine de Monroe... Or c'est à cette même époque que la politique turcophile de l'Allemagne a pris son essor en tant que système. Il est fort utile de rappeler ces efforts restés stériles, pour faire sentir combien l'Allemagne peut être mortifiée en constatant comment l'Angleterre, selon la formule « Si moi je ne dois pas l'avoir, toi tu ne l'auras pas non plus », a voulu ruiner élégamment ses secrètes visées, en abandonnant tout à la France. Ces plaisanteries-là ne se pardonnent pas facilement.

En ce qui concerne enfin le régime français au Maroc même, l'Allemagne y voit un vilain tour du même genre. « Si les Marocains voulaient du protectorat français, évidemment, dit-elle, il faudrait s'incliner. L'Angleterre affecte d'y croire, mais elle ne sait pas seulement que le contraire est exact, elle utilise même l'échec de la politique musulmane française, pour ridiculiser en Orient la France au profit de l'Angleterre. Rappelez-vous la campagne antifrançaise du Grand-Moufti et son exploitation en Egypte et jusqu'en Tunisie (1) ; lisez, ajoute-t-elle, ce que l'Angleterre imprime en Egypte sur les sympathies des musulmans pour les Français et réciproquement. « En Algérie, l'expropriation criminelle des terres réduit les musulmans à la faim. » « Seuls les juifs sont électeurs et s'enrichissent ; les musulmans

(1) *La Revue* du 1^{er} février 1905.

restent sans droits. » « Les mœurs des musulmans sont brutalement détruites par la domination française. » « La Tunisie n'est qu'un protectorat français, mais les musulmans sont les esclaves des agents français... leur fortune décroît rapidement... les Français spolient insolemment la religion musulmane, ils volent et vendent les biens qui, selon la loi, sont inaliénables à cause de leur nature religieuse. » Ces appréciations, accompagnées d'exemples truculents, fourmillent. Et vous autres, Anglais, qui connaissez et qui exploitez l'incapacité des Français à gouverner des musulmans; qui, récemment encore, avez introduit au Maroc même les imprimés qui prétendent le prouver; vous, qui savez mieux que quiconque que la haine du Marocain contre le Français est, à cause du voisinage de l'Algérie, plus grande même que celle dont il vous honore, vous proclamez sans rire que la France seule a le droit et la capacité de civiliser le Maroc? Pas du tout. Vous avez discrédité chez les musulmans la France d'abord, et c'était relativement facile. Maintenant vous utilisez la France pour nous discréditer chez les musulmans à notre tour. C'est plus difficile, mais aussi plus important. Et vous n'hésitez pas, pour nous prouver notre impuissance à protéger un pays musulman qui vous échappe, à vous montrer le vaillant et généreux avocat de la France — jusqu'au moment où ce rôle pourra devenir dangereux. Vous espérez qu'alors, la France comme nous-mêmes, nous éprouverons d'une façon ou d'autre des déboires qui vous profiteront. »

Il est inutile de se demander si ce raisonnement de l'Allemagne est juste ou non. C'est le point de vue qui importe. Or qui oserait contester qu'étant donnés les deux coups droits portés par l'Angleterre, à propos du Maroc, à la Weltpolitik allemande, on fait absolument fausse route en mettant le conflit franco-allemand au premier plan?

Le Maroc n'est, si j'ose le dire, que le bâton que la France lance, pour le plaisir de l'Angleterre, dans les jambes du panislamisme turco-allemand.

LE KHALIFE DE BAGDAD

S'il est compréhensible que l'Angleterre emploie tous les moyens, y compris ceux qu'elle condamne avec indignation chez tout autre, pour faire trébucher l'Allemagne dans sa course vers l'hégémonie du monde musulman, il n'est pas moins vrai que l'Allemagne s'inspire actuellement pour sa Weltpolitik exacte-

ment des mêmes idées qui ont toujours guidé la politique de conquête anglo-saxonne. Si Edouard VII est Grand-Mogol, pourquoi Guillaume II ne serait-il pas quelque chose comme un Haroun-al-Rachid virtuel ? L'Allemagne soutient même, et non sans raison, qu'elle montre dans sa Weltpolitik infiniment plus de délicatesse, de courtoisie, d'esprit pacifique, que l'Angleterre dans son impérialisme. Mais si c'est vrai, la cause n'en est pas à chercher dans la supériorité de sa civilisation, mais tout simplement dans le développement tout différent de sa position en Orient. Elle se montre « honnête » et « humaine » parce qu'il lui serait impossible de faire autrement.

L'idée de diriger le panislamisme turc et de faire de la Mésopotamie une sphère allemande, n'est pas sortie toute armée de la tête de l'empereur d'Allemagne. Pourrait-elle d'ailleurs se prévaloir d'une naissance aussi jupitérienne qu'elle n'en serait pas moins restée mort-née, parce que la nation, aucunement préparée, l'aurait considérée comme une de ces velléités mégalo-manes dont elle croit Guillaume II coutumier. La politique orientale de l'Allemagne a, au contraire, suivi une évolution spontanée, presque passive, certainement naturelle. C'est par la force des choses que d'un ensemble d'agaceries diplomatiques, elle est devenue un système de Weltpolitik ; et c'est là précisément que gît le danger pour ses adversaires.

L'amitié de l'Allemagne pour la Turquie a fait, au commencement, partie du système politique de Bismarck, qui se moquait pourtant des questions asiatiques. Elle était, dès le Congrès de Berlin, un moyen d'ennuyer les deux adversaires de l'Allemagne sur l'échiquier de la politique purement européenne. Elle arrêtait la descente russe vers Constantinople, et elle infirmait le prestige français au Levant, appuyé principalement — Bismarck le croyait — sur le protectorat des catholiques. Mais à cette époque, les relations turco-allemandes n'étaient encore que purement politiques. On ne pensait même pas à l'expansion économique. Cependant l'« Homme malade » profita des bonnes dispositions de la première puissance militaire du monde, pour se guérir d'abord et avant tout de sa phtisie militaire. L'État-major allemand réorganisa l'armée turque et en fit un instrument redoutable. Quant au reste, l'Allemagne évita soigneusement d'intervenir de n'importe quelle façon dans l'activité du gouvernement turc qui ne demandait qu'à rester indépendant. Dans les questions financières, on laissa prudemment à l'Angleterre et à la France l'avantage de se rendre antipathiques. Dans les affaires des Balkans, l'Allemagne fit le mort. Dans les affaires d'Arménie, elle alla jusqu'à réprimer

des manifestations qui auraient pu assimiler aux yeux du sultan les Allemands aux Français et aux Anglais. A quelques rares exceptions près, la presse allemande fit le procès des Arméniens, vanta les qualités des Turcs, et prouva presque la nécessité des massacres. Le gouvernement condamna énergiquement les tentatives de quelques sentimentaux qui proposaient d'ouvrir des souscriptions en faveur des victimes arméniennes. Et quand éclata la guerre gréco-turque, on triompha des victoires du sultan comme de victoires allemandes, obtenues par l'Etat-major de Berlin et par les canons d'Essen. On étouffa les sympathies qu'une partie du peuple allemand montrait — par pure tradition universitaire — pour les Grecs, sous l'avalanche de démonstrations « scientifiques » qui établissaient que les Grecs modernes n'ont aucun lien racial avec les Grecs anciens, qu'ils ne sont que le produit hybride d'Albanais et de Slaves, et que, par conséquent, les Occidentaux qui, au nom d'Homère ou de Platon, vilipendent les Turcs, se couvrent d'un ineffable ridicule.

L'attitude de l'Angleterre et des Français — car la France officielle, inféodée à la Russie, ne comptait pas à Berlin — en face des événements arméniens et gréco-turcs, apparaissait aux yeux de l'Allemagne officielle comme une preuve de dispositions inamicales. L'appui que Berlin prodiguait à Constantinople s'en trouva immédiatement exalté. En même temps, les discussions ardentes, approfondies, sur le rôle général de la Turquie, lancées par la presse — infiniment supérieure à cet égard à la presse française — se répercutaient par toute l'Allemagne. Tout le monde s'intéressa soudain à l'Orient. Ce qui n'avait été jusque-là qu'un pays lointain, connu seulement pour son administration détestable, devint un empire embrassant des contrées merveilleuses non seulement par leurs traditions millénaires, mais encore par la splendeur de leurs richesses disparues. Celui qui n'a pas vécu en Allemagne à cette époque se rend difficilement compte de l'intensité du mouvement d'opinion qui, d'abord vaguement, mais avec une netteté croissante, posait la question des possibilités allemandes dans ces pays. Les nécessités économiques contribuèrent puissamment au développement de cet état d'esprit. La concurrence américaine et anglaise prenait un caractère de plus en plus dangereux pour l'avenir allemand. L'Angleterre étendait les filets de sa domination sur les quelques pays encore indemnes de son influence directe. L'empereur d'Allemagne et la « grande puissance » que constituent à côté de lui les deux formidables compagnies de navigation de Brème et de Hambourg, cherchaient littéralement sur la mappemonde les endroits où la conquête

d'un « Platz an der Sonne » serait encore possible. Ils ne pouvaient trouver que la Chine et la Turquie — des empires encore forts dont l'accaparement était d'autant plus malaisé que les autres puissances combattraient avec acharnement les visées allemandes. Néanmoins, on se lança courageusement dans l'aventure. Pour l'Orient, le rival le plus dangereux, la Russie, avait presque disparu. Mais la prudence la plus scrupuleuse n'en restait pas moins nécessaire ; tout était à craindre de l'Angleterre. Il fallait la pénétration pacifique, mais sur une autre base que celle préconisée par la Russie ou la France. La Russie, en Perse, s'efforçait à ruiner le pays pour s'en emparer quand il serait tombé dans un marasme absolu ; la France « pénètre pacifiquement » en introduisant des fonctionnaires et en usurpant l'administration : deux procédés condamnés à l'échec. L'Allemagne se basait sur le principe de l'expansion purement économique, sans corollaires politiques ou administratifs. Le commis-voyageur allemand, agent de puissance autrement fort que les consuls ou les vaisseaux français, devait fortifier l'Etat turc dans toute son indépendance, non sans assurer la suprématie économique de son Vaterland.

L'empereur annonça au monde sa volonté de poursuivre dorénavant une politique orientale systématique par un voyage sensationnel en Palestine et à Constantinople. Le prestige qu'il comptait gagner dans le monde musulman ne lui fit pas défaut. Il était le seul souverain puissant qui eût jamais montré de l'amitié pour le chef des croyants. Et il se rendit si bien compte de l'importance de ses actes qu'il évita, dans la mesure du possible, de souligner en Palestine son caractère de monarque chrétien. Il abandonna jusqu'à l'idée de faire son entrée dans Jérusalem sur une ânesse, comme le Nazaréen — décision qui a dû bien lui coûter. Il se montra partout l'ami respectueux du pouvoir turc, et ses libéralités, chose inouïe, semblaient presque favoriser les musulmans aux dépens des chrétiens.

Ce fut alors chez tous les musulmans du khalifat comme un immense soulagement. On attendait partout les bienfaits palpables de l'amitié allemande, sans même se demander en quoi ils consisteraient. Or, grande fut la stupeur quand on constata non seulement que tout restait comme avant, mais encore que l'influence allemande à Constantinople même, la participation de l'Allemagne à l'administration turque et sa représentation officielle dans le pays, diminuait au lieu d'augmenter.

Ce fut là l'habileté suprême de l'Allemagne. Sa représentation officielle et la participation d'Allemands à l'administration et au service turcs, devait être plus faible que celle des autres

puissances. « C'est très simple, m'a dit, il y a quatre ans, un très haut fonctionnaire allemand à ce sujet; dans une situation analogue, la France aurait d'abord réclamé de bonnes places pour ses bureaucrates en disponibilité; elle aurait ainsi indisposé l'administration turque, non sans montrer triomphalement au sultan qu'il sera sous peu inutile et, au monde, que la Turquie est prête à être accaparée; elle aurait ainsi préparé son porpre échec. L'Angleterre aurait tâché de contrôler souverainement les finances. Nous autres voulons le sultan réellement indépendant et le monde convaincu de notre indifférence à l'égard des affaires intérieures turques. Nous nous fions exclusivement à l'énergie de nos commerçants et de nos ingénieurs qui relèveront le niveau économique de la Turquie et, par là, lui assureront de nouvelles forces. Le reste viendra tout seul. Ce n'est que pour les grandes concessions que nous avons besoin du gouvernement turc. »

Que d'ailleurs ce système ait été suivi pour dérouter les susceptibilités anglo-françaises, ou simplement parce que l'opinion publique en Allemagne était encore hostile à l'aventure d'une action ouverte, il est certain que le Turc qui, autant que le Français, attend toute manne céleste du gouvernement, fut vivement désappointé en constatant que ni le gouvernement allemand, ni la Porte ne tirait aucune conclusion pratique de la nouvelle constellation politique. Idée plus qu'anglaise de laisser l'influence économique allemande croître spontanément! Elle n'en augmenta pas moins.

L'empire allemand, officiellement, ne fit rien. Il est resté représenté quatre ou cinq fois moins puissamment que ses rivaux. Il n'a qu'une ambassade, deux consulats généraux à Constantinople et à Jérusalem, et quatre consulats, à Beyrouth, Smyrne, Salonique et Konia. Il n'a qu'un vaisseau en station au Bosphore; ses rivaux, deux. Il n'a qu'un officier dans la gendarmerie macédonienne, si antipathique au sultan, et encore s'occupe-t-il exclusivement de l'école de gendarmerie à Salonique. Il n'a que sept bureaux de postes, et le nombre des instructeurs militaires, qui était autrefois légion, n'atteint plus une douzaine.

Les employés allemands au service direct du sultan sont de même fort peu nombreux. Quelques médecins, un certain nombre d'artisans, des musiciens et deux ou trois ingénieurs, seraient manifestement incapables d'influencer la politique turque. Ils jouissent cependant de la bienveillance particulière du sultan; et le cas fameux de l'épouse du jardinier en chef qui, par vengeance, commit, un vendredi, immédiatement avant le sélamlik,

un attentat inoffensif, mais très malodorant sur l'omnipotent concussionnaire Hassan Pacha, montre que le sultan sait rire d'audaces allemandes qu'il n'admettrait jamais d'un autre côté.

L'influence allemande ne se base donc pas sur l'activité politique constante des agents du kaiser. Elle n'utilise pas davantage ce qu'on pourrait appeler la colonisation intellectuelle. Il serait, en effet, assez malaisé au gouvernement allemand qui, chez lui, veille avec soin à ne pas laisser périliter la foi protestante ou catholique, de faire en Turquie abstraction de ses principes chrétiens. L'exemple de la France lui a montré que l'école chrétienne au Levant ne travaille qu'à l'encontre des sympathies musulmanes. Et rien ne lui prouve que l'école purement laïque donnerait des résultats politiques plus appréciables. Elle ouvrirait toujours une voie à l'intrusion de la mentalité occidentale dans la vie psychique musulmane. Et comme l'Allemagne doit l'amitié turque précisément à l'opposition qu'elle a toujours faite aux tentatives « civilisatrices » françaises et anglaises, elle évite de répéter ce qu'elle considère comme une faute chez ses rivales. Les écoles allemandes en Turquie sont donc fort peu nombreuses. Il y en a cinq à Constantinople, dont une juive; six dans le reste de la Turquie d'Europe; le chiffre total des élèves n'est que de 1 056. En Turquie d'Asie, il existe 28 écoles ayant pour langue d'enseignement l'allemand, mais dans ce chiffre figurent les écoles catholiques et juives. Les élèves sont au nombre de 2 398, dont la plupart sont d'origine orientale; un tiers seulement est d'origine indigène chrétienne. Les musulmans sont presque entièrement exclus. Il est important d'ajouter que 10 écoles seulement reçoivent directement ou indirectement des subventions officielles. L'action intellectuelle est donc nulle.

La véritable base de l'infiltration est l'action économique, comprise moins pour enrichir les Allemands que pour fortifier l'Etat turc. Le commerce allemand fait certes des progrès prodigieux, mais il est loin de prédominer. On l'a laissé à l'initiative privée, et l'on réserve l'appui officiel exclusivement aux entreprises de vaste envergure qui, plus tard, faciliteront les efforts des commerçants dans leur ensemble, non sans, en même temps, augmenter la force de résistance du sultan contre des catastrophes financières et politiques.

LE TRANSMÉSOPOTAMIEN

La plus grande de ces entreprises, la colonne vertébrale à la fois de la Turquie rénovée et de la sphère allemande future, est le chemin de fer de Bagdad qui, à présent, fonctionne déjà entre Constantinople et Erégli. L'influence bienfaisante de cette ligne se manifeste déjà actuellement de la façon la plus évidente. Bien que le directeur de l'exploitation, M. Huguenin, ne soit pas Allemand, mais Suisse, il n'est que trop clair que l'organisation de l'entreprise montre l'esprit allemand dans sa forme la plus pure. Le gouvernement turc, d'ailleurs, n'a pas le moindre droit de s'immiscer dans les affaires de la ligne. Il ne conserve que le devoir d'entretenir la gendarmerie aux stations. Les employés et les fonctionnaires, par contre, travaillent tout à fait à l'allemande, bien que l'immense majorité se compose d'indigènes de différentes races et religions, Turcs, Grecs, Arméniens, Syriens, qui semblent avoir complètement oublié leurs dissentiments et leur incompatibilité de caractère devant la discipline presque militaire, rendue alléchante par de bons appointements régulièrement payés. Les hommes et les uniformes sont propres; la tenue des employés est ferme et tranquille comme en Allemagne; la ponctualité du service est absolue. Les gardes-barrières eux-mêmes saluent les trains militairement.

Les employés n'ont pas droit à une retraite, mais la Compagnie a fondé une caisse de retraites spéciale qu'elle alimente en partie elle-même par des dons considérables. D'autres mesures servent à rattacher les employés à leur poste. Ainsi, par exemple, la fille d'un employé qui épouse un autre employé reçoit une dot assez coquette pour les habitudes du pays. On a voulu par là amener les employés à épouser des femmes qui sont déjà habituées à la vie des stations, qui ne s'ennuient pas trop, loin des grandes villes, et qui n'incitent pas leurs maris à chercher des occupations plus gaies. Une certaine étendue de terrain, à côté des stations, se trouve d'ailleurs gratuitement mise à la disposition des employés, qui peuvent y cultiver des légumes ou des fleurs. La Compagnie distribue même les fleurs et les graines, et elle va jusqu'à fournir aux amateurs de petits oiseaux, de magnifiques canaris.

D'aucuns se demanderont en quoi ces canaris, ces fleurs, ces jardins et ces saluts militaires peuvent être utiles à la Weltpolitik allemande. Mais ceux qui ont voyagé sur les grandes lignes de pénétration, fût-ce d'ailleurs en Egypte, en Asie Mineure, au

Turkestan ou en Sibérie, connaissent l'incroyable influence morale qu'exerce sur les populations le contraste entre ces petits paradis propres, respirant l'aise et l'ordre, et la nonchalance, la décrépitude, la saleté, la pauvreté de leur genre de vie ordinaire. Dans des pays descendus d'un passé heureux à un état de dépopulation, de marasme économique, d'indolence générale par la seule faute d'une administration incapable, l'impression bienfaisante est infiniment plus forte que, par exemple, dans l'Inde ou en Chine, où le chemin de fer ne peut rien ajouter à la prospérité immédiate de la population. Et elle augmente encore si, comme sur la ligne de Bagdad, l'exemple est donné par des indigènes qui, hier encore, se trouvaient dans la même situation que les autres, et qui, aujourd'hui, se font les apôtres convaincus de l'ordre et du travail consciencieux. Dans ces pays-là, les stations de chemin de fer sont de véritables oasis qui n'excitent pas seulement la curiosité de l'Européen, mais aussi — et c'est l'essentiel — l'intérêt des habitants. L'action civilisatrice est indirecte, lente, à peine perceptible, mais elle prend le mal à la racine. Ce qu'il s'agit, en effet, de prouver à la population, c'est que ses malheurs — et elle se trouve malheureuse — proviennent de ses habitudes de travail désordonnées, et que l'unique moyen d'améliorer sa situation morale gît dans l'exploitation rationnelle de ses capacités.

Il est bien vrai que ce système a lamentablement échoué en Sibérie, malgré les efforts surhumains de M. de Witte. Mais en Asie Mineure, la situation est toute différente, parce qu'ici le chemin de fer n'a pas d'autre but que d'intensifier la vie économique. Ce qui, en Sibérie, n'a été qu'une tâche accessoire — l'établissement d'échelons russes sur la route d'Extrême-Orient — est en Turquie l'objet principal : la fixation non pas de noyaux d'influence allemande, mais de centres économiques turcs dans un pays fertile, mais dépeuplé. La direction de la voie ne se contente pas d'offrir à la population qu'elle rencontre de bons exemples et l'occasion de se développer ; elle travaille consciemment à reconstituer le long de la ligne une nouvelle population musulmane qui deviendrait plus tard un indéterminable pilier du pouvoir turc. Elle favorise de toute façon l'immigration des musulmans de Macédoine. On pourrait croire que le gouvernement turc lui-même devrait diriger ce mouvement, dont la réussite serait pour lui de la plus haute importance. Mais il s'en est montré incapable. Les immigrants affluent tout seuls, il est vrai. Mais l'organisation de leur établissement est si défectueuse qu'ils sont, en somme, encore plus malheureux ici que là. Néanmoins

le gouvernement a pleinement conscience qu'avec l'inévitable refoulement de l'islam des Balkans, la consolidation des positions musulmanes en Asie Mineure est une condition essentielle de sa puissance future. Or rien n'aurait été plus facile que de la remplir. Les immigrants quittent généralement leurs anciennes résidences après la moisson. Ils arrivent donc dans leur nouvelle patrie en plein hiver. S'ils trouvaient là tout préparés l'abri, l'outillage et les vivres nécessaires, leur nouvelle existence naîtrait sous les plus heureux augures, car ils arrivent toujours avec quelque argent comptant. Malheureusement, les crédits que le gouvernement assigne à l'organisation de ce mouvement sont employés maladroitement, s'ils ne disparaissent pas dans la poche des fonctionnaires; ce qui fait que, très souvent, les immigrants, après avoir mangé leurs économies, se trouvent réduits à une misère atroce et ne rêvent que de retourner en Macédoine. C'est là que la direction du chemin de fer a voulu intervenir. Elle a élaboré tout un plan de colonisation; elle a offert de construire elle-même des villages entiers à proximité de la ligne, d'ouvrir de larges crédits aux immigrants et de se rembourser seulement sur les excédents des moissons à venir. Le gouvernement turc a d'abord accepté avec enthousiasme le plan de cette œuvre grandiose. Mais si grande est sa susceptibilité à l'égard des tentatives colonisatrices étrangères qu'au dernier moment, il a cru y découvrir un essai de mainmise étrangère sur la vie de ses sujets. Et il a finalement décliné l'offre pour le moment, sous prétexte qu'il ne veut pas que des chrétiens gagnent des droits à la reconnaissance des musulmans! Actuellement, le chemin de fer, et — faut-il l'ajouter? — l'Allemagne cherchent à prouver au sultan qu'il ne s'agit ni de reconnaissance ni de mainmise administrative, mais de l'intensification de la vie économique qui, de son côté, profiterait non seulement à la population, mais encore et avant tout à l'Etat directement. D'une part, en effet, les recettes du chemin de fer augmenteraient, et diminueraient d'autant les sommes à payer par l'Etat comme garantie d'intérêts. D'autre part, le système fiscal turc reposant exclusivement sur les douanes, les taxes foncières et les octrois, chaque hectare de terrain cultivé de plus, chaque ballot de coton introduit, chaque livre de sel ou de tabac consommée en plus par une population moins malheureuse, comporteraient un gain immédiat pour l'Etat. Et comme ce sont uniquement les difficultés financières qui minent la puissance de la Turquie, on contribuerait directement à renforcer l'autorité du sultan en organisant la colonisation sur une base rationnelle. Or, bien que le sultan hésite encore à charger explici-

tement les « étrangers » de l'œuvre de colonisation, les complications qui le menacent de toute part paraissent déjà l'amener à laisser toute liberté à ceux qui prétendent vouloir le sauver. Et pourtant, le caractère politique de cette entreprise saute aux yeux.

Il ne se manifestera pleinement qu'avec la continuation de la ligne à travers la Mésopotamie. Le tronçon achevé à lui seul montre déjà qu'il s'agit d'une ligne politique autrement forte que, par exemple, le Transsibérien. L'ingénieur allemand Mackensen avec son état-major international a établi la ligne selon les principes allemands. Les traverses sont peu espacées et elles sont en fer (poids : 58^{kg},3 ; distance : 0^m,80). Les rails, eux aussi, sont autrement forts qu'en Sibérie (longueur : 12 mètres ; poids : 37^{kg},25 par mètre). En un mot, la voie est construite pour admettre la circulation de trains lourds jusqu'à la vitesse de 120 kilomètres par heure. Les ponts sont très forts, les bâtiments solides. Partout l'on constate la présence de dispositions spéciales (sur le modèle allemand) pour l'embarquement de chevaux et de canons. Et les tronçons qui restent à construire offriront les mêmes particularités.

Or, et c'est là une remarque digne du plus grand intérêt, les ouvriers qui ont travaillé à l'établissement de cette ligne ont été recrutés dans les peuplades les plus diverses ; Kurdes, Arméniens, Turcs et autres ne se sont pas seulement montrés absolument aptes au travail qu'on leur demandait, mais, après une très courte période de mésintelligence manifeste, ont vécu côte à côte sur le pied le plus amical dès qu'ils ont vu que nul n'était, à cause de sa race ou de sa religion, désavantagé vis-à-vis des autres. L'Allemagne en a tiré un argument qui pèse fort sur le sultan : elle en conclut, en effet, que les désastreux dissentiments religieux et nationaux qui déchirent et affaiblissent le pays disparaîtraient comme par enchantement, dès que les peuples trouveront du travail productif et des gains sûrs. Bien entendu, le chemin de fer serait l'instrument le plus indiqué pour arriver à ce résultat !

À côté de la force turque, cependant, l'intérêt allemand n'est pas oublié. Le prolongement de la voie par Bagdad à Barsa, et enfin à Kouéyt sur le golfe Persique, n'aura pas seulement pour la Turquie une importance primordiale stratégique et, par là même, morale ; elle rendra aussi l'Allemagne maîtresse des richesses virtuelles que cachent les pays parcourus, et de la principale voie à l'océan Indien.

Les longues résistances de la Russie et de l'Angleterre ont pu

retarder l'exécution de l'œuvre. Elles ne peuvent l'empêcher. La Russie, en effet, ne compte plus actuellement, et l'amitié intéressée que lui montre l'Allemagne trouvera sa juste récompense dans l'appui que la Russie donnera dorénavant à l'entreprise éminemment antianglaise. Quant à l'Angleterre, elle a, par obstination, fait une faute immense en refusant sa participation à la construction du Transmésopotamien. En y gardant une part de direction, elle aurait pu en quelque sorte « canaliser » les avantages à obtenir. En s'y opposant, elle s'est avouée l'irréductible ennemie de l'Allemagne.

Le peuple allemand, qui est, au fond, hostile à la politique d'expansion et qui se refuse à voir dans le panislamisme turc protégé par l'Allemagne un des gages les plus importants de son avenir, a dû être amené à considérer la « Mésopotamie allemande » comme un idéal souhaitable, par une propagande aussi adroite que curieuse. Les questions philosophiques et historiques intéressent les classes moyennes en Allemagne à un degré qui stupéfierait le Parisien. Guillaume II a admirablement joué de cette curiosité scientifique. Il a fait revivre l'ancienne Mésopotamie devant son peuple. Il a évité d'insister sur le régime turc. Il ne s'est pas attaché à faire démontrer que la Mésopotamie au VI^e siècle encore a produit presque autant de blé que l'Allemagne contemporaine et qu'avec la réparation des vieux canaux d'irrigation, il peut en être de même dans un avenir rapproché. Il a recouru à la critique biblique et à l'histoire assyrienne pour gagner les Allemands à sa Weltpolitik. L'assyriologue est en Allemagne l'agent le plus puissant du panislamisme. Les travaux et les conférences du professeur Delitzsch sur les attaches bibliques avec l'Assyrie et sur le développement de la civilisation mésopotamienne, ont été infiniment utiles en ce sens. Des noms comme celui de Hammourabi, que le Français instruit lui-même ignore généralement, sont sur toutes les lèvres en Allemagne. A la place de romans-feuilletons ineptes, les grands journaux allemands offrent à leurs lecteurs la vulgarisation intelligente de l'assyriologie. L'« histoire d'une maison de banque il y a 4 000 ans », « Un épicier assyrien », des études plaisantes sur la législation de Hammourabi, une infinité de sujets analogues ont familiarisé le peuple allemand avec la Mésopotamie. A la fin, il s'y est très sincèrement intéressé. Et il n'est peut-être plus loin de la considérer comme une espèce de patrimoine intellectuel. De là à comprendre et à appuyer un système politique, il n'y a qu'un pas que des circonstances spéciales peuvent lui faire franchir inconsciemment.

LE PANISLAMISME TURCO-ALLEMAND

Il importe de souligner que cette double action, en Turquie et en Allemagne, pour la suprématie allemande entre le Bosphore et le golfe Persique, ne comporte sincèrement aucune visée territoriale. L'empire turc, au contraire, doit être plus fort et plus riche que jamais pour être utile à l'Allemagne; il doit plus que jamais dominer le monde musulman, ne fût-ce que pour arrêter le développement prodigieux de la puissance anglaise.

La seconde grande œuvre allemande en Turquie n'a pas d'autre but. Le chemin de fer de Damas à la Mecque ne saurait, comme le Transmésopotamien, promettre à l'Allemagne une augmentation de prestige ou des avantages économiques directs. C'est l'artère du panislamisme par excellence. C'est une œuvre nationale turque, une œuvre de politique musulmane, si j'ose dire, la phénoménalisation palpable de la doctrine politique de l'islam : l'unité des musulmans sous un seul chef, le khalife. C'est aussi l'œuvre dont la réussite complète serait un coup mortel pour le panislamisme britannique, pour l'empire hypothétique de lord Curzon, pour la prédominance anglaise en Orient en général. Or, il importe de constater que l'idée de cette entreprise audacieuse a été apportée au sultan, ou plutôt d'abord à Izzet-Pacha, toute faite par l'Allemagne. Le représentant de l'Allemagne dans la commission de la Dette Publique, M. Testa, s'est spécialement occupé de ce projet. L'Allemagne, cependant, tenait à ce que son exécution conservât un caractère nettement turc et purement musulman. Elle se borna à accorder ses conseils techniques et à recommander l'ingénieur Meissner pour la construction de la ligne. L'idée de construire plus de 2 000 kilomètres de voie ferrée, pour la majeure partie à travers des déserts sablonneux et des contrées habitées par des Bédouins presque totalement indépendants, ne souriait guère au premier moment au gouvernement turc. Mais les avantages moraux et financiers semblaient immenses. Les pèlerinages aux lieux saints, qui, plus que n'importe quoi, maintiennent le contact entre les musulmans de pays différents et font revivre le principe de l'unité politique des croyants, se trouveraient non seulement facilités, mais encore dirigés en quelque sorte par le khalife lui-même. Le trafic énorme qu'ils comporteraient serait d'une utilité évidente pour le Trésor. Le monde musulman se trouverait de nouveau spirituellement centralisé par le sultan.

Le gouvernement turc, comprenant bien pourquoi l'Allemagne

ne pouvait financer l'entreprise, fit un appel pressant à la générosité des croyants. Chose inouïe, des capitaux énormes affluèrent de toute part; et, chose encore plus extraordinaire, ils furent administrés honnêtement. L'Allemagne ne l'appuyait qu'en ne s'opposant pas dans l'administration de la Dette Publique à l'introduction d'un nouvel impôt, du « timbre pour le Hedjaz », contre laquelle les autres puissances protestaient énergiquement, mais, bien entendu, sans résultat. Le chemin de fer de la Mecque trouva ainsi une source de subvention d'un débit régulier. On travailla avec fièvre; en automne 1904 déjà, les premiers cinquante kilomètres, de Damas à Maan, furent inaugurés. Et si, comme on l'espère à Constantinople et à Berlin, la ligne entière, jusqu'à Djeddah, le port de la Mecque sur la mer Rouge, pouvait être achevée sous la direction énergique d'Izzet Pacha, avant 1907, le panislamisme turco-allemand remporterait une victoire décisive sur la politique mondiale de la Grande-Bretagne.

La réconciliation imminente du sultan de Constantinople avec le sultan du Maroc achève de caractériser ce puissant développement de la réorganisation intérieure du monde musulman. Tandis que la France au Maroc et l'Angleterre en Arabie continuent à miner l'autonomie de l'islam, représentée par l'autorité politique et religieuse de ces deux souverains, l'Allemagne, par la bouche de son plus habile diplomate, l'ambassadeur Marschall von Bieberstein, a réussi à convaincre le khalife de la nécessité de sacrifier une parcelle de son orgueil sur l'autel de l'unité musulmane. Il enverra une mission spéciale à celui-là même qui s'appelle Emir des Croyants comme lui, et qui n'a cessé de le stigmatiser comme usurpateur. En face du danger anglo-français commun, les deux seuls souverains musulmans encore indépendants se donnent la main sous les auspices de l'Allemagne, affirmant ainsi que de Marrakesch à Basra une seule idée doit de nouveau animer l'islam comme du temps d'Arouon-le-Magnifique : la défense contre les mécréants...

Certes, les faits qui viennent d'être exposés montrent la grandeur de la tâche que l'Allemagne s'est imposée, et l'habileté dont elle fait preuve pour la réaliser dans des circonstances extrêmement difficiles; mais ils font en même temps sentir que c'est, à l'heure actuelle, l'ultime moment où la Weltpolitik peut être sauvée d'un échec absolu. L'incompatibilité des entreprises allemandes et anglaises se manifeste tous les jours plus nettement. L'Angleterre a donné sa réponse à la question de principe que l'Allemagne s'est posée : Le monde n'est pas assez grand pour deux empires comme l'empire britannique. Elle combat avec une

ardeur de plus en plus dangereuse les aspirations de l'Allemagne dans le monde musulman. A son point de vue, elle a certainement raison. Mais l'Allemagne n'a pas plus tort qu'elle. Tous les jours elle voit chanceler plus désastreusement l'édifice de ses rêves sous les coups de sappe que l'Angleterre lui porte sans ménagement : La perte des Portes de la Méditerranée est presque un fait accompli ; l'exclusion du Maroc avec sa conséquence immédiate, la perte du prestige allemand en Orient, ne l'est pas moins. Les lieux saints de l'islam sont sur le point d'échapper à la domination du sultan, à la suite d'une insurrection dans le Yémen, armée à Djibouti et observée avec bienveillance par l'Angleterre. Et au milieu de cette situation grave pour la Weltpolitik allemande, l'Angleterre s'empare ouvertement et « définitivement », par un coup de main militaire, du futur terminus du Transmésopotamien, de Kouéyt.

L'Allemagne se trouve donc, pour sa politique mondiale, acculée à des nécessités extrêmes. La déchéance de la Russie ne la débarrasse que de difficultés très hypothétiques. Les réalités les plus graves subsistent. Peut-elle les changer par la seule force de sa parole ? Elle proteste contre son exclusion du Maroc ; elle conseille le sultan dans son action en Arabie ; elle travaille à l'unification du monde musulman ; elle s'élèvera contre l'occupation de Kouéyt. Le monde croit qu'elle agit ainsi par pure rodomontade. Il devra bien comprendre un jour que derrière ces incidents de détail se cache le redoutable problème de l'hégémonie en Orient.

Seul, si par les hasards des événements d'Extrême-Orient la communauté d'action anglo-française au Maroc et ailleurs cessait, et que la sagesse de la France épargnât à l'Allemagne un échec complet au Maroc et une atteinte à son prestige chez les musulmans, on pourrait envisager la situation avec calme, parce qu'alors l'Allemagne pourrait continuer son œuvre en Orient : elle ne se verrait pas encore dans l'impasse. Mais si on l'y enfermait — et j'exprime ici les vues des milieux qui gouvernent en Allemagne — elle ne saurait reculer sans sacrifier la possibilité de l'avenir qu'elle prépare depuis vingt ans ; elle avancerait quand même ; elle assaillerait de force le mur qui fait une impasse de la route qui mène à sa « Place au Soleil ».

Telle est la triste et redoutable vérité sur la situation actuelle de l'Allemagne et de l'Angleterre. Mais pourquoi faut-il que la France...

ALEXANDRE ULAR.

Les trois Louis XVII

dans la prison du Temple

Le mystère du Temple s'obscurcit à souhait. Comme les mystères religieux, il s'obscurcit un peu plus, beaucoup plus, à mesure qu'on l'approfondit davantage.

Jusqu'ici on en était à ceci : il y a eu deux Louis XVII, le vrai et un substitué. Maintenant, on en est à ceci : il y a eu trois Louis XVII, le vrai, le substitué, et celui qui a été substitué au substitué. Je ne mens pas d'un mot, ni d'un dauphin. Au prochain volume documenté, armé de documents nouveaux sur la question, il y aura quatre Louis XVII, emprisonnés au Temple, de 1793 à 1795. Pour le moment, nous sommes à trois, très authentiques, très prouvés et voici comme, d'après le livre très rigoureux et très clair de M. Frédéric Barbey, *Madame Atkyns et la prison du Temple* :

Il existait, à la fin du XVIII^e siècle, une charmante actrice, miss Walpole, qui, après de grands succès au théâtre, avait épousé Lord Atkyns. La belle, riche et noble lady s'était éprise pour Marie-Antoinette d'une affection passionnée, après s'être fait présenter à elle, vers 1788. Quand la reine de France fut emprisonnée au Temple, M^{me} Atkyns ne songea qu'à mettre tout en œuvre pour la sauver.

Elle revint à Paris, d'où elle s'était écartée quelques années, et, à prix d'or sans doute, mais le fait, du moins, est certain, elle réussit à voir Marie-Antoinette en sa prison (qui était à ce moment là la Conciergerie). Elle lui proposa de changer de vêtements avec elle, de rester à sa place à la Conciergerie, et de subir à sa place la mort.

Marie-Antoinette se refusa obstinément, d'une part, à accepter le sacrifice de la vie d'une autre, d'autre part à abandonner ses enfants prisonniers. Seulement, elle confia le jeune Dauphin au

dévouement de M^{me} Atkyns, qui lui jura qu'elle ferait l'impossible pour sauver celui-ci.

Marie-Antoinette exécutée, Mme Atkyns conspira avec une patience, une ténacité et une adresse admirables, l'enlèvement de l'enfant royal.

Elle eut pour collaborateurs dans cette œuvre l'audacieux aventurier comte de Frotté, Peltier, le journaliste des *Actes des Apôtres*, l'impétueux et ardent baron d'Aneewerck, autrichien, Cormier, ancien magistrat breton, et de plus une foule incalculable peut-être, et pour nous en partie inconnue, d'auxiliaires obscurs, qu'elle acheta ou séduisit.

C'est par la correspondance de M^{me} Atkyns, depuis 1792 jusqu'à sa mort, correspondance qu'a découverte M. Barbey, que tous les faits suivants nous sont connus.

Les faits qui suivent le 16 octobre 1793 sont ceux-ci :

Le Dauphin était sous la garde continuelle de Simon et de sa femme, et sous la surveillance des délégués de la commune de Paris. Le 19 janvier 1794, Simon, qui, contrairement à tout ce qui a été dit par tous les écrivains royalistes, n'avait, du reste, nullement brutalisé le Dauphin, quitta ses fonctions et quitta le Temple, et le sort du Dauphin (ou de l'enfant emprisonné, qui peut-être n'était déjà plus le Dauphin, nous verrons cela plus tard), changea complètement.

Il fut muré. La porte de sa chambre fut « scellée à claies et à vis » ; et la nourriture ne lui fut plus présentée que par une ouverture grillée pratiquée dans cette porte ; et les quatre commissaires de la Commune de Paris, chargés de sa surveillance, changèrent de jour à jour, du reste ne pouvant examiner l'enfant qu'à travers le judas, sans jamais franchir l'entrée.

A retenir déjà ceci, qui est très important. Ce changement de régime doit signifier quelque chose de très grave, que nous aurons à tâcher de démêler.

Le 29 juillet 1794, c'est-à-dire quelques jours après le 9 Thermidor, un nouveau gardien, Laurent, est donné à l'enfant emprisonné. Laurent est l'homme de Barras d'une part, et d'autre part il semble être très dévoué à l'enfant. Y eut-il rapports entre Barras et M^{me} Atkyns ? On ne le voit nulle part. Mais ce qu'il y a de certain, c'est ce que nous venons de dire : Laurent homme de Barras ; Laurent très bon pour l'enfant.

Dès lors, un projet est formé par M^{me} Atkyns, par ses collaborateurs et par Laurent, et sans doute par beaucoup d'autres. Mettre à la place du Dauphin un enfant qui ne puisse pas révéler le mystère dont il sera le principal élément et, non pas faire sortir

le Dauphin du Temple, ce qui est encore impossible, mais le transporter dans une autre partie du Temple, d'où plus tard, il sera plus facile de le faire sortir que de son cachot.

Mais quel enfant substituer qui ne pourra pas révéler le secret ? C'est indiqué : un enfant muet. On pourra dire que si le Dauphin est devenu muet, c'est qu'il ne veut plus parler, depuis qu'on a tiré de lui une dénonciation contre sa mère.

Voilà le projet.

Il fut exécuté.

Comment le sait-on ? On le savait déjà ; mais on n'en était pas sûr. On le savait par les lettres précisément de ce Laurent à un certain général dont on n'a pas pu établir l'identité. Seulement, on n'ajoutait pas foi à ces lettres. Maintenant, ces lettres sont vérifiées par les lettres appartenant à la correspondance de M^{me} Atkyns. Elles le sont parfaitement. Donc, on savait, sans vouloir y croire, cette fameuse substitution ; et maintenant on la sait en y croyant et en étant forcé d'y croire ; voilà la grande différence ; voilà le progrès de la question.

Le projet, donc, fut exécuté. A quelle époque ? Entre le 29 juillet et le 8 novembre, date à laquelle à Laurent on adjoignit Gomin, qui a toujours dit qu'il n'avait jamais connu le petit prisonnier autrement que muet.

Le 19 décembre, visite de trois commissaires du Comité de Sûreté générale, Harmand de la Meuse, Matthieu et Reverchon. Ces trois commissaires se trouvèrent en présence d'un enfant muet et s'obstinèrent vainement à le faire parler et, *selon toute apparence*, furent convaincus que cet enfant n'était pas Louis XVII ; car ils convinrent de ne pas faire de rapport public, mais seulement un rapport verbal et confidentiel dans le sein du Comité de Sûreté générale.

Laurent fut inquiet ; mais on voit, par ses lettres, que déjà un second projet de substitution est en l'air. Un certain B... (Barras ?), veut retirer le muet et le remplacer par un autre enfant malade, à quoi Laurent ne comprend rien. Nous comprenons très bien, sauf erreur. Le muet pouvait vivre longtemps, indéfiniment. Ce dont on avait besoin, c'était d'un enfant qui mourût vite. Cet enfant mort et déclaré mort comme étant le Dauphin, c'est bien : il n'y a plus de Dauphin ; on ne s'occupe plus du Dauphin ; et le vrai Dauphin, qui vit secrètement dans un coin des combles du Temple, on peut enfin le faire sortir très facilement après un certain temps écoulé et l'oubli venu.

Ce second projet fut exécuté ; cette seconde substitution fut

faite. Le muet fut transporté dans une des chambres, non pas du donjon, mais du palais du Temple; et, dans le cachot qui avait été le cachot royal, on mit un enfant scrofuleux et exsangue de la mort prochaine de qui l'on était assuré.

Le coup fait, Laurent quitta ses fonctions à son tour, et quitta le Temple.

Pourquoi? Obscurité. M. Barbey ne dit pas pourquoi et ne sait évidemment pas pourquoi. Et il dit une chose qui me paraît erronée : « La seconde substitution accomplie, Laurent pouvait partir tranquille... »

Mais pas du tout! C'est à dater de cette seconde substitution que la présence de Laurent au Temple est plus nécessaire, ou au moins aussi nécessaire que jamais. Il a à faire sortir le muet, et à faire sortir le Dauphin; tout au moins il a à faire sortir le Dauphin; car que le muet sorte, encore qu'il importe pour que la supercherie ne soit pas découverte, c'est cependant moins essentiel. — Obscurité.

Je vois vaguement, dans le départ de Laurent, le commencement d'un contre-projet qui consistera à ne pas livrer le Dauphin à M^{me} Atkyns et à lui donner un autre enfant. Peut-être Barras est là-dessous, qui a sans doute intérêt à tromper tout le monde et qui en tout cas en a l'habitude.

Quoi qu'il en soit, Laurent s'en va et est remplacé par Lasne, qui constate un enfant mourant, qui paraît ne pas s'en inquiéter davantage, et qui attend sa mort. L'enfant scrofuleux mourut le 8 juin 1795, comme on sait, et fut déclaré par les médecins, de la manière la plus embarrassée du reste et embarrassante, comme étant le fils de Louis XVI.

Et qu'étaient devenus Louis XVII d'une part, et d'autre part l'enfant muet? Voici ce qu'on en sait : Le 16 septembre, c'est-à-dire plus de trois mois après la mort du prétendu Louis XVII, M^{me} Atkyns et ses amis n'avaient encore rien reçu. Lettre de Cormier du 16 septembre : « ... Je suis dans une vive inquiétude ; voilà six grandes semaines que je n'ai reçu aucune nouvelle d'un bâtiment. Cependant, je suis sûr qu'il n'est pas pris... » Traduisez : « Voilà six semaines que je n'ai aucune nouvelle du Dauphin. Cependant, je suis sûr qu'il n'est pas perdu pour nous, et que nous pouvons encore l'avoir... »

Enfin, le 13 octobre 1795, les amis de M^{me} Atkyns avaient reçu quelque chose, ou quelqu'un ; mais ce n'était pas le Dauphin. On les avait abominablement trompés, — qui « on »? C'est

ce qu'on ne sait pas, Barras peut-être — on les avait sinistrement et comiquement trompés. On leur avait remis le petit muet.

Lettre de Cormier du 13 octobre : « Oui, nous avons été trompés : cela est malheureusement trop certain... Il s'est glissé dans notre parti... des gens de celui soldé et dévoué à vos ministres [les ministres anglais] qui, une fois instruits des projets des nôtres et du succès qu'ils étaient sur le point d'obtenir, se sont dit : « Nous autres qui ne travaillons que pour l'argent, nous devons désirer de travailler et négocier pour ceux qui sont dehors [pour l'Angleterre?... Suivent dix lignes infiniment ténébreuses, exposant le détail du plan de ces faux frères, d'une façon presque inintelligible pour nous...] Ainsi, il faut tromper ce parti lui-même ; il faut lui faire accroire que nous travaillons à son plan, et quand nous serons certains de leur sécurité, il faut nous défaire de celui du dedans [Louis XVII] ou nous en rendre maîtres, et le cacher à tout le monde entier, et surtout à eux, afin de pouvoir nous en servir seuls en dernière ressource... »

Les causes du fait et les manières dont le fait s'était accompli échappent à Cormier, on le voit, et nous échappent encore ; mais le fait est certain : on avait livré aux agents de M^{me} Atkyns un faux Louis XVII, le muet très probablement, et on leur avait dérobé Louis XVII, dont je ne sais pas et dont personne ne sait ce qu'on avait fait.

Elle le dit plus tard : « Un pouvoir supérieur au mien s'en est emparé », et elle mettait, au bas d'une lettre de Cormier, de 1796, cette note : « Le roi était à cette époque dans une telle situation qu'il ne pouvait rester en vie si je parlais de lui. » — Et c'est pour cela, c'est par suite de la conviction où était M^{me} Atkyns que Louis XVII avait été extrait de la prison du Temple, probablement entre le 8 juin 1794 et le 13 octobre 1794, dérobé à elle et gardé à vue quelque part, qu'elle était très disposée, vingt ans plus tard, à voir, à reconnaître Louis XVII dans tel « faux Dauphin », qui n'avait absolument rien en lui qui pût le prouver fils de Louis XVI.

Donc, ce qui résulte de cet imbroglio effroyablement compliqué, c'est qu'à Louis XVII on substitua un muet, puis à ce muet un second substitué qui était mourant ; que le mourant est mort le 8 juin 1795, et qu'on ne sait pas le moins du monde ce que le muet et Louis XVII sont devenus.

Mais ce qu'il y a d'établi d'une façon irréfutable, comme le dit M. Sardou dans la lumineuse préface qu'il a mise en tête du livre de M. Barbey, « c'est que pendant près de cinq mois,

de novembre 1794 à mars 1795, l'enfant confié au geôlier n'était pas le fils de Louis XVI ».

Est-ce tout ? Non ! Et le témoignage de la femme Simon ? Il est impossible de considérer absolument comme négligeable le témoignage de la femme Simon ; et M. Barbey ne le passe nullement sous silence. Eh bien, le témoignage de la femme Simon complique encore les choses. La femme Simon, comme vous le savez sans doute, car on en a assez parlé, du témoignage de la femme Simon, la femme Simon a dit que le Dauphin avait été, sous ses yeux, enlevé du Temple le jour même où elle avait quitté le Temple elle-même, avec son mari, dans la soirée du 19 janvier 1794.

De telle sorte que *déjà*, à partir du 19 janvier 1794, six mois avant Laurent, l'enfant gardé dans le cachot, l'enfant muré, était *déjà* un substitué.

De telle sorte qu'il y aurait, non pas deux substitués, mais trois : l'enfant muré de janvier 1794 à juillet 1794 ; l'enfant muet introduit par Laurent et substitué au précédent ; l'enfant scrofuleux substitué au muet.

De telle sorte qu'il y aurait, non pas trois Louis XVII, mais quatre, en comptant le vrai.

Je vous disais en commençant : bientôt nous en compterons quatre, bientôt nous serons à quatre ; voilà que déjà nous y sommes.

Notez qu'au milieu et au travers de toutes ces substitutions et de ce chassé-croisé de substitutions, il se peut très bien que... oui, cette idée me poursuit depuis que j'écris cet article, et depuis que j'ai fini de lire le livre de M. Barbey... il se pourrait très bien qu'en définitive ce fût Louis XVII qui fût mort au Temple. Pourquoi l'enfant scrofuleux substitué au muet ne serait-il pas Louis XVII lui-même, réintégré dans sa geôle, après le muet délivré pour être remis plus tard à M^{me} Atkyns ou à ses agents ?

Ce n'est pas du tout impossible. On met un muet à la place du prince dans la geôle. On se fait acheter, par M^{me} Atkyns, on lui dit : « Attendez : avec une seconde substitution, nous arriverons à nos fins ; il ne nous faut maintenant qu'un enfant malade. Cet enfant malade, on l'obtient ; mais c'est Louis XVII lui-même, mal nourri et peut-être doucement empoisonné dans ces combles du Temple, où personne ne me dit par qui il était soigné. Louis XVII, substitué au muet et, pour ainsi parler, à lui-même, il meurt ; et alors on livre le muet aux agents de M^{me} Atkyns.

Et désormais, qu'on perde absolument la trace de Louis XVII

à partir de 1795 jusqu'à nos jours, cela s'explique parce qu'il est mort, réellement, *personnellement*, le 8 juin 1795.

Je ne tiens pas du tout à cette hypothèse et, entre nous, je n'y crois pas ; mais elle n'est pas très invraisemblable et elle pourrait être très fortement soutenue.

Conclusion. Comme il arrive très souvent, le livre de M. Barbey ajoute quelque chose, et même beaucoup, aux obscurités de la question. Mais c'est précisément son mérite. S'il épaissit les ténèbres, c'est qu'il apporte des documents nouveaux dans l'affaire, et qui la compliquent. Il ne faut que lui en être très reconnaissant ; car la question serait claire comme le jour, s'il n'y avait qu'un document ; elle devient obscure avec cent, plus obscure avec mille ; seulement, elle est tout de même plus connue, et l'on se dirige pas à pas vers la lumière vraie, qu'il n'est pas impossible qu'on rencontre un jour.

C'est ainsi qu'on va en histoire. On part de la certitude qui tient à l'ignorance, et l'on se dirige vers la certitude qui viendra de la connaissance complète des faits, en passant par l'incertitude qui vient d'une connaissance incomplète.

Ce sont les trois stades. Il est constant que le premier est agréable ; seulement, il est en plein faux ; et que le troisième est délicieux ; seulement, il est dur à atteindre.

Relativement à Louis XVII, nous sommes dans le second, depuis très longtemps, et certainement il est le plus agaçant des trois. Mais c'est encore quelque chose que de n'être plus dans le premier.

Et dût-on ne jamais sortir du problème, il est encore très intéressant d'y travailler et de se dire qu'il y a en lui du travail pour peut-être un siècle encore, ou plusieurs. Il ne faut pas dire du mal de la prise ; elle est exquise comme un triomphe ; mais la chasse elle-même est une chose bien attrayante, une chose où se mêlent intimement la jouissance et la peine ; et, d'après Platon, c'est la définition même du plaisir.

Réjouissez-vous, chercheurs et curieux, la question Louis XVII est plus problématique que jamais. A la bonne heure !

ÉMILE FAGUET.

La Diplomatie des Enfants

Qui ne les connaît, les ruses et petites hâbleries enfantines, et n'en est resté parfois surpris et stupéfait? Intrigues improvisées, mensonges diplomatiques, supercheries tantôt ingénues, tantôt raffinées, toutes ces ressources que sa malice, son sens d'observation, sa promptitude d'esprit lui suggèrent semblent bonnes au bambin pour atteindre son but.

C'est un des points de vue de la vie des enfants les plus dignes d'intérêt et d'attention, car il permet de constater de près quels sont les instincts les moins nobles et les tendances les moins avouables vers lesquels s'oriente ce tout petit, en dépit de notre sollicitude et de notre vigilance.

L'étude de ces petites hâbleries montre aussi comment et quand l'enfant peut s'élever à ce degré de sens moral qui est assurément l'élément le plus important pour faire de lui, dans l'avenir, un honnête homme.

Il y a de petites hâbleries et forfanteries auxquelles on ne peut guère donner ce nom et qu'il est permis de traiter avec la plus grande indulgence sans croire manquer à notre devoir d'éducateurs, parce que c'est moins la malice et l'intention de tromper qu'elles révèlent chez l'enfant que la vivacité d'esprit et l'ingéniosité qui sait mettre à profit les circonstances et les personnes.

Nous connaissons tous de ces exemples de gentillesse qui ont désarmé par leur côté gracieux les fronts les plus sévères

Je pourrais nommer un bébé de trois ans à qui l'on avait défendu de cueillir certaines pommes du jardin sans en demander la permission. Un jour qu'il avait fait une consommation excessive et clandestine de ces pommes, son père survint tout à coup, et le petit désobéissant de dire aussitôt, pour se disculper :

— N'est-ce pas, papa, tu m'as permis de manger de ces pommes ?

Il intervertissait astucieusement l'ordre des faits en les appropriant à son désir. Il avait commencé par manger le fruit défendu et en demandait ensuite l'autorisation.

Mon petit garçon, à quatre ans, était très gourmand de raisin. Quand il se trouvait avec les paysans, ceux-ci étaient très fiers de lui en distribuer, à le gaver. Le petit sachant bien que nous ne verions pas la chose d'un bon œil, les prévenait :

— Si vous voulez me donner du raisin, disait-il, donnez-m'en du blanc.

Comme ça on ne le saurait pas à la maison, pensait-il, parce que le raisin noir aurait laissé sur son tablier des traces trop révélatrices.

Mon bébé fait des prodiges de diplomatie, et c'est tout un manège quand il veut obtenir ce qui excite sa gourmandise. Il y a quelque temps, il passa la journée chez des amis. Dans la matinée on lui avait donné des bonbons, après le déjeuner ; au goûter, il eut une pomme et du pain, il prit la pomme et dit :

— Quel dommage que je n'aie pas gardé les bonbons de ce matin, je les aurais eus au goûter !

Il exprimait ainsi discrètement son désir d'en avoir davantage.

Ces petits subterfuges et expédients n'ont, au vrai, rien de bien blâmable, parce qu'ils ne cachent aucun penchant grave à la déloyauté, à la duplicité, à la malice.

Mais il y a des enfants qui commettent de ces petites supercheries pouvant les entraîner au mensonge et à la tromperie, parce qu'alors la préméditation aggrave le fait et que celui-ci constitue un manque de sens moral. Dans ce cas on ne peut les laisser impunis et inaperçus, car il est de notre devoir à nous qui sommes grands et connaissons les règles et lois du sens moral, de les leur inculquer, même s'ils doivent en pâtir. En voici un exemple significatif :

Une de mes amies emmena un jour avec elle une petite nièce de trois ans qui portait une poupée qu'elle venait de recevoir. A un certain moment la poupée tomba et sa tête se cassa. La petite était très préoccupée et inquiète.

— On me grondera à la maison.

— Non, je t'assure qu'on ne te gourmandera pas, répondit la tante. C'est un petit malheur et je dirai que ce n'est pas ta faute.

L'enfant se tranquillisa et elles rentrèrent.

Mais quand la tante, pour ôter son chapeau, entra dans la chambre où la petite était déjà avec sa mère, elle fut accueillie par ces mots de l'enfant :

— Oh ! tu peux entrer, on ne te grondera pas, j'ai déjà dit que tu ne l'avais pas fait exprès, de casser ma poupée, que c'est un petit malheur.

Elle avait, en somme, avec la plus grande effronterie, rejeté sur sa tante la responsabilité de l'accident causé par sa propre étourderie.

Il y avait de l'impudence, de la mauvaise foi et de la préméditation. La tante n'avait rien dit, ni rien laissé voir, et la petite n'avait rien laissé soupçonner qui pût faire croire à la tournure qu'elle préméditait de donner à la chose.

— Personne ne nous a vues, pensa-t-elle, personne ne pourrait donc mettre en doute mon explication et ma tante n'osera pas me donner un démenti.

Elle savait que la tante était très bonne pour elle et elle avait évidemment compté sur la complicité de cette tante pour qu'on gardât le silence.

Cette supercherie n'était pas provoquée par la crainte d'une punition ; c'était une offense, une calomnie à l'égard d'une personne à qui la petite était très attachée. C'est donc qu'il y avait déjà dans cette petite âme un obscur instinct du mal pour le mal, une raison dominante qui se manifestait dans ce cas particulier de l'histoire de la poupée cassée et qui, dans la suite, pouvait faire de la femme adulte une dangereuse hystérique, une Hedda Gabler.

Après cette petite Hedda Gabler, voici une petite Thérèse Humbert. C'est une petite fille de onze ans, très intelligente, appartenant à une famille de la bourgeoisie moyenne : ses parents lui font suivre un cours de gymnastique, fréquenté également par des enfants de condition plus riche. Il faut croire que la petite était vexée de se trouver en cette compagnie, où l'on faisait des comparaisons de luxe qui n'étaient pas à son avantage : l'une possédait une villa, l'autre un carrosse, une autre allait faire un voyage, etc. La petite, pour ne pas être au-dessous de ses compagnes fortunées, inventa une histoire fantastique et croyable, à la Thérèse Humbert. Il y avait parmi ces enfants deux de ses cousines qui connaissaient fort bien la condition de sa famille et qui se seraient aussitôt aperçues de son mensonge si elle avait imaginé quelque chose d'in vraisemblable. Aussi donna-t-elle à son mensonge toutes les apparences de la vérité et de la vraisemblance. Le père de la petite connaissait par relations d'affaires un personnage très en vue. Elle raconta donc un jour que ce personnage était venu faire visite chez ses parents et que sa mère l'avait invité à dîner pour le lendemain : et le jour suivant, elle fit minutieusement le récit de tous les préparatifs du repas ; puis, le jour d'après, elle décrivit les invités, rapporta les toasts et eut la satisfaction de voir que ses amies la considéraient avec envie. Alors elle prit goût à la chose et continua à raconter à ses compagnes que le grand personnage venait voir ses parents à tout moment, qu'il restait à déjeuner, à dîner, et elle y employait une telle prodigalité de détails que ses cousines ne doutèrent pas une minute de la réalité des faits et les rapportèrent à leur tour chez elles. Leurs familles, unies à celle de la petite, se formalisèrent de ce qu'on leur eût caché tout cela sans même les inviter ; il en résulta des dépits, du froid jusqu'à ce que, un jour, tout se révéla. La mère et le père de la petite menteuse tombèrent

des nues en apprenant tout ce tissu d'inventions : « le grand personnage » n'avait jamais franchi le seuil de leur maison. La petite fut sévèrement punie ; pour lui ôter toute envie de jamais recommencer, elle dut, devant ses compagnes et ses parents, avouer ses mensonges et rétablir la vérité, et on la retira de cette école que, dans ses instincts de vanité, elle était fière de fréquenter.

C'est un des faits les plus caractéristiques que je connaisse de vraie tromperie, et le mobile de vanité, de désir de paraître, le moyen employé pour ourdir les mensonges et les inventions, ainsi que l'âge de la petite, onze ans, l'absence de scrupules, étaient tels que je ne crois pas qu'une simple punition ait suffi pour un fait aussi grave. La manière de penser et de sentir de cette enfant exigeait que l'on veillât sur elle, qu'on ne la mit pas en contact avec des personnes pouvant encourager son instinct de vanité, chose si excitable. Il fallait lui faire comprendre qu'il n'y avait aucune honte pour elle à être moins riche que ses compagnes et qu'il était bien plus honteux d'être surprise à mentir que d'être pauvre.

Je connais deux ou trois cas de tromperie commise par des enfants, mais ils sont moins graves que celui-ci.

Un jour, une de mes amies m'envoya demander par sa petite fille de sept ans si nous n'avions pas d'empêchement pour la soirée ; elle serait venue, dans ce cas, la passer avec nous. La petite vint en effet, mais se garda bien de rien demander, puis s'en retourna chez elle et dit à sa mère que nous étions très fâchés, mais que nous avions ce soir des places pour le théâtre. Le mobile de cette invention était sinon plausible, au moins compréhensible : la petite ne voulait pas que sa mère sortît ce soir-là et n'allât pas lui dire bonne nuit quand elle se coucherait.

L'autre cas est celui d'un petit garçon de sept ans, un arrière-neveu de Verdi, et sa petite supercherie donna lieu à un épisode très curieux. A Bussato, patrie de Verdi, les œuvres de ce compositeur célèbre se jouent à un théâtre dont les loges appartiennent toutes à des particuliers. La maîtresse du petit garçon demanda un jour dans sa classe si quelqu'un de ses élèves pouvait lui apporter la clef d'une loge pour une soirée. Le petit dont je parle, très fier d'ébahir sa maîtresse et ses camarades, promit de lui rendre ce service, mais quand, chez lui, il demanda la clef, sa mère lui répondit qu'elle en avait besoin pour elle-même. Alors, le bambin, ne sachant pas comment s'arranger, après avoir promis avec tant d'effronterie, et ne voulant pas se présenter les mains vides, fit, devinez quoi : il prit dans un paquet de clefs de la maison une des plus grosses (c'était sans doute celle de la cave), et qui répondait

à l'idée qu'il se faisait d'une clef de loge, et, avec le plus grand aplomb, l'apporta à l'école disant que c'était sa mère qui l'envoyait. La maîtresse n'eut pas de peine à s'apercevoir immédiatement de la tromperie, fit appeler la mère et la chose fut tirée au clair : l'enfant n'avait jamais vu de clefs de loge et ignorait qu'elles portent un numéro et qu'on reconnaîtrait son mensonge au premier coup d'œil. Il avait pensé que sa clef pourrait passer réellement pour la vraie et que si, au dernier moment, il se produisait quelque inconvénient, sa maîtresse aurait cru que réellement la famille de son petit élève avait voulu lui envoyer la clef de sa loge, mais qu'on s'était mépris en en prenant une autre.

Evidemment ici aussi il s'agit d'une tromperie à laquelle les circonstances prêtent une atténuation : l'enfant voulait, par ce mensonge, non seulement faire belle figure devant ses camarades, mais aussi se montrer obligeant pour sa maîtresse ; d'autre part, la demande même qu'il avait faite de la clef avait en grande partie fourni l'occasion et l'incitation de cette petite vantardise, qui n'était pas de celles dont les parents pouvaient s'alarmer pour les tendances ultérieures de leur fils.

Un cas plus compliqué pour l'enfant et pour l'éducateur est celui qui arriva à un de mes amis dont le petit garçon était élevé selon les principes les plus rigides de la morale, son éducation étant des plus surveillées. Son père avait reçu une pièce fausse ; le petit ignorait s'il y avait du mal à la faire passer, tout en sachant que son père la considérait comme hors d'usage. Un jour qu'il était à la campagne avec eux, il fit irruption dans la chambre, tout triomphant :

— Ah ! j'ai fait une bonne affaire, une très bonne affaire : j'ai donné la pièce fausse pour un alpenstock.

Il savait vaguement que la pièce fausse ne pouvait pas se donner pour une pièce bonne, mais il ne concevait pas en quoi sa manière d'agir était répréhensible, puisqu'il venait se vanter ingénument devant nous et devant son père, qui lui fit une scène terrible pour avoir fait parade de sa désinvolture et de sa bravoure, au lieu d'avoir conscience de son incorrection.

Il faisait ce raisonnement que puisque l'on avait réussi à faire passer à son père pour bonne la pièce fausse, il avait, lui aussi, s'il réussissait et s'il trouvait quelqu'un d'assez peu attentif pour ne pas s'en apercevoir, le droit de faire de même et ce quelqu'un avait à son tour le droit de la refiler à un tiers ; en un mot, il ne comprenait pas et ne voyait pas qu'il eût fait un véritable tort au marchand et il ne sentait pas en quoi l'action commise par lui pouvait être indélicate.



Je me suis souvent demandé, dans l'intérêt de mon propre fils, quelle importance il fallait attacher à ces tendances à l'incorrection et au manque d'honnêteté de l'enfant et quels sont les moyens les plus efficaces de l'en corriger. Au fond, je ne crois pas que l'on doive leur accorder une portée excessive et y voir des signes immuables du caractère des tout petits. Des faits semblables à ceux-là sont commis par presque tous les enfants, même par ceux qui sont devenus, dans la suite, les hommes les plus honnêtes, les plus probes et les plus loyaux. Il faut y voir plutôt une phase du développement du sens moral qu'un indice inexorable.

De même que l'embryon reproduit et résume les principales phases de l'organisme à travers lesquelles passent les espèces animées avant de prendre la forme humaine, de même le développement psychique individuel, avant d'arriver à ce degré que nous considérons dans l'état actuel de la civilisation comme normal, passe transitoirement par des formes inférieures, telles que le mensonge, la simulation, l'égoïsme, l'injustice, et ensuite à mesure que dans le contact continu des personnes adultes et honnêtes se développent en lui l'intelligence et la possibilité de juger et de comparer, le sens moral s'organise et se fortifie, et ces petits enfants de sept ou huit ans deviennent des hommes accomplis, scrupuleux et parfaitement honnêtes.

Cela ne veut pas dire que l'on doive permettre aux enfants des actes de cette nature sans les en corriger. Mais avec les petits enfants, lorsqu'on surprend leurs petits mensonges comme inopinément, on peut agir de manière à leur inspirer le sentiment, et l'idée empirique, peut-être plus salutaire, qu'il n'est pas possible pour eux de dire un mensonge et de faire quelque chose de mal sans que nous le sachions. Il faut en outre, quand on les gronde ou les reprend, se maintenir toujours à leur niveau. Le petit garçon de notre ami avait commis un de ces petits larcins enfantins en prenant de l'argent que la bonne avait laissé sur la table. Son père découvrit le fait et crut lui inspirer de la frayeur en lui disant qu'il croyait que l'argent avait été volé par la bonne et qu'il allait la dénoncer. Le père pensait que l'idée d'avoir exposé une personne innocente au danger d'une arrestation devait l'impressionner. Quelques minutes après cette réprimande, on sonna à la porte et le père entendit le petit garçon dire à sa sœur :

— Viens vite, ce sont sans doute les gendarmes qui viennent arrêter la servante. Ce sera amusant.

La sévère admonestation n'avait produit aucun effet sur cette conscience d'un enfant de cinq ans.



Dans beaucoup de cas, l'amour-propre est un bon ressort à faire vibrer. Les enfants ont un énorme amour-propre, fait de vanité pointilleuse, du désir de paraître, et ils sont très sensibles à l'idée que ceux dont ils veulent être appréciés, leurs maîtres et leurs camarades, pourraient savoir qu'ils ont fait quelque chose de mal.

La directrice d'une école de filles me disait qu'elle avait un bon moyen de corriger qui produisait des résultats efficaces. C'était d'isoler les petites coupables, de les tenir pendant trois ou quatre jours à l'écart de leurs compagnes, en ne permettant pas à celles-ci de leur parler, de jouer, de se promener avec elles, en ayant l'air de craindre que leur contact pouvait nuire aux autres ; les petites filles punies étaient profondément humiliées de cet ostracisme temporaire.

Je ne crois pas que ce système soit facilement applicable dans les familles, car il se trouve toujours quelqu'un qui a le cœur tendre et qui enfreint la consigne en rendant ainsi la mesure disciplinaire sans effet. Quand les enfants sont très attachés à quelqu'un, par exemple à leur père ou à leur mère, un bon moyen de les corriger est de leur faire voir combien ceux qu'ils aiment sont douloureusement affectés de leur méfait. Je crois que les plus difficiles à combattre de tous ces actes d'incorrection sont ceux qui sont inspirés par la vanité et par l'hypocrisie : le mensonge, l'indélicatesse, la volerie chez l'enfant sont beaucoup plus faciles à surprendre et à corriger parce qu'ils tombent directement sous notre contrôle et que ce sont ce que j'appellerai les formes normales de malhonnêteté.

Mais la chose la plus difficile à apprendre à l'enfant et ce que nous devons faire tous nos efforts de lui inculquer, c'est qu'une action peut être mauvaise en soi, en dehors de l'assurance d'impunité ou de ce que peuvent en penser les étrangers. Si nous réussissons à faire comprendre à un enfant qu'il ne doit pas faire passer une pièce fausse et qu'il ne doit pas dire un mensonge, non parce qu'il peut mécontenter son père, mais parce que c'est mal en soi au point de vue strict de la probité, nous pouvons être heureux de ce résultat, parce que la semence précieuse du sens moral aura victorieusement poussé dans cette petite âme.

PAOLA LOMBROSO.

La croissance du socialisme

aux États-Unis

Quelque temps avant sa mort, le sénateur Marcus Hanna, qui était le grand *boss* ou leader du parti républicain et dont l'influence fut prépondérante sous la présidence de Mac Kinley, déclarait que le combat futur de la politique américaine serait non plus entre républicains et démocrates, mais entre le parti républicain et le socialisme.

Cette prédiction pouvait paraître bien hasardeuse, il y a quelques années encore ; elle ne laissera pas que de sembler très vraisemblable au lendemain des élections présidentielles dernières.

Il n'est pas de sol qui, pendant longtemps, n'ait paru aussi ingrat pour la semence des idées socialistes que celui de la grande république américaine. Nulle part les manifestations de l'activité socialiste ne sont plus anciennes, nulle part aussi le rôle joué par le parti socialiste dans la vie politique nationale ne fut aussi minime pendant plus d'un demi-siècle.

L'Amérique fut le champ d'expérience choisi par la plupart des grands utopistes du siècle dernier ou leur principaux disciples. C'était de l'autre côté de l'Atlantique seulement que les expérimentateurs sociaux pouvaient trouver d'immenses étendues de terrain à très bas prix, éloignées des influences corruptrices du vieux monde bourgeois, et aussi un pays jouissant de libertés politiques et religieuses inconnues en Europe. Sans parler des nombreuses communautés religieuses telles que les « Shakers », les « Harmonistes », les « Séparatistes », les « Perfectionnistes », chez lesquelles le communisme était moins le but social poursuivi, qu'un moyen d'organisation en vue du salut religieux à accomplir, c'est aux États-Unis que nous voyons se produire les seules tentatives sérieuses de réalisation des grandes utopies de Robert Owen, de Fourier et de Cabet. C'est dans l'Indiana que fut fondée, en 1825, par Owen, l'usine modèle de la « Nouvelle Harmonie » ; c'est dans le Texas et l'Iowa que furent constituées, en 1849 et

que vécurent jusqu'en 1895, les colonies icariennes purement communistes de Cabet.

Mais les tentatives des Icaris et des Owenistes n'eurent jamais un caractère autochtone, les premières ayant pour adhérents presque exclusivement des Français et les secondes des Anglais. Au contraire, les États-Unis virent, de 1840 à 1846, une efflorescence importante du fouriérisme à laquelle participèrent les plus nobles esprits de la république en ce temps. C'est ainsi que le phalanstère de la « Brook farm » compta au nombre de ses adhérents le philosophe Emerson, l'historien W. H. Canning, le poète Henry D. Thoreau, des hommes politiques et des écrivains tels que Horace Greeley, Brisbane, Charles A. Dana. Des centaines de phalanstères furent organisés dans le New-York, le Wisconsin, la Pensylvanie, l'Ohio et Victor Considerant fondait, vers la même époque, la colonie de la « Réunion » à San Antonio, dans le Texas (1).



Il n'y a aucun rapport de filiation entre les colonies communistes du milieu du XIX^e siècle et le mouvement socialiste moderne aux États-Unis. Les tentatives des Owenistes, des Fouriéristes eurent un sort éphémère, celles des Icaris qui durèrent plus longtemps furent bientôt tout à fait oubliées et n'exercèrent plus aucune influence sur l'opinion publique.

A partir de 1850 et surtout après la guerre de Sécession, en 1866 se constituent en revanche, à New-York, à Cincinnati, à Chicago, des groupements imbus des doctrines du socialisme contemporain poursuivant la socialisation des moyens de production par l'organisation de classe du prolétariat. Ils sont presque uniquement composés d'émigrants allemands. On y trouve aussi quelques Français, des Italiens, des Polonais. Les sections de l'Internationale, constituées ainsi de 1868 à 1875, le furent ainsi presque uniquement par des réfugiés allemands. L'influence de ces éléments sur la classe ouvrière américaine fut absolument nulle.

Le « Socialist labor party » (parti ouvrier socialiste), qui s'organisa à la fin de 1877, n'eut pas pendant près de vingt ans un caractère sensiblement différent.

(1) Le distingué historien du socialisme américain, Morris Hillquit, a donné un excellent exposé du développement des colonies communistes américaines dans son ouvrage magistral, *History of Socialism in the United States*, qui a paru l'année dernière à New-York chez Funk et Wignalls.

Etrangers à la langue et aux idées du pays, ses adhérents n'y exercèrent aucune influence, ils restèrent pratiquement en dehors de la vie politique nationale. Ils se contentèrent de disserter autour de pots de bière, suivant l'expression pittoresque de A. M. Simons, « sur la philosophie de Marx et la bêtise des ouvriers américains ». Dès 1878, ils eurent, d'ailleurs, leur organe quotidien de langue allemande, le *New-Yorker Volkszeitung*, qui traversa à peu près sans encombre tous les orages et qui compte actuellement au nombre des vieux journaux de la « Cité-Empire ».

Outre l'indifférence des travailleurs américains, les socialistes avaient encore à combattre, à cette époque, l'anarchisme qui, de 1880 à 1887, eut une certaine vogue parmi les émigrants allemands et irlandais. Mais les tragiques événements de Chicago en 1887 ruinèrent ce mouvement.

Les mouvements des *Greenbacks*, de Henry George et le populisme furent les premières manifestations purement américaines de tendances vaguement socialistes ou du moins anticapitalistes. Ces trois mouvements procèdent d'ailleurs également plus ou moins de préoccupations agrariennes et ont de nombreux traits identiques, surtout le premier et le troisième. Le mouvement des *Greenbacks* qui se produisit en 1874 demandait le cours forcé du papier monnaie (des billets au *dos vert*, d'où le nom du parti) et sous l'influence des socialistes, réclama même la nationalisation du sol. Il ne tarda d'ailleurs pas à se dissoudre après les élections de 1881. Les idées de Henry George devaient avoir un succès moins éphémère. C'est en 1879 qu'il publiait son ouvrage fameux, *Progress and Poverty*. On sait que sa doctrine est fondée sur la théorie de la rente de Ricardo et s'attaque avant tout au monopole des propriétaires fonciers. Elle préconise la « single tax », l'impôt foncier unique, préparant la nationalisation du sol. En 1886, la popularité du célèbre théoricien était devenue si grande qu'un « parti ouvrier unifié » se constituait pour soutenir sa candidature à la mairie de New-York. Il obtenait 68 000 voix contre 90 000 à Hewit, le candidat démocrate, qui fut élu et 60 000 à Roosevelt, candidat du parti républicain, qui est devenu depuis Président de la République américaine. Les socialistes avaient soutenu George, « non en raison, mais en dépit de sa doctrine », avait déclaré le *New-Yorker Volkszeitung*. Ils ne tardèrent d'ailleurs pas à se séparer des Georgistes et tentèrent de s'affirmer en parti indépendant. Le résultat fut pitoyable, car ils ne recueillaient que 3 000 voix dans tout l'Etat de New-York aux élections de 1888.

A partir de 1890, un peu de vie nouvelle semble cependant

s'insuffler au parti, qui a recueilli quelques adhésions dans les milieux ouvriers de langue anglaise et fait paraître un hebdomadaire le *People*. Au congrès tenu en 1889 à Chicago, la nouvelle déclaration de principes rédigée par un émigrant d'origine française, Lucien Sanial, s'efforçait de rattacher le mouvement socialiste aux traditions nationales américaines en prenant pour base la « Déclaration de l'Indépendance » de 1778.

En 1892, les socialistes participaient pour la première fois aux élections présidentielles et recueillaient 21 000 voix dont 14 000 environ dans le seul Etat de New-York. Quatre ans plus tard, aux élections de 1896, le chiffre des votes socialistes ne s'était encore accru que dans une proportion assez faible, puisqu'ils ne réunissaient que 36 000 voix dans toute la république. A partir de cette époque cependant, leurs progrès sont beaucoup plus sensibles et aux élections pour le Congrès en 1898, le « Socialist labor party » obtenait 82 000 suffrages.

Entre temps, s'était produit le mouvement populiste qui ne laissa pas que de prendre bientôt de très vastes proportions. Son origine est purement agrarienne. Il se forma dans les vastes régions du « Far West », parmi ces hardis fermiers de l'Ouest américain, notamment dans les Etats du Kansas, du Nebraska, de l'Indiana, de l'Ohio. Il réclamait l'établissement du monométallisme argent, qui aurait permis aux fermiers endettés de se libérer avec un numéraire déprécié, puis sous l'influence des « nationalistes » ou disciples de Bellamy, il demanda la nationalisation de tous les grands services publics. Aux élections de 1892, les populistes réunissaient un million de suffrages et en 1894 plus de 1 500 000.

Mais ce fut là une croissance trop rapide pour être très solide, et d'ailleurs le nouveau parti ne tardait pas à se laisser absorber par la « machine » ou organisation centrale du parti démocrate. L'éloquence et la popularité de Bryan fit le reste et en 1896 la fusion de ce mouvement avec le parti démocrate était un fait accompli. Les populistes paraissaient avoir conquis le parti démocrate ; en réalité, ils avaient été conquis par lui. Bientôt nous les voyons entraînés dans ses évolutions les plus rétrogrades qui devaient aboutir à la candidature de Parker en novembre dernier.



Pendant la plus grande partie du siècle dernier, les conditions mêmes de développement d'un mouvement socialiste n'existaient

pas aux Etats-Unis. L'Union Américaine comprenait un grand nombre de paysans propriétaires et l'industrie était dans l'enfance. Plus tard, si l'industrialisme commence à se développer puissamment, sa prospérité même lui permet d'accorder de hauts salaires à un prolétariat tout récemment formé et d'éléments tellement hétérogènes que le développement de sa conscience de classe n'était même pas possible. La « frontière » de l'Ouest était, d'ailleurs, pour le capitalisme américain, une perpétuelle soupape de sûreté par laquelle s'échappaient les éléments les plus énergiques de la société. Au lieu de constituer un parti de révolution, tous les hommes d'initiative se dirigeaient vers l'Ouest où l'abondance illimitée, semblait-il, de terres inoccupées permettait à chacun d'aspérer sans difficulté à la possession individuelle du sol.

Mais la population de la grande république n'a cessé de s'accroître avec une prodigieuse rapidité. De 23 millions en 1850, elle est passée à 76 millions en 1900. En 1830, la richesse totale de la nation est évaluée à 7 milliards de dollars répartis sans très grandes inégalités entre ses habitants. En 1890, elle se monte à 65 milliards, soit 325 milliards de francs, dont on estime que plus de la moitié est possédée par 40 000 familles.

En même temps, la classe ouvrière devient de plus en plus nombreuse, des industries colossales se créent à Chicago, en Pennsylvanie, dans l'Ohio, le Missouri, toute la Nouvelle-Angleterre. La concentration et la centralisation des capitaux s'opèrent avec une puissance sans cesse accrue dans des trusts énormes qui représentent des centaines de millions de francs, voire des milliards. L'antagonisme des classes se développe conséquemment sous des formes sans cesse plus aiguës, plus brutales. Grèves, lock-outs, boycottages se succèdent. Entre 1881 et 1901, près de sept millions d'ouvriers sont engagés dans 24 000 grèves ou lock-outs.

A partir de 1890 surtout, se produisent une série de conflits dramatiques et dont l'effet devait singulièrement contribuer au développement des idées socialistes. Ce sont les grèves de Latimer en 1891, de Hosnestead en 1892, et surtout la grande grève de Chicago en 1894, dirigée par l'éloquent et populaire secrétaire des employés de chemin de fer, E. V. Debs. Les troubles qui se produisirent par suite de l'intervention brutale de la police et bientôt de l'armée, la proclamation de l'état de siège, l'arrestation et la condamnation de Debs eurent un profond retentissement dans la classe ouvrière des Etats-Unis. En outre, ces événements allaient donner au mouvement socialiste des Etats-Unis un leader véritablement américain, jouissant d'une énorme influence dans le prolétariat organisé de la grande république. Pendant son séjour

dans la prison de Cook County, Debs s'était, en effet, converti au socialisme.

En 1897, une nouvelle organisation, le parti social-démocrate, était constitué par lui qui, après quelques tâtonnements, acceptait les principes communs du socialisme international. En 1900, la fusion s'opérait entre le parti social-démocrate et la majeure partie du « Socialist labor party », dans lequel une scission venait de se produire entre la masse des militants et les quelques dirigeants du parti à New-York. Ceux-ci subissaient l'influence d'un esprit extrêmement fanatique et étroit, Daniel de Léon, qui faisait servir le parti et son organe central à l'assouvissement de ses haines et de ses rancunes contre les grandes organisations syndicales du pays, accusées d'être « vendues au capitalisme ». Le parti ouvrier socialiste était ainsi complètement entravé dans son action et se trouvait très inférieur à la tâche qui incombait alors au socialisme.

Malgré une organisation rudimentaire et hâtive, la candidature de Debs, posée par le nouveau parti socialiste aux élections de 1900, obtenait 98 000 voix, tandis que les éléments du « Socialist labor party », restés fidèles à Daniel de Léon, n'en conservaient que 34 000. C'était 132 000 suffrages réunis par le socialisme américain et ce chiffre bien modeste encore si l'on considère le nombre total des votants, représentait cependant une croissance considérable, puisqu'il était trois fois plus grand que celui qui avait été obtenu quatre années auparavant.

Une nouvelle et vaste crise allait favoriser dans une proportion énorme les progrès de l'idée socialiste. Ce fut la grande grève des mineurs de Pensylvanie qui dura de mai à octobre 1902. Aux élections de novembre, pour le Congrès de Washington, les progrès du nouveau parti apparaissaient avec une telle netteté que la grande presse capitaliste se décidait à cesser la conspiration du silence dont elle avait jusque-là entouré toutes les manifestations de l'action socialiste. Le parti socialiste avait réuni, en effet, 223 000 voix et le parti de Léoniste, malgré ses divisions intestines, profitait, lui aussi, du courant en faveur des idées nouvelles en obtenant 50 000 suffrages.

Désormais, les progrès du mouvement ne se démentiront plus. Le parti socialiste s'organise méthodiquement d'un bout à l'autre du territoire de l'Union. Trente mille cotisants réguliers sont répandus dans les 45 États et dans les trois territoires de la république. Le socialisme a cessé d'être une importation étrangère, pour prendre un caractère autochtone très net. Au dernier Congrès tenu en mai 1904 à Chicago, 129 délégués sur 183 étaient

des Américains de naissance. Chaque Etat important de l'Union avait des délégués dans cette assemblée, la plus représentative que le socialisme américain eût encore vue. De l'Est comme de l'Ouest, du Nord comme du Sud, étaient venus des militants dont la plupart avaient dû parcourir des distances beaucoup plus considérables que celles qui séparent les unes des autres les principales nations européennes.

Le secrétariat du parti qui est situé depuis un an à Chicago, est parvenu à donner une puissance incroyable à la propagande, et à l'organisation un développement inconnu jusqu'à ce jour. Un socialiste anglais, M. Smith Headingley, le traducteur bien connu des Congrès internationaux, qui était venu en Amérique à l'occasion du Congrès de la Paix tenu à Boston, a eu l'occasion de visiter, il y a quelques mois, les quartiers généraux du socialisme américain. Il a été émerveillé de l'esprit de méthode en même temps que de l'activité prodigieuse qui y régnait. Là, de chaque Etat de l'Union on fait parvenir tous les renseignements sur la force du parti, ses progrès, la situation locale, les membres cotisants. Le moindre groupe de tel village du Far-West, de Californie ou du Texas est soigneusement enregistré et une grande carte de la république plantée de petits drapeaux indique tous les points de ce vaste territoire où s'exerce l'action du socialisme organisé.

L'activité de la presse socialiste américaine n'est pas moins remarquable. Dans un pays où existaient déjà de tout-puissants journaux ultra-modernes au point de vue de l'information, la tâche n'était pas facile de créer une presse qui fût exclusivement l'organe des idées nouvelles. On y est cependant parvenu. Le succès a été particulièrement grand dans les régions de l'Ouest et du Centre-Ouest. Un journal hebdomadaire, fondé dans la petite ville de Girard dans le Kansas, l'*Appeal to Reason*, n'a pas tardé à grouper autour de lui des milliers d'anciens éléments populistes et à les amener au parti socialiste. Actuellement, ce journal, qui a un tirage de plus de 250 000 exemplaires, pénètre dans tous les Etats de l'Union et y répand, sous une forme très originale et bien américaine, les conceptions communes du socialisme international.

Des organes moins répandus, mais d'allures moins originales, plus doctrinales, tels que le *Worker* de New-York, le *Socialist* de Chicago, le *Citizen* de Cleveland, le *Socialist* de Seattle, le *Social-Democratic Herald* de Milwaukee, le *Saint-Louis Labor*, vingt autres, par leur belle tenue théorique, la vigueur et l'intérêt de leurs polémiques, peuvent être cités en exemple à leurs coré-

ligionnaires des autres pays du monde. A côté de ces récents organes de langue anglaise, existent toujours les trois quotidiens de langue allemande, plus anciens, le *New-Yorker Volkszeitung* dont nous avons déjà parlé, le *Tageblatt* de Philadelphie, l'*Arbeiter Zeitung* de Cincinnati. Le socialisme américain possède encore toute une presse hebdomadaire polyglotte, tels l'*Union des Travailleurs* de Charleroi en Pensylvanie, en français, le *Robotnik* de Chicago en polonais, le *Spravedlnost* de Chicago, en tchèque, l'*Avanti* de New-York, en italien, le *Nepsava* de Cleveland en hongrois, l'*Abetarn* de New-York en suédois, le *Forward* de New-York en jargon juif. Avant peu, sans aucun doute, des quotidiens de langue anglaise seront établis à New-York et à Chicago.

L'action du mouvement socialiste ne s'exerce pas d'une façon moins remarquable dans le domaine théorique par des revues doctrinales telles que l'*International Socialist Review* de Chicago et des écrivains tels que A. M. Simons, Vail, Ghent, Morris Hillquit, Unterman, Mill, Algernon Lee, John Spargo, qui ont déjà apporté de vivantes contributions aux études des théoriciens socialistes les plus connus des deux mondes. On peut encore citer George Herron, le distingué professeur de l'Université de Iowa, qui, après avoir été l'un des leaders du socialisme chrétien, se vit enlever sa chaire en raison de son enseignement jugé subversif et adhéra quelque temps après au parti socialiste.

Parmi les littérateurs inspirés par la pensée socialiste, le très curieux romancier californien Jack London, dont les lecteurs de *La Revue* connaissent déjà par l'article de M. A. Schinz (1) l'œuvre originale et le talent si personnel, est un adhérent fidèle, un militant actif du parti qui compte aussi de vives sympathies chez des poètes tels que Edwin Markham, le chantre du travail et le continuateur de Walt Whitman, Ernest Crosby, le disciple de Tolstoï, Clémence Darrow, éloquent avocat de Chicago et penseur original. Des revues socialistes telles que le *Comrade* de New-York, se sont consacrées à la propagande littéraire et esthétique dans le milieu ouvrier. Une mention particulière doit être faite du curieux organe d'un millionnaire californien, M. Gaylord Wilshire, la *Wilshire Magazine*. M. Wilshire a donné une forme particulièrement originale et toute *yankee* à son action. C'est ainsi qu'il offrit 5 000 dollars à Bryan, s'il voulait accepter un débat contradictoire avec lui sur les bases de la doctrine socialiste.

(1) *La Revue*, n° du 1^{er} et du 15 mars.



La campagne présidentielle de novembre dernier se présentait dans des conditions plutôt heureuses pour le socialisme américain.

Malgré la « prospérité » économique nationale dont les chefs du parti républicain font sans cesse état, l'expansion toujours plus considérable des trusts rejette des milliers de petits producteurs, fabricants et petits commerçants, dans le prolétariat et les anciens éléments populistes passés au parti démocrate étaient de plus en plus mécontents de son impuissance, comme de l'influence sans cesse plus grande qu'y exerçaient les conservateurs dirigés par l'ancien président Cleveland. Ces éléments, qui s'appuyaient sur certains grands intérêts et notamment sur les capitalistes libre-échangistes de l'Ouest, dont les préoccupations sont en opposition avec le protectionnisme des républicains, l'emportèrent complètement au Congrès du parti démocrate tenu à Saint-Louis. Le candidat désigné pour représenter le parti démocrate dans la bataille présidentielle, M. Parker, était un juge de la Cour Suprême de New-York, connu surtout de la classe ouvrière pour avoir cassé, comme anticonstitutionnelle, la loi établissant dans l'Etat la journée de huit heures et qui avait été votée par le Parlement local siégeant à Albany.

D'autre part, l'action de Roosevelt contre les trusts célébrée à grand fracas était apparue comme un bluff misérable à beaucoup, et si elle avait contribué à lui créer une assez grande popularité dans une partie de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie, nombreux déjà étaient ceux qui en apercevaient le néant.

Les candidats du parti socialiste étaient pour la présidence E. V. Debs, dont la popularité est telle qu'on a pu l'appeler le Lassalle américain, et pour la vice-présidence Ben Hanford, un énergique et intelligent ouvrier typographe de New-York. La campagne fut menée tant par eux que par des centaines d'orateurs du parti avec une activité et un enthousiasme remarquable. A New-York, à Chicago, à Saint-Louis, à Cleveland, à San Francisco, des auditoires immenses accueillirent par des ovations extraordinaires les candidats socialistes. Des millions de brochures furent distribuées dans tous les Etats de l'Union.

L'expansion remarquable du mouvement est attestée par d'intéressantes « notes d'un propagandiste » que M. John Spargo a publiées dans le *Worker* de New-York. C'est ainsi qu'il raconte qu'au milieu des Montagnes Rocheuses dans le Colorado, le Wyoming et le Dakota du Nord, il trouva des petites affiches de pro-

pagande socialiste collées sur les arbres et qu'en entrant dans le merveilleux « Parc National » de Yellowstone, sur les limites du Montana, à des milliers de kilomètres des centres populeux de l'Est et du Centre, il vit avec un joyeux étonnement sur l'obélisque massif appelé la Sentinelle, qui s'élève à l'entrée de l'immense domaine public, ces mots, gravés par quelque cowboy ou fermier de ces régions lointaines : « Le Socialisme est l'Espoir du Monde! »

Dans les pays où, comme aux Etats-Unis ou en Angleterre, on ne connaît pas de deuxième tour de scrutin, le vote socialiste revêt un caractère, beaucoup plus net que partout ailleurs, d'opposition absolue à tous les autres partis. Alors que le candidat socialiste n'a aucune chance d'être élu, l'électeur tenté de voter pour lui quand même se voit sans cesse reprocher par les autres partis de « perdre sa voix » et de risquer de faire passer « le plus mauvais » candidat.

Quoi qu'il en soit de ces difficultés de la lutte, les événements montrèrent que contre vents et marées la puissance du mouvement socialiste n'avait cessé de grandir dans le pays des trusts et des milliardaires. En effet Debs et Hanford n'ont pas réuni moins de 411 000 voix et, dans certains Etats, les progrès réalisés par le parti socialiste ont frappé de stupeur les journaux.

C'est ainsi que, dans le grand Etat industriel de l'Illinois, le vote socialiste, qui était de 9 600 en 1900, de 20 000 en 1902, est passé, le 8 novembre dernier, à 70 000. Dans la grande « cité des Vents », seule, il a été de 42 090 voix et l'un des grands journaux réactionnaires de cette ville, le *Chicago Inter-Ocean*, gémissait sur ce fait que ce succès fut remporté par Debs dans la cité même qui avait été le centre de ses « exploits criminels ».

Un fait caractéristique et qui vient à l'appui de cette thèse que le mouvement s'est modifié, qu'il n'a plus le caractère « anti-américain » que lui reprochaient jadis les grands journaux du pays, c'est que son centre de gravité s'est déplacé. De la côte de l'Atlantique des Etats de New-York, du Massachussets et du New-Jersey, il est passé à la vallée septentrionale du Mississipi. C'est, après l'Illinois, le populeux et industriel Etat voisin de l'Ohio où le nombre des suffrages socialistes est passé de 4 800 en 1900 et 14 400 en 1902 à 36 123; c'est le Wisconsin où il a monté de 7 000 en 1900, 19 000 en 1902, à 28 000 cette année; ce sont les Etats voisins du Centre-Ouest comme le Kansas où il est passé de 1 600 en 1900 et 4 000 en 1902 à 15 400; le Nebraska où la croissance a été aussi forte : de 823 en 1900, 3 157 en 1902 à 7 412 cette année. La progression n'est pas moins remarquable

dans le vaste Etat de Californie où de 7 500 en 1900, 9 990 en 1902, le vote socialiste est passé à 29 500 aux élections de novembre.

En joignant aux 411 000 suffrages de Debs les 33 000 voix réunies par Corregan, le candidat du parti de Léoniste, et en tenant compte des fraudes certaines qui se sont produites dans les Etats du sud tels que le Texas, l'Alabama, la Louisiane, il n'est pas douteux que le socialisme a recueilli environ un demi-million de suffrages. Ainsi que le constate avec amertume l'organe principal des magnats des trusts, le *Sun* de New-York, c'est là le chiffre de voix le plus élevé qui ait été recueilli depuis la guerre de Sécession par un tiers parti — à la seule exception du parti populiste en 1890. Mais il n'y a aucune analogie à établir entre la croissance continue, forte, mais toujours méthodique du socialisme américain depuis dix ans et la vogue extraordinaire, mais extrêmement éphémère du mouvement populiste, mouvement confus d'ailleurs et n'ayant à sa base aucune doctrine précise. Il est d'ailleurs très remarquable qu'avec ce chiffre de près d'un demi-million de suffrages, le Parti socialiste américain n'ait encore aucun représentant ni à la Chambre des Représentants ni au Sénat de Washington, mais seulement quelques élus aux Parlements locaux des Etats de Wisconsin, d'Illinois et de Montana. Au contraire, en 1880, le parti des *Greenbacks* avec moins de 300 000 voix obtenait huit sièges au Parlement fédéral et les Populistes eurent de nombreux élus aux Chambres de Washington.

Cette situation particulière tient évidemment au caractère propre du mouvement socialiste que nous venons d'indiquer et qui le différencie profondément de ces courants démagogiques qui emportent tout devant eux, mais dont la vogue est tout à fait momentanée. Le socialisme croissant avec une force régulière et presque irrésistible sur toute la surface du territoire américain, c'est simultanément dans un grand nombre de régions qu'il deviendra parti de majorité.

Il n'est cependant pas douteux que les plus grands efforts sont faits pour enlever, suivant l'expression d'un journal démocrate, l'eau au moulin socialiste. D'une part, les éléments avancés du parti démocrate dirigés par Bryan et Hearst essaient d'en écarter les conservateurs tels que Parker et Cleveland, pour tenter d'en faire un parti de réforme semi-socialiste et ramener ainsi à eux les éléments encore peu conscients du parti socialiste.

D'autre part, le parti républicain n'a pas un moindre souci

d'arrêter les progrès du nouveau parti. C'est ainsi que la *Tribune* de Chicago nous apprenait, il y a quelque temps, que M. Roosevelt avait déclaré que le parti républicain devait prendre l'initiative d'importantes réformes dans les quatre années qui vont suivre, « réformes dans l'intérêt de la masse du peuple » qui risque d'être attiré de plus en plus par la démocratie sociale. Plus récemment, si nous en croyons un reportage de M. Tinker de la *Press* de New-York, le président aurait déclaré aux principaux financiers qui sont à la tête des compagnies de chemins de fer coalisées en trusts que leur attitude amènerait des désastres et le triomphe de la démocratie socialiste.

Aux élections qui ont eu lieu en avril pour la mairie de Chicago, le candidat du parti démocrate, M. Dann, s'est déclaré partisan résolu de la *municipalisation* de tous les grands services publics et, grâce à cette contrefaçon du socialisme, à ce « socialisme municipal », est parvenu à obtenir un certain nombre de suffrages qui, aux élections de novembre 1904, avaient été à Debs et à Hanford. Cependant les candidats du parti socialiste conservèrent entre 27 000 et 30 000 suffrages en moyenne et, si ce chiffre représente une diminution sur les résultats obtenus aux élections présidentielles de 1904, il indique un gain de plus de 100 p. 100 sur les élections municipales précédentes de 1903.

Quoi qu'il en soit, les politiciens retors, les « boss » des deux grands partis traditionnels déclarent que le caractère « pratique » du peuple américain l'amènera toujours à se rallier finalement à celui de ces deux partis qui fera entrer dans la voie des réalisations « pratiques » celles des réformes immédiates dont la nécessité s'imposera. Ils se flattent ainsi d'enrayer la croissance aux Etats-Unis d'un grand parti indépendant de la classe ouvrière, tels la Social-Démocratie allemande, le Parti Ouvrier Belge ou le nouveau Parti Socialiste unifié en France.

L'avenir nous dira quel aura été le sort de ces tentatives habiles, si le mouvement socialiste américain continuera à croître avec une aussi grande puissance ou dans quelle mesure les deux grands partis de conservation sociale parviendront à enrayer son ardente propagande.

JEAN LONGUET.

La fusion des deux aristocraties anglaises

de naissance et de fortune

Il est un chapitre des recettes du budget anglais qui présente un intérêt particulier. On y saisit, résumées en quelques chiffres, les étapes du mouvement qui, d'une manière permanente, mais aujourd'hui avec une force plus grande, a rapproché les deux aristocraties de naissance et de fortune, pour les fondre en un seul bloc. Depuis trente ans, dans cet âge appelé bien à tort celui de la démocratie anglaise, le nombre de personnes soumises, en Angleterre et en Ecosse, à la taxe due pour le port d'armoiries diminue à peine. Depuis dix ans, une hausse semble même se dessiner :

| | | | |
|------------------------------|------------|----------------|--------|
| Années closes le 31 décembre | | 1870 | 60.468 |
| — | — | 1871 | 59.055 |
| — | — | 1880 | 58.283 |
| — | — | 1881 | 57.456 |
| — | le 5 avril | 1890 | 55.746 |
| — | — | 1891 | 56.668 |
| — | — | 1900 | 56.467 |
| — | — | 1901 | 56.332 |

Et parallèlement, grandit le nombre des permis de chasse, des droits de chasse, des droits de chemin. Il n'est pas jusqu'à l'impôt sur les domestiques hommes qui ne produise davantage. Et pour quoi le rendement des taxes aristocratiques s'est-il accru, sinon parce que le développement des affaires est venu regarnir la bourse et renouveler les rangs de l'oligarchie britannique ?



L'absorption des fortunes, plus encore que des talents, a toujours été, chez elle, une tradition et une politique.

Au cours du XVII^e siècle, des spéculations heureuses sur la vente des laines et le commerce des Indes se retrouvent à l'origine des pairies de Aveland, Bath, Bray-Brooke, Brooke, Buckingham, Fitz

William, Palmerston, Salisbury et Warwick (1). Plus tard, les grands industriels furent à leur tour assimilés. Lord Brassey, l'un des apôtres de l'Impérialisme Fédéral, est le propre fils de Tom Brassey, le grand entrepreneur, dont les chemins de fer recouvrirent une bonne partie du globe. De même lord Wimborne, qui partage avec le duc de Devonshire le coûteux honneur de recevoir Sa Majesté Royale et Impériale, est un des grands maîtres de forges du Clamorganshire. Un peu plus tard, l'aristocratie s'attaque aux gros fabricants d'alcool et de bière, aux *brewers*. Elevés à la pairie, lord Iveagh et lord Hindlip s'inscrivirent dans les rangs du parti conservateur, tandis que les Bass restaient fidèles au libéralisme. Ce qui faisait dire à Sir Wilfrid Lawson, que « la Constitution britannique flotte avec autant de naturel sur la bière que le canard qui nage dans l'eau ». Plus récemment encore, les dots, amassées loin de la vieille Angleterre, dans les terres les plus neuves du monde anglo-saxon, ont trouvé preneurs de l'autre côté du détroit. Les possessions britanniques et les Etats-Unis ont fourni à l'aristocratie anglaise quelques-unes de ses paires les plus élégantes, de ses femmes les plus admirées, de ses politiques les plus avisées : une lady Donoughmore, deux duchesses de Manchester, et surtout lady Curzon et la duchesse de Marlborough, auxquelles leurs maris devraient, s'il faut en croire la légende, leurs succès administratifs et parlementaires.

De nos jours, nous assistons à un effort singulièrement couronné de succès, pour assimiler les grands financiers, Israélites ou Allemands. Devenus propriétaires de larges domaines, les uns, comme les Rothschild dans le Buckinghamshire, les autres, comme les Goldsmid et les Sassoon dans le Gloucestershire et sur les frontières du Sussex et du Kent ; titulaires de chasses princières, comme celles du baron A. W. Deichman, de Cyril Flower et sir E. Cassel, ils ouvrirent aux membres de l'aristocratie, à leurs invités, les portes dorées des conseils d'administration. Et parmi les « Directeurs » les plus importants de la cité de Londres, figurent aujourd'hui, à côté de lord Stalbridge ou lord Rathmore, l'une des autorités de la cour d'Edouard VII, Sir Arthur Ellis et l'héritier du duc de Devonshire, M. Victor Cavendish. Aux liens d'affaires succédèrent des liens de sang, avec les familles de lord Rosebery, lord Agues Cooper, lord Hothfield. Et puis les anoblissements se mirent à pleuvoir. Déjà Sir Joseph Montefiore et

(1) Bien des renseignements, utilisés dans les pages qui suivent, sont empruntés au livre excellent publié par l'éditeur Fisher-Unwin, tout récemment : *Society in the new reign*.

lord Battersea fournissaient des précédents. Sur une même liste d'honneurs décernés pour un anniversaire de naissance royale, figurent Sir Nathaniel Nathan, Sir Harry Samuel, colonel Goldsmid, et M. Arthur Sassoon, l'ami personnel du roi Edouard.

Une nouvelle étape était franchie, dans la voie de la fusion des deux aristocraties.



Sans doute, isolées dans leurs demeures patriarcales, où elles perpétuent ces traditions séculaires de distinction aristocratique et de dévouement civique, cette atmosphère de culture intellectuelle et de discussions politiques, dans lesquelles furent élevés tous les grands hommes d'Etat de l'Angleterre, les vieilles familles de la *gentry* témoignent pour les intrus d'une certaine froideur. Mais ce n'est là qu'une réserve passagère. Les caractères psychologiques, les traditions historiques pèsent d'un trop grand poids, pour ne pas broyer, tôt ou tard, les résistances individuelles.

La richesse, par le succès qu'elle traduit, la liberté qu'elle donne, les efforts qu'elle incarne, séduit la volonté, flatte l'imagination et satisfait la conscience britannique. Réussir est pour l'Anglais toujours une supériorité : il se complait trop dans les tensions de l'énergie, pour cingler de son ironie les vainqueurs et entourer de sa sympathie les vaincus. « Il élève tout ce qui s'élève ; il fortifie tout ce qui est fort ; il ne donne pas au destin d'inutiles démentis. » La richesse est à la fois un succès sportif, qui stimule les muscles, et une réalité vivante, qui attire les imaginatifs. Elle évoque toutes les aisances. Elle permet toutes les libertés. Elle est la seule porte qui conduise à la vie publique et à l'autorité politique. N'est-il pas juste que la fortune donne le droit de commander, puisque son acquisition témoigne d'un effort persévérant, d'une victoire morale ? La pauvreté n'est pas seulement le signe d'une incurie, mais la punition méritée par une méconnaissance des lois religieuses. Le royaume du Christ doit être fondé ici-bas : les meilleurs, ceux qui possèdent la vérité, les saints, doivent être aussi les plus forts. Sous l'action de ce milieu psychologique, sous l'influence de la nécessité, qui fait de la richesse la condition même de son autorité et de sa durée, l'aristocratie territoriale se montre accueillante vis-à-vis de l'aristocratie industrielle ou financière. L'usage, qui voulait que, dans une même famille, il y eût des membres avec une pairie héréditaire, d'autres avec des « titres de simple courtoisie », d'autres enfin sans titres, facilitait les concessions et permettait l'hospitalité. Comme l'a dit M. Laugel, « le

grand seigneur anglais ne ressemble pas plus au grand d'Espagne, dans les veines duquel ne coule plus qu'un mince filet de « sang « bleu, » qu'aux valets anoblis des gouvernements absolus, généraux d'antichambre, favoris du pouvoir, gent sordide, mendiante et vénale. Il y a des patriciens ; il n'y a point de race patricienne. »

Comment enfin s'étonner si l'oligarchie ploutocratique s'est efforcée de pénétrer dans les rangs de la féodalité territoriale ? Le petit boutiquier enrichi quitte avec joie la ville, pour aller auprès d'un village modeste, bâtir un « cottage » sans prétentions, mais dont les pelouses abritent un tennis et les écuries quelques « ponies ». Il occupe dans la nef de l'église et dans le conseil de la paroisse la place vacante d'un « squire ». Le financier heureux considérerait sa tâche comme inachevée s'il n'avait, dans un comté pittoresque de l'Angleterre, un domaine assez large pour jouer à l'agriculteur et une demeure assez princière pour jouer au gentilhomme. L'un et l'autre, consciemment ou non, font acte d'Anglais et preuve de sens politique. La propriété foncière constitue pour nos voisins une réalisation nécessaire de la fortune individuelle, un symbole indispensable de son autorité politique. Pour ces pensées concrètes, « il n'est pas de richesse qui puisse mieux parler aux yeux. Celle-ci entre dans l'âme : elle pénètre par la muette beauté des arbres, des fleurs, par les lignes particulières des horizons, des ondulations, dont tous les plis sont connus, éveillent un souvenir. » Les mémoires tenaces ont conservé le souvenir du temps où une aristocratie territoriale, protégée, par sa vie isolée et rurale, contre la corruption physique et morale de la vie de cour, gérait l'Etat comme elle administrait ses propriétés, confiant à tel de ses fils les fermes et les ministères, se réservant la charge de rendre la justice, d'organiser la police, d'entretenir les écoles et de secourir les pauvres. Et les restrictions progressives, imposées à son activité par la jalousie des classes moyennes, nées à la vie publique, n'empêchèrent point la gentry de fournir à l'Angleterre contemporaine la majorité de ses hommes d'Etat. Participer à sa fortune territoriale, ce n'était pas seulement, pour les générations successives d'industriels heureux, de coloniaux avisés, de financiers habiles, faciliter leur anoblissement, c'était aussi participer à son action politique et à son autorité sociale.

Leurs capitaux permettaient à l'aristocratie territoriale de durer : celle-ci, en les accueillant, leur ouvrait le Parlement et effaçait leur impopularité.

JACQUES BARDOUX.

M. ÉDOUARD DETAILLE

Rêvons-nous ? Est-ce que véritablement l'on va placer au Panthéon, en face de l'entrée principale, au meilleur endroit, la célébration des boucheries humaines par M. Edouard Detaille ?

Quoi ! Au moment même où les atrocités du duel russo-japonais plongent le monde entier dans la consternation et démontrent aux âmes les plus barbares que, si parfois la guerre est une affreuse nécessité, — ce qui n'est même pas certain, — jamais, en aucun cas, elle ne peut être une occasion de gloire !

Et cela sans même l'excuse du talent. Si encore la prétendue gloire militaire était représentée dans sa tragique grandeur : hommes troués de plaies hideuses et brandissant de rouges moignons, chevaux traînant sous eux leurs entrailles en chapelets, et partout du sang, en averses, en flagues, en fleuves ! l'on pourrait dire, du moins : « Cela est horriblement beau ! »

Mais non, autant qu'elle est immorale, l'œuvre est vulgaire. C'est une fantasia de cavaliers bien équipés, bien reluisants, qui agitent des drapeaux en cadence pour saluer une Gloire de féerie, une sorte de figurante en maillot couleur chair sur un cheval qui caracole ! Une puérile parade de cirque, quand on attend toutes les épouvantes des plus sinistres drames !

Qui est coupable ! Est-ce M. Edouard Detaille ? Non pas ! Il n'a montré aucun génie : il n'a donc surpris personne. C'est l'administration des Beaux-Arts qui est responsable. Ne connaissait-elle pas M. Edouard Detaille ? De quel front lui a-t-elle donné, au Panthéon, la succession du sublime Puvis de Chavannes ?

Il y a actuellement dans le monde artistique un certain nombre de réputations tout à fait illégitimes qui bénéficient de l'indifférence méprisante des gens de goût. Il faudrait pourtant une bonne fois éclairer le public sur la médiocrité de tous ces grands pontifes, les Jean-Paul Laurens, les Bonnat, les Jules

Lefebvre, les Roybet, les François Flameng, les Gabriel Ferrier, etc., etc.

Je commence par M. Edouard Detaille.



Parades, défilés, uniformes galonnés et gestes de cérémonie, c'est tout ce qu'il sait voir sur terre. Et cela suffirait à prouver qu'il est précisément le contraire d'un artiste, puisque l'apparat conventionnel pour lequel il professe une passion enfantine lui déroberait nécessairement les émotions sincères de l'âme humaine qui sont la seule matière de l'art véritable.

Il a, naguère, représenté les *Funérailles de Pasteur*. Savez-vous comment il a traduit la douleur poignante de tout un peuple en deuil d'un de ses plus grands bienfaiteurs? Par une parade!

La scène est sur le parvis Notre-Dame où un catafalque a été dressé.

Félix Faure, entouré d'un prince et d'un grand-duc, ses hôtes, a pris place sur une estrade pour assister à un défilé de troupes. Le président se carre comme un monarque, jarret tendu, tête haute, regard assuré : il salue les drapeaux avec un geste de gravure de mode. Le prince et le grand-duc, très cosmétiques, pomponnés, sanglés, font le salut militaire. Au pied de l'estrade sont groupés ces messieurs du Protocole, dorés sur tranche, jolis, mignons et busqués à souhait. On discerne des têtes connues et l'on observe toute une agitation de plumes d'autruche, de brandebourgs d'or, de bonnets de « chats fourrés », de robes rouges à parements d'hermine.

Voilà donc l'hommage qui aura fait tressaillir dans sa tombe ce génie qui fut un si grand cœur : des trompettes, des saluts d'épée, adressés non pas même à lui, mais à des paons faisant la roue devant son corps!

Que de telles images trouvent place dans le supplément dominical du *Petit Journal*, à la bonne heure! Mais, véritablement, est-ce ainsi qu'un artiste devait traiter un si noble sujet?

La veille, dans la chapelle ardente de la rue Dutot, s'était pressée une foule de visiteurs silencieux : une dernière fois, les disciples du grand homme étaient venus le voir, allongé dans son suaire; là aussi s'étaient rendus ceux que ses découvertes avaient sauvés ou qui, grâce à lui, avaient conservé des êtres chers. Et beaucoup de ces visages se détournaient discrètement pour pleurer.

Une seule de ces larmes valait mieux assurément que toute cette vaine parade et toute la friperie officielle de M. Detaille.

Regardons le tableau intitulé *Victimes du Devoir*. Un incendie a éclaté : les échelles ont été dressées, les pompes fonctionnent et les pompiers luttent contre le feu.

Soudain, un groupe se fraie un passage au milieu d'eux : ce sont deux des leurs qui, mis hors de service par un accident, sont portés à l'ambulance.

Tel est le thème ; mais devant l'œuvre de M. Detaille, il faut le deviner, car c'est à peine si l'on voit les deux malheureux que cachent leurs porteurs.

Par contre, nous voyons très bien, nous admirons, nous contemplons le préfet de police et le préfet de la Seine qui saluent les blessés. Campés bien de face, bien peignés, bien rasés, neufs comme s'ils venaient de sortir d'une boîte, ils confisquent tous les regards. C'est qu'en effet, pour M. Detaille, ces deux préfets, spectateurs inactifs de la scène, sont les protagonistes de l'affaire. Pour lui, un incendie comporte encore un cérémonial, et la mort même pour les hommes de dévouement n'est qu'une occasion de défilé devant de hauts fonctionnaires.

La figuration se complète par le groupement sympathique d'un certain nombre de personnages officiels secondaires : les secrétaires des préfets, un colonel de pompiers et un officier de paix qui salue respectueusement ses supérieurs.

Des saluts, des saluts et encore des saluts !

Dans l'esprit de M. Detaille, notre existence entière n'est qu'une parade se résumant dans ce geste de cérémonie, auquel aboutit, en effet, presque toute parade : le salut !

Aussi en use-t-il sans modération. Dans les deux seules toiles que nous ayons examinées, nous pourrions déjà noter tout près de trente saluts : il y en a un bon quarteron dans les *Funérailles de Pasteur* et nous venons d'en enregistrer trois dans *Victimes du Devoir*.

Mais enfin, me demandera-t-on, comment diable à votre idée le peintre eût-il dû représenter son incendie ? Il eût dû tout simplement nous montrer des flammes, des pompiers et nous rendre témoins de leur héroïsme. C'était son sujet : que ne l'a-t-il traité ?

* * *

Mais vous me direz que j'ai beau jeu de chicaner M. Detaille sur son talent de peintre civil : c'est dans les scènes militaires qu'il triomphe : Detaille, bataille, cela rime.

Des batailles ! oh ! que non point ! Le moins possible. Le sang, la boue, c'est sale...

La parade, voilà ce qui est admirable : de belles revues, de beaux alignements, de beaux défilés, voilà ce qui fait vibrer le cœur. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que des panaches, des plumets, des étoiles, des pompons, des aiguillettes, des passepoils, des chevrons, des épaulettes. Ah ! ah ! voilà ce qui rend fier d'être homme !

La Revue de Châlons. Nous sommes devant des régiments de cavaliers : c'est bien plus coquet que l'infanterie.

Soudain débouche le landau présidentiel portant Félix Faure, le tsar et la tsarine. Les trompettes sonnent aux champs, le drapeau s'incline : spectacle inoubliable !

A propos, reprenons notre compte de saluts.

Félix Faure : un ; le tsar : deux ; l'officier de cuirassiers qui baisse son épée : trois. Trois, avec le report des pages précédentes, soit trente : cela fait trente-trois saluts. Du reste, nous pourrions compter également toutes les armes présentées par les soldats, car ce sont aussi des saluts ; mais notre dénombrement monterait tout de suite à quelques milliers. Contentons-nous des trente-trois saluts indiscutables : c'est déjà joli.

— Vous avez tort, monsieur, me dit une personne grave, de persifler devant cette revue où palpita le cœur de la France.

— Ah ! oui ! l'alliance ! Eh bien ! franchement, le cœur de la France aurait pu se réserver pour une meilleure occasion ! Mais d'ailleurs, je ne vois là qu'un bourgeois fort ridicule, ravi de se rengorger à côté d'un empereur, et, en outre, des épées flambantes, des casques bien astiqués, des cuirasses dûment passées au tripoli.

— Le cœur de la France est sous ces cuirasses, monsieur !

— Oh ! pensez-vous que ces braves cavaliers soient très fiers d'être là ? Ils donneraient très volontiers leur vie pour le pays, j'en suis parfaitement convaincu, mais cette parade inutile doit les horripiler, et je le comprends.

M. Detaille me répond qu'il a peint aussi des champs de bataille.

Ah ! fort bien ! voyons les champs de bataille ! Nous allons enfin sortir de la parade, nous allons entrer dans le drame, nous allons voir des hommes que transporte la rage ou que torture la souffrance.

M. Detaille nous mène au Luxembourg devant le *Rêve*. Voilà mon champ de bataille, nous dit-il. C'est la nuit : mes guerriers dorment. — Ah ! ils ne se battent pas ? — Non, ce serait trop cruel ; j'ai même trouvé trop rigoureux de les faire

reposer sur le sol véritable : songez, des mottes de terre pour oreillers, c'est bien dur; aussi les ai-je peintes en ouate. C'est beaucoup plus doux pour la tête. Maintenant, regardez là-haut, dans le ciel. — Ah! oui! dans le ciel, on aperçoit quelque chose! — C'est la représentation imaginaire de ce que voient en rêve ces soldats couchés : ce sont les anciennes armées françaises de la Révolution, de l'Empire, de la monarchie restaurée, de Crimée et du Mexique. — Est-ce qu'elles se battent? — Y pensez-vous? ce serait trop sauvage : elles défilent tout simplement, et leur parade est si glorieuse que l'armée d'aujourd'hui rêve de la continuer. — Encore parader! Oh! bien, cher Maître, il semble que l'armée d'aujourd'hui fasse tout aussi bien de dormir!

— Je soupçonne, reprend M. Detaille, que mes soldats endormis vous paraissent trop pacifiques et que vous en voudriez voir de victorieux : j'ai votre affaire. Je vais vous montrer *les Troupes impériales en 1807*.

— Ah! cette fois, attendons-nous à un spectacle corsé. Cette vieille *furia francese*, c'est là que nous allons la voir à l'œuvre. Prussiens et Russes vont dégringoler comme des capucins de cartes. Allons! quelques bonnes charges à la baïonnette pour que le traité de Tilsitt soit plus tôt signé!

— Vous en demandez trop! Il ne s'agit ici que d'une parade. — Ah Dieu! encore une parade. — Plaiguez-vous donc! Celle-ci est fort imposante. C'est la municipalité de Paris qui vient à la rencontre des aigles au retour de la campagne. Les magistrats, en habits de galà et en escarpins vernis, se sont découverts, et l'un d'eux passe une couronne autour d'une enseigne qu'on lui présente. La foule salue.

— Bon! encore des saluts. Ici, comptons-en vingt en bloc. Avec le report, soit trente-trois : cela fait justement cinquante-trois saluts. Le compte s'arrondit.

Ainsi, voilà, selon M. Detaille, l'un des plus importants événements de l'Empire. Ces hommes ont

..... vaincu toute la terre

et leur fantastique épopée qui laisse derrière eux, en Europe, un sillage de sang, aboutit à quoi?... à une parade et à des saluts décernés par de bons bourgeois.

— Mon Dieu! nous dira le peintre, c'est donc qu'il vous faut des horions, des plaies, des estafilades pour vous satisfaire? — Oh! oui! je vous en conjure, quelques torsos en capilotade et quelques crânes en bouillie. Le ciel m'est témoin que, jusqu'à présent, j'étais doux et que la paix universelle était ma plus chère

espérance. Mais à voir ces soldats de cérémonie perpétuellement figés dans leurs beaux uniformes, je commence à devenir enragé.

— Allez donc voir mon *Siège de Huningue!*

— Ah! le siège de Huningue, voilà, en effet, ce qu'il nous faut : une lutte acharnée, cent trente-cinq Français contre trente mille Autrichiens. Canonniers, à vos pièces! Et pointez juste! Défoncez-moi ces bataillons, pulvérisez ces colonnes! Hardi là!

Mais qu'est-ce donc qu'on nous montre? Est-ce là le siège de Huningue? Quoi! c'est encore une parade, toujours, toujours, toujours des parades! — Eh! sans doute, me répliquera M. Detaille, c'est une parade, car la petite troupe de Barbanègre, ayant obtenu de sortir avec ses armes, défile fièrement devant les Autrichiens qui lui rendent les honneurs militaires; mais ne jugez-vous pas très impressionnant le contraste de cette poignée d'assiégés tout éclopés, tout meurtris et efflanqués, avec la formidable armée des assaillants tout battant neuf et bien repus?

— En effet, je trouverais cette antithèse assez dramatique si vous me la faisiez voir; mais comme la queue de la garnison est encore sur le pont-levis, je ne puis savoir si tous les compagnons de Barbanègre sont là et, comme les nécessités de la composition vous ont empêché de représenter un plus grand nombre d'Autrichiens que de Français, la valeur de ces derniers n'est nullement apparente. De plus, comme vous avez reculé devant un réalisme véritablement empoignant, nos compatriotes ne semblent ni très maigres, ni très mal en point.

Il reste donc que pour nous raconter leur résistance surhumaine, vous nous les avez montrés *salués* par leurs ennemis. Je le disais bien que, pour vous, le salut était l'alpha et l'oméga de toute l'activité humaine!

Nous en étions, si je ne me trompe, au cinquante-troisième salut. Les deux généraux autrichiens : cinquante-quatre et cinquante-cinq; l'officier en cuirasse : cinquante-six et, par derrière, dix-sept autres officiers saluant : cela fait soixante-treize saluts.

C'est égal, je ne m'imaginai pourtant pas que les soldats de l'Empire fussent hommes à goûter beaucoup ces salamalecs et je me figure assez mal Cambronne, par exemple, attendant que les Anglais lui répondissent par des saluts.

Mais c'est sans doute que je ne comprends pas l'héroïsme comme M. Detaille, car pour lui c'est un principe, quand il représente des braves face à face, de les montrer se tirant des révérences. En voulez-vous une nouvelle preuve? Voyez ses deux *Saluts aux blessés*, où sont peints des personnages de la guerre de 1870.

Dans l'un, ce sont des Allemands qui saluent des Français prisonniers; dans l'autre, ce sont des Français qui saluent des Allemands tombés entre leurs mains. L'artiste s'est, d'ailleurs, contenté de changer les uniformes et, de cette manière, l'œuvre peut plaire des deux côtés du Rhin.

Nous disions donc, s'il vous en souvient, soixante-treize saluts. Dans le *Salut aux blessés* allemands, nous notons comme personnages saluant : le général, soixante-quatorze; le hussard vu de dos, soixante-quinze; le hussard vu de profil, soixante-seize; le dragon, soixante-dix-sept; l'officier d'ordonnance en capuchon, soixante-dix-huit. Autant pour le *Salut aux blessés* français, soit au total quatre-vingt-trois saluts.

Auquel compte nous ajouterons tous les saluts figurés dans la fresque du Salon actuel. Autant de drapeaux levés vers la Gloire, autant de saluts : dix-sept dans la travée de gauche, onze dans celle du centre, sept dans celle de droite : en tout trente-cinq, à additionner avec le reste, soit cent dix-huit saluts !

Nous continuerons ce dénombrement l'année prochaine.

Ainsi, dans toute l'œuvre de M. Detaille, pas une émotion pas une pensée, pas un mouvement naturel, pas un geste vrai; vide, néant, rien que de la parade et des saluts !

Un peintre, cet homme-là ? Non, c'est un maître de cérémonie !



Que peut être l'exécution de ses tableaux ? Le dessin de tous ces personnages saluant, de tous ces soldats en ligne ou défilant est nécessairement insipide : aucune vigueur, la banalité même. Raffet, il est vrai, a pu témoigner de beaucoup d'art en dessinant des grenadiers alignés devant Napoléon : il lui a suffi de raidir un peu ses vieux grognards et de les galvaniser par un frisson d'amour-propre. Mais aussi, c'était Raffet.

Vous me direz que M. Detaille est surtout réputé comme peintre de chevaux.

Hélas ! Géricault, où es-tu ? Où sont les formidables bêtes dont tu peignais furieusement les beaux muscles en train de se bander et de se détendre ?

La comparaison du hussard qui est au Louvre et de l'officier d'artilleurs qui se trouve dans *En batterie*, de M. Detaille, serait édifiante.

Le cheval de Géricault, lancé à fond de train, frappe de ses sabots le roc, et le fer entame la pierre; mais soudain l'officier, avisant quelque ennemi derrière lui, veut arrêter sa monture, il

lui tord la mâchoire avec le mors, et la bête, haletante, se cabre de toute sa hauteur : c'est d'une fougue enragée, cheval et cavalier semblent avoir été peints dans un roulement de tonnerre.

Et voici M. Detaille qui nous montre à son tour un cheval au galop.

Il a l'air de galoper ; mais c'est un élan tout superficiel qui s'exprime par de l'écume à la bouche, des flocons de sueur sous le harnachement et des luisants plaqués à tort et à travers sur le poil. Quant aux muscles, ils ne révèlent pas le moindre effort intérieur. Géricault vous force à dire : quel nerf ! Mais à observer les lignes tracées par M. Detaille, on se demande pourquoi celles-ci plutôt que d'autres. Tous les vrais artistes me comprendront. Au reste, par charité, je ne pousserai pas plus loin le parallèle.

La couleur de ce peintre est également celle que peut faire attendre son inspiration. Comme les uniformes trop neufs qu'elle évoque, elle est flambarde, gueularde, aigre à faire grincer. Je vous recommande le noir encre du cheval dont il vient d'être question, les parements bleu-vert des Autrichiens dans le *Siège de Huningue*, la fuchsine des magistrats, la vareuse bleu ciel et le pantalon violet d'un attaché militaire étranger dans les *Funérailles de Pasteur* ; le rouge et le vert du hussard de la travée de gauche dans *Vers la gloire*. Il y a aussi, dans le 1807 de l'Hôtel de Ville, des violets à faire aboyer des chiens.

* * *

Et c'est cet artiste que, sans vergogne, notre administration des Beaux-Arts admet à se mesurer avec Puvis de Chavannes !

Est-ce pour que la postérité, en les regardant tour à tour, s'écrie : Voilà un génie, et voici sa rançon !

Je déclare que je ne veux aucun mal à M. Detaille. Il a des clients particuliers qui raffolent de lui et qui lui donnent certainement plus de commandes qu'il n'en peut exécuter.

Qu'il continue à les fournir.

Mais comme contribuables, nous demandons, nous exigeons que l'Etat désormais veille mieux sur nos deniers...

PAUL GSELL.

Le Mouvement national arabe

Notre politique intérieure et extérieure se concentre, depuis un certain nombre d'années, sur la lutte religieuse d'une part, et sur le Maroc d'autre part.

Toutes les autres questions ont été sacrifiées, ou à peu près, en vue de cette réforme et de cette conquête.

Cependant, il eût été intéressant pour notre influence, pour nos intérêts économiques, pour nos industries et notre commerce, d'observer ce qui se passe dans des contrées peu éloignées, sur ce bassin de la Méditerranée que nous désirons voir redevenir « latin ».

Depuis un certain temps, l'attention du monde entier a été appelée sur un mouvement national *arabe* qui s'est manifesté en Asie Mineure. Les Turcs sont en nombre infime dans le pays; leur gouvernement est désastreux, leur oppression a des conséquences déplorables. Aussi, peuvent-ils disparaître, du jour au lendemain, sans qu'une révolution sanglante soit à redouter.

C'est ce que prépare le Parti National Arabe et ce qu'il indique dans un manifeste adressé dernièrement aux Arabes et aux puissances étrangères.

Voici les conclusions de ce document :

Nous voulons nous détacher complètement de la Turquie et fonder un Empire Arabe comprenant tous les pays arabes asiatiques, s'étendant dans les limites de ses frontières naturelles, depuis la vallée du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez et depuis la Méditerranée jusqu'à la mer d'Oman.

La forme de gouvernement sera un Sultanat constitutionnel libéral et progressiste. Notre souverain sera Arabe et Musulman.

Nous formerons avec le vilayet du Hedjaz, la ville et le territoire de Médine jusqu'au golfe d'Akaba, un empire indépendant du nôtre, dont le souverain, également Arabe, sera en même temps le Calife universel de l'Islam.

Nous respecterons l'autonomie du Liban, le *statu quo* dans les sanctuaires chrétiens de la Palestine et dans les principautés indépendantes

du Yémen, du Nedjed et de l'Irak. Nous maintiendrons les fonctionnaires arabes dans leurs postes, nous porterons leurs appointements à un chiffre suffisant et nous leur assurerons une retraite honorable. Le service militaire sera de deux ans. Les revenus des Wakoufs seront dépensés pour les Wakoufs.

Les propriétés privées du Sultan Abdul-Hamid seront partagées entre ceux qui auront contribué au salut de la Patrie Arabe. Les terres incultes seront allouées aux villages avoisinants.

Nous accorderons une amnistie générale à tous les condamnés sans distinction, quelles que soient leurs peines.

Pour exécuter ce magnifique projet, pas une goutte de sang n'est nécessaire. Il suffit que nous le voulions pour devenir indépendants. Combien y a-t-il de Turcs dans les Pays Arabes? Ils sont 500 ou 600 au plus; et nous sommes 12 000 000.

Nous avons pensé à tout; tout est préparé pour le changement libérateur. Nous prions seulement nos chers concitoyens, sans distinction de rite, ni de religion, de rester calmes et de ne se livrer à aucun acte qui puisse motiver une plainte ou une intervention de puissances étrangères et d'obéir avec confiance aux gouverneurs arabes qui se substitueront aux valis et aux mutessarifs turcs. Nous faisons la même recommandation à nos braves et pauvres soldats; qu'ils respectent leurs officiers arabes qui, au jour fixé, remplaceront les colonels et les généraux circassiens.

Nous conseillons également à tous nos compatriotes de ne plus vendre leurs terrains aux étrangers à vil prix; car lorsque nous serons libres, la valeur de nos propriétés foncières augmentera de 400 p. 100.

Quant aux Turcs qui habitent parmi nous, nous les traiterons en frères s'ils se joignent à nous, et en ennemis s'ils conspirent en faveur de la bande des scélérats de Yildiz.

LE COMITÉ SUPRÊME NATIONAL ARABE.

Cette révolution pourra-t-elle être enrayée par le sultan? Nous ne le croyons pas. Les seules troupes sur lesquelles il peut réellement compter sont à Constantinople pour sa garde personnelle, ou en Macédoine et sur la frontière bulgare où un mouvement est toujours à craindre.

Les organisateurs ont bien tout prévu. Ils ont préparé lentement et sûrement l'indépendance de leur pays. Ils s'érigeront donc en royaume d'ici un an environ, mais ne reconstitueront pas un empire arabe d'un « seul bloc ».

La Mésopotamie, la Syrie et la Palestine formeront un premier gouvernement.

L'Hedjaz, l'Yémen et l'Azir seront placés sous la haute autorité d'un khalife dont la capitale sera Taïf, au sud-est de la Mecque.

Enfin les émirs de l'Arabie centrale se réuniront en une confédération particulière.

Le mouvement actuel contre Sana, dans l'Azir, est le corollaire de celui en préparation dans le nord, mais il n'en dépend

pas. Ibn Saoud, l'émir du Nedjed, qui a renversé Raschid, a des visées spéciales. Il veut rééditer les exploits de ses ancêtres, les Wahabites, qui ont saccagé les tombeaux de Mahomet et d'Omar. Il ne semble pas avoir réussi à entraîner ou à asservir les autres émirs, moins sectaires, et a échoué devant Hayel, capitale du Shomer.

En tout cas, ses forces tiennent en échec, dans le sud, les troupes du sultan, et la révolte des provinces sacrées est imminente.

Devant ces faits, quelle doit être notre politique ?

Les promoteurs du mouvement actuel, élevés dans nos écoles, aimant la France, tout en désirant un chef arabe et musulman, admettent la liberté de tous les cultes et ne veulent leur susciter aucuns ennemis. Ils ont l'intention d'appeler auprès d'eux des conseillers de toutes les nations, des éducateurs, des instructeurs, des officiers, des ingénieurs, des commerçants. Ils veulent faire appel à tous les concours.

C'est le moment que nous choisissons pour abandonner — ou presque — notre protectorat religieux en Asie Mineure, pour laisser le champ libre à toutes les autres nations. Il semble cependant que nous devions chercher à accroître notre influence sur cette partie de la Méditerranée déjà suffisamment devenue étrangère par notre étrange politique en Egypte et à propos du canal de Suez.

La Syrie et la Mésopotamie sont, pourtant, la seconde route des Indes ; et certains projets de grands canaux, renouvelés de l'antiquité, joints à ceux du chemin de fer, rendraient merveilleusement prospères ces contrées.

Pour bien montrer à quel point notre politique est maladroite, il convient de citer le fait suivant : Nous sommes en conflit avec l'Angleterre au sujet de Mascate, et l'affaire est portée devant le tribunal de La Haye. Il est donc de toute nécessité que nous conservions par devers nous tous les atouts nécessaires. Or, notre diplomatie vient récemment d'abandonner ses privilèges à Zanzibar (ancienne possession de l'Oman). De même en Syrie. Nos consuls ont dû, depuis longtemps, signaler au quai d'Orsay l'état d'esprit des populations arabes de l'Asie Mineure. Il fallait donc, à tout prix, maintenir notre protectorat religieux dans ces pays, en vue de nos intérêts présents et futurs.

Evidemment, nous ne pouvions pas ouvertement prendre parti pour un gouvernement en formation nullement connu et reconnu, nous aliéner ainsi le sultan et provoquer un conflit. Mais « prévoir » est le fait de diplomates avisés et sérieux.

Or, on prévoit, en gardant des relations sérieuses avec un peuple; et nos missions, si influentes, si précieuses, étaient tout indiquées, avec, à la tête, le patriarcat de Jérusalem. Mais de quelle nationalité sera demain ce patriarche?

Quelle est, en réalité, cette Ligue de la Patrie Arabe? Quel est ce comité supérieur? Offrent-ils une surface sérieuse ou bien ne sont-ils que des utopistes?

Nous avons entendu dire et nous avons lu dans un journal américain que les chefs du mouvement, exilés en Europe, n'avaient aucune influence et servaient simplement les intérêts de l'Angleterre.

Il est certain que depuis plusieurs années la Grande-Bretagne a intrigué activement dans le golfe Persique et en Arabie. Son attitude à propos de Mascate le prouve, ainsi que l'appui donné par elle à Moubarreck, sultan de Koweyt. Evidemment aussi les consuls anglais de Bagdad et de Bassora ont intrigué en Arabie pour susciter un mouvement. Ils ont fourni des armes, de l'argent à Ibn Saoud pour l'aider à renverser le jeune Raschid, émir du Nedjed, espérant s'en faire un allié.

Il ne paraît pas, cependant, que la politique de lord Curzon et du *Foreign Office* ait obtenu des résultats.

A Mascate, la France réclame ses droits datant du traité de 1861.

A Koweyt, le sultan a accepté momentanément l'occupation anglaise à cause des menées allemandes et turques.

Au Nedjed et dans les autres provinces, Ibn Saoud est obligé de compter avec l'opinion des habitants, ennemis des Anglais, tout autant que des Turcs. A Sana, ses émissaires et ses alliés, dont le futur khalife, ont réussi, parce que la garnison et les renforts soi-disant turcs étaient *d'origine syrienne* et ont déserté, laissant à peu près seul le malheureux gouverneur ottoman qui a attendu inutilement les secours turcs et a dû rendre la ville.

Enfin, dans l'extrême hinterland d'Aden, les populations n'acceptent pas la domination anglaise. Une expédition contre elles aboutirait à un échec très grave; il y a des sables à traverser, des déserts immenses à parcourir devant un ennemi insaisissable.

Mentionnons comme exemple la lutte toute récente et inutile contre le Mullah, dans le Somaliland.

Il est utile aussi de rappeler que la population arabe de l'Arabie centrale n'est pas uniquement composée de Bédouins. Un de nos confrères américains disait dernièrement que ces

nomades ressemblaient aux tribus indiennes de l'ouest des Etats-Unis, aux Sioux, aux Cheyennes, aux Apaches. L'erreur est grande. Les Bédouins sont des tribus de pasteurs possédant d'immenses troupeaux de moutons (dont la laine égale celle du Cachemire), et de chameaux. Mais, dans l'intérieur, les Bédouins n'existent plus. Les habitants sont policés, doux, affables; les campagnes admirablement irriguées donnent des légumes, des cultures merveilleuses, des fruits superbes; les villes sont importantes (de 20 à 40 000 âmes). De riches gisements miniers existent.

La domination turque n'a jamais été exercée sur ces pays. Elle s'arrête à l'Hedjaz et au Yémen, et, dans le nord, à la vallée du Wadi Hauran, où habitent les Druses.

Il faut donc se méfier des informations parues au sujet de ces pays encore inconnus et cependant excessivement riches. Ce que nous venons de dire s'applique à notre confrère américain et peut se répéter sans doute au sujet de la ligue de la Patrie Arabe.

Les organisateurs principaux sont en Europe, c'est vrai. Leur influence, comme le proclame le journal de Chicago, est-elle nulle dans leur pays? Et ne prennent-ils pas leur désir pour des réalités?

L'exemple de la garnison syrienne de Sana est la meilleure réponse. Ces troupes obéissaient à un mot d'ordre.

Mais la préparation d'un semblable mouvement est longue. Il ne suffit pas de détruire; il faut construire. Or le Parti Arabe dans l'Asie Turque ne voudrait pas qu'il y eût, ne fût-ce qu'un moment, un semblant d'anarchie qui pourrait déterminer une intervention de certaines puissances européennes. Le comité entend que, le jour même de l'action, tout le gouvernement intérieur soit constitué et entre en fonctions. Il lui faut donc choisir ses hommes, les instruire, les préparer.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il est en relations étroites avec les Arabes d'Asie Mineure et que chaque jour marque une étape de plus vers l'émancipation.

Le comité a admirablement choisi son heure. Les complications dans les Balkans obligeront le sultan à accepter le fait accompli. Il restera à Abdul Hamid une partie de l'Asie Mineure et la Turquie d'Europe.

Il est donc intéressant de suivre le mouvement arabe. Notre industrie et notre commerce gagneront à la mise en valeur de cette Asie Mineure où les Arabes, soumis aujourd'hui à un dur

régime d'oppression, se refusent à tout travail sérieux et laissent sans cultures des pays d'une extrême richesse.

Le Maroc, où des complications diplomatiques et autres nous attendent, avec des mécomptes économiques, ne doit pas nous hypnotiser au point de nous faire négliger les autres parties du monde. Notre ministre des Affaires étrangères ne doit pas renouveler notre politique néfaste relativement à l'Égypte. On a crié et on crie encore contre l'Angleterre à ce sujet ; mais notre voisine ne demandait pas mieux, à l'époque, de nous voir coopérer à son action dans ce pays ; c'est notre abstention qui l'a forcée à agir seule et à retirer pour elle seule les bénéfices de l'opération. La Grande-Bretagne a agi en toute logique.

Demain, il en sera de même en Asie Mineure et, plus tard, en Arabie. Les monopoles, les avantages divers, les grands marchés, les fournitures importantes seront réservés aux États européens et aux particuliers qui auront soutenu, conseillé, aidé, la jeune Patrie Arabe.

L'Angleterre espère bien n'être pas oubliée. La France peut avoir les mêmes prétentions ; mais le veut-elle ? Connaît-elle les richesses du pays ? Y a-t-elle jamais envoyé des émissaires ?

Oui ; Napoléon I^{er} avait eu des agents syriens et arabes ; Napoléon III avait entamé de sérieux pourparlers avec les chefs arabes de Palestine, de Syrie et de l'Arabie centrale. Depuis, tout est retombé dans l'oubli. Notre protectorat catholique, d'une importance si grande, va passer en d'autres mains, et le Réveil de la Nation Arabe dans l'Asie Turque n'aura pour nous que des conséquences désastreuses.

Nous avons voulu signaler ce danger. Songe-t-on à y remédier ? Et, à défaut du gouvernement, nos industriels, nos commerçants, nos coloniaux, qui cherchent de si grands territoires pour leurs plantations de coton, par exemple, voudront-ils poser des bases sérieuses pour une action économique importante ?

C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Mais, disons-le en terminant : nous avons là-bas des amis nombreux, de chauds partisans, des moyens d'action uniques, un nom universellement connu et respecté. Profitons de ces avantages. Il ne s'agit pas là de guerre, de conquête armée, mais d'une pénétration pacifique sans danger.

UN ANCIEN CONSUL.

Les derniers jours de Perdita

Chaque soir, quand le soleil regagnait les mystérieuses grottes de l'horizon, il semblait à Perdita que la vie se retirait d'elle, qu'elle s'en allait de son pauvre corps frileux et maladif avec les longs rayons dorés qui abandonnaient la terrasse. Elle renversait sa tête en arrière dans les coussins qui chargeaient le dossier de son fauteuil, des larmes brillaient comme des perles dans la nacre de ses yeux meurtris et lassés, et elle croyait alors que la Mort allait venir à pas lents, derrière elle, lui mettre la main sur l'épaule et l'emmener doucement vers on ne sait où.

Ce n'était pourtant pas ainsi que Perdita devait mourir.

Quand M^{me} Champrase voyait sa fille s'alanguir et trembler sous la muette oppression du crépuscule, qui sourdait de partout en même temps, universel et omnipotent, elle courait à elle et la câlinait en murmurant des paroles tendres et pleines d'espoir, et tout le monde autour d'elle s'empressait, la dorlotait, lui souriait, avec des yeux heureux de vivre et des lèvres rouges de santé. Il y avait là sa sœur aînée qui avait des cheveux si blonds qu'ils gardaient un reflet de soleil, même après qu'il se fût couché, et des yeux qu'il était reposant de regarder en été, tant ils étaient frais, dans leur éclat bleu de source; il y avait son amie Josine Buys, qui semblait encore une enfant et qui souffrait déjà comme une femme et qui avait un regard profond, douloureux et lointain, dans une figure ronde et douce de fillette pâle; il y avait son poète Sylvander, qui lui faisait tendrement la cour pour enchanter d'une dernière couronne de fleurs sentimentales le novembre mélancolique de ses déclinantes journées.

Car on savait que Perdita ne vivrait point, et elle le savait, comme les autres. Deux ans avant, elle avait vu mourir sa sœur aînée, de la même hypertrophie de cœur qu'elle avait maintenant, et avec l'intelligence aiguë et précoce que cette maladie développe, elle suivait son agonie, se rappelant, jour à jour, heure à heure, l'état de sa sœur, qui était partie, un soir de printemps, au moment où le soleil brille au ras de l'horizon comme un morceau de chair humide et rouge, sur cette terrasse ombragée de platanes d'où elle voyait des coteaux pesants de pins descendre mollement vers la plaine.

Le printemps était revenu; il était joaillier, émailleur, tapisier, fleuriste; il sculptait des roses de camphre et d'albâtre, il

gravait des nervures sur les petites feuilles vertes, il conduisait les abeilles vers des jardins cachés sous des diadèmes de lierre, il s'amusait comme un enfant à faire jaillir des sources et couler des ruisseaux.

Et Perdita souffrait silencieusement de voir s'enchanter une terre qui n'était pour elle qu'une brusque et triste villégiature. Chacun prenait à tâche d'adoucir ses cruelles heures. Ses amies lui brodaient des coussins; Sylvander lui apportait des poésies qui l'enivraient, des jonquilles à l'odeur douce et fade, qui sentaient le sucre et l'eau. Elle vivait parmi des étoffes, des fleurs, les fruits précoces de la saison. Elle souriait à tout du même sourire fatigué, qui s'ébauchait à peine, et une lente résignation pénétrait en elle avec les parfums qui rôdaient dans l'air, oisifs et indifférents, avec l'air plus tiède, avec la vue des nuages et des frondaisons neuves. Le charme de la maladie, les soins dont on l'entourait, la pensée qu'elle ne vieillirait pas, tout l'avait aidé à supporter la pensée de la Mort, et ce n'était presque plus pour elle une idée triste, tant on lui avait habilement enseigné le mépris de la vie, mais un rêve grave et pur, le songe d'un sommeil plus profond et plus doux que celui de chaque nuit. Elle ne réfléchissait pas à de sinistres détails, aux tentures noires, à l'enterrement, mais elle voyait une fuite dans les herbes, une absorption de l'être par les iris, les pavots, les marguerites des prairies, une fusion indéfinie, l'éternelle transformation des cellules qui se perpétuent et se recommencent dans le perpétuel renouvellement de la Nature. Et par un accord tacite et pour qu'elle n'eût pas de regrets, tous ceux qui l'entouraient s'ingéniaient à lui montrer combien la vie est décevante et douloureuse; elle savait que tout s'y crée d'à peu près, d'esquisses, de tentatives avortées; elle connaissait la vanité et le néant de chaque réalisation, la folie qu'est la croyance au bonheur, l'impossibilité que témoignent les civilisations de faire de l'homme autre chose qu'une bête pire que les doux animaux, taciturnes et puissants. Et on l'enviait, autour d'elle, d'être ainsi aimée des dieux, de s'en aller dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son intelligence et de sa beauté. Elle ne se survivrait pas, elle laisserait d'elle un souvenir charmant, un souvenir poétique et discret qui flotterait dans l'esprit de ceux qui l'auraient connue, à l'heure où le soleil s'éloigne.

Mais elle avait beau vivre dans le mépris et l'horreur de la vie, Perdita ne pouvait pas ne pas goûter le charme de ces heures de printemps. Une rumeur joyeuse montait de la terre en travail, des concerts d'oiseaux se prolongeaient sous les platanes et dans

les acacias qui versaient de blanches cascades de corolles. La malade contemplait chaque chose comme si elle allait mourir immédiatement après, et cela donnait à son regard une acuité visionnaire qui lui faisait remarquer tout aspect comme si elle le voyait pour la première fois.

Mais alors Josine, de sa voix enfantine et câlinante, lui parlait de l'Amour comme d'une maladie inguérissable et cruelle, plus implacable que la phtisie ou l'hypertrophie de cœur; Aimée lui racontait tout ce qui arrivait de fâcheux à ceux qui s'obstinent à vivre, et Sylvander écrivait pour elle des chants grandioses et désespérés où il célébrait le sommeil et méprisait l'action.

Une nuit, Perdita ne dormait pas. L'insomnie hantait sa couche enfiévrée où elle tournait et retournait son mince corps souffrant. Il y avait pleine lune dehors; elle eut envie de sortir. Comme elle pensait que sa mère le lui défendrait, si elle l'entendait marcher, elle se leva silencieusement et s'habilla à la hâte. Devant une glace, elle noua ses cheveux blonds, d'un blond argenté comme imprégné de sel, de cendre et de rayons de lune. Elle ouvrit avec précaution une porte-fenêtre; la charnière grinça; elle sortit sur la terrasse. Elle se sentait bien faible et bien fatiguée, et elle allait le long de la maison, en s'appuyant d'une main contre le mur frais. Mais sa fantaisie lui donna de nouvelles forces et elle s'avança jusqu'à la balustrade d'où l'on avait en face de soi les coteaux onduleux et la grande plaine, au loin. Une lune de nacre errait tristement dans les landes infinies du ciel; elle passait comme une exilée, et la lumière qu'elle répandait pansait les âmes blessées et répandait dans les membres un philtre dangereux et exquis. La campagne semblait immense, et des masses confuses de pins sculptaient un bas-relief basaltique, pesant et morne comme un tombeau.

Perdita se sentait envahie d'une émotion qu'elle ne connaissait pas. Il lui semblait que tout son être se fondait dans une volupté inconnue. Elle ne sentait plus de limites à son corps; elle devenait vaporeuse et flottante. Elle ne pensait pas, elle ne rêvait pas, elle n'avait ni un souvenir, ni une espérance, mais elle palpait ineffablement à la jouissance de la nuit.

Une allée délicieuse continuait la terrasse. M. Champrase, qui était peintre, l'avait fait planter alternativement d'arbres de Judée et de paulownias. Comme ces arbres fleurissent en même temps, cela faisait, au début de mai, un bosquet étrange et charmant de corolles mauves et violettes. Ils étaient si rapprochés que leurs branches se touchaient, et le clair de lune qui coulait à travers le décharnement de leur treillage jetait de longs

rayons, immobiles et comme morts, sans vibration et sans tremblement, ainsi qu'en ont ceux du soleil, sur un cimetière de fleurs fanées que M^{me} Champrase, trop préoccupée par les soucis de la maladie de Perdita, ne faisait plus enlever. Et de ce tapis doux et moelleux, velouté et humide, montait une vapeur âcre et enivrante, le parfum poignant, amer comme un reproche et léger comme un regret des âmes végétales qui se décomposent.

Perdita erra dans cette avenue. Des doigts de lumière montraient des grappes de calices d'un violet rougeâtre et d'autres d'un mauve maladif et pâle, des coins de rameaux noirs, des buissons qui dormaient en boule ainsi que des chats. Le fleuve du ciel, phosphorescent d'étoiles, ruisselait immensément au-dessus de sa tête enivrée.

L'allée surplombait un verger. Perdita s'approcha du bord et regarda, en bas, de petits poiriers blancs et de grands cerisiers roses incliner doucement à la brise leurs mûres pavoisées. Et comme elle songeait douloureusement devant ce paysage, elle vit s'avancer au milieu des herbes un couple d'ombres qui marchaient à pas très lents. Elle les regarda avec curiosité; il lui sembla reconnaître la robe bleue de sa sœur; elle avança anxieusement la tête au-dessus d'un buisson; et elle reconnut soudain, dans un rayon de lune, Aimée et Sylvander. Ils se tenaient enlacés, et la jeune fille avait posé sur l'épaule du poète sa tête brillante comme un joyau; elle riait, et la lumière faisait scintiller ses dents, entre ses lèvres, et la source bleue de ses yeux.

— Ils s'aiment! pensa Perdita, stupéfaite. — Et elle fut indignée. Elle croyait chacun uniquement occupé d'elle, et voici que sa sœur et son ami faisaient leur vie ensemble, et elle, Perdita, la douloureuse Perdita, n'y avait plus aucune place. Elle se vit déjà descendue sous la terre, enclose dans la petite maison muette du tombeau; elle avait de l'oubli par-dessus la tête, et ses mains maigres qu'elle agitait convulsivement ne parvenaient plus à fendre la couche d'indifférence vers laquelle elle gisait... Elle allait mourir, elle, et les autres s'aimaient, se le disaient, riaient, vivaient. Ah! comme elle pesait peu dans leur destin! Quelle légère mesure de cendre elle était dans la balance de leur vie! Qu'est-ce que cela pouvait leur faire qu'elle cessât de penser, de sentir, de frissonner, puisqu'ils gardaient encore dans leurs veines chaudes le torrent joyeux de la vie! Elle eut alors une souffrance aiguë qui lui traversa le cœur, et elle suffoqua un moment, d'angoisse, de désespoir et d'accablement.

— Mon Dieu, mon Dieu, je vais mourir! pensa-t-elle.

Et elle eut brusquement une révélation du monde. Les autres

lui avaient menti, menti, menti ; ils l'avaient odieusement trompée, ils s'étaient joués de son ignorance et de sa faiblesse. Ils méprisaient la vie et ils en jouissaient de toutes leurs forces, ils dédaignaient l'amour, et ils lui sacrifiaient leur cœur, en silence. Les hypocrites ! Comme elle les détestait ! Elle les haïssait tous maintenant, cette perfide Aimée qui lui volait son seul ami, et ce lâche Sylvander qui célébrait la Mort avec elle et l'Amour avec sa sœur ; et cette fourbe Josine, et sa mère qui les protégeait et aidait encore à leurs mensonges. Et elle avait le sens du trouble qui venait de gonfler sa poitrine ; c'était l'ivresse de la nuit, et le désir de l'amour, et la sensation de la vie dans la douceur du clair de lune nostalgique. Elle avait tort de croire aux fables de ces menteurs ; l'existence était délicieuse à suivre et l'Amour était exquis jusque dans ses peines. Elle voyait tout cela trop tard, et tout se dérobaît à sa soif, tout lui fuyait en même temps. Elle aurait voulu économiser sa vie, ne respirer qu'à de rares intervalles, ne pas fatiguer son organisme pour durer plus longtemps, et la passion de cette heure la brisait, supprimait à elle seule bien des jours et bien des nuits. Il lui semblait avoir entre ses doigts, qui se crispaient pour l'endiguer, un torrent frais qui ruisselait, et ce torrent, c'était sa vie !

Alors elle se révolta, elle tordit ses mains de désespoir, et des sanglots gonflèrent sa gorge.

— Les autres vivront, et moi pas !

Elle se sentit déchirée et pantelante. Un bourdonnement de ruche emplissait sa tête, un vertige montait à ses yeux. Elle se raidit, elle voulut regarder encore les promeneurs. Elle les vit s'approcher ; elle eut peur qu'ils ne reconnussent sa robe blanche, elle se recula sous les arbres, elles les entendait toujours. Des mots confus frappaient son oreille :

— Chéri... lèvres... bonheur... maison... douceur...

Et comme elle écoutait attentivement, elle saisit le bruit musical d'un baiser qui se prolongeait. Et elle sentit si irréparablement, si douloureusement sa déchéance et la splendeur d'être qu'elle éclata en larmes. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Son tourment fut tel qu'il brisa son cœur comme un fragile vase de cristal. Elle ouvrit la bouche pour crier, et elle tomba en arrière, dans le linceul des corolles molles et décomposées. Et dans la nuit, la brise faisait murmurer les arbres comme s'ils pleuraient, et des fleurs tombaient, ainsi qu'un geste de pitié, mauves et violettes, sur le sourire fané et sur le blanc corps inerte de Perdita.

EDMOND JALOUX.

La Rivalité de Chateaubriand et de M. de Villèle

(Une conversion de la Rente sous la Restauration)

1824

Récemment, une grande librairie parisienne a réimprimé l'œuvre de Chateaubriand. L'opération n'est pas inopportune : l'auteur des *Martyrs* fut un des grands noms, un des grands inspireurs du commencement du XIX^e siècle.

Lamartine et Victor Hugo dérivent directement de lui; son état d'âme influença deux ou trois générations. Si l'ensemble de son œuvre est démodé, l'écrivain reste lisible, et même attachant dans certaines pages. Quelques-unes ne vieilliront jamais. La pompe du style chez Chateaubriand n'est jamais ridicule; elle ne réside pas dans la boursouffure des mots; elle provient de l'envergure de l'idée, de l'ampleur du sentiment. A l'aube du siècle dernier, — parallèlement avec Napoléon, — il fut donc une grande lumière.

Et puis, l'homme n'eut pas un unique aspect; sa vie est intéressante comme un roman aux multiples péripéties. Avant d'être écrivain, il avait été explorateur et voyageur; il connut l'Amérique à une époque, où elle était encore peu visitée. Caractère ardent, tempérament généreux, son opposition à Napoléon, sous l'Empire, fut courageuse, et elle ne se démentit pas. L'avènement de la Restauration lança Chateaubriand dans la sphère de la politique active; alors le publiciste et l'homme d'Etat firent place au poète et au littérateur. Cette vie politique, a écrit Sainte-Beuve, peut se diviser en trois temps : 1^o du 30 mars 1814 au 5 septembre 1816, la période royaliste pure; 2^o du 6 juin 1824, jour de son renvoi du ministère des Affaires étrangères, jusqu'à la chute de la Restauration, la période libérale, en contradiction avec la première; 3^o la période de royalisme et de républicanisme, après la révolution de 1830.

Pendant toute la durée de la Restauration, trois partis se disputèrent le terrain : les ultra-royalistes, qui voulaient le roi, moins la Charte; les libéraux, la Charte, moins le roi; et les modérés l'un et l'autre. Chateaubriand tenait essentiellement à ce dernier parti; deux principes guidèrent constamment sa vie politique : partout et toujours, il défendit de sa parole et de sa plume l'intégrité du gouvernement représentatif, et la liberté de la presse. Chateaubriand entra, pour la seconde fois dans l'opposition, à la suite de son renvoi brutal du ministère, en juin 1824, renvoi occasionné par l'avortement devant la Chambre des Pairs d'un projet de conversion de la Rente 5 p. 100, présenté, soutenu par M. de Villèle, alors président du Conseil et ministre des Finances. Cette démission violemment infligée à l'auteur des *Martyrs* eut l'importance d'un scandale politique; elle fut l'aboutissement d'une rivalité qui existait entre les deux ministres.

A l'occasion de la réimpression de l'œuvre de Chateaubriand, il n'est pas inopportun d'évoquer, — avec quelques détails, — cet événement considérable de sa vie politique; et puis, le souvenir de la dernière conversion du 3 et demi p. 100, — effectuée par M. Rouvier avec son habileté coutumière, — est encore assez récent pour donner un intérêt d'actualité rétrospective au récit d'une conversion de la rente 5 p. 100, proposée par un ministre célèbre de la Restauration. Cette conversion eut un motif politique et historique, — oublié aujourd'hui — mais qui, à cette époque, suscita d'ardentes polémiques.

I

En décembre 1820, Louis XVIII chargea M. de Villèle, député de la droite, réélu par le collège de Villefranche, de former un nouveau ministère pour remplacer le ministère du duc de Richelieu, qui venait de succomber sous les attaques des partis extrêmes. Au bout de quelques jours, le nouveau cabinet se trouva constitué. M. de Corbière eut le portefeuille de l'Intérieur; M. de Villèle accepta le département des Finances; par suite de la démission de M. Roy, qui refusa d'entrer dans la nouvelle administration, MM. de Peyronnet, Mathieu de Montmorency, le duc de Bellune et de Clermont-Tonnerre furent appelés à la Justice, aux Affaires étrangères, à la Guerre et à la Marine.

Formé avec la protection du comte d'Artois, — le frère de Louis XVIII, — le nouveau ministère était le premier que le gouvernement eût choisi dans la nuance de la droite pure, objet

de préventions si justifiées, et d'une impopularité motivée, jusqu'à un certain point, par les imprudences et les exagérations de quelques-uns de ses membres et de ses auxiliaires.

De 1820 à 1822, le nouveau cabinet eut une existence mouvementée, agitée, mais ferme, honorable et très gouvernementale. L'année 1822 fut marquée par les mouvements bonapartistes ou libéraux, qui avortèrent à Belfort, à Saumur, où le général Berton paya de sa tête la tentative qu'il avait fomentée, et à La Rochelle, où quatre sergents, ardents patriotes, expièrent sur l'échafaud leur condescendance à de libérales suggestions. Dans ces circonstances, M. de Villèle s'exprima avec beaucoup de tact et de modération à la tribune, à l'égard de certains députés qui, d'une façon occulte, avaient plus ou moins figuré dans ces complots : tel était le cas de La Fayette, Lafitte, Benjamin Constant, Voyer d'Argenson.

La session de 1822 fut donc orageuse; accusé d'avoir exercé une pression inconstitutionnelle, relativement à des élections partielles qui venaient d'avoir lieu, le ministère répondit avec une originale franchise qu'un gouvernement qui resterait sous le poids des oppositions systématiques, sans user des moyens de défense que les institutions placent entre ses mains, marcherait à sa ruine...

Louis XVIII nomma président du Conseil M. de Villèle qui garda toujours le portefeuille des Finances; celui-ci devint donc l'homme gouvernemental en vue, le favori du roi et de la majorité de la Chambre des députés. Né à Toulouse en 1773, il avait débuté dans la marine; puis s'étant fixé dans l'île Bourbon, il avait épousé la fille d'un riche colon. Revenu en France, les événements de 1815 l'avaient fait maire de Toulouse; nommé député, il avait fait partie de la Chambre de 1816, et avait été réélu aux élections suivantes. Son activité, sa capacité, son entregent lui acquirent une grande influence dans le parti ultra-royaliste, dont il devint le chef. C'était un petit homme d'un port assez vulgaire, grêle, de petite stature, avec des yeux perçants, des traits irréguliers, mais expressifs; une voix nasillarde, mais bien accentuée. Il n'était pas orateur, et il avait plus que le talent d'un orateur, car il possédait l'habileté d'un politique.

Timon, dans son ouvrage relatif aux orateurs célèbres, trace le portrait suivant du ministre de Louis XVIII :

« M. de Villèle n'avait pas de fleurs dans son style, de pompe dans ses images, de véhémence dans l'action, de nœud dans sa dialectique; mais il était plein, ferme, raisonnable, positif. Il ne lui échappait pas, dans la chaleur de l'improvisation, de ces

mots hasardés dont vos adversaires s'emparent, et dont la presse se joue. Si la nature lui avait refusé les dons plus brillants que solides de l'imagination et de l'éloquence, elle lui avait donné au suprême degré ce sens droit, ce coup d'œil de l'homme d'Etat qui voit vite et qui voit bien ; qui démêle ce qu'il y a de faux dans le vrai et de vrai dans le faux ; qui dispose sa riposte avec vivacité, en même temps qu'il reçoit l'attaque sans émotion ; qui n'avance pas trop, de peu de s'enferrer, et qui ne recule pas trop non plus, de peur de tomber dans le précipice, et qui, sûr de son chemin, parce qu'il le sonde à chaque pas, et de ses positions parce qu'il les domine, profite de toutes les fautes de l'ennemi et décide de la victoire plus encore par la stratégie que par la bravoure.

« M. de Villèle ne fut jamais plus brillant que lorsqu'il soumit à la discussion son fameux projet de conversion des rentes. Le ministre, dans cette mémorable campagne qui dura dix jours, fit des prodiges de valeur parlementaire. Il tint la Chambre captive sur ses bancs par la hauteur de ses vues et le *nerf* de sa raison. Assailli en queue, en flanc par les gens de l'opposition, abandonné par les siens, dont la phalange commençait à se rompre, mal servi par ses collègues, il soutint seul l'effort du combat. Il fit tête à Casimir Périer, tête à Humann, ces deux lions de la finance, qui le harcelaient par leurs morsures et leurs rugissements. Il monta, dans une séance, onze fois à la tribune, sans que ses forces s'épuisassent, et sans que sa logique bronchât ; et victorieux par la puissance toujours croissante de son argumentation et par la vérité de ses principes, il resta, ce jour-là, maître du champ de bataille. »

Lors de la formation du ministère de M. de Villèle, Chateaubriand, qui était pair de France, fut appelé à l'ambassade de Berlin, puis ensuite à celle de Londres. Durant les pourparlers diplomatiques qui précédèrent la guerre d'Espagne, le vicomte de Montmorency, — hostile à une intervention française dans la Péninsule, — donna sa démission de ministre des Affaires étrangères ; Chateaubriand, qui venait de représenter la France au Congrès de Vérone, devint titulaire de ce portefeuille. La guerre d'Espagne, engagée dans un intérêt dynastique, fut plutôt utile à la France : elle permit à nos soldats d'affirmer une fois de plus leur bravoure et leur discipline.

Chateaubriand, entré dans le ministère Villèle, en devint la plus brillante personnalité. Partisan de l'intervention française en Espagne, à propos de cet événement, il fit dans les deux Chambres un discours qui obtint un grand succès parmi les roya-

listes, et qui fut l'occasion de l'expulsion du député Manuel. Chateaubriand possédait sur M. de Villèle et sur ses autres collègues l'avantage d'une renommée littéraire qui, dès le lendemain de la Restauration, l'avait mis hors de pair dans le parti royaliste, et attirait sur la moindre de ses phrases, sur la plus fugitive de ses paroles, l'attention de ses adversaires et de ses nombreux admirateurs. Si son talent, comme publiciste, faisait de lui le défenseur le plus influent et le plus populaire du droit monarchique; si, comme écrivain, il était l'organe le plus brillant, le plus écouté et l'orgueil de l'opinion royaliste, cette supériorité disparaissait dans la pratique du gouvernement. L'application de la politique le trouvait complètement impuissant.

Comme nul n'écrivait avec plus de verve et de chaleur que le ministre des Affaires étrangères sur les questions politiques, ses collègues avaient supposé qu'il déploierait la même puissance pour les résoudre. En réalité, les détails de l'administration ne l'intéressaient pas. La désillusion ne se fit pas attendre : Chateaubriand n'apportait que sa personne dans le conseil, il s'y montrait sans initiative et sans décision; son attitude habituelle était celle d'une insouciance silencieuse. On s'accoutuma à décider de toutes choses devant lui, et sans lui.

« Nous n'avions aucun crédit dans le cabinet, a-t-il écrit en parlant de lui-même; tout se passait entre MM. de Villèle et Corbière qui, avec une dextérité merveilleuse, rectifiaient les comptes et relevaient les bévues de leurs collègues. Nous trouvions un plaisir dans notre obéissance, parce qu'elle nous débarrassait de notre volonté; notre défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout et le doute perpétuel. »

Il arriva qu'une question de décoration, de cordon, commença une rivalité entre M. de Villèle et Chateaubriand. Les conversations de celui-ci au Congrès de Vérone avec l'empereur Alexandre, son discours sur la guerre d'Espagne, le ton général de ses dépêches, après l'entrée de nos troupes dans la péninsule, l'avaient présenté à l'Empereur de Russie comme l'homme le plus remarquable du gouvernement et, voulant l'honorer, il lui envoya l'ordre de Saint-André. M. de Villèle, laissé en oubli, se montra profondément offensé de cette préférence, et parvint à intéresser Louis XVIII à sa querelle. Pour apaiser le roi et satisfaire M. de Villèle, Chateaubriand se hâta de solliciter d'Alexandre, pour le président du Conseil, un cordon pareil au sien, lequel fut accordé.

Mais la blessure était faite. Alors M. de Villèle s'aperçut que, s'il avait la toute-puissance effective, le ministre des Affaires

étrangères lui en dérobait les bénéfices d'amour-propre et de vanité; il en prit ombrage. A dater de ce moment, Chateaubriand lui devint antipathique; il s'en éloigna, et l'aigreur se mit dans leurs relations. Tous deux eurent l'évidence qu'ils étaient rivaux en raison de leur importance personnelle. Ils ne pouvaient plus rester acteurs sur le même théâtre; l'un d'eux devait disparaître pour laisser l'autre maître du pouvoir. La position de M. de Villèle était évidemment la plus forte, car il avait une supériorité réelle comme homme de gouvernement; de plus, il était appuyé, protégé par Louis XVIII, qui ne pardonna jamais absolument à Chateaubriand les attaques furieuses que ce dernier avait dirigées contre M. Decazes dans la période 1816-1820. Enfin le premier ministre était ardemment soutenu par la congrégation, c'est-à-dire par la fleur du parti clérical de l'époque qui reprochait à Chateaubriand, d'abord d'avoir accepté la succession de Mathieu de Montmorency, d'afficher des goûts mondains et de négliger ouvertement, depuis son entrée dans le cabinet, la pratique sévère de ses devoirs religieux. La discussion du projet de la conversion de la rente allait pousser au paroxysme la rivalité des deux ministres.

II

Le 23 mars 1824, dans la grande salle du Louvre, Louis XVIII fit l'ouverture de la session législative, avec le cérémonial accoutumé. Dans le cours de sa harangue, le souverain annonça aux députés que, parmi les projets de réformes qui allaient leur être proposés, se trouvaient des mesures destinées à assurer le remboursement des rentes créées par l'Etat dans des temps moins prospères, et pour obtenir leur conversion en des titres dont l'intérêt serait plus d'accord avec celui des autres transactions. Le roi ajouta que cette opération, qui devait avoir une influence heureuse sur le commerce, sur l'industrie, sur l'agriculture, permettait, — quand elle serait réalisée, — de réduire les impôts et de fermer les dernières plaies de la Révolution.

Ce passage du discours royal fit une grande impression sur l'assemblée : c'était la confirmation d'un projet de conversion de la Rente qui déjà courait dans le public. Cette conversion était une conception particulière à M. de Villèle, et au sujet de laquelle il attachait un véritable amour-propre de paternité.

Alors les circonstances étaient singulièrement propices à l'exécution d'une pareille aventure gouvernementale. Un fait

extraordinaire dans les annales financières de la France venait de se produire à la Bourse de Paris : le 5 p. 100, depuis longtemps en hausse régulière — après s'être élevé de 93 francs à 96 francs dans le mois de janvier 1824, atteignit le pair, le 17 février, et s'éleva, le 5 mars, au cours de 104 fr. 80. Du reste, pareil mouvement de hausse se fit sentir alors sur toutes les places de l'Europe et sur tous les effets, excepté sur ceux d'Espagne...

L'opinion publique attribua cette hausse beaucoup aux efforts de capitalistes étrangers, attirés à Paris dans l'espoir de faciliter la grande opération financière attendue, et qui préoccupait le monde de l'argent.

Ce fut le 5 avril 1824 que M. de Villèle porta à la Chambre le projet de conversion du 5 p. 100, à la suite de la proposition du budget de 1825. Le ministre des Finances tint aux députés le langage suivant :

— Messieurs, plusieurs causes favorables ont porté nos rentes au taux élevé où nous les voyons aujourd'hui. Parmi ces causes, quelques-unes, telles que l'état de nos finances, les garanties que donnent nos institutions, notre ponctualité à satisfaire nos engagements, l'action continue et croissante de notre amortissement nous appartiennent, et nous en conservons les avantages... D'autres nous sont étrangères en partie et dépendent des événements; notre crédit éprouve encore en ce moment les effets sensibles des circonstances transitoires qui, lors même qu'elles auront cessé, laisseront des traces utiles, mais dont il importe de profiter, quand elles sont toutes dans leur force, ainsi que la prudence veut qu'on use de tout ce qui est passager et accidentel. — Au nombre de ces dernières circonstances, je ne citerai que l'élan donné à l'élévation du cours de nos fonds publics par la réussite de notre dernier emprunt... Les opérations qui se font dans un Etat voisin, — l'Angleterre, — pour réduire l'intérêt d'une partie de sa dette, nous indiquent une orientation... Notre rente a dépassé le pair; elle se vend au-dessus, avec la connaissance d'un prochain remboursement ou d'une réduction d'intérêt à 4 p. 100. Elle serait à 110 et 115, si la loyauté du gouvernement ne l'eût porté à laisser pénétrer ses intentions, à mesure qu'il a conçu l'espérance de les réaliser. — Deux dommages notables résulteraient pour la fortune publique de la continuation d'un tel état de choses : le premier est celui du rachat journalier des rentes à un taux supérieur au pair par la caisse d'amortissement, c'est-à-dire par le contribuable; le second, la continuation pour l'Etat d'un intérêt de 5 p. 100, tandis que le cours de ses rentes ne le ferait ressortir qu'à un taux moins élevé pour ceux qui l'achète-

raient. Une administration prévoyante devait rechercher les moyens les plus justes et les plus efficaces pour faire cesser ce dommage... Nos réflexions sur cette importante matière nous ont porté à reconnaître que le seul moyen de tirer des circonstances actuelles tout ce qu'elles présentent de favorable, était de pouvoir se mettre en mesure de pouvoir offrir aux porteurs de nos effets publics constitués à 5 p. 100 le remboursement de leur capital ou la conversion de leurs titres dans des effets dont l'intérêt fût plus modéré. Il était encore de notre devoir de nous assurer les moyens d'opérer, en réalité, le remboursement s'il était réclamé, car la justice de la mesure, comme sa réussite, reposait sur cette possibilité. C'est après avoir acquis cette certitude, et lorsque nous pouvons vous garantir qu'au moyen des latitudes que nous vous demandons, le succès de la conversion est indubitable, que nous nous présentons devant vous pour vous exposer notre plan, nos motifs, et pour vous demander votre concours pour le réaliser...

Dans son argumentation en faveur du projet de conversion, M. de Villèle oubliait — volontairement — le rappel de l'article 70 de la Charte de 1814; or, cet article disait formellement :

« La dette publique est garantie : toute espèce d'engagement pris par l'Etat avec ses créanciers est inviolable. »

La conversion sollicitée était donc la violation d'un des articles de la Charte. Enfin, pour le ministre, le fond de l'opération ne résidait pas seulement dans une diminution de 30 millions d'intérêts annuels, mais il ne séparait pas son plan de conversion d'avec le projet de fermer les dernières plaies de la Révolution, suivant l'expression de Louis XVIII, c'est-à-dire de rembourser aux anciens émigrés le prix de leurs biens vendus ou confisqués par la République. La valeur de ces propriétés vendues par l'Etat était estimée à un milliard environ. C'était ce milliard que M. de Villèle voulait distribuer aux anciens émigrés; et comme on se le procurait à l'aide de 30 millions annuels d'économies, obtenus par la conversion, le gouvernement pouvait, de cette sorte, indemniser les émigrés, sans demander un centime aux contribuables. Les rentiers faisaient donc seuls les frais de l'opération.

La veille même de l'ouverture de la session législative, le 22 mars 1824, le président du Conseil avait conclu un traité avec des compagnies financières chargées du remboursement. Ces banques, au nombre de trois, étaient représentées par MM. Lafitte, Baring et Rothschild.

Voici les deux principaux articles de cette convention :

ART. 2. — Les banquiers susnommés s'engagent à fournir au Trésor les fonds nécessaires pour rembourser ceux des porteurs de rente 5 p. 100 qui ne consentiraient pas à la conversion, et à prendre eux-mêmes, par contre, au taux de 75 francs, les titres 3 p. 100 qui étaient destinés aux dits porteurs non consentants.

ART. 8. — Pour prix du service rendu au gouvernement par les banquiers contractants, ils jouiront du bénéfice qui résultera pour le Trésor de la conversion, depuis le jour où cette conversion aura commencé jusqu'au 31 décembre 1825.

Or, ce bénéfice était évalué à la somme de 35 millions environ.

A la suite du discours de M. de Villèle, Casimir Périer, député de l'opposition libérale, monta à la tribune pour réclamer le dépôt, la divulgation du traité conclu avec les banquiers nommés plus haut. Le ministre s'y refusa.

Il n'avait, dit-il, que signé un traité éventuel, et dont les stipulations, en laissant intacts les droits de l'Assemblée, devenaient sans intérêt pour les délibérations.

— Ce traité existe-t-il ou n'existe-t-il pas? répliqua Casimir Périer; il existe, car le président du Conseil en a donné communication à un membre du Parlement anglais et au ministre d'Autriche, et la Chambre ne le connaîtrait pas!

L'insistance du député de la gauche fut sans résultat; l'Assemblée passa outre et renvoya le projet à l'examen des bureaux. La commission, d'accord en tout point avec le ministre, vota unanimement l'adoption du projet; son rapporteur, un député nommé Masson, ne proposa aucun amendement. La discussion, commencée le 24 avril 1824, fut terminée le 5 mai suivant. Le projet de loi eut contre lui tous les membres de l'opposition, et celle-ci alors ne comptait que dix-neuf députés. Ces derniers savaient qu'une indemnité à donner aux émigrés était impérieusement exigée par les chefs du parti royaliste, comme gage d'alliance avec le cabinet; et cette circonstance suffisait pour discréditer dans leur esprit le projet de conversion.

Parmi les opposants, Casimir Périer, Alexandre de Girardin, de La Bourdonnaye, eurent à la tribune des paroles virulentes. Ce dernier, au cours d'un discours souvent interrompu, dit entre autres choses :

— La faculté accordée aux créanciers de l'Etat d'opter entre la réduction de la rente et le remboursement du capital, quoique vraie, appliquée à chaque rentier individuellement, n'est que fictive par rapport à tous. Elle est fictive parce que, si tous exigeaient leur remboursement, il serait impossible. Le gouver-

nement ne pourrait pas réunir les 2 milliards 800 millions nécessaires pour cette réalisation. Cette offre est encore fictive, parce que les rentes sur l'État étant le seul emploi possible de capitaux aussi considérables, le gouvernement est assuré qu'en plaçant les rentiers entre la nécessité de subir la loi qu'il leur impose, ou de renoncer à tirer intérêt de leur argent, il les force réellement à préférer la réduction à la privation totale de leur revenu... Le gouvernement leur fait en réalité banqueroute d'un cinquième...

Dans la séance du 27 avril, Alexandre de Girardin combattit le projet de loi, en raison de l'appât qu'il devait offrir à l'agiotage et, en passant, il fit le tableau original, colore, de cette passion de l'agiotage qui commençait à sévir dans le public, qui poussait, confondait les individus de toutes les classes à fréquenter la Bourse de Paris, laquelle se tenait alors rue Vivienne :

— C'est là, disait-il, c'est à la Bourse, comme dans tous les jeux publics, où l'égalité s'offre sous l'aspect le plus hideux ; c'est là où il n'existe aucune différence entre le savoir et la grossièreté, et où tous les états et tous les rangs sont réellement confondus. C'est là que chaque jour on voit des milliers d'hommes se tenir pendant plusieurs heures, plus pressés, plus entassés, plus gênés qu'on ne l'était jadis au parterre de l'Opéra ; c'est là que des hommes appartenant à toutes les classes de la société, enivrés par le trompeur appât d'un gain facile et prompt, viennent risquer leur fortune et celle de leurs enfants, la dot de leur femme, l'honneur de leur famille, et sortent ruinés, déshonorés, désespérés de cette épouvantable maison de jeu pour aller traîner en pays étranger une existence flétrie dans la rue Vivienne !

Puis, le député opposant alléguait que le projet de loi violait un des articles de la Charte ; et il ajoutait que, malgré les obscurités dont le ministre avait pris soin d'envelopper les paroles qui étaient tombées du haut du trône, il était dit dans le public que cette opération colossale n'avait d'autre but que d'indemniser les anciens propriétaires — les émigrés — et à faire peser cette indemnité exclusivement sur les rentiers de Paris.

Alors M. de Villèle monta à la tribune pour essayer de réfuter cette allégation.

— Il est temps, dit-il, de répondre à l'imputation, sans cesse renouvelée à cette tribune, que l'on dépouille les rentiers pour donner une indemnité à une autre classe de la société ; car c'est là ce qu'on a voulu dire, quoiqu'on n'eût pas prononcé le mot. Le roi, dans son discours, vous a dit que les économies résultantes de l'opération financière qui aurait lieu, seraient appliquées au

soulagement de ses peuples, et à fermer les dernières plaies de la Révolution. De là, on a lié, non pas l'idée d'une amélioration dans le sort des contribuables avec celle de fermer les dernières plaies de la Révolution, mais à une opération que l'on se plaît à regarder comme odieuse, l'indemnité des émigrés... Il faut se souvenir, messieurs, que les dernières plaies de la Révolution, comme le monarque les appelle, n'ont pas été les seules, et que, si nous devons aujourd'hui 197 millions de rentes, 140 millions à peu près de cette dette ont été contractés pour panser les plaies de la Révolution, pour payer les charges qu'elle nous avait imposées. Qu'on ne nous accuse donc pas d'enrichir aux dépens des rentiers les serviteurs du roi, lorsque, après dix années de restauration, ils recevront le dédommagement si longtemps ajourné de ce qu'ils ont perdu dans un temps de malheur, et par des mesures que personne n'oserait invoquer aujourd'hui. Cette réparation est tellement dans l'opinion, que pas une seule voix ne s'est élevée pour en contester la justice; et l'on refuserait au monarque la satisfaction de déclarer que les premiers fonds disponibles serviront à l'indemnité des émigrés, en la combinant de telle sorte que, non seulement les charges des peuples n'en soient pas augmentées, mais qu'elles puissent éprouver, en même temps, une diminution.

Divers amendements proposés par plusieurs députés furent repoussés par la majorité. La discussion, commencée le 24 avril, se termina le 5 mai, et le projet de loi fut voté à une majorité de 383 voix contre 145.

III

Le projet de loi vint en discussion devant la Chambre des Pairs, le 24 mai suivant.

Le duc de Lévis avait été nommé rapporteur; son rapport fut favorable au projet de M. de Villèle. Malgré cette circonstance, la Chambre héréditaire allait se montrer hostile à cette conversion de la rente, votée par la Chambre des députés.

Cette différence d'attitude de la part des deux Chambres provenait d'une dissemblance d'état d'esprit qui mérite d'être expliquée.

La Chambre des députés de 1824 avait été élue tout entière sous l'influence d'une administration congréganiste; la majorité appartenait sans réserve à l'opinion religieuse ultra monarchique, et l'opposition libérale ne comptait qu'un nombre infime de représentants.

Autres étaient les tendances politiques de la Chambre héréditaire : celle-ci n'avait subi aucune modification essentielle dans sa constitution depuis la chute de M. Decazes ; le petit nombre de nominations faites sous le dernier cabinet y avait renforcé, à la vérité, le parti dévot et ultra-royaliste, mais sans lui donner cependant une majorité décidée. Les deux opinions, hostiles ou favorables à la Révolution, s'y balançaient.

En second lieu, l'esprit provincial y était inconnu, la généralité des pairs habitaient Paris ; ils y avaient leurs relations, leur famille, leur fortune, et subissaient involontairement l'influence de la grande capitale, dont l'opinion était pour eux la voix publique.

Or, cette opinion venait de puiser une excitation nouvelle dans l'adoption même du projet par la Chambre des députés. Condamnés par cette assemblée et par le gouvernement à perdre le cinquième de leur revenu, les rentiers n'avaient plus maintenant d'espérances que dans la Chambre des Pairs. Tous les regards, tous les vœux se tournèrent immédiatement vers l'Assemblée qui — rendue ainsi l'arbitre d'une question dont le résultat tenait Paris et la France attentifs — allait quitter son rôle effacé et silencieux.

Tous les salons de Paris étaient hostiles à la conversion ; on n'entendait qu'un cri contre la future opération, cri énergique, persistant, comme l'est la protestation de l'intérêt menacé. Parmi les pairs, beaucoup, anciens généraux ou administrateurs sous l'Empire et la République, étaient possesseurs de rentes, et peu disposés à s'infliger une diminution de revenus, une réduction de leur propre fortune, de celle de leur famille ou de leurs amis.

Chateaubriand, pair de France, se montra de suite hostile au projet du gouvernement ; son royalisme était teinté d'équité et de démocratie. A cette époque le nombre des rentiers s'élevait à 144 000 environ, et la majorité se composait de petits rentiers que l'on projetait de frustrer du cinquième de leur modeste revenu ; enfin la conversion était une violation flagrante d'un des articles de la Charte.

Toutes ces circonstances avaient donc rendu le ministre des Affaires étrangères contraire à la conversion sollicitée par le gouvernement.

Pendant la discussion du projet de loi à la Chambre, Chateaubriand n'intervint jamais ; dans les séances du conseil, il restait silencieux sur ce sujet. A la Chambre des Pairs, il observa le même mutisme ; mais dans les salons où il se répandait, il ne gardait pas la même attitude ; il ne se gênait pas pour blâmer la future

opération financière, et pour prédire qu'elle allait être très probablement la cause de la chute de M. de Villèle.

Plusieurs pairs de France, de noms très aristocratiques et d'opinion très royaliste, s'affirmèrent adversaires du projet de conversion, entre autres : le comte de Saint-Roman, le duc de Choiseul, le comte de Talleyrand, le comte de Ségur, le duc de Brissac, le marquis de Nicolai, le duc de La Rochefoucauld. Le comte Roy, homme d'une haute compétence financière, qui avait été deux fois ministre des Finances, et dont les votes étaient toujours acquis au ministère, prononça un discours important pour combattre le projet de loi. Il répéta et développa l'argument que les députés opposants avaient déjà formulé à la Chambre, à savoir : que l'offre de remboursement n'avait rien de réel, si la base manquait, et si la réduction n'était pas en harmonie avec le taux de l'intérêt de l'argent ; or, le gouvernement n'avait pas les fonds nécessaires pour effectuer le remboursement entier. L'offre ne pouvait donc être fondée que sur l'impossibilité pour le rentier d'avoir d'autres placements, et sur l'assurance que, par cette raison, la grande masse de cette classe de propriétaires ne pourrait l'accepter et serait même forcée de se soumettre à des conditions plus dures encore. M. Roy termina son discours par une péroraison, où il exprima vivement sa douleur d'avoir été obligé, dans une circonstance aussi grave, de combattre un projet de loi présenté au nom du roi, et par un ministre auquel il conservait toujours des sentiments d'estime et d'attachement.

Ce discours impressionna vivement les pairs.

Pendant la discussion à la Chambre héréditaire, M. de Villèle montra une ardeur d'argumentation, une vivacité de riposte égales à celles qu'il avait déjà déployées dans la Chambre des députés.

Cependant, certains pairs de France hésitaient encore à formuler une opinion défavorable, dans la crainte de paraître franchement hostiles au projet du gouvernement, c'est-à-dire à l'indemnité des émigrés, but réel de la future opération financière. Ceux-ci attendaient, pour rejeter la mesure, une occasion qui leur permît de suivre l'exemple d'un collègue, dont le dévouement à la monarchie défilât tout soupçon. Or, cette occasion se présenta, et il arriva que ce membre de la Chambre Haute fut le comte Hyacinthe de Quelen, archevêque de Paris. Son opinion dans la circonstance s'expliquait par le milieu dans lequel il vivait. A cette époque, le parti clérical possédait beaucoup de titres de rente ; on apporta à l'archevêque des observations, des plaintes qui influencèrent son esprit ; on lui représenta la gêne que cause-

rait une réduction d'intérêt dans la position des vieux domestiques, des employés retirés, des veuves, des orphelins. Ainsi pressé, sollicité, l'archevêque de Paris voulut se mêler de la discussion et plaider la cause des petits rentiers.

Monté à la tribune, le prélat dit que les détails du projet de loi dépassaient tout à fait sa conception, et qu'il les jugeait, non pas avec son esprit, mais avec son cœur; et qu'obligé plus que tout autre à épouser et à plaider la cause des petits, il ne pouvait rester indifférent aux intérêts d'une foule de gens modestes que la mesure allait frapper, non seulement dans leurs faibles ressources, mais encore dans le retranchement qu'allaient subir les riches d'un superflu qui tournait au profit de la charte; il ajouta que, s'il n'était pas l'adversaire de l'ensemble du projet de loi, il demandait que les rentiers de 1 000 francs et au-dessous de ce chiffre fussent exempts de toute réduction de revenu; il déposa un amendement à la loi dans ce sens.

Le discours de l'archevêque de Paris fit impression sur les pairs, et valut au prélat une certaine popularité. Le *Courrier Français* et le *Constitutionnel*, — organes libéraux, — lui décernèrent des éloges.

Dans la séance du 3 juin eut lieu le vote sur l'ensemble du projet de loi; avant l'opération du scrutin, M. de Villèle, sentant qu'il allait faire quelques concessions demanda la parole pour exposer à la Chambre « que le gouvernement se proposait de faire en faveur des rentiers au-dessous de 1 000 francs — dont l'intérêt paraissait être un des motifs d'opposition à la loi — une mesure de bienveillance; or, l'intention du gouvernement était, sans admettre d'exception à la loi, de proposer plus tard la création d'un établissement dans lequel les rentiers de cette classe pourraient trouver un placement fixe à un intérêt suffisant; et le ministère indiqua la caisse des consignations comme pouvant recevoir cette destination; puis, il annonça qu'il serait facile de faire consentir les banquiers réunis à abandonner la commission qui leur serait acquise sur ces portions de rentes : circonstance qui assurait ainsi aux rentiers de cette classe la jouissance de l'intégralité de leurs rentes jusqu'au 1^{er} janvier 1826; sans aucune perte, ceux-ci pourraient attendre le moment où serait créé cet établissement destiné à recevoir leurs fonds.

Mais le siège de la Chambre des pairs était fait. Le projet de conversion de la rente fut rejeté par 128 voix contre 94 (1).

(1) Le lendemain 4 juin, le *Constitutionnel*, journal alors d'un libéralisme modéré, publiait les lignes suivantes :

« Ainsi tombent tous les vastes projets qu'on avait fondés sur une

L'échec du ministère était complet; et l'opposition libérale le regarda comme le signe certain de la chute de M. de Villèle, car dans les conditions habituelles du gouvernement parlementaire, la retraite du président du Conseil devait être la conséquence d'un semblable échec.

En effet, un des membres du cabinet allait être sacrifié; ce ne devait pas être M. de Villèle : ce fut Chateaubriand.

— Comme ministre, a raconté celui-ci, nous votâmes en faveur de la loi; aussitôt le projet rejeté, nous nous approchâmes de M. de Villèle, et nous lui dîmes : « Si vous vous retirez, nous sommes prêts à vous suivre. »

M. de Villèle, pour toute réponse, nous honora d'un regard que nous voyons encore. Ce regard ne nous fit aucune impression.

En ce moment, le renvoi de Chateaubriand était arrêté dans l'esprit du premier ministre; la chute de son rival ne pouvait rencontrer d'obstacle aux Tuileries. Car M. de Villèle était complètement maître de l'esprit du roi et de celui de son frère. Ces derniers s'étaient montrés extrêmement favorables à la conception du ministre des Finances. Donc le rejet d'une loi qui devait permettre d'indemniser enfin les émigrés, sans augmenter les charges de l'Etat, avait irrité le souverain contre l'homme que toutes les voix autour de lui accusaient de la défaite de M. de Villèle. On fit même supporter à Chateaubriand la responsabilité du discours prononcé par M^{sr} de Quelen, son ami et son compatriote.

Alors, voici la chose stupéfiante qui survint :

Trois jours après le vote de la Chambre des pairs, le dimanche 6 juin, vers dix heures du matin, le ministre des Affaires étrangères se rendit aux Tuileries et se présenta d'abord pour faire sa cour au comte d'Artois. A sa vue, le petit nombre de courtisans réunis dans le salon d'attente parut surpris, gêné; un aide de camp du prince s'approcha et lui demanda s'il n'avait rien reçu.

— Non, lui répond Chateaubriand, étonné; et que puis-je recevoir?

loi que nous nous glorifions d'avoir combattue, calculs qu'on avait fondés sur son adoption. Honneur à la Chambre des Pairs qui vient de signaler son patriotisme et son dévouement à la nation et à la monarchie constitutionnelle. Par ce grand acte de son autorité, elle a vaillamment agi.

« Si l'Angleterre est libre, elle le doit à la haute aristocratie qui a fondé ses institutions, sa force et son indépendance. C'est maintenant à la classe la plus élevée de la société que, chez nous, tant de familles vont devoir leur tranquillité et leur fortune, et que l'Etat devra peut-être, aussi, sa prospérité et son crédit futurs. Puisse la France lui devoir également la consolidation de ses libertés. »

— J'ai peur que vous ne le sachiez bientôt, réplique l'aide de camp, en ajoutant qu'il ne peut introduire le ministre auprès du frère du roi.

Alors Chateaubriand se dirige vers la chapelle du château; on y célébrait la messe. Au bout de quelques instants, un huissier vient lui annoncer qu'on le demande. Il sort et trouve dans la salle des Maréchaux un secrétaire qui lui remet l'ampliation d'une ordonnance royale ainsi conçue :

« Louis, roi de France par la grâce de Dieu, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Le sieur comte de Villèle, président de notre conseil des Ministres, est chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand.

« Donné en notre château des Tuileries, le 6 juin 1824.

« *Signé* : LOUIS. »

A cette ordonnance était joint ce billet laconique :

« Monsieur le vicomte,

« J'obéis aux ordres du roi, et je vous transmets l'ordonnance ci-jointe.

« JOSEPH DE VILLÈLE. »

Chateaubriand, en apparence très calme, lut l'ordonnance royale, le rapide billet du président du Conseil, et quitta la salle des Maréchaux.

— Quoique au fond, a-t-il raconté plus tard, mortellement blessé du ton de la lettre et de la manière dont nous étions chassé, deux heures après, notre déménagement était fini; et nous répondions à la lettre du président du Conseil par le billet suivant :

« Monsieur le comte,

« J'ai quitté l'hôtel des Affaires étrangères; le département est à vos ordres.

« CHATEAUBRIAND. »

En effet, le ministre disgracié avait aussitôt quitté l'hôtel du

boulevard des Capucines, et s'était retiré dans le modeste logement qu'il occupait précédemment rue Saint-Dominique, où une foule de personnes distinguées de la cour, de la ville, dans les affaires et dans les lettres, allèrent tout de suite se faire inscrire.

IV

— Dans cette circonstance, a écrit Chateaubriand, *je fus chassé comme un valet qui aurait volé la montre du roi sur sa cheminée.*

L'injure était sanglante.

L'œuvre de vengeance contre M. de Villèle commença aussitôt. Le ministre disgracié reprit sa plume, et alla demander l'hospitalité au journal *Les Débats* qui la lui accorda largement.

A cette époque, *Les Débats* étaient l'organe accrédité de l'opposition libérale; le surlendemain — le mardi 8 juin — de l'injure faite à Chateaubriand, le journal publiait l'entre-filet suivant :

« C'est pour la seconde fois que M. de Chateaubriand subit l'épreuve d'une destitution solennelle. Il fut destitué en 1816, comme ministre d'Etat, pour avoir attaqué dans son immortel ouvrage, *De la Monarchie selon la Charte*, la fameuse ordonnance du 5 septembre qui prononçait la dissolution de la Chambre introuvable de 1815. MM. de Villèle et Corbières étaient alors de simples députés, chefs de l'opposition royaliste; c'est pour avoir embrassé leur défense, à cette époque, que M. de Chateaubriand devint la victime de la colère ministérielle. En 1824, M. de Chateaubriand est encore destitué, et c'est par MM. de Villèle et Corbières, — devenus ministres — qu'il est sacrifié. Chose singulière! en 1816 il fut puni pour avoir parlé; en 1824, on le punit de s'être tu. Son crime est d'avoir gardé le silence dans la discussion sur la loi des rentes. Toutes les disgrâces ne sont pas des malheurs. L'opinion publique, juge suprême, vous apprendra dans quelle classe il faut placer celle de M. de Chateaubriand; elle vous apprendra aussi à qui l'ordonnance de ce jour aura été plus fatale, au vainqueur ou au vaincu. »

En raison de l'énorme retentissement produit par la brutale destitution infligée à Chateaubriand, *Les Débats*, à la date du 9 juin, publiaient encore les lignes suivantes :

« L'ordonnance qui a frappé M. le vicomte de Chateaubriand

continue à faire l'entretien de Paris, et le bruit va toujours croissant, comme on devait s'y attendre. Plus on y réfléchit, plus on est étonné de l'inconcevable orgueil de ceux qui ont fait rendre cette ordonnance, ou de leur profonde ignorance de l'opinion publique. Ont-ils pu réellement croire que le renvoi de M. de Chateaubriand, comme celui de tel ou tel ministre, ne ferait rien à personne? L'homme qui osa braver Bonaparte, à la mort du duc d'Enghien, l'homme qui, depuis la Restauration, a renversé un système et des personnages un peu plus puissants que ceux qui dominent aujourd'hui, allait-il disparaître tout à coup dans sa nouvelle disgrâce? Comment le ministère ou le ministre n'a-t-il pas senti quelle force un pareil homme apportait au gouvernement? Sa seule présence dans le ministère réunissait toutes les nuances des opinions royalistes et paralysait même les efforts des dissidents dans cette opinion... La colère et l'envie sont de mauvaises conseillères; ce n'est pas avec des passions, et en marchant par saccades, que l'on conduit des Etats. Quant à nous, c'est avec le plus vif regret que nous rentrons dans une carrière de combat, dont nous espérons être à jamais sortis par l'union des royalistes; mais l'honneur, la fidélité politique, le bien de la France ne nous ont pas permis d'hésiter sur le parti que nous devons prendre. Nous espérons encore que, averti par le cri public, le ministère ouvrira les yeux et sortira de ces illusions, où les basses flatteries, l'intrigue et les intérêts les plus vils plongent trop souvent le pouvoir! »

Le Constitutionnel, journal libéral, mais moins doctrinaire que *Les Débats*, incriminait dans la mesure qui frappait Chateaubriand plutôt la forme que le fond. A la date du 9 juin cet organe publiait un rapide article, dont nous détachons ces lignes :

« Le journal des *Débats* assure que le vicomte de Chateaubriand était le plus poli des ministres; nous sommes parfaitement de son avis sur ce point; mais il serait injuste d'en faire un sujet de reproche pour ses anciens collègues. Cette supériorité était inévitable : M. de Chateaubriand est un homme d'esprit et de goût, qui a reçu une bonne éducation, perfectionnée par l'usage d'un monde choisi. On ne peut raisonnablement exiger la même urbanité, le même tact, les mêmes formes sociales de plusieurs de ses anciens collègues qui ont conservé à Paris les habitudes de la province, et l'empreinte indélébile d'une éducation ordinaire. Il serait aussi difficile à M. de Chateaubriand d'être impoli qu'à M. de Corbières de porter dans ses communications publiques ou privées cette élégante simplicité de ton et de manières qui caractérise ce qu'on appelle : *La Haute Société*. On change aisément de

costume, on se couvre de décorations; mais le fond reste toujours le même...

« Nous conviendrons avec le journal des *Débats* que M. le vicomte de Chateaubriand aurait pu être congédié avec plus de politesse; que la lettre d'avis de M. de Villèle est d'une sécheresse, d'un laconisme que l'urbanité française ne pourrait avouer; qu'elle est écrite dans un style d'une vengeance un peu bourgeoise. Tout cela est vrai; mais s'ensuit-il que tous les hommes attachés aux doctrines constitutionnelles soient blessés et effrayés? Nous ne saurions croire ni à ces blessures ni à cet effroi. C'est le conflit de deux intérêts personnels opposés; il sera difficile d'en faire une question d'intérêt général... Mais la victoire remportée par M. de Villèle est-elle aussi décisive qu'elle paraît au premier coup d'œil? Sera-t-il assez fort pour conjurer les orages qu'une nouvelle opposition va rassembler sur sa tête? Le journal des *Débats*, depuis longtemps infidèle à son titre, annonce qu'il va rentrer dans la carrière des combats... Déjà *La Quotidienne* a jeté le cri de guerre; tout annonce que les champions de M. de Chateaubriand pousseront vigoureusement leurs attaques. Selon toute apparence la défense ne sera pas proportionnée à l'agression; les batteries du *Drapeau blanc* et de la *Gazette* sont bien faibles. »

La lutte de Chateaubriand dans l'opposition contre M. de Villèle au pouvoir dura trois ans. Le chef du groupe royaliste de 1818 connaissait mieux que personne le côté faible de ses anciens soldats. Dans les *Lettres à un pair de France*, le ministre disgracié attaqua toutes les mesures législatives proposées par son rival : réduction des rentes, censure, loi du sacrilège, dissolution de la garde nationale... M. de Villèle, pour demeurer au pouvoir, déploya toutes les ressources d'un esprit fertile, toutes les énergies d'une volonté tenace... Vains efforts! En 1827, il tomba et dut quitter le ministère. Mais Chateaubriand n'avait pas prévu toutes les conséquences d'un tel combat. En rompant des lances avec un ministre de la Restauration, il faisait la guerre à l'homme, et non à la royauté. Or, il advint que la jeunesse, qui applaudissait l'ardent polémiste, confondit le ministre impopulaire et le gouvernement dans une haine commune.

Au cours de cette lutte, un incident rapprocha les deux adversaires : ce fut, à Reims, à l'occasion du sacre de Charles X. Le nouveau souverain avait nommé Chateaubriand chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, faveur insuffisante à désarmer la colère de ce dernier, puisque pareille faveur avait été également octroyée à M. de Villèle. Avec quelques écrivains, entre autres Charles

Nodier, Victor Hugo avait été invité à se rendre à Reims pour assister à la cérémonie du sacre de Charles X. Dans l'ouvrage intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, nous trouvons ce passage, assez amusant pour le rapporter ici :

« La réception des chevaliers du Saint-Esprit se fit dans la cathédrale comme le sacre; Charles X fit son entrée, couronné en tête, suivi des princes du sang qui prirent rang sur les marches du trône... L'abside n'admit que la famille royale et les chevaliers. Un des incidents qui excitèrent le plus vivement l'attention fut le rapprochement de M. de Chateaubriand et du ministre Villèle, si mortellement ennemis. Le piquant était que les deux adversaires étaient les derniers venus dans la promotion et, par conséquent, placés à côté l'un de l'autre. Ils attendaient ainsi leur tour de réception, et le public eut tout le temps de les examiner. Celui des deux qui sembla supporter la rencontre le plus fièrement fut M. de Villèle. D'abord le costume, très beau en lui-même, n'allait pas à M. de Chateaubriand : manteau de velours noir dont la doublure était en moire feu, ainsi que la culotte, le gilet et les bouffettes des souliers, chapeau à plumes avec un galon couleur feu, dont les agréments figuraient des flammes et des colombes. Cet habillement fastueux écrasait la chétivité de sa taille, et le chapeau empanaché dissimulait la tête, qui était la beauté de M. de Chateaubriand. Ce dernier parut maussade et impatient que le tête-à-tête finit. M. de Villèle, au contraire, triomphant et président du Conseil, eut l'air d'être parfaitement à son aise. On eût dit qu'il ne connaissait pas son voisin; il le regardait sans le voir, avec l'indifférence profonde et le dédain bien naturel d'un homme qui a un portefeuille pour un homme qui n'a que du génie. »

L'avènement du ministère Martignac — 1827 — fut un temps d'arrêt pour Chateaubriand dans son attitude d'opposant. Le nouveau ministre le nomma ambassadeur à Rome — c'était un exil pompeux dans la Ville Eternelle. L'auteur des *Martyrs* tint cour plénière d'illustrations, et eut le loisir de méditer sur le néant des grandeurs humaines.

Quand Charles X élit président du Conseil M. de Polignac, Chateaubriand, prévoyant la catastrophe, donna sa démission d'ambassadeur, et rentra dans l'opposition. Lorsque parurent les fatales ordonnances de juillet 1830, il se trouvait à Dieppe. De suite il accourut à Paris : il était trop tard. Au moment où il franchissait une barricade pour se rendre à la Chambre des pairs,

des jeunes gens qui avaient combattu les gardes royaux portèrent en triomphe l'ancien adversaire, trop vengé, de M. de Villèle. Quelques jours plus tard, il prononça vainement un important discours en faveur du duc de Bordeaux.

Chateaubriand refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et renonça à son siège et à son traitement de pair de France.

Ayant repris la plume, en 1831, il fit paraître un nouvel ouvrage intitulé : *De la Restauration et la monarchie élective*, dans lequel se lisait cette phrase, indiquant son état d'esprit, comme homme politique, au cours de sa vie :

— Je suis bourbonnien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère.

L'auteur du *Génie du christianisme* eut la douleur de voir les journées de juin 1848, et mourut le 4 juillet suivant, — au milieu du deuil général qui enveloppait Paris.

M. de Villèle survécut quelques années à son ancien rival ; il mourut à peu près oublié à Toulouse, en 1854 (1).

GABRIEL FERRY

(1) L'échec subi en 1824 devant la Chambre des Pairs ne détermina pas M. de Villèle à renoncer à son projet de conversion de la rente cinq pour cent. A la session suivante, pour mener à bonne fin l'indemnité à donner aux émigrés, le projet de loi pour la conversion de la rente fut représenté, mais modifié, amendé — le 26 mars 1825. — La conversion du cinq pour cent en quatre et demi, ou en trois pour cent, n'était plus que facultative. Ce n'était donc plus qu'une demi-mesure qui dès lors perdit toute son efficacité. Le milliard accordé aux émigrés, ou à leurs ayants droit, fut fourni par une émission de trente millions de rentes trois pour cent. Dans le *Dictionnaire de la Conversation*, à l'article de M. de Villèle, nous trouvons, et nous rapportons l'observation suivante, relative à cette mesure qui, dans le temps, a suscité bien des polémiques :

« La loi dite d'indemnité accorda aux émigrés ou à leurs ayants droit un milliard, représenté par trente millions de rentes trois pour cent émis à cet effet : De cette époque date la complète assimilation des propriétés dites *d'origine patrimoniale*, et de celles qu'on distinguait sous le nom de *biens nationaux*. Sous l'Empire même, il y avait toujours entre la valeur des unes et celle des autres, une différence de quinze à vingt pour cent. La loi d'indemnité fit cesser cet état de choses, et fit gagner plus d'un milliard aux possesseurs d'anciens biens nationaux. »

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Théâtre Antoine : *La Race*, trois actes de M. JEAN THOREL. *Monsieur Lambert, marchand de tableaux*, deux actes de M. MAX MAUREY. — Odéon : *La Variation*, quatre actes de M. PIERRE SOULAINÉ. *L'Agrafe*, un acte de MM. GRENET-DANCOURT et JEAN DESTREM. — Porte Saint-Martin : *Pauvre fille*, cinq actes de GERHARDT HAUPTMANN, traduction de M. JEAN THOREL. — Théâtre Populaire : *Jesserand avoué*, trois actes de M. DE FARAMOND.

C'est le printemps pour nos jardins et l'automne pour nos théâtres. La violette pousse, le lilas fleurit ; les affiches se parent en hâte de leurs dernières nouveautés. Cependant le ciel sourcilieux n'invite pas aux promenades ; aussi les recettes se maintiennent-elles assez avant dans la saison. Les courses et Buffalo Bill ne vident pas toutes les poches. Et les auteurs, devant l'ondée, se disent, joyeux : « Il fait beau temps!... »

* * *

La Race, de M. Jean Thorel, est-elle une comédie de mœurs, est-elle une thèse sociale ? Les deux ensemble, je le crains. La comédie de mœurs est jolie, la thèse est incertaine et faible. Il s'agit là de l'aventure d'un roturier, fils naturel, avec une fille de nobles. Comme dans George Sand ? Parfaitement. Bien entendu, le père de l'héroïne, vieux duc entiché de sa caste, ne veut rien écouter et met à la porte l'aventurier assez insolent pour avoir rêvé de mésalliance. Et le conflit est intéressant, qui se livre dans l'âme de la jeune fille, entre ses sentiments naturels et ses préjugés factices, entre l'instinct et l'hérédité. La conclusion nécessaire serait, de ces forces contraires, que l'une des deux l'emportât. Pas du tout. Dès le troisième acte, l'auteur bifurque tout à coup, envoie son héros se faire casser la tête dans une colonie quelconque. Et nous assistons à la réconciliation du père et de la fille, si dissemblables, sur la tête de l'enfant (car l'enfant est né). Voilà qui nous est bien égal, et même nous irrite un peu. On a évoqué *les Fossiles*, bien à tort, car ce drame épique allait droit à son épilogue, tandis que Jean Thorel hésita entre deux données contradictoires. Sa pièce, heureusement, est « théâtre », rondement et brusquement menée ; on n'a guère le temps de réfléchir, et les caractères sont vivants, — incarnés avec excellence

par MM. Duquesne et Capellani, M^{lle} Van Doren. C'est, somme toute, un succès honorable. La soirée s'achève en gaité sur une de ces alertes pochades qu'excelle à brosser Max Maurey. On est intrigué, anxieux, puis on rit largement. Que faut-il de plus?

* * *

La Variation, c'est un pas difficile qu'exécutent, à l'Opéra, ces demoiselles du corps de ballet. Cette figure est symbolique. Dans la vie, pour une danseuse, quel pas plus hardi que de se marier? Germaine Caplain l'éprouve, qui lâche un vieux protecteur riche pour épouser, en justes noces, un commis du Crédit Lyonnais. La Bourse ou la Vie! La Bourse est ardue, et la vie se fait inclemente. Le gentil ménage s'aigrit. Germaine, par dévouement, s'en va. Elle s'en va, la mort dans l'âme, retrouver la danse... et des rentes. Mais voici André qui survient. Il vient lui dire adieu, André. Il pleure. Elle pleure. Ils s'embrassent. Allons, ce n'est pas pour cette fois encore... Et nous, qui n'avons pas pleuré, nous sommes contents tout de même de ce dénouement idyllique. Vous voyez que cette petite histoire « ne casse rien », comme on dit. Et la critique qu'on en peut faire est qu'elle ne prête guère à critique. Car ces personnages un peu factices pourraient faire des gestes différents avec tout autant de vraisemblance. Mais le dialogue est agréable et se laisse entendre avec plaisir; une pointe d'émotion, parfois, vient échauffer l'intrigue mince, la langue a d'heureuses trouvailles. Enfin, la forme de cette pièce, dont le seul tort est d'avoir quatre actes, est plus distinguée que le scénario. Ce n'est pas un mérite banal.

L'Agrafe, symbolique encore, désigne le lien extra-conjugal dont l'homme voudrait se dégager et qui le retient malgré lui. Moralité des plus classiques : ne vous laissez pas agraffer...

* * *

La Porte-Saint-Martin oscille entre des esthétiques variées; le répertoire du théâtre Antoine y alterne avec celui de l'Ambigu. *Le Bossu* remplace *Résurrection* et cède le pas à une pièce d'Hauptmann. Mais cette infortunée Rose Berndt est, pour les besoins de l'endroit, outrageusement débaptisée. L'affiche porte : *Pauvre Fille!* Elle n'a pas tout à fait tort. C'est pitié de voir une belle œuvre ainsi travestie et trahie. L'aventure de cette Gretchen moderne mise à mal par un Faust de village se banalise aux proportions du mélodrame le plus quelconque. Et le charme d'intimité, la profonde poésie germanique qui font la beauté des

paysanneries d'Hauptmann disparaissent comme par miracle. « Le costume ne fait pas le moine » est un proverbe qui, au théâtre, cesse très souvent d'être juste. Il arrive, tout au contraire, que l'interprétation fait la pièce, et aussi qu'elle la défait.

Le Théâtre Populaire de M. Berny, dont j'ai dit ici les mérites, las de jouer les succès d'autrui, a voulu nous offrir une première. Il s'est adressé à M. de Faramond, de qui l'Œuvre avait représenté déjà deux pièces assez remarquées : *la Noblesse de la Terre* et *Monsieur Bonnet*. *Jesserand avoué* se réclame de la même singularité esthétique. C'est une étude de mœurs provinciales très nettement caractérisées (M. de Faramond est Albigeois et tient à ce que nul n'en ignore), très réaliste en ses détails, et dont la langue affecte le mode d'une psalmodie irrégulière, à la fois sautillante et monotone. C'est le vers libre mis à la scène. L'effet n'en est pas très heureux. Ce n'est pas ici le moment de discuter des questions de métrique, le rôle de l'e muet dans le vers, les rythmes impairs, etc. Il est acquis que cette musique polyphone, maniée par un Vielé Griffin, un Régnier, est d'une valeur indéniable pour l'expression toute lyrique de tels états d'âme appropriés. Peut-être pourrait-elle convenir, au théâtre, à un poème légendaire. (Encore que Maeterlinck, fort habile, s'en soit strictement abstenu.) Mais c'est une bizarre idée de la choisir pour remplacer le langage usuel et détailler des conversations volontairement prosaïques. Il en résulte un constant contraste entre la pensée, toute précise, et l'expression, tout irréelle, contraste, si l'on veut, pittoresque, mais à la façon des funambules. En tout cas, rien de moins populaire, de moins spontané, que ce jeu d'artiste. C'est dommage, car l'auteur y dépense un talent aussi évident que sa conviction elle-même, et dont une erreur de formule lui fera perdre tous les fruits.

GABRIEL TRARIEUX.

P. S. — L'Académie Française a partagé le prix Emile Augier entre *Résurrection* d'Henri Bataille (et Tolstoï) *la Rabouilleuse* d'Emile Fabre (et Balzac) et *l'Absent* de Georges Mitchell. C'est à peu près équitable. Elle a partagé le prix Toirac entre *Notre Jeunesse* d'Alfred Capus et *La Plus Faible* de Marcel Prévost, oubliant ainsi totalement *les Affaires sont les Affaires*. Cet accès d'amnésie de la vieille dame ne relèvera pas sa réputation.

Livres et Idées en France et à l'Étranger

I. — DIVERS

Une Voix d'Haïti

Nous sommes habitués à n'entendre parler de la république nègre qu'en termes odieux ou méprisants. Il est presque convenu que l'on doit traiter les citoyens de la république haïtienne comme des êtres dégénérés, ayant fait retour vers la barbarie primitive. Les gens bien pensants prétendent volontiers qu'à la fin du XVIII^e siècle, les esclaves planteurs français avaient atteint un degré de civilisation supérieur à celui de leurs descendants de Port-au-Prince et des Gonaïves. Que sais-je, avec cette facilité de redites, si commode pour ceux qui se dispensent de réfléchir, on répète volontiers que la religion catholique du pays s'est transformée en adoration du Vaudou, et que les paroissiens ont l'habitude de se réunir la nuit pour sacrifier des coqs noirs à un serpent, qui serait à la fois le diable et le bon Dieu.

Un auteur haïtien, M. Jérémie, essaye de plaider pour son peuple, dans un ouvrage intitulé : *L'Effort*, qui malheureusement n'est pas assez riche en faits probants et se perd en raisonnements diffus, mais qui, néanmoins, nous console un peu de toutes les injures sans raison que l'on a l'habitude de lancer contre la patrie de l'auteur.

Que les cérémonies catholiques des paroisses haïtiennes soient accompagnées de pratiques superstitieuses, est-ce donc là chose si étonnante pour des Européens qui ont visité la Campine belge ou la Basilicate italienne? Que les paysans des mornes et des savones de l'île antillienne se laissent aller à la paresseuse jouissance de la vie, à côté de leurs repas d'ignames et de bananes, comment s'en étonner puisque cette nourriture frugale suffit pour entretenir l'existence? Et si des généraux, même des présidents de république, des hauts fonctionnaires noirs, prélèvent une part considérable des impôts, des bénéfices, des monopoles, de quel droit les grands personnages, spéculateurs blancs des Etats-Unis et autres pays, pourraient-ils en avoir la conscience offusquée? Valeur morale pour valeur morale, les Africains d'Haïti valent bien leurs voisins, les fiers Américains du Nord.

Mais la différence est grande au point de vue de la puissance politique et militaire. La petite armée d'Haïti, peu décorative, ne serait peut-être pas absolument méprisante pour les équipages des navires de guerre envoyés par un gouvernement étranger. Mais la durée de sa résistance ne pourrait être que fort minime, car elle n'a que de pauvres arsenaux et quelques jours de campagne la priveraient des munitions nécessaires. Le plus grave est que cette armée haïtienne n'a point confiance

en elle-même : d'avance, elle sait qu'elle marcherait à la défaite. M. Jérémie constate que les Haïtiens de nos jours parlent de leurs aïeux, les vainqueurs de l'armée française, que commandait le beau-frère de Bonaparte, comme s'ils n'appartenaient point à la même race ; ils savent très bien qu'un sang de héros ne coule plus dans leurs veines ; le prestige de la gloire passée ne les aiderait nullement à prolonger la résistance. Aussi, toutes les altercations que le gouvernement d'Haïti eut à soutenir contre des puissances étrangères se sont-elles régulièrement terminées par quelque humiliation nationale ; et sans nul doute, les deux républiques de l'île, Saint-Domingue et Haïti, eussent été annexées déjà par les Espagnols, les Français ou les Allemands, si elles n'avaient été protégées par ce fameux spectre de Monroë, qui a déjà servi d'épouvantail aux nations d'Europe en tant de complications politiques.

Mais les Etats-Unis eux-mêmes, qui ont trouvé le moyen de prendre Porto-Rico et Panama, et de se subordonner politiquement Cuba, « la perle des Antilles », pourquoi n'ont-ils pas déjà placé les deux républiques sous « la protection » du drapeau Etoilé ? A cet effet, de simples démonstrations navales suffiraient aux vainqueurs de Santiago. Certes, il semble bien que cette double annexion soit inévitable, et en un temps peu éloigné. Mais, dans cette affaire, il faut tenir compte d'un certain fait psychologique, résultant de l'ancienne institution servile. C'est avec une répugnance instinctive que les Américains du Nord entrent en contact avec des peuples de race africaine. S'imaginant être, en dépit du mélange infini de leur nation, les représentants par excellence de la race blanche, ils sont à l'égard des Dominicains et surtout des Haïtiens, dans l'attitude d'un chien qui voudrait bien s'emparer d'un hérisson, mais qui n'ose le toucher. Un sentiment d'horreur se mêle à la gourmandise. Certes, rien ne serait plus facile que de trouver des prétextes d'annexion, et le président Roosevelt n'a pas manqué de le dire, dans la leçon qu'il a faite aux républiques latino-américaines : « Soyez bien sages, leur a-t-il dit, que je n'entende aucun bruit dans la classe ; sinon j'interviendrai promptement pour vous donner des coups de verge ! »

Déjà la république dominicaine a subi les effets de son ire présidentielle, mais le Sénat ne s'est point trouvé d'accord avec le chef de la république pour l'encourager dans sa fringale d'annexion. Le sentiment de répulsion est visible chez les orgueilleux gouvernants. N'est-ce pas assez que d'avoir déjà dix millions de nègres sur le territoire Nord-Américain sans y ajouter encore quelques centaines de mille « Dominicains », qui se disent, il est vrai, de pure race espagnole, mais qui n'en sont pas moins des gens de sang mêlé, de malheureux *niggers*, comme ceux de la Louisiane et des Carolines ? Et combien plus odieux serait le contact, s'il s'agissait du territoire d'Haïti, dont la population se glorifie d'être franchement noire, et qui compte parmi ses aïeux les nobles défenseurs de sa liberté de race, les Toussaint Louverture, les Dessalines et les Pétion.

Telle est la raison qui protégera, peut-être encore pendant des années, l'indépendance de la république haïtienne et qui, dans l'avenir, per-

mettra aux nègres de revendiquer, dans l'histoire du Nouveau-Monde, une origine au moins aussi noble que celle des « Pères pèlerins » de New-Plymouth, des « cavaliers » de la Virginie et des chercheurs d'or du Sacramento.

ELISÉE RECLUS.

Les Doctrines médicales, leur évolution, par L. BOINET (Flammarion).

Les méthodes médicales, dérivées des théories, sont les étapes de la médecine, et leur histoire est celle de la médecine elle-même. D'abord sacerdotale, elle s'est inspirée ensuite de la philosophie grecque, jusqu'à ce qu'elle ait pris définitivement l'expérience pour base. Une doctrine est nécessaire, elle est génératrice d'hypothèses qui provoquent la recherche. La médecine scientifique résulte de l'union de la physiologie et de la clinique, mais paraît toujours en retard sur les autres sciences, parce qu'elle est plus complexe. Avec Claude Bernard, on abandonna l'idée de lésion pour celle de trouble fonctionnel ; on étudia le mécanisme de la maladie, et non sa cause. Avec Pasteur, la médecine est devenue étiologique, elle cherche les causes morbides dont l'anatomie pathologique et le microscope étudient l'action et précisent les lésions, tandis que la bactériologie éclaire l'étiologie des maladies infectieuses.

La Séparation des Églises et de l'État, par PAUL GRUNEBaum BALLIN (Société nouvelle de librairie et d'édition).

Toute la question juridique de la Séparation est débattue dans cet ouvrage. Les raisons invoquées pour et contre la rupture, pour et contre telle ou telle solution, y sont exposées dans tout leur développement ; ce n'est pas que l'auteur n'ait son opinion. Il s'oppose à l'idée que la rémunération accordée aux prêtres soit le paiement d'une dette. La nation avait de plein droit enlevé au clergé des biens destinés aux pauvres. Si l'ancien état de choses doit prendre fin, il n'y a plus de service public des cultes, et par conséquent d'édifices et de bâtiments affectés à ce service. C'est pourquoi le texte de loi qui s'y rapporte devrait être réduit à une formule prudente, et qui ne préjugerait rien de ce qui doit arriver. L'État a parfaitement le droit de réformer les fondations, par conséquent le droit de s'approprier les biens des églises, que liquideraient des fonctionnaires appartenant à l'administration locale. Lorsque ce patrimoine ne sera pas réclamé par une association religieuse, il devra être attribué à des œuvres de bienfaisance. Enfin, la question vitale qui transformera la situation de l'Église, qui, selon la solution, en fera une Église libre ou une Église d'esclaves, c'est celle du droit qu'auront les associations religieuses de dépasser les limites d'un département. On ne peut, d'après l'auteur, le lui contester, ou plutôt le leur contester, puisqu'il s'agit des Églises catholiques, protestantes et juives.

Ce livre est un sommaire complet et très actuel de toutes les dis-

cussions qui nous mettent aux prises présentement, pour lesquelles nous sommes si mal préparés, et dans lesquelles nous montrons si vite la pauvreté de nos connaissances.

La Diplomatie de la troisième République et le droit des gens, par FRANTZ DESPAGNET (Gounouilhou, Bordeaux).

Ce gros volume, très savant, très complet, solide et nourri, est un recueil de faits ; voici évidemment le plus grand mérite qu'il puisse avoir ; il ne s'agit pas à l'heure actuelle de juger les événements, alors qu'ils ne sont ni achevés, ni complétés, ni connus sous toutes leurs faces ; il faut surtout en être instruits car, bien que nous soyons contemporains, nous en avons appris un morceau chaque jour par notre journal ; nous sommes donc mal informés, et M. Despagnet répare ces lacunes. Nous nous trompions évidemment lorsque nous disions que cet ouvrage était dépourvu de tendances ; il semble tout entier converger vers ce dernier chapitre, les arbitrages entre peuples.

Entraînement et fatigue au point de vue militaire, par J. JOTEYKO (Mischoth-Thron, Bruxelles).

Les travaux scientifiques de J. Joteyko ont une portée très haute. En mesurant, d'une façon véritablement mathématique, la fatigue et l'entraînement, il nous permet d'apprécier sous de nouvelles couleurs, et avec de nouveaux éléments, les nécessités de la vie militaire. Neuf mois suffisent pour faire un bon fantassin et même un bon artilleur. Dans la culture de tout sport, l'habileté qu'on y acquiert est progressive, mais elle atteint au bout d'un certain temps un maximum qui n'est que lentement et difficilement dépassé. Pendant les trois premiers mois, le progrès est considérable, pendant les trois mois suivants, un peu moindres, mais notable encore ; passé ce temps, il n'y a presque plus de progression. C'est à peine si en un an ou en six mois de travail, on gagne un peu plus de dextérité. Tel est le résumé de ce petit volume, qui apporte beaucoup de faits curieux, et nous met au courant de toutes les nouvelles découvertes sur ce sujet.

Pour la Paix, lectures historiques, par M^{mes} LAGUERRE et CARLIER (Librairie générale de l'enseignement).

Dans une suite de lectures destinées aux enfants, Mmes Laguerre et Carlier se sont proposé d'inspirer l'amour de la Paix ; elles montrent l'humanité marchant vers la concorde et l'union, et n'ayant plus pour objectif que le progrès du commerce et de l'industrie. Elles prêchent la tolérance, et enfin, après avoir décrit l'organisation du tribunal de La Haye, elles annoncent que la solidarité des peuples s'affirme tous les jours davantage ; grâce à la vapeur, les habitants des diverses contrées apprennent à se connaître ; grâce au télégraphe électrique, les nouvelles se répandent ; il n'y a plus d'homme seul, il n'y a plus d'homme ennemi de l'homme. L'humanité se sent unie.

II. — LETTRES

Soirées du Stendhal Club, par CASIMIR STRYIENSKI (Société du Mercure de France).

Stryienski remplit les soirées du Stendhal Club par la lecture de divers documents inédits que ses savantes études sur Stendhal lui ont permis de découvrir, et qui nous instruisent sur la manière de composer de Henri Beyle, sur l'impression qu'il faisait à ses amis. Dans les salons où il fréquentait, à Paris, chez les de Tracy, chez Mme Cabanis, chez la Pasta, chez Delécluze, il montrait beaucoup d'esprit avec peu de science, une foison d'idées personnelles quoique discutables. Il n'apprenait jamais aux autres que ce qu'il avait senti et éprouvé lui-même. Il trouvait sans cesse des traits imprévus. Il scandalisait bien des gens par des théories païennes dans lesquelles il entrait beaucoup plus d'enfantillage et d'impertinence que de conviction profonde. Tout spirituel qu'il fût, il était parfois la dupe de ces préjugés, des préjugés au rebours.

Si l'on pénètre un peu plus en avant dans ses idées qu'il semait à pleines mains, au cours de ses conversations, en leur donnant une forme vive et âpre, on s'aperçoit qu'il a été le trait d'union entre le XVIII^e siècle et Taine ; il a apporté une large part de vues nouvelles et d'applications originales dans l'étude du rapport du physique et du moral ; il avait déjà conçu la théorie du milieu. N'a-t-il pas dit : « A Londres, il y a des jours où l'on se pend » ?

On peut donc beaucoup récolter dans le livre de M. Stryienski, malgré sa forme modeste de recueil de matériaux d'à côté.

Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels par PAUL STAFFER, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux (Société française d'imprimerie et de librairie).

Ces visites de Staffer à Hauteville-House, près du robuste vieillard, le récit de ses conversations familières, de ses sorties, la description de ses entours faite d'un ton familier, font revivre tout entier le demi-dieu.

Victor Hugo n'aimait pas Taine ; il ne lui pardonnait pas d'avoir prononcé cette phrase : Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et il regrettait de n'avoir pu être à l'Académie, pour voter contre lui avec Dupanloup. Racine faisait aussi l'objet de ses colères, mais en revanche il réhabilitait Boileau, un de nos plus grands écrivains ; en effet, c'était comme lui un arrangeur de mots, plus riche d'art que de matière. Le chef des romantiques connaissait peu Goethe et la littérature allemande, il comprenait mal Shakespeare, ce qui montre combien il était latin, de même qu'il était classique et con-

servateur en beaucoup de questions. Ceci semble un paradoxe, mais ne l'est pas dans le livre de M. Stapfer, parce qu'il nous fait comprendre les ressorts de ce caractère, et nous n'y voyons plus de contradiction. Il n'y avait pas de plus charmant hommage à rendre à Victor Hugo que de le peindre ainsi dans son foyer et dans ses heures d'intimité.

Études de littérature et de morale, par GEORGES PELLISSIER (Cornély).

Nos lecteurs connaissent les éminentes qualités de M. Pellissier qui leur donne régulièrement, dans *La Revue*, des pages à la fois solides et alertes. Ce volume contient les dernières parues sur les romans de M. de Vogüé, de Mme de Noailles, de Maurice Barrès, de Marcel Prévost, sur la critique contemporaine, depuis Taine et Sainte-Beuve, etc. Il croit qu'on abandonnera le systématisme de Taine pour la méthode de Sainte-Beuve qu'il appelle un vrai naturalisme. S'il s'agit de la langue, il montre comment celle des naturalistes est dérivée de celle des romantiques, de quelle façon les premiers ont précisé ce que leurs prédécesseurs avaient indiqué et voulu faire seulement, et enfin comment les symbolistes, pensant avoir enrichi le vocabulaire, ne lui ont en somme presque rien apporté, tant a été grande leur inaptitude à donner le mot juste. En parcourant ainsi les productions de la littérature actuelle, il est frappé de ce que, après que nous ayons vu tant d'écoles littéraires, il n'y en ait pas qui s'annonce aujourd'hui et que dans les lettres, comme partout, doive prévaloir le règne de l'individualisme.

Car, de l'avis de Pellissier, il réglera la vie sociale, entre autres la question féminine ; la femme sera traitée comme une personne, une volonté, une conscience, et non élevée en vue de l'homme, mais en vue de l'humanité et d'elle-même.

G. Pellissier remue donc beaucoup d'idées et, sous une forme qui rappelle un peu la manière habituelle à Brunetière, qu'il n'aime point, du reste, il les classe avec une grande clarté et, en toutes choses, laisse entendre qu'il se regarde comme tenu d'offrir à ses auditeurs un jugement sincère et motivé.

La Vie à Paris (1904), par JULES CLARETIE (Fasquelle).

Jules Claretie a le don de l'anecdote ; ses volumes, où il rassemble des articles parus dans le *Temps*, en fourmillent. Il les conte légèrement, agréablement ; celles qui sont contemporaines serviront à l'avenir pour reconstruire notre histoire, comme celles d'autrefois nous permettent de pénétrer les âmes de nos ancêtres. Quand on lui demande comment il a amassé dans sa mémoire tant d'histoires, il répond que tout jeune il avait une joie profonde à écouter ses aînés, qu'il a eu la bonne fortune de fréquenter quelques-uns des plus spirituels causeurs, Sainte-Beuve, Michelet, Gavarni, qu'il appelle, avec beaucoup d'esprit, des greniers à idées. Cet excellent volume mérite d'être lu.

Collaborateurs de LA REVUE.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Le microbe de l'avarie.

Les journaux mènent grand bruit autour du microbe de cette affection secrète considérée jusqu'ici comme indomptable : les docteurs Shaudun et Hoffmann, de Berlin, seraient parvenus à découvrir, chez un malade ainsi atteint, la présence d'un micro-organisme affectant la forme d'un spirille et auquel ils ont donné le nom de *spirochaete pallida*. Ils estiment que c'est le microbe de l'avarie. M. Metchnikoff a rendu compte, à l'Académie de médecine, des recherches bactériologiques faites à l'Institut Pasteur, dans cet ordre d'idées sur des singes contaminés avec du virus humain, et a terminé sa communication en exprimant l'opinion qu'à l'heure actuelle tout porte à croire que l'avarie est une spirillose chronique, due au microbe décrit par les deux docteurs allemands. Nous épargnerons à nos lecteurs d'autres détails à cet égard, car la découverte d'un microbe ne veut pas dire la guérison de la maladie elle-même. Nous y reviendrons plus tard si réellement ces constatations peuvent fournir la solution du problème.

Une nouvelle île japonaise.

Le transport *Sherman*, arrivé à San Francisco, retour du Pacifique, le 30 avril, a apporté des détails précis sur l'apparition soudaine d'une nouvelle île volca-

nique dans l'archipel de Riou Kiou, à 3 milles marins de Oko Sima. Elle mesure un peu moins de 900 mètres de long sur 600 mètres de large et elle a une ceinture de sable avec, au nord, un lac. C'est le 4 décembre qu'elle a émergé de l'océan. Dès le 14 novembre, les habitants d'Okos Sima avaient entendu au large, à de fréquents intervalles, des bruits semblables à ceux d'une explosion, et le 28 une épaisse fumée, devenant de plus en plus dense, fut aperçue. Ce phénomène dura jusqu'au 4 décembre. Alors l'île sortit des eaux et le 6, elle était complètement visible. Toutefois, les habitants d'Okos Sima hésitèrent jusqu'à la fin de janvier à s'en approcher. Le 30, ils accostèrent au nord et firent l'ascension du point le plus élevé situé à 160 mètres d'altitude. Ils y plantèrent un poteau arborant le pavillon japonais et prirent possession de la nouvelle île au nom du mikado. Cette île, qui n'a pas encore de nom, est couverte de lave, l'eau du lac reste en ébullition. On sait que les îles pélagiques d'origine purement volcanique, et c'est le cas ici, changent sans cesse de forme; quelques-unes même ne sont que des cratères émergés d'un volcan sous-marin en éruption et, comme il est arrivé pour l'île Julia, apparue en 1831, dans le détroit entre la Sicile et la Tunisie, elles ne laissent, au bout de peu de temps, comme seule trace, qu'un écueil. S'il n'en est pas de même pour la

nouvelle île japonaise — et il faut attendre pour savoir exactement à quoi s'en tenir — sa propriété ne saurait être disputée, comme le fut l'île Julia entre le royaume de Naples et l'Angleterre, car en droit international, l'île est considérée comme un accessoire de la côte, qui est indiscutablement japonaise.

La musique à distance.

M. Cahill, un inventeur américain, vient de construire un appareil très ingénieux qui permettra la transmission à distance des partitions musicales. C'est le début d'une nouvelle application de la téléphonie qui prendra le nom de *telharmonie*. Des compagnies américaines s'organisent déjà à cet effet. L'invention de M. Cahill est basée sur le fonctionnement d'un générateur d'électricité qui donne le nombre exact de vibrations nécessaires pour produire le son correspondant à une note déterminée. L'exécutant joue sur un clavier analogue à celui du piano. Le doigt appuyant sur une touche ne fait pas, comme dans ce dernier instrument, vibrer immédiatement le son, mais la touche, qui n'est en réalité qu'un bouton en communication avec des fils électriques, établit le circuit et c'est celui-ci qui fait, grâce aux vibrations exigées, entendre la note, non là où a lieu l'exécution musicale, mais à l'autre extrémité, qui peut se trouver jusqu'à 300 lieues de distance et même au delà, telle une communication téléphonique entre deux villes très éloignées l'une de l'autre. Quand le circuit est complet, chaque fil, ou pour employer le terme de l'instrumentiste, chaque corde résonne sur un disque métallique et se transforme en accord musical. Il n'est pas nécessaire que la partition ou le morceau ainsi transmis soit écrit pour le piano exclusivement. En augmentant le nombre des généra-

teurs, ce qui s'obtient par un système un peu plus compliqué, le *telharmonium* Cahill peut reproduire également les sons du violon, de la guitare, de la mandoline, de n'importe quel instrument, de manière à transmettre toute une partition d'orchestre. 72 générateurs suffisent dans ce dernier cas. On peut prévoir que le Cahill ne tardera pas à être mis en pratique partout, comme il commence à l'être à New-York, d'où l'on parle d'expédier déjà telharmoniquement un concert entier à Chicago. Les compagnies établissent dès maintenant des bureaux dans les principaux centres des Etats-Unis. Il y aura des exécutants qui joueront toute la journée en se relayant, et l'on compte que l'on pourra servir la clientèle par abonnement à raison de 25 francs par mois. On avait déjà le théâtrephone, le grammophone, etc. ; mais on connaît leurs inconvénients, qui paraissent ne plus exister avec le Cahill.

Le mécanisme de la floraison.

Rien n'étant l'œuvre du hasard dans la nature, on s'est demandé par quelles causes la plante, après n'avoir produit pendant un certain temps que la tige et la feuille, entre ensuite dans la période de formation de la fleur. Les travaux scientifiques de Sachs et de Moebius, connu de tous les botanistes, n'avaient jusqu'ici résolu le problème que d'une manière incomplète. Un physiologiste qui s'est occupé spécialement de la flore, M. Oscar Lœw, établi au Japon, a consacré, dans ces dernières années, une attention spéciale et assidue à cette question, en observant tout particulièrement la floraison extraordinaire du cerisier, arbre si cher aux Japonais et qui figure dans beaucoup d'œuvres de leurs poètes et de leurs artistes. Lœw a constaté que le cerisier, si

magnifique aux environs de Kioto, par exemple, ne donne pas de fruit parfait et que celui-ci se détache de la branche avant la maturité. Il a, de plus, reconnu que sa maturation cesse d'être effective après la chute du fruit non mûr et que la matière nutritive se dépose sous forme d'amidine dans l'écorce de l'arbre. Cette amidine se transforme au printemps suivant en sucre et se retrouve en cet état en grande partie dans la sève. Lœw en a conclu, après une série d'expériences, que le phénomène particulier de la floraison est probablement dû à une augmentation de la proportion de sucre dans cette sève. Cela s'observe surtout dans la floraison des plantes à la suite du ralentissement de l'absorption de l'humidité, car alors la concentration de la sève cellulaire s'active et par suite la proportion relative de sucre s'accroît. L'opinion de Lœw concorde avec le fait connu que le sucre est un irritant du protoplasme. On sait que les savons transparents qui contiennent une grande quantité de mélasse, irritent les peaux tendres de femme ou d'enfant. Or cette particularité doit s'attribuer à l'action du sucre qui, par osmose, atteint l'intérieur de la cellule et y affecte la substance vitale protoplasmique. Les études de Lœw n'offrent pas seulement un intérêt biologique, elles trouveront sans doute, à bref délai, leur application pratique dans l'horticulture, en permettant de modifier, accélérer ou retarder les éclosions des fleurs par des méthodes nouvelles basées sur ces observations scientifiques.

Les petits moteurs électriques.

Ils entrent de plus en plus en usage. On s'en sert, aux Etats-Unis, en Angleterre et même en France, dans le lavage du linge fait chez soi, à l'aide de séchoirs et d'essoreuses électriques, et aussi

de cuiviers actionnés électriquement. Dans les hôtels et les restaurants, il y a de petits moteurs qui hachent la viande, repassent les couteaux, coupent le pain, etc. D'autres contribuent au nettoyage des parquets, au battage des tapis. En Amérique, la reliure, le brochage des livres et des périodiques se fait au petit moteur. Au Mexique et aux Etats-Unis, ils coopèrent avec avantage à l'irrigation et il y a de vastes étendues de terres fertiles, jusqu'alors en jachère, qui ont pu être mises en culture très productive grâce à ce moyen. Les petits moteurs rendent également des services aux artisans, menuisiers, ébénistes, serruriers, etc. Les établissements de bains américains y ont recouru pour les massages, les salles de gymnase pour un certain nombre d'exercices mécaniques; beaucoup d'industries, particulièrement les petits ateliers en chambre, y trouvent un auxiliaire qui diminue les prix de la main-d'œuvre et fournit un travail plus rapide, plus exact. Le petit moteur est le compagnon indiqué de l'ouvrier aux pièces. En ce temps d'expositions, il serait intéressant et utile d'en faire à Paris et dans la plupart des grandes villes des démonstrations pratiques. Ouvriers et patrons en feraient leur profit.

— Le scintilloscope est un nouvel appareil d'emploi facile inventé par un Anglais, M. Harrison Glew, de Londres, pour produire des pluies d'étincelles à l'aide de pitchblende, radium, polonium et autres substances radioactives. L'effet obtenu est charmant et pourra être avantageusement utilisé pour les représentations théâtrales.

— Le *fantumia elastica*, nom donné à un gommier qui vient d'être découvert dans l'Afrique anglaise orientale, aurait, s'il faut

en croire les rapports coloniaux, les mêmes propriétés que le *ficus elastica* de l'Afrique occidentale. Aussi le gouverneur de la colonie anglaise est-il assiégé de demandes de concessions de vastes étendues de forêts dans cette région. Des syndicats se sont déjà formés, en vue de l'exploitation du nouveau caoutchouc.

— **Un nouveau bassin carbonifère** viendrait, assure-t-on, d'être découvert en France, à Pont-à-Mousson, à l'endroit même où, en 1900, les prospections avaient fait supposer l'existence d'une mine. Si cette nouvelle se confirme, la Meurthe-et-Moselle et les environs de Nancy pourront espérer un nouveau courant de prospérité, en augmentant l'essor de l'industrie régionale du fer.

— **La beckolite** est un nouveau minéral découvert aux environs de Iékaterinoslaw (Russie méridionale) par M. Morosiewicz, professeur de minéralogie à l'Université de Cracovie. Le minéral doit son nom au savant viennois Frédéric Beck. La beckolite, dont la composition est en grande partie analogue à celle du grenat, est appelée à rendre des services dans les illuminations.

— **Les perles électriques**, récemment brevetées en France, n'ont, à vrai dire, rien de commun dans leur fabrication avec l'électricité, car elles sont simplement en verre taillé à facettes, mais elles entrent comme motif décoratif dans

l'illumination électrique, en servant à masquer complètement les fils et conduits des appareils, et en donnant à ceux-ci des formes nouvelles plus gracieuses et plus esthétiques. L'idée en est due à M. Weismann et les expériences ont permis d'en constater les heureux effets.

— **La photographie florale.** Aux merveilles déjà accomplies par la photographie dans l'aide qu'elle prête à la vulgarisation des sciences (photographie microscopique, photographie stellaire, solaire, lunaire, etc.) il convient d'ajouter la récente application du kodak à l'étude des plantes. C'est toute une botanique nouvelle qui se crée. Des travaux intéressants se poursuivent en bien des pays, notamment en Angleterre où l'on vient de publier une magnifique collection de planches photographiques représentant les fleurs sauvages de la Grande-Bretagne étudiées mois par mois.

— **Le comparoscope** est un nouvel instrument qui s'adapte au microscope et permet de constater immédiatement les différences entre des objets microscopiques que l'on ne pouvait étudier jusqu'ici que sur des plaques distinctes. L'inventeur de cet appareil très simple et qui est sans doute appelé à rendre de grands services dans les laboratoires est M. Finlayson, savant anglais, déjà connu par des travaux importants.

D^r L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

M. Eugène Gilbert, le critique littéraire de la *Revue générale* de Belgique et du *Journal de Bruxelles*, publiera prochainement chez Plon, (à Paris), un volume d'études littéraires qui aura pour titre : *France et Belgique*. Cet ouvrage, en même temps qu'il établira de curieux rapprochements entre les principaux romanciers français et leurs confrères de Belgique, est surtout composé en vue

de tenir à jour l'ouvrage du même auteur sur le *Roman français au XIX^e siècle*. La préface de *France et Belgique* sera due à la plume de M. Paul Bourget, de l'Académie française.

×

On commente beaucoup la distribution des prix de l'Académie. Ne sachant visiblement pas quoi

faire de son argent, l'Académie a cru utile de couronner l'œuvre de Capus, *Notre jeunesse*, et celle de Marcel Prévost, *La plus faible*. L'honneur n'en est pas sans doute très grand pour ces deux écrivains favorisés par le grand public, mais la dignité de l'Académie peut en subir une atteinte d'autant plus grave que les écrivains ne cessent de se plaindre de la façon dont les Immortels distribuent les fonds qui leur sont confiés.

x

Nous devons à l'aimable obligation d'un de nos abonnés du pays de Ménélik, le curieux document qui suit. L'ambassadeur persan à Constantinople, poète très distingué, avait envoyé au Roi des Rois son dernier ouvrage. Voici la lettre qu'il reçut en réponse :

« Le Lion de la tribu de Juda, Ménélik II, Roi des Rois d'Ethiopie, A Notre Illustre ami, Son Altesse Mirza Riza, Ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur de Perse, mes salutations à Vous.

« Je viens de recevoir par l'entremise de mon Envoyé Extraordinaire le livre de Poèmes que Votre Altesse a bien voulu m'adresser. Le contenu m'a beaucoup plu, c'est pour cela que je me plais à vous adresser cette lettre de salutations pour m'informer de votre santé.

« Ecrite le 30 décembre 1897 (*c'est l'année abyssine actuelle*). l'an de grâce (*chaque année a son titre*) dans la ville de Addis-Abeba.

« MÉNÉLIK II. »

« Addis-Abeba,

le 30 décembre 1897.

« A mon illustre ami Son Altesse le Prince Mirza Riza, Ambassadeur de S. M. l'Empereur de

Perse à Constantinople, mes salutations soient à vous.

« Altesse, je vous communique que je suis arrivé en bonne santé dans mon pays et que je me trouve près de Sa Majesté le Roi des Rois qui m'a élevé d'un grade à l'autre. J'ai informé mon Illustre Souverain du souhait et de la pensée de Votre Altesse, et j'ai remis aussi à Sa Majesté le livre de poèmes que vous m'avez donné pour Elle.

« Le contenu a plu beaucoup à Sa Majesté qui admire votre talent et votre pensée généreuse et surtout parce que vous avez fait cette œuvre pour l'humanité et l'utilité des hommes, et voici pour vous témoigner sa parfaite satisfaction, Elle vous a envoyé cette lettre autographe, et moi je compte revenir à Constantinople.

« En attendant, je prie Dieu pour qu'il conserve Votre Altesse pour que je puisse la revoir.

« Votre ami fidèle,

« DEGEAZMATCH (général),
MECHÉCHA,

« Ancien Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté le Roi des Rois, Ménélik II. »

x

Pour la première fois depuis la fondation de l'Ecole des Beaux-Arts, des femmes sont entrées en loge ; M^{lle} Roudenay participe au concours définitif du prix de Rome dans la section de peinture, tandis que M^{lles} Audan-Fleury et Grumbach concourent en loge, à Compiègne, pour le grand prix de Rome en composition musicale.

x

Un critique musical anglais soutient, dans les "*Phases of modern music*", cette opinion singulière pour les adeptes de l'art classique, que la musique contemporaine est supérieure à l'ancienne

pour l'expression, la subtilité, la finesse de technique ; les représentants de la musique moderne sont, d'après lui, Richard Strauss, Claude Debussy, Charles-Martin Loeffler.

x

Maurice Donnay termine deux pièces, l'une, *Paraitre*, qui sera jouée au Théâtre-Français, l'autre, *Pâquerette ou les étrennes*, qui sera donnée au Théâtre Antoine.

x

On annonce la mort d'un des plus grands romanciers espagnols, Juan Valera, l'auteur de *Pépita Jimenez*, du *Commandeur Mendoza* et des *Illusions du Docteur Faustino*, remarquables par la profondeur de l'analyse psychologique, l'acuité de l'observation. C'était un moraliste ; il n'avait pas l'imagination qui permet d'évoquer tout un milieu social, une époque, de grands mouvements d'idées ; il fouillait les caractères, et sa culture artistique, sa haute situation mondaine lui avaient donné le pouvoir de rendre, avec aisance, ce qu'il avait appris en fréquentant les hommes.

x

Malgré nos deux Salons, il y a place pour de petites expositions. Pierre Gusman, l'auteur de la *villa de Tibur*, a exposé de nombreuses aquarelles rapportées d'Italie ; Ramon Pichot, des vues d'Espagne et Albert Guillaume, avec quelques dessins, des peintures aussi spirituelles que ses esquisses, mais dont l'harmonie des fonds révèle le véritable coloriste.

Emile Bourdelle a rassemblé, dans une salle de la rue Royale, ses œuvres de sculpture parmi lesquelles on remarque surtout le torse de Pallas Athéné.

Notons enfin l'exposition de jolis pastels de M^{me} Antovani, la célèbre artiste italienne, qui, d'après

les on-dit, a l'intention de se fixer à Paris.

x

L'Ecole supérieure de Belgrade vient d'être transformée en Université ; c'est le premier établissement de ce genre en Serbie. Elle comprendra cinq facultés : théologie, philosophie, droit, médecine et même faculté technique. L'ouverture de la Faculté de médecine est ajournée jusqu'au moment où les capitaux nécessaires auront été réunis. Le traitement maximum des professeurs peut s'élever à 9 000 francs ; le minimum est fixé à 2 400.

x

M^{me} Camille Flammarion fonde un périodique : *La Paix par les femmes*, que nous recommandons à l'attention de nos abonnés ; on y résume tous les mois les efforts pacifistes des femmes. Les articles, signés par des noms connus dans le monde féminin, seront sans doute très goûtés par les lectrices. Le prix du périodique est modeste : (2 fr. 50 par an).

x

Le nouveau drame de Hauptmann est intitulé : *Olga* ; en l'écrivant, l'auteur est revenu au romantisme poétique de Grillparzer. Les critiques rapprochent aussi cette œuvre de celle de Maeterlinck à cause de son sujet symbolique et fantastique.

Un chevalier allemand qui est dans tout le bonheur de son mariage récent et de la naissance d'un enfant, couche dans la tour d'un couvent et il rêve.

Il voit un seigneur polonais qui vient annoncer à sa mère qu'il a épousé une femme qu'il adorait, Olga, qu'il en a un enfant, il la lui amène. La jeune femme ne s'est unie à lui qu'à cause de ses

biens, mais elle aime Oginski, un poète, son cousin. Etarschenski, le mari, découvre leurs relations et apprend que l'enfant est celui d'Oginski. Il veut faire avouer aux coupables leur faute ; Oginski seul s'accuse. Il le tue et montre à sa femme son cadavre ensanglanté.

On voit que Hauptmann a tout à fait abandonné les voies qui lui sont habituelles.

x

Lucien Descaves donnera l'hiver prochain au Théâtre Antoine *Le vrai lien*, pièce en trois actes.

x

Jack London, qu'un récent article de *La Revue* a fait connaître à nos lecteurs, s'affirme comme apôtre du socialisme ; son dernier livre, *la Guerre de Classes*, est un ouvrage de propagande dans ce sens.

x

On parle beaucoup actuellement d'un opéra maori qu'on vient de représenter à Sidney. L'auteur Alfred Hill l'a écrit sur un livret d'Arthur Adams ; ces deux jeunes gens sont nés en Nouvelle-Zélande, mais se sont établis depuis plusieurs années en Australie.

Leur dernière œuvre, *Tabou*, est l'histoire d'une prêtresse maori, Makuto, qui est sainte, tabou. Tout homme qui l'approche doit mourir ou se faire accepter d'elle comme époux. Un de ces malheureux, qui ne peut se faire agréer, est sauvé par deux maoris. C'est sur ce seul thème qu'est bâti cet opéra, dont la musique est très dramatique.

x

M. Tala a légué 5 millions à la ville de Bangalore, pour la fondation d'un institut indien de recherches scientifiques.

x

Flaubert avait piqué sur le

manuscrit d'une pièce qu'il avait écrite la note suivante :

1° Marc Fournier a refusé de lire ma pièce sous prétexte que j'étais incapable d'en écrire une.

2° Gustave Claudin m'a demandé la pièce pour Noriac, directeur des *Variétés*. Enthousiasme du dit Noriac qui a parlé de la mettre en répétition immédiatement. Silence de six mois au bout desquels je ne pus obtenir mon manuscrit que par une insistance vraiment brutale.

3° La pièce a été entre les mains de Hostein, directeur du *Châtelet*, qui, vingt-quatre heures après l'avoir reçue, a envoyé son domestique avec ce message : M. Hostein m'a dit de dire à M. Flaubert que ce n'était pas du tout ce qu'il lui fallait.

4° Un directeur de la *Gaité* m'a entendu lire la pièce chez moi, et m'a exprimé son admiration, mais je n'ai rien entendu de lui.

5° La pièce m'a été demandée de la part des directeurs de la *Gaité*, qui l'ont gardée pendant trois mois, puis me l'ont renvoyée avec mépris.

6° Raphaël Félix l'a entendue lire chez Michel Lévy et m'a proposé de la monter, mais il y a renoncé soudain parce qu'il s'est souvenu qu'il devait donner *Lucrèce*.

7° L'année dernière, le directeur de la *Gaité* a gardé le manuscrit une semaine et alors m'a donné la même réponse que ses collègues.

8° Cet hiver on a refusé de la publier dans la *Revue Française*.

x

En faisant des fouilles dans l'île d'Egine, la mission bavaroise a découvert une ville préhistorique ; les maisons sont serrées les unes contre les autres ; on y a trouvé de nombreux outils de bronze.

JACQUES DE COUSSANGES.

REVUES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES ⁽¹⁾

A. — Revues françaises

I

Correspondant, 10 mai.

E. DAUDET rappelle les efforts que fit Louis XVIII pour empêcher la conclusion du Concordat, qu'il considérait comme une grave atteinte aux droits séculaires de la royauté. Après le Coup d'Etat de Bonaparte, les prêtres résidant en France se tournaient vers Bonaparte, le seul qui pût assurer la réouverture légale des églises. Vers le milieu de 1800, Louis XVIII voyait avec amertume plusieurs évêques reprendre la route de France. Quelques années auparavant, le pape avait déjà répondu à Louis XVIII : « La papauté ne s'attache pas à des cadavres. » — *A propos des récents incidents de la guerre russo-japonaise*, Jean DE LA PEYRE expose l'état actuel du droit maritime international. Jusqu'à la guerre de Crimée, la réglementation adoptée pour les prises maritimes avait singulièrement varié selon les nations. On doit donc se féliciter que la déclaration de Paris soit uniformément adoptée. Lorsque la guerre russo-japonaise sera terminée, la Conférence de La Haye se réunira, pour examiner des questions dont l'étude paraît très urgente : Droits et devoirs des neutres, inviolabilité de la propriété privée dans les

guerres navales, bombardement des villes ouvertes, distinction entre les diverses sortes de contrebande de guerre. Mais, cette voie est bien large, il serait plus sûr pour eux d'élucider seulement quelques points : étendue des eaux territoriales, emploi des mines sous-marines en haute mer, bombardement d'un port non défendu, limites et conditions d'un blocus non effectif, réglementation de la télégraphie sans fil, définition de la marchandise ennemie, notifications nécessaires pour valider la capture. — *Le centenaire de Schiller* a une signification nationale, d'après M. ANDRÉ. Quatre-vingt-deux millions d'hommes l'accablent. Schiller s'est élevé à la hauteur d'un symbole ; il a été un prophète du patriotisme ; il a créé la légende d'une Allemagne unie et a fait croire que c'était une chose réelle. A l'exception de *Marie Stuart*, les grands drames de sa dernière période révèlent tous la préoccupation d'offrir à l'Allemagne une image d'elle-même dans laquelle elle puisse trouver un réconfort pour le présent.

Grande Revue, 15 mai.

Ch. LYON-CAEN agite la question des droits d'auteurs et de la

(1) Voir l'analyse des *Revue française, allemande, anglaise, américaine, russe et scandinave* dans notre numéro du 15 mai.

plus-value des œuvres d'art. On connaît l'exemple classique de l'*Angelus* de Millet. Vendu 1 800 francs par le peintre, il a atteint un prix supérieur à un million ; les œuvres artistiques sont traitées comme tous les effets mobiliers et immobiliers. Certaines personnes prétendent que les artistes ont droit à un tantième de la plus-value des œuvres qu'ils ont vendues. Cependant, cette idée repose sur une erreur ; l'auteur d'une œuvre d'art ne peut invoquer aucun droit sur les plus-values postérieures. Pour remédier autant que possible à ce mal, les artistes devraient former une association qui garantirait les artistes et les acheteurs d'art contre le faux et permettrait aux premiers et à leurs héritiers, quand la réserve de ce droit aurait été stipulée, de profiter des plus-values, en cas de ventes successives. — Léon SÈCHÉ révèle un *Sainte-Beuve conspirateur*. Au commencement de la monarchie de Juillet, il entra au *National*, car il était irrité contre le nouveau régime qui n'avait pas su utiliser son talent. Il aurait trempé dans le Complot qui aboutit à l'attentat de novembre 1832 contre Louis-Philippe. Armand Carrel avait dit un jour, en se plaignant de l'abandon de la politique démocratique : « Un coup de pistolet peut changer tout cela. » On se compta — dit-on — au *National* ; douze volontaires, dont aurait été Sainte-Beuve, s'offrirent à tuer le roi. Bergeron fut désigné et tira tandis que Louis-Philippe traversait le Pont-Royal pour se rendre à la Chambre des députés. Cette version n'est évidemment pas exacte, mais il est certain que Sainte-Beuve conspira. — Passons à d'autres *complots*, ceux qui se tramèrent contre *Napoléon pendant les Centis Jours*. STÉPHANE POL en démêle les fils. Le premier en date devait être perpétré par

un Saxon du nom de La Sahla, qui s'était jadis introduit auprès de l'empereur avec l'intention de le tuer. Il reparut à Paris en 1815 et mena assez loin son projet de conjuration.

Nouvelle Revue, 15 mai.

Michel PAILLARES détaille *l'œuvre de la mission militaire française en Macédoine*. Les populations musulmanes et chrétiennes reconnaissent ses bienfaits. Son chef, le colonel Véraud, écouta les plaintes des opprimés, vérifia si leurs réclamations étaient justes ; il a purifié autant que possible l'administration du Sandjak de Serres. — Joseph RIBET continue à suivre le *vol de l'Aigle*, les Etats-Unis. L'Impérialisme américain s'est formé sur la gigantesque fioraison économique qui, depuis 1870, a poussé aux Etats-Unis. L'exportation des Etats-Unis, qui n'était, en 1871, que de 500 millions, s'est élevée, en 1890, à 15 000 millions et, en 1900, à 23 000 millions. Les établissements manufacturiers qui étaient, en 1870, au nombre de 252 148, fabriquant pour 17 milliards de produits, sont arrivés, en 1900, au chiffre fantastique de 490 415, exécutant pour 65 milliards de produits. A ces progrès extraordinaires ont correspondu des hommes inouis, les Carnegie, les Vanderbilt, les Morgan. L'Impérialisme américain repose donc sur un fondement économique ; mais c'est une théorie philosophique de race et de religion qui l'a consacré. Sa formule est « Le Monde aux Etats-Unis ». — Gustave KAHN intitule *Thespis et Clio* un article où il cite les comédiens qui sont en même temps auteurs littéraires : Sarah Bernhardt, Febvre, Mounet-Sully, Silvain, Georges Berr, Féraudy, Réjane, Albert Lambert père, enfin Lugné-Poë qui a contribué à faire connaître Ibsen.

Quinzaine, 16 mai.

Charles DUPUIS scrute *le problème d'Asie*. Les Anglo-Saxons ne croient pas au péril jaune, ils croient au péril russe. Si le Japon réussit à diriger la Chine, à y devenir prépondérant, nous ne saurions songer à pourvoir seuls à la protection du Tonkin. Nous aurions, pour le défendre s'il était attaqué, à soutenir une grande guerre contre le Japon. La prudence conseillerait à toutes les puissances qui comptent des établissements dans l'Asie orientale, de former une société d'assurance mutuelle contre les entreprises du Japon. — André MACAIGNE explique les difficultés suscitées aux *Etats-Unis* par la présence des *populations de couleur*. Elles seront résolues le jour où les blancs ne penseront plus qu'ils ont assez fait en élevant les nègres à la dignité de citoyens américains, mais où ils leur tendront la main pour les aider à sortir de l'ornière et à devenir des citoyens utiles. — G. FONSEGRIVE défend *le catholicisme* contre *la libre pensée*; il n'y a de préjugés néfastes que ceux qui sont erronés, qui atrophient ou qui diminuent la vie; or le catholicisme est une vie plus riche que toute autre.

Renaissance latine, 15 mai.

Camille MAUCLAIR publie des *notes sur la technique et le symbolisme de M. Auguste Rodin*. Après des débuts obscurs (jeunesse pauvre, travaux subalternes chez Carrier-Belleuse, refus aux Salons), Rodin alla, en 1867, aider Van Rasbourg qui sculptait le fronton de la Bourse de Bruxelles; il y resta dix ans; il prit alors conscience de lui-même. Il réapparut en 1877 avec *l'Age d'airain*. Il avait conçu toutes ses œuvres pendant cette sorte d'exil; il est ennemi de

l'inspiration; il prépare lentement ce qu'il veut modeler. Il désire exprimer le caractère passionnel des êtres; son art n'est pas statique, mais dynamique. — Raphaël-Georges LÉVY plaide en faveur du projet des *chemins de fer transsahariens* dû à Paul Leroy-Baulieu. Si nous tardons à l'exécuter, il est à craindre que d'autres que nous ne les établissent. — Albert MÉTIN se demande ce que deviendront *l'enseignement français et les missions catholiques* après la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la laïcisation. Les missionnaires ne manquent pas de zèle et de dévouement pour le service de la France, mais le meilleur de leurs forces s'emploie pour le bien de la religion. La séparation aura pour effet, dans les colonies, la création d'un enseignement nouveau, surtout professionnel, donné par des laïques et conçu par le gouvernement comme un service spécial de première importance. Dans les pays de protectorat, les missions continueront à donner une partie de l'enseignement avec des subventions de la France qui iront en diminuant d'importance.

Revue des Deux Mondes, 15 mai.

Des 150 000 personnes que nourrit en France *l'industrie du coton*, calcule Charles BENOIST, les trois quarts travaillent dans les fabriques des trois départements du Nord, des Vosges et de la Seine-Inférieure; les autres départements où l'on tisse le coton sont la Seine, la Sarthe, la Somme, la Loire. La journée de travail des ouvriers du coton est généralement de dix heures. Les ouvrières payées à la tâche obtiennent de 15 à 22 francs par semaine; des primes sont parfois distribuées aux ouvrières qui ont gagné les plus fortes semaines. Dans une usine d'Armentières, le nombre moyen des membres d'une

famille, appartenant à son personnel, est de cinq personnes, père et mère compris, gagnant 42 fr. 43 par semaine, soit plus de 2 000 francs par an. Les salaires ont donc beaucoup monté depuis 1860. — Gaston BOISSIER achève le récit de la *Conjuration de Catilina*. La femme de Cicéron, Térentia, formait avec lui un parfait contraste; si elle était d'un esprit médiocre et d'un caractère peu aimable, elle possédait la qualité dont il manquait le plus, la décision. Ambitieuse, dominatrice, jalouse de son autorité domestique qu'elle désirait même étendre au delà de sa maison, elle était plus disposée à prendre part aux affaires publiques qu'à lui faire une part dans les affaires privées. Le soir où il prononça la deuxième Catilinaire, on célébrait dans sa maison la fête de la *Bonne Déesse* qui daigna faire un miracle : le feu sacré qui s'était presque entièrement éteint sur l'autel se ralluma tout à coup avec une telle intensité que la flamme s'éleva jusqu'au faite de la maison. Terentia s'empressa de l'annoncer à son mari pour le rassurer. Le 5 décembre, ou, comme disaient les Romains, le jour des nones de décembre de l'année 691, a été une des plus grandes journées parlementaires de Rome; on débattit au Sénat le droit de punir les complices de Catilina. Ce fut une séance révolutionnaire, elle rappelle certaines délibérations de notre Convention Nationale. Cicéron craignait, en demandant la mort des conjurés, de paraître cruel et là se montre chez lui l'homme de lettres et l'homme du monde. Il dut faire exécuter l'arrêt une fois qu'il fut rendu. Accompagné d'une partie du Sénat et d'une troupe nombreuse de gens armés, il alla prendre Lentulus chez un de ses parents à la garde duquel il était confié et qui habi-

tait le Palatin. Le cortège suivit la Voie Sacrée, traversa le Forum, au milieu d'une foule silencieuse, et arriva à la prison publique où les autres condamnés avaient été amenés par les préteurs. Cette prison, voisine du Temple de la Concorde, sur une des rampes du Capitole, avait été bâtie du temps des rois; on y montait par un escalier qui porte un nom sinistre. C'étaient les *gémonies* où l'on jetait les cadavres des suppliciés. Après qu'on y eût précipité Lentulus, les bourreaux, lui passant une corde autour du cou, l'étranglèrent. Ainsi finit ce patricien de la grande famille des Cornélii qui avait été honoré de la dignité consulaire. Ses complices furent exécutés de la même façon. Lorsque Cicéron sortit de la prison, les maisons s'illuminèrent, les torches s'allumèrent et on le salua du nom de *Père de la patrie*. — Samuel ROCHEBLAVE nous fait voir Solange Clésinger, la *filie de George Sand*, séparée de son mari; son unique règle était de se divertir. Sa destinée est à plaindre; mais elle portait en elle la cause de son malheur. Une fois, après une frasque qui en faisait prévoir beaucoup d'autres, George Sand lui adressa une forte et grave admonestation; ce fut l'avertissement suprême; après, elle feignit d'ignorer et détourna la tête; cette attitude était la seule qui convint à sa dignité. Elle renonça à corriger ce caractère déconcertant. — CALMON-MAISON énumère les articles de la Constitution belge qui règlent la situation de l'Eglise; elle jouit d'une liberté qu'elle n'a jamais connue en France. Si, en tant que religion, les églises n'ont point la personnalité civile, les cathédrales, les grands séminaires, les fabriques, les consistoires, les synagogues reconnus personnes civiles bénéficient de tous les avantages résultant de cette situation.

Revue de Paris, 15 mai.

Dans ses *Lettres à Madame Yeménis*, LAMENNAIS déclare qu'il y a quelque chose de maladif dans certains regrets du passé et dans les éloges exagérés qu'on en fait; cette correspondance offre peu d'intérêt, car elle contient plus de détails de la vie de Lamennais que de pensées. — James BRYCE examine l'attitude du Turc en face de l'Europe. Aujourd'hui l'Angleterre est beaucoup moins désireuse qu'autrefois d'intervenir dans le Levant; la Russie n'a pas renoncé à occuper un jour Constantinople, l'Autriche ne désire pas la conquête intégrale de l'empire ottoman; ses ambitions sont moins vastes et plus précises; à travers la Macédoine, elle veut descendre à Salonique pour avoir un port sur la mer Egée. L'Allemagne ne prendra pas parti contre le Turc, mais n'embrassera pas non plus sa défense effective le jour où les puissances décideraient d'intervenir. Les nations occidentales ont

tout intérêt à ce que les divers peuples de l'empire turc ne tombent pas sous le joug autrichien ou russe. — C. BOUGLÉ admire un sociologue individualiste, Gabriel Tarde. Il a tenu tête aux partisans de la sociologie naturaliste; il a combattu la philosophie darwiniste. Il y a opposé les trois lois sociales: imitation, opposition, adaptation.

La Science au XX^e siècle, 15 mai.

DE LOYSELLE apporte quelques détails curieux sur la construction du *Métropolitain à Paris*. La ligne 3, qui va des Ternes à la place Gambetta, a coûté 27 millions pour les travaux qui incombent à la Ville et 13 millions au compte de la Compagnie du Métropolitain. Les recettes journalières ont atteint tout de suite leur maximum. — Albert GRANGER nous initie à la technologie de la *porcelaine de Sévres* et L. LAPICQUE à l'*exploitation des forêts dans le Sud de l'Inde*.

II. — REVUES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

Mouvement socialiste, 1^{er} mai. — Edouard BERTH démontre que le *marxisme* et l'*anarchisme individualiste* traditionnel sont les deux aspects divergents, mais complémentaires, d'une psychologie sociale au fond identique, et dont le trait dominant est une foi excessive dans le rationalisme et la science. Ce sont deux frères ennemis, fils d'une même époque intellectuelle, de cette époque qu'on peut faire commencer en 1850, avec la chute de la seconde République, et qui achève aujourd'hui de mourir; elle est caractérisée par une transposition de l'instinct religieux sur le terrain de la science et symbolisée éminemment par Renan, Taine, Auguste Comte. Aujourd'hui

se forme une nouvelle philosophie de la vie, dans laquelle ce n'est plus la science qui occupe la place souveraine, mais l'action. — D. SIEURIN donne la définition du *label* ou *marque syndicale*; c'est une vignette délivrée par un syndicat ouvrier à un patron. Elle atteste que les travailleurs occupés par celui-ci sont syndiqués et rétribués par conséquent suivant les prescriptions du tarif reconnu par l'organisation concédant ce label. Par extension, elle sert à reconnaître les syndicats adhérents à la *Confédération générale du Travail*.

Journal des Economistes, 15 mai. — Paul BONNAUD prouve que la

démocratie rurale, devenue aujourd'hui, dans notre pays, le mode général de culture, répond aux idées d'égalité dont s'inspire la société moderne. Loin de menacer la prospérité du pays par l'émiettement de la richesse collective, elle en développe merveilleusement tous les éléments par les efforts des énergies individuelles. — *La Mutualité pratique*, nous apprend Eugène ROCHETIN, offre l'avantage du moindre risque à courir par le fait de la participation d'un grand nombre d'assurés et celle du moindre versement. — George Nestler TRICOCHÉ, dans sa *lettre des Etats-Unis*, suit les efforts du gouvernement fédéral, dirigé contre les Trusts; il a commencé l'attaque par celui du Bœuf. L'abandon du protectionnisme même n'aurait aucune influence sur certains trusts; il faut les atteindre à coups de règlements.

Réforme sociale, 1^{er} mai. — G. FAGNIEZ donne *quelques réflexions sur Fustel de Coulanges*; le grand historien a dénoncé l'habitude que nous avons trop souvent de vouloir faire vivre parmi nous des institutions et des idées qui portent le même nom que chez les anciens, mais qui ne sont pas les mêmes. Ce que les Grecs et les Romains appelaient liberté n'était pas ce que nous intitulez ainsi. En même temps que Taine arborait la théorie de la race et du milieu, Fustel, répudiant la finalité et le romantisme qui régnaient encore lorsqu'il écrivit ses premiers ouvrages historiques, appliquait avec rigueur la doctrine de l'évolution. — Par *production décentralisée*, Armand JULIN entend le régime industriel dans lequel la production se trouve confiée à des ouvriers travaillant à la tâche dans leur propre demeure, pour le compte d'un ou de plusieurs entrepreneurs commerciaux qui reçoivent les commandes, les répar-

tissent entre les ouvriers, fournissent les matières premières et monopolisent la vente des produits. — M. PLICHON entrevoit toutes les difficultés que soulèvera le *rachat des chemins de fer*. Les Chambres consultatives de commerce et les Conseils généraux ont peur de se trouver en face de l'Etat exploitateur de chemins de fer.

Revue internationale de Sociologie, avril. — Ch. DEPINCÉ expose *la situation économique de l'Indo-Chine française*. L'Annamite et le Cambodgien sont avant tout des agriculteurs; le riz forme la base de leur alimentation; l'alcool de riz la complète. L'Indo-Chine est arrivée, en 1902, à fournir à l'exportation onze cent quinze mille tonnes de riz, d'une valeur de 134 millions de francs. De 1898 à 1903, la superficie des terres cultivées en rizière a augmenté en Cochinchine de plus de 30 000 hectares par an. L'Indo-Chine abonde en essences forestières propres à la charpente, à la construction des bateaux et à l'ébénisterie, depuis le teck jusqu'au pin et au bois de fer, de rose, d'ébène et de santal. — J. DODY trace la tâche de *l'Etat individualiste* : ne pas se heurter contre la loi de l'offre et de la demande, mais, au contraire, faciliter le jeu de cette loi comme font les bourses de commerce; éviter ainsi la pléthore partielle, génératrice des chômages, s'attacher à répartir entre les citoyens, non pas, comme le veut le collectivisme, les richesses, *produits* du travail, mais les sources possibles de richesses, de façon à maintenir l'intégrité de ce principe : à chacun suivant son œuvre. — Jacques DUMAS considère *la Fédération comme l'une des sanctions de l'arbitrage international*. La Conférence interparlementaire prendrait, dans l'hypothèse d'une fédération juridique, le rôle d'un pouvoir législatif international, tandis que la cour de

La Haye exercerait le pouvoir judiciaire.

Revue philanthropique, 15 mai. — Jacques BERTILLON évalue la mortalité des enfants protégés par la loi de 1874, c'est-à-dire des enfants en nourrice. Les petits Parisiens présentent une mortalité exceptionnelle, elle l'emporte de moitié sur celle des autres enfants français. Mais la mortalité est moindre parmi les enfants assistés; il vaut donc mieux pour un petit Parisien, même légitime, être mis aux enfants trouvés, surtout s'il y est mis dès sa naissance, que d'être envoyé en nourrice. — L. ALBANEL discute quel doit être l'âge de la *majorité pénale*; en France, la législation de 1810 l'a fixé à seize ans; cette base a été conservée par certaines nations, mais d'autres, l'Allemagne, l'Espagne, la Suède, le Danemark, la Scandinavie, l'ont fixée à dix-huit, l'Autriche, le Portugal et la Roumanie à vingt ans, la Russie à vingt et un ans. — Le D^r F. BARTHÈS émet le vœu que l'inspection médicale et hygiénique des écoles par un personnel compétent comporte : la surveillance et la salubrité des locaux scolaires, la prophylaxie des maladies transmissibles, le contrôle périodique et fréquent du fonctionnement normal des organes et de la croissance régulière de l'organisme physique et des qualités intellectuelles de l'enfant.

Revue politique et parlementaire, 10 mai. — René GOBLET décrit *la crise du patriotisme à l'école*. Les républicains patriotes ne sont pas plus partisans de la guerre que les internationalistes et les pacifistes; mais ils croient que le rêve

d'une République européenne est d'une réalisation très lointaine. — A. MAS apprécie *la politique française au Siam*. Un fait important caractérise les conventions franco-anglaises et franco-siamoises : c'est l'établissement reconnu de deux zones; dans l'une, nos intérêts demeurent communs avec ceux des autres nations; dans l'autre, une situation privilégiée reste à la France. Notre politique doit donc être double, mais il nous faut substituer, avec des moyens différents, selon le lieu, la politique d'association et la politique de domination. — TH. FERNEUIL déplore l'effacement de la *fonction présidentielle* dans notre organisme constitutionnel; l'équilibre des pouvoirs publics se démolit peu à peu au profit de la dictature d'une Convention.

Revue socialiste, avril. — Albert THOMAS résume les actes du septième Congrès du parti socialiste français qui s'est tenu à Rouen du 26 au 28 mars; il a adopté la formule qui doit servir de base à l'unité du parti socialiste français. Partout la puissance grandissante du syndicalisme a contraint les partis socialistes à se préoccuper de l'action économique de la classe ouvrière. — E. SÉNÉNOFF prêche l'union étroite de toutes les fractions socialistes du peuple russe, l'action parallèle et coordonnée du parti socialiste uni et du parti constitutionnaliste démocratique jusqu'au moment de l'abolition de l'autocratie. — Auguste JAVEL dépeint *Proudhon intime*. Il y avait deux hommes en Proudhon : l'économiste et le philosophe. Comme philosophe, il ne reconnaissait ni école, ni règle, ni principe posé *a priori*.

III. — REVUES INDÉPENDANTES

Ermitage, 15 mai. — Edmond PILON nous présente *Madame d'Aulnoy*, la grand'maman d'Aulnoy; elle était de Normandie; sa tante, Marie Bruneau, dame des Loges, que Guez de Balzac aime, lui inculqua le goût des contes. A seize ans, on lui choisit pour mari le baron d'Aulnoy-en-Brie, bailli de Provins; il avait trois fois son âge; ses mœurs étaient celles d'un lansquenet: il eut toutes sortes de duels. Elle accusa son mari de lèse-majesté; mais on découvrit ses intrigues et elle fut forcée de fuir en Espagne. — Fernand CAUSSY est frappé de ce qu'aujourd'hui, il s'agit moins d'exposer ses idées avec pompe et véhémence que de les définir, les diviser et les ranger dans l'ordre convenable. Lorsqu'il se propose de décrire des sentiments ou des sensations fugaces et presque indéfinissables par nature, le style doit offrir la même ordonnance et la même précision que lorsqu'il a des matériaux objectifs à faire voir.

Essais, avril. — Alexandre CINGRIA fait le tableau du *Bosphore* qui lui semble « une coupe entourée des collines florentines ou siennoises ». — Charles VERRIER observe la physionomie de *Paul Bourget*; il naquit à Amiens; son père y enseignait les mathématiques; il donna à son fils le goût des méthodes précises. Bourget fit ensuite ses études au lycée de Clermont. Licencié ès lettres, on le présenta à Paris dans la maison d'un financier; lorsqu'il en sortit, il s'écria: « C'est là mon monde! »

Feuillets littéraires, mars. — Marcel THELLIER dénonce les *contrefaçons littéraires*. On imite un genre dans l'espoir que ce genre sera remarqué, on se sert de l'art

comme d'un piédestal sur lequel on édifie sa propre gloire; on se divise en petits groupes et on crie: Soyons ceci, soyons cela. — J. CHARLES, remettant en mémoire des *théories poétiques d'autrefois*, affirme que saint Bernard lui-même, qui ne badinait pas volontiers, cultivait les jeux de mots et les allitérations.

Marges, mai. — Eugène MONTFORT soutient que pour qu'une *pièce de théâtre* soit bonne, il faut qu'elle soit « fausse »; les cinq actes doivent sortir du premier avec une rigueur inflexible, et les personnages ne pas dire une parole, ne pas faire un geste qui ne convienne au caractère que l'auteur leur a donné; mais il n'y a de vrais pour le public que les personnages faux.

Mercure de France, 15 mai. — Charles MORICE loue *Constantin Meunier*, le peintre du Pays Noir, le sculpteur des humbles. Il était né en 1831. Il fit d'abord de la peinture; en 1884 et 1885, il sculpta son *Marteleur* et son *Pud-dleur*. Il y a dans ses statues de mineurs, d'hommes du peuple, un peu de parti pris socialiste. — Léon SÉCHÉ poursuit ses *études d'histoire romantique* en prenant pour théorie *les derniers jours d'Aloysius Bertrand*, pour qui Pavier éprouvait la plus vive admiration et qui fut à la fois poète et historien. — TEI-SAN publie des *notes sur l'art japonais*, en particulier sur les *Écoles de peinture moderne*. Les peintres nippons de la fin du XVII^e siècle eurent l'intuition de la nécessité évolutive. La noble école de Tosa était restée trop confinée dans la représentation des sujets légendaires. L'art fut renouvelé par des éléments d'inspiration venus du peuple.

B. — Revues anglaises et américaines

Faisant écho à *Quarterly*, une autre revue anglaise rusephobe, **National Review**, appelle un **Cassius armé du poignard** pour mettre fin à la crise intérieure en Russie. L'article est une virulente excitation à l'assassinat de la tsarine qu'il accuse d'exercer une influence néfaste sur Nicolas II. Cet écrit injurieux a été, il est vrai, accueilli en Angleterre même par la réprobation. L'opinion générale ne veut voir dans le libelliste embusqué derrière l'anonyme qu'un diffamateur gagé prenant le rôle de brûlot. Si nous en faisons mention, c'est parce qu'il se rattache aux tendances outrancières impatientes de résoudre par le fer, le sang et le feu les problèmes si complexes des réformes russes. **American Monthly**, beaucoup plus modéré, constate cependant aussi que la révolution par le fait est recrudescence dans tout l'empire du tsar. Il montre les bombes se multipliant, les attentats contre la vie des gouverneurs et des chefs de la police se succédant presque sans interruption en dépit des arrestations et des condamnations, les troubles augmentant parmi les moujiks, le mouvement agraire s'annonçant plus menaçant pour la fin de mai, la bureaucratie impuissante devant les questions sociales et économiques, le mécontentement des populations ouvrières grandissant comme un orage qui s'amasse, et pour conjurer les événements, le parti réactionnaire s'obstinant à rendre les mesures de répression encore plus rigoureuses. **Review of Reviews** (de Londres) espère que la récente concession de la liberté religieuse aura un effet salutaire, car, suivant STEAD, le réveil de la nation

russe, de l'âme russe, dépend en très grande partie de cette émancipation confessionnelle. L'auteur commentant le mémoire soumis à l'empereur par M. Witte, sur la nécessité d'affranchir l'Eglise russe du contrôle despotique de l'Etat, applaudit au rescrit impérial qui donne, au moins en promesse, satisfaction aux griefs. Ils sont grands. L'Eglise orthodoxe est devenue le mauvais génie, depuis qu'à l'ancien système canonique faisant élire le clergé par les fidèles, s'est substituée la suprématie bureaucratique du Saint Synode, transformant le prêtre en espion de la police, en agent de la sûreté pénétrant dans le secret des consciences et le violent, avec obligation de dénoncer toute révélation de manœuvre contre l'Etat faite au confesseur.

Si, ajoute **Review of Reviews**, le tsar a vraiment le courage de dire au Lazare (à l'Eglise) couché depuis deux siècles dans le tombeau de l'Etat : « Lève-toi, et suis ton chemin librement », le salut non seulement de la Russie, mais de la dynastie même peut être réalisé. Une fois de plus, le tsar se trouve à un tournant.

STEAD ne conteste pas le désir sincère qu'a Nicolas II de faire ce qui est bien et juste, mais regrette son indécision qui le fait hésiter sans cesse entre deux déterminations, comme l'âne de Buridan. Son manque de promptitude dans la résolution fait qu'il laisse s'accomplir ce qui est contraire à ses convictions. C'est ainsi que, promoteur de la Conférence de La Haye et des courants pacifistes, il n'a pu éviter la guerre avec le Japon et ses désastreuses conséquences. Aujourd'hui, il a l'occa-

sion de faire de l'Eglise une force vivante, un facteur de profonde amélioration sociale au lieu de n'être qu'un funeste instrument policier; mais en aura-t-il l'énergie? De cette Eglise, paralysée, moribonde, enchaînée et esclave, qui garde malgré tout une immense autorité sur les populations rurales, il peut, par un simple acte de sa volonté, faire un levier puissant de régénération. Et rien n'est plus immédiatement pressant pour lui. Or, non seulement il le peut, mais il le veut, car — nous citons encore *Review of Reviews* — « le tsar est un homme profondément religieux; il a foi en la Providence, il croit à l'institution divine de l'Eglise, à la présence réelle et efficace des saints, au pouvoir de la prière ». Il sait mieux que personne combien est faible et médiocre la vue de ses ministres intéressés et des grands-ducs qui l'entourent. Il peut s'appuyer sur l'Eglise libre plus solidement que sur tout autre concours, parce qu'avec l'Eglise libre, il aura comme auxiliaires les fidèles, c'est-à-dire la nation; mais le voudra-t-il? Il n'en est que temps. — De nouvelles complications peuvent surgir à très bref délai en Extrême-Orient, où les mouvements de la flotte de Rodjestvensky et des armées de Liniévitch préparent les rencontres avec les forces japonaises, pendant que celles-ci consolident les avantages que leur ont donnés, comme l'établit *Independent Review* (mai), les canons légers. — D'autre part, la mort de M. Paul Lessar, ambassadeur russe à Pékin, est, pour la Russie, une perte plus difficile à réparer que la destruction d'unités navales ou de régiments en bataille rangée. Lessar, disparaissant à cinquante-quatre ans, en pleine maturité de travail et de capacité, crée un vide qu'on ne remplira pas de longtemps. Il était à tous égards — et

tous les périodiques anglais s'accordent sur ce point — l'homme de demain, diplomate consommé, esprit élevé, âme résolue, conscience droite, absolument incorruptible, et, dans un moment où la Russie a tant besoin d'une intelligence supérieure, un de ceux — bien peu nombreux — répondant le mieux à toutes les exigences d'une nouvelle politique intérieure et extérieure. Adversaire déclaré de l'annexion russe de la Mandchourie, même par les moyens pacifiques, si c'eût été possible, il avait prévu, avec une remarquable sûreté de coup d'œil, les conséquences fatales d'une lutte avec le Japon, et ses efforts pour l'empêcher avaient échoué. Dès 1902, il sentait que sa santé déclinait et qu'en allant à Pékin, pour réagir contre les influences américaines, anglaises et japonaises en Chine, il hâtait sa mort; mais il voulait consacrer ce qui lui restait de jours à épargner à la Russie la folie, semblable au suicide, de s'opiniâtrer à demeurer en Mandchourie. Il redoutait encore plus que la guerre l'expansion territoriale dans une vaste contrée asiatique où l'on n'aurait, quelle que fût l'issue du conflit, aucune digue à opposer à ce péril jaune que l'on provoquait : le flot de l'immigration chinoise croissant sans relâche avec l'impossibilité d'administrer la conquête, d'y établir assez de garnisons pour la sauvegarder, d'y dépenser assez d'argent pour faire face à tout. Cette folie s'est faite quand même et les derniers instants de Lessar ont été cruellement attristés par la chute de Port-Arthur, la prise de Moukhdén et la débâcle de Kouropatkine. STEAD, qui retrace la carrière de l'ambassadeur russe dans un magistral *Character sketch*, considère sa perte comme un des plus grands coups subis par la Russie, au milieu de la crise. Et cette perte est

d'autant plus regrettable que ce qu'il faut surtout à l'empire russe, c'est un « excitateur d'âmes » car, selon RAPPOPORT, dans *Monthly Review*, « le Russe, en général, est passif, manquant d'initiative, de confiance en soi, constant dans son inconstance », attendant tout de ceux qui le gouvernent et auxquels il laisse la responsabilité de son avenir. C'était le Russe d'hier, et c'est encore, à bien des points de vue, le Russe d'aujourd'hui. Il reste à voir si les nouveaux courants ne le modifieront point et plus tôt que le collaborateur du périodique anglais ne le croit.

Independent Review (Londres)

Mai.

Comme Jean-Jacques, qui aimait mieux être un homme à paradoxes qu'un homme à préjugés, H. G. WELLS se plaît à s'insurger contre les idées acquises. Cette fois, il s'en prend à la *Sociologie*, qu'il traite de prétendue science et de mot creux et vague auquel tout le monde attache une signification que personne ne parvient à exprimer. Pour lui, la sociologie, c'est ce qui mène à « l'illusion de l'exactitude », et il s'en donne à cœur joie à administrer la férule à Auguste Comte et à Herbert Spencer, en narguant le premier de n'avoir rien vu dans Platon et le second de n'avoir pu lire Kant. A son avis, tout ce qu'on a écrit et dit, pour organiser la sociologie et pour faire du sociologue une espèce de constructeur sanitaire qui régènerait le monde avec une autorité indiscutable, est et reste pure absurdité. Et, paradoxal jusqu'au bout, Wells ne voit dans l'histoire des civilisations qu'apparition et réapparition, tentatives, hésitations et altérations de l'idée sociale très complexe, imparfaite

et évasive, luttant pour l'existence dans un monde d'égoïsme, d'amoralisme et de matière brute. Il n'admet d'enseignement sociologique que la « création des utopies », en ramenant toute la science de la psychologie collective à l'étude des moyens pour mettre l'utopie ou l'idéal en pratique. On trouvera sans doute que la théorie de Wells n'est pas moins vague que celle sur laquelle il exerce son ironie. — Sir LAUDER BRUNTON est évidemment beaucoup moins utopiste en préconisant la formation d'une *Ligue de la Santé*, dont il développe longuement le programme. — A. C. FIGOU relève, mais peut-être pas aussi clairement qu'il le faudrait, les idées optimistes de *Browning* et *Meredith*. — Le Dr MACNAMARA critique, avec sa compétence accoutumée, le système de *l'enseignement secondaire* qui, contrairement aux promesses du gouvernement, ne sert pas de transition véritable entre l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur. L'auteur fait remarquer aussi, — et ce point également mérite l'attention du lecteur français, — que la rétribution scolaire des établissements d'enseignement secondaire est trop élevée pour en permettre facilement l'accès aux enfants des familles qui n'ont que des ressources restreintes.

Nineteenth Century (Londres)

Mai.

Kate BATHURST reproche aux *écoles d'enfants*, en Angleterre, de ne pas donner assez de temps aux récréations, au jeu, au développement physique, à la vie en plein air. Pour les petits, jusqu'à six ans, il ne devrait y avoir ni livres ni tableaux noirs, et tout au plus une heure de classe par jour. Deux heures pour ceux de sept ans; trois heures pour ceux de huit ans. Jusqu'à huit ans, les classes et la

surveillance devraient être exclusivement confiées à des maîtresses. En un mot, jusqu'à huit ans, l'enfant ne devrait aller à l'école que pour s'amuser et se fortifier. — Daniel CRILLY donne d'intéressants détails sur l'usage qui se répand aux Etats-Unis des *propos de table* où chaque convive raconte quelque histoire ou quelque souvenir, l'humour coulant des lèvres, et les invitations se faisant de manière à avoir toujours parmi les convives quelque causeur spirituel, voire quelque orateur à la parole facile et entraînante. — Le comte de CASTELLANE, député des Basses-Alpes, plaide contre la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France*. L'article n'apporte, d'ailleurs, aucun argument nouveau. — EMIR ALI pense que la guerre entre la Russie et l'Angleterre pour la suprématie dans l'Asie méridionale est tôt ou tard inévitable, quoique, suivant lui, l'Inde ne consentirait jamais à passer sous une autre domination que celle de l'Angleterre. D'autre part, l'Afghanistan ne serait nullement disposé à renoncer à son indépendance. — Lady NAPIER DE MAGDALA déplore le changement subi par la côte ouest de l'Ecosse qui, jadis fertile quand elle appartenait aux Ecosais mêmes, n'est plus qu'une forêt transformée en chasse réservée à quelques ploutocrates modernes. — Le comte de MEATH reprend la thèse de *l'armée à l'école* et demande que tous les élèves apprennent le maniement du fusil de guerre. On sait qu'en France, les bataillons scolaires ont fait fiasco complet. Il est vrai que chez nous l'éducation militaire se trouve réalisée dans le service obligatoire, tandis qu'en Angleterre, beaucoup de jeunes gens, lorsqu'ils deviennent hommes faits, ignorent complètement comment on se sert d'une arme de guerre pour attaquer ou se défendre.

Review of Reviews (Londres)

Mai.

En ironiste expert, James EDMOND, qui dirige le *Bulletin de Sidney*, un hebdomadaire australien rédigé à l'emporte-pièce, commence une série d'articles sur la possibilité de fonder la *fédération impériale panachée*. L'auteur répond carrément : non. Et il en donne plusieurs raisons. Tout d'abord, il faudrait que le Royaume Uni cessât de considérer les colons comme des espèces de Outlaws qui, en s'expatriant, ont perdu tout droit de cité dans la mère-patrie. Ensuite, il n'est pas possible de demander aux colonies de renforcer par un contingent colonial les forces navales ou militaires de la Grande-Bretagne, sans leur donner en compensation un droit de participation aux avantages qu'elle se réserve exclusivement. En outre, il importe de s'entendre sur la question douanière dans des conditions de sincère réciprocité. On ne peut oublier également le problème des races : donnera-t-on des sièges au Parlement aux hommes de couleur ? Y aura-t-il une Chambre nègre ? Ou la fédération ne concèdera-t-elle des droits politiques qu'aux populations coloniales blanches ? Enfin, l'impérialisme fédéraliste ne visera-t-il qu'à faire du Royaume Uni, et plus exactement de l'Angleterre, le partner prépondérant, ou admettra-t-il, le cas échéant, la possibilité de transporter le centre politique de l'empire de Londres à Montréal, par exemple ? Tant que ces points n'auront pas été résolus, la fédération ne sera, comme nous disons, que le mariage de la carpe et du lapin, ou comme dit l'auteur, « l'union du léopard et de la chamele pour produire une girafe ». — Nous avons signalé plus haut l'importante étude consacrée à

Paul Lessar. — A citer aussi le travail approfondi de STEAD sur l'ouvrage récent de M. Jean FINOT, *Le Préjugé des Races*. L'article commence par cette remarque au sujet des japonais :

L'homme de couleur dit à l'homme blanc : « Ne suis-je point, moi aussi, en dépit de ma peau tannée, un homme et un frère ? » Et le blanc répond : « Attendons, avant de résoudre la question, de savoir si Rodjestvensty peut battre To-go. » Il y a dix-huit mois, les Japonais n'étaient que les « singes jaunes ». Aujourd'hui on les acclame avec enthousiasme comme la septième grande puissance du monde et la puissance par excellence du Pacifique. Or l'apothéose des Japonais a été attestée, et non accomplie, par la bataille de Moukhdén et la chute de Port-Arthur. Les Japonais étaient en fait grands au point de vue de l'esprit public, de l'éducation, de l'art, de la science avant qu'on eût tiré un seul coup de fusil.

La Revue s'interdisant en principe de parler des ouvrages de son directeur, nous croyons cependant de notre devoir de citer quelques lignes caractéristiques de l'étude de M. STEAD :

M. Finot a écrit un livre charmant, spirituel, amusant, clair, plein de verve et de bonne humeur. Il passe longuement en revue les caractères distinctifs sur lesquels on fonde l'infériorité ou la supériorité des races, et trouve que toutes ces preuves manquent de consistance et de sens commun. Rejetant les théories extravagantes des anthropologistes, il maintient que la race humaine se rapproche certainement de l'unité de type ; mais nulle part, dans l'histoire de l'humanité, il ne peut découvrir un type fixe, quelque chose qui corresponde à la conception populaire d'une race type. Toutes les nations et les races se mêlent et s'entrecroisent et passent comme les nuages dans le ciel. L'ambiance géographique, ethnique et sociale

révolutionne leurs caractères fondamentaux. La science, par ses découvertes, réalise des changements qui paraissent inconcevables. Les chemins de fer, par exemple, ont fait beaucoup plus pour unifier le type en cent ans que les entrecroisements de races en un millier d'années. Qui peut prédire ce qui arriverait si la science venait à découvrir un métal plus léger que l'air ?

Le chapitre du *Préjugé des Races* sur la France et les Français montre comment, d'une manière absolue, le génie français peut adopter et inspirer ceux qu'il attire des autres pays. La France a repris son ancien rôle de *force directrice du monde*. Et cela non parce que la France est Aryenne, Gauloise ou Latine, mais simplement parce qu'elle est humaine, cœur et cerveau de tous les autres peuples du monde. Race supérieure assurément, mais supérieure seulement parce qu'elle est l'amalgame des races, le dénominateur commun de l'humanité.

Review of Reviews (New-York)

Mai.

Notons, avant tout, que ce périodique adopte définitivement la méthode des articles courts, imitant certains de ses confrères anglais qui ont inauguré cette innovation. Il en résulte, avec une augmentation de variété, que le nombre des études est plus considérable qu'auparavant sans qu'aucune d'elles ait diminué d'intérêt. La plupart de ces travaux se rapportent aux faits et actes de la vie américaine même, et à côté de ceux-ci figurent d'importantes elucidations des événements qui se passent à l'étranger. Le numéro de mai est particulièrement fourni. Les questions municipales y font l'objet de considérations et d'observations présentées avec documentation. C'est ainsi que plusieurs auteurs font connaître la grande portée des dernières élections de

Chicago en ce qui concerne l'acquisition par la municipalité de l'exploitation des tramways, les progrès réalisés à *Cleveland* dans la construction et le groupement des édifices publics (article de Childs BAXTER), le réveil municipal de *Harrisburg* (article de Horace MC FARLAND). — Allan SUTHERLAND se félicite de la transformation de lots de terrains vacants, dans certaines villes, en jardins appropriés aux enfants des écoles, ou en lotissements concédés aux établissements d'instruction, comme l'ont fait les Compagnies de chemin de fer françaises en faveur de leurs employés. — Victor S. YARROS étudie les nouveaux aspects des *problèmes du travail* aux États-Unis et C. H. QUINN s'occupe des résultats de l'union ouvrière en racontant les avantages acquis par les polisseurs de la Compagnie du Kodak, qui, après une grève, avaient ouvert une boutique à leur compte et ne tardèrent pas à adopter le même système que celui des patrons qu'ils avaient quittés. — Le professeur JENKS expose les récentes mesures prises par les Célestes pour la *reconstruction de la Chine*. Les « portraits » ne font pas défaut, il y en a jusqu'à neuf : *Togo et Rodjestvensky*, les trois leaders du prochain Parlement britannique : Campbell-Bannerman, le comte Spencer, Winston Churchill, puis le président de la Commission du canal de Panama M. Shonts, le juge John Reagan, qui vient de mourir et qui était le dernier homme d'État sudiste de l'ancien régime, l'ambassadeur White, Jules Verne.

World's Work (Londres)

Mai.

R. J. MACLENNAN nous introduit dans le laboratoire expérimental de *Lord Kelvin*, en rappelant la carrière et les travaux de l'illustre

savant, qui sont pour la plupart classiques en astronomie, en électricité, etc. — W. B. NORTHROP raconte la vie d'*Auguste Rodin*, le maître sculpteur du siècle. — Béatrice GRIMSHAW décrit la colonie idéale, qui est l'île paradisiaque de *Raratonga*, dans l'archipel de Cook, à 1 600 milles d'Auckland. Volcanique, corallifère, tropicale, pittoresque, Raratonga, qui n'est habitée que par 80 blancs, établis parmi 2 000 naturels, tire ses ressources de la culture des fruits et de la production du copra. La terre, très bonne, y est féconde, le climat très sain et il n'y a pas de cyclone. Les colons y vivent en bonne intelligence avec les indigènes et il y a place pour de nouveaux immigrants. — *World's Work* s'occupe particulièrement de tout ce qui se rattache à l'automobilisme et à l'agriculture. Dans ce dernier domaine, W. MEAKIN signale les résultats obtenus à Leeds, Angleterre, par le forçage de la *rhubarbe*, une plante comestible très goûtée des Anglais. — Charles BLACK fournit des renseignements sur le projet de *barrage de la Tamise*, qui doit remédier aux graves défauts du port de Londres. — Tom BROWN résume les progrès de l'*instruction agricole au Canada* où, grâce aux libéralités du gouvernement, la jeunesse rurale est initiée aux travaux de la ferme. — Mark WEBB révèle les secrets professionnels du *microscopiste* et SHEPTSTONE ceux de la naturalisation des grands animaux, phoques, gorilles, ours, etc.

Dans les *magazines* américains les questions économiques et scientifiques prédominent. *Cosmopolitan* (Jenkins HANIS), traite de l'*industrie houillère*; Munsey's (article d'E. WOOD) insiste sur les *richesses du coaltar* dont la chimie extrait aujourd'hui des huiles, des parfums, des acides, des teintures, et une foule d'autres choses utili-

les. Walter MAUNDER, dans *Harper's* résume ses observations sur les *Orages magnétiques et le soleil*, en démontrant que l'action du soleil dans ces phénomènes n'est pas une radiation magnétique, mais donne à la force magnétique l'occasion de se révéler. — Le prof. BROWN, dans *Popular Science Monthly*, s'inscrit en faux contre la théorie des relations entre les taches solaires et les orages terrestres. L'auteur soutient que ces taches, loin d'être l'indice d'une déperdition de la chaleur solaire, prouvent au contraire très probablement son accroissement d'activité, et que dans tous les cas on ne sait pas encore quels effets ces changements exercent sur les conditions climatologiques de notre planète. — Dans *Arena* (avril), Mrs Clara B. COLBY, s'attache à prouver combien à Glasgow on retire de profits de la *municipalisation des services des eaux*, du gaz, des bains publics, des railways sur rues, etc. C'est un plaidoyer en faveur du monopole des villes. Ce mode d'exploitation gagne beaucoup d'adhérents aux Etats-Unis et en Angleterre. Dans *South Atlantic Quarterly*, Ulrich PHILLIPS

énumère les dangers économiques de la *surproduction du coton*, et suggère comme remède l'établissement d'un impôt spécial dont l'assiette serait déterminée, d'un commun accord, dans les Etats de la zone cotonnière. — A. Henry SAVAGE LANDOR complétant dans *Munsey's* l'étude de PARKER WILLIS dans *Journal of Political Economy* sur l'insuffisance des réformes économiques dans les *Philippines* par le régime américain, exprime cependant l'opinion que « cet archipel vaut la peine d'être gardé ». — Dans *Harper's* Jacques de MORGAN, le savant archéologue français chargé d'une mission en Perse, rend compte des derniers résultats des fouilles faites à Suse. — HOEBER, dans *Century*, à propos du *Prix de Rome* en France, encourage la création de l'Académie récemment fondée pour l'envoi de jeunes artistes américains dans la capitale italienne. — *Scribner's* a de merveilleuses illustrations qui accompagnent des articles d'un vif intérêt sur le *Grand Canyon*, les *Montagnes de marbre*, les *Territoires indiens du Canada*, les sites agrestes de la *Toscane*.

C. — Revues arméniennes

Anahit (Paris), février-mars.

Dans un article intitulé *l'Amérique et les Arméniens*, ARCHAG TCHOBANIAN passe en revue les services qu'au cours du XIX^e siècle, les Etats-Unis ont rendus au peuple arménien, par la fondation en Turquie de nombreux collèges et écoles qui furent les premiers établissements scolaires dignes de ce nom, par leurs missions répandues en Asie-Mineure, lesquelles apportèrent des secours matériels, les bienfaits de l'instruction et de l'hygiène à des populations ignorantes et besogneu-

ses, par la traduction de la Bible en arménien vulgaire, ainsi que par la publication de revues et de livres instructifs et édifiants. Pour ce qui est du présent, le peuple américain témoigne une grande sympathie aux Arméniens et à leur cause, sympathie qui, maintes fois, a été solennellement exprimée par les représentants officiels du peuple américain, en tête desquels le Président Roosevelt lui-même. — Dans un article intitulé *Un testament historique*, le R. P. M. MÉLIAN retrace à grands traits une glorieuse période de l'histoire d'Arménie, celle dite *Vartanants*, du

nom de Vartan le Courageux, qui, à la tête de 66,000 héros, combattit et mourut pour la foi des ancêtres. A celle-ci les Perses païens, adorateurs du soleil et du feu, voulaient substituer de vive force leur culte barbare. L'armée de Vartan succomba héroïquement dans une lutte inégale, mais la nation tout entière, une de foi et d'âme, continua la guerre sainte pendant plus d'un quart de siècle, jusqu'au jour où un autre héros, Vahan Mamigonian, paracheva l'œuvre de Vartan en organisant la résistance victorieuse et imposant aux Perses vaincus, en l'an 45, le traité de Nouvarsag, qui mit fin à la persécution religieuse et émancipa les Arméniens de la tutelle persane. L'auteur rapproche des jours présents cette glorieuse époque de l'histoire nationale, et en même temps que de frappantes analogies, il en tire des leçons de patriotisme, de courage et de foi en l'avenir.

Chirag (Alexandrie), mars.

MIKAEL NATHANIAN écrit *Une page d'histoire contemporaine* où il retrace et commente la vie et l'œuvre de Meguerditch Portoukalian, maître d'école, propagandiste, journaliste, patriote de vieille roche, un de ceux qui ont travaillé avec le plus d'efficacité et de persévérance au relèvement moral et intellectuel de la nation arménienne. Ce vétéran du patriotisme, intelligent et actif, contraint de quitter la Turquie, s'est réfugié en France ; il vit à Marseille où, depuis vingt ans, il dirige *l'Arménia*, organe consacré à la propagation de ses idées et aux questions nationales. En même temps que l'étude des travaux et des actes de ce patriote, l'article de Nathanian est l'histoire de l'époque où ce dernier a évolué et agi, époque

intéressante et féconde au point de vue de la reconnaissance nationale. — *Djahil*, nouvelle par Vahan Tekéian. C'est l'histoire d'un jeune paysan arménien, qu'un amour malheureux pousse à s'expatrier et qui, pour vivre, se fait acrobate. Survient l'Année Sanglante, avec son cortège d'horreurs et de massacres. Un jour qu'il doit jouer devant la populace turque, la nouvelle parvient à Djahil que son village natal a été mis à feu et à sang, la maison paternelle incendiée, toute sa famille égorgée, et tuée aussi Maré, la jeune paysanne qu'il a aimée là-bas et qu'il aime toujours. Fou de douleur et de rage, il monte sur les cordes, se livre pendant quelques instants à un jeu d'acrobatie fantastique, au grand effroi des spectateurs turcs, et finalement, emporté par la douleur invincible, il lance au loin le balancier, et poussant un horrible rugissement, se jette, tête basse, au milieu de la foule terrifiée.

Mourdj (Tiflis), février.

A. AHARONIAN écrit les notes et impressions d'un voyage à *Ani*, la ville célèbre « aux mille et une églises », aujourd'hui jonchée de ruines magnifiques, vestiges d'une grandeur et d'une gloire défuntes et d'un art arménien original et puissant. Le voyageur, patriote doublé d'un écrivain, décrit les sites et les populations campagnardes qu'il traverse, — la désolation d'un pays jadis prospère et florissant, centre éclatant de vie et de civilisation arméniennes, aujourd'hui, après des siècles de servitude et d'oppression, complètement ruiné, réduit à la misère et à l'ignorance crasse. Son cœur saigne au spectacle douloureux de ses coréligionnaires, menant une vie rude d'hommes de peine, de serfs veules et

abêtis. — AVO décrit *les Nuits égyptiennes*, la vie noctambule, mystérieuse et fantastique des pauvres fellahs, que la nuit transforme en *haschaschines*, ou fumeurs de *haschisch*, en élus des Paradis artificiels décrits par Baudelaire. — DIKRAN continue la série de ses articles sur la *Presse turque du Caucase*. De nombreux travaux parus dans cet organe ont été cités et commentés au cours de cette longue étude dont l'utilité est de faire connaître aux Arméniens la mentalité d'un peuple avec lequel, soit en Russie, soit en Turquie, ils sont en contact perpétuel. Un article du journal « Charki Roussi » mérite de retenir l'attention par les révélations qu'il contient sur le mouvement panislamique dont l'instigateur est Abdul Hamid lui-même, sur ses moyens d'action et ses visées. Le but du panislamisme est d'amener tous les peuples de foi mahométhane à reconnaître la souveraineté politique et religieuse du soi-disant Khalife, — le sultan Abdul Hamid, — et à travailler solidairement au maintien et à la prospérité de l'empire turc.

Pazmavèbe (Venise), mars-avril.

La presse arménienne de l'étranger s'occupe, depuis quelque temps, d'une question d'importance primordiale, dont la solution dispenserait, d'après elle, les

plus grands bienfaits aux colonies arméniennes en particulier et à la nation en général. Il s'agit de la création d'un Centre d'Union Nationale. Des divergences de vues s'étant produites dans les journaux au sujet du choix des pays où serait établi le siège de cette *Alliance arménienne*, un correspondant anonyme du Caire, dans une lettre adressée au Pazmavèbe — à qui revient la paternité de cette idée d'utilité nationale — préconise le choix de l'Égypte, celle-ci, selon lui, offrant le terrain le plus favorable sous tous les rapports, à la fondation d'une œuvre de ce genre. — H. D. SAHAKIAN retrace la vie et le règne de *Romanos Legapenos* (919-948), empereur byzantin d'origine arménienne, fils d'un paysan, qui, enrôlé dans l'armée grecque, eut l'heur et la gloire, un jour de bataille, de sauver d'une mort certaine l'empereur Basile. Cet exploit du père fut le point de départ de la destinée glorieuse du fils. Romanos se fit aimer de l'impératrice Zoë, et à force d'intrigues, d'adresse et d'audace, parvint à se hisser sur le trône de Byzance. — H. S. EREMIAN consacre un article élogieux à la mémoire du regretté Mikael Pacha *Portoukal*, de son vivant ministre de la Liste civile ottomane, érudit et littérateur, auteur d'une remarquable étude critique sur Eghiché, l'historien de la bataille de *Vartanants*.

D. — Revues espagnoles

Espana Moderna (Madrid).

Mai.

On fête solennellement la gloire de Cervantes, et l'on réimprime *Don Quichotte*. Il y a des centaines d'éditions du chef-d'œuvre de la

littérature espagnole ; mais quelle est la vraie ? J. CEJADOR démontre que la plupart sont infidèles au texte original. Il proteste contre ces profanations et croit que *Don Quichotte* est un trésor auquel il ne faut pas toucher. Aussi réclame-

t-il une édition conforme à celle de Cuesta (1608), avec les simples corrections d'erreurs typographiques. — A. Martinez OLMEDILLA recherche quelle est la valeur des *références légales et juridiques de Don Quichotte*. Cervantes avait-il fait son droit ? On pourrait le supposer en présence des passages de *Don Quichotte* où s'agitent les questions les plus graves de la jurisprudence internationale, par exemple, celles de la morale du gouvernement, de l'administration de la justice, etc. L'auteur croit que Cervantes était tout bonnement au courant des institutions de son temps, et reproduisit ce qu'il en savait avec beaucoup d'art dans son roman génial. — Le 2 mai 1808, jour du soulèvement contre l'invasion française, est une des grandes dates historiques du peuple espagnol : Pérez GUZMAN en décrit les incidents. — Sanchez PASTOR étudie la *question agraire dans le midi de l'Espagne*, en passant successivement en revue ce qui concerne le capital et le travail, la division de la propriété, l'intervention de l'Etat, la participation aux bénéfices, la rente de la terre, le salaire. — Martin HUME apporte une nouvelle contribution à la littérature comparée en rappelant *l'influence espagnole sur la littérature anglaise*. — P. de BAGUERA donne des notices nécrologiques sur le critique *Balart* et le romancier *Valera*.

Lectura (Madrid).

Avril.

D. Quichotte, thème actuel de toutes les revues espagnoles, fournit ici également à CEJADOR un sujet nouveau d'études linguistiques. L'auteur puise dans le chef-d'œuvre de Cervantes une première source d'observation sur la formation du castillan, et aussi de l'euskarien ou basque qui sont, même pour les romanistes, des problèmes

presque entièrement à démontrer et à résoudre. — Antonio PALOMERO analyse la nouvelle œuvre dramatique de Perez GALDOS, *Barbara*, tragi-comédie en 4 actes, dans laquelle l'auteur a voulu présenter l'idéal de la vie tel qu'il s'offre sous ses différents aspects. Pour Barbara, c'est l'exaltation de l'esprit plein d'amour et assoiffé de bonheur ; pour Maddaloni, c'est un spectacle curieux, digne d'être goûté et admiré avec la sereine contemplation de l'artiste ; pour le capitaine Acuña, héros mystique, c'est l'honneur et la foi qui mènent de la bataille au couvent, parfois avec une blessure incurable au cœur ; pour le jovial Paléologue, c'est un bazar où l'on peut satisfaire tous ses caprices et acheter tout ce qu'on veut ; pour le vieux pédagogue Filémon, c'est le moyen de publier les documents qu'il a patiemment réunis et colligés ; pour le domestique Esope, c'est le moyen de se venger ; en un mot, elle appartient à tous et à personne, et pendant que chacun poursuit son but, elle reste impassible en son cours. Œuvre symbolique, comme on le voit, et qui n'a pas eu de succès, sans doute parce que le public n'en a pas saisi le sens et la portée. — Angel GUERRA et Jose FRANCÉS rendent compte des nouveautés littéraires dans le domaine du roman espagnol : *l'Humble Vérité*, de G. Martinez Sierra, *Camino adelante* (En avant), de Francisco de Camba, et *La Bodega*, de Vicente Blasco Ibañez, œuvre de sociologue et d'artiste, roman d'un tempérament fougueux et spontané, qui rappelle Balzac, Hugo et Zola, s'il faut en croire le critique.

Revista contemporanea (Madrid).

Avril.

La mendicité à Madrid est un fléau dont Gabriel VERGARA nous

décrit toute l'intensité morbide. Madrid compte beaucoup plus de pauvres qu'aucune autre capitale du monde. Il y en a de toutes les catégories, et les répugnants ne sont pas les moindres ; il y en a de Madrid même, de la province et de l'étranger, d'infirmes et de valides, de jeunes et de vieux, des enfants qui n'ont plus de pères, toute la pègre, en un mot. Or que

fait-on pour y remédier ? Peu de chose en réalité ; il y a des asiles, des hôpitaux, des refuges, des écoles, assurément ; mais au lieu de secourir les vrais nécessiteux, on laisse croître et prospérer l'indigence qui fait de sa misère réelle ou apparente une entreprise assez souvent lucrative. Madrid est même sous ce rapport un modèle d'incurie des autorités.

E. — Revues néerlandaises

Elsevier's (Amsterdam).

Avril.

A. BREDIUS décrit le musée royal de *Copenhague*. L'article est enrichi de nombreuses illustrations exécutées avec le plus grand soin. — H. BEEN nous promène à travers *Briel* et ses souvenirs historiques. — Henri Van BOOVEN commence une étude critique et biographique de *Cervantes*.

Gids (Amsterdam).

Mai.

Suite de l'intéressante correspondance de *Mme Bosboom Tousseint et de Basken Huet*. — F. de HAAN, du Bryn Mawr collège de Pensylvanie, retrace la vie de *Cervantes* en s'appuyant sur les documents les plus récents. — J.-P. Van ROSSUM examine la *situation maritime des Pays-Bas* et de leurs possessions en Asie. — BYVANCK consacre quelques pages émues à *Marcel Schwob*, si prématurément enlevé aux lettres françaises. — L.-F. de BEAUFORT s'occupe de *l'ornithologie néerlandaise*, en appelant l'attention sur les travaux de Thijssse, qui a très patiemment observé les oiseaux de son pays, et s'est même attaché à noter aussi exactement que possible leurs chants distincts.

Onze Eeuw (Harlem).

Avril.

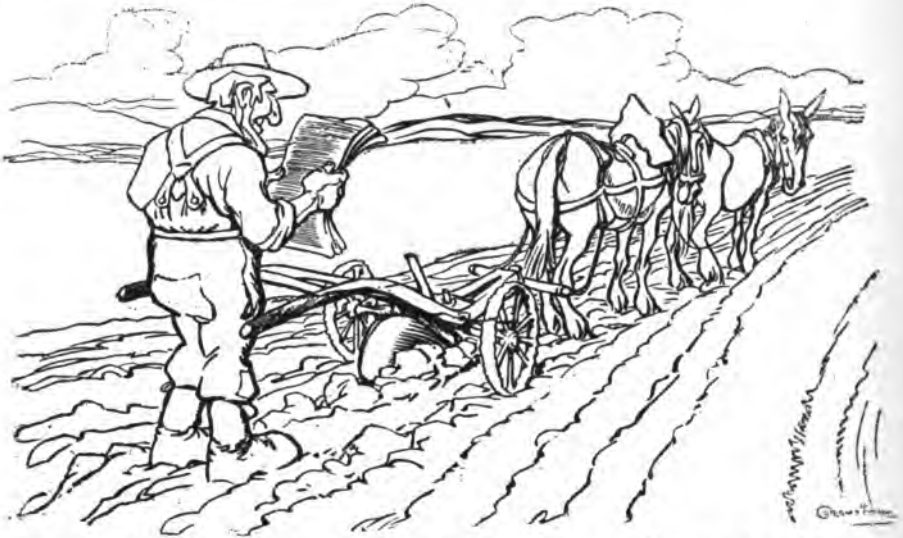
Le principal travail publié dans ce numéro concerne le récent soulèvement dans l'Afrique allemande sud-occidentale. On n'en connaissait guère les détails. G. CARELSEN les donne d'une manière précise en établissant que l'homme représenté jusqu'ici sous des couleurs défavorables, comme le chef de ce mouvement, fit tous ses efforts pour maintenir la paix. — G. VOSMAER, dans *Souvenirs de Pologne*, a des pages très suggestives mais rétrospectives. — VALTON discute une question à l'ordre du jour en Hollande : celle de l'enseignement supérieur de la théologie.

.....

Sous la direction de Mme MEYBOOM vient de paraître le premier numéro mensuel d'un nouveau périodique dont le titre *Scandinavie-Néerlande* indique clairement le programme. Cette revue — une innovation qui nous fait encore défaut en France — compte parmi ses collaborateurs l'élite de la littérature scandinave contemporaine, tous les noms qui, dans le roman, la philologie, etc., font autorité en Danemark, Suède et Norvège. Nous souhaitons tout succès à ce confrère, qui entre brillamment dans l'arène.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de LA REVUE. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.



Figaro (Paris). — L'impromptu de Strasbourg : L'empereur, dans sa conférence, a vanté les enseignements de la campagne anglo-boer (dépêche de Strasbourg).



Kladderadetsch (Berlin). — *Le Jubilé de Schiller* : Le poète : Accorder la liberté de penser à l'Allemagne. — *M. de Bulow* ; Je vous admire, mais, de grâce, ne revenez plus parmi nous : avec les vivants, la censure allemande est sévère.



Silhouette (Paris). — L'éternel raser : Etienne ne s'émue pas des discours de Jaurès ; Marianne seule en paraît troublée.



Indiscret (Paris). — Rivalités d'Afrique : S. M. Jacques I^{er} : Ah ! mais, dis donc, Guillaume, tu ne t'épates pas, mon p'tit ! Faut pas poser déjà pour l'Empereur du Sahara !



Rire (Paris). — Guillaume : Contre vous seulement que je suis fâché, M. Delcassé, dans cette affaire du Maroc : avoir prévenu tout le monde, excepté Bibi !...

Delcassé : Excusez-moi, Sire, je n'avais pas votre adresse.

Guillaume : Vous avez manqué d'adresse, parbleu !...



Fischietto (Turin). — Question du Maroc : Ils s'aperçoivent qu'il leur sera difficile de marcher d'accord sur le même sentier.



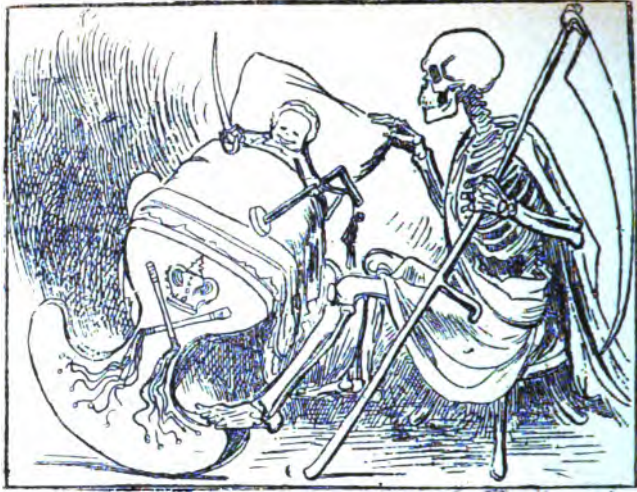
Ull (Berlin). — Rêve de victoire : Le Nippon en proie à ses hallucinations (l'ours muselé lui apporte des milliards de francs) mais...



Humoristische Listy (Prague).
Le cauchemar de la flotte baltique prend la place des rêves de triomphe et alors...



Kladderadatsch (Berlin). — L'ange de la paix (Roosevelt) intervient : — Cessez vos plaisanteries, dit-il, et faites la paix.



Neue Glühlichter (Vienne).
 — Dors, mon petit, on travaille — au dehors — pour toi...



Simplificissimus (Munich).
 Les deux prêtres : Gappone et Pobedonostseff.



Pasquino (Turin). — Le marché japonais : — Trop cher, ma petite — Tu payeras plus cher si tu me fais attendre.

Le Gérant : CH. MARGUIN.

Le Préjugé des Races

PAR

JEAN FINOT

1 Vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 518 pages.

Édition Félix Alcan.

PRIX : 7 fr. 50 (En vente chez tous les Libraires).

Contre l'envoi d'un mandat de 7 fr. 50, l'administration de *La Revue* expédie cet ouvrage à domicile (frais d'envoi compris).

TÉLÉPHONES BERLINER

LES PLUS PUISSANTS COMME TRANSMISSION
ET COMME RÉCEPTION

APPAREILS POUR RÉSEAUX D'ÉTAT
ET INSTALLATIONS PRIVÉES

29, Boulevard des Italiens — Téléphone : 217-08

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES TÉLÉPHONES SYSTÈME BERLINER

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS

| | | | |
|---|--|--|---|
| <i>Élysée Palace Hôtel</i> 102, av. Champs-Élysées | <i>G^d H^{tel} de l'Athénée</i> 15, rue Scribe | <i>Hôtel Mirabeau</i> 8, rue de la Paix | <i>Restaurant Ritz</i> 15, place Vendôme |
| <i>Hôtel Régina</i> 2, place de Rivoli | <i>Hôtel d'Albe</i> <small>av. Champs Élysées</small> et avenue de l'Alma, 55 | <i>Adelphi Hôtel</i> <small>Entrée 4, rue Taibout</small> 22, bd des Italiens | <i>G^d Hôtel de Bade</i> 30 et 32, bd des Italiens |
| <i>Grosvenor Hôtel</i> 59, rue Pierre-Charron | <i>Hôtel Scribe</i> 1, rue Scribe | <i>Hôtel Bedford</i> 17, rue de l'Arcade | |
| <i>Hôtel Campbell</i> 45-47, aven. Friedland | <i>Hôtel Beau Site</i> 4, r. Presbourg (Etoile) | <i>Hôtel Columbia</i> 16, avenue Kléber | <i>H^{tel} des Roches-Noires</i> à Trouville |
| <i>Hôtel Malesherbes</i> 26, bd Malesherbes | <i>Hôtel Lord-Byron</i> 16, rue Lord-Byron | <i>Hôtel d'Autriche</i> 37, rue d'Hauteville | |

DIEPPE

Sur la plage, en face le Casino

Régina Palace Hôtel

Tous les comforts modernes. — Arrangements pour famille

LA BAULE

(Loire-Inférieure)

Hôtel Royal

Golf — Lawn-Tennis — Cycling
Boating — Motor Cars — Etablissement hydrothérapique

SAINT-LUNAIRE

Grand Hôtel

Situation unique au bord de la mer

Un CADEAU ÉLÉGANT, UTILE et AGRÉABLE à faire est une

Plume à réservoir "SWAN"

SA RÉPUTATION UNIVERSELLE la recommande tout particulièrement; elle s'emploie avec toutes les encre

Catalogue franco
sur demande



Catalogue franco
sur demande

Plume à 20 francs.

Garantie à l'usage et comme qualité, est échangée si elle ne convient pas

GROS ET DETAIL:

BRENTANO'S, 37, Avenue de l'Opéra, PARIS

et dans toutes les bonnes papeteries

AMEUBLEMENTS D'ART

Giuseppe ROSSI et Fils, de Venise
398-400, Rue Saint-Honoré. — PARIS

Envoi sur demande de Devis, Dessins et Catalogues

Dépôt des Manufactures de SIGNA (Florence) et des Verreries de la Compagnie Venise-Murano

CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
HORS CONCOURS PARIS 1900



ACIER et VIEIL ARGENT **25^{fr.}**
ENVOI A L'ESSAI 10 JOURS
GARANTIE 10 ANS

SOCIÉTÉ du CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
UNION FRANÇAISE A BESANCON
ENVOI de CATALOGUE GRATUIT de tous genres de MONTRES

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

| | |
|--------------------------|------------------------|
| ÉPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES |
| HYSTERO-ÉPILEPSIE | CRISES NERVEUSES |
| DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES |
| DIABÈTE SUCRE | INSOMNIE |
| MALADIES du CERVEAU | ÉBLOUISSEMENTS |
| et de la Moëlle Epinière | CONGESTIONS Cérébrales |
| CONVULSIONS | SPERMATORRHÉE |

Notice très importante envoyée gratis sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

LES PLAQUES ET PAPIERS
JOUGLA
45, Rue de Rivoli, PARIS
SONT LES MEILLEURS

SAVON FOUGÈRE ROYALE HOUBIGANT
19, rue du Faubourg-Saint-Honoré

LA REVUE

(ANCIENNE "REVUE DES REVUES")

Peu de mots, beaucoup d'idées!

| | |
|--|--|
| I. Comment Zola composa ses Romans (I). | |
| | (Documents inédits, communiqués et interprétés par H. Massis)..... 429 |
| II. Chevalier Ivan de Shœck. <i>En Mandchourie, avec S. A. I. le Grand-Duc Boris de Russie</i> (II)... | 436 |
| III. D ^r J. Regnault..... <i>Assassinat médical ou suprême charité?</i> | 471 |
| IV. Ab. Gayet..... <i>Mes dernières découvertes d'Antinoë</i> | 489 |
| V. M. R. Rémusat..... <i>Le nouveau roman norvégien</i> | 497 |
| VI. J. Hudry Menos... <i>La science et le problème de la vie future</i> | 507 |
| VII. K.-P. Tetmajer... <i>Mélancolie</i> | 528 |
| VIII. G. Pellissier..... <i>Au service de l'Allemagne</i> | 539 |
| IX. <i>Faits et Documents</i> : | |
| 1. <i>Sciences et Inventions</i> , par le D ^r L. Caze..... | 546 |
| 2. <i>Lettres et Arts</i> , par J. de Coussanges..... | 547 |
| 3. <i>Vers l'entente universelle</i> , par Léon Bollack..... | 552 |
| <i>Analyse des Revues françaises, allemandes, anglaises et américaines, japonaises</i> | 554 |
| XI. <i>Caricatures de la Quinzaine</i> (12 gravures)..... | 569 |

no 12. — 15 Juin — IV^e Série 1905

XVI^e ANNÉE. — VOL. LVI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA

PARIS

Digitized by

Service de Librairie

L'administration de *La Revue* est à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, **sans aucune augmentation de prix**, tous les ouvrages français et étrangers, de même que les abonnements aux journaux périodiques.

Emboîtage de "La Revue"

L'administration de *La Revue* met à la disposition de ses abonnés un emboîtage élégant, en carton fort, pour préserver les numéros en lecture. Cet emboîtage est surtout très utile dans les Cercles, Bibliothèques, Salles de lecture, etc., etc. Prix, 2 fr. 50 franco.

Collection complète de "LA REVUE"

Très désireuse d'être agréable à ses abonnés, l'Administration de *La Revue* met en vente un petit nombre de collections complètes de notre périodique depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} janvier 1904.

Ces collections deviendront, avec le temps, extrêmement rares et leur prix est d'ores et déjà très élevé. Nous pourrions pourtant les céder à nos abonnés à raison de 500 francs, y compris la Table générale.

P.-S. — On déduira les années 1900, 1901, 1902 et 1903 à raison de 20 francs pour ceux parmi nos abonnés qui voudraient renoncer à l'une de ces années. Mais la collection, jusqu'au 1^{er} janvier 1900, ne pourra être fractionnée, car il ne nous en reste en tout que *six* exemplaires.

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos abonnés et lecteurs que la Quinzaine financière est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage aucunement celle de LA REVUE.

ABONNEMENT A "LA REVUE"

| | Bi-Mensuelle | |
|------------------------------|--------------|--------------|
| | Par an | Par semestre |
| Paris et la France | 24 fr. | 14 fr. |
| Étranger | 28 » | 16 » |

PRIX DU NUMÉRO

France, 1 fr. 25; Étranger, 1 fr. 50

Les abonnements à La Revue sont reçus dans les bureaux de poste du monde entier.

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

(Voir notre annonce en face des caricatures)



Comment Zola composa ses romans⁽¹⁾

(D'après des documents inédits)

De tous les romanciers contemporains, Emile Zola fut à la fois le plus populaire et le plus différemment jugé. Il eut quelques admirateurs sincères, des amis, des disciples; ses détracteurs ont été nombreux : presque tous les critiques et le public lettré. Son succès fut cependant très grand, mais les causes en furent diverses. On consacra d'innombrables études, sous le prétexte d'analyse, d'appréciation ou d'examen, à condamner ses romans et à nier son talent; on voulut généralement le méconnaître ou on le comprit mal. Il fit, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour cela. Il établit son œuvre sur une théorie qui est, à la vérité, la plus singulière des méprises, et que personne ne s'avisa de juger autrement : il ne l'abandonna jamais et la soutint avec une ardeur et une bonne foi constantes, bien que, en fait, il lui fût heureusement infidèle; l'on s'en servit pour incriminer tous ses romans. On ne voulut pas voir ce qu'il faisait, mais ce qu'il disait vouloir faire : de là, une équivoque surprenante, qui n'est pas encore éclaircie. Aujourd'hui, Emile Zola appartient à l'histoire, et un effort sérieux sera nécessaire pour dégager l'âme et le sens vrai de son œuvre; il faudra la débarrasser de tout ce dont il l'a inutilement affublée, la découvrir sous l'amas confus des théories et du système : elle vaut s'en occuper. C'est une contribution motivée à cette critique sympathique et équitable que nous nous proposons

(1) *Nous vivons à une époque où le roman surtout paraît absorber l'attention du grand public. Dans ces conditions, l'étude que nous publions plus haut intéressera sans doute vivement nos lecteurs. Car le dossier de L'Assommoir, si abondant en documents inédits, non seulement nous initie aux procédés de travail et à la documentation minutieuse du célèbre écrivain, mais nous permet également d'assister dans ses moindres détails à l'éclosion d'un de ses romans qui a si vivement passionné le monde intellectuel de la fin du XIX^e siècle. La curiosité qui s'attache à ces pages se trouve ainsi doublée par l'enseignement d'énergie, de volonté et de persévérance que nous fournit cet effort consciencieux tendant vers la beauté et la vérité. (NOTE DE LA RÉDACTION.)*

d'apporter ici, à l'aide de documents recueillis dans les manuscrits d'Emile Zola, déposés par les soins de sa veuve à la Bibliothèque Nationale. Nous espérons en tirer quelques notions intéressantes, capables de nous conduire à une conception nouvelle et plus parfaite de l'individualité de notre auteur. Là où l'on croira trouver le théoricien, le savant, *l'expérimentateur*, on sera étonné de ne voir qu'un artiste qui, en somme, travaillait et procédait comme tous les artistes, peut-être avec un peu plus de scrupules et de conscience, mais avec autant d'imagination, d'intuition et de génie personnel.

Nous possédons toutes les notes, tous les documents, tous les matériaux qu'Emile Zola recueillit patiemment pour l'édification de son œuvre colossale. Ses manuscrits nous permettent de suivre sa pensée depuis ses premières démarches jusqu'à son plein développement : nous avons là le témoignage de chacune des phases par lesquelles elle a passé ; nous comprenons par quels efforts et par quels degrés successifs chaque roman est parvenu à son état actuel ; nous le voyons germer, naître et grandir : « Quand on sait de quelle manière un artiste invente, a dit Taine, on peut prévoir ses inventions. » Notre étude sur les documents directs a, en effet, pour but de déterminer les moyens par lesquels sont atteints les effets de l'œuvre, d'y découvrir mille artifices de composition, de technique, que la lecture du roman ne saurait révéler, d'en saisir toutes les particularités internes. Nous connaissions l'œuvre par le théoricien et nous la jugions mal ; nous la connaissons par l'ouvrier, par l'artiste, et la précision de nos critiques deviendra possible. Ce sera, en outre, une indication sur la nature même et l'esprit de notre auteur. Nous trouverons sans fard et à nu sa constitution intellectuelle, ses tendances, ses aptitudes, ses particularités saillantes. Nous prendrons sa pensée en pleine existence, en pleine activité prime-sautière ; bref, nous aurons son état psychologique, et c'est le but de la critique.

Mais la collection complète des manuscrits d'Emile Zola se compose de 90 volumes ; le dossier de *Germinal*, par exemple, forme 4 volumes de 500 pages. Il fallait nous borner. Pour notre premier essai d'enquête documentaire, nous avons cru devoir choisir le roman de Zola qui passe pour son œuvre maîtresse, ce qu'on peut croire qu'il demeurera dans l'histoire de la littérature contemporaine, *L'Assommoir*. Nous avons voulu réserver la primeur de ces documents aux lecteurs de cette revue ; nous avons extrait des matériaux que nous emploierons pour notre démonstration, les passages les plus remarquables et les plus riches en aperçus nouveaux.

Enfin, nous avons cru nécessaire, pour l'intelligence des textes qui serviront de base à nos critiques, de les faire précéder d'une courte étude sur la méthode de travail d'Emile Zola, et d'une notice sur la composition de *L'Assommoir*. Ces indications préliminaires sont, en effet, indispensables au lecteur pour le guider à travers les documents de notre dossier ; elles lui en indiqueront la nature et lui fourniront l'ordre et les dispositions d'après lesquels nous devons les classer.

Nous ne pouvons terminer sans adresser nos remerciements à M^{me} Emile Zola, qui a bien voulu s'intéresser à notre travail et nous a accordé, avec une délicate complaisance, la permission de publier les nombreuses notes de Zola, qui forment le fonds de cette étude. C'est un devoir pour nous, dont nous nous acquittons ici volontiers, de l'assurer de notre vive gratitude.

MÉTHODE DE TRAVAIL D'ÉMILE ZOLA

Emile Zola reconnaissait qu'il y a « des révélations instructives qui sont du domaine de l'histoire littéraire, à se pencher sur l'épaule d'un écrivain pour surprendre son enfantement » et étudier les procédés de son art. Il écrivait en 1880 : « Ce serait une curieuse étude que de dire comment travaillent nos grands romanciers contemporains. Ils établissent presque tous leurs œuvres sur des notes prises longuement. Quand ils ont étudié avec un soin scrupuleux le terrain où ils doivent marcher, quand ils se sont renseignés à toutes les sources et qu'ils tiennent en mains les documents multiples dont ils ont besoin, alors seulement ils se décident à écrire. Le plan de l'œuvre leur est apporté par ces documents eux-mêmes, car il arrive que les faits se classent logiquement, celui-ci avant celui-là ; une symétrie s'établit, l'histoire se compose de toutes les observations recueillies, de toutes les notes prises, l'une amenant l'autre, par l'enchaînement même de la vie des personnages, et le dénouement n'est plus qu'une conséquence naturelle et forcée. On voit, dans ce travail, combien l'imagination a peu de part. Nous sommes loin, par exemple, de George Sand qui, dit-on, se mettait devant un cahier de papier blanc et qui, partie d'une idée première, allait toujours sans s'arrêter, composant au fur et à mesure, se reposant en toute certitude sur son imagination qui lui apportait autant de pages qu'il lui en fallait pour faire un volume. » Ces lignes, qui justifient l'utilité de nos recherches, ne laissent pas de nous fournir des indications précieuses sur les procédés de composition d'Emile Zola lui-même, ou plus exactement sur les tendances et l'esprit de sa méthode. Nous n'avons pas pour le moment à en examiner la valeur, mais à les préciser par quelques renseignements complémentaires.

La méthode de travail d'Emile Zola se trouve clairement expliquée dans plusieurs ouvrages connus ; parmi les plus importants, nous devons citer les travaux de Paul Alexis (1), de Amicis (2) et du D^r Toulouse (3). Nous nous bornerons à résumer ici les informations que nous

(1) PAUL ALEXIS : *Emile Zola. Notes d'un ami*. Ch. IX, p. 158 et suiv.

(2) DE AMICIS : *Souvenirs de Paris et de Londres*, trad. par M^{me} Colomb, cité par Alexis.

(3) D^r TOULOUSE : *Enquête médicopsychologique. Emile Zola*, p. 269 et suiv.

leur avons empruntées; nos documents nous y ont révélé quelques erreurs de détail et certaines lacunes auxquelles nous nous efforcerons de remédier.

« Emile Zola imaginant un roman, dit le D^r Toulouse, part toujours d'une idée générale. Il se propose d'étudier un milieu, un mouvement, une catégorie d'individus. » Il commence à travailler à son roman sans s'occuper de l'intrigue, sans savoir « ni quels événements s'y dérouleront, ni quels personnages y prendront part, ni quels en seront le commencement et la fin ». Il connaît seulement, et depuis longtemps, le Rougeon ou le Macquart, qui doit être le personnage principal du livre. Il ne s'occupe que de lui; « il médite sur son tempérament, sur la famille où il est né, sur ses premières impressions et sur la classe où il a résolu de la faire vivre (1) ». Il débute donc par l'étude des milieux : il étudie « les gens avec qui son personnage aura à faire, les lieux où il devra vivre, l'air qu'il devra respirer, sa profession, ses habitudes, jusqu'aux plus insignifiantes occupations auxquelles il consacrera ses moments perdus ». Pour cela, il s'entoure de tous les documents capables de le renseigner et de lui fournir des idées. Il admet trois sources d'informations : les livres qui lui donnent le passé; les témoins qui lui fournissent, soit par des œuvres écrites, soit par la conversation, des documents sur ce qu'ils ont vu ou sur ce qu'ils savent, et enfin l'observation personnelle directe, ce qu'on va voir, entendre ou sentir sur place. A chaque nouveau roman, « il s'entoure de toute une bibliothèque sur la matière traitée; il fait causer tous les personnages compétents qu'il peut approcher, il voyage, va voir les horizons, les hommes et les mœurs (2) ». Ainsi, non content d'étudier les documents imprimés et les écrits des spécialistes, il vit pendant quelque temps dans le monde où son action doit se passer; il connaît des gens qui lui appartiennent, il entend raconter des faits réels et, rentré chez lui, il prend des notes sur ce qu'il a observé. Il enregistre hâtivement, en quelques mots, des éléments de description, de physionomies, de scènes vues, des fragments de dialogues qui, plus tard, serviront à éclairer ses souvenirs. « Dès ce moment, a-t-on remarqué, il commence à ne s'occuper que de son roman et il écarte toutes les lectures qui sont inutiles à l'œuvre actuelle. » Tous ces documents sont alors classés dans des chemises, sous des légendes spéciales, et étiquetés avec soin. C'est la première partie de son travail, ce qu'il appelle la constitution d'un *dossier*.

On peut surprendre dans cette façon de préparer un roman — et la comparaison est instructive — l'influence de G. Flaubert. Comme Flaubert, Zola part de l'observation; il n'admet pas qu'on écrive en obéissant à l'imagination, mais veut que tout ce qu'on met dans un roman « ait été pris sur le vif et noté au moment même où il a été pris ». Si nous lisons l'étude que Zola consacra à la méthode de travail

(1) PAUL ALEXIS. Op. cit., p. 157.

(2) EMILE ZOLA : « Les droits du romancier naturel. » *Figaro*, 5 juin 1896.

de Flaubert, l'analogie paraîtra plus curieuse encore. Le ton de l'admiration respectueuse et soumise y règne d'un bout à l'autre. « Gustave Flaubert, y dit-il, ne procède que sur des notes prises dont il a pu vérifier lui-même l'exactitude. S'il s'agit d'une recherche dans des ouvrages spéciaux, il se condamnera à fréquenter pendant des semaines les bibliothèques, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le renseignement désiré. Pour écrire, par exemple, dix pages, l'épisode d'un roman où il mettra en scène des personnages s'occupant d'agriculture, il ne reculera pas devant l'ennui de lire vingt, trente volumes traitant de la matière, et il ira, en outre, interroger des hommes compétents; il poussera les choses jusqu'à visiter des champs en culture, pour n'aborder son épisode qu'en entière connaissance de cause. S'il s'agit d'une description, il se rendra sur les lieux, il y vivra... Et, à chaque détail, c'est ainsi un souci continu du réel. Il consulte les gravures, les journaux du temps, les livres, les hommes, les choses...

« Cette conscience est un des traits caractéristiques du talent de Gustave Flaubert. Il semble ne vouloir rien devoir à son imagination. Il ne travaille que sur l'objet qui pose devant lui. Quand il écrit, il ne sacrifie pas un mot à la hâte du moment; il veut de toutes parts se sentir appuyé, poser les pieds sur un terrain qu'il connaît à fond, s'avancer en maître au milieu d'un pays conquis... Il se refuse une erreur, si légère soit-elle. Il a besoin de se dire que son œuvre est juste, complète, définitive. Une tache le rendrait très malheureux, le poursuivrait d'un remords, comme s'il avait commis une mauvaise action. Il n'est parfaitement tranquille que lorsqu'il est convaincu de la vérité exacte de tous les détails contenus dans son ouvrage. C'est là une certitude, une perfection dans laquelle il se repose. En toutes choses, il entend dire le dernier mot » (1).

Il ressort clairement de la comparaison de ces deux méthodes que l'influence de Flaubert sur Zola fut considérable. « C'est dans Flaubert, a dit Emile Zola, que nous avons pris notre solidité et notre méthode exacte. » Nous retrouvons, en effet, chez le disciple toutes les tendances du chef d'école, l'emploi des mêmes procédés : la documentation scrupuleuse, l'observation attentive, ces deux qualités maîtresses du romancier réaliste. Malgré cette fidélité aux doctrines de l'auteur de *Madame Bovary*, Zola fut cependant très différent de lui, mais ici, l'ascendant de Flaubert est incontestable, nous devons le signaler.

Voilà donc les premiers matériaux de l'œuvre qui assureront la solidité du terrain sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Quand l'observateur a ramassé ainsi les idées et les faits, l'artiste arrive, qui éprouve le besoin de tirer quelque chose de ses lectures et de ses réflexions. Il lui reste à rattacher avec un seul fil toutes ces reminiscences et ces réflexions éparses. Le travail de création commence. « Jusque-là, dit le D^r Toulouse, Zola a agi en savant consciencieux et honnête; il cherchait. Mais le voilà dans la période de

(1) EMILE ZOLA : *Les Romanciers naturalistes : Gustave Flaubert.*

conception où, comme disait Flaubert, « il faut se f... de la conscience. » Cette création va d'ailleurs se faire toute seule. Mais il faut un forceps à l'enfantement des idées, et c'est la plume qui va être cet outil. Zola compose alors ce qu'il appelle l'*Ebauche*, il raisonne avec lui-même et il « écrit ses soliloques, parole par parole, tels qu'ils lui viennent. » Il met là tout ce qui lui passe par la tête, sans aucun souci d'art, ni même d'orthographe, il indique l'idée générale, la pensée philosophique qui doit régir le roman, et à coups de logique, de déduction en déduction, il en tire tous les personnages et toute l'affabulation. Mais cela reste encore vague et provisoire.

Lorsque Zola est arrivé à débrouiller ses idées et à concevoir suffisamment son intrigue, il passe à ce qu'il appelle les « Personnages ». Il fixe, pour ainsi dire, l'état civil de chacun d'eux, il lui dresse des actes : histoire, âge, santé, aspect physique, tempérament, caractère, habitudes, alliances, etc.; enfin, sa conduite dans les divers incidents du roman est arrêtée.

Mais pendant ce travail, de nouveaux matériaux, des renseignements, des observations complémentaires, rendus indispensables par le développement du roman, ont été amassés. D'ailleurs, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre, le plan reste toujours ouvert et les notes recueillies en chemin y sont reportées sans cesse. C'est ainsi que, les personnages tracés dans leur manière d'être physique et morale, il réunit des détails techniques sur les métiers qu'ils exerceront; l'affabulation générale du roman esquissée, il prend des notes sur le quartier où se déroulera son histoire. Puis il continue ses recherches et extrait encore quelques documents dans des ouvrages spéciaux. Le dossier est déjà volumineux. « C'est tout un paquet considérable de feuilles classées avec soin, de renseignements, qui dépassent parfois en matière le livre à écrire. Mais pourtant, il n'y a encore là que des notes. » C'est alors que Zola fait, chapitre par chapitre, le plan de son livre; c'est un sommaire très détaillé de la conduite de l'intrigue. Ici j'emprunte une nouvelle citation à l'ouvrage de Paul Alexis, qui a très minutieusement analysé cette partie du travail de Zola : « Le plan, dit-il, ne se fait pas d'un coup. Zola ne l'obtient que peu à peu, par couches successives. C'est d'abord l'*Ebauche* qu'il dépouille pour reporter à sa place chacun des faits principaux. Ce sont ensuite les *Personnages* qu'il répartit de la même façon : ici, le portrait physique de tel personnage; là, un trait saillant de son caractère; plus loin, les changements amenés par les faits dans le tempérament de tel autre; plus loin encore, l'état d'âme décisif où il a voulu le conduire. Et il dépouille ainsi chaque dossier. Tout doit entrer peu à peu et à la place précise : le quartier, la maison, les lieux des grandes scènes. Non pas en bloc, certes! mais espacé, balancé, distribué, selon les exigences du récit et le besoin des situations. Voilà donc le plan arrêté dans ses grandes lignes. Seulement, tout cela n'est encore que dégrossi. Dans chaque chapitre, les matières qu'il doit contenir sont un peu jetées à la pelle, au hasard du dépouillement des dossiers partiels. Aussi, avant de se mettre à écrire, se trouve-t-il forcé,

chaque fois qu'il aborde un nouveau chapitre, de refaire ce qu'il appelle un « plan définitif », c'est-à-dire qu'il prend, dans le plan primitif, toutes les notes amassées et qu'il les combine, les met en œuvre dans l'ordre nécessité par la déduction des chapitres déjà écrits et par l'effet littéraire qu'il veut tirer du chapitre à écrire. C'est un peu alors comme s'il arrêta la mise au point et la marche d'un acte de drame, dont il n'aurait réuni d'abord que les matériaux. Et cela va d'un bout du roman à l'autre, à mesure qu'il passe d'un chapitre au suivant. »

A ce moment, il ne lui reste plus qu'à accomplir la partie la plus agréable de son travail : la rédaction d'un roman. « Il s'y met tranquillement, méthodiquement. Il écrit chaque jour trois pages d'impression, presque sans ratures, et dès qu'il a écrit, il les met de côté et ne les relit plus qu'imprimées. » Comme on le voit, Emile Zola emploie, pour préparer ses romans, des procédés rationnels. Il s'entoure d'abord de matériaux pour établir les constructions souterraines, qui supporteront son œuvre ; il s'instruit, il enquête, il observe. L'affabulation trouvée, les personnages créés, il dresse un plan qu'il étudie mûrement ; il l'arrête dans toutes ses parties d'une façon détaillée, il y note tout ce qu'il y a d'important, même la date des épisodes. « Zola, disait Alphonse Daudet, travaille comme son père l'ingénieur ; il creuse des canaux, il trace des rues, il étage des bâtisses. » En effet, tout semble se faire tranquillement, sans fièvre, comme l'édification d'une maison ou la poursuite de recherches de laboratoire. La méthode est bonne et logique ; elle est, pour le moins, consciencieuse et honnête.

Nous connaissons maintenant les procédés de travail de Zola ; nous savons sur quels principes il se guide ; mais nous en ignorons l'application et la valeur pratique. On nous a beaucoup parlé, dans ce qui précède, de documents exacts, de faits notés, d'observation scrupuleuse ; on nous a même fait entendre qu'ainsi composé, le roman n'est plus que « le produit du classement des notes et de l'intuition qui les complète ». « Je veux écrire un roman, nous dit Zola, je commence un dossier. » Or, nous avons appris comment il constitue ce dossier, mais il nous reste à apprécier la valeur des matériaux qu'il renferme. Nous avons le droit de vouloir connaître de quelle nature sont ces fameux documents, comment ces notes ont été prises, ces observations recueillies, leur classement effectué, et surtout, dans ce travail, quelle est la part de l'intuition !

Ces renseignements précieux, la publication d'un de ces dossiers — celui de *L'Assommoir* — va nous les fournir. Nous allons voir le théoricien à l'œuvre. Nous comprendrons, à la lecture de ce carnet de notes, comment Emile Zola se livre à son enquête « sur la nature, les êtres et les choses ». Nous surprendrons son observation ; nous pourrions étudier sa façon de voir, de sentir et de noter ses sensations et ses visions ; puis, nous saisirons par quels efforts et par quel travail l'artiste transpose tous ces éléments pour en faire de la vie ; quel souffle il donne à ses personnages, comment « il crée des êtres de chair et de sang ». En un mot, nous éluciderons la part de l'imagination et du génie personnel. Enfin,

tout en assistant à la génération du chef-d'œuvre tel que *L'Assommoir*, nous nous efforcerons de montrer ce que cette étude peut apporter de nouveau pour la compréhension de l'auteur et de son œuvre : c'est là, nous l'avons dit, le but et le prétexte de cet essai de critique documentaire.

Le manuscrit de *L'Assommoir* forme deux volumes (*Bibliothèque Nationale, Nouvelles Acq. fr. 10271*). Le tome I^{er} renferme la rédaction du roman ; nous y avons constaté de graves lacunes : des feuillets ont été égarés ou perdus. Le tome II contient ce que nous avons convenu d'appeler « le Dossier ». C'est ce volume que nous nous proposons de publier intégralement et dont nous donnons ici de nombreux extraits. Il se compose de 233 feuillets et est ainsi divisé :

- 1° Plan sommaire (folios 1-3).
- 2° Plan détaillé (folios 3-92).
- 3° Notes sur l'alcoolisme (folios 93-99).
- 4° Les quartiers, les rues, les cabarets, bals (plans et notes, folios 94-116).
- 5° Les *Personnages* (folios 117-138).
- 6° Notes prises dans le *Sublime* de Denis Poulot et Argot (folios 140-155).
- 6° *Ebauche* (folios 156-174).
- 8° Notes sur les lavoirs, blanchisseuses, ouvriers zingueurs, boulonniers, chaînistes (folios 175-191).
- 9° Renseignements divers. — Coupures de journaux. — Argot (folio 191). — A la fin du volume (folios 221-233) : *Ebauche de la Faute de l'abbé Mouret*.

Nous n'avons utilisé dans cette étude provisoire que certaines parties du dossier, nous avons laissé de côté, par exemple, les Plans (1) et les Notes d'argot. Voici les documents qui serviront à ce premier essai. Pour en rendre la publication plus claire, nous avons cru devoir adopter les dispositions suivantes :

- 1° *Ebauche*.
- 2° Les *Personnages*.
- 3° Les *Milieus*. — a) Les quartiers, rues, cabarets, bals. b) Les métiers, lavoirs, blanchisseuses, etc.
- 4° Ouvrages spéciaux. — a) Alcoolisme. b) Notes prises dans le *Sublime* de Denis Poulot.

(1) Nous donnerons cependant, afin de montrer dans leur ensemble les procédés de travail d'Émile Zola, le plan détaillé des deux premiers chapitres de *L'Assommoir*.

Nous ne pouvions, en effet, les classer suivant l'ordre de leur composition : on a vu précédemment qu'Emile Zola avait déjà un grand nombre de matériaux, avant de savoir l'emploi qu'il en ferait (c'est-à-dire avant d'écrire l'Ebauche). D'autre part, les dispositions que nous avons adoptées sont celles que Zola lui-même prenait, d'après Alexis, pour répartir ses documents, avant la rédaction du Plan.

Nous avons jugé inutile d'encombrer la publication de ces notes de références et de renvois trop fréquents. Tous nos lecteurs connaissent *l'Assommoir*; il nous a semblé suffisant d'indiquer les endroits généraux (chapitres ou pages de la première édition) où se trouvent le trait relevé, le passage cité. Nous avons surtout voulu rendre l'usage de ces documents pratique et facile. Le commentaire continu qui les accompagne a pour objet d'en préciser le sens et la portée et de montrer ce qu'ils apportent de nouveau pour l'intelligence de l'auteur et de son œuvre. Enfin, nous essaierons de dégager de toutes les remarques, de toutes les réflexions que l'examen de ce dossier nous aura suggérées, quelques conclusions générales sur l'individualité littéraire d'Emile Zola. Quand notre démonstration serait incomplète et que nous n'aurions pas su tirer de ces recherches tout le parti possible et désirable, notre tentative ne serait pas superflue, puisque cela seul aura suffi à révéler un champ d'investigations encore inexploré et riche en fructueuses découvertes.

LA COMPOSITION D'UN ROMAN NATURALISTE

L'Assommoir

En écrivant *l'Assommoir*, Emile Zola mit à exécution une idée depuis longtemps caressée. Nous savons, en effet, par le plan général des Rougon-Macquart, dressé en 1868, qu'il se proposait, dès ce moment, de faire une étude sur les mœurs du peuple des faubourgs, dont le cadre serait la vie de Gervaise Ledoux (le nom de Gervaise a été changé) et de ses enfants. En outre, Zola vivait à cette époque au milieu des ouvriers et des pauvres gens : il habitait rue Saint-Jacques, dans une de ces vastes maisons noires, comme il en décrit une. Du voisinage des ivrognes, des malheureux, des familles ravagées par l'alcool et la débauche, du spectacle de toutes ces misères, il conserva une impression forte et pénible; il assista aussi, dans cette maison, à « des choses étonnantes de couleur et d'allures » qui frappèrent son imagination d'artiste : « à une mort notamment, à de grands repas joyeux, à des fêtes, à des bombances » et il pensait à tirer un jour parti de tous ses souvenirs et à peindre la vie complète du peuple avec ses douleurs, ses plaisirs et ses vices. Nous avons retrouvé dans le manuscrit de *l'Assommoir* cette petite esquisse qu'il composa vers 1869; elle nous donne, pour ainsi dire, le premier état du roman que Zola ne devait entreprendre que dix ans plus tard :

Roman ouvrier. — Le roman au Batignolles (1).

Une blanchisseuse ; l'atelier des repasseuses aux Batignolles, sur l'avenue dans une boutique — sur l'avenue, le lavoir, les laveuses, etc...

Une fête chez des ouvriers (la blanchisseuse). Les petits plats dans les grands. — Tout l'argent passe dans un dîner. — Les fenêtres ouvertes : le dehors mis dans la joie de la fête. — Les chansons au dessert.

Les femmes allant chercher les hommes au cabaret. — Les femmes conduisent les hommes.

Ne pas oublier une photographie d'homme tué sur les barricades en 48, entretenant la haine révolutionnaire dans la famille. — La politique chez le peuple avec ses bavardages, ses récits de 48, sa misère haineuse de la richesse, ses souffrances.

Rien que des ouvriers dans le roman. — Des familles d'ouvriers avec des intérieurs différents. — Linge aux fenêtres, etc...

Ce cadre est encore bien vague ; nous y trouvons cependant des éléments de descriptions, des indications de scènes, qui seront utilisés plus tard et qui serviront à éclairer les souvenirs de l'auteur ; — c'est ainsi que Zola assigne déjà à son héroïne le métier de blanchisseuse, qu'il note ces descriptions d'un lavoir et d'un repas dans la boutique de Gervaise qu'il mettra dans son roman. La politique tient une grande place dans ce premier projet : Zola se proposait, en effet, d'étudier non seulement les mœurs de l'ouvrier, mais aussi sa vie sociale et politique, et ce ne fut qu'après avoir écrit l'*Ebauche* qu'il abandonna cette idée.

Enfin en 1875, Emile Zola se met à l'œuvre ; fidèle à sa méthode, il réunit tous les matériaux (2) nécessaires à l'édification de son roman ; il prend des renseignements sur l'alcoolisme, dont il veut montrer les effets ; il visite les quartiers où doivent vivre ses héros, fréquente les cabarets, les bals, les hôtels ; il étudie une forge, un atelier de chafiste ; il prend un monceau de notes sur diverses questions. Il a même en tête un des plus touchants épisodes de son livre : le martyr de la petite Bijard, qui lui a été fourni par un court article de *l'Événement*, conservé dans notre dossier et que voici :

M. Ratisbonne consacre dans *l'Événement* un chapitre ému à l'héroïsme de jeunes enfants malheureux et il cite la triste épopée qu'on va lire :

« J'ai connu une grande sœur. — Elle avait bien douze ans. — Sa mère était morte. — Elle se fit mère des trois petits orphelins comme elle. Elle les débarbouillait, leur apprenait à lire, tenait

(1) Le roman est situé aux Batignolles où Zola habitait alors (avenue de Clichy, au coin de l'ancienne rue Moncey).

(2) Voyez plus loin : les *Milieux* et les *Ouvrages spéciaux*.

le ménage et ne manquait pas d'aller au chantier porter la soupe à son père. Le père était adonné à la boisson et elle avait hérité des coups qu'il distribuait à sa mère de son vivant, chaque fois qu'il revenait du cabaret. De fatigue et de peine, elle tomba en langueur, mais elle ne se coucha pas. Toute malade qu'elle était, elle restait debout, couvrant toujours la petite nichée de sa protection et de ses soins les plus tendres. A la fin le mal empira.

Un jour, le père entra ivre et furieux.

« — Où es-tu, malheureuse ? Que je te cogne !

« — Ici, dit la petite. — Et le père, la voyant étendue cette fois, toute livide sur son lit, les enfants pleurant près d'elle, fut dégrisé subitement.

« Il tomba à genoux :

« — Ah ! ma petite mère, qu'as-tu ?

« — Je vais mourir, père. Je te recommande les enfants. Aies-en bien soin, je te prie. »

Et ce fut le dernier mot de cette petite mère qui avait douze ans.

Ainsi Zola a déjà de nombreux matériaux, il a observé quelques faits, classé des documents, ramassé certains épisodes ; mais une chose lui manque encore qui le rend très perplexe : c'est le drame même du livre, le fil qui va relier les divers documents, l'affabulation autour de laquelle il va mettre en œuvre ses notes et ses souvenirs. En un mot, « il ne tient pas son drame ». Ce qu'a coûté de travail, de réflexion, de sacrifice, la démonstrative ordonnance de *l'Assommoir*, de quels essais et de quels tâtonnements est sorti ce roman, *l'Ebauche* peut seule nous en donner l'idée ; elle nous apprend ce que Zola, qui passe en maints endroits pour « enclin au défi et rebelle à la mesure », a exercé sur soi d'énergique autorité, ce que fut le combat acharné, l'intérieure discorde qui s'éleva entre son tempérament héréditaire, sa fougue de race et la souveraineté absolue de sa logique ; elle nous montre par quel effort obstiné et volontaire il parvint à discipliner sa nature impétueuse, comment il la régla et finit par l'asservir ; enfin en nous donnant les divers états de sa pensée, elle nous révèle toute une série de particularités esthétiques, de tendances individuelles, dont nous nous contenterons de dégager ici les traits les plus saillants.

Zola comme Balzac, n'a point « la fougue, l'inspiration subite et heureuse (1) » ; il est, par sa nature, compliqué, obscur ; ses premières idées sont troubles et incertaines, il n'arrive que par degrés et s'arrête en chemin. Son tempérament l'opprime et l'alourdit, et il ne s'en dégage qu'à force de patience, après mille démarches infructueuses et par le triomphe de la volonté. » Il lutte contre lui-même autant que contre ses détracteurs. C'est qu'il y a en Zola « deux bonshommes distincts »,

(1) TAINE : *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Balzac.

comme disait Flaubert ; l'un épris de mélodrame et qui semble se complaire aux mêmes genres d'horreurs qu'Eugène Sue ou d'Ennery, par exemple, sans avoir toutefois ni leur fertilité d'imagination mélodramatique, ni leur habileté ; l'autre, qui s'efforce, au contraire, d'être réaliste et s'acharne de tout son courage à combattre le premier vers lequel il se sent attiré et ramené instinctivement, et c'est précisément à cette lutte perpétuelle entre ces deux hommes différents que nous assistons, en lisant l'*Ebauche*. En effet, nous y voyons Zola, la plume à la main, débrouiller ses idées, chercher son drame, combiner son intrigue, en un mot faire œuvre d'imagination. Et qu'imagine-t-il ? Un drame dont le dénouement est affreux et l'atrocité lugubre. A vrai dire, il se défie de son imagination et il voudrait « rester dans la simplicité des faits, dans le courant vulgaire de la vie », mais le drame qu'il invente est de « la réalité magnifiquement et audacieusement cruelle », « de l'humanité complète et hideusement superbe ou superbement hideuse », de la vie en tranches palpitantes, comme on en sert à l'Ambigu. Et l'on reconnaît le Zola qui a écrit *Renté*, celui qui a machiné les drames de *Thérèse Raquin* et de *la Bête humaine*.

Mais l'*Ebauche* nous révèle l'autre Zola, tempéré et logique, qui réagit de toutes ses forces contre le premier, fantastique et immodéré ; celui qui écrit : « Il faudra que le caractère du livre soit la simplicité ; une histoire d'une nudité magistrale, de la réalité au jour le jour, tout droit, pas de complications, très peu de scènes, et des plus ordinaires, rien absolument de romanesque ni d'apprêté » ; qui, au lieu de faire finir Gervaise comme une héroïne de mélodrame, nous la montrera « mourant à 41 ans, épuisée de douleur et de misère » ; le Zola qui fit un jour cet aveu : « Je hais le romantisme pour toute la fausse éducation qu'il m'a donnée ; j'en suis et j'en enrage. » Il en est et il en enrage, et c'est bien sous ce double aspect que l'*Ebauche* nous le présente. « Le romantisme est à la fois son père et sa bête noire (1) », et l'on peut dire de lui comme de Flaubert que « c'est par une probité énergique et acharnée qu'il se fit réaliste ». Voilà ce que nous allons voir clairement en lisant ce texte dont nous n'avons voulu que signaler l'intérêt et fixer les points principaux qui commandent l'attention, dans ces réflexions préliminaires.

I

ÉBAUCHE (2)

Zola indique d'abord l'idée générale, la pensée philosophique qui doit régir son roman. Fermement attaché à ses théories de romancier « expérimentateur », il se propose d'expliquer les mœurs par le milieu social :

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi à Paris, la

(1) JULES LEMAÎTRE.

(2) Cf. plus haut. Méthode de travail.

soulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères viennent des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier, et ce tableau ayant comme dessous — sans thèse cependant — le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition ; ou plutôt non, ne pas tomber dans le *Manuel*. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi. »

Alors il cause avec lui-même sur son personnage principal, dont il retrace l'histoire :

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier dont elle a deux enfants : Claude et Etienne. Elle se sauve en 1850. Elle a alors vingt-deux ans. Claude a huit ans et Etienne quatre ans.

Lantier, un ouvrier tanneur, l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur, qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 1851. Je la débarrasse de Claude dès que celui-ci a dix ou douze ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins quatorze ans et Etienne dix-huit ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise.

Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple. Je prends Gervaise à Paris, à vingt-deux ans (en 1850), et je la conduis jusqu'en 1869, à quarante et un ans. Je la fais passer par toutes les crises et par toutes les hontes imaginables. Enfin je la tue dans un drame.

L'idée générale entrevue, il en indique sommairement l'exécution et note quelques premiers faits :

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

Arrivée à Paris en 1850. — Abandonnée par Lantier, Gervaise reste seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abandon, les enfants, etc.).

La rencontre de Coupeau, quelque part, typique (Coupeau

sait qu'elle était avec Lantier). Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir. Une petite boutique de blanchisseuse, à côté de son ancienne patronne. — La jalousie de celle-ci poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). — Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : « Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? Je puis bien venir les embrasser ». Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer celle-ci résistant ; puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-Piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre, mourant à quarante et un ans, épuisée de travail et de misère.

Le sujet exposé, il revient en arrière et réfléchit sur le caractère et le tempérament de Gervaise, qu'il précise et arrête d'une façon définitive. Il prend soin de nous renseigner sur ses antécédents héréditaires et personnels, antérieurs à l'action du livre :

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois à Plasans, sa mère lui faisait boire de l'anisette et elle a été grosse de Lantier à quatorze ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné ; voilà pour la faute (*Assommoir*, Ch. II, p. 57). Quant à l'ivrognerie, elle a bu parce que sa mère buvait. Mais, au fond, c'est une bête de somme, dévouée comme sa mère (*Assommoir*, II, 45). Elle est la reproduction exacte de Fine, au moment de la conception (même plus tard, je la fais grossir comme sa mère). Elle est bancale, légèrement, ne pas oublier. Donc, à Paris, j'ai une Gervaise nouvelle. Elle ne boit plus, elle aime Lantier, elle se dévoue pour ses enfants. Avec tout cela, il lui faut un caractère net où je ne ferais que de la cochonnerie. D'abord, je l'ai dit, une bête de somme au travail, puis une nature tendre ; un fonds de femme excellent que l'éducation aurait pu développer, mais qui se perd. Chacune de ses qualités tourne contre elle : le travail l'abrutit, sa tendresse

la conduit à des faiblesses extraordinaires. On peut rendre ses qualités matérielles en lui donnant un idéal. Dans les commencements, elle dit : « Moi, je voudrais un coin petit, où je serais heureuse, voir mes enfants bien établis. Manger du pain tous les jours, ne pas être battue. Mourir chez moi, etc. » Enfin, lui prêter le désir très modeste de tout ce qu'elle n'aura pas. (*Assommoir*, II, 49).

Ici, il s'arrête, et remarque très justement :

Je ne puis me sauver de cette platitude de l'intrigue que par la grandeur et la vérité de mes tableaux populaires. Il n'y a rien qui vienne en avant. Si je prends la vie bête, plate et ordurière, il faut que je donne à cela un grand relief de dessin. Le sujet est pauvre : il faudrait voir à le faire alors d'une vérité telle qu'il soit un miracle d'exactitude.

Il cherche alors des figures secondaires déterminées par le milieu.

Les personnages secondaires doivent me servir à compliquer le récit.

Ces personnages sont :

Bijard, sa fille et les deux enfants. Bijard, mauvais ouvrier ; peintre, peut-être (à trouver).

Goujet, un forgeron (lui donner une mère). L'effort musculaire, un beau gars, un peu sombre, aimant Gervaise. L'employer au dénouement ; bon ouvrier.

Lorilleux, ouvrier parisien occupé à de petits travaux minutieux ; toute la journée assis. Méchant. Il est marié. M^{me} Lorilleux, sœur de Coupeau.

Un vieil ouvrier (1), 70 ans ; un drame.

Puis des femmes.

La patronne de Gervaise, M^{me} Fauconnier, avec des ouvrières, Eugénie, Lise, etc. (Voir s'il faut en faire une M^{me} Besançon) (2).

Une veuve (3), (sœur aînée de Coupeau), ouvrière en quelque chose.

La portière de la maison (4).

La mère de Coupeau ; une impotente que Gervaise a prise chez elle et qui meurt (la mort chez les ouvriers).

Je fais demeurer une grande partie de ce monde-là dans la même maison. Quelques-uns en dehors pourtant ; c'est ce qui me

(1) Le Père Bru.

(2) Sans doute, personnage connu de l'auteur.

(3) Madame Lerat.

(4) Madame Boche.

donne le fil. Il me faudra ajouter une fruitière, une charbonnière, enfin quelques petits détaillants. Des caractères très carrés ; Bijard, Goujet, Lorilleux.

Puis il raisonne avec lui-même :

Si je prends le titre : *La simple vie de Gervaise Macquart*, il faudra que le caractère du livre soit précisément la simplicité ; une histoire d'une nudité magistrale, de la réalité au jour le jour, tout droit, pas de complication, très peu de scènes et des plus ordinaires, rien absolument de romanesque ni d'apprêté. Des faits au bout les uns des autres, mais me donnant la vie entière du peuple.

Et ce sont de nouveaux détails :

Dans la maison demeurent : Gervaise, Coupeau, Lantier, la mère de Coupeau, Anna, puis les Lorilleux. Les Bijard, Goujet et sa mère, le vieil ouvrier (Bazouge), la portière (M^{me} Boche) Un marchand de vin.

En dehors, la blanchisseuse, M^{me} Fauconnier ; la sœur aînée de Coupeau ; une veuve, M^{me} Lerat ; une petite épicière, dont le mari est sergent de ville, M^{me} Poisson ; une autre détaillante charbonnière.

Il tâche maintenant de trouver une intrigue, que lui donne la logique des milieux et des personnages précédemment entrevus.

Voici comment les épisodes pourraient s'organiser. Ma première scène dans un lavoir. L'abandon de Gervaise dramatisé, mis en scène avec quelques-uns des personnages.

La première rencontre de Gervaise et de Coupeau. Coupeau est l'ami de Lantier. Il mène Gervaise chez ses parents, les Lorilleux. C'est là que je présente la maison où tous mes personnages demeurent (surtout les Lorilleux).

Premier temps du ménage. Chez M^{me} Fauconnier. Je présente Goujet dans une promenade hors barrière. Un mot de Bijard ; il faut que la petite Joséphine (un nom à trouver) (1) soit toute jeune. La montrer à trois âges.

Gervaise a une boutique dans la maison, à la place d'une petite détaillante qui s'en est allée. Elle prend la mère de Coupeau. Là le retour de Lantier. Les bordées et les noces. Toute la famille à un repas.

Montrer les trois hommes, Lantier, Coupeau et Goujet, autour de Gervaise.

(1) La petite Lalie.

Quand Gervaise est *mangée*, mettre la mort de M^{me} Coupeau. Toute la famille se cotisant pour un enterrement. Grand épisode.

La misère chez Gervaise. Elle va voir Coupeau à l'hôpital. Son pressentiment qu'elle mourra là. Elle quitte la boutique. Un hiver, le chômage, le Mont-de-piété.

Un drame entre les trois hommes.

Le troisième tableau des Bijard. Mort de la petite, exténuée. La fin : mort de Gervaise ; Lantier s'en va, Goujet, etc...

Tout cela est déjà nettement indiqué ; le drame seul reste incertain et toute la fin de l'*Ebauche* est employée à le combiner ; nous allons pouvoir suivre la pensée de l'auteur dans tous ses tâtonnements et ses hésitations :

La fin ; le drame est d'abord la chose la plus importante. Il faut y employer tous les personnages, surtout les parents, les Poisson et les Boche. D'autre part, Gervaise doit être le personnage principal, central, et comme je raconte surtout sa vie et que je veux faire d'elle un personnage sympathique, je dois montrer tout le monde travaillant à sa perte d'une façon consciente ou inconsciente.

Les dettes sont d'abord nécessaires. Pour se nourrir et nourrir son fainéant de mari par surcroît, elle peut emprunter de tous les côtés, au boucher, au boulanger, au charbonnier, à l'épiciériste, etc... Puis, poussée à bout, je puis la montrer descendant jusqu'au trottoir. Enfin, pour rendre le drame plus terrible, je peux encore la faire enceinte (songer au suicide).

Le drame banal chez le peuple, c'est quelque jalousie brutale qui finit par jouer du couteau. Ainsi, il pourrait y avoir une bataille entre Lantier, Coupeau et Goujet, poussés les uns contre les autres par les autres personnages.

Mais je veux surtout rester dans la simplicité des faits, dans le courant vulgaire de la vie, tout en restant très dramatique et touchant. Je montre donc Gervaise tombant à une déchéance, s'abandonnant à la suite de Coupeau et de Lantier, retournant travailler chez M^{me} Fauconnier, glissant jusqu'à la prostitution (pas tout à fait le trottoir), puis à l'ivresse. Quelle peut être alors la situation vis-à-vis de Goujet ? Celui-ci l'a aimée follement. Plus tard, quand le malheur est arrivé, il lui a offert de se mettre avec lui (une scène quelque part) (*Assommoir*, ch. VIII, p. 325-326). Elle : « Nous aurions été heureux, car vous êtes un bon travailleur ; nous nous serions bien entendus. Pas battue et du pain, c'était mon idéal ». Mais elle refuse ; elle est trop vieille, il n'est plus temps ; il faut qu'il se marie. Beaucoup de

bon sens, tranquille ; lui dit qu'il ne se mariera pas, et il veille sur elle, il l'empêche de tomber trop bas.

Au fond, Gervaise aime toujours Lantier ; cet amour est nécessaire pour lui donner quelque caractère et la relever. Voici alors quel peut être le drame :

Lantier a pour maîtresse la Poisson, la femme du sergent de ville. Il mange la petite boutique d'épicerie. Alors tous les personnages, les Lorilleux, les Boche, pour des raisons multiples à trouver, poussent Gervaise contre la grande Adèle (1). Gervaise est alors grosse de Lantier. Coupeau ne compte plus. On ménage à Gervaise l'occasion de trouver la Poisson et Lantier en flagrant délit. Elle les trouve et leur casse une bouteille de vitriol sur leurs corps, dans leur lit. Alors Lantier, rendu fou par la douleur, la prend et la traîne par les cheveux dans la cour, devant les Boche. C'est là que Goujet peut arriver et engager un duel formidable avec Lantier dans la cour, les portes fermées (disposer la maison pour cela). L'attitude de Coupeau et des autres personnages. Un détail épouvantable : Lorilleux peut s'approcher de Gervaise, étendue sur le sol, et râlant, et lui donner un coup de pied sournois : « Tiens, garce ! » C'est de ce coup de pied dont elle meurt. La scène à la tombée du jour. On va chercher le mari, le sergent de ville (à trouver).

Pour mettre de l'équilibre dans l'œuvre, il faudrait que la grande Adèle (M^{me} Poisson), et Gervaise, fussent en rivalité pendant toute la durée du livre. Il faudrait que ce fût avec Adèle que Gervaise se battît au premier chapitre. Cela est facile : Adèle aussi est blanchisseuse et travaille chez M^{me} Fauconnier. C'est avec elle que Lantier couche lorsqu'il quitte Gervaise. Plus tard, Adèle reparait mariée à un ancien soldat qui est sergent de ville. Elle se fait craindre en menaçant tout le monde de son mari. Non, il ne faut pas qu'elle ait d'abord couché avec Lantier, c'est une de ses sœurs ; elle se trouve au lavoir et se bat pour sa sœur. Ainsi elle ne quitte jamais le quartier ; la rivalité est de tous les temps avec des hauts et des bas, sans trop insister pour tant.

Ici quelques réflexions :

Ne pas oublier que je veux faire sympathique. Diviser mes personnages en bons et en méchants, le plus de bons possible.

Voir s'il n'y a pas lieu de supprimer le personnage de M^{me} Fauconnier en transposant le caractère sur M^{me} Boche. J'au-

(1) Dans le roman « Virginie Poisson ».

rais tous les détails de l'atelier de blanchisseuse chez Gervaise ; je préfère cela. Mme Fauconnier ne sera plus qu'un personnage de dernier plan à peine nommé.

Montrer un ménage où les enfants poussent comme des champignons. Le père fait des enfants coup sur coup à la mère, éreintée.

Et le côté politique.

Procéder par grandes scènes typiques ; ainsi les bordées des ouvriers, une seule fois, mais en plein et dramatisé.

Enfin, il s'occupe du côté politique et distribue des opinions à ses différents personnages :

Pour la politique, suivre l'histoire même de la politique sous l'Empire, dans le peuple. Le peuple laissa faire le coup d'Etat et l'approuva presque, les revendications ne vinrent que plus tard ; ce mouvement de réveil n'arriva qu'en 63. Je n'ai donc pas à appuyer extrêmement ; dans les commencements, rien ; plus tard, l'éveil, et je mène la chose jusqu'à l'éclat de 1869. J'indique au dénouement le vaste mouvement de réunions publiques qui se déclare. Plus tard, dans un roman, j'étudierai ce moment curieux d'une façon complète. Le roman de Gervaise n'est pas le roman politique, mais le roman des mœurs du peuple ; le côté politique s'y trouve forcément, mais au second plan, dans une limite restreinte.

Voici maintenant quelle doit être pour les personnages la distribution des opinions. Lantier sera le politique par excellence ; grand parleur, liseur de journaux, habitué des réunions publiques.

Coupeau se moque de la politique : l'ouvrier parisien, sceptique et ivrogne.

Lorilleux a un souvenir historique, il est pour la religion, pour le bon ordre ; très aigre.

Goujet, bon ouvrier, républicain modéré, excellent type.

M^{me} Lerat cause politique, s'en occupe beaucoup, d'une façon extraordinaire. Enfin, le sergent de ville Poisson (c'est là où l'intrigue politique est à trouver), est bonapartiste fatalement. Il est accusé d'être mouchard et de dénoncer. Je crois que je ferais bien d'en faire une figure de dernier plan, muette, autoritaire, ayant l'air de porter un monde de délation et pas méchant homme au fond. Le sergent de ville Poisson représente l'autorité dans le livre (le sergent de ville est une autorité supérieure pour le peuple). Tout le monde en a peur ; certains pourtant le méprisent. Sa femme triomphe, effrayant le monde avec lui.

C'est résolu : j'en fais un mannequin sévère, sérieux, buvant les verres de vin qu'on lui offre d'une façon profonde, répondant par monosyllabes, avec une occupation quand il rentre chez lui : il est ancien ébéniste, il fait des petites boîtes. Ses conversations avec Lantier (*Assommoir*, VIII, 311). Maintenant, il serait excellent de le faire finir par un coup d'horreur, le montrer brusquement terrible et tout-puissant ; cela entrerait dans le drame. Il peut, soit faire usage de son épée, soit porter un faux témoignage.

L'Ebauche est terminée. Nous avons pu voir, à la lecture de ce très curieux texte, comment Zola procédait à la recherche d'une intrigue et au choix d'un sujet, comment il débrouillait ses idées, et nous savons maintenant ce que valent les prétentions de ce théoricien du roman expérimental qui écrivait : « L'imagination n'a plus d'emploi, l'intrigue importe peu au romancier qui ne s'inquiète ni de l'exposition, ni du nœud, ni du dénouement... On part de ce point que la nature suffit, il faut l'accepter telle qu'elle est, sans la modifier ni la rogner en rien, elle est assez belle, assez grande pour apporter avec elle un commencement, un milieu, une fin. Au lieu d'imaginer une aventure, de la compliquer, de ménager des coups de théâtre qui, de scène en scène, la conduisent à une conclusion finale, on prend simplement, dans la vie, l'histoire d'un être ou d'un groupe d'êtres dont on enregistre les actes fidèlement. » (*Rom. exp.*, p. 123-124.)

Et qu'en devons-nous conclure, sinon que ses théories ne l'ont jamais gêné, mais qu'elles ont été, au contraire, la discipline utile, le frein nécessaire de sa nature et de son tempérament ; fausses et décevantes en soi et prises à la lettre, elles furent excellentes comme « tendances ».

II

LES PERSONNAGES (1)

Après avoir établi ces premières données, entrevu son sujet et arrêté les grandes lignes de son roman dans « *L'Ebauche* », Zola passe à ce qu'il dénomme les « Personnages ».

Il n'apparaît pas à la lecture de ces notes qu'Emile Zola fût un psychologue très délicat et curieux de détails personnels. Sa sensibilité semble assez limitée et il ne fait aucune place à l'analyse des sentiments un peu fins. Il voit plutôt qu'il ne pénètre : des traits saillants, des silhouettes, des types, des attitudes, des manies, voilà ce qu'il observe. Mais en revanche, il marque avec vigueur le signe particulier et saillant qui fera vivre son personnage d'une vie pittoresque et extérieure et nous le rendra merveilleusement visible. A ce point de vue, les portraits

(1) Cf. plus haut : la méthode de travail.

contenus dans les « Personnages » sont déjà très poussés, et, par une foule de détails que Zola ne livrait pas au public, mais dont il tirait les conséquences, ils nous donnent la clef de tous les caractères du roman et nous fournissent un précieux commentaire.

Voici les portraits de Gervaise et de ses enfants :

Gervaise, née en 1828, vingt-deux ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eu à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse. Grande fille (1), fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur, à peine âgé de dix-huit ans ; — quatre ans plus tard a un autre enfant, Etienne. Se sauve à Paris dans les premiers jours de février 1850, avec son amant. Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée à Paris, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : Ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du Midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel où ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ils ont mangé les dix-sept cents francs.

Gervaise s'est tout de suite mise courageusement à la besogne ; elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage ; en attendant, elle lave le linge de la famille.

J'ouvre donc la scène, le jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon. Les enfants peuvent venir dire que « papa » a emporté la malle après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de M^{me} Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer : « Est-ce que je sais où il est, votre homme ? », ou bien, au contraire, la tranquille impudeur : « Oui, je l'ai pris, après ? » (2) La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va pleurant avec ses deux enfants, un dans chaque main.

Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de vingt-

(1) Cf. *Assommoir*, ch. I, pp. 1-19.

(2) On sait que tout cela fut changé par la suite. Cf. *Assommoir*, ch. I, p. 25 et suiv.

deux ans, non pas jolie (si, jolie), mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature, en somme ; la reproduction de Frère. Elle aime ses enfants et elle voit sérieusement la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler : un peu la bête de somme qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles, un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face (*Assommoir*, Ch. II, p. 57). Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

Claude a huit ans en 1850. C'est à neuf ans, tout de suite après le mariage de Gervaise avec Coupeau, que je le fais partir pour Plassans. Il va là-bas près de son oncle Pascal, qui le remet aux mains du vieux monsieur qui doit payer son éducation artistique.

Etienne a quatre ans en 1850 (son portrait, le bien voir). Je le fais entrer de bonne heure en apprentissage, dans l'atelier de Goujet. Puis, dès que la débâcle arrive, je le fais disparaître, je l'envoie sur une ligne de chemins de fer ou autre chose. Il quitte la maison en 1861, par exemple, à quinze ans.

Anna. Elle naît dans les premiers mois de 1851. Elle ne me sert que vers quatorze ans, quand elle commence à se promener en cheveux, avec un ruban bleu dans les cheveux, et cela ne se passe qu'en 1865 ; auparavant, dans la boutique, mauvaise éducation. C'est en 1866 que je place son épisode quand la débâcle est venue (ce sera d'ailleurs vers cette époque que je placerai les morceaux importants du livre). Elle est très jolie, blonde ; l'ouvrière parisienne jusqu'aux moelles, se perdant dans la débâcle de la famille ; mauvaise éducation ; battue par le père et défendue par la mère, et vice-versa. A la fin, entretenue.

Voici maintenant le portrait de Lantier que Zola a connu en chair et en os : c'est un des caractères les plus étonnamment vrais du livre

Lantier a eu Gervaise quand il avait dix-huit ans ; l'emmène à Paris à vingt-six ans en 1850. Un beau garçon, petit, très brun, méridional (*Assommoir*, Ch. I, p. 8) ; un Coupin (1) en joli,

(1) Personnage connu de Zola.

petites moustaches et impériale noire, portant crânement un feutre. Blagueur, amoureux, très sympathique tant qu'il est jeune, passionné pour les femmes. Il faut que je fasse là une étude d'un Provençal, tel que je les connais, sans rien oublier ; la tache d'huile (*Assommoir*, p. 316), de la sournoiserie, de la brutalité, tout. Quand il reparait en 1858, il a trente-quatre ans ; il s'est un peu épaissi. Alors il est l'ouvrier en paletot (1) (*ibid.*, p. 320), sans un sou d'ailleurs ; républicain très avancé qui se pique le nez proprement, parle politique, lit les journaux, achète des livres (*ibid.*, p. 312). Il a été patron un moment, mais s'est coulé, ce qui parfois l'entraîne à dire du mal des ouvriers. Très paresseux, affectant des airs supérieurs, se faisant entretenir. L'ouvrier de province ne pouvant tenir le coup du travail à Paris. Ayant des maîtresses dans le quartier Bréda, des *restantes*. Racontant ses prouesses de travail. Débauchant Coupeau. L'ouvrier sous le paletot ; enfin tout le portrait (*ibid.*, Ch. VIII, p. 300 et suiv.).

Puis il passe à Coupeau :

Coupeau (Cadet-Cassis). Même âge que Lantier, vingt-six ans en 1850. Le plus jeune d'une famille ; M^{me} Lorilleux, trente ans en 1850, et M^{me} veuve Lerat, trente-six ans. Prendre pour type l'ouvrier parisien sceptique, gouailleur en politique, s'en moque, pas d'opinion (*Assommoir*, Ch. III, p. 109) ; de taille moyenne, châtain, la mâchoire inférieure un peu proéminente, le nez écrasé, le front petit ; agréable quand il est jeune, gouailleur, noceur, d'un toupet infernal, pas méchant diable, chantant, gai, rigolo (*ibid.*, Ch. II, p. 40 et 58) ; puis très vite déformé par le métier, s'encanaillant rapidement, devenant malpropre et de propos obscènes, défiguré par l'ivresse, s'abêtissant, lourd, perdant sa gaieté, se noyant dans le vin. Tout ce type est celui-ci ; une existence d'ouvrier (dix-neuf ans, de 1850 à 1869), roulant à l'ivresse, peu à peu perdu par le milieu, descendant en compagnie de Gervaise, ou plutôt entraînant celle-ci. Une décadence d'homme : le montrer gentil, généreux, bon ouvrier dès le début ; puis, en dix-neuf ans, en faire un monstre au physique et au moral par une pente à expliquer. Etudier l'effet du milieu sur lui. Comme caractère, je dois faire le pendant de Gervaise, mais avec des lâchetés en plus ; c'est toujours lui qui descend un degré avant elle, et qui la pousse ; plus vicieux, moins fort, ébranlé par toute une descendance de parents alcoolisés (elle aussi d'ailleurs). Maintenant, il faut qu'il soit poussé par sa famille ; les Loril-

(1) Voyez plus loin les *Notes prises dans* le Sublime.

leux, jaloux des premiers succès de Gervaise ; M^{me} Lerat pousse de son côté Gervaise à mal faire ; elle couvre ses fautes et lui sert de paravent, par un goût particulier pour l'ordure. Il est de famille ouvrier : son père était couvreur et s'est tué en tombant d'un toit un jour d'ivresse (*ibid.*, Ch. II, 48). Il est né dans la rue où je mettrai mon action. Sa mère qui a soixante ans en 1850, était couturière ; dans les derniers temps, elle faisait des ménages, ayant perdu ses yeux, puis sa vue ayant encore tombé, elle ne fait plus rien (*ibid.*, Ch. II, 52). Je la montrerai, lors du mariage de Coupeau, encore chez elle, faisant des ménages, vivant de rien. Gervaise la prendra plus tard, lorsqu'elle aura la boutique.

C'est ensuite le portrait de Goujet auquel Zola craignait d'avoir prêté des sentiments qui ne sont pas de son milieu.

Goujet (la Gueule d'Or). Il a l'âge de Gervaise, vingt-deux ans en 1850. Un magnifique blond du département du Nord (républicain modéré). D'une force herculéenne. Est venu avec sa mère à Paris, après un malheur dont ils ne parlent pas ; son père, qui buvait, a tué un homme en province, puis s'est tué lui-même. (Un jour il rentre soûl et elle lui montre son père.) Elle (sa mère), est raccommodeuse de dentelles ; une figure froide et sévère, presque imposante ; le métier sur elle. — Goujet est le bon ouvrier dans toute l'acception du terme (voir les notes) (1). Il se prend d'une passion pour Gervaise, passion muette et comme honteuse, avec des énergies refoulées. Un jour, une pensée de violence. M^{me} Goujet, une matrone (voir plus haut).

Puis les personnages secondaires : presque tous sont des souvenirs, des connaissances d'autrefois.

Lorilleux. Né à Paris, trente-quatre ans en 1850. Petit, chétif, cheveux rares. Figure allongée (Kretz) (2), effarée et blême ; ayant un tic de son métier. Passe ses journées dans une chambre tout en haut, devant son établi, à travailler à un petit ouvrage, un article de Paris. Déjeté par le métier, travaillant toujours comme une mécanique ; un produit de Paris. Ni vices ni vertus ; un cloporte. Au fond, mauvais homme, cancanier, très jaloux surtout. Mange avec sa femme en cachette ; fait une paire avec elle. Il a un souvenir historique avec le comte de Chambord (*Assommoir*, Ch. III, p. 109) : l'âge de celui-ci peut être (à voir) ; il croit qu'il ferait fortune si celui-ci revenait. Légitimiste sans savoir ce que c'est.

(1) Les notes prises dans le *Sublime* et que l'on trouvera plus loin.

(2) Personnage connu de Zola.

Madame Lorilleux, trente ans en 1850 (née 29 septembre 1820). Très laide, la femelle de son mari, petite comme lui ; la paire. Mauvaise langue en diable ; geignant toujours. Ils s'entendent très bien ensemble, se comprennent sur un coup d'œil.

Bijard (1). Trente ans en 1850. L'ouvrier noir, terrible, arrivé par l'ivresse à la folie furieuse. Un monomane de méchanceté. Il a tué sa femme à force de la battre. Il rentre gris cinq soirs sur sept, casse tout jusqu'à ce qu'il tombe à la renverse et s'endorme sur le carreau. Il est ouvrier serrurier. Une seule attitude, mais féroce et terrible. Grand, toute sa barbe, les yeux enfoncés, le poil hérissé, la figure cuite.

Eulalie (dite Lalie). Quatorze ans quand elle meurt, mais si petite qu'on ne lui en donnerait que dix. Chétive, pâle, l'air sérieux, une figure de rien du tout, très propre, résignée et active. La *petite mère*. Elle me donnera un épisode complètement séparé. Depuis l'âge de huit ans elle est *petite mère*.

Le père Bru. Le vieil ouvrier que le travail a usé et qui meurt de misère. Une simple figure. Il a soixante-cinq ans en 1850, ne peut déjà plus travailler. Aucun secours ; la machine humaine devient inutile et jetée au rebut. Il n'a pas de retraite, n'a pu mettre à la caisse d'épargne, et n'est d'aucune association. Il a une fille quelque part qui ne lui donne jamais un sou. Il finit par mendier. Tout blanc, cassé, déformé par le métier ; ancien peintre en bâtiments.

Bazoge. Croque-mort. Une figure de fantaisie. Un ouvrier menuisier qui s'est emporté quatre doigts de la main droite. Une figure de fantaisie sombre.

M^{me} Fauconnier (reporter le type à M^{me} Boche), maîtresse blanchisseuse. Le type de M^{me} B...(2). Elle a trente-cinq ans en 1850, elle se conserve longtemps. Figure ronde avec gros yeux et gros nez, grosse voix. Est née dans le quartier. Apparence de bonne femme. Connaît les chiens qui passent. A fait toutes sortes de places : « Quand j'étais concierge au 27... » Rend des services, garde les animaux des voisins, au fond cancanier. Femme d'énergie d'ailleurs, et gagnant sa vie. Veuve. A une maison qui boulotte. Fait de son fils un typographe. Lit des romans, parle de son instruction.

(1) Voir précédemment l'épisode de la petite Bijard.

(2) Personnage connu de Zola.

Victor Fauconnier, né en 1846. Un grand garçon de l'âge d'Etienne. L'apprenti parisien ; me sert pour la jeunesse. Que fait-il ? Typographe.

M^{me} Lerat. Sœur de Coupeau. Vieille fille. A trente-six ans en 1850. Adèle B... (1). Grande sèche, masculine, parlant du nez (*Assommoir*, Ch. III, 86). Fleuriste. Ne peut dire un mot sans y mettre une allusion obscène. Propre et rangée d'ailleurs, vivant de son travail. A échappé on ne sait comment au vice, tout en ayant une sorte de monomanie pour l'ordure (*Assommoir*, Ch. III, 106). Pousse Gervaise à mal faire par un besoin instinctif. Une figure originale. Est républicaine.

M^{me} Poisson. Une grande belle fille (M^{me} Kretz) (2) ; trente-deux ans seulement quand je l'introduis vers 1854. « Comment peut-elle être la femme d'un sergent de ville ? » Elle vient tenir une petite épicerie où il y a de tout, dans la boutique même que Gervaise quitte. Je la mêle au dénouement. Lantier l'a eue pour maîtresse. Je noue le drame grâce à elle. Les Coupeau ont chez elle une grosse dette.

Poisson. Visage tortueux, moustache et impériale rouges. Sergent de ville ; ancien ébéniste. Il a été soldat. Il porte la blouse quand il n'est pas en uniforme. Petit, la moustache et l'impériale. Un caractère à trouver selon le drame. Voir à la fin de l'*Ebauche*, le portrait.

Madame Boche, concierge. Trente ans en 1850. Très grosse. Une commère. Menant son mari, le suivant à la paie, le forçant à lui rendre des comptes. Très mal embouchée. Fait des enfants jusqu'à cinquante ans. Le type de la concierge, mais original (3).

Boche (Bibi la Grillade). Trente-cinq ans en 1850. Ancien militaire, tailleur. Le type de mon portier de la rue de la Condamine. Petit et rond, avec un collier de barbe. Sournois. A des passions cachées. Veut aller manger des lapins avec les dames.

Pauline Boche. L'âge d'Anna, un an de plus, née en 1850. Fleuriste. Brune. A une peur terrible de ses parents ; ne s'en conduit pas mieux. Ses fredaines de petite fille ; très vicieuse.

Colombe, marchand de vin. Un homme énorme, épais et rouge ; très vulgaire. Poussant à la consommation. Acceptant

(1 et 2) Personnages connus de Zola.

(3) Voir précédemment Madame Fauconnier.

tout ; prêtant ses cabinets. Désireux de se mettre en règle avec la police et rien de plus. Puant le vin. Veut gagner de l'argent. Il loge en garni.

M. Marescot, le propriétaire. Soixante-cinq ans en 1850. Un ancien ouvrier, il a tourné la meule. Patron d'une importante maison de coutellerie. Grosse main écartée. Pas mauvais homme, mais dur au monde (*Assommoir*, A, 161.).

Enfin Zola résume en un court tableau les différents caractères de ses personnages :

Goujet ; le bon ouvrier, le beau forgeron.

Lantier ; l'ouvrier en paletot, qui se pique le nez proprement, le discuteur politique, paresseux, etc... ; lit les livres.

Coupeau ; l'ouvrier dégringolant ; bon, puis médiocre, puis mauvais, puis pire.

Bijard ; l'ouvrier brute, une figure noire et terrible.

Lorilleux ; une figure parisienne ; l'ouvrier maigre, délicat, blême, travaillant chez lui, rivé à son petit établi dans une chambre sans air, ayant le tic de son métier ; méchant.

Boche ; un ancien militaire ; un type original, un sournois à passions. Sa femme le bat : « Si je ne le surveillais pas... »

M^{me} Goujet ; la mère, une digne femme. Ne pouvant plus travailler à cause de ses yeux. La vieille ouvrière, nourrie par son fils.

M^{me} Lorilleux ; travaillant avec son mari. Disant toujours comme lui. La paire.

M^{me} Boche ; dominant son mari, le conduisant à la baguette.

Gervaise ; d'abord de l'empire sur Coupeau, puis peu à peu s'abandonnant avec lui, et roulant.

Puis ces quelques réflexions :

Anna me donne un atelier de fleuriste (M^{me} Lerat est fleuriste).

J'ai comme jeunes gens, Anna, Pauline et Victor, avec Lalie parfois.

L'atelier des blanchisseuses : Lise, Françoise, Léontine, Léonie.

H. MASSIS.

(La fin au prochain numéro.)

VISIONS DE GUERRE

(Suite) (1)

En Mandchourie, avec Son Altesse Impériale le Grand-Duc Boris de Russie

II

Liao-Yang. — L'agglomération russe. — Le Transmandchourien. — Un temple chinois. — Un jour à In-Keou. — Troisième visite à Port-Arthur. — Dernière tentative d'embouteillage du port. — Nouvelles du « Yalou ». — Enterrement de marins japonais. — Investissement de Port-Arthur. — Départ précipité pour le quartier général.

Samedi 10 avril. — Il fait déjà nuit quand nous repassons Moukden. On dit que le général Ma a rassemblé 40 000 hommes de troupes régulières chinoises à 60 verstes de la capitale.

Les Chinois attendraient-ils un moment favorable pour faire cause commune avec les Japonais, et tomber sur le flanc de l'armée de Kouropatkine? Ceux qui connaissent les troupes chinoises prétendent qu'il faut en rabattre de la moitié, au moins, en ce qui concerne la force du corps commandé par Ma, attendu qu'en Chine, les cadres ne sont complets que sur le papier. Quoi qu'il en soit, le général Ma est tout-puissant dans son pays.

J'ai même entendu dire à une personne qui a séjourné longtemps en Extrême-Orient, que la meilleure solution de la question mandchourienne serait de proclamer Ma maître de la Mandchourie, et d'en faire un vassal tributaire de la Russie, à l'instar de l'émir de Boukhara. Reste à savoir si le gouvernement chinois avalerait si facilement une aussi forte pilule?

Liao-Yang, dimanche 11 avril. — Nous nous réveillons à notre ancienne place, près du train du général Kouropatkine

Journée tout à fait chaude, mais bientôt se lève un vent qui soulève des nuages de poussière. On ne peut pas faire deux pas sans être littéralement aveuglé.

Après avoir déjeuné avec ses aides de camp chez le général Kouropatkine, le grand-duc Boris reçoit les agents militaires des puissances étrangères, arrivés ces jours derniers au quartier

(1) Voir *La Revue* du 1^{er} juin.

général, savoir : 2 Anglais, 3 Français, 2 Suisses, 2 Américains, 1 Bulgare, 1 Italien, 2 Espagnols. Ils habitent tous ensemble, près de la gare, une maison spécialement aménagée pour eux, et prennent leurs repas en commun dans un wagon-restaurant.

L'agglomération russe à Liao-Yang comprend une centaine de maisons basses, sommairement construites en briques grises. Les plus vastes sont des casernes ou des bureaux d'état-major.

Partout des ouvriers russes, aidés de coolies chinois, travaillent à de nouvelles constructions. Près de la petite église russe, sur une place, en face de la gare, on construit une école. Quant aux routes, vu l'absence de canalisation et d'empierrement, elles sont dans un état aussi pitoyable qu'à Kharbine. Il faut avoir vécu en Chine pour savoir à quel point la poussière et la boue peuvent constituer des obstacles à la circulation.

Au milieu de ces bâtisses à un étage, sans style, élevées dans le but unique de servir de logement aux officiers et aux employés, se dresse fièrement, sur une élévation de terrain, un vieux monument coréen, en forme de tour.

Vous retrouvez partout, en Mandchourie, des vestiges de l'ancienne civilisation coréenne, qui a précédé dans le pays la civilisation chinoise.

Liao-Yang, lundi 12 avril. — Les hostilités vont-elles bientôt commencer sur terre? Le bruit court que deux régiments japonais ont déjà franchi le fleuve Yalou. Peut-être n'est-ce qu'une simple démonstration, destinée à tromper l'adversaire?

Les officiers qui ont été aux avant-postes prétendent que tous les cols importants, à la frontière Nord de la Corée, ont été minés par les Japonais. Faut-il en déduire qu'ils se contenteront d'occuper la Corée, qu'ils s'y retrancheront et attendront, dans de fortes positions, le choc de l'armée russe? Il y a lieu de croire que le général Kouropatkine ne se fait pas de semblables illusions, et qu'il s'attend parfaitement à voir les Japonais prendre à bref délai vigoureusement l'offensive en Mandchourie. En attendant, la ligne de défense des Russes, sur les bords du Yalou, et plus au nord, s'étend sur une longueur de plus de 100 verstes, dans un pays sauvage, montagneux, sans routes et sans ressources.

Aux 120 000 hommes que les Japonais ont déjà débarqués en Corée et qui constituent leur première armée, le général Kouropatkine ne peut opposer jusqu'ici qu'une armée de 75 000 hommes au plus, éparpillés en petits groupes, par les exigences de la défensive.

Liao-Yang, mardi 13 avril. — Tous les jours, maintenant, le vent soulève les mêmes nuages de poussière et charrie dans les

airs, d'un bout à l'autre du pays, en parties infinitésimales, tous les détritrus des villes et des villages. Heureux ceux qui, pourvus de bonnes lunettes de chauffeur, peuvent affronter impunément pour leur vue de semblables tourbillons! Les maladies d'yeux sont très communes parmi les Chinois. Beaucoup portent des lunettes noires.

On n'a signalé aucune opération de guerre ces jours derniers. A Port-Arthur, tout a été tranquille. Je me suis demandé souvent quel doit être l'état d'âme du simple soldat, recrue ou réserviste, arraché à son village, transporté à l'autre bout du monde pour faire la guerre, en pays chinois, contre un ennemi dont il n'avait peut-être jamais entendu parler de sa vie. Il est ignorant des causes de cette guerre, et l'importance de la conquête économique de la Mandchourie échappe à sa compréhension. Pour lui, la politique nationale ou mondiale reste lettre morte. Nature simple et résignée, au fond peu combative, il ne demande pas où on le mène. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il se bat pour son petit père le Tsar, et cela lui suffit pour être prêt à se lancer au-devant de l'ennemi inconnu et à sacrifier sa vie.

Nous voyons défilier presque chaque jour, à la gare, des convois de réservistes, qui viennent de Russie ou de Sibérie. Les hommes portent parfois encore la touloupe de peau de mouton. Ils ne recevront leur uniforme qu'au lieu de leur destination. Leur accoutrement sauvage cache des figures douces, encadrées de fortes barbes blondes. Impassibles, ils ne manifestent aucune espèce d'émotion ni d'étonnement à la vue du pays nouveau où ils se trouvent.

Si la Mandchourie est un pays chinois, la zone du chemin de fer n'en est pas moins déjà devenue un fragment de la grande patrie russe. Il est vrai qu'elle a besoin d'être gardée par 35 000 soldats gardes-frontières, et que cette protection armée lui sera encore longtemps nécessaire, car le brigandage est loin d'avoir été extirpé du pays. Mais ces villes naissantes, tout le long de la voie ferrée, ces entrepôts, témoignent déjà de la vitalité économique du Transmandchourien et de la puissance expansive et colonisatrice de l'empire russe.

Sans une porte toujours ouverte sur le Pacifique, la possession des immenses territoires de la Sibérie et de la Transbaikalie est illusoire.

Le Transsibérien, dont la construction a coûté 750 millions de roubles, a déjà rapporté 7 p. 100 dans la première année d'exploitation, et si les Américains ont offert, comme on le dit, plusieurs milliards pour qu'on leur en cédât l'exploitation, c'est sans doute qu'ils flairaient là une excellente affaire.

En cataloguant les nations étrangères, d'après la part d'intérêts qu'elles ont en Mandchourie, il nous faudrait placer en première ligne l'Amérique, puis l'Allemagne et la France.

Les Japonais avaient aussi avec les Russes des rapports commerciaux importants en Extrême-Orient, pour ne parler que de l'engrais de poisson, qu'ils importent du littoral nord et qui joue un grand rôle pour la culture intensive des terres de leur pays.

Jaloux de l'expansion russe en Mandchourie, et voulant empêcher que la Russie ne fit aussi la conquête économique de la Corée, les Japonais s'étaient préparés depuis longtemps à faire cette guerre.

On prétend que le Mikado ne voulait pas la guerre, mais qu'il fut obligé de céder à la pression du parti militaire et réformateur, acculé à son tour, pour les dépenses de son programme, à cette décision par le parti nationaliste.

Tout le monde sait aussi que l'empereur de Russie ne voulait pas la guerre. Son gouvernement ne la désirait pas non plus, autrement il se serait mieux préparé à cette éventualité.

Mais, si l'on ne croyait pas à la guerre sur le bord de la Néva, il n'en était pas de même en Extrême-Orient, où le vice-roi et son entourage la prévoyaient, la voulaient même.

Vers la fin de 1903, l'amiral Alexeïeff supplia en vain qu'on lui envoyât une armée de 100 000 hommes, à la frontière de la Mandchourie, pour être à même de faire face aux événements.

Liao-Yang, mercredi 14 avril. — Sur un vaste champ de Mars, situé près du chemin de fer, le général Kouropatkine, accompagné du grand-duc Boris et de tout son état-major, assiste, dès sept heures du matin, aux exercices des régiments d'infanterie de Sibérie.

Le général Trépoff est arrivé dans la matinée, pour prendre la direction du service de la Croix-Rouge. Il fait visite au grand-duc, qui le retient à déjeuner.

Un ex-officier des gardes à cheval, le capitaine Solovieff, est revenu la veille du Yalou, dans un état de santé si inquiétant qu'on craint pour sa raison. Il a été interné à l'hôpital de la Croix-Rouge, où le grand-duc va le voir dans l'après-midi.

La gare est toujours très animée. Huit trains militaires arrivent maintenant chaque jour. Je plains le colonel préposé, à la gare, au mouvement des trains militaires. On voit bien, à sa figure, qu'il ne s'est pas couché depuis trois nuits. De temps à autre, il sommeille tout habillé, une ou deux heures, sur un divan. Un pareil métier doit user à la longue les plus fortes constitutions. C'est un fait, du reste, que ces derniers temps on a constaté de

nombreux cas de folie parmi les employés de l'administration et du chemin de fer.

L'isolement de certains postes, le milieu ambiant, la chaleur, le surcroît de travail, l'incertitude des événements, provoquent fréquemment une surexcitation nerveuse, voisine de la folie

Il y a quelques jours, on pouvait voir, en gare de Liao-Yang, un train entièrement rempli de militaires et de civils atteints d'aliénation mentale, à destination de Pétersbourg.

Liao-Yang, jeudi 15 avril. — Comme commandant en chef des troupes de Mandchourie, le général Kouropatkine reçoit un traitement de 160 000 roubles par an (1). Il n'y a pas encore 100 000 soldats en Mandchourie, et cependant la guerre coûte déjà 2 400 000 roubles par jour à la Russie. La paie d'un colonel de cavalerie est, tout compris, d'environ 500 roubles par mois; celle d'un chef d'escadron, de 350 roubles. Un lieutenant ne reçoit que 125 roubles par mois, ce qui ne saurait lui suffire pour vivre à Liao-Yang, ou Kharbine, où tout est d'une cherté incroyable.

Liao-Yang, vendredi 16 avril. — L'armée japonaise approche du Yalou. Plusieurs régiments ont déjà traversé le fleuve. Depuis que cette nouvelle s'est répandue dans le pays, on remarque une certaine agitation parmi la population indigène. Au cas où les Russes subiraient un échec et ne parviendraient pas à arrêter le flot des envahisseurs, il est permis de se demander si les Chinois ne se laisseront pas entraîner à faire cause commune avec les Japonais.

En rentrant, hier soir, à Liao-Yang, avec deux Cosaques, un officier russe qui passait près d'un village a été atteint à la jambe par une balle, de provenance chinoise. Les cosaques ne réussirent pas à découvrir le coupable. Serait-ce le signe précurseur d'un mouvement de révolte contre les dominateurs du pays?

A Kharbine, ces jours derniers, deux officiers de la garde-frontière ont été mis en jugement pour avoir vendu de la poudre aux Chinois. Ils cherchèrent vainement à se justifier, en disant qu'ils y avaient mélangé de la poussière de charbon. Mais cet argument ne leur valut pas de circonstances atténuantes, et ils furent condamnés tous deux par le tribunal militaire à être fusillés.

Nous visitons, cet après-midi, en compagnie du prince de Bourbon, du colonel Lipovatz et du correspondant militaire capitaine Agafonoff, une jolie pagode située près de la ville chinoise, en face de la porte Nord du mur d'enceinte.

(1) Le rouble, au cours ordinaire, vaut environ 4 francs.

Elle contient, entre autres, un grand Bouddha, relativement bien conservé.

A en juger d'après la poussière qui règne en maîtresse partout dans le lieu saint, et d'après son aspect négligé, abandonné, il ne semble pas que les Célestes y viennent souvent faire leurs dévotions.

En Chine, du reste, il n'y a pas de cérémonies qui réunissent les fidèles dans les temples. En allant à ses affaires, le Chinois entre au temple, y achète quelques bâtons d'encens allumés, se prosterne devant l'autel, tandis que le prêtre attire l'attention du dieu en frappant sur un gong.

Ce soir-là, le grand-duc a réuni à dîner le baron Knorring, le prince Ouroussoff et le *Stabrittmeister* Steinbock, tous trois aides de camp du général Kouropatkine. Habitant à quelques pas du train du généralissime, nous sommes du reste bien placés pour apprendre les nouvelles les plus fraîches du théâtre de la guerre, au fur et à mesure qu'elles parviennent à l'état-major. Aucun combat n'a été signalé ces jours derniers ni sur terre, ni sur mer.

Aïsansian, samedi 17 avril. — Le général Kouropatkine ayant engagé le grand-duc à visiter les principales positions fortifiées du sud de la péninsule, et l'ayant chargé, en outre, de transmettre au vice-roi, à Port-Arthur, des papiers importants, nous voilà repartis dans notre maison roulante. Il fait une superbe journée de printemps. Les arbres en fleurs mettent une note gaie dans la campagne verdoyante.

En Chine, plus qu'ailleurs, le printemps a un charme irrésistible. Il semble que la verdure va enfin triompher de la boue, et de la poussière du pays. A l'horizon, de nombreux mirages nous donnent l'illusion de grands marais, de lacs, avec des arbres à moitié submergés.

A Aïsansian, le grand-duc Boris est reçu par le général Romanoff et plusieurs officiers supérieurs.

Dès que ses chevaux sont sortis du fourgon, il monte en selle et part visiter, avec le général, les travaux qui ont été exécutés sur la montagne, pour la défense de ce passage important. Aïsansian peut être considéré, en effet, comme la clef des plaines de Liao-Yang et de Moukden.

Au retour de cette inspection, le grand-duc invite le général et ses officiers à dîner dans notre wagon-restaurant.

Pour la première fois depuis le début de la guerre, une bonne nouvelle vient égayer la soirée. L'escadre russe de Vladivostok a capturé deux bateaux marchands et a coulé un transport japonais.

D'après les télégrammes, quelques officiers et un certain nombre de soldats furent recueillis comme prisonniers à bord du croiseur cuirassé *Rossia*. Le reste des troupes et l'équipage, ayant voulu résister et ayant ouvert le feu sur le croiseur, ce dernier riposta et coula le transport.

Aïsanjian, dimanche 18 avril. — Après déjeuner, nous partons pour Ta-Tché-Kiao. C'est ici que la ligne de Port-Arthur se bifurque sur In-Kéou et Niou-Tchouang, et au delà sur Tien-Tsin et Pékin.

A Ta-Tché-Kiao, un ami du grand-duc, le capitaine Scalon, se joint à nous. Une heure après nous sommes en gare d'In-Kéou, aux bords du fleuve Liao.

On distingue au loin, sur la rive gauche, les premières maisons de la ville, et dans le port les mâts des jonques chinoises, qui forment comme une forêt des deux côtés de la rivière.

Près de la gare, il n'y a que quelques casernes.

Le général Kondratovitch, commandant la 9^e division d'infanterie des tirailleurs de Sibérie, en garnison à In-Kéou, reçoit le grand-duc et l'emmène voir les troupes qui sont campées dans les champs voisins du chemin de fer.

Le grand-duc passe en revue les soldats rangés devant leurs tentes.

Après un *Te Deum* dans la petite église orthodoxe nouvellement construite en cet endroit, nous allons dîner chez le général. Il a rassemblé chez lui, en l'honneur de la visite du grand-duc, une trentaine de personnes, parmi lesquelles les autorités russes de la ville, et plusieurs consuls.

On est très à l'étroit dans la petite salle à manger du général, mais la conversation, que le grand-duc encourage par son affabilité et sa bonhomie habituelles, ne tarde pas à se libérer de toute contrainte et à prendre une tournure animée.

In-Kéou, lundi 19 avril. — Il a plu à verse pendant la nuit.

Le grand-duc est parti de bonne heure, à cheval, pour aller visiter les forts des environs. En attendant son retour, j'ai le temps de flâner un peu dans In-Kéou.

C'est le premier port de la Mandchourie qui ait été ouvert au commerce étranger. Beaucoup de commerçants anglais, américains et allemands y sont établis.

Une grande partie des marchandises à destination de la Mandchourie du sud sont importées à In-Kéou par les bateaux de commerce étrangers. Avant la guerre, les bâtiments japonais étaient aussi largement représentés dans le mouvement du port.

Dans le quartier européen, on voit quelques jolies maisons, la plupart entourées de jardins murés. Les missionnaires fran-

çais y ont un couvent, où ils élèvent les enfants chinois abandonnés.

Un médecin militaire, dont j'avais fait la connaissance la veille, m'invite aimablement à entrer chez lui. Je rencontre dans sa maison le midshipman Iacovleff, qui a si miraculeusement échappé à la catastrophe du *Petropavlosk*. Il est venu en congé à In-Kéou, pour s'y soigner quelques semaines.

La femme du docteur est charmante. Née à In-Kéou, de parents allemands, elle parle également bien l'allemand, l'anglais, le russe et le chinois. Elle aime les Chinois et prétend qu'avant le chemin de fer et la domination étrangère, c'étaient les meilleurs gens du monde.

C'est déjà la troisième fois qu'elle subit la guerre dans ce pays.

Mais il est temps d'aller déjeuner chez le gouverneur de la ville, M. de Grosse. Il habite une fort belle maison. Comme dans tous les intérieurs européens en Extrême-Orient, les meubles chinois, les potiches, les objets d'art y sont largement représentés.

Le grand-duc Boris ne tarde pas à rentrer de sa promenade, et l'on s'attable aussitôt dans une grande salle, où trente convives, parmi lesquels deux dames, M^{me} de Grosse et la femme du docteur, ont facilement trouvé place.

Après un déjeuner très varié, illustré de différents plats exotiques, toute la société se rend à bord de la canonnière russe *Sivoutch*, stationnée dans la rivière. Le commandant Stratano-vitch, un véritable loup de mer, très original, qui n'a cessé, pendant le déjeuner, de raconter les histoires les plus abracadabrantes, fait les honneurs de son bateau et nous offre du thé et du champagne. Si les Japonais viennent à occuper In-Kéou, cette vieille canonnière sera invariablement sacrifiée.

Nous quittons In-Kéou au milieu des hurras enthousiastes des troupes, campées près de la ligne du chemin de fer. Des centaines de bonnets fourrés volent dans les airs, et les plus alertes parmi les soldats accompagnent le wagon du grand-duc en courant le long de la voie.

Port-Arthur, mardi 2 avril. — Il est près de cinq heures du matin quand le jeune chef de train, qui remplace depuis quelques jours notre ingénieur Besradetzky, vient réveiller l'aide de camp du grand-duc, P. Demidoff, pour lui demander s'il doit continuer sa route. On entend, en effet, dans le lointain, du côté de Port-Arthur, une canonnade effroyable. Sans aucun doute, la flotte japonaise renouvelle ses attaques et, dans ce moment, les boulets pleuvent dru sur les malheureux habitants de la ville.

Demidoff, sachant que le grand-duc désirait assister à un bombardement, tance vertement le jeune employé timoré, pour le temps qu'il a perdu à attendre, et lui enjoint, au contraire, d'accélérer la marche du train. Mais quand nous arrivons, une heure et demie après, en vue de la rade de Port-Arthur, les canons des forts sont muets et la flotte ennemie s'est retirée.

Tous, nous sommes anxieux de savoir ce qui s'est passé pendant la nuit. Sans perdre de temps, le grand-duc se rend chez l'amiral Alexeïeff, à bord du *Sebastopol*, pour lui remettre les lettres que lui avait confiées le général Kouropatkine. Les Japonais ont essayé une fois de plus d'obstruer la passe, déjà fort étroite, qui sert d'entrée au port.

Profitant d'une nuit très noire, ils amenèrent dans ce but dix brûlots, qu'ils dirigèrent, sous le feu des batteries, vers l'entrée de la rade intérieure, pendant que la flotte, restée plus au large, était occupée à bombarder la ville.

Tous ces fantômes flottants furent heureusement coulés bas, avant qu'ils aient pu atteindre l'entrée du port; les uns tombaient sur les mines russes placées pour garantir la rade, les autres furent canonnés ou torpillés.

Une fois de plus, la flotte japonaise avait sacrifié de nombreux marins et plusieurs millions de yens — on peut estimer la valeur de chaque brûlot à 200 000 yens au moins — sans avoir réussi à fermer la rade. L'escadre russe peut encore sortir du port, mais en louvoyant au milieu des récifs qu'ont formés les corps des bâtiments submergés.

Au dire des habitants de Port-Arthur, la rade fut plusieurs heures en feu, les obus japonais traversaient le ciel comme des fusées, éclataient dans toutes les parties de la ville. Les forts tonnaient sans discontinuer, tandis que, du rivage, les soldats russes tiraient des feux de salves sur les chaloupes qui cherchaient à s'approcher de la côte. Bref, ce fut une nuit infernale.

Pour bien voir l'aspect de la rade extérieure après tous ces naufrages, nous montons sur les batteries de la Montagne d'Or. La mer est houleuse, et l'horizon se perd dans la brume matinale. Au delà de la péninsule du Tigre, du côté du cap Liao-Ti-Chan, dont les rochers forment l'extrémité sud de la presqu'île de Kouang-Toung, on entend des coups de canon.

Ce sont les forts russes qui, sans doute, ont aperçu quelque bateau suspect près la côte.

L'aspect de la rade est vraiment sinistre. On ne voit qu'épaves flottantes, au milieu d'une forêt de mâts et de cheminées à moitié submergés.

La vague se brise en écumant contre ces nouveaux écueils, et

parmi les débris qu'elle a déposés sur le rivage, on repêche les corps des vaillants marins qui ont trouvé la mort dans les flots, durant cette nuit terrible. Un petit vaisseau, qui paraît être intact, est venu s'échouer contre les rochers, au pied de la batterie électrique.

L'attaché naval allemand, capitaine Hoffmann, que nous rencontrons sur la batterie, a assisté pendant la nuit à cette canonnade étourdissante.

Les brûlots, répartis en trois groupes, avançaient héroïquement sous le feu meurtrier des batteries du rivage. Jamais encore ces dernières n'avaient autant travaillé. Elles firent couler un des torpilleurs ennemis, qui se tenaient à quelques kilomètres au large.

Quand le premier brûlot coula, les quelques hommes de son équipage, rassemblés à la proue et certains de la mort, crièrent : « Banzair » c'est-à-dire « Hourra ! »

Cependant les autres brûlots apparaissaient les uns après les autres et avançaient avec une vitesse surprenante. Le second brûlot, percé par les obus, s'enfonça dans les eaux. Les hommes de l'équipage se réfugient sur les mâtures et continuent à faire des signaux aux leurs en agitant des feux.

Bientôt, les autres brûlots subissent le même sort. Des marins qui cherchent à regagner le large dans une chaloupe sont criblés de projectiles. Une embarcation vient s'échouer au rivage. Lorsque les hommes qui la montaient virent qu'ils étaient prisonniers, quoique blessés pour la plupart, ils cherchèrent à s'étrangler.

Un officier japonais réussit à gagner la terre à la nage. Le voyant étendu sur le rivage, des soldats russes s'approchèrent de lui, croyant avoir à faire à un noyé. Au même instant, le Japonais, bien que déjà blessé et exténué de fatigue, sortit un revolver, et fit feu sur les hommes qui voulaient se saisir de lui. A leur tour, les soldats furent obligés de faire usage de leurs armes pour exterminer le moribond.

Quand, après la bataille, les embarcations russes sortirent dans la rade, elles aperçurent des marins japonais cramponnés au sommet d'un mât qui sortait de l'eau.

Ces hommes étaient depuis plusieurs heures dans cette terrible position, balancés par la vague entre le ciel et l'eau. Ne croyez pas cependant qu'ils fussent prêts à se rendre ! A l'approche des chaloupes ennemies, ils se défendirent encore avec leurs revolvers et lancèrent des cartouches explosives sur les chaloupes. Il fallut renoncer à saisir vivants ces fanatiques. Les marins russes les ajustèrent alors et, comme des oiseaux qu'on

tire au sommet d'un arbre, les firent tomber l'un après l'autre dans la mer.

On a recueilli déjà ce matin les cadavres d'une trentaine de matelots japonais, et de plusieurs officiers.

Toute la rive est couverte des tristes épaves de cette horrible nuit. Le grand-duc Boris est descendu des batteries et s'approche du rivage. A ce moment, une chaloupe russe débarque deux matelots japonais, faits prisonniers à bord du brûlot échoué près du Mont d'Or. Ces deux hommes s'attendaient-ils à être fusillés? On le dirait presque, à l'étonnement qu'ils témoignent quand on leur donne de quoi compléter leur habillement. Nullement farouches, ils s'inclinent respectueusement, à la façon de leur pays, avec un sifflement des lèvres, devant le prince de Bourbon, qui leur fait cadeau à chacun d'un paquet de cigarettes. Puis, ils se mettent en route pour la prison, escortés de deux matelots avec la baïonnette au canon.

Le plus petit avance avec difficulté dans les grandes bottes qu'on lui a prêtées, pour qu'il ne se meurtrisse pas les pieds sur les cailloux du sentier escarpé, qui grimpe la côte, en cet endroit.

Quand il glisse ou trébuche, dans ses bottes de sept lieues, les matelots russes qui l'accompagnent s'empressent de lui donner un coup de main, en bons camarades, sans aucune animosité.

N'est-ce pas là une preuve du caractère foncièrement bon enfant et humanitaire du paysan russe? Je n'ai jamais ressenti, autant qu'à cet instant, tout ce que la guerre a de factice et d'horrible.

Dans l'après-midi, le grand-duc reçoit la visite du vice-roi, et du chef de l'état-major, général Gilinsky.

On a reçu de mauvaises nouvelles du Yalou. Les troupes russes, commandées par le général Zassoulitch, ont subi un sérieux échec. Attaqué par des forces très supérieures aux siennes, le général a été forcé de battre en retraite, en abandonnant à l'ennemi plus de vingt pièces de canons. Du côté russe, les pertes sont évaluées à 2 000 hommes tués et blessés.

Mais alors, on se demande pourquoi le général Zassoulitch a engagé une bataille générale dans des conditions d'infériorité numérique aussi évidentes? Il aurait dû se rendre compte de l'impossibilité où il était de tenir tête, avec ses troupes, à toute la première armée japonaise, ne pas accepter le combat et se retirer lentement en se tenant sur la défensive. Dans le monde militaire, sa bravoure est appréciée, mais sa tactique est blâmée. Naturellement la perte d'un si grand nombre de canons, dès le premier engagement, produit ici une impression pénible.

J'ai pensé, à ce moment, aux paroles du grand-duc Cyrille : « Attendez, et vous verrez que les Japonais seront sur terre des ennemis aussi redoutables que sur mer. »

Port-Arthur, mercredi 21 avril. — Tandis que nous prenons notre thé du matin, une compagnie de marins russes passe près de notre train, aux sons d'une marche funèbre. Elle est suivie d'un long cortège de *telega*, ou charrettes, sur lesquelles on a placé les cercueils des officiers et les corps des marins japonais qui ont trouvé la mort dans la nuit du 19 au 20 avril, et dont les cadavres ont été ramassés sur le rivage.

Le grand-duc sort de son wagon, et nous suivons cette lugubre procession jusqu'au cimetière, situé sur le flanc de la colline qui domine la gare.

Deux grandes fosses ont été creusées, l'une pour les cercueils de deux officiers, l'autre pour recevoir les trente sacs de toile grossière dans lesquels on a cousu les cadavres des matelots. Quand ces derniers furent tous alignés dans la fosse, au commandement de l'officier, la compagnie de marins tira trois salves, et les premières pelletées de terre tombèrent sur les héros de la veille. La cérémonie était terminée. Quelques instants après, la musique repassa devant notre train, en jouant allègrement une marche.

Nous allons déjeuner chez l'amiral Alexeïeff, à bord du *Sebastopol*. Le cuirassé est amarré dans le bassin est du port, contre le quai, à la place même qu'occupait son *sistership*, le *Petropavlosk*. Parmi les convives, le prince de Bourbon, le général Stoessel, le prince Ouchtomski et le chef d'état-major Smirnoff.

Après déjeuner, le grand-duc va visiter dans la rade intérieure le bateau-hôpital *Mongolia*, à bord duquel se trouvait, entre autres, le commandant du *Petropavlosk*, Iakovleff.

Nous sommes heureux de le trouver en bonne voie de guérison ; mais il a beaucoup changé, ayant été très grièvement blessé pendant la catastrophe.

Le bâtiment est fort bien organisé par la Croix Rouge, comme hôpital. Parmi les quinze blessés qui y sont traités, il y a deux matelots japonais, recueillis la veille sur un brûlot.

Deux commandants de torpilleurs, que le grand-duc a invités le soir à dîner, prétendent que l'accident du *Petropavlosk* a été causé par des mines japonaises. Ils sont persuadés, en outre, que les Japonais ne réussiront pas à embouteiller le port.

Tandis que nous causons tranquillement dans le wagon-restaurant, un officier d'état-major arrive annoncer au grand-duc qu'on a vu une dizaine de bateaux-transports près de Pi-Tze-Wo,

et qu'il faut s'attendre à un très prochain débarquement de troupes japonaises sur la presqu'île de Kouang-Toung.

Aujourd'hui, la communication du chemin de fer avec Liao-Yang est interrompue. Aucun train n'est arrivé ce matin du quartier général. Des Japonais, déguisés en Chinois, ont endommagé un pont près de Ta-Tché-Kiao, mais on dit que le dommage sera promptement réparé.

Le grand-duc, qui a terminé sa mission à Port-Arthur, se dispose donc à repartir le lendemain pour Liao-Yang.

Avant de quitter Port-Arthur, un officier de ma connaissance m'engage à faire un tour dans la ville chinoise. Je n'ai jamais rien vu d'aussi sale et d'aussi ignoble que les quelques bouges où nous pénétrâmes par curiosité.

Quand nous revenons près du port, le calme le plus complet règne dans la rade. Il n'est pas probable que la flotte japonaise revienne à la charge cette nuit.

Port-Arthur, jeudi 22 avril. — La flotte japonaise s'est montrée à l'horizon de grand matin, sans doute pour empêcher que l'escadre russe ne sorte et ne vienne contrarier les opérations de la descente des troupes à Pi-Tze-Wo. Déjà 17 transports ont été signalés; en admettant qu'ils portent chacun 1 000 soldats, il faut s'attendre à ce que 17 000 hommes débarquent aujourd'hui même sur la péninsule.

Pi-Tze-Wo est éloigné de 30 verstes, au plus, de la voie ferrée.

Si le grand-duc veut pouvoir rejoindre l'état-major du général Kouropatkine, il est grand temps qu'il parte, car dans un ou deux jours, peut-être même déjà ce soir, la ligne du chemin de fer sera coupée. On dit que les Japonais s'appêtent à diriger une armée de 60 000 hommes sur Port-Arthur.

La place est très bien fortifiée; elle a maintenant une garnison de 30 000 hommes. Quand la flotte japonaise l'a attaquée la première fois, il n'y avait que 2 000 hommes de garnison; mais certains forts, nouvellement construits, manquent de grosses pièces. En cas de siège, on sera probablement obligé d'avoir recours aux canons de la flotte, pour les placer sur les batteries. Si Port-Arthur est bien fourni de munitions et de vivres, il pourra résister pendant de longs mois.

Le vice-roi envoie, à 7 heures du matin, un officier qui nous confirme notre situation critique. Il faut nous mettre en route sans perdre une minute.

L'amiral Alexeïeff se dispose, lui aussi, à retourner à Moukden, et partira peu après nous. D'après les dernières nouvelles, déjà des patrouilles d'éclaireurs japonais ont été sinallées à dix verstes de la voie ferrée.

Passerons-nous sans encombre, ou bien serons-nous arrêtés, et peut-être obligés de rebrousser chemin sur Port-Arthur? Dans ce cas, il faudra nous résigner à subir les péripéties d'un long siège.

Demidoff donne énergiquement tous les ordres nécessaires pour le départ et une marche accélérée du train. Nous ne nous arrêtons nulle part jusqu'à Ta-Tché-Kiao, sauf dans les gares où la machine doit faire provision d'eau. Tout va bien. Nous filons à toute vapeur. Mais, à plusieurs reprises, le wagon-salle à manger nous donne des inquiétudes, car les essieux menacent de chauffer.

Nous approchons maintenant de la zone que parcourent déjà les éclaireurs japonais.

A Vafandiane, quelques minutes avant notre passage, on a surpris deux Chinois, au moment où ils se disposaient à placer sur la voie une boîte de matières explosives. Nous l'avons échappé belle de sauter dans les airs!

Enfin, nous voici à Ta-Tché-Kiao, où nous apprenons que des avant-postes japonais ont été signalés près de Vafandiane, à six verstes de la voie.

Dès à présent, le mouvement des trains à destination de Port-Arthur est arrêté. Nous avons croisé, ce matin, les deux derniers trains qui ont dépassé Ta-Tché-Kiao.

Le premier était un train de munitions; bonne affaire pour une place qui va être assiégée. Le second transportait des ouvriers russes, engagés pour les chantiers de Port-Arthur.

Il fait une superbe journée de printemps.

Partout, dans la campagne, les Chinois travaillent paisiblement à leurs terres.

Pauvres gens! Ils ne se doutent pas encore des calamités qui vont pleuvoir sur leur pays.

A neuf heures du soir, nous arrivons en gare de Liao-Yang. Le général Kouropatkine est heureux de savoir que le grand-duc a pu passer sans difficulté, mais il est inquiet du sort du dernier train, qui a quitté Port-Arthur, deux heures après le train du vice-roi, avec plusieurs wagons de blessés et de malades. Tout le monde parle de l'affaire du Yalou, du débarquement des troupes japonaises à Pi-Tse-Wo et à Port-Adams, ainsi que de l'éventualité du siège de Port-Arthur.

On dit que le général Zassoulitch ne s'est pas conformé aux instructions du généralissime, dont le mot d'ordre était : retarder le plus possible la marche en avant de l'ennemi, mais éviter de s'engager à fond.

Dès le 13 avril, au matin, le mouvement japonais avait commencé. Les Russes abandonnaient, sans résistance sérieuse, deux

îles sur le Yalou, près de Wiju. Trois jours plus tard, le pont jeté en amont de Wiju était terminé et servait aux Japonais à faire passer leur artillerie qui, le lendemain, couvrit de ses feux les retranchements russes de Turentchen.

L'armée russe se déployait sur un front d'une dizaine de kilomètres : la gauche à Turentchen, la droite à Antoung.

L'infanterie japonaise chercha à déborder le flanc gauche des Russes, et les força bientôt à reculer, tandis que toute une flottille de canonnières remontait le fleuve jusque près d'Antoung, et prenait part au combat sur l'aile droite.

Criblées de projectiles, les batteries de campagne russes ne purent répondre au feu des pièces de siège que les Japonais avaient amenées par la rivière. Plusieurs bataillons du 11^e régiment furent complètement enveloppés. Les rangs diminuaient à vue d'œil. Officiers et soldats se battirent en héros, sous une grêle de balles. Quand le colonel fut tué, l'aumônier du régiment rallia les soldats, puis, le crucifix en main, s'élança à la tête des combattants qui réussirent à se frayer un passage à la baïonnette à travers les rangs ennemis. Plus de 800 soldats, et 26 officiers, restèrent sur le champ de bataille ; le prêtre fut blessé.

Sur la gauche, une division de la garde japonaise débordait la position russe et menaçait de l'envelopper.

Une batterie russe ayant perdu son commandant, la moitié de ses hommes et tous ses chevaux, les soldats survivants essayèrent en vain de tirer les canons à bras. La situation devenait de plus en plus critique. Le général Zassoulitch fut obligé de replier son armée sur Feng-Hoang-Tcheng, et de réquisitionner des porteurs chinois pour transporter les blessés à travers la montagne.

De part et d'autre, les pertes furent considérables. Les Russes eurent plus de 2 000 tués et blessés, soit presque un quart de l'effectif engagé, proportion très grande et qui ne se trouve que dans les pages les plus sanglantes de l'histoire militaire.

Quant aux Japonais, il semble, d'après les dépêches de Tokio, qu'ils cherchent à déguiser leurs pertes, mais, s'il faut en croire les Chinois, ils ont eu plus de 5 000 morts et blessés.

I. DE SCHÆCK.

(A suivre.)

Assassinat médical ou suprême charité?

I

Peut-on et doit-on hâter la mort des incurables?

Telle est la question qui vient d'être soulevée d'une façon assez imprévue en divers pays et qui a été surtout discutée de l'autre côté de l'Atlantique. A vrai dire, le problème n'est pas nouveau ; il semble même avoir été résolu par l'affirmative dès l'origine de l'humanité. Au moment où il avait contre lui et les éléments et les bêtes féroces, où la lutte pour la vie lui était rendue très pénible, l'homme primitif ne devait être guidé que par une morale utilitaire. Ne pouvant, d'ailleurs, ni protéger un être encombrant et inutile, ni lui fournir des aliments, il n'avait rien de mieux à faire que de le délivrer de ses souffrances en hâtant sa mort. Lorsque l'homme est devenu un loup pour l'homme, lorsque des familles et des tribus se sont livrés des combats sanglants, les vaincus ont pu considérer comme un devoir d'achever, pour leur éviter les tortures d'un ennemi cruel, les blessés de leur tribu qui étaient trop gravement atteints pour fuir. De telles pratiques se sont conservées jusqu'à nos jours sous diverses formes. Chez certaines peuplades anthropophages, il était, encore au XIX^e siècle, d'usage de tuer les enfants infirmes et les vieillards impotents pour préparer des festins très appréciés. Les vieux parents, d'ailleurs, trouvaient la chose toute naturelle et pensaient qu'il ne pouvait y avoir pour eux sépulture plus honorable que l'estomac de leurs enfants ; car chez ces tribus, le principe utilitaire était développé à son maximum.

Dans l'Inde antique, les incurables étaient conduits par leurs proches sur les bords du Gange ; on les asphyxiait plus ou moins complètement en leur emplissant les narines et la bouche de vase et on les jetait dans le fleuve sacré.

Chez les Hébreux, la suppression des malades semble avoir été quelquefois employée comme procédé de prophylaxie et de désinfection radicale. L'hygiéniste théocratique se contentait d'imposer des quarantaines vexatoires aux lépreux, mais « dans d'autres cas, dit Arnauld, il faisait massacrer les malades ou même ceux qui étaient soupçonnés de l'être, comme il arriva des filles madiâhites à Sittim et de leurs amants. »

A Sparte, les enfants subissaient une véritable sélection à leur naissance : ceux qui étaient malingres, chétifs et mal conformés étaient impitoyablement sacrifiés. La cité, ne conservant à sa charge ni infirmes, ni avortons, était prospère et la race humaine ne pouvait que s'améliorer au point de vue plastique.

Des idées de pitié, d'égalité, de charité répandues à travers le monde avec des doctrines religieuses ont peu à peu modifié et transformé l'esprit égoïste des sociétés primitives. En réalité, l'égoïsme n'a pas été supprimé, mais son but est déplacé. Anciennement l'homme cherchait par tous les moyens le maximum de bonheur et le minimum de peines pendant sa vie ; l'homme transformé par la religion tâche d'obtenir, par quelques privations et quelques actes de charité accomplis en cette vie, un grand bonheur dans des existences postérieures ou même un bonheur absolu et éternel dont il croit devoir jouir après sa mort. En somme, il espère que, pour une privation qui lui coûte assez peu, la divinité lui donnera un bonheur bien supérieur. Il fait un marché à longue échéance qu'il juge très avantageux et il n'agit toujours que par égoïsme.

Les idées de pitié et de charité ont été prêchées surtout par Çakya-Mouni, cinq siècles avant notre ère, et répandues par les missionnaires bouddhistes. Déjà deux siècles et demi avant notre ère, le roi Pyiadasi créait des hôpitaux et organisait l'assistance publique dans ses États. Le christianisme propagea, beaucoup plus tard, ces mêmes idées plus ou moins modifiées. Dans tels ou tels cas cependant, au moyen âge, on conservait dans la société chrétienne l'habitude de supprimer certains malades, ceux qui étaient atteints de rage et les hystériques, considérés comme possédés.

Peu à peu pitié et charité se sont transformées, en Europe surtout, en une véritable sensiblerie ; on ne supprime plus ni les avortons ni les incurables depuis longtemps ; on les a d'abord recueillis et laissé vivre, puis on a fait et l'on fait encore des efforts pour prolonger le plus longtemps possible leur inutile vie de souffrances. La sensiblerie est allée plus loin ; de bonnes âmes se sont émues de savoir que des chiens, des chats, des perroquets, etc., pourraient être abandonnés malades, et elles ont fondé des hôpitaux pour animaux.

Cet état d'esprit s'est accentué de plus en plus dans ces dernières années ; nous en arrivons à faire pour la race humaine absolument l'inverse de ce que nous faisons pour l'amélioration de certaines races animales et en particulier des races bovine et chevaline ! Les haras sont de véritables palais dans lesquels nous entourons de soins de superbes étalons que nous avons prudem-

ment sélectionnés pour la conservation et l'amélioration de la race, et que nous destinons aux juments de race et non à des rossinantes. Nous considérerions comme fou un éleveur qui surmènerait ses étalons et ses juments poulinières pour permettre à quelques rosses de rester au repos et de créer des avortons.

Notre façon de raisonner change complètement quand il s'agit de l'espèce humaine : nous construisons des hôpitaux et des asiles pour recueillir et élever à grands frais des avortons et des infirmes ou pour prolonger le plus longtemps possible la vie de misère et de douleur des incurables. Nous luttons contre cette loi naturelle de la sélection qui tend pour le plus grand bien de la race à la suppression des êtres chétifs ; nous conservons la vie à des malingres qui sont à charge à la société et qui souvent lègueront leurs tares et leurs faiblesses à leurs descendants. Le croisement de ces chétifs avec des êtres forts abâtardit déjà la race ; de plus, le surcroît de travail que les forts sont obligés de s'imposer pour entretenir et protéger luxueusement les avortons et les chétifs, provoque chez eux un surmenage qui retentit sur leurs descendants et les affaiblit encore davantage.

Le sentiment de pitié qui nous guide semble atteindre actuellement son maximum. Très souvent nous entendons les parents ou les amis d'un malade incurable qui est immobilisé et qui souffre, nous déclarer : « Puisqu'il ne doit pas guérir, à quoi bon prolonger ses souffrances ? Plus tôt ce sera fini, mieux cela vaudra pour lui. » Et lorsqu'il est mort, on ajoute communément : « Avec les souffrances qu'endurait ce malheureux et dans l'état où il se trouvait, la mort est pour lui une véritable délivrance. » A un tel malade la plupart souhaitent tout bas une mort prompte ; ils pensent qu'il serait peut-être bon de hâter cette fin. Quelques-uns expriment tout haut ce que d'autres osent à peine penser et prêchent même le droit à l'*euthanasie*, c'est-à-dire à la mort hâtée et adoucie.

« Pourquoi, demande un clergyman, prolonger l'agonie d'un malade dont la mort est inévitable ? Pourquoi épuiser les ressources de la science médicale à le maintenir dans la misère ? Ne serait-il pas plus humain de le débarrasser de ses souffrances ? Nous n'hésitons pas à mettre fin à la vie d'un chien ou d'un cheval dont la guérison nous paraît impossible. Serons-nous moins pitoyables pour une créature humaine que pour une simple bête (1) ? »

D'autre part, quelques philosophes, et tout particulièrement

(1) D^r OX : *Euthanasie*, *Le Matin*, 25 juin 1904.

Nietzsche, ont protesté, en se basant sur une morale utilitaire, contre les résultats déplorables pour la race, obtenus par la société en favorisant les faibles aux dépens des forts. D'après eux, l'avorton ou le malade incurable, inutile et même nuisible à la famille, à la tribu et à la société, devrait être supprimé, ou du moins abandonné à son sort ; dans ce dernier cas, il disparaîtrait vite par sélection naturelle dans la lutte pour la vie.

Il est curieux de constater qu'en poussant leurs théories à l'extrême, les partisans de l'altruisme, de la charité et de la pitié arrivent en partie à la même conclusion que les partisans de la morale utilitaire et demandent la suppression des incurables.

Dans ses *Anticipations*, Wells (1) nous montre le monde tel qu'il aura évolué, d'après lui, dans quelques siècles et il suppose qu'une telle solution sera acceptée : dans la société qu'il nous dépeint, les avortons sont systématiquement supprimés.

En attendant, l'idée semble se répandre en dehors du monde des rêveurs ; quelques-uns proposent seulement de faciliter aux incurables qui veulent bien débarrasser la société de leur personne par le suicide, les moyens de favoriser leurs projets ; quelques autres vont plus loin encore et examinent les cas dans lesquels il serait bon, selon eux, d'intervenir pour hâter la mort d'un incurable. Dans une brochure publiée à Londres et dont le *Bulletin de thérapeutique* (2) a donné un compte rendu, un médecin anglais connu dans le monde des aliénistes fait remarquer que les fous font souvent des tentatives de suicide, et il ajoute : « Puisque la nature a pourvu au moyen de se défaire des incapables par cette propension qu'elle leur donne au suicide, ces malheureux devraient pouvoir suivre leur instinct sans être contrecarrés, comme ils le sont tous les jours. » Il souhaite donc que la loi ne rende pas si difficile les moyens de se procurer des poisons.

Ce vœu restera sans doute platonique, et c'est heureux, car si les aliénés et les criminels avaient les moyens de se procurer facilement du poison, ils pourraient en user contre les autres plus souvent que de s'en servir ou avant de s'en servir pour eux-mêmes.

Un Italien, Nobel, a eu une idée beaucoup plus ingénieuse ; il a proposé d'ériger à Rome et à Milan des institutions dans lesquelles toute personne qui voudrait se suicider pourrait se donner une mort aussi douce que possible par asphyxie au moyen d'un gaz formulé par lui. M. Crispi, alors premier ministre, aurait

(1) WELLS : *Anticipations*, Traduction française, 1904 ; p. 241, 242 et 250.

(2) *Bulletin de thérapeutique*, 8 mai 1904.

jugé l'idée favorablement, mais pour le moment l'aurait trouvée irréalisable (1).

En octobre 1903, à l'assemblée de l'Association des médecins de l'Etat de New-York (*New-York State medical Association*) la question suivante a été débattue : « En présence d'un malade jugé incurable, quel est le devoir du médecin ? » et on a discuté le droit de hâter la mort du malade incurable dans divers cas et en particulier dans celui du cancer opéré, récidivé et généralisé ; dans la tuberculose à la troisième période ; dans la fracture de la colonne vertébrale avec paralysie à peu près complète et impotence fonctionnelle des membres.

Au banquet de l'Association, un clergyman, M. Wright, a parlé en faveur de l'euthanasie, de la bonne mort, c'est-à-dire de la suppression par les moyens les plus doux.

Cette suppression n'est prévue, ni tolérée par aucune législation européenne ou américaine : la *New-York State medical Association* la réclame comme un droit et même comme un devoir dans des conditions bien déterminées.

Peu de temps après, les législateurs saxons ont repoussé un projet de loi qui leur était soumis et d'après lequel les médecins seraient autorisés, en cas de maladie incurable, à donner à ceux qui le demanderaient une mort prompte et douce.

En France, la question a déjà suscité divers articles desquels il ressort que les médecins qui, par raison d'humanité, seraient disposés à user de ce droit, s'il était légal, hésiteraient à en réclamer l'application exceptionnelle, de peur qu'elle n'amène de terribles abus. Les Américains ont prévu cette objection et le clergyman qui a pris la parole à ce sujet, propose de faire examiner les cas en litige par une commission nommée par le gouverneur de l'Etat et composée de quatre médecins, du maire, du président du comité local d'hygiène et de deux citoyens d'un caractère irréprochable

II

Dans un livre intitulé : *L'Assassinat médical et le respect de la vie humaine*, M. Guérmonprez a fait une longue étude de la question et, en se plaçant au triple point de vue de la vocation médicale, des traditions et de la religion, il a rejeté avec indignation toute pratique provoquant l'euthanasie, qu'il qualifie purement et simplement d'assassin médical. Il se base d'abord sur le précepte *non occides* (tu ne tueras point), qu'il considère comme impé-

(1) GUERMONPREZ, *L'assassinat médical et le respect de la vie humaine* (Roussel, éditeur, Paris), 1904, p. 10.

rieusement absolu, et il en conclut que personne n'a droit au suicide, quelles qu'en soient la forme et les circonstances. Or le précepte biblique invoqué par l'auteur n'a jamais été respecté par les Hébreux : l'histoire des Madianites en est une preuve entre mille. Il n'a pas été suivi davantage par les catholiques et les protestants : témoins les guerres de religion et les supplices de l'Inquisition.

L'auteur ajoute : « Qu'il soit perpétré sur la fin de la vie ou dès ses commencements, l'homicide médical est toujours un crime. Son appréciation relève, non pas de la science, mais des mœurs. » Il semble comparer l'euthanasie à l'avortement ; il y aurait cependant lieu de faire une distinction : l'avortement supprime un être qui peut-être pourrait vivre, être heureux et se rendre utile à la société ; dans l'euthanasie, la suppression ne porte que sur des êtres dont la vie de souffrances est une charge et pour eux-mêmes et pour la société.

L'euthanasie a déjà été adoptée chez différents peuples, ainsi que nous l'avons vu, et le fait même que la question puisse revenir en discussion de nos jours prouve bien que nos mœurs évoluent et sont toujours sujettes à des changements : ce qui paraît crime en ce siècle sera peut-être considéré comme une bonne action dans quelques années ou dans un avenir plus ou moins éloigné.

M. Guermonprez rappelle les deux maximes : *Medicina abhorret a sanguine* ; *medicina abhorret a veneno* ; (la médecine a horreur du sang ; la médecine a horreur du poison) ; il reconnaît que l'Eglise a dû renoncer au premier adage pour laisser tout libre développement à la chirurgie, mais il considère le second comme étant de tous les âges, ce qui peut paraître extraordinaire en ce temps où presque tous les médicaments réellement actifs sont des poisons.

Continuant à chercher des opinions toutes faites, l'auteur cite Paul Bert : « Contre les faibles, il n'y a que le droit de charité. » Il ajoute que le naturel du médecin est fait de commisération, de compassion et d'incessante sollicitude, et que par suite, sa vocation le range aux antipodes des homicides. Mais précisément ceux qui désirent hâter la mort d'un incurable pour supprimer ses souffrances, sont inspirés par un sentiment de suprême charité.

La troisième série d'arguments est empruntée à la religion catholique et, par conséquent, de l'avis même de l'auteur, n'est pas faite pour tout le monde. Ces arguments comprennent des citations de la théologie morale du Père Augustin Lehmkuhl sur lesquelles M. Guermonprez appuie les affirmations suivantes : « Le médecin commet une faute grave s'il accélère la mort d'un malade, déses-

péré par exemple, pour qu'il n'ait pas à supporter plus longtemps ses douleurs. Il en est de même si, par une fausse commisération, il endort le malade jusqu'à lui faire perdre connaissance, en telle manière qu'il ne puisse la recouvrer et qu'il succombe en cet état. »

En se plaçant au point de vue mystique de la douleur agréable à Dieu, il faudrait interdire à tout croyant de faire appel au médecin : certains religieux, qui sont logiques avec eux-mêmes, refusent de se laisser soigner en cas de maladie : en soulageant leur douleur, en essayant de prolonger leur existence, ne lutteraient-ils pas contre les desseins de la divine Providence ?

D'autres croyants limitent l'intervention de la médecine en tel ou tel cas, en arguant de quelque passage d'un livre religieux. C'est ainsi que certaines personnes refusent le « chloroforme-à-la-reine » qui supprime les douleurs de l'accouchement, tout simplement parce qu'il est écrit quelque part que la femme enfantera dans la douleur !

En somme, M. Guermonprez emprunte les arguments de sa thèse à ce qui peut avoir une valeur d'autorité, sans que celle-ci puisse être cependant invoquée sans réserves. Un exemple fera mieux comprendre la portée de notre critique. Paul Bert a démontré qu'en respirant de l'oxygène un homme pouvait supporter, dans une cloche, une pression atmosphérique aussi faible que celle qui existe à 9 000 mètres d'altitude. Et il s'est soumis lui-même à l'expérience. Plus tard, dans une ascension en ballon, Sivel et Crocé-Spinelli, se basant sur ce fait, s'élèvent au-dessus de 8 000 mètres ; ils emportent de l'oxygène, mais ils ne s'en servent pas au fur et à mesure que la dépression se produit ; ils ne veulent en user qu'à une très grande altitude ; il n'est alors plus temps, ils ont déjà les membres paralysés, ils ne peuvent utiliser leur oxygène et ils meurent. « Les modérés dit Guermonprez, ont pensé qu'on ne pouvait raisonnablement pas imputer à Paul Bert la responsabilité d'un fait qu'il n'a ni voulu, ni conseillé dans les conditions où il s'est accompli. Mais d'autres ont été plus sévères ; ils ont imputé à crime une autorité scientifique dont Paul Bert jouissait sans l'avoir méritée. » Suivant nous, les modérés seuls ont raison, les autres ne sont pas « plus sévères », ils sont injustes : les expériences de Paul Bert étaient exactes ; Sivel et Crocé-Spinelli en ont tiré des conséquences erronées ou ont été imprudents ; dans le domaine scientifique, il n'y a pas lieu de tenir compte de l'autorité, l'évidence seule a de la valeur.

Nous ne nous occupons du travail de M. Guermonprez que pour faire voir jusqu'où peut conduire l'esprit systématique et sectaire.

III

En morale, les philosophes peuvent raisonner ou... déraisonner de mille et une façons ; ils en arrivent tous, qu'ils le veuillent ou non, à paraphraser dans leurs conclusions cette loi naturelle qui exprime la réciprocité des devoirs et des droits et constitue la base de la solidarité nécessaire dans la société humaine. « Agissons avec les autres comme nous voudrions qu'ils agissent avec nous-mêmes. » Cette loi est tellement naturelle que les peuplades les plus anciennes ont été amenées à la mettre en évidence par l'application aux criminels de la peine du talion. N'était-ce pas, d'ailleurs, le moyen le plus simple et le plus logique de faire comprendre au coupable l'importance de sa faute ?

En s'appuyant sur ce principe de morale universelle, on pourrait examiner le problème de la suppression des incurables et chercher à prévoir comment il sera probablement résolu au cours de l'évolution des idées et des mœurs. Il est bon, pour faire un examen aussi complexe, de se placer successivement au point de vue de l'individu, de la société et de la race.

Il est bien évident que la question ne se pose que pour les incurables avérés ; elle ne saurait s'appliquer au cas d'un malade pour lequel il reste un espoir de guérison, si faible soit-il.

Considérons, en premier lieu, le cas d'un incurable que nous examinerons en dehors des relations avec sa famille, avec la société et avec la race. Ce malade sait qu'il est incurable ou il ne le sait pas.

Supposons d'abord qu'il le sache : plusieurs alternatives peuvent se présenter.

Celui-ci reste attaché à la vie, malgré ses souffrances, il veut vivre et vivre le plus longtemps possible ; dans ce cas, le médecin doit lui prodiguer des consolations, soulager ses souffrances et prolonger son existence autant qu'il le peut.

Celui-là en a assez de la vie, il appelle la mort à grands cris et demande à son médecin de lui procurer une fin douce et rapide. Il y a lieu de distinguer deux catégories de malades : l'une, la plus nombreuse, renfermant tous ceux qui peuvent marcher, se déplacer et avoir recours au suicide ; l'autre, exceptionnelle, comprenant les malades qui, pour une raison quelconque, paralysie des quatre membres par exemple, sont dans l'incapacité physique de se donner la mort.

Il semble bien évident que le médecin n'ait pas à intervenir pour hâter la mort d'un malade de la première catégorie : celui-ci peut se suicider s'il lui plaît, il pourra seulement regretter que les

instituts pour suicide perfectionné proposés par l'Italien Nobel ne fonctionnent pas encore.

Pour bien appliquer le principe de morale : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même », chacun doit se garder d'intervenir pour mettre l'incurable hors d'état de se suicider ; car toute personne qui a pris cette décision ne voudrait pas qu'on l'empêchât de réaliser son projet.

Il peut paraître étrange aux Européens, mais il est cependant bien naturel et très logique, cet usage chinois d'après lequel toute personne qui en arrache une autre au suicide se charge par ce fait même de l'entretenir et de payer les dettes de celui qu'on sauve. Un individu veut quitter la vie parce qu'il la trouve insupportable, n'est-il pas juste qu'un autre individu qui l'empêche de disparaître et veut l'obliger à vivre, soit tenu de lui rendre la vie tolérable ?

Pour les malades de la seconde catégorie qui se trouvent dans l'impossibilité physique de se suicider, la question devient plus délicate. Peut-on et doit-on leur faciliter les moyens de recourir au suicide ou même leur procurer directement, sur leur demande, une mort douce et rapide ? La règle de morale ne varie pas : chacun doit toujours faire pour les autres ce qu'il voudrait que les autres fissent pour lui. Si la question est délicate, c'est que tous les individus ne pensent pas de la même façon sur ce qu'ils voudraient qu'on leur fit. Certains croient que leurs maux leur sont envoyés par la divinité pour leur faire expier leurs fautes et pour leur permettre de mériter par leur patience un bonheur éternel. S'ils étaient logiques, ils ne devraient même pas essayer de soulager leurs maux et de diminuer leurs mérites. D'autres croient qu'ils peuvent essayer de clamer leurs douleurs, mais qu'ils n'ont pas le droit de disposer de leur vie et qu'ils s'exposeraient à des malheurs dans une autre existence pour avoir eu recours au suicide. Les uns et les autres, à l'état de santé, ne voudraient pas que, s'ils étaient malades et incurables, on leur donnât jamais des moyens d'en finir avec la vie. Cela ne les empêchera, d'ailleurs, peut-être pas de se suicider s'ils le peuvent. D'autres, dégagés de toute croyance au surnaturel, voudraient qu'en pareil cas, on leur donnât les moyens d'endormir pour toujours leurs souffrances ; ils considéreraient même comme la plus belle manifestation de suprême charité et de solidarité l'acte de l'ami qui leur faciliterait le suicide ou qui mettrait fin à leurs maux. Ces derniers se multiplient tous les jours au fur et à mesure que disparaissent les croyances au surnaturel ; il est probable que dans un avenir plus ou moins éloigné, la mort douce, l'euthanasie sera généralement approuvée dans ces circonstances.

IV

Supposons maintenant que le malade soit incurable, mais qu'il l'ignore; il ne faut pas augmenter sa peine en lui faisant connaître qu'il est incurable; mais s'il souffre beaucoup, doit-on le supprimer sans le lui dire? Bien des personnes traiteraient actuellement cette suppression de crime et de trahison; quelques-unes cependant pensent que si elles se trouvaient dans cette situation, elles souhaiteraient qu'une autre personne leur procurât une mort rapide sans les prévenir. Il est possible que ceux qui pensent ainsi se multiplient et que, dans un avenir assez éloigné, ce qui serait actuellement condamné comme un crime et une trahison soit considéré comme une bonne action. La loi morale n'aura pas changé, la façon de penser des individus sera seule modifiée. Toutefois cette solution n'aurait peut-être pas lieu si les spirites et les occultistes venaient à démontrer que la force psychique, qui se manifeste par la télépathie et les fantômes des vivants, subsiste après le décès et se révèle réellement par les fantômes des morts, et que cette force subit de grandes perturbations en cas de mort brusque ou hâtée, volontaire ou non, ainsi qu'on l'admet dans les traditions religieuses, magiques et ésotériques de la plupart des peuples.

Sauf quelques sectaires qui attribuent à la douleur une valeur méritoire ou expiatoire, tout le monde admettra que dans tous les cas examinés jusqu'ici, il faut au moins adoucir les derniers moments de l'incurable en calmant ses douleurs par les différents médicaments qui peuvent agir et qui sont tous toxiques, et cela même si l'emploi de ces médicaments devait quelque peu abrégier la vie du malade. Il est également bien évident qu'en pareil cas, on peut essayer, avec le consentement du malade, toute médication, si dangereuse soit-elle, si on peut en espérer un résultat ou si on peut en tirer une connaissance scientifique utile.

L'incurable qui se prête spontanément à des recherches scientifiques rend un dernier service à la société et même à l'humanité.

Jusqu'ici nous avons examiné les différents cas dans lesquels peut se trouver l'incurable sans tenir compte des intérêts de la famille, de la société et de la race. Dans la vie, l'individu n'est jamais isolé ainsi et il y a lieu de tenir compte de ces différents intérêts.

L'individu qui peut être utile à sa famille ou à la société n'a pas le droit de priver ses parents ou ses concitoyens des avantages qu'il est en mesure de leur procurer. Il ne doit pas leur occasionner, par suite de sa mort volontaire, un dommage qu'il ne voudrait pas

que les autres vissent lui causer. Par le fait de son éducation, il a contracté envers eux une dette qu'il doit payer jusqu'au bout. La vie d'un tel malade doit être prolongée le plus longtemps possible ; mais ses souffrances doivent être calmées.

Celui-là seul qui est inutile ou à charge de sa famille ou à la société, pourrait, s'il n'était pas arrêté par des considérations religieuses, demander la fin de ses souffrances à la mort volontaire.

Les incurables qui sont à charge à leur famille ou à la société ou qui peuvent leur être nuisibles à cause de la contagiosité de leur maladie, ne peuvent être arrêtés dans leurs projets de mort volontaire, surtout quand ils invoquent des arguments étrangers à la religion. Ils peuvent même considérer comme une bonne œuvre de débarrasser le plus tôt possible leurs parents et leurs concitoyens de leur présence encombrante et funeste.

V

Nous avons entendu exprimer ces idées, il y a quelques années, par une malheureuse ataxique incurable, atteinte d'arthropathie et de cécité tabétique. Cette pauvre femme est restée plongée dans une nuit complète, immobilisée dans son lit d'hôpital pendant trois ans. La monotonie de l'existence n'était rompue pour elle que par l'apparition intermittente de ces épouvantables douleurs fulgurantes que redoutent tant les ataxiques. Des injections de morphine lui procuraient seules un calme de quelques heures. Aux différents internes qui se succédaient dans le service de garde, elle répétait cette supplique, qu'elle nous a adressée à nous-même à maintes reprises : « Vous me semblez doux et bon, vous venez soulager mes souffrances, mais je vous en prie, laissez de côté ces médicaments qui me calment d'une façon momentanée, procurez-moi une mort rapide et douce. Je vis dans une nuit complète, mes jambes ne peuvent plus me porter, de temps à autre il me semble que des couteaux aigus taillent ma chair, que des chiens me rongent les genoux. Je n'ai plus de famille, je n'ai personne qui m'intéresse et il n'y a personne qui ait intérêt à ce que je vive ; je suis inutile, je suis à charge à la société, je prends depuis longtemps une place d'hôpital qui aurait pu être occupée successivement pendant ce temps par plusieurs malades aujourd'hui guérissables qui deviendront peut-être incurables demain parce que j'aurai occupé un lit vainement et qu'ils n'auront pas trouvé une place disponible. Je voudrais en finir avec mes souffrances, je voudrais me débarrasser d'une vie inutile, et débarrasser également la société de ma personne ; mais je ne puis pas, mes jambes refusent de me porter !

Mes yeux ne sauraient me guider ! Si j'étais au moins dans une salle de premier ou second étage, j'essaierais de me trainer sur les mains jusqu'à la fenêtre pour me précipiter dans le jardin, mais je n'ai même pas cette ressource : on m'a mise dans une salle du rez-de-chaussée et on me surveille. J'ai voulu me laisser mourir de faim, c'est pénible, j'y aurais peut-être réussi cependant, si on ne m'avait forcée à m'alimenter en me gavant avec une sonde ! Ayez pitié de moi ! vous aurez peut-être plus de cœur que les autres, procurez-moi, je vous en supplie, procurez-moi, de grâce ! une mort douce et rapide. »

Aucun de ceux à qui cette supplique a été adressée n'a osé réaliser le vœu de cette malheureuse ; il aurait, d'ailleurs, été passible de la loi, dans l'état actuel de nos mœurs, et aurait sans doute été poursuivi pour homicide volontaire ; s'il s'était seulement rendu complice du suicide de la malade en laissant près d'elle un toxique, il aurait été poursuivi pour homicide par imprudence ou négligence. Quelques-uns d'entre nous ont même mesuré très parcimonieusement à cette malheureuse les injections de morphine ou sont allés jusqu'à les remplacer quelquefois par des injections d'eau distillée, afin de ne pas développer chez elle la morphinomanie. Aujourd'hui, nous serons peut-être encore approuvés d'avoir agi ainsi, mais il est possible que demain nous soyons accusés d'avoir été inhumains et cruels.

Quant à la famille ou à la société, elles pourront peut-être dans un avenir éloigné, faciliter à de tels malades les moyens de réaliser leur désir de suicide soit simplement en ne les empêchant pas d'y donner suite soi-même, ou en utilisant des instituts de suicide comme ceux que proposait l'Italien Nobel. A ce point de vue, leur rôle semble devoir s'arrêter là : elles violeraient le principe général de morale que nous avons vu universellement admis, en supprimant les incurables malgré eux. D'ailleurs, si l'incurable a rendu avant sa maladie des services à la famille ou à la société, celles-ci ont contracté envers lui une dette qu'elles paieront en lui permettant de vivre à leurs dépens.

On ne saurait admettre dans ces conditions la combinaison suivante qui, d'après le docteur Ox (1), aurait été proposée à la *New-York medical Association* : « Lorsque la Commission spécialement déléguée à cet effet aurait résolu la suppression d'un incurable, le patient pourrait en appeler une première fois de la décision prise, le consentement de la famille serait alors nécessaire. Mais si, après un nouvel examen, il était reconnu que tout traitement est absolu-

(1) Dr OX : Euthanasie, *Le Matin*, 25 juin 1904.

ment impuissant et le cas décidément incurable, alors la Commission aurait le droit de mettre sa sentence à exécution ».

Non! la société ne saurait ainsi supprimer un malade malgré lui. Il est déjà abusif qu'elle supprime, dans certains cas, des malades dégénérés ou aliénés qu'elle considère comme criminels. Il ne faut pas oublier que les sociétés sont constituées par des individus et pour des individus et que l'individu n'est pas fait uniquement pour le bonheur de la société. En ce qui concerne les avortons, on en arrivera probablement, dans un avenir plus ou moins éloigné, ainsi que Tã prévu Wells, à les supprimer à la naissance, tant par sensiblerie, pour leur éviter une vie de souffrances, que dans un but utilitaire pour qu'ils ne soient pas à charge à la société et qu'ils ne contribuent pas à abâtardir la race en se reproduisant. Ils n'auront pas rendu de services à la société et la société n'aura aucune dette envers eux. De plus, chacun se dira que lui-même aimerait mieux ne pas vivre que de passer une vie de souffrances et de misère à la charge des autres et il trouvera bon de supprimer un avorton ainsi qu'il eût voulu qu'on le supprimât lui-même à sa naissance s'il avait été tel.

Mais si la société ne peut supprimer malgré lui un de ses membres incurables, elle peut et doit prendre des précautions pour protéger ses membres sains contre une contagion possible, pour ne pas faire de dépenses nuisibles dans le but de prolonger une existence inutile et enfin pour sauvegarder l'avenir de la race.

Les moyens les plus pratiques de supprimer les incurables, seraient, en effet, d'éteindre les maladies qui sont ou ne tardent pas à devenir incurables ou tout au moins d'en diminuer l'extension. Etudier les conditions complexes dans lesquelles se développent ces maladies, répandre dans le public des notions d'hygiène et de prophylaxie sur les précautions à prendre pour éviter de préparer le terrain à ces affections et pour éviter la contagion, constituent d'excellentes mesures qu'il sera nécessaire de compléter par l'isolement des malades contagieux.

Dans certains cas, cette dernière mesure peut être, à elle seule, suffisante : le moyen âge a supprimé la lèpre en isolant les lépreux et en leur appliquant des règlements draconiens. La lèpre a disparu, la tuberculose la remplace et elle fait chaque jour des victimes de plus en plus nombreuses, à tel point que des ligues se sont formées pour la combattre. Ces ligues font d'heureux efforts pour répandre des notions d'hygiène dans le peuple, mais elles dépensent quelquefois des sommes très élevées en efforts inutiles, et qui semblent illogiques. Dans leurs dispensaires, elles fournissent à des malades légèrement atteints de tuberculose et curables des

moyens d'obtenir leur guérison, c'est parfait ; mais elles fournissent aussi à des tuberculeux incurables des moyens de prolonger leur vie de souffrances pendant laquelle ils sont un danger perpétuel pour leur famille et pour la société, parce qu'ils sont contagieux et qu'ils disséminent leurs bacilles autour d'eux. Elles dépensent, d'autre part, de grosses sommes pour créer des sanatoriums populaires dans lesquels elles traitent des tuberculeux qui n'expectorent pas, qui ne sont pas contagieux, et qui, s'ils guérissent (?) auraient tout aussi bien pu guérir grâce à un traitement suivi à beaucoup moins de frais, dans leur famille ou à la campagne.

On n'obtiendra de résultats appréciables que le jour où on renversera cette façon de faire, où on traitera dans la famille ou au dispensaire des malades qui ont une tuberculose non ouverte, qui sont curables et non contagieux et où on se servira des sanatoriums (qui pourraient être beaucoup moins luxueux et moins onéreux), pour isoler d'une façon absolue les tuberculeux contagieux incurables. C'est-à-dire que les sanatoriums populaires doivent être remplacés par des tuberculoseries analogues aux léproseries.

VI

De telles idées commencent à se faire jour ; le docteur Helme a publié dans la *Revue moderne de médecine et de chirurgie* un referendum sur la tuberculose et les sanatoriums qu'il vient de faire dans le corps médical ; il a reçu quelques réponses originales de divers médecins qui ont osé dire tout haut et même écrire ce que beaucoup de personnes pensent tout bas.

Le docteur Gannat propose de remplacer les sanatoriums par des colonies de tuberculeux établies à la campagne et dans lesquelles les malades valides pourraient travailler à des travaux agricoles en plein air. « En procédant ainsi, il me semble, dit-il, que l'on mettrait le malade dans les meilleures conditions pour guérir. Quant aux incurables, leur mort serait peut-être avancée, mais au point de vue social, leur disparition serait un bien. Actuellement, la mode consiste à s'apitoyer outre mesure sur ces pauvres malheureux ; certes, il faut être humain, mais enfin il faut voir l'intérêt général. »

Le docteur Louis Gros écrit : « Tous les efforts actuels sont vains et leur résultat nul ou peu s'en faut. Il n'y a, à mon faible avis, qu'un moyen vraiment efficace : *interner tout tuberculeux dès qu'il tousse* (1) *dans un hôpital ad hoc et lui défendre d'en sortir, fût-ce*

(1) Il y a sans doute là une erreur de typographie : je croirais volon-

une journée! En effet, on interne bien de cette manière les aliénés pour toute leur vie, et cependant ils sont incomparablement moins dangereux qu'un tuberculeux qui crache. L'intérêt général prime l'intérêt particulier. La maladie étant sans répit, la lutte doit être sans merci. C'est une sorte de loi martiale. L'internement doit être complet, la réclusion absolue. Car la guérison du tuberculeux, cela fait très bien dans un discours de Grancher, mais dans la pratique, — j'en appelle à tous mes confrères, — les cas de guérison vraiment authentiques, on peut les compter. Pour remédier à la contagion, mal impitoyable, il faut employer les moyens impitoyables. Comment remédie-t-on à la contagion de la rage? En tuant les chiens enragés! Je ne demande pas qu'on tue d'un coup de fusil tous les tuberculeux, non, ce qui cependant, tout bien considéré, serait un moyen très rationnel : plus de contagion, plus de folles dépenses, etc. Ce que je demande, c'est qu'on tue le tuberculeux, au point de vue social, si je puis dire — qu'on le sépare du reste de l'humanité comme un reclus dans sa prison; le tuberculeux est bien plus dangereux pour l'humanité qu'un assassin ou un faux monnayeur. »

Le docteur Florence écrit d'autre part : « La lutte entreprise par les ligues et les pouvoirs publics est et demeure stérile. C'est inévitable : qui voulez-vous qui s'intéresse à des déchetts, à des dégénérés, dont l'entretien et la dépense sont un fardeau pour la famille et un danger pour la société qui ne demanderait pas mieux que d'en être débarrassée au plus vite?... Le dégénéré, après avoir ruiné sa famille, succombe quand il n'entraîne pas avec lui d'autres victimes. Certainement, tous les efforts tentés jusqu'à ce jour sont inutiles et je déclare qu'ils ont été employés en pure perte, alors qu'il y a tant d'êtres fortement nés, qui, faute de nourriture et de soins, s'étiolent et meurent de misère physiologique; c'est ceux-là qu'il faut préserver de la tuberculose... Je ne suis pas partisan du sanatorium pour abriter des prédestinés à la mort, dont la prolongation de la vie est un supplice et la cessation un bonheur. Cependant, il faut se prémunir de la contagion de ces gens et de la peur qu'ils inspirent :

- 1° Les séquestrer de la société en les reléguant dans des pays écartés ou lointains ;
- 2° Les soumettre au régime ordinaire de la vie commune, éprouvant leur résistance ;
- 3° Empêcher la reproduction de tous les dégénérés.

Le docteur Florence propose enfin, en quatrième lieu, d'appli-

tiers que le D^r Louis Gros a plutôt écrit « dès qu'il crache » car le malade n'est dangereux qu'à partir de ce moment-là. J. R.

quer d'une façon draconienne les anciennes lois de Sparte à la naissance de tout être impropre à gagner sa vie.

Le docteur Jacob résume les mêmes idées, sous une forme ironique : « Si l'on considère la tuberculose comme un péril national, pourquoi continuer à faire du sentiment ? L'individu, dit Jaurès, doit céder le pas à la collectivité. Pourquoi ne pas utiliser les couvents disponibles à cloîtrer les tuberculeux ? Pourquoi ne pas soumettre ces malades à une quarantaine rigoureuse d'abord, à un internement perpétuel ensuite ? Pourquoi ne pas imposer la destruction de leurs vêtements et de leurs objets mobiliers ? Pourquoi leur laisser contracter mariage ? Pourquoi ne pas occire à la mode spartiate les rejets scrofuleux, dégénérés ou simplement prédisposés ? Pourquoi ne pas brûler leurs cadavres ? »

VII

La voilà bien, je crois, la seule et efficace prophylaxie sociale.

La grande légion des égoïstes approuvera cette manière de voir. Qu'en penseront tous ceux, et ils sont nombreux aussi, qui ont parmi leurs proches de malheureux bacillisés ?

On peut répondre, si on est tant soit peu psychologue, que les parents des bacillisés *penseront* que ces mesures seraient excellentes (à part la suppression des prédisposés qui est trop extensive), mais qu'ils *n'oseront peut-être pas souvent exprimer leur pensée*. La grande légion des égoïstes approuvera cette solution qui est parfaitement logique et qui, pour le moment, est mieux en rapport avec nos mœurs que la suppression radicale par euthanasie à laquelle en arrivent les altruistes avec leur sensiblerie exagérée.

Si la société ne peut pas supprimer des incurables malgré eux, elle peut au moins et doit défendre ses membres bien portants contre les dangers occasionnés par l'existence des incurables contagieux et elle ne peut les défendre utilement qu'en isolant ces derniers. Ces incurables contagieux ne peuvent protester contre cet isolement absolu, car ils ont eux-mêmes le devoir de ne pas faire aux autres ce qu'ils n'auraient pas voulu qu'on leur fit, c'est-à-dire de ne pas exposer les autres à une contagion à laquelle, avant leur maladie, ils n'auraient pas voulu que les autres les exposassent ; le devoir d'accepter l'isolement peut être pénible, mais c'est un devoir : dans des guerres qui présentent un intérêt bien moins grand que celui qui est ici en jeu, beaucoup d'hommes bien portants, dont la vie est incomparablement plus précieuse que celle des incurables, ne consentent-ils pas à se sacrifier pour leur patrie ?

On objectera peut-être que, par le fait même qu'on les isole, on apprend à ces malheureux la gravité de leur affection et on détruit le peu d'espoir de guérison qu'ils pouvaient conserver ; mais si, abstraction faite de la société, un individu est tenu de laisser ses illusions à un incurable quelconque, il n'en est plus de même dans la société, lorsque l'affection de l'incurable est contagieuse : chaque individu a le devoir de protéger tous les autres contre la contagion et ce devoir est plus pressant que celui de conserver les illusions d'un malade.

En général, il est nuisible de faire de grandes dépenses pour entretenir la vie des incurables, d'abord parce qu'il est peu charitable de faire durer les souffrances de ces malheureux ; ensuite, parce qu'en même temps on prolonge la période pendant laquelle l'incurable, s'il est atteint d'une affection contagieuse, constitue un danger pour la société ; enfin parce que les dépenses ainsi faites nécessitent des efforts qui surmènent et épuisent les bien portants et contribuent à affaiblir la race. Celles de ces dépenses qui pourraient être faites sans surmenage seraient bien mieux employées à élever des êtres fortement nés qui, faute de nourriture et de soins, s'étiolent et meurent de misère physiologique.

VIII

La lutte entreprise dans ces dernières années contre l'alcoolisme, contre la tuberculose et contre les logements insalubres ; l'enseignement populaire de l'hygiène, la réglementation du travail auront sans doute pour résultat d'améliorer les conditions de l'existence et de diminuer le nombre des avortons et des enfants chétifs ; mais ces mesures ne sauraient être complètement efficaces dans une société où les mariages se font le plus souvent uniquement par raison d'intérêt : aussi s'est-on préoccupé de réglementer le mariage ; les uns ont proposé, pour empêcher les dégénérés de se reproduire, divers moyens plus ou moins pratiques parmi lesquels figurent la castration ! D'autres ont conseillé de ne permettre le mariage qu'aux personnes munies d'un certificat médical d'aptitude physique ; ce dernier projet a même eu les honneurs d'une discussion officielle en Espagne. En attendant qu'une telle réglementation passe dans nos mœurs, quelques pères de famille emploient, pour obtenir indirectement de leur futur gendre un certificat de santé, un moyen très pratique ; ils lui demandent de prendre une assurance sur la vie ; or, cette assurance n'est délivrée dans de bonnes conditions, qu'après un examen médical et seulement aux individus présentant une robuste constitution.

Il ne faudrait pas croire que la suppression rapide de quelques avortons par sélection naturelle ou autrement diminuerait la population que désirent et prêchent si ardemment M. Piot et ses émules. Les parents recherchent de plus en plus l'aisance pour eux et pour les leurs ; ils limitent autant que possible la procréation en la proportionnant à leurs ressources ; dans beaucoup de familles, si un enfant vient à mourir, un autre enfant ne tarde pas à être conçu pour le remplacer ; si un avorton ou un chétif, qui demande beaucoup plus de soins qu'un enfant bien constitué et dont l'entretien coûte plus cher, vient à disparaître, il pourra être et sera souvent remplacé par un ou même deux enfants plus robustes ; il y aurait donc tout avantage à ne pas entraver la sélection naturelle.

La question de l'euthanasie dépend des mœurs, comme Guermonprez le fait lui-même remarquer ; mais les mœurs changent perpétuellement. L'euthanasie ou la suppression douce des avortons et des incurables a déjà été admise autrefois chez différents peuples. Il est presque certain qu'elle sera admise à nouveau, comme l'a prévu Wells, dans un avenir plus ou moins éloigné, et probablement dans des conditions voisines de celles que nous nous sommes efforcé de déterminer en nous appuyant sur le seul principe de morale universellement admis. Ce principe de morale ne change pas, mais les hommes l'interprètent différemment, chez tel ou tel peuple, à telle ou telle époque, suivant l'évolution subie par la pensée de la moyenne des individus. En tous cas, il semble difficile que la mort hâtée et adoucie, l'euthanasie, ne soit pas admise un jour pour certains incurables, alors que les utilitaires et les égoïstes d'une part, et que les sentimentalistes et les altruistes, d'autre part, arrivent, en se basant sur les principes les plus opposés, aux mêmes conclusions sur ce sujet.

Cette perspective peut choquer, pour le moment, de nombreux esprits qui sont retenus par des croyances religieuses ou qui n'osent pas suivre leurs sentiments altruistes jusqu'à leurs dernières déductions, mais elle n'en semble pas moins se rapprocher. Il n'est peut-être pas très éloigné le jour où l'euthanasie, qui est qualifiée d'assassinat par Guermonprez et qui, d'après les lois modernes, est, en effet, un crime, sera considérée, dans certaines conditions, comme un acte de solidarité et de suprême charité. Elle ne sera sans doute jamais appliquée d'une façon aussi draconienne qu'on l'a proposé à la *New-York State medical Association*, mais il nous a paru intéressant de rechercher d'une façon impartiale dans quelles limites elle sera probablement admise dans les mœurs de l'avenir.

D^r J. REGNAULT.

Mes dernières Découvertes d'Antinoë

Les Collections d'Antinoë

à l'Exposition de la Société française des fouilles archéologiques
au Petit-Palais

J'ai rendu compte ici, l'automne dernier (1), des résultats de ma campagne de fouilles de l'hiver précédent, et ai parlé, assez longuement, de la collection recueillie, qui, à mon retour, n'avait point été exposée. Je n'y reviendrai qu'afin de rappeler, pour mémoire, cette personnalité captivante de Khelmis, « la précieuse chanteuse de l'Osiris Antinoüs » ; son théâtre de marionnettes isiques, aux fragiles poupées d'ivoire, qu'animaient ses mains délicates ; ses crotales ; la Vénus tanagréenne de son laraire et les guirlandes de *persea* qui s'enroulaient à sa ceinture, descendant jusqu'à ses pieds. A côté d'elle réapparaissaient à la lumière les acteurs des jeux olympiques ; conducteurs de chars ou gladiateurs ; les fouets de ceux-là, les glaives de ceux-ci ; puis, enfin, tous ces personnages, comme ressuscités ; ces morts se réveillant vivants, pour ainsi dire, et dont les traits, l'ajustement de la toilette nous rendent présents les derniers jours de la civilisation gréco-byzantine, qui a fleuri d'un si extraordinaire éclat à Antinoë.

La Société française de fouilles archéologiques m'avait accordé une subvention de 6 000 francs pour cette exploration. En décembre 1904, elle me renouvelait ce crédit et me confiait, à nouveau, la mission de reprendre la tâche commencée. Tous mes efforts, l'année d'avant, avaient eu pour but l'ouverture des caveaux patriciens, que j'avais reconnus. L'insuffisance de la somme mise à ma disposition m'avait arrêté. J'ai dit déjà à quelles difficultés pareille entreprise se heurte : l'énorme masse d'éboulis à remuer pour arriver au seuil des caveaux ; les blocs effondrés qu'il faut briser ; les corridors à déblayer. J'ai voulu essayer de continuer pourtant, en cherchant un point où l'agglomération des déblais me semblait moins considérable. Je reparlerai plus tard de ce sujet et, pour l'instant, me bornerai à dire que si j'ai réussi en partie, il ne m'a pas encore été donné de parvenir au résultat final,

(1) Voir l'article paru dans *La Revue* le 15 octobre 1904.

toujours pour cette même raison de manque du crédit nécessaire à pareils travaux.

Mais, du moins, si les hypogées ne sont qu'à peine déblayées, nombre de sépultures intéressantes se trouvaient situées au penchant de la montagne, qui m'ont donné une ample récolte. L'exposition des objets recueillis est enfin ouverte, et en attendant l'étude archéologique que je leur consacrerai, je tiens du moins à les signaler.



Dans un repli d'une vallée située au nord d'Antinoë, et qui est semée de syringes, à ce point de mériter le nom de Voie des Tombeaux, un caveau, de proportions modestes, appartenait à une femme dont une inscription m'a donné le nom et les titres. Elle s'appelait Glithias ou Slithias, car la première lettre est peu lisible, et était qualifiée de *hest* — habilleuse — « des images de l'Osiris Antinoüs ». Autour d'elle, je recueillais les thyrses fleuris, les couronnes et les guirlandes qui avaient figuré aux fêtes consacrées ; les bouteilles à parfums, les bandelettes, les anneaux, les vases, tout ce qui, en un mot, lui avait servi à oindre, parer, parfumer la statue sainte d'Antinoüs.

C'était le rituel ancien, à peine modifié, que nous montrent les peintures des grands temples ptolémaïques. Les sanctuaires de Denderah et d'Edfou ont chacun une chapelle, en quelque sorte indépendante, où l'effigie divine était enfermée, dans un tabernacle dont elle n'était extraite qu'aux grandes solennités. Alors, les *hest* des vêtements, des parfums, des jardins, l'ondoyaient d'essences d'Arabie, la fardaient, la coiffaient de perruques, la vêtissaient, la munissaient d'amulettes, de colliers, de bracelets, de couronnes et de fleurs. Puis, un cortège se formait, les officiants prenaient le palanquin, sur lequel se dressait l'image du dieu, sur leurs épaules, gravissaient processionnellement les escaliers accédant aux terrasses du Saint des Saints, et venaient déposer la statue magique dans le reposoir qui y était érigé, tandis que les pontifes brûlaient devant elle l'encens.

Avec l'assimilation complète d'Antinoüs à Osiris, les cérémonies d'autrefois étaient devenues celles célébrées en l'honneur du bel éphèbe. La seule différence était qu'une partie des officiants étaient des initiés étrangers. Telle était Khelmis, retrouvée l'an passé ; telle est aujourd'hui Glithias, qui, comme sa devancière, est d'origine hellénique. Le costume de pourpre est celui habituellement porté, qui donne à la silhouette l'aspect vrai des Tanagras.

Détail particulier : tous les objets rituels, servant à l'accomplissement des mystères, sont au nombre de trente. Trente anneaux d'ivoire, dont bon nombre se trouvaient brisés ; trente flacons, dont la plupart avaient subi un sort semblable ; trente thyrses, presque tous tombés en poussière ; trente couronnes ; trente guirlandes ; trente bandelettes, dont je n'ai recueilli que des débris. N'importe, ce nombre jouait un rôle certain, qui me semble découler de la métaphysique pythagoricienne. Peut-être, un jour, me déciderai-je à raconter une légende fantastique, tout particulièrement chère à l'École d'Alexandrie, qui montrera jusqu'à quel point de paraître chercher à éveiller des curiosités autour d'un docu-elle parvenait à l'introduire jusque dans le dogme chrétien. Ce serait, pour l'instant, un peu hasardé, je le sais ; mais, en tout cas, l'histoire mérite d'être contée. Je le ferai, lorsque je ne risquerai point de paraître chercher à éveiller des curiosités autour d'un document qui, actuellement, ne doit avoir que l'intérêt scientifique qui s'attache à lui.

* * *

Une autre trouvaille importante est celle de portraits grecs et byzantins. C'est la première fois qu'en deux ans, il est possible d'en former une galerie. Les uns sont peints à la cire, sur bois ; les autres, sur toile ; les derniers enfin, sculptés sur plâtre, et colorés ou dorés.

J'ai parlé déjà de cette coutume, empruntée par les Grecs aux Egyptiens, d'appliquer sur le visage de leurs morts une image qui en rappelât les traits, pour des causes toutes dogmatiques, qui font de cet art si réaliste qu'est le portrait, une œuvre dont l'origine se trouve être, au contraire, uniquement spiritualiste. Voici comment :

La croyance pharaonique admettait la survie de la personnalité psychique. C'était ce que les textes appellent le *Kha*, — le Double, — le corps astral de notre science occulte. Né en même temps que l'être terrestre, il s'envolait aussitôt vers une région mystérieuse du ciel, que les découvertes récentes semblent indiquer comme l'étoile polaire, et, de là, gouvernait l'individu, mettant à chaque minute « l'influence magique à sa nuque », si bien que celui-ci n'est plus considéré que comme un support, auquel l'acte seul est dévolu.

A la mort, le double quittait son séjour céleste, pour venir habiter auprès du cadavre, et s'unir de nouveau à lui, en une seconde existence, celle de « l'habitant des demeures de l'Amenti » ; les chemins d'Occident, où le soleil s'était enfoncé, parcourant des contrées ignorées, où ses fidèles devaient le suivre, avant de

renaître, comme lui, à l'aurore d'une autre vie. Mais, pour cela, il fallait encore que le *Double* pût s'appuyer à son ancien support. De là, l'origine de l'embaumement, le soin pris de conserver, autant que faire se pouvait, la momie. Pourtant, celle-ci risquait de disparaître, de se décomposer, d'être mutilée par un profanateur. Alors, la subtilité des collèges sacerdotaux aidant, on imagina qu'à ce support réel, il était possible d'en substituer de fictifs, à la condition qu'ils reproduisissent exactement les traits du défunt, de manière à ce que le fluide psychique, qui en était la projection colorée, pût s'adapter à lui, ou tout au moins le reconnaître. C'est pour cela seulement que les visages sont si scrupuleusement fouillés dans la statuaire égyptienne, alors que le reste de l'anatomie est dédaigné, pour faire place à une convention, dogmatique aussi.



Si fragile que fût leur foi, les initiés étrangers avaient adopté sans discussion cette donnée. Ils avaient repris, de même, la coutume d'ensevelir leurs morts dans des suaires lacés ; et si l'embaumement n'était plus pratiqué, pour des raisons purement helléniques, le reste du rituel n'en demeurait pas moins égyptien. Sur les corps, dûment emmaillotés, il s'agissait d'appliquer une effigie qui conservât la personnalité de l'élus ; la coutume en persista, même à l'époque chrétienne. Deux procédés étaient indistinctement employés. L'appareil des bandelettes ramené à la silhouette momiforme, grâce à un assemblage compliqué de suaires, était tantôt recouvert d'une sorte d'armure de plâtre, emboîtant la tête et les épaules, et se prolongeant à plat sur la poitrine, jusqu'à la ceinture. Les traits ont été copiés, autant, du moins, que nous pouvons en juger, par comparaison avec ceux des morts, malgré leur dessiccation. En tout cas, les détails des coiffures sont rendus avec minutie. Les mains sont figurées aussi, tenant les amulettes païennes ou les symboles chrétiens consacrés. Beaucoup de ces masques ont une véritable valeur artistique, et furent exécutés par de très habiles modeleurs.

La seconde manière consiste à appliquer, au niveau du visage, une planchette sur laquelle le portrait est peint à la cire. Même souci de la ressemblance, même fini des détails qui ont une valeur religieuse et se rattachent au rituel. C'est ainsi que dans les mains des chrétiens, la couronne d'élection tressée de fleurs ou le calice sont traités avec une précision poussée à l'extrême limite. Une variété de cette seconde méthode consiste à remplacer la planchette par une toile peinte, qui s'étend sur tout le corps, ramené à une surface plane, et donne le portrait en pied. Trois de ces enve-

lottes nous fournissent les images d'Ammonius, de Kélélutis et de Théoris Théoris. Deux autres portraits sur bois sont ceux d'une morte anonyme, aux traits aquilins, aux cheveux noirs, partagés en masses lourdes, le cou et les oreilles chargés de bijoux d'or. Le second est celui d'un enfant, aux prunelles claires. Un croquis, au revers du tableau, exécuté par le peintre, prouve péremptoirement cette préoccupation de la sincérité, que j'indiquais jadis, et infirme la théorie qui voulait que ces images fussent de simples objets funéraires, correspondant tout juste au sexe et à l'âge du défunt.



Deux groupes de sépultures m'ont donné une nouvelle indication précieuse, touchant le culte antinoïte. J'avais remarqué déjà, dans les cimetières explorés, que les quartiers étaient distincts, et affectés à des fonctionnaires de même ordre, par exemple. Plus tard, c'étaient des femmes, retrouvées autour de la tombe de Thaïs. Toutes portaient des costumes pareils ; toutes tenaient dans leurs mains des palmes ; sur toutes, les bandelettes portaient l'inscription : « Euphsuki Antinoë. »

L'an passé, auprès de Khelmis, étaient d'autres femmes vêtues également d'un voile pareil au sien. Dans chaque tombeau, je constatais la présence de figurines ou d'amulettes isiaques. Elles semblaient, en un mot, avoir fait partie d'une confrérie dont « la précieuse chanteuse » aurait été la supérieure ; l'avoir assistée à l'office et secondée au cours de ces représentations du mystère données dans les cénacles d'initiés, tandis que Khelmis récitait les strophes de la Passion d'Osiris, devant les figurines articulées de son théâtre de marionnettes, qui en retraçaient les phases. Peut-être avaient-elles charge de représenter les pleureuses ou les répondantes, mêlant leur voix à la sienne, verset après verset.

Cette fois, c'est, autour de Glithias, deux groupes de femmes : les unes, uniformément drapées de mantelets jaune safran ; les autres, rose pâle. Les robes sont aussi de même couleur. Des premières, j'ai reconnu douze caveaux ; des secondes, quinze. Les unes avaient autour d'elles des plantes d'espèces différentes ; les autres, des vases de formes diverses, mais si vulgaires qu'il ne semble point qu'ils aient pu servir à l'office du favori d'Hadrien. Pourtant, l'hypothèse est possible que les vases sacrés, tous de matières précieuses, faisaient partie du trésor du temple, et que les officiantes se contentaient de leur simulacre, de manière à conserver cette personnalité, qui devait persister pour elles dans l'autre monde. Faute de documents, je n'insisterai pas davantage sur ce

point, bien que la vraisemblance d'une pareille supposition me tente fort. En tout cas, ces deux groupes de femmes, pareillement vêtues, dont les sépultures se pressaient en files compactes autour de celle de la *hcsst*, est la preuve certaine qu'elles étaient affiliées à un rite dont l'habilleuse des images était l'officiante. Cela éclaire d'un jour nouveau l'un des côtés de la civilisation antinoïte, et nous permet de remettre de précédentes découvertes semblables au point. Les suivantes de Khelmis, les suivantes de Thaïs, nous apparaissent maintenant comme des initiées, appartenant à une même confrérie. Parmi les femmes en mantelet rose pâle, l'une portait au front un bandeau d'améthystes, maintenu par de légers fils, et se trouvait placée la première à côté de Glithias.



Bien d'autres documents seraient encore à étudier. Je ne puis, pour l'instant, que constater les progrès qu'ils nous permettent de faire dans la connaissance de la civilisation hellénique d'Égypte. C'est qu'aussi nulle ville n'en connut l'épanouissement à l'égalé d'Antinoë. Une robe de femme était garnie, sur le bas, d'une bande de broderie retraçant les scènes de la légende de Phèdre et Hippolyte. Un autre tombeau donnait des verreries et des ivoires sculptés du plus bel effet. Ailleurs, ce sont des cuirs ouvrés et dorés ; des robes et des mantelets brodés ; tout le luxe raffiné, en un mot, d'une population de décadence, avide de jouissances : des tentures merveilleuses, des rideaux aux décors pompéiens, encore pourvus de leurs agrafes, ou sur le champ desquels s'étaient des semis de roses, de même que les pétales s'en effeuillaient sous les pieds du maître du logis.

À l'époque byzantine, c'est le reflet de ce même faste, mais moins gracieux ; seuls, les caveaux des chevaliers nous rendraient ce luxe inouï qui, jusqu'ici, n'est connu que par les descriptions, mais dont l'indice certain nous est donné par celui des classes moyennes. Depuis deux ans, je me suis dévoué à la tâche, mais tous mes efforts ont été perdus. Cet hiver, pourtant, j'ai cru être plus heureux. J'étais parvenu à m'engager dans un couloir, au prix de difficultés au premier abord insurmontables : j'étais arrivé au vestibule, mais celui-ci était comblé de vases, empilés du sol au plafond. Presque tous avaient été brisés par les pressions. J'y retrouvais des cendres, des céréales, des gâteaux ; d'autres, qui avaient dû contenir des liquides, étaient vides. Mais cette masse enlevée, la course reprenait par un autre corridor, où s'étaient produits des affaissements. J'étais forcé de m'arrêter, faute de fonds.

Et cependant, malgré cela, si riche a été la moisson que, même,

cette dépense faite en pure perte, 2 000 kilogrammes d'antiquités ont été expédiées d'Antinoë, ce qui porte celles-ci à bien peu cher la livre... Et j'abandonnai sur place ce qui était brisé ou en mauvais état.

* * *

Oui, je l'ai dit déjà et je le répète, car rien ne me découragera dans la voie que je me suis tracée. Nulle fouille au monde n'a jamais donné résultat égal à celui d'Antinoë. Ce n'est plus la reconstitution froide, morne, du cadre d'un passé, qu'on devine à peine; des monuments, dont on cherche, au moyen de calculs, la modénature. Les édifices sont intacts sous les sables qui recouvrent la cité antique, et d'eux je ne me suis guère occupé jusqu'ici. Mais, à côté de ce cadre, la nécropole nous rend la vie, encore palpitante. C'est un réveil d'une population endormie, où chacun reprendrait sa place et raconterait les événements auxquels il a été mêlé. Pas un pli n'a bougé des visages; chacun a gardé l'empreinte de ses joies ou de ses tristesses; les objets familiers sont restés à portée des mains, Khelmis semble être venue pour nous initier aux représentations du mystère isiaque; ces délicates poupées d'ivoire de son théâtre de marionnettes, immobiles depuis dix-huit siècles, se raniment soudain. Glithias a conservé les thyrses qu'elle présentait au bel éphèbe, les couronnes qu'elle déposait à ses épaules, les guirlandes dont elle entourait son front. Et ce sont des silhouettes qui se meuvent, parlent, agissent; des personnalités que nous connaissons, dont nous pénétrons les secrets d'existence. Les textes vagues des papyrus et des parchemins deviennent des paroles compréhensibles sur leurs lèvres pâlies, qui nous racontent des complexités d'âme, dont nous croyons le secret perdu.

Aussi, je répéterai donc, sans me lasser, ce que j'ai dit bien souvent déjà. *La Société française des Fouilles archéologiques*, qui s'est fondée depuis dix-huit mois à peine, et, pendant chacun des deux hivers qui viennent de s'écouler depuis lors, a accordé une subvention de 6 000 francs à mes travaux, ne peut suffire à tout. Son budget est absorbé par d'autres œuvres, en lesquelles elle fonde des espérances. En Espagne, en Cyrénaïque, en France, même, à la Turbie, à Marseille, à Chartres, ailleurs encore, elle a engagé des explorations dont elle attend les résultats. Que ceux qui se sentent particulièrement attirés vers cette révélation d'un monde, que nous donnent les fouilles d'Antinoë, constituent un fonds spécial; qu'ils créent le « Fonds français d'Antinoë », de même qu'en Angleterre, les sociétés archéologiques ont leur « Egyptian fund ». Alors ils seront certains d'avoir d'ici peu cette

révélation du faste des derniers jours de la civilisation hellénique, des premiers de la Byzance chrétienne. Jusqu'ici nous n'avons pas de bijoux, pour cette raison toute simple que les cimetières de la plaine n'ont été que ceux des classes moyennes de la cité ; qu'aux penchans des montagnes, les caveaux rencontrés appartiennent à des dignitaires subalternes ou à des initiés, affiliés à des sectes religieuses, officians ou assistants. Les seigneurs du palais, les patriciennes ont pour sépulture des hypogées que, par deux fois, je me suis efforcé d'ouvrir, et auxquels, par deux fois, j'ai dû renoncer, faute d'argent.

* * *

J'ai déjà été entendu : à force d'émettre le souhait de voir se constituer en France une société de fouilles, ma voix a trouvé un écho, et, grâce à de généreux concours, cette Société s'est formée. C'est beaucoup, si l'on songe à l'indifférence que, chez nous, rencontre pareil sujet. Nous attendons tout de l'Etat, dans ces sortes de questions, et l'initiative privée est nulle. Le succès a récompensé mes efforts pourtant. Aujourd'hui, la preuve est faite qu'Antinoë est un inépuisable trésor ; son exploration suffirait à former plusieurs musées. La galerie où sont exposées les collections recueillies en deux hivers, dans les conditions que je viens de dire, en fait foi. Et je le répète encore : la moitié des crédits alloués a été dépensée à remuer les éboulis de la montagne, sans compensation autre que la certitude acquise d'être au seuil des syringes. Enfin, sur la récolte faite, une part, que les contrats d'autorisation de fouilles fixent à la moitié de la trouvaille, a été prélevée par le Service égyptien des Antiquités.

J'é mets donc, une fois de plus, le vœu de voir s'organiser à bref délai le « Fonds d'Antinoë » qui seul, me permettrait de mener à bien la tâche entreprise. Je me sens d'autant plus à l'aise pour parler ainsi que jamais, depuis le commencement des travaux, il y a dix ans, je n'ai reçu un centime à titre personnel. Toujours, j'ai dirigé l'exploration en amateur, n'ayant ni traitement, ni indemnité de voyage, d'installation, de séjour ou d'aucune sorte. Tout l'argent qui m'a été confié a passé en journées d'ouvriers, et j'ai dû même prendre à ma charge les faux frais. Ce n'est donc point *pro domo mea* que je plaide ici, c'est pour l'œuvre. Je m'y suis attaché, et cela m'est une tristesse infinie de penser que, faute de moyens d'action suffisants, j'aurai seulement jalonné la route et fait les sondages pour des collègues qui, un jour ou l'autre, me remplaceront forcément et seront mieux dotés que moi.

AB. GAYET.

Le nouveau Roman norvégien

La nouvelle littérature norvégienne présente le phénomène d'un retour au romantisme. Déjà le fécond romancier Jonas Lie, qui ne doit pas prendre place dans une étude sur les nouveaux venus, se range parmi les romantiques, grâce à sa haine des préjugés bourgeois et du mensonge social, et à son vif amour de la nature. M^{me} Magdalène Thoresen (morte en 1902), belle-mère de Henrik Ibsen, née Danoise, mais très Norvégienne par le choix des sujets de ses romans et nouvelles, tous empruntés à l'histoire et à la vie nationale de la Norvège, appartient également à l'école romantique et fut disciple de George Sand. Il est avéré que cette très distinguée femme de lettres eut une réelle influence sur les idées de son illustre gendre ; on est en droit d'en conclure qu'indirectement l'œuvre de George Sand a pu exercer une action sur celle de l'auteur de *Maison de Poupée*, en dépit des dénégations de ce dernier.

Ce fut un grand mouvement romantique qui amena, en 1840, l'éclosion d'une littérature nationale inspirée, à ses débuts, de Victor Hugo (1). Vers 1890, une école d'écrivains naturalistes se formait en Norvège ; elle n'a rien produit de durable et elle est aujourd'hui en complet discrédit. Auparavant, en 1880, M. Alexandre Kjelland avait produit une œuvre singulière : *Garman et Worse* (adaptée pour la scène par l'auteur en collaboration avec M. Edward Brandes). Ce livre raconte la ruine d'une vieille maison de commerce et renferme quelques figures ultra-modernes : un ouvrier anarchiste, un pasteur socialiste qui refuse de mêler l'armée à ses prières, une jeune fille du monde qui devient femme de lettres et professe des idées très avancées. Cette curieuse tentative de roman social est unique dans la production littéraire norvégienne, laquelle, en revenant au romantisme, suit l'inclination naturelle du génie national. Ce

(1) Le poète Henrik Wergeland, créateur de la littérature norvégienne, admirait fort Victor Hugo.

pittoresque pays de Norvège « où la mer mugit des légendes », suivant la belle expression de M. Björnstjerne Björnson, garde lui-même un cachet romantique.

* * *

Knut Hamsun, dont les œuvres sont déjà connues en France, est un pur romantique. J'en dirai autant de THOMAS P. KRAG, que ses compatriotes placent au premier rang des « jeunes » romanciers. Comme l'auteur de *Pan* et du *Moine Vendt*, il exalte la nature, mais tandis que Hamsun, à l'instar de J.-J. Rousseau, peint celle-ci riante et douce, Krag affectionne la désolation de la lande inculte et le terrifiant mystère des grands bois. Sous sa plume, la sombre et inextricable forêt devient symbolique : elle est l'image des passions où l'homme s'égaré. Cet écrivain emploie un langage très coloré, très vibrant ; c'est un poète en prose qui raconte, sur un ton de légende fantastique, d'étranges aventures où il est parlé surtout de sang, de volupté et de mort. Ainsi, dans *Le serpent de cuivre*, drame de famille au titre bizarre, sans lien apparent avec la trame du récit. C'est l'histoire de la décadence d'une vieille famille habitant un château dans le nord de la Norvège. Frédéric Groeben, le châtelain, épouse, à 58 ans, une jeune fille, la belle Ulrikke ; celle-ci prend pour amant son cousin, Niels Hall, qui se débarrasse du mari en lui administrant du poison et confie à un matelot le jeune fils de Frédéric et d'Ulrikke, Jonas, avec ordre de ne le ramener jamais dans la demeure de ses pères. Les deux amants font du château des Groeben le théâtre d'orgies scandaleuses. Après une existence misérable, le dernier rejeton de la famille, l'infortuné Jonas, revient au pays natal où nul ne le reconnaît et où il ne tarde pas à être enfermé dans une maison de fous, à cause de ses allures singulières. Il y a bien des beautés et quelques intéressantes figures accessoires dans ce roman. Tandis que Jonas navigue au loin, une tempête se déchaîne ; le navire touche un rocher et va couler. Le capitaine, l'équipage, les passagers, tous perdent la tête. Alors un médecin israélite, sorte de rêveur mystique, prend le commandement à bord. Il fait mettre une chaloupe à la mer, embarque équipage et passagers. La chaloupe étant pleine, le médecin reste avec un vieux matelot sur le navire qui s'enfonce dans les flots. Ces deux hommes ont fait le sacrifice de leur vie. Dans les minutes qui s'écoulaient avant que la mer les engloutisse, ils parlent, le docte personnage pour invoquer un Dieu inconnu, l'humble matelot pour maudire sa triste existence. — « Je ne puis mourir tout entier, dit le premier ; je

sens en cet instant que, si la mer est profonde, mon âme est plus profonde encore : elle est infinie. » L'autre serre les poings, menace le ciel : — « S'il y a quelqu'un là-haut, il me doit des dédommagements, car je n'ai connu en ce monde que les pires souffrances. Je le crie bien haut... en aucun autre moment, je n'eus pareil courage pour dire ces vérités. »

Le mysticisme joue un grand rôle dans les romans de Thomas P. Krag. Dans *Ulf Ran*, l'auteur étudie la mentalité d'un homme qui, d'abord amoureux de la vie, demande en vain aux plaisirs le bonheur et devient l'amant passionné de la mort dont il subira, comme une fatalité, l'attraction. Les deux femmes qu'il aime sont marquées l'une et l'autre pour une fin prochaine.

« Qu'importe le genre de vie qu'on mène si cette vie est riche, saine et colorée ? » Telle est la morale qu'il faut tirer de l'œuvre intitulée *La maison de M^{me} Béate*. Cette maison fut construite, au XVII^e siècle, par une aimable châtelaine, « une de ces belles et robustes créatures aptes aux exercices du corps, goûtant les sciences et les arts, capables d'aimer et de haïr avec violence, comme en produisaient les siècles passés. De nos jours, on ne voit plus de ces femmes richement douées; il n'y a que des cocottes, des bas-bleus et des bourgeoises ennuyeuses. » Dans la suite des temps, les habitants du château de M^{me} Béate perdent les brillantes qualités de leur race. Ove Riemann, dernier rejeton mâle de la famille, n'a plus rien d'un gentilhomme, mais c'est un rude travailleur qui préfère la chasse et les longues marches aux livres. Le château est situé dans une région infestée de bohémiens originaires de Finlande, de Laponie et du nord de la Suède, gens à la peau basanée, aux cheveux noirs, aux yeux ardents, aux mouvements souples et félins; on les appelle les *Romanis*. Ils vivent de mendicité et de vol. Ove Riemann commet l'imprudence de donner une femme de cette tribu pour nourrice à sa petite fille. Plus tard, la bohémienne entraînera Méta Riemann au loin, l'enfant sera à jamais perdue pour ses parents. Elle a sucé, avec le lait de sa nourrice, des instincts sauvages, elle aime la vie errante, l'immensité des landes couvertes de bruyères, les plateaux blancs de neige. Ove Riemann vieillit seul dans son château. Las de gémir sur son malheur, il se dit qu'après tout sa fille mène auprès des Romanis une existence belle et harmonieuse. « Ces gens se grisent de grand air et de liberté. L'hiver, ils dorment comme des bêtes, en des huttes bien closes; quand ils se réveillent d'un long somme, ils mangent avidement. Parfois la colère injecte de sang leurs yeux; ils

échangent alors des coups de couteaux. Ils ont des instincts puissants qu'ils ne réfrènt jamais. Leur vie vaut la pâle existence des sociétés civilisées. »

Cela fait songer au portrait que Richepin a tracé des Toura-niens :

Ils allaient, éternels coureurs toujours en fuite,
Insoucieux des morts, ne sachant pas les dieux...

Thomas P. Krag excelle à peindre les pêcheurs et les paysans du nord de la Norvège. Dénués d'instruction, ils ont une imagination malade. Ils pensent beaucoup à l'Enfer. La Bible leur dépeint, sous le nom de Paradis, un lieu de délices, rempli de fleurs, de fruits, d'oiseaux aux couleurs éclatantes; les élus s'y promènent, des palmes dans les mains. Tableau fait pour l'habitant des contrées de l'Orient. Mais le misérable paysan, le pêcheur des régions de l'Extrême-Nord ne peuvent concevoir un tel Eden. Par contre, la lande désolée, le maigre sol où pousse à grand-peine un peu de blé, la mer où souffle la tempête, les rochers abrupts, leur parlent de l'Enfer. — « Si la religion de ces populations, dit Krag, s'était adaptée à la nature du pays, elle aurait encadré le rêve paradisiaque dans une journée de calme succédant à la tourmente : les falaises se dorant au soleil, la mer unie et polie comme un miroir, une douce paix répandue sur la plaine aride; vision de modeste félicité, conforme aux besoins et aux aspirations de ces pauvres gens. On devrait laisser chaque peuple élaborer sa religion, qui serait alors en rapport avec les spectacles qu'il a quotidiennement sous les yeux. »

Les habitants de la Norvège septentrionale sont terrorisés tantôt par les Romanis, tantôt par des prophètes qui parcourent le pays en annonçant la fin du monde. Le plus souvent, ce sont des prédicateurs laïques, que soutient « l'Œuvre des missions », œuvre très puissante, car elle compte de nombreuses adhésions dans la haute bourgeoisie. Sous prétexte de fortifier la foi religieuse de la nation, ses émissaires jettent l'épouvante dans l'âme des humbles et provoquent des cas de folie assez fréquents.

Dans cet ordre d'idées, un petit ouvrage de l'écrivain populaire ARNE GARBORG, *le Père égaré*, est très suggestif. Il est écrit en dialecte vieux norvégien et s'adresse, par conséquent, aux gens du peuple. Deux frères ont grandi dans une famille qui professe une religion sévère. On leur a enseigné que tout ce qui paraît désirable ici-bas porte la marque du péché. « Pour sentir la joie, il leur fallait oublier Dieu. » Parvenus à l'âge d'homme, ils

s'affranchissent de ce joug, courent le monde et vivent longtemps dans la dissipation. Puis, devenus vieux, ils veulent, comme l'Enfant prodigue, retrouver le Père céleste qu'ils ont délaissé. Ils retournent au pays natal. L'un d'eux cherche inutilement le Père dans les méditations et la prière; en vain s'adresse-t-il aux prêtres et aux prophètes; seule, la bonne mère Nature lui donne quelques consolations. L'autre distribue son bien aux pauvres et cherche la communion avec le Père en soignant les malades et en leur portant le secours de la bonne parole. On le considère comme un fou. Des journalistes viennent l'interviewer; il leur montre la porte de sa mesure, car il n'est pas, comme tant de prophètes et de prédicants modernes, un faiseur de réclame. Le Dieu qu'on enseigne est trop haut et trop loin; ce qu'il faut aux malheureux, c'est un homme qui souffre avec eux. « Puisse, dit l'auteur, ce modeste récit retenir quelques-uns de ces trop zélés missionnaires, enclins à jeter l'effroi parmi les simples d'esprit en les menaçant à tout propos de la colère céleste. »

* * *

A côté de ces écrivains dont la réputation est depuis longtemps consacrée dans leur pays, voici un jeune romancier, JOHAN BOJER, que la critique accueille avec une vive sympathie. Ce n'est pas un romantique, il relève plutôt de l'école réaliste, et c'est en même temps un idéaliste, car, tout en étudiant avec un grand souci de la vérité le cœur humain, il se montre préoccupé de développer dans chacun de ses romans une grande et noble idée. Il possède le don de vie, le récit a chez lui de l'animation, les caractères sont peints d'une touche énergique. Il débuta, il y a quelques années, par un grand roman de mœurs politiques locales : *Lutte populaire*. Puis vint *Un pèlerinage*, histoire d'une fille-mère qui cède son enfant nouveau-né à de riches parents adoptifs. Reprise plus tard d'un ardent amour maternel, elle consacre sa vie à rechercher l'enfant auquel elle a volontairement renoncé. Le livre commence par une description bien vivante d'une salle de la Maternité de Christiania. Régine, l'héroïne du roman, délivrée depuis peu de jours, songe avec désespoir qu'elle ne possède pas cinq couronnes, prix de son séjour à l'hôpital. « Ce n'était pas facile de dormir dans cette grande salle remplie de vagissements, de cris, de plaintes; couchées dans les lits, des femmes très pâles donnaient le sein à leurs enfants, tout en échangeant des réflexions sur les accouchées de 1^{re} classe qui recevaient une meilleure nourriture et des

soins plus attentifs. S'il est vrai que nos premières convictions nous sont données avec le lait maternel, tous ces petits êtres devaient devenir des anarchistes. »

Conseillée par le médecin en chef, Régine se sépare de son fils. Un ménage de riches bourgeois le lui achète, sans se faire connaître, et en exigeant de la mère l'engagement écrit qu'elle ne tentera jamais aucune démarche pour le retrouver. Régine sort de l'hôpital et entre comme femme de charge chez un propriétaire rural, riche et veuf, qui s'éprend de la belle fille et l'épouse sans rien savoir de son passé. Dans le bien-être dont elle jouit, Régine sent se réveiller un furieux désir de revoir son enfant. Ce désir devient une idée fixe. Peu à peu, l'estime et l'affection que lui inspirait son mari se changent en aversion; pour se débarrasser de lui, elle le torture moralement en lui faisant l'aveu de sa faute et en lui inspirant des doutes sur sa conduite depuis le mariage. Le pauvre homme, frappé au cœur, meurt d'une attaque d'apoplexie.

« Régine restait veuve, riche d'un demi-million, les cheveux déjà grisonnants, avec un visage de phtisique. Ce rêve de l'enfant était devenu une idée religieuse : retrouver son fils serait pour elle la même chose que de retrouver la paix et le salut. Elle deviendrait une autre femme, elle gagnerait le pardon de son crime en faisant beaucoup de bien. »

Alors commence pour l'infortunée une singulière existence. Elle voyage, à la recherche de son enfant, dépense sa fortune, court de déceptions en déceptions, par monts et par vaux, en carriole là où il n'y a pas de chemin de fer pour la conduire. Le médecin qui négocia la vente de l'enfant est mort. Elle livre son secret à des gens d'affaires qui l'exploitent indignement. Après avoir parcouru en tous sens la Norvège, elle se lance sur une piste qui la conduit en Amérique, une autre l'entraîne en Australie. « Plus elle voyait approcher l'heure où il lui faudrait reconnaître qu'elle avait sans profit assassiné un homme innocent, plus sa rage de courir le monde augmentait. »

Le livre s'achève sans que la malheureuse ait atteint son but qu'elle poursuivra jusqu'à son dernier souffle.

La puissance de la foi, du même auteur, est une œuvre de tout premier ordre, très certainement la plus remarquable qu'ait produite l'année littéraire scandinave. C'est l'histoire d'une erreur judiciaire et de ses terribles conséquences pour l'innocent injustement condamné.

Un industriel, directeur d'usine, Henrik Wangen, fait fail-

lite à la suite de spéculations malheureuses ; il entraîne dans la ruine nombre de petites gens qui lui ont confié leur pécule. Un riche cultivateur, Knut Norby, très considéré et très influent dans la région, a signé quelques années plus tôt, en faveur de Wangen, un cautionnement de plusieurs milliers de couronnes. Quand survient la faillite, il regrette sa signature, moins pour la perte qu'il va subir que parce qu'il redoute les railleries de ceux que gêne sa prépondérance ; surtout il craint le blâme de sa femme.

« Comment ai-je pu me laisser duper par Wangen ? songe-t-il. Les plus forts ont des heures de faiblesse !... » Cela s'était passé à la ville, il y avait rencontré le chef d'usine et tous deux avaient dîné à l'hôtel Charles-Jean... un dîner qui lui coûtait cher ! Tout en pensant au moment où il lui faudrait affronter le mécontentement de Marit, sa femme, il se remémorait des choses très fâcheuses sur le compte de Wangen. Sa fureur contre ce dernier lui fournissait une sorte d'excuse à sa propre conduite.

L'orgueilleux villageois ne peut se résoudre à conter son déboire à Marit.

— Tu sais ce qui arrive à Wangen ? lui dit celle-ci. Quel bonheur de n'être mêlé en rien à ses affaires !

— Eh oui... répond Norby d'un ton vague.

Sa fille vient à son tour l'interroger :

— Père, il m'est revenu que tu serais atteint par la faillite Wangen. Je n'ai pas osé rapporter ce bruit à maman.

— Il y a des gens qui se prétendent toujours bien renseignés, fait le bonhomme évasivement.

— Je me doutais, dit la jeune fille, que ce n'était pas vrai.

Puis, c'est un paysan qui le questionne :

— Est-il vrai que Wangen ait contrefait ta signature ?

— Il en est, ma foi, bien capable !

Ses amis, ses tenanciers, ses serviteurs lui posent la même question. Il évite de répondre catégoriquement, mais à sa mine tous concluent que Wangen mérite les travaux forcés. Marit le somme de porter plainte contre le failli, et comme il hésite, c'est elle qui va trouver le juge régional au nom de son mari :

— Puisque tu ne sais pas te défendre, toi et les tiens, lui dit-elle, j'ai agi pour toi.

Norby est d'abord épouvanté à l'idée du procès d'où il ne pourra sortir indemne qu'en mentant effrontément. Il s'enlize de plus en plus dans les réticences interprétées comme autant de démentis donnés à Wangen.

Le mensonge se ramifie en quelque sorte autour de lui, et il

est obligé de travailler à l'étendre ; surtout, il doit se garder de montrer la moindre peur.

Wangen apprend avec stupeur que Norby nie sa signature. Ce garçon, imprudent, léger, a fait beaucoup de mal et cependant il a toujours eu de bonnes intentions. Par sa faute, de pauvres gens sont ruinés, des ouvriers se trouvent sans travail. Justement il s'est posé en ami des ouvriers, il s'est démené pour faire adopter dans la région la journée de huit heures. Et voilà que ses efforts, ses projets, ses rêves aboutissent à un complet désastre ! Mais au moins Norby n'aura pas raison contre lui !... Rien de plus touchant que la peinture du ménage Wangen. La jeune femme du malheureux industriel croit fermement en son mari et ils se soutiennent et se consolent mutuellement. Il y a des juges en Norvège ! La fourberie de Norby sera dévoilée, il paiera et fera quelques années de travaux forcés.

Cependant Norby en vient à douter d'avoir réellement signé le cautionnement. L'affaire passionne le pays. Un défaut de mémoire fait que Wangen déclare avoir obtenu la signature du cultivateur au Grand Café. Le mot est rapporté à Norby qui éprouve une violente indignation. C'était à l'hôtel Charles-Jean... Quel menteur que ce Wangen ! Le richard se voit en butte à une injuste persécution. Son meilleur ami, s'il était venu lui dire : « Tu mens et c'est Wangen qui dit la vérité », aurait passé un mauvais quart d'heure. Le jour de la comparution en justice, il a la conviction d'avoir à se défendre contre un vil imposteur.

Mais son fils, qui terminait ses études dans la capitale, survient inopinément. Instruit de l'affaire, il s'est souvenu que, trois ou quatre ans plus tôt, son père lui a dit : « Je crains de m'être laissé duper par Wangen ; je me suis porté caution pour lui. »

Le fils rappelle ce fait à son père. — « Tu as rêvé, mon petit, répond Norby. »

— Non, père, je veux t'empêcher de commettre une action dont tu te repentirais ; j'obéirai à ma conscience en témoignant contre toi.

Au moment d'élever la voix contre son père, le jeune homme recule : la vue de sa mère, confiante, sereine, ébranle sa résolution. Non, il ne prendra pas place au banc des témoins, il ne trahira pas les siens. Et il s'enfuit de la salle d'audience, il court comme un fou dehors, sous la neige, et attrape une fluxion de poitrine qui le met à deux doigts de la mort.

Devant les juges, Norby nie avec assurance.

— Je n'ai pas signé ce papier, dit-il, lorsqu'on lui présente

un document qui, d'après la déclaration de Wangen, fut signé par lui au Grand Café.

Cette erreur du failli met le richard à son aise.

Pas une voix ne s'élève en faveur de l'industriel; le respect qui s'attache au nom de Norby fait taire ceux qui pourraient proclamer la vérité. Wangen est condamné à un an de travaux forcés. Devant l'impossibilité de fournir des témoignages, il a réellement contrefait une signature en fabriquant une lettre d'un prétendu témoin et ce faux notoire rend sa condamnation inévitable en même temps qu'il achève de soulager la conscience de Norby. L'infortuné est ruiné, déshonoré; son beau-père, qui lui avait confié toute sa fortune, se pend de désespoir; ses enfants iront manger le pain de la charité chez une parente, et sa femme, à moitié folle de douleur, reste seule près du foyer détruit. Aucun espoir de réhabilitation ne luit pour ces malheureux.

Il y a bien un ancien valet de ferme de Norby qui se rappelle qu'autrefois son patron a laissé échapper en sa présence l'aveu du cautionnement. Mais cet individu n'a pas osé témoigner contre le maître par crainte d'être chassé avec sa femme de la maisonnette où s'abritent leurs vieux jours. Peu après le jugement, sur le point de mourir, il se confesse au pasteur. Doit-il parler, exposer sa veuve à n'avoir plus de toit sur la tête? Le pasteur, qui ne peut voir mourir un homme sans lui prodiguer les consolations de la religion, le rassure : qu'il meure tranquille, le pardon de son silence lui sera accordé, et il obtiendra la vie éternelle; le Christ est mort pour racheter tous les pécheurs...

« Cependant une mauvaise action a d'incalculables conséquences. Dieu pardonne-t-il au nom des innocentes victimes?... » Ainsi songeait avec angoisse le pasteur qui se sentait lié par le secret de la confession d'un mourant.

A l'issue du procès, un grand banquet est donné en l'honneur de Norby. Ses adversaires eux-mêmes éprouvent le besoin de célébrer la victoire du riche sur le pauvre. Le directeur du collège, naguère hostile à Norby, prononce un retentissant discours : « Cette fête, dit-il, a une très haute portée; elle signifie que les dissentiments cessent dès qu'un intérêt vraiment humain entre en jeu. Un homme a été injustement sali, accusé de ne pas vouloir faire honneur à sa signature. Nous nous réunissons fraternellement autour de lui, et nous lui disons : Frère, nous venons rendre hommage à ta probité. » Norby et sa femme sont portés en triomphe par d'enthousiastes admirateurs. Leur fils se laisse gagner par l'émotion générale et se persuade que sa mémoire l'a trompé.

Rentré chez lui, Norby, en se mettant au lit, joint les mains et récite des actions de grâces. L'estime et la sympathie de toute la région rayonnent dans sa conscience. « Dieu ait pitié des gens qui n'ont pas plus de loyauté que Wangen! » pense-t-il.

La Puissance de la foi montre de façon saisissante comment une erreur peut s'emparer d'un esprit sain et, l'orgueil aidant, y devenir article de foi. C'est un livre très émouvant, animé d'un bel idéal de justice.

* * *

La Norvège possède encore d'autres jeunes écrivains qui méritent d'attirer l'attention. M. ERIK LIE, fils du romancier Jonas Lie, débuta dans les lettres par un beau livre sur *la Littérature européenne* et une étude sur Balzac. C'est aujourd'hui un conteur plein de verve et d'humour. Dans *La famille du directeur Lyng*, il a peint d'amusante façon l'étroitesse d'esprit qui règne dans la société bourgeoise de Christiania. Lyng a fait autrefois faillite; grâce à des spéculations heureuses il redevient riche, mais une tare demeure attachée à son nom et la « société » continue de le boudier. Le désir de rentrer dans les bonnes grâces de leurs concitoyens fait de Lyng et de sa femme de parfaits snobs. Enfin, à force de largesses au profit d'œuvres de bienfaisance patronnées par des femmes du monde, à force aussi de platitudes, ils réussissent à faire oublier le passé et Lyng est admis dans le cercle aristocratique de la ville.

La Mort de Hans Ulrich traite un sujet plus grave; c'est la question de la responsabilité qui est soulevée. Un médecin a-t-il le droit d'administrer à un malade, dont l'état ne laisse aucun espoir de guérison, une potion qui le tuera et le délivrera d'atroces souffrances? M. Erik Lie conclut négativement, car son héros, un médecin, après avoir eu le courage d'accomplir l'acte homicide, est assailli de remords et se suicide, au désespoir de la jeune fille qui l'aime.

Je citerai enfin *la Famille de Raaum*, de PEDER EGGE, où l'amour d'un père et de son fils pour la même femme est traité avec beaucoup d'émotion.

Les jeunes romanciers norvégiens ne doivent pas rester inconnus en France. Ces hommes de talent font des efforts intéressants, souvent très heureux, pour rendre florissant dans leur pays ce genre littéraire.

MARTINE R. RÉMUSAT.

La science et le problème de la vie future

I

A première vue, les mots Science et Vie future ne semblent pas faits pour se rencontrer. Celle-ci est du domaine de la religion dont celle-là n'a cure. Toutefois, depuis quelques années, l'attitude de la science s'est modifiée à l'égard de son ancienne ennemie, et elle s'est prise à en étudier, souvent avec impartialité, les manifestations spéciales. Mais l'hypothèse d'une vie future fut systématiquement rejetée hors du domaine de ses investigations.

Pour ceux qui nient toute survivance, le sujet, il va sans dire, n'offre pas matière à étude. Quant aux philosophes, ils s'arrêtent au seuil redoutable, ou bien leurs spéculations sont du ressort de la métaphysique. — Remarquez que ce terme, quoiqu'il soit formé de *physique* et de la préfixe *méta*, indiquant la succession, la transformation, représente désormais pour nos esprits modernes une connaissance sans lien avec le physique et comme suspendue dans le vide. — Aussi les spéculations, en ce qui touche à la survivance, demeuraient-elles sans base scientifique.

Enfin, il y a une vingtaine d'années, quelques penseurs, des scientifiques sérieux, frappés de ce que l'on n'adoptât aucun procédé d'investigation quant à ce problème, voulurent combler cette lacune. Ils se mirent à collectionner et à contrôler patiemment les dires de ceux qui prétendaient avoir vu des « esprits » et à élucider autant que possible les récits de manifestations tenues pour anormales. Dans ce but se fonda la *Société des Recherches Psychiques* de Londres, puis celle de Paris. C'était entreprendre une tâche ardue, qui n'était jugée utile ni par la religion, ni par la science officielle. Celle-ci cependant la seconde de plus en plus, sans y prétendre, ainsi que nous le prouverons par la suite.

La masse des matériaux réunis est déjà considérable et à nécessité un travail de contrôle dont ne se rendent pas compte ceux qui, sans examen, jugent ces documents un produit d'hallucinations pathologiques ou de fraudes. D'ailleurs, les savants qui dirigent ces recherches se gardent d'en tirer des conclusions

prématurées. Ils enregistrent, cataloguent, analysent. L'avenir fera la synthèse (1).

Cependant, l'un des membres de la Société des Recherches psychiques de Londres s'est départi de cette prudente réserve, et le livre de M. Myers : *Human Personality and its survival of bodily death* vient d'être traduit en français (2).

Dans ce volumineux travail, M. Myers cite la Vie future à la barre de la science, trouvant que celle-ci ne peut plus guère tenir celle-là pour invérifiable.

« Le but de ce livre, dit-il, est de montrer ce qui peut être fait pour supprimer cette cloison artificielle de séparation qui excluait jusqu'ici du domaine scientifique les problèmes dont la solution a précisément le plus grand besoin de procédés et de méthodes scientifiques. »

Le mot scientifique signifie pour lui une autorité à laquelle il se soumet et non un modèle qu'il aurait la prétention de réaliser.

L'ouvrage de M. Myers est certainement une remarquable tentative pour écarter du chemin par lequel, dit-on, l'on ne revient pas, les idées préconçues qui ont jusqu'à présent entravé toute investigation systématique. D'autres travaux pourront suivre et Myers le souhaitait de toute sa « foi scientifique » en la survivance.

La réussite répond-elle à son effort ? Non, si l'on entend par réussite la conviction apportée à tout lecteur et se dégageant tant des preuves fournies que des déductions que l'auteur en tire. Oui, s'il éveille chez quelques-uns l'idée, tout au moins nouvelle, que la science ne pourra plus longtemps rejeter la question de la survivance hors du domaine de ses recherches. Et certainement cette idée s'emparera de plusieurs en suivant Myers à travers ses études sur les désintégrations de la personnalité : le sommeil, les états profonds de l'hypnose, le somnambulisme, l'automatisme sensoriel et l'automatisme moteur, le génie, la possession et l'extase.

Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas su demeurer toujours dans les rigoureuses limites que sa préoccupation de

(1) Les *Hallucinations télépathiques* (Phantasms of the living), par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE, traduit par L. MARILLIER, préface de M. CHARLES RICHT. F. Alcan, édit.

Les *Phénomènes psychiques*. Recherches, applications, méthodes, par J. MAXWELL, docteur en médecine, avocat à la Cour d'appel de Bordeaux. Préface de M. CHARLES RICHT. F. Alcan, édit.

(2) *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supranormales*, par F. W. H. MYERS, traduction et adaptation par le Dr S. JANKELEVITCH. F. Alcan, édit.

démonstration scientifique lui imposait. Il glisse parfois à des digressions qui, tout élevées qu'elles soient, risquent de rendre défiants certains esprits, ceux justement qu'il importe de convaincre. Si bien que des critiques lui ont reproché son matérialisme, alors que d'autres jugeaient sa tentative entachée d'un parti pris spiritualiste.

II

Dès qu'on s'occupe sérieusement de cette question de la survivance, on s'aperçoit, comme nous le disions plus haut, qu'un travail préliminaire a été fait par la science, à son insu, et que la route est plus libre qu'elle ne l'était, il y a vingt ou trente ans. La biologie, la physiologie, la chimie, la physique, toutes les sciences naturelles, en un mot, ont donné à la psychologie une base solide. Elle ne pouvait rien tenter de précis sans ses aînées. Mais celles-ci semblent désormais impuissantes à l'aider davantage. Après avoir dissocié à l'extrême la matière sous leurs microscopes et dans leurs alambics, il ne leur est guère possible d'aller plus avant. Elles voient des effets dont la cause devinée toute proche leur échappe.

Les psychologues, de leur côté, ont découvert dans ce substratum de l'être humain que l'on appelle sa *conscience* (en anglais *consciousness*) des effets dont la cause leur échappe également. Les expériences hypnotiques, qui sont à peu près accréditées auprès des pouvoirs scientifiques officiels, démontrent que la conscience de l'individu est comme disposée par couches. Plus est profonde l'hypnose, plus avant peut pénétrer l'hypnotiseur dans la personnalité du sujet, y réveiller des souvenirs dormants, une activité que ne possède souvent plus l'être éveillé; car l'on opère à l'ordinaire sur des hystériques, dont la surface cutanée est insensible, avec perte de l'ouïe, de la vue ou de la mémoire. Sous des passes magnétiques plus ou moins prolongées, leurs sens acquièrent une acuité inouïe et ils manifestent des connaissances anormales. Mais si ces phénomènes se manifestent surtout chez des êtres malades, ils surviennent aussi chez des personnes en bonne santé. Parmi celles-ci, nous en savons qui préfèrent n'en pas parler, de peur qu'on ne les traite de folles. La race celtique et tous ceux qui ont dans les veines quelques gouttes de sang celtique y seraient plus sujets. En Amérique, ils paraissent moins extraordinaires qu'en France, par exemple, surtout sur la côte du Pacifique, et le climat, joint à la tension d'une vie très active, y contribuerait.

M. Myers, au lieu de parler de couches ou d'états de conscience comme nos médecins et psychologues français, a établi une classification nouvelle. Il divise l'être humain en *subliminal* et *supraliminal*, de *limen*, seuil.

« L'idée du seuil de la conscience, d'un niveau qu'une pensée ou une sensation doit dépasser pour entrer dans la vie consciente, est aussi simple que familière », dit-il avec raison.

Subliminal signifie tout ce qui est au-dessous du seuil, toutes les sensations trop faibles pour être discernées individuellement. *Supraliminal*, tout ce courant de notre conscience que nous identifions avec nous-mêmes.

Cette classification est sommaire et prête à des confusions, mais elle suffit encore au degré peu avancé que nous avons atteint dans la connaissance de notre conscience en général et de notre soi-conscience en particulier.

L'homme aurait ainsi trois sièges d'activité durant sa vie : son corps physique, sa conscience subliminale, sa conscience supraliminale. Cette assertion paraîtra fantaisiste à plus d'un. Et cette théorie, le corps physique mis à part, est-elle autre chose qu'une abstraction ? Ces termes, couches de conscience, états de conscience et le reste, répondent-ils à quelque chose de concret, de palpable jusqu'à un certain point ? — Il se pourrait bien que tel fût le cas ; du moins, une tentative pour le démontrer vaut la peine d'être faite. Myers ne l'a pas faite, bien que, parfois, il semble s'y acheminer.

III

Les savants qui ont admis l'hypothèse de la théorie générale de l'évolution sont entraînés malgré eux dans un courant dont, au début, ils ne soupçonnèrent ni la profondeur ni le volume. Darwin a retrouvé la plus grande des lois qui gouvernent le cosmos. Nous disons retrouvé, car d'autres lui préparèrent la voie. L'antiquité la connaissait, comme elle connut le mouvement de la terre autour du soleil et la précession des équinoxes. Elle est contenue dans les vertigineuses abstractions des grands systèmes philosophiques de l'Inde et sous les obscurs symboles de quelques-uns de ses livres sacrés.

Les disciples de Darwin soutiennent après le maître que tous les organismes sont le produit d'une genèse naturelle. Mais cette théorie n'est pas admise dans toute sa rigueur par tous les savants. Il en est qui font une exception en faveur de l'esprit humain. Ces deux opinions se complètent certainement.

Elles demeureraient néanmoins irréconciliables et ne trouveraient jamais un commun terrain de discussion, si l'univers ne contenait que de la matière telle que nos mains peuvent l'appréhender, nos yeux la voir, nos microscopes ou nos télescopes la distinguer dans l'infiniment petit ou l'infiniment grand. Mais la physique moderne se hasarde à dire, à titre d'hypothèse, que cette matière palpable et visible n'est que la condensation d'une matière moins dense, que le dernier atome physique, l'atome gazeux, ne se dérobe que pour passer à d'autres états que l'on dénomme éthériques (1). C'est ainsi que revit, alors qu'on le croyait bien mort, le *Pater Omnipotens Æther* de Virgile, le *Grand Æther*. Les Hindous l'appelaient *Akashâ*, synthèse de l'éther, qu'ils disent composés de cinq éthers, de sept même, de plus en plus subtils.

De même Anaxagore, de Clazomène, enseignait que « les prototypes de toutes choses, comme de leurs éléments, se trouvaient dans l'Æther infini, où ils étaient générés, d'où ils évoluaient et où ils retournaient ». Les premiers mots exceptés, cette opinion reproduit celle de nombreux physiciens modernes.

« Ce fluide, a écrit le D^r Richardson, pénètre toute chose. Un monde est édifié au milieu du fluide éthéré et se meut au milieu d'un océan de ce fluide. »

Et dans cet océan tourbillonnent les atomes des atomes, ces *ions*, ces *électrons*, récemment découverts ou plutôt devinés, qui s'agrègent, se désagrègent, sans rien perdre de leurs énergies. La masse de l'une de ces particules de matière serait un millième de la particule d'hydrogène. Les molécules en sont formées. L'énergie en l'une d'elles demande vingt figures pour s'exprimer en l'unité scientifique. Leur substratum serait le *protyle*, cette hypothèse de sir William Crookes, le célèbre physicien anglais.

« Le protyle, a-t-il expliqué, est un mot analogue à celui de protoplasme, qui sert à exprimer l'idée de la matière primordiale, existant avant l'évolution des éléments. »

Cette matière primordiale n'existe pas *per se*, en dehors des atomes ; elle les interpénètre. L'espace en est rempli.

Désormais il n'y a plus seulement pour les physiciens des éléments chimiques, il y a aussi des *méta-éléments*, ainsi que les nomme sir W. Crookes, éléments semi-matériels : les cinq à huit sous-types de l'yttrium, par exemple. Minéraux, éléments chimiques, tenus d'abord pour des corps simples, méta-éléments, voisins de l'état éthérique, atomes éthériques, sans doute à des

(1) *Popular Science Review*.

degrés de densité divers, telle serait, semble-t-il, la chaîne qui relie la matière grossière à une substance primordiale. Cette conception cadre parfaitement avec la loi de l'évolution qui sans elle, est incomplète.

Et comme tous les organismes, y compris l'organisme humain, sont des agrégats chimiques, ils ne peuvent qu'être à l'image du cosmos dans lequel ils se forment. Si le minéral contient, non seulement des particules denses et des atomes semi-matériels, mais aussi des atomes éthériques, comme le prouve sa radioactivité, on peut en déduire que le corps humain, radioactif, lui aussi, est composé de même.

La formation de la matière ayant dû s'opérer par voie d'involution, les éléments ont-ils existé d'abord à l'état éthérique sur un globe éthérique que notre vue actuelle n'aurait pu apercevoir ? L'involution se poursuivant, l'état que révèlent les méta-éléments aurait suivi ; puis serait venu celui des corps dits simples ou éléments chimiques, et enfin celui des composés denses, la nature les travaillant sous l'action solaire à travers des millions d'années.

En a-t-il été de même pour les plantes, les animaux et l'homme ? La plante a-t-elle évolué des éléments lorsque ceux-ci étaient encore à l'état éthérique, l'animal évoluant d'un règne végétal éthérique et le corps humain d'un règne animal éthérique, — la solidification se poursuivant jusqu'à ce qu'elle fût complète, chaque règne inférieur précédant le supérieur dans ce processus ?

Cette hypothèse paraîtra paradoxale et inutile à première vue. Mais elle seule, à notre avis, permet d'aborder le problème de la survivance avec quelque chance de l'élucider, car aucun organisme ne peut retourner par dissolution ou transformation à un état qu'il n'a pas traversé à un précédent stade de son évolution. Tout se réincarne, matière, énergie ; de là leur permanence affirmée par la science. La nature, que par hyperbole quelques-uns appellent prodigue, est au contraire d'une économie qui défie toute idée. *Il ne peut donc y avoir de survivance après la mort que si, au cours de son évolution cosmique, l'homme a traversé un état correspondant.*

Comment prouver que l'homme a existé à l'état éthéré, comme tous les autres organismes d'ailleurs ? — En prouvant simplement que sa primitive forme éthérée continue à coexister avec son corps dense. Sa radioactivité en serait un premier indice. Les expériences hypnotiques et plusieurs des phénomènes observés dans les recherches psychiques le donnent à penser. Notre conscience aurait à sa disposition un autre véhicule que le véhicule physique.

IV

Les progrès actuels de la science, qui est, elle aussi, en perpétuel devenir, permettent d'inférer que si ce tourbillon vital qu'est la conscience humaine, — laissant de côté toutes les consciences de moins en moins cohérentes qui se manifestent dans les règnes inférieurs, — si cette conscience, dis-je, a à sa disposition un véhicule moins dense que celui que dissout la mort, elle peut persister à se manifester après cette dissolution sans rentrer immédiatement dans le réservoir des énergies cosmiques. Même ce que nous connaissons de la permanence de l'énergie dans l'atome, qui ne se dérobe que pour se « réincarner », nous permet l'hypothèse d'une conscience gardant sa force acquise aussi longtemps que durera le système dans lequel elle évolue, le temps n'étant qu'une conception arbitraire de nos cerveaux.

Nous basons notre hypothèse sur les démonstrations scientifiques suivantes :

Helmholtz a démontré par ses expériences sur les anneaux tourbillonnants de fumée échappés à un milieu calme qu'ils fuient devant la lame qui tente de les couper. Aussi W. Thompson a-t-il dit de la découverte de Helmholtz : « Ce milieu parfait et ces tourbillons qui le parcourent représentent l'univers. (1) »

On a calculé que, dans un seul pied cube de l'éther, il y a, à l'état latent, dix mille tonnes d'énergie, qui avaient jusqu'ici échappé à nos observations. L'énergie qui se manifeste en l'homme a une force toute pareille. Un seul atome de cette force suffirait pour maintenir la cohésion d'un véhicule étheré. Car nos physiciens entrevoient quels réservoirs d'énergie sont les atomes, chargés qu'ils sont, les uns d'électricité positive, formant des masses centrales, sortes de soleils dans l'infiniment petit ; les autres, d'électricité négative, représentant les planètes et gravitant autour des premiers. L'atome emporte avec lui des tensions électriques énormes.

Aucun moyen chimique ou mécanique ne peut dissocier la molécule chimique. Pour y parvenir, il faut employer l'électricité. Le chimiste Arrhénius se servit de l'électrolyse des dissolutions salines. Il fragmenta ainsi la molécule et baptisa ces fragments *ions*, chargés de quantités inouïes d'électricité neutralisée dans le corps composé. Il comprit alors que leur étonnante cohésion tenait à leur gravitation autour de ces masses centrales chargées d'électricité positive. Mais, dès qu'ils sont dissociés, ils se

(1) *La Théorie atomique*, par AD. WURTZ, F. Alcan, édit.

déplacent dans le dissolvant, attirés par un pôle d'électricité de nom contraire et repoussés par un pôle du même nom. Si l'on passe aux émanations du radium, on ne se trouve plus qu'en face d'une énergie, semble-t-il; mais il y a là encore des atomes, des électrons, à peu près hyperphysiques; car, pour qu'un gramme de radium perde un milligramme de son poids, il faudrait un siècle.

Telles sont les positions avancées occupées par la science moderne.

Ces planètes détachées gardent les vitesses énormes qu'elles avaient dans l'intérieur de l'atome et elles peuvent traverser les corps opaques, ainsi qu'on l'observe pour les radiations obscures. Les rayons cathodiques ou rayons de Roentgen ont une vitesse de 1 000 kilomètres à la seconde, leurs radiations étant bien au delà des rayons violets, les plus rapides de la zone lumineuse. Parmi les vibrations de cette zone lumineuse, nous ne sommes sensibles qu'à celles qui vont du rouge au violet, ces vibrations se classent d'après les phénomènes qu'elles produisent : l'électricité, la plus lente, la chaleur, la lumière avec les couleurs du spectre solaire, les rayons actiniques et, bien au delà, les rayons cathodiques. Des millions de vibrations parcourent sans cesse l'éther et viennent nous heurter, et nous ne nous doutons même pas, aveugles et sourds à des phénomènes merveilleux, sans doute, que nous n'en pouvons pas percevoir.

Puisque les agrégats atomiques possèdent une puissance de cohésion infiniment supérieure à celle des corps composés ; on peut donc admettre que, s'il existe des formes sur le plan éthérique, elles doivent durer plus longtemps que celles sur le plan physique, de par des tensions électriques supérieures.

Mais si la science parvient à établir que nous possédons cette forme, ce véhicule fluide, composé de la matière du plan de l'éther, qu'en outre notre conscience y peut fonctionner indépendamment du corps dans certains états morbides ou simplement non classés encore, aura-t-elle découvert une théorie que n'ont jamais formulée nos devanciers ? — Pas le moins du monde, et c'est ce qui prête une valeur de plus à l'hypothèse.

V

Tous les peuples de la terre, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés, ont admis l'existence de ce véhicule, alors même qu'ils ne professaient pas nettement une foi en sa survivance. On a recueilli d'innombrables traditions à ce sujet. Nous ne pouvons

les citer toutes et nous renvoyons le lecteur que cette question intéresserait au livre récent de M. Louis Elbé, ouvrage très instructif par la quantité et le groupement des renseignements qu'il contient (1).

Presque tous les peuples de l'antiquité, et, à l'heure actuelle, bien des peuples en dehors de notre civilisation occidentale donnaient et donnent à l'être humain un double, appelé souvent corps astral, qui emporte son âme dans l'autre monde. Ils le disent visible. Quelques-uns le croient triple en sa nature. Ainsi pensaient les Hébreux, ceux surtout de la *Kabbale* et du *Zohar*. Quant à l'Ancien Testament, produit de compilations nombreuses, altéré encore en passant dans nos langues européennes, soit du fait de l'ignorance des traducteurs, soit par désir de le faire cadrer avec des conceptions théologiques plus récentes, il contient certains passages qui, fidèlement rendus, expriment la même croyance. L'homme, outre son corps physique, aurait : un esprit terrestre, *nephesh* ; une âme, *neshamah* ; un esprit divin, *ruach*. (Job, XXVII, 2, 3.)

Pour l'Inde et l'Égypte l'homme est septuple ; mais cette division ne correspond en réalité qu'à quatre plans : physique, éthéré, mental et divin.

| | INDE | ÉGYPTE |
|-------------------|----------------|-----------|
| Corps physique | Shtôla Sharira | Khat |
| Double éthérique | Linga Sharira | Sahu |
| Principe vital ou | Prâna | Khaibt |
| Énergie solaire | | |
| Ame animale ou | Kama Rupa | Aib |
| Corps des désirs | | |
| Intelligence | Manas | Kai eu Ka |
| Ame spirituelle | Buddhi | Ra |
| Esprit divin | Atmâ | Hammemit |

Les termes de la classification hindoue varient suivant les systèmes philosophiques. Des divergences existent également dans celle adoptée par les Égyptiens

Les trois premiers principes se dissolvent à la mort pour rentrer séparément dans de nouvelles agrégations, le double éthérique suivant le cadavre et se dissolvant lentement au-dessus de la tombe, en même temps que lui, s'il est brûlé. L'âme animal se dissout à son tour, plus tardivement. L'intelligence ou le Manas des Hindous sert alors de véhicule aux deux derniers, attendant l'heure de la réincarnation. Seul l'esprit divin serait immortel.

(1) *La Vie future devant la Sagesse antique et la Science moderne*, par LOUIS ELBÉ. Perrin, édit. 1905.

Il est assez curieux de noter que ces croyances, éparses dans les livres philosophiques ou sacrés de l'Inde, reproduisent les théories scientifiques sur l'involution et l'évolution des éléments. Le bouddhisme, entre autres, fut évolutionniste sur une échelle bien plus vaste que celle adoptée par Darwin. Son Nirvâna n'est pas l'annihilation, comme on l'a dit, mais un état par lequel les éléments, y compris le substratum de conscience acquise par l'homme, passent pour aller à d'autres destinées cosmiques. Et cette conception est grandiose.

Donc, quoique immatérielle, l'âme est une substance, puisqu'elle est un substratum de qualités, enseigne la philosophie hindoue. Et elle se réincarne sans cesse, ainsi que tout dans l'univers, de par son amour naturel de la vie. Quand le système où elle évolue entre en repos, elle y entre aussi. Après les jours de Brahma, la nuit de Brahma. Mais les germes sont seulement endormis, et l'heure du réveil sonne. Ils entreprennent alors une nouvelle évolution ou plutôt ils poursuivent l'évolution avec toutes les qualités, les énergies acquises au cours des évolutions mineures qu'ils ont déjà subies. Cette façon de concevoir la vie individuelle et la vie cosmique a de quoi épouvanter nos esprits occidentaux. Nous nous sommes si bien faits à l'idée d'une matière qui finirait, opposée à une immatéralité qui serait un éternel *statu quo*, que même nos plus savants matérialistes veulent nous donner une fin dans un néant qui englutirait tout!... Mais quoi, toujours de la matière, si subtile soit-elle ? diront les spiritualistes. — Ce n'est point ici que l'on peut spéculer plus avant.

VI

La Grèce remodela à la forme de son génie les idées de l'Inde et de l'Égypte.

Pythagore, pour qui l'évolution matérielle des mondes et l'évolution spirituelle de l'homme sont des faits parallèles, disait que l'âme, soumise à la métempsychose, est triple : semi-matérielle, éthérée et spirituelle, à ce que rapporte Diogène de Laërce. Il plaçait l'éther au nombre des éléments et assurait que l'histoire passée de l'univers est inscrite dans cet éther en images invisibles.

Platon professa les mêmes opinions. Les idées créent des images, des formes et ont une existence objective. Il savait donc, comme Pythagore, que la pensée est encore de la matière

Leurs doctrines et celles que de nombreux penseurs grecs avaient reçues de l'Égypte et surtout de l'Inde (1), sans doute

(1) *La Philosophie de l'Inde antique*, Chap. II : Rapports entre la

par la Perse, passèrent à l'école néo-platonicienne d'Alexandrie et exercèrent une grande influence sur le monde juif, sur les Phari-siens et les Esséniens tout particulièrement, et cela peu avant l'apparition du christianisme. Aussi retrouvons-nous durant les premiers siècles de l'Eglise la croyance en la corporéité des âmes et celle en la réincarnation.

Plusieurs Pères de l'Eglise les défendirent toutes deux. Saint Irénée prétendait que les âmes n'étaient incorporelles que par comparaison avec les corps grossiers des hommes. (Iré., L. IX, c. 7; L. II, c. 34.) Tertullien dit aussi que l'âme est corporelle et que la corporéité de l'âme brille dans l'Evangile lui-même. Il pensait, en outre, qu'elle était la forme typique du corps de l'homme.

Tatien, saint Hilaire, saint Ambroise enseignaient tous que l'âme est corporelle.

On a beaucoup discuté, dans les diverses Eglises, le dogme de la résurrection de la chair, en se basant sur les paroles de l'apôtre Paul. Celui-ci, en parlant du corps semé corruptible qui renaîtrait incorruptible, ne pouvait avoir en vue que le corps fluïdique; car il était un docteur instruit et, comme nous l'avons dit, les idées néo-platoniciennes avaient pénétré en Judée dès avant le christianisme. Quelque étouffées qu'elles nous aient été transmises dans le Nouveau Testament, il est facile de démontrer qu'elles s'y trouvent, croyances acceptées et que le Christ ne discutait même pas. Les dates nous sont encore mal connues et des documents concluants nous manquent.

On finit par rejeter la croyance en une enveloppe fluïdique, justement parce que l'on s'attacha à l'interprétation ultra-matérialiste de la résurrection de la chair. Au IV^e siècle, saint Epiphane et saint Méthode ne la jugeaient plus conciliable avec ce dogme.

Si l'Eglise adoptait, quant à la constitution de la matière et à l'existence de l'éther, les données scientifiques, rien ne l'empêcherait de reprendre le dogme délaissé.

En ce qui touche à la préexistence, nous en retrouvons la croyance très vivace durant les cinq premiers siècles de notre ère. Lactance affirmait, à la fin du III^e siècle, que l'idée d'immortalité impliquait celle de la préexistence. Origène le professait ouvertement. La condamnation de son hérésie frappa par contre-coup la réincarnation. La foi en elle se maintint cependant dans

Philosophie hindoue et la Philosophie grecque, par RICHARD GARBE, professeur à l'Université de Tubingue.

les communautés primitives. Saint Jérôme le signale dans une lettre à Démétriede (415). Saint Augustin, bien que l'un des ennemis d'Origène, ne dit-il pas dans ses Confessions : « N'ai-je pas vécu dans un autre corps avant d'entrer dans le sein de ma mère? » (L. II.)

Ces paroles sont un des derniers échos dans notre monde occidental d'une vérité très anciennement connue, qui ressuscitera probablement au cours du XX^e siècle sous une étiquette moderne et scientifique. Car tout se réincarne dans la nature. Il reste à démontrer que la conscience acquise se réincarne, elle aussi, ce qui a certainement lieu de façon impersonnelle, ainsi que le prouvent tous les phénomènes de l'hérédité dans les divers règnes. Mais une conscience individuelle, la soi-conscience humaine, garde-t-elle une vie individuelle au cours des mystérieuses palingénésies auxquelles seraient soumis son ou ses véhicules après la mort? — Nos connaissances ne sont pas encore assez avancées pour qu'on puisse l'affirmer. Il faut d'abord s'assurer s'il existe un véhicule éthéré quelconque, ce que l'on est en voie de faire au moyen des expériences hypnotiques et psychiques. Toutefois, notre monde occidental paraît bien réfractaire à une pareille constatation, et Schopenhauer a dit ironiquement :

« Si un Asiatique me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre : C'est cette partie du monde qui est hantée par cette illusion incroyable que l'homme a été créé de rien et que la naissance actuelle est son premier début dans la vie. »

VII

Un bref aperçu scientifique et historique du sujet est donc nécessaire lorsqu'on veut présenter au grand public cultivé les faits anormaux que contiennent les documents des Sociétés de Recherches psychiques. Non renseigné sur les données récentes fournies par la science, de même que sur celles enregistrées par l'histoire des philosophies et des religions, il est porté à les traiter de mystifications. Son attitude changera lorsqu'il pourra suivre la genèse par laquelle les savants qui dirigent ces sociétés sont amenés à étudier des problèmes tenus encore pour surnaturels, mais qu'ils jugent du domaine de la science.

Nous ne citerons que quelques faits, car ce sont moins des phénomènes psychiques que nous avons voulu exposer ici que les lois physiques qui nous semblent devoir expliquer ces phénomènes.

Commençons par la télépathie. Des expériences relativement nombreuses ont déjà permis d'affirmer qu'elle existe. Les moins réceptifs en ont eu, ne serait-ce qu'une fois dans leur vie, la preuve ; communion de pensée avec une personne éloignée, qu'un fait matériel permet de contrôler. Des observations voulues, préméditées ont été faites en ces dernières années. Toutefois, il faudra qu'elles soient continuées longtemps encore avant que la télépathie puisse être scientifiquement admise. Quelques savants la déclarent même antiscientifique. Et cependant c'est le phénomène psychique qui est le plus commun ; mais pour l'expliquer on le taxe toujours de coïncidence, de hasard. Une opinion un peu plus élaborée à ce sujet le regarde comme produit par des vibrations électriques parties d'un cerveau et atteignant un autre cerveau, à la manière de la télégraphie sans fil. Ceci ne fait que reculer la solution du problème.

Il est certain que ce ne sont pas des particules visibles de notre substance grise qui s'en vont à travers l'espace quand nous pensons. Il faut en admettre de plus subtiles, l'électricité même étant composée d'atomes. Nous sommes donc obligés de revenir à cet hypothétique éther et de conclure qu'il y a des phénomènes qui se produisent à l'aide de cet éther. Puis, comme la télégraphie sans fil elle-même demande un poste de départ et un poste récepteur, les atomes éthériques qui transmettent les vibrations de notre pensée doivent trouver, lorsqu'elles sont perçues consciemment ou inconsciemment, un poste récepteur éthérique. Et nous revenons à notre hypothèse d'un véhicule hyperphysique, interpénétrant notre corps physique, auquel il fait part de ce qu'il perçoit, plus ou moins nettement et selon des conditions que l'on déclare encore morbides.

L'éther est un enregistreur de première force, non seulement pour les sons, mais aussi pour les images. « Toute particule de matière doit enregistrer tout ce qui s'est jamais passé », disent Jevons et Babbage dans leurs *Principes de la Science*.

Ce doit être vrai, vu la plasticité de la matière de l'éther. Ainsi l'opinion de Pythagore, de Platon serait confirmée : les pensées, les idées ont une existence objective. La télépathie n'a donc rien d'étonnant. Il suffirait d'en bien connaître le mécanisme, de perfectionner les postes de départ et d'arrivée, puis d'expérimenter avec persévérance, afin d'obtenir des résultats de plus en plus dignes de confiance.

On s'étonnerait moins alors de certains cas de double vue, autrement dit de clairvoyance, que les gens crédules trouvent miraculeux et que nient les sceptiques. Une de mes relations,

femme du monde, me reconstitua, la seconde fois que nous nous rencontrâmes, des scènes entières de ma vie passée avec des détails d'ameublement que j'avais totalement oubliés, si bien que je dus me livrer à des investigations auprès d'amis chez qui j'avais fait un séjour sept ans auparavant. Tout était exact. La dame en question ne savait rien de précis sur moi, et nous nous rencontrions dans une ville très éloignée de celle où s'étaient passées les scènes qu'elle évoqua, alors qu'elles dormaient bien réellement au fond de mon souvenir.

La science, d'ailleurs, admet maintenant la clairvoyance de certaines somnambules. En voici un cas, entre bien d'autres, qu'elle classe sous le nom d'*autoscopie* :

Le docteur Pétetin, de Lyon, remarqua un jour que le visage d'une de ses malades, somnambule, exprimait de l'étonnement. — Qu'avez-vous? demanda-t-il. — Je vois l'intérieur de mon corps et l'étrange forme de tous mes organes *environnés d'un réseau de lumière*. Ma contenance doit exprimer ce que je sens, étonnement et crainte. Un médecin qui aurait ma maladie serait bien heureux, car la nature lui révélerait tous ses secrets et, s'il était dévoué à sa profession, il ne voudrait pas, comme moi, d'une prompte guérison. — Voyez-vous votre cœur? — Oui, il est là. — Et elle décrivit les quatre cavités du cœur, la différence du sang à droite et à gauche, les vaisseaux qui en partent de chaque côté (1).

Cette faculté a été observée chez d'autres somnambules, qui peuvent même voir dans l'intérieur du corps de personnes avec lesquelles on les met « en état de rapport ». Il semblerait que l'enveloppe fluidique qui interpénètre le corps possède un siège des cinq sens, leur contre-partie éthérique. Endormis à l'ordinaire, s'éveilleraient-ils dans certains cas? Ou bien, la transe, en écartant du corps devenu insensible cette enveloppe, lui donnerait-elle une certaine indépendance d'observation? Elle deviendrait alors l'unique véhicule de la conscience.

L'idée que le corps fluidique possède un siège pour chacun des cinq sens était acceptée par les philosophes hindous, le type des cinq sens existant à leur avis dans la matière primordiale. Au cours de l'involution, l'homme les aurait acquis un à un, les sens éthériques servant de modèles, pour ainsi dire, aux sens physiques de l'embryon humain. L'homme en perd durant la veille l'usage conscient. Il les retrouverait dans le sommeil, l'extase, la transe et la mort. C'est à les développer que servent les pra-

(1) *Les États profonds de l'Hypnose*, par ALBERT DE ROCHAS.

tiques mentales ou purement mécaniques de tous les systèmes de la *Yoga*.

VIII

On n'a jamais à citer que des exemples tirés de cas morbides, dira-t-on. Mais ne sont-ce pas les cas morbides qui ont permis d'étudier le mécanisme du corps humain, la maladie agissant sur lui à la façon du dissolvant sur le corps inorganique, lorsque le chimiste le dissocie afin d'en connaître les divers éléments? Toutefois, en compulsant les documents réunis au moyen des recherches psychiques, on est étonné de trouver tant de personnes de santé normale accusant des phénomènes anormaux.

Les intellectuels, les artistes sont tous plus ou moins des visionnaires; aussi Lombroso et son école nous traitent-ils tous de fous. Quand on aura bien spéculé d'après cette manière de voir, on prendra peut-être la question par l'autre bout, et, au lieu de parler de dégénérescence, on parlera d'évolution, sans plus confondre tous les cas sous une même étiquette. *Souvent les facultés anormales peuvent déterminer la folie; elles ne sont pas créées par elle.* Un organisme trop délicat ploie sous le faix d'une évolution précoce, de même que la sève tarit dans nos plantes soumises à un forçage intensif.

Au point de vue de Lombroso, toutes les gammes de teintes que note un artiste dans un coucher de soleil seraient dues à une vision anormale. Seul le paysan est normal. Il n'y voit que ce qui a absolument trait à ses cultures.

Certaines personnes, des peintres surtout, perçoivent l'ultra-violet. Elles voient, par exemple, sur des pelouses d'un vert fortement broyé d'ocre, les massifs, les oiseaux, si rapprochés qu'ils soient, se détacher ultra-violets. Le phénomène a quelque chose de féérique, de non vu. Il est sans dégradations de nuances et beaucoup plus intense que celui produit par la distance, quand les montagnes se violaçant, dans le Midi surtout, passent du rose au bleu sombre, avant-coureur de la nuit.

Pourquoi d'autres ne pénétreraient-ils pas plus avant dans les merveilles de la nature? Voici ce que raconte, dans un de ses *Essais*, un Hindou de haute culture, tant occidentale qu'orientale :

« Je puis voir les différentes couleurs des saisons. Je puis voir venir la pluie une heure, deux heures, quelquefois même deux jours avant une averse. De brillantes coulées de vert, lavées d'un blanc frais et pur, apparaissent partout autour de moi, — dans le ciel, sur la table devant moi, dans la chambre, sur la muraille

en face. Quand cela se produit, je suis sûr que la pluie est dans l'air et va bientôt tomber. Lorsque le vert est rayé de rouge, elle tarde quelque temps, mais il est certain qu'elle se prépare (1). »

Autre cas relaté dernièrement dans un périodique londonien, *Science Shiftings* :

« Le Dr Stenson Hooker, Gloucester Place, dit voir l'enveloppe fluïdique qui nous interpénètre et qu'il appelle l'*aura*. Il peut indiquer rien qu'au reçu d'une lettre quelle est la couleur de l'*aura* de la personne qui l'a écrite. Il assure que les pensées ont forme et couleur ; mais elles sont d'une matière si subtile qu'elles interpénètrent tout ce que nous touchons. Une lettre est donc remplie de la substance pensante de celui qui l'a écrite. Cette substance imprègne le plan psychique des autres et s'objective pour ceux qui sont assez réceptifs pour l'apercevoir. »

Le docteur Hooker affirme que tout changement physique ou mental change la couleur de l'*aura*. Un être capricieux offrira autant de variations de teintes que le caméléon. Il a fait, par contre, une douzaine d'expériences à intervalles éloignés sur un homme qui s'efforce de mener une vie noble et ferme comme philanthrope, et il a toujours trouvé son *aura* de la même couleur, c'est-à-dire d'un beau rose, sauf en une ou deux occasions où, par suite d'une légère anxiété, elle était teintée de gris. Les aliénés, comme classe, présentent tous la même couleur ; les gens méchants, une autre ; le talent, une autre encore. Plus la vie est digne et pure, plus belles et brillantes seraient nos couleurs ; et notre énergie pensante les zèbre sans cesse de teintes fugitives. Mais, ajoute M. Hooker, il faut être très prudent dans les tentatives pour développer une vision anormale, car il peut en résulter de graves troubles physiques pour la personne qui en est douée. Ce qui prouverait bien qu'elle représente, ainsi que tous les phénomènes similaires, un stage de l'évolution, se manifestant avant l'heure chez certains individus par suite de circonstances héréditaires ou autres, mal connues encore.

Les rayons N de M. Jean Becquerel, que bien des savants mettent en doute, seraient dus à la surface brillante de notre double.

IX

La clairvoyance existe donc. La clairaudience existe également. A l'aide d'un diapason, éprouvez l'ouïe d'un certain nombre de personnes réunies dans une chambre. Vous jugerez de la sorte combien elle est différente en acuité. J'ai assisté à

(1) *Nature's Finer Forces*, by RAMA PRASAD, M. A., F. T. S. 2

pareille expérience. Le nombre de celles pouvant suivre l'onde sonore qui va s'affaiblissant diminue graduellement. Il n'y en a plus qu'une à la fin qui entend encore, puis il n'y a plus personne. Et cependant le son n'a pas cessé et il continue certainement à se propager, mais il ne pourrait plus être perçu que par des sens subtils. La science moderne sait peu de chose encore sur la nature des vibrations qui nous transmettent les sons, et les notions qu'en professaient les anciens physiciens n'ont pas encore reçu la sanction de nos moyens d'expérimentation. Pour les Hindous, qui comptent cinq éthers manifestant leur action directe sur notre globe, le plus subtil est celui par lequel le son est possible. « Jusqu'à un certain point variant avec les diverses formes, toutes les formes de matière dense ont une *transparence auditive*, parce qu'interpénétrées par l'éther sonore, l'Akâsna (1) », le plus important de tous et comme la synthèse des autres. De plus, le son a une forme et une couleur. Les symbolistes ne nous ont-ils pas donné les couleurs des voyelles? On a crié au paradoxe. Ils avaient raison, mais faisaient preuve de facultés anormales.

Les phénomènes que produit la clairaudience sont curieux et difficiles à classer, car une personne qu'appelle un parent ou ami en détresse peut entendre son nom prononcé ou bien le milieu même d'où part l'appel peut simplement se présenter sous forme d'image devant sa vue intérieure, ou encore elle ne recevra qu'un choc périphérique, pour ainsi dire, l'obligeant à se hâter vers l'endroit où on l'attend. Ce dernier cas est fort bien expliqué par M. Féré, en prenant pour point de départ le centre d'où part l'appel : « Toutes nos sensations (2), dit-il, sont accompagnées d'un développement d'énergie potentielle qui passe à l'état cinétique et s'extériorise en manifestations motrices qu'un procédé, même aussi grossier qu'un dynamomètre, est susceptible d'observer et d'enregistrer. »

Il y a aussi un odorat hyperphysique. Le chien le possède et nous ne nous en étonnons pas, mais nous sommes toujours prêts à nier celui de l'homme. Un exemple, entre bien d'autres, cité par M. A. de Rochas : En 1692, un *sourcier* dauphinois suivit un meurtrier à la piste, de Lyon jusqu'à Avignon. Chez des sujets en transe, cette faculté existe souvent.

De même pour le toucher, ce que l'on peut nettement observer dans l'extériorisation de la sensibilité. Lorsqu'on pince certains sujets hypnotisés à quelques centimètres du corps, ils crient, et

(1) *Nature's Finer Forces*, by RAMA PRASAD, M. A., F. T. S.

(2) *Sensation et Mouvement*. F. Alcan, édit. Paris, 1887.

ne disent rien quand on les pince à même de la peau. Serait-ce parce que l'enveloppe fluïdique qui, à l'état normal interpénètre notre corps dense, en est écartée par les passes magnétiques? Cette enveloppe serait-elle donc le vrai siège de nos sensations, et notre système cérébro-spinal ne serait-il que le mécanisme mettant ce siège en rapport avec l'ultime manifestation concrète de la matière? Ce sera dans cette voie que les psychologues devront bientôt poursuivre leurs recherches s'ils veulent ne pas piétiner indéfiniment sur place.

Un hypnotisé peut intégrer un remède, en sentir les effets sans que le remède passe par la bouche. Il n'y a qu'à le placer dans le rayon occupé par sa couche de conscience extériorisée. Avec presque toutes les substances, l'organisme tout entier est envahi par le dynamisme du médicament, bien que les symptômes ne se trahissent qu'au siège du mal. Le mercure produit le tremblement mercuriel, affirme M. de Rochas. Le célèbre magnétiseur Lafontaine, arrivant un jour chez un malade, demanda de l'eau. On lui servit du vin et, comme il avait soif, il en but coup sur coup plusieurs verres tout en magnétisant son sujet. Quand la séance fut terminée et le malade réveillé, celui-ci était gris et le magnétiseur indemne.

Le sujet fournit par des indications souvent verbales la mesure de l'écartement des couches de sa sensibilité. Ainsi, l'on a calculé qu'elles s'éloignaient de 0^m,05 à 0^m,50 et même de plusieurs mètres. Elles traversent presque toutes les substances, à l'exemple des autres radiations obscures. Quant au sujet, il voit le rayonnement qui émane du corps de l'hypnotiseur (1).

Ces phénomènes sont les phénomènes mineurs permettant d'aborder le problème de la survivance avec l'hypothèse d'un véhicule plus subtil que le corps dense et qui serait le siège réel de la conscience, nos organes grossiers faisant office d'intermédiaires.

Quoi qu'il en soit de ce véhicule, hypothétique au même degré que la théorie atomique, à l'exemple de celle-ci, il rend seul compréhensifs des faits qui, sans lui, demeurent inexplicables.

« Quand on s'adresse à des hystériques dont la pensée, les sensations, la mémoire sont diminuées, réduites au-dessous de la limite normale, la moindre excitation du système nerveux — et les passes comme le courant électrique en sont une très forte — leur rend les facultés qu'elles ont perdues et leur donne une forme d'existence supérieure. » Ainsi s'exprime M. Gurney, un des

(1) *Les États profonds de l'hypnose.*

collègues de M. Myers à la Société des Recherches psychiques (1).

Nous citerons, pour finir, le cas suivant, enregistré et contrôlé par la Société de Londres :

« Le fantôme de M^{me} Hall lui apparut à elle, à son mari et à deux de ses parents, pendant qu'ils se trouvaient tous réunis à table. Personne ne sembla étonné de cette apparition, qui parut à M^{me} Hall elle-même complètement étrangère à sa personnalité, comme s'il s'était agi d'un tableau ou d'une statue (2). »

Ici, la soi-conscience n'a pas abandonné M^{me} Hall pour se manifester dans le double. On voit donc combien la question est complexe. Quand ce genre de phénomène se produit, on constate souvent chez le sujet un alourdissement de ses membres, dont les gestes redeviennent normaux quand il a cessé. Il s'explique quelque peu par la théorie de l'animisme. Ses défenseurs croient à un tourbillon vital ou étherique dans le protoplasme. Il servirait à incuber les formes. Ce serait, d'après Ed. Perrier, cette substance étherique qui transmettrait les qualités héréditaires et expliquerait ce que nous appelons l'âme humaine.

Cette opinion se rapproche singulièrement de celle des anciens, et nous voilà bien près de ce mystérieux véhicule qui permettrait à la conscience de survivre à la mort du corps. La science va-t-elle nous en donner la certitude, et la pensée humaine assoiffée de durée saura-t-elle enfin que la mort n'est qu'une des innombrables transformations de la vie ?

X

En résumant tout ce qui précède, nous constatons que, vis-à-vis de la science, il n'est guère possible d'affirmer que la conscience de l'homme survit après la mort du corps si cette conscience n'a aucun véhicule pour se manifester sur le plan invisible à l'œil physique, où la religion prétend qu'elle passe. Mais du moment que les physiiciens commencent à admettre l'éther à titre d'hypothèse et une substance primordiale d'où seraient sortis les minéraux par voie d'involution, l'on peut admettre des états de matière étherée invisible pour notre vue physique et où des formes peuvent fort bien exister, qui nous demeureraient également invisibles. De ce fait, la vie organique pourrait avoir évolué des

(1) *Stages of hypnotic Memor.* Proceedings of the S. P. R., cité par le lieutenant-colonel DE ROCHAS.

(2) *La Personnalité humaine*, etc... Plus curieux encore est le cas de dédoublement répété de Mlle EMILIE SAGÉE, raconté par AKASKOF dans son livre *Anémisme et Spiritisme*.

éléments éthérés. Elle en évoluerait sans cesse, car cette matière subtile n'existe pas *per se*, comme le prouvent les expériences des chimistes et des physiciens. A divers degrés de densité, elle interpénètre tous les corps. L'homme, ainsi que tous les corps composés, conserverait à travers son évolution cosmique son double éthéré. La radioactivité en serait un premier indice.

Certaines maladies des centres nerveux permettent, sous l'action de passes magnétiques, d'observer des phénomènes qui semblent indiquer l'existence d'un véhicule autre que le corps dense, et l'on dirait que ces couches sont le vrai siège de nos sensations et de notre mémoire. Des faits paraissent impliquer même l'existence de sens hyperphysiques; ils appuient l'hypothèse d'un véhicule subtil, déterminant la morphologie de l'être vivant. Bien plus, des personnes de santé normale, chez qui ces sens s'éveillent par intervalles ou de façon continue, affirment voir ce véhicule et certains phénomènes se passant sur le plan auquel il appartient de par sa constitution matérielle.

Les données déjà nombreuses que fournit la science pour soutenir cette hypothèse corroborent d'ailleurs des notions très anciennes sur ce sujet. Les philosophes les plus réputés de l'Inde et de la Grèce parlent de ce véhicule subtil qu'ils dénomment suivant les plans éthérés où ils le disaient capable de fonctionner durant le sommeil, la transe ou après la mort. Les premiers siècles de l'ère chrétienne croyaient à son existence, cette connaissance leur ayant été transmise par l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

Notre époque est donc pleinement justifiée de porter son attention scientifique sur cette question. En face de faits anormaux, il faudra que les gens cultivés cessent de ressentir cette fausse honte qui les incite à se détourner, de peur d'être tenus pour crédules et superstitieux. Au contraire, dans l'intérêt de la science, ils doivent les observer, les contrôler et les noter d'une manière scrupuleusement véridique.

Rien d'anormal ni de surnaturel ne peut se manifester dans l'univers; mais nous ne connaissons qu'une infime partie de ce qu'il contient. Pour qu'un fait fût surnaturel ou anormal, il faudrait qu'il vint d'en dehors de l'univers, et l'affirmer équivaldrait à prononcer un non-sens. Cependant, bien que nous ne connaissions encore qu'une infime partie de ce que renferme le cosmos, l'homme devant en contenir tous les éléments constitutifs à l'état potentiel, microcosme du macroscome, — de même que le germe contient l'organisme entier, — il est en mesure de comprendre tout ce qui s'y produit à mesure qu'il progresse en savoir.

Il approche peut-être du moment où il aura découvert tout ce que ses sens physiques peuvent lui montrer, et comme il voudra savoir davantage, il devra développer des sens hyperphysiques qui, nous l'avons vu, existent déjà, mais ne se manifestent encore que chez de très rares individus.

Lorsque l'un de ces individus veut se servir de l'un de ces sens, on le met ou il se met à l'ordinaire en transe, c'est-à-dire qu'il isole sa conscience du monde extérieur, afin d'obtenir une vision, une audition ou une sensation hyperphysique. Ceci semblerait indiquer que, pour obtenir ces mêmes facultés de perception, nous devons le tenter par le même moyen ; du moins, c'est la conclusion des faits relevés jusqu'à présent. La personne extralucide, qui lit en vous des scènes de votre vie passée, n'agit pas autrement. On peut se convaincre par l'observation que, dans les minutes où elle *voit*, toute sa conscience est retirée de ses sens physiques, et vous cessez d'exister pour elle à l'état dense.

Nous passons tous fugitivement par cette expérience dès que nous nous absorbons en nous-mêmes, surtout dans ces moments de puissante concentration qui révèlent aux mieux doués d'entre nous des formes, des idées nouvelles, dans le domaine de l'art, de la science ou des conceptions abstraites. Nous sommes transportés dans ce que la religion appelle l'au-delà et qu'elle relègue en un lieu extra-terrestre. Ce lieu est partout, en nous, autour de nous. Nous en prenons une connaissance intuitive à l'aide, semble-t-il, d'un véhicule spécial. Quelques rares individus en ont une connaissance directe. On dirait alors que ce véhicule est doué de sens correspondant à l'état de la matière dans laquelle il fonctionne. Là serait le réservoir où flottent les images et les formes de tout ce que l'humanité a pensé et pense. Nous en faisons nôtre une parcelle en la remodelant, et nous l'imprimons à nouveau dans l'éther plus indélébilement qu'en un tableau, une statue ou un livre.

Ces idées ne sont pas nouvelles. Plusieurs philosophes grecs les ont défendues, et avant eux ces philosophes hindous que notre civilisation chrétienne tient en petite estime, parce qu'elle n'a rien voulu en savoir. Mais les esprits les plus avancés de notre époque commencent à deviner que le pendule de la grande horloge du Temps, après avoir oscillé vers l'Ouest, revient sur lui-même et se porte de nouveau vers l'Orient. Bien plus, ils présentent que si la pensée occidentale et la pensée orientale arrivent un jour à s'unir, leur accord préparera un essor prodigieux à la conscience humaine.

J. HUDRY-MENOS.

MÉLANCOLIE ⁽¹⁾

DERRIÈRE LA VITRE

Quelques-uns de nous restent toujours derrière la vitre.

Elle est si mince qu'il semble qu'elle n'existe pas, mais elle existe. Étendons seulement le bras et nous la rencontrerons.

On voit tout à travers cette vitre aussi nettement que si elle n'existait pas. Les gens passent si près qu'il semble que rien ne nous sépare d'eux, et si ce n'était la main ou les lèvres qui rencontrent la vitre quand nous voulons étendre le bras ou approcher les lèvres, nous pourrions croire que rien ne nous sépare du monde.

Pourquoi es-tu venue ? Pourquoi passes-tu devant mes yeux dans la majesté de ta beauté royale et dans la flamme de mon amour ?

Pourquoi es-tu venue ? J'étendis le bras, tu n'aperçus même pas mon mouvement quand mon bras rencontra cette vitre par laquelle la destinée sépare quelques-uns de nous de l'univers.

Tu t'éloigneras et je resterai derrière cette vitre, et je te verrai quand tu t'en iras plus loin, plus loin... et tu disparaîtras à mes yeux parmi des centaines de têtes et de poitrines penchées devant ta beauté royale... Je verrai tout cela derrière la vitre à travers laquelle on voit aussi nettement que si elle n'existait pas, et qui sépare quelques-uns de nous de l'univers.

SOUVENIR

Les yeux de l'agonisant se remplirent de ténèbres et il sentit que la mort était proche, — alors il commença à regarder en arrière, voulant encore une fois voir la vie.

Une longue théorie de visages passait devant ses yeux, et chacun d'eux gardait un souvenir de douleur ou de volupté ; mais comme les souvenirs de douleurs l'emportaient, l'agonisant pensait qu'il ne fallait pas regretter de ne plus les voir.

(1) Les événements d'un tragique si émouvant qui se déroulent actuellement en Pologne, donnent un cachet de triste actualité à ces pages sombres. On y saisit sur le vif un morceau de l'âme de ce noble pays, tel qu'il se reflète chez un de ses poètes les plus glorieux de la génération récente. (N. D. L. R.).

Mais tout à coup deux yeux scintillants sortirent de la foule des visages — il les reconnut, et rejetant les autres fantômes, il ne regarda que ces deux yeux.

C'étaient les yeux d'un vieux mendiant à qui dans une nuit froide il avait donné son manteau.

Alors il commença à regretter que ce fût pour la dernière fois qu'il se souvenait de ces yeux, et qu'il ne les verrait plus après sa mort.

LE JUGEMENT DERNIER

L'âme a quitté le corps, un ange l'a prise et l'a emmenée dans un lieu désert, gris et triste. Une voix a traversé le brouillard gris qui s'étendait de toutes parts et a dit : « Juge-toi !... »

Et devant l'âme un fleuve s'est mis à couler, et l'eau n'était que des larmes, mais bien que ce fussent des larmes, l'eau, pourtant, était trouble. Et l'ange a dit : « Regarde, ce sont les larmes que tu as fait couler quand tu étais sur la terre. » — Et l'âme a répondu : « Tu as raison, mais mes larmes coulent aussi mêlées à ces larmes. »

Et trois fois l'ange s'est fait entendre, et trois fois l'âme a répondu.

Soudain, l'eau trouble est devenue limpide comme le cristal et très profonde. Alors l'ange a dit : « Ce sont les larmes de ta mère, » et l'âme se cachant, le visage a répondu : « Voici mon péché, car les miennes n'y sont point mêlées. »

L'OMBRE

Elle marche toujours derrière l'homme et ne le quitte jamais, ni la nuit, ni le jour. Très souvent l'homme la regarde, mais il ne la voit pas, de même qu'on ne voit plus les arbres qui végètent devant la maison qu'on habite depuis longtemps et qu'on ne voit pas les passants dans la rue lorsqu'une pensée vous domine.

Mais l'ombre est toujours près de l'homme — même quand il est un enfant à la mamelle, même quand tenant une femme aimée dans ses bras, il cherche, dans ses yeux à demi fermés la pudeur, et ce qui est plus puissant que la pudeur, la passion ; même quand regardant l'herbe printanière, il pense que le printemps suivant répandra l'herbe sur son tombeau.

Le jour et la nuit, toujours et partout, cette ombre marche derrière l'homme, plus fidèle que le désir du bonheur, fidèle comme la solitude — cette ombre, c'est la mort.

L'AMOUR

J'ai cru voir toutes les heures que j'ai encore à vivre, volant lentement devant mes yeux, comme un vol de mouettes au coucher du soleil quand la journée est chaude.

Le ailes, autrefois blanches, de toutes les heures de ma vie ont maintenant des taches de sang, de mon propre sang ; une heure seulement, l'heure dernière, a les ailes blanches et sans taches.

Alors j'ai songé qu'au moins ma mort serait douce et tranquille...

Mais elle est venue cette femme que j'aime, et voyant que les heures que j'ai encore à vivre étaient ensanglantées et que seule la dernière était blanche et sans tache, elle a dit :

— Je veux que celle-là soit comme les autres.

Je ne lui ai pas demandé pourquoi.

Et ensuite elle a dit :

— Mais d'où tirer le sang ?

Alors je montrai mon cœur, et lui donnant un stylet, je lui dis :

— Frappe !

Quand elle a levé le bras pour frapper, je pensai seulement : pourrai-je étouffer mes gémissements pour ne pas l'effrayer ? Et quand elle a frappé, je n'ai pas gémi quoique la douleur fût extrême.

Le sang qui jaillit de mon cœur tacha les ailes de la dernière heure de ma vie qui était blanche, alors je songeai que même ma mort serait amère et effrayante, mais je n'ai pas demandé : « Pourquoi cette femme m'a-t-elle fait cela ? »

Elle le voulait — et je l'aime.

LA ROSE

J'étais sur la place de Nice, je tenais à la main une rose pourpre.

Devant moi s'étendait la mer, bleuâtre et dorée, violette et argentée, la mer calme sous le soleil lumineux.

Les perles berceuses, les émeraudes et les opales des flots proches se pressaient à mes pieds, avec un murmure rythmique et monotone, semblable à une harpe qui vibre d'une seule corde.

Sur ce ciel de saphir et d'or brûlait un énorme soleil. C'était le printemps.

Des mouettes blanches planaient, tantôt rasant les flots, tantôt s'en éloignant : ainsi planent les papillons sur la prairie.

Dans le lointain, on apercevait un bateau, qui traînait derrière lui un ruban de fumée violette ; doucement il disparaissait dans le vide.

Je jetai la rose sur l'eau.

Une lame oblique la saisit en travers et l'entraîna.

Je la vis s'éloigner, pourpre sur un flot perlé, puis pâle sur les émeraudes de la mer.

Mais bientôt elle revint avec le flot et celui-ci ramena aussi quelques feuilles arrachées par le courant.

Et de nouveau une vague la saisit et l'entraîna, mais bientôt elle revint avec la vague et celle-ci ramena encore plus de feuilles arrachées.

Je demeurai longtemps au bord de la mer ; toujours le flot montait et descendait, et chaque fois la rose avait moins de feuilles.

Enfin, il ne resta rien de la rose qu'une poignée de feuilles éparses sur l'eau que la mer toujours, toujours ramenait à mes pieds.

N'en est-il pas ainsi du cœur ? La vie l'emporte, le brise, et il ne revient à nos pieds qu'une poignée de feuilles.

SUR LE VESUVE

Un printemps, je regardais la mer du sommet du Vésuve.

C'était le coucher du soleil. L'or, la poupre, les saphirs se jouaient dans un flot tranquille comme le sommeil.

De petites barques de pêcheurs occupées à la pêche du corail se penchaient d'un même côté, semblables aux nénuphars qui s'épanouissent sur les lacs, et le reflet de leurs voiles blanchissait l'eau.

Un silence étrange régnait. Dans le lointain on apercevait Naples empourpré par le soleil couchant et encore plus loin, jusqu'aux Champs-Élysées, on découvrait une terre bleuâtre dans le crépuscule, — une terre qui pensait.

Un rocher de l'île de Capri, rose et couvert d'ombre, sortait de la mer ; au-dessus de Sorrente et d'une crique s'argentait la montagne de Saint-Ange au sommet couvert de neige et de là partaient des montagnes, meules violet bleuâtre et rose doré, semblables aux flots onduleux de la mer.

Le ciel, au-dessus du ruban de montagnes et dans la vapeur

métallique, amarante et azur, prenait une teinte grise et paraissait s'ensommeiller.

Le crépuscule tomba sur Pompéi ; la ville des morts se perdit dans un brouillard énorme et d'une tranquille majesté.

Le soir venait.

Un silence étrange régnait. Le Vésuve seul lançait de temps à autre avec fracas des tourbillons de lave enflammée qu'il répandait dans l'air. On aurait dit une compagnie d'oiseaux de flammes qui s'abattaient bruyamment sur les côtés du cratère, brillant sinistrement longtemps encore sur la terre en dépit de toute la nature.

Quand la gerbe s'éteignait, tout redevenait étrangement tranquille.

J'étais là tout seul, loin de la maison qui du reste n'est plus ma maison. D'abord, je sentais qu'il me manquait quelque chose, que je n'avais personne à qui je puisse dire : « Regarde ! »

Puis je sentis qu'il ne me manquait personne, parce que toujours et partout j'étais seul.

LE PAPILLON MONTAGNARD

Je marchais vers le défilé des Portes de fer. Derrière moi, au-dessous des montagnes de Liptow, une tempête était suspendue dans les nuages livides, et elle lançait avec éclats et mugissements des éclairs d'or à travers la forêt.

Le Tatras grondait. Au-dessus des nuages on voyait un reflet effroyable et sanglant.

Autour de moi il y avait des rochers perlés de granit sur lesquels même la mousse ne pouvait pousser. D'énormes obélisques rocheux se dressaient parmi de gigantesques pyramides. Au-dessous de moi il y avait un abîme de débris de rochers qui s'étagaient comme de sauvages blocs de granit ; au-dessus, le ciel crépusculaire gris et triste.

Ni herbe ni mousse, seulement des débris de granit. Le désert de la mort.

Tout à coup quelque chose commença à frémir dans l'air, un petit oiseau, que les habitants du Tatras appellent papillon montagnard, me frôla.

Il volait à travers les anfractuosités, puis il disparaissait dans les hauteurs parmi les feuilles aciculaires.

Dans le lointain, on distinguait les forêts sombres et au-dessus de l'orage : en bas, dans la vallée, on apercevait les villes, la vie, le mouvement, mais ce petit oiseau était loin de tous et de

tout, il s'élevait au-dessus de cet abîme dans les hauteurs inaccessibles et désertes.

N'est-il pas vrai qu'il y a quelque chose dans l'âme des hommes qui ressemble au papillon montagnard, quelque chose éloigné de tout, et étranger à tout, qui s'élève au-dessus des forêts et des orages, au-dessus des blés et des villes, au-dessus du mouvement et de la vie, dont nous avons rarement conscience et qui s'envole et se perd dans les hauteurs vertigineuses comme ce petit oiseau ?

AU BORD DU TORRENT

O murmure du torrent montagnard, murmure du torrent !...

Je t'écoute les yeux fermés... Comme tu coules, monotone, éternel !...

Mon âme embrasse la tristesse, la tristesse infinie.

Depuis mes premiers jours, je connais ton murmure, toujours monotone, éternel. Chaque fois que je remonte vers mon passé je me vois devant toi ; mon âme est toujours triste, mes yeux sont fermés et je t'écoute jusqu'à l'oubli.

Les jours de ma jeunesse se passèrent — ils passèrent, les jours de ma jeunesse printanière, et aujourd'hui les heures de ma vie coulent plus loin, toujours plus loin sans retour — et je me trouve de nouveau devant toi avec la même tristesse dans mon âme, ô torrent montagnard, comme si je regrettais quelque chose que j'ai quitté et qui ne reviendra jamais, comme si je m'attristais de la perte d'un objet cher que je n'ai jamais vu et dont j'ai seulement pressenti l'existence, comme si je languissais de quelque chose qui s'en va et qui pourtant n'a jamais été auprès de moi...

Combien de fois je tendais mes bras au sourire séduisant de l'avenir !... hélas ! et je me suis trouvé avec un regret et une tristesse infinie devant le torrent mugissant — les yeux fermés écoutant le murmure monotone, éternel...

Cela durera-t-il toujours ?

Resterai-je toujours devant cette eau mugissante, n'aurai-je jamais d'autres sentiments que le sentiment d'une tristesse grise infinie ?...

LE BONHEUR

Ne parlons pas du bonheur que nous désirons, ne parlons pas de lui...

Il est comme un petit oiseau... il s'envole facilement.

Attendons-le tranquillement, ne parlons pas de lui... même

n'y pensons pas. Dans la tranquillité, dans la profondeur de notre cœur, désirons-le, mais cachons ce désir à notre pensée.

Car le bonheur est comme le soleil derrière les nuages ; il se montre un instant, mais il se cache si facilement.

N'appelons pas le bonheur, ne le poursuivons pas, ne luttons pas pour lui, attendons-le comme les enfants qui rêvent que Noël descend avec des cadeaux, et qui l'attendent avec anxiété, à la fois tranquilles et impatients. Si le bonheur doit venir, il viendra... ne le poursuivons pas...

Il existe comme le soleil à qui rêvent les fleurs qui ne vivent qu'un jour... elles ne peuvent pas le poursuivre, elle l'attendent.

Mais si les nuages couvrent le ciel, elles l'attendent en vain ; les fleurs se flétriront et ne verront pas le soleil.

Le soir, au moment de leur mort, elles diront : C'est en vain que nous avons ouvert nos corolles... le soleil n'est pas venu...

Attendons tranquillement le bonheur... il est pour les cœurs comme le soleil est pour les fleurs qui ne vivent qu'un jour... Si le bonheur doit venir, il viendra.

Ne parlons pas du bonheur que nous désirons, ne parlons pas de lui... il s'envole comme un oiseau.

LES GRUES

J'ai vu, une fois, une compagnie de grues s'envolant vers l'Est.

C'était une tranquille soirée d'automne pleine de tristesse violette, ainsi qu'elles sont toujours en automne dans le Tatras.

Les grues volaient lentement, paraissant d'énormes taches noires près des montagnes roses, éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.

Je les regardai longtemps avec une tristesse croissante jusqu'à ce qu'elles disparussent.

Je ne sais pourquoi, il me parut que ces grues se perdaient et qu'elles ne reviendraient jamais.

Elles volaient dans l'infini de l'air, et elles paraissaient mornes comme si elles avaient senti qu'elles s'envolaient pour la dernière fois et qu'elles ne reviendraient plus jamais, jamais.

Ah ! dans le gémissement d'une harpe qui se rebise, il n'y a pas tant de tristesse que dans ce seul mot : jamais.

Même le vent ne gémit pas si tristement dans le Tatras quand il bat de ses ailes les lacs gelés.

Et même les arbres à demi-coupés qui dressent leurs bras au soleil avec des regards de mourants ne se plaignent pas si lugubrement.

Que doit donc faire l'homme, quand sa foi dans les choses les plus sacrées s'envole comme ces grues auxquelles je pensais, je ne sais pourquoi, et qui évoquaient en moi l'idée qu'elles se perdaient et ne reviendraient jamais plus ?

LE SAPIN

Je marchais au crépuscule sur une route déserte, vers une forêt.

Le vent soufflait, et les sveltes sapins comme une lave sombre inclinaient leurs couronnes. Des nuages lourds et orageux venaient des montagnes et ils semblaient contenir dans leur sein des fragments de rochers.

Les traîneaux glissaient doucement sur la neige fondante. Rien alentour que la forêt oscillante sous le vent et les blocs de grès placés là depuis plusieurs milliers d'années. Profonde insensibilité du Tatra ! Une telle tristesse enveloppe cette forêt qu'il semble que l'âme de la nature soit morte. Le cœur de la terre ne peut pas battre sous un tel désert. C'est la fin de la vie.

A travers les arbres, une route montait vers le brouillard, et les sapins se balançaient sous le vent, comme des blés. Un sapin à demi-déraciné par la tempête et la neige s'appuyait sur les branches d'un autre sapin ; il vivait encore, mais il dépérissait et sa tête seule sortait des arbres qui l'entouraient ; il était semblable à une jeune fille qui attend la mort entre les bras de son amie. Alentour le crépuscule tombait, les nuages lourds se pressaient vers l'abîme des brouillards, vers les ténèbres et les précipices du Tatra.

Alors mon âme se remplit de mélancolie.

A UNE FEMME

Tu es devant moi. Dans ton visage il y a beaucoup de visages et dans ta forme il y a beaucoup de formes. Tu es une et ton nom est plusieurs.

Tes yeux brillent comme, parmi les joncs, les sources qui tentent par leur charme le voyageur, comme les sources parmi les marais ; tes cheveux sont parfumés tout comme un manteau pendant une nuit froide ; ta bouche est enivrante jusqu'à la mort.

Tes bras sont semblables à l'abri paisible d'un arbuste de roses qui se penche ; ton giron ressemble au mouvement paresseux des flots de la mer. Dans la paume de tes mains est la douceur du miel et l'enchantement d'une matinée de printemps ; dans ton corps il y a le même abîme de volupté que dans un paysage

montagneux, sur les prairies et les champs quand le soleil de juillet les dore et les éclaire, et quand le ciel devient bleuâtre.

Les mots que tu prononces sont comme les étoiles qui montent au firmament, et autour de mon âme il n'y a plus rien qu'une mélodie de l'or, des brillants et des saphirs. — Tes paroles sont comme le vent des prairies, comme la lumière du soleil qui glisse et se reflète dans l'eau glauque, et comme les sons de la tristesse éternelle.

O ivresse ! O délire de la passion ! O abîme !

Ton âme paraît un sourire de Dieu. Qui peut être plus beau que toi, sans être une idole ? Qui mérite mieux d'être aimé ?

Je veux t'aimer avec la force de tout mon être, avec mon sang, avec mon cœur, avec mon cerveau, avec ma volonté de toute mon âme, de toute ma vie, jusqu'à la mort...

Je veux t'aimer, t'adorer, te glorifier, t'idolâtrer.

Je veux être bon pour toi, et capable de tous sacrifices généreux.

Je sens que tu m'ouvres une autre vie, la vie de la beauté et de la bonté...

Tu es le feu qui brûle les vices qui sont en moi ; tu es l'eau qui lave mes péchés.

Pour te mériter, il faudrait mériter que le Christ me posât la main sur le front...

Tu es devant moi. Dans ton visage il y a beaucoup de visages et dans ta forme il y a beaucoup de formes. Tu es une et ton nom est : plusieurs.

O symbole !...

Et alors, je dois me demander : est-ce avant tout une inconsciente, ou est-ce une misérable ?

Des gens m'affirment qu'il y a d'autres femmes... je les crois... sur parole.

LE MAUVAIS AVENIR

Regarde sans trouble le mauvais avenir ; que pourras-tu y faire, même si tu le regardes autrement, puisque l'avenir est inévitable ?

Ah ! seulement une grande douleur et un grand regret qui emporte...

Autrement murmurait la forêt, autrement murmurait l'eau, avant la venue de ce qui a rendu l'avenir inévitable...

Hélas ! autrement brillait le soleil, autrement se mouvaient tes pieds et tes mains ; autrement tu respirais et autrement tu sentais

et tu pensais ... Tu as été un autre homme avant la venue de ce qui a rendu ton mauvais avenir inévitable.

Te rappelles-tu ?

Que ne donnerais-tu pas pour pouvoir te réveiller comme autrefois avec une pensée de vie et non avec une pensée de mauvais avenir ?...

Le mauvais avenir que tu vois, que tu connais, a quelque chose en lui qui ne permet pas de penser à autre chose, ah ! que ne donnerais-tu pas pour pouvoir te réveiller comme tu étais autrefois ! ...

Que sont tes anciens chagrins, tes anciennes douleurs et tes déceptions auprès de ce moment où tu aperçus la fatalité de ton mauvais avenir !...

Tu vis comme un condamné à mort, chaque morceau de ton pain est amer, chacune de tes heures est effrayante, chacun de tes moments de réflexion est la mort.

L'épouvante est devant toi, et une coupe d'amertume auprès de tes lèvres ; une faucille tranchante est devant la paume de tes mains et des épines sous tes pieds. Oh ! fléau, fléau, fléau, trois fois fléau est la connaissance, la connaissance de ton mauvais avenir.

A LA MORT

I

O mort ! blanche et tranquille mort, nous sommes seuls tous les deux, comme deux amoureux. Pourquoi n'approches-tu pas tes lèvres des miennes ?

Je te vois, tu es assise sur le lit que je viens de quitter, blanche et tranquille, enveloppée d'un voile de mousseline, avec tes lèvres roses et pleines de sourires, avec tes yeux bleuâtres... Oh ! comme tu es belle ! Ne viendras-tu pas me prendre dans tes bras ?

Pourquoi ne t'approches-tu pas de moi, mon amour, ma beauté ? Je sens le parfum de tes cheveux, je sens ton corps doux et chaud courbé en un arc voluptueux. Pourquoi ne t'approches-tu pas de moi ?

Dans tes yeux et dans le sourire de tes lèvres, je vois l'amour et le désir ; tu m'aimes et tu me désires. Pourquoi ne t'approches-tu pas de moi ?

Nous restons tranquillement assis tous les deux, nous nous connaissons, nous nous regardons et nous nous désirons. Oh ! que tu es belle, ô mort !...

Je n'ai pas la force de te rejoindre, je t'attends, viens ! —

Monstre à tête cadavérique, aux mains sèches et décharnées, vampire qui suce le sang, qui tue la pensée, consume le cœur, écrase l'âme et le corps, détruit la volonté et la force, bête monstrueuse et féroce qui s'appelle la vie. Ah ! elle se traîne près de moi ! — Mort, lui permettras-tu de me mordre, permettras-tu que j'agonise et que je ne puisse pas mourir ? Je ne veux plus cette torture ! je n'ai plus de force !... et à quoi bon ?...

Blanche et tranquille, tu me souris, des roses sur la tête, des roses dans tes mains, ton corps est merveilleux, ta poitrine se soulève légèrement, tes hanches semblent frissonner du désir des caresses, une lueur verte se répand autour de toi, — un ciel bleu, des forêts, des fleurs, le soleil. — C'est ainsi qu'un peintre ou la vie rêvent à la mort !

Regarde-moi, regarde, regarde et souris, pour que je puisse m'éprendre d'amour pour toi, pour que je puisse en oubliant tout, en ne faisant attention à rien, en méprisant tout, me jeter dans tes bras blancs, jusqu'à tes lèvres roses et parfumées. O mort !...

II

O Mort ! tu me paraissais si belle, si désirable quand tu m'attirais, et maintenant quand tu t'approches, effroyable. — Tu es assise sur mon lit, tu es comme une squelette horrible. De tes bras est tombé un suaire pourri, les trous vides de tes yeux regardent comme un abîme. Tu ne m'appelles plus, mais tu attends que je t'appelle. Tu viendras. Un moment de décision et tu viendras. Tes mains décharnées entoureront ma tête, ton suaire tombera sur mes yeux, et tu t'approcheras de moi avec un cliquetis d'os. Et là, là, restera la vie... Là restera le soleil, restera la volupté, resteront les fleurs et les mers bleuâtres et les montagnes neigeuses, et les forêts ; resteront les lacs tranquilles, et les fleuves dans lesquels au crépuscule on voit le reflet des rives, restera l'amour, restera la beauté, resteront les idées aux ailes d'aigles, restera tout ce qui s'appelle la vie, ce miracle qui s'appelle la vie, ce paradis, ces sensations divines...

O mort ! ô mort ! comme tu es horrible, comme tu es affreuse ! Où me jetteras-tu ? dans un trou noir, sous la terre d'où je ne reviendrai jamais, où je pourrirai, où je deviendrai pourriture, et puis... rien.

O mort ! pourquoi es-tu si belle quand tu veux séduire, et si horrible quand on t'invoque ?...

KAZIMIERZ-PRZERWA-TETMAJER.

Traduit par TADEUSZ GARSTCKI.

Au service de l'Allemagne

Par MAURICE BARRÈS (1)

L'Alsacien Ehrmann s'est résolu à faire son service dans l'armée allemande plutôt que de passer la frontière en abandonnant pour jamais le pays natal.

Quelques jours avant son entrée au régiment, comme, en sa présence, un jeune Français a, sans le connaître, qualifié de renégats les annexés qui, « par peur de la légion étrangère, portent le casque à pointe », il se bat en duel avec cet écervelé. Ehrmann n'est point un renégat. Français de cœur, il croit être plus utile à la France en restant dans sa province. Si son père, industriel, n'émigra point après l'annexion, ce fut surtout pour mieux remplir les devoirs d'un bon Français; son frère prendra plus tard la direction de l'usine paternelle, et lui-même, quand ses études seront terminées, s'établira médecin à Colmar. Aller en France? Non pas. Les Alsaciens n'ont rien à y faire d'indispensable. Mais, demeurés en Alsace, ils maintiendront contre la race tudesque les traditions, les mœurs, le génie de la race française.

Au commencement de son livre, M. Barrès nous montre « un pays welche submergé »; sur bien des points, par la faute de ceux qui abandonnent leur sol natal, la frontière linguistique se déplace au bénéfice de l'Allemagne. Plus funeste est l'émigration que la défaite, car elle laisse le champ libre aux vainqueurs. Aussi le devoir des Alsaciens apparaît-il bien clairement. Restant au pays, ils en empêcheront la germanisation, que trop de départs ont jusqu'ici favorisée; ils y perpétueront, chacun dans son milieu, la mentalité et la moralité françaises, ou même, car tel fut le rôle de l'Alsace à travers l'histoire, ils romaniseront les Germains par l'ascendant d'une civilisation supérieure.

Voilà la raison pour laquelle Ehrmann a décidé de « servir » l'Allemagne; et l'idée dominante de M. Barrès consiste en cette sorte de discipline qu'il assigne à la vertu alsacienne. Mais d'ailleurs, point de débat sur la question. Dès le début, la décision d'Ehrmann est inébranlable; et si, le jour même de son arrivée à la caserne, on nous le fait voir prêt, dans la révolte de tout son être, à fuir, en désertant, les humiliations et les rancoeurs qui l'attendent, il n'y a là qu'une faiblesse passagère, bientôt surmontée par la nette et ferme conscience du devoir. Ce qui fait le sujet de M. Barrès, c'est la manière dont Ehrmann subit l'épreuve qu'il s'est infligée. Sans aucune compromission, sans rien céder de sa dignité ni de sa franchise, le jeune homme finit par imposer à tous le respect. « Au service de l'Allemagne, comme il eût été, jadis, au service de la France, il est le traditionnel héros Alsacien. Un héros!

(1) Fayard, éditeur.

Non point ce qu'on nomme ainsi dans une médiocre littérature, mais un homme plein de sa terre et de sa race, qui, par sa libre volonté, au prix de joyeux sacrifices, se range dans sa prédestination... Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice ? »

Quelque peu de sympathie que j'éprouve pour les idées politiques de M. Barrès, il ne m'en coûte rien de rendre hommage à la valeur de son nouveau livre.

Et j'en louerai d'abord la beauté proprement littéraire : si M. Barrès a depuis longtemps répudié les contournements auxquels il se complut jadis, et si ses dernières œuvres se recommandaient par leur netteté vigoureuse à la fois et délicate, le trait pourtant en était sec et la manière un peu mince ; ici, il y a autant d'exactitude et il y a plus d'aisance, plus de largeur, une brièveté moins aiguë, une concision moins stricte. Mais je veux louer aussi, dans ce livre, la beauté de l'inspiration morale. Car M. Barrès y exalte le droit contre la force, la conscience individuelle affirmant sa liberté jusque dans la servitude de l'action extérieure ; et c'est là quelque chose de noble.

Pourtant, j'ai, sur le fond même, bien des critiques à faire.

Ehrmann doit être, dans la pensée de M. Barrès, un exemple vivant par lequel s'atteste la supériorité de la race française sur la race germanique. Or, cette supériorité, telle qu'on nous la montre, ne consiste guère qu'en la finesse des sens et du goût.

Il est bien question, une ou deux fois, d'« altruisme ». Mais voyez de quelle façon se manifeste l'altruisme d'Ehrmann. Le jour même où il va être libéré, le jeune homme, apprenant que la petite fille de son maréchal-des-logis vient de mourir, commande une couronne. Vous ne trouvez là rien de tellement extraordinaire ? C'est, ô lecteurs, que vous êtes Français. Les camarades d'Ehrmann, eux, qui sont Bavarois, Saxons ou Prussiens, *n'en reviennent pas*. Et le maréchal-des-logis, faisant, le lendemain, irruption dans la chambre de l'Alsacien : « Vous êtes vraiment un grand cœur, s'écrie-t-il. Au moment où je ne puis vous servir de rien ! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres ». Voulez-vous un autre exemple ? Quelques semaines auparavant, un matin de revue, Ehrmann remarque qu'un de ses compagnons de service, ayant frôlé un mur, a le dos poudré de plâtre. Il n'hésite pas. « En quelques coups du plat de ma main, et puis en frottant sur le drap avec mon mouchoir, je fis envoler la poussière. » Certes, et M. Barrès a soin de nous en prévenir, il ne faut pas, sur le médiocre terrain d'une caserne, demander au jeune homme des actes mémorables. Mais peut-être cet acte-là vous paraîtra quand même un peu menu. Et vous ne croirez pas sans peine qu'il « stupéfia » tous les Prussiens, Saxons et Bavarois. J'ai été témoin en Allemagne de traits non moins altruistes ; j'ai vu de mes yeux, n'en déplaise à M. Barrès, un aborigène qui, ayant ramassé dans la rue un chapeau roulé par le vent, le remit, gratis, aux mains du propriétaire. Et celui-ci remercia très honnêtement, mais sans marquer, si je me rappelle bien, la moindre stupéfaction. Aucun journal n'en parla...

M. Barrès veut surtout montrer que les Français sont supérieurs aux Allemands par la souplesse, l'élégance, le tact. Il note (p. 36) la magnifique tenue sans aisance des officiers, leur orgueil sans gentillesse. Il marque (p. 83) la rectitude mécanique des soldats, et, par exemple, ce qu'a de raide leur salut. « L'Allemand baisse le bras tout droit, son coude est une charnière ; voyez au contraire avec quelle vivacité nerveuse le troupier français rejette sa main de son képi. Mon geste à la française faisait disparate. » Dans une représentation théâtrale organisée par le régiment, le maillot du soldat qui tient le rôle de jeune premier ayant crevé sur sa cuisse gauche, face au public, la femme du colonel se retire, suivie de toutes les autres dames. « Il me semble, se dit Ehrmann (p. 104), que des Françaises auraient jugé plus convenable de ne rien voir. »

Ce que le jeune Alsacien reproche aux Allemands, c'est leur lourdeur de corps et leur épaisseur d'esprit. Mais peut-être les exemples qu'il en donne se retrouveraient aussi bien chez nous. Ainsi, quand Ehrmann entre pour la première fois dans la chambrée, close toute la nuit, « où vingt-cinq malpropres mettent une odeur effroyable », il trébuche, de la porte à son armoire, contre des écuelles, des bottes, semées, sur le passage, par ses futurs camarades, qui s'esclaffent de rire. Je demande si les chambrées de nos casernes exhalent une odeur suave, et si les brimades où se plaisent nos troupiers sont beaucoup moins grossières.

Admettons cependant que les Français l'emportent sur les Allemands par une certaine délicatesse intellectuelle et sentimentale. Est-ce assez pour justifier les mépris d'Ehrmann ? Sans chercher ici par quels endroits le génie allemand peut être supérieur au nôtre, j'en veux à M. Barrès de ne pas marquer notre supériorité dans ce qu'elle a de plus précieux. Son point de vue est celui d'un artiste particulièrement sensible à des qualités d'élégance, de grâce, de fine culture. Fort bien ; mais je voudrais autre chose. « Tout me crie, dit-il, que la raison *deutsche*, en travaillant à détruire ici l'œuvre *welche*, diminue la civilisation ». Voilà ce qu'il aurait bien dû montrer. Il aurait dû montrer la supériorité française non pas seulement dans la vive souplesse d'un geste, ni même dans l'aménité du caractère et dans la gentillesse des mœurs, mais dans ce qui fait le fond même de notre génie, — dans le culte du droit, dans l'esprit d'égalité démocratique, dans un idéalisme net et actif, vaillamment appliqué à réaliser la justice sociale. Voilà par quoi la France mérite entre les peuples l'éminence de son rang ; et n'est-ce pas aussi par là que, depuis la Révolution, elle s'attacha l'âme alsacienne ?

M. Barrès fonde le patriotisme sur la race. Ai-je besoin de dire — après les articles de M. Finot parus, tout récemment, ici même — ce que la notion de race, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue historique, a de précaire et d'incertain ?

Quand Michelet écrivait son fameux *Tableau de la France*, il s'arrêta « sur la limite des deux langues, en Lorraine, au combat des deux races, au Chêne des Partisans, qu'on montre encore dans les Vosges ».

« Je n'irai pas au-delà, dit-il, je m'abstiens de franchir la montagne, de regarder l'Alsace. Le monde germanique est dangereux pour moi. Il y a là un tout-puissant lotos qui fait oublier la patrie... » Je sais bien que, depuis quelques années, on a découvert aux Alsaciens une origine celtique. M. Barrès, profitant de cette découverte, oppose les Alsaciens aux Allemands comme Français de race. Selon lui, ce sont « les descendants des Celto-Romains ». Et, protestant dans sa préface contre la conquête allemande : « Si les Allemands, déclare-t-il, ont pu nous soumettre, il ne dépend point des vainqueurs que le rang du vaincu soit modifié ». A la bonne heure. Seulement, M. Barrès pourrait-il nous dire au juste ce qu'est la race française, ce qu'est la race germanique? Une ethnologie récente déclare que les Alsaciens sont Celtes d'origine. Soit. Mais des ethnologistes autorisés affirment qu'il y a en France moins de sang gaulois qu'en Allemagne. Et alors ?

M. Barrès lui-même, qui veut faire d'Ehrmann un représentant du *Romanisme*, signale chez ce descendant des Celto-Latins de « nombreuses manières d'être germaniques » (p. 29). Je veux bien que, dans un milieu allemand, le jeune Alsacien paraisse plus ou moins Français. Mais, dans un milieu français, il y a chez lui bien des traits qui détonnent. « Si je vais à Paris, dit-il, ou même à Nancy, on railera mon accent... En Alsace, en Alsace seulement, je puis, au hasard de ma route, aborder les petites gens, je suis sûr d'être des leurs. » Et voyez-le, tout au début du livre, en présence de Mme d'Aoury : il est, « avec sa force et sa jeune raideur, touchant d'ébahissement », le brave Alsacien, devant ce type de grâce parisienne. Sa préoccupation visible « des lois de la politesse française » le trahit déjà comme *étranger*. Et cette préoccupation ne l'empêche d'ailleurs pas de rire trop fort et trop longtemps aux choses charmantes et bizarres que dit la jeune femme, de faire, après le repas, « un véritable cours » sur les châteaux des Vosges.

Ne parlons point de la race. Car ce n'est pas en vertu du sang qu'Ehrmann est un patriote français ; il l'est par choix, en vertu de préférences intellectuelles et morales. Je n'oserais, quant à moi, décider si ces origines de race l'apparentent à la France ou à l'Allemagne ; mais je vois bien que la patrie française est celle de son esprit et de son cœur. Au-dessus des hérédités fatales qui, selon M. Barrès, le prédestinent au Romanisme, il y a le choix de sa conscience. Et pourquoi veut-on dans tout le livre mettre en lumière la supériorité de la France sur l'Allemagne, sinon pour expliquer qu'il prétende rester Français ?

Cette idée d'un choix libre et réfléchi qui pourrait prévaloir sur les influences ethniques n'en est pas moins opposée à la conception morale et sociale de M. Barrès. Et cependant, si nous avons à juste titre, nous, Français, traité de crime le rapt de l'Alsace-Lorraine, ce n'est pas en alléguant l'origine celtique des Alsaciens-Lorrains, que ne soupçonnait encore aucun ethnologiste, c'est parce que les Alsaciens-Lorrains voulaient garder leur nationalité française. Mais la question particulière sur laquelle roule le dernier livre de M. Barrès se lie à toute une doctrine philosophique. Cette doctrine a pour fondement le respect aveugle

des traditions héréditaires; elle fait consister le patriotisme lui-même dans une conservation hiératique du passé.

Après avoir affiché tout d'abord le plus intransigeant des égotismes, M. Barrès préconise maintenant l'assujettissement total de l'individu à la communauté, non pas seulement à la communauté des vivants, mais à celle des morts. Sans doute il n'y aurait pas là de contradiction si les individus ne pouvaient se bien développer, comme il l'affirme, que dans l'étroite ligne de leur ascendance lointaine. Et nous touchons ici au fond de sa doctrine. Dans les *Amitiés françaises*, nous l'avons vu recommander et pratiquer un système d'éducation qui ne permet à l'enfant d'autre personnalité que l'instinct héréditaire. La même vue domine encore de haut, malgré certaines contradictions, son dernier livre. Or, je ne dis certes pas que chaque génération doive faire table rase. Mais il faudrait, selon M. Barrès, asservir le présent au passé, les vivants aux morts. C'est ainsi que, dès sa première page, il oppose le Romanisme au Germanisme. Et qu'est-ce donc que ce Romanisme ? Détestant, un peu plus loin, dans un beau chapitre sur *la Pensée de Sainte-Odile*, je ne sais quelle « tradition normalienne, pseudo-hellénique et germanophile », M. Barrès se réclame de la tradition catholique. Pour lui le Romanisme n'est, à vrai dire, qu'un synonyme du catholicisme. Et il taxe d'insubordination, voire de trahison, ceux qui, repoussant l'hérédité catholique, prétendent être Français sans être « Romains ».

Remarquerai-je enfin que le patriotisme célébré par M. Barrès est avant tout un patriotisme de la province ? Il appelle la Lorraine sa *nation*, il se plaît à en célébrer les gloires, à en prôner les qualités et les vertus; et quand Ehrmann proteste contre la qualification de renégat que lui adresse un jeune sot : « Je suis, dit-il, bon Alsacien ». Rien de mieux; chacun de nous a sa petite patrie dans la grande, et, bon Alsacien, Ehrmann peut être par là même un bon Français. Mais, comme plusieurs provinces forment une grande patrie, pourquoi donc plusieurs grandes patries ne sauraient-elles, sinon se confondre, au moins se rapprocher et s'unir ?

C'est là ce que M. Barrès et ses amis ne veulent pas entendre; et plutôt que de travailler à l'union, au rapprochement des peuples, ils prennent à tâche d'attiser leurs haines et leurs jalousies. Sans doute le jour n'est pas encore venu d'une fédération européenne. Longtemps encore le patriotisme sera un des plus puissants mobiles de l'activité; et même, quoi que l'avenir nous réserve, j'estime bon pour les peuples d'entretenir et de cultiver leur génie propre, leurs *différences*; car chaque peuple aura toujours son rôle distinct dans le développement de la civilisation. Mais ne confondons pas le patriotisme avec un nationalisme haineux et agressif. Vous vous rappelez le mot du maréchal-des-logis remerciant Ehrmann : « Les Français ont plus d'humanité que les autres ». Je saurais gré à M. Barrès de terminer son livre sur cette parole, s'il voulait en tirer tout ce qu'elle implique.

GEORGES PELLISSIER.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Le sérum marin et la folie.

Le Dr Marie vient de communiquer à la Société de biologie les résultats des expériences qu'il a faites avec M. Quinton, en vue de l'application méthodique du sérum marin dans certain nombre de formes de maladies mentales. L'éminent aliéniste reconnaît qu'en ces matières, il faut se montrer très réservé et se garder des généralisations hâtives. Cependant, il ajoute que l'emploi du sérum isotonique marin dans le traitement de la folie peut s'étayer sur des applications antérieures multiples et assez favorables des sérums artificiels simples ou composés. *A fortiori*, d'après les études de M. Quinton, le sérum marin devrait réussir mieux encore que le sérum artificiel précédemment employé.

Le sérum est applicable à toutes les affections mentales, mais on a cru inutile d'en faire l'essai dans les cas de délires systématiques. On ne saurait, d'ailleurs, considérer cette méthode comme exclusive, et il y a lieu, au contraire, de lui adjoindre toutes les médications commandées par les symptômes. Le sérum marin ne peut être qu'un stimulant général de toutes les fonctions et un excitant du système nerveux en particulier. Débarrassant l'organisme de ses toxines par des sécrétions éliminatoires, il doit rendre une vitalité meilleure aux neurones, à la condition que la cellule ner-

veuse n'ait pas été détruite par le processus morbide préalable. Si même, il y a eu un processus destructeur partiel, on pourra, du moins, espérer des améliorations partielles relatives.

Les injections hypodermiques ont été pratiquées, de cinq en cinq jours, à doses progressives de 30 centimètres cubes au début, puis finalement de 100 centimètres cubes par injection. 12 malades ont été soumis à cette médication : 3 épileptiques, 3 paralytiques généraux à accidents épileptiformes, 3 déments alités à escarres dorsales, 3 déments précoces. Tous ces malades ont été l'objet d'observations méthodiques suivies. On a enregistré l'état de leurs diverses fonctions : respiration, circulation, température, etc., avant, pendant et après le traitement, ainsi que les caractères chimiques de leurs éliminations. Les épileptiques ont été diversement influencés par la médication.

Les résultats obtenus ne sont, à vrai dire, qu'un commencement d'informations touchant l'action du sérum dans les cas de maladies nerveuses et mentales ; mais ils permettent de nouvelles applications de cette thérapeutique dans le domaine spécial de la folie et sont nettement encourageants en ce qui concerne les accidents convulsifs épileptoïdes et cataleptoïdes des aliénés névrosés, paralytiques et déments précoces. L'état général s'en trouve toujours bien, comme le prouve la progression

générale en poids des malades traités et la cure de quelques escarres d'ordinaire d'un pronostic fâcheux.

La scopolamine.

C'est le nom d'un nouvel anesthésique qu'on essaie en ce moment dans les hôpitaux de Paris et qui supprimerait, croit-on, les effets consécutifs du chloroforme, de la cocaïne et de leurs succédanés. La scopolamine est un alcaloïde extrait de la scopolie ou belladone du Japon, sous forme de petits cristaux prismatiques, fusible à 59°, soluble dans l'eau et surtout dans l'alcool et l'éther. On employait jusqu'ici cet alcaloïde comme calmant, au même titre que certaines préparations tirées de la jusquiame et autres plantes également de la famille des solanées. On l'avait aussi utilisé comme anesthésique dès 1900, mais ce n'est qu'en 1904 qu'à la suite d'essais faits en Allemagne, la scopolamine a commencé de remplacer dans quelques opérations chirurgicales le chloroforme. Quelques chirurgiens font deux premières injections avec la scopolamine et administrent ensuite le chloroforme. On associe aussi la scopolamine et la morphine. Tandis qu'avec les autres anesthésiques, le réveil est toujours pénible, l'opéré ressentant pendant plusieurs heures des douleurs persistantes, avec la scopolamine, au contraire, ce réveil est absolument comparable à celui qui succède au sommeil physiologique; en outre, l'opéré ne se souvenant plus de l'opération, n'éprouverait aucune souffrance dans la partie opérée.

La multiple personnalité humaine.

Le Dr Albert Wilson publie à ce sujet d'intéressantes remarques. Selon lui, le moi pourrait se sub-

diviser en un certain nombre de personnalités dépendant de l'état du corps, aux différentes périodes de la vie. Résumant les travaux connus de Ferrier et d'autres physiologistes sur le cerveau et ses régions correspondant aux fonctions de la vue, du toucher de l'ouïe, du mouvement, etc., M. Wilson émet l'hypothèse que la cellule pyramidale se compose de dix couches dont l'une correspond, par exemple, à la vie intellectuelle de 3 à 5 ans; une autre, à la période de 15 ans; une autre, à la période de 20 ans, et ainsi de suite. Ces différentes couches correspondraient aussi à autant de personnalités distinctes. Ordinairement, il n'y a pas d'interruption sensible dans le caractère d'un même individu, parce que la transition de l'une à l'autre personnalité s'opère graduellement; mais s'il se produit des conditions anormales, morbides, l'individu peut être brusquement ramené à des actes, des idées, des habitudes de sa vie passée avec prédominance d'une personnalité antérieure, puis ressaut à d'autres personnalités; le sang jouant toujours un rôle dans ces états morbides. Ces observations intéressent principalement les occultistes; elles sont, dans tous les cas, curieuses. Les journaux américains et anglais ont signalé tout récemment le cas d'une jeune fille chez qui se produisent ces phénomènes de personnalités multiples d'une façon tout à fait extraordinaire.

L'arrosage des rues.

En attendant que l'on ait résolu définitivement le problème de la poussière des rues, il convient de signaler ce que l'on tente pour perfectionner les méthodes encore primitives de l'arrosage des grandes voies dans les agglomérations urbaines considérables. Ce qui se

pratique, par exemple, à Paris, sous ce rapport, est encore l'enfance de l'art. Pourquoi nos édiles, dont on ne saurait mettre en doute la sollicitude, ne mettent-ils pas à l'essai les systèmes qui donnent ailleurs de bons résultats? Voici, par exemple, la ville de Milan, qui vient d'inaugurer les autos arroseurs, composés d'un réservoir qui se remplit d'eau et se vide au moyen de tubes perforés en éventail à l'avant et à l'arrière du véhicule, et construits de manière à pouvoir fonctionner de droite à gauche et de gauche à droite. Une plateforme est réservée pour les employés et la distribution d'eau s'opère par eux régulièrement, selon la largeur des rues traversées. Ces autos arroseurs permettent d'achever l'arrosage de la ville, qui compte plus de 300 000 habitants, en moins d'une heure, tout le travail étant terminé dès cinq heures du matin avant la circulation des voitures et le va-et-vient des passants.

— **Les pygmées africains** sont attendus à Londres. Nous les verrons sans doute aussi au Jardin d'Acclimatation de Paris. C'est le colonel Harrison qui les amène en Angleterre de son voyage d'exploration en Afrique. Ils sont originaires de l'Etat indépendant du Congo et de la forêt de Stanley qui en fait partie. Il y a 4 hommes et 2 femmes, les uns et les autres âgés de 18 à 34 ans. Leur taille varie de 1 mètre 10 à 1 mètre 35. Leur naturel est belliqueux. Ils habitent dans leur région natale de petits villages, dont chacun a un chef. Quelques-uns ont la poitrine et les jambes couvertes de poils; mais chez beaucoup, cette particularité n'existe pas. Ils n'atteignent que la quarantaine et s'étiolent ensuite ou meurent. La plupart sont intelligents. Ils ont une physionomie ouverte, mais les lèvres grosses et le nez aussi. C'est dans leur forêt que se trouve l'okapi, cet animal

très rare dont il a été question il y a quelques années.

— **L'autorévélateur** et avertisseur des gaz asphyxiants ou explosants dans l'atmosphère, présenté à l'Académie des sciences de Paris par MM. Hangen et Pescheux, est un appareil qui peut rendre des services dans les demeures où l'on fait encore usage de poêles ou calorifères laissant échapper des gaz délétères dangereux. La construction de l'autorévélateur est très simple. C'est une balance sensible portant aux deux bouts un récipient d'air et un plateau. Si l'air est vicié par le gaz d'éclairage, le récipient s'abaisse, et il s'élève si c'est l'acide carbonique qui cause le mal. En même temps que le fléau s'élève ou s'abaisse, une sonnerie avertit du péril et l'appareil fait déclancher le châssis d'une fenêtre de manière à permettre aussitôt l'invasion de l'air par l'extérieur.

— **La fumée** qui se perd dans l'air au sortir des cheminées peut être utilisée, s'il faut en croire un chimiste belge. Il suffit à cet effet de la faire passer avant son échappement, au moyen d'un aspirateur, par un filtre de coke saturé de pétrole. La suie est retenue par le filtre que traversent les gaz, ceux-ci s'imprégnant de pétrole et devenant ainsi combustibles. Le coke passé par le filtre constitue de son côté un combustible non moins utile, de sorte que rien ne se perd.

— **Un squelette de brontosaurus** vient d'être monté par le Muséum d'histoire naturelle de New-York. Il mesure en longueur 20 mètres et en hauteur un peu plus de 4 mètres et demi. Ce squelette a été découvert, il y a sept ans environ, dans le Wyoming Central, aux Etats-Unis. Il a fallu trois ans pour le reconstituer. C'est un fossile complet de l'époque des grands sauriens. Les parties manquantes ont été rétablies avec un art merveilleux.

D^r L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

Certains libraires de Paris continuent encore à exploiter l'édition aux frais des auteurs. Nous avons déjà eu l'occasion de constater dans *La Revue* l'influence funeste de ce genre de commerce sur notre mouvement intellectuel. Le marché littéraire se trouve inondé par des élucubrations tout simplement ineptes où la vulgarité et les incorrections de style vont de pair avec l'absence de pensée. Le public, d'autre part, désorienté par les réclames des journaux quotidiens, qui, chaque semaine, multiplient par douzaine le nombre des « maîtres », finit par n'y plus rien comprendre. Et on se plaint que les ouvrages de valeur ne se vendent pas, et que les auteurs de talent n'arrivent pas à se frayer le chemin !

x

Le Rire Rouge, de Léonide Andrieff, que nous avons publié dans *La Revue* des 1^{er} et 15 mai, a paru en volume chez Félix Juven.

x

Deux compositeurs se préparent à mettre encore en musique le sujet de *Faust*. Henri Zöllner, qui tire un opéra de la première partie du poème de Goethe, et Cyrille Kistler, qui, ayant terminé une œuvre dramatique sur le *Premier Faust*, dont la mort de Marguerite forme le dénouement, prend le thème de son livret dans le *Second Faust*.

x

Un de nos amis, retour d'Allemagne, nous signale le succès retentissant qu'y obtient une partie de notre littérature, tout à fait inconnue en France. Il s'agit d'œuvres d'écrivains comme Edmond Char,

Victor Joze, Jean de Merlin, René Schwaebler, René Saint-Médard, Jean Valgorge. Dans cette collection exquise, ont paru des chefs-d'œuvre sous le titre de *L'Ecole des Michés*, *Le Marlou gentilhomme*, *Maison de rendez-vous*, *Un atelier de débauché*, *Le Vice infâme*, etc., etc. Ces publications, ornées d'illustrations *ad hoc*, se vendent à la place des livres de nos romanciers de valeur. Mais pourquoi les Allemands veulent-ils voir là une manifestation de notre littérature avec laquelle ces ouvrages n'ont rien de commun ? Notons d'ailleurs que la même idée est répandue en Roumanie, en Turquie, en Scandinavie, même dans l'Angleterre pudibonde. La France ne peut rien contre cette exportation, mais les publicistes étrangers qui se disent amis de nos lettres et de notre art devraient aider à dissiper le malentendu qui règne à ce sujet.

x

On s'est étonné à Rome du silence fait sur Carducci, lors de l'inauguration du monument élevé à Victor Hugo. Aucun des douze discours qui ont été prononcés à cette occasion n'a fait mention de la magnifique ode du grand poète italien au grand poète français. Les amis que Carducci compte en France — il en est plusieurs — n'ont pas relevé cette omission regrettable ; les Italiens l'ont commise plus sciemment, et les critiques indépendants les en ont vivement blâmés.

x

Camille Saint-Saëns compose sur un livret d'Augé de Lassus, *l'Ancêtre*, un opéra qui sera joué l'hiver prochain à Monte-Carlo.

M. de Morgan, le Père Scheil et M. Lampre ayant été retenus à Paris l'hiver dernier par l'organisation des salles élamites du Louvre, les fouilles de Suse ont été dirigées par J.-E. Gautier et R. de Mecquenem. Les monuments découverts appartiennent à l'époque des rois de Kish, d'Agadé et de Ur qui vivaient longtemps avant que Babylone n'entrât dans le champ de l'histoire; ces constructions témoignent d'une civilisation brillante qui existait cinq mille ans avant Jésus-Christ. L'objet le plus remarquable, au moins au point de vue artistique, qui ait été trouvé cet hiver, est une coupe en pierre volcanique de 8 ou 9 centimètres de haut, ornée de reliefs d'un art infiniment délicat et digne de rivaliser avec ce qu'a produit la sculpture grecque de plus parfait. Elle date de quatre mille ans avant J.-C.

x

Giovani Cena, le brillant poète italien, mène une campagne pour qu'en Italie les musées soient ouverts gratuitement plusieurs jours de la semaine; ils ne le sont que pendant trois heures le dimanche. Les musées d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Hollande, d'Espagne, de Russie, ont plusieurs jours d'entrées non payantes, de même que l'Angleterre. La France, qui ne réclame jamais aucune contribution des visiteurs de ses musées, doit sans doute à cette habitude le succès de son industrie artistique.

x

Un nouveau livre anglais, *Paris et la révolution sociale*, montre l'art et la littérature français entièrement inspirés par l'esprit révolutionnaire. D'après l'auteur, Alvan Francis Sanborn, le plus

frappant exemple de cette tendance est Anatole France, le premier de tous les hommes de lettres français; c'est un joyeux pessimiste, un anarchiste piquant, un nihiliste. Les *jeunes revues* ont toujours été créées pour prêter aide à cet esprit de rébellion. Le Théâtre Libre a mis en honneur l'art dramatique opposé à toute tradition et qui a encore pour refuge le Grand Guignol, le Gymnase, la Renaissance. On y fait l'apothéose de l'union libre. D'autre part, Mirbeau prend la défense des irréguliers en art, de Courbet, de Manet, de Monet, de Pissaro, de Cézanne, de Maeterlinck, de Rodin.

x

On a donné, ces temps-ci, à Prague un opéra, *Marioara*, dont le texte est l'œuvre de Carmen Sylva, reine de Roumanie, et la musique de G.-C. Cosmovici et Conrad Schmeidler. Le sujet en est tiré d'une ancienne légende roumaine. Deux frères aiment la même jeune fille. Elle épouse celui qu'elle aime le moins; l'amoureux préféré essaie de l'enlever. La jeune femme veut rester avec son mari qui entend leur conversation, poursuit le traître au fond de la forêt et le tue. Dix-huit ans après seulement, il avoue son crime à sa femme, qui lui pardonne parce que c'est l'amour qui l'y a poussé. On se plaint que la musique manque malheureusement d'originalité.

x

La Société des Poètes français s'est réunie ces jours-ci en assemblée générale; elle a élu comme président, pour succéder à A. Dorchain, Emile Blémont. Le président d'honneur est Sully-Prudhomme; les nouveaux membres: Malo, Gaston de Raimés et D. de Venancourt.

Au milieu du concert de louanges qui, à l'occasion de son centenaire, célèbre Schiller en Allemagne, quelques hommes hardis, comme les peintres réalistes Liebermann, Hans Thoma, Louis Corinth, les musiciens Bruch, Mottl, Weingartner, le philosophe Edouard de Hartmann, l'écrivain socialiste Bernstein, les romanciers et poètes Bruno Wilde, Ompteda, Fulda, ont le courage de faire entendre une note discordante. Ils avouent qu'on les a complètement dégoûtés de Schiller sur les bancs du gymnase ; quelques-uns sont revenus à de meilleurs sentiments ; mais d'autres en ont été saturés.

x

Le théâtre de l'Odéon a reçu une comédie dramatique en quatre actes de Jules Case : *Au temps de l'amour*.

x

L'exposition internationale de peinture de Munich aura cette année un nouvel attrait : les peintres français, qui, depuis 1883, n'y ont fait aucun envoi, y exposeront.

Signalons, parmi les tableaux qu'on pourra y admirer, celui du peintre suédois, G. de Rosen ; il y a figuré le *Sphinx*, non pas en conversation avec Œdipe, comme on l'a fait si souvent, mais se dressant devant le spectateur, en énigme de sa destinée et de la vie mystérieuse.

x

Par suite de l'opposition des théâtres russes contre Rimsky-Korsakov, opposition qui a sans doute des raisons politiques, il n'a pu faire connaître son dernier poème musical, *Kachtchei l'immortel*, que par de jeunes artistes dans une assemblée privée.

Kachtchei, le mauvais génie du Folk-lore russe, a fait prisonnière une princesse qui attend en vain l'arrivée de son fiancé, le prince Ivan. Or Kachtchei a une fille très cruelle qui séduit tous les humains pour les décapiter et orner de leurs têtes les jardins de son père. Le prince Ivan va tomber dans ses pièges, lorsque l'ouragan le tire de son mortel sommeil ; le vent lui apporte la plainte de la princesse captive. Il vole à son secours. La fille du mauvais génie le poursuit, mais lorsqu'elle voit les deux jeunes gens réunis, elle se met à pleurer... Ses larmes déterminent la mort de Kachtchei, et elle-même est changée en saule pleureur.

La représentation musicale de ce monde fantastique est, paraît-il, merveilleuse.

x

Le Mexique est un des pays du monde où on lit le plus de journaux. *L'Imparcial*, organe du gouvernement, se vend à 75 000 exemplaires, et son édition du soir, le *Mundo*, à 30 000. Le *Popular* se publie à 50 000 exemplaires. Les journaux catholiques sont le *Tiempo*, le *Pais*. La *Patria* est le journal nationaliste.

Le *Mexican Herald*, édité en anglais, se publie à 10 000 exemplaires ; une autre feuille anglaise, le *Daily Record*, vient de se fonder. Les Français lisent le *Courrier du Mexique*, et les Espagnols le *Correo Espanol*. Les périodiques de valeur sont *Artes y letras*, la *Revista literaria*, etc. Un quotidien satirique, le *Colmillo Publico*, qui est en opposition avec le président Diaz, est tiré à 25 000 exemplaires. Il s'agit, naturellement des chiffres donnés par les journaux eux-mêmes.

J. DE COUSSANGES

Vers l'Entente universelle

III. — FAITS INTERNATIONAUX

Les Ligues internationales d'accord se multiplient. Après la *Fraternitas inter gentes* de Sir T. BARCLAY, se fonde une nouvelle association puissante : le Comité de *Défense des Intérêts Nationaux* et de *Conciliation Internationale*; promoteur : l'infatigable pacifiste, le sénateur d'ESTOURNELLES DE CONSTANT. Le titre un peu long s'abrège par les initiales INCI. Un ami jovial dirait : « L'Inci soit-elle ! », car la devise de cette Ligue est : « *Pro patria per orbis Concordiam.* »

Depuis quinze ans déjà, le Comité des Intérêts Nationaux fonctionnait pour démontrer aux Français que leur véritable intérêt consistait en « la stimulation de l'activité intérieure à la faveur des bonnes relations extérieures ».

Élargissant son champ d'action, le Comité ajoute aujourd'hui « la Conciliation internationale ». Pourquoi ne pas dire la « Réconciliation » ?

Le programme en est vaste : éducation de l'opinion; bureau d'informations exactes rectifiant, si nécessaire, les bruits tendancieux qui faussent les idées nationales; multiplication des relations entre étrangers par les voyages, visites, échange des élèves; professeurs, placement des jeunes gens, encouragement aux études de langues étrangères, etc., etc.

Création d'une *Revue Internationale* et d'un *foyer commun* en chaque capitale, centre pour réunions, conférences, auditions ou congrès, avec l'accueillante appellation de *Maison des étrangers*, etc. Ce programme est, sans doute, un peu trop vaste. Espérons qu'on en réalisera au moins une partie.

×

En attendant cette Conciliation entre les peuples, quelles stupides hécatombes à enregistrer! Encore des morts, des vaisseaux coulés à fond, des millions perdus, tandis qu'un peuple meurt d'inanition.

L'*Armada* russe a terminé son périple à Tsousima, sous les boulets de l'amiral Togo. Faut-il y voir la fin de la domination des Blancs sur les océans jaunes?

×

Bulletin mensuel des événements propices au rapprochement international.

Traité et Conventions. — La Norvège et le Portugal se lient par une convention d'arbitrage. — L'Équateur et la Colombie soumettent leur litige de frontières à l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne qui accepte ce mandat. — Le président de la Commission siamoise accepte la délimitation de frontières proposée par la France : du cap Lemling à la rivière Paknam; les Siamois habitant ces régions auront un délai d'un an pour opter. — M. Lucien HUBERT, chef de la mission arbitrale envoyée par la France à La Haye pour régler les bornes des Guyanes française et hollandaise, nous rapporte une solution favorable; nous obtenons le territoire contesté entre l'Itany et le Maroni (plus de 200 000 hectares). — La Russie signe un traité de commerce avec la Bulgarie; l'Angleterre, une convention avec l'Afghanistan. — Le Reichstag a ratifié les résolutions prises à la Conférence sanitaire internationale auxquelles ont adhéré vingt gouvernements. — Un bel exemple donné par le gouverne-

ment anglais : consentement à l'abandon, au profit du petit Nicaragua, de ses droits de protectorat sur le territoire des Mosquitos et de l'usage comme port libre de San Juan del Norte.

Troisième manifestation éclatante des bienfaits pouvoirs de la Haute-Cour Internationale de justice : jugement rendu à La Haye en faveur des puissances européennes contre le Japon dans la question du *Tax-House*. Le gouvernement du Mikado niait que l'exemption d'impôts de terrains pût s'étendre aux constructions élevées sur lesdits terrains. Autrefois, une guerre eût éclaté pour interpréter un point de droit ! Aujourd'hui, des arbitres sont réunis et le Japon s'incline devant un arrêt de justice.

C'est au tour de la France et de l'Angleterre de paraître devant le Haut-Tribunal pacifique ; en ce mois sera discuté le différend concernant le protectorat de Mascate devant la Cour d'Arbitrage de La Haye ; le professeur autrichien LAMMASCH est désigné comme sur-arbitre par le roi d'Italie.

Quel être intelligent oserait nier les bienfaits de cette Institution de la Justice internationale pour laquelle le Parlement néerlandais vient de voter les 700 000 florins nécessaires à l'achat d'une portion du parc où doit s'édifier le *Palais de la Paix*, offert par la générosité d'Andrew CARNEGIE.

x

Faits d'entente de toutes natures :

M. J. STILMAN, président de la National Bank de New-York, fait don de 100 000 dollars à l'École des Beaux-Arts de Paris, en reconnaissance de l'enseignement fourni aux jeunes artistes américains ; les revenus de cette dotation formeront des prix à attribuer aux élèves français de l'École. — L'Allemagne a l'intention de fonder une *Académie des Beaux-Arts*

à Rome. — Une *Université féminine* est créée à Tokio, la plupart des maîtres viennent des États-Unis. — Le troisième centenaire de l'apparition de *Don Quichotte* a été célébré en France. — Une nouvelle *modersa* (Université arabe) a été inaugurée à Tlemcen ; malgré les fanatiques de l'Islam, de nombreux Arabes veulent s'initier à la science. — Une ligue pour la *défense de l'Hellénisme* est constituée à Paris sous la direction de MM. HOMOLLE et H. HOUSSAYE. — Le DUC D'ORLÉANS, partant pour une croisière, nous apprend qu'il existe à Bergen une « Commission internationale d'études des mers polaires ». — Pour la construction du *Canal de Panama*, les États-Unis font appel à la science de tous pays ; chaque puissance a désigné un ingénieur-conseil sur la demande du gouvernement américain ; les civilisés commencent enfin à se coaliser dans la lutte contre la nature.

Enfin, on prête à M. Carnegie l'idée de soutenir financièrement un projet consistant à édifier aux environs de La Haye une ville cosmopolite, rendez-vous des savants et artistes de toutes nations et dont le nom serait... *Internatopolis!*

x

Les voyages internationaux contribuent à l'harmonie générale : réception triomphale du roi d'Espagne à Paris ; toasts officiels affirmant l'harmonie intime entre les peuples latins et l'Angleterre. — Départ du shah de Perse pour l'Europe. — Banquet de l'Entente Cordiale à Londres. — L'empereur d'Allemagne, qui vient d'établir pour les yachts une *Coupe de l'Océan*, aurait l'intention de visiter les États-Unis. — Lors du séjour de notre escadre à Portsmouth, les marins français iront jusqu'à Londres sur l'invitation de la Cité. — Est projetée une croisière en

commun des escadres de France et d'Angleterre aux ports italiens de Gènes, Naples et Palerme.

Les statues élevées à d'illustres étrangers constituent des témoignages permanents de concorde : la ville de Cassel inaugure la statue de Denis Papin ; Rome, celle de Victor Hugo ; enfin, à Berne, va s'ériger le monument de l'*Union Postale Universelle*, chef-d'œuvre de Saint-Marceaux, symbole du premier lien fédératif de solidarité entre les nations du globe.

x

Voici l'imposant cortège des Réunions et Congrès.

La Commission du *Bureau International de Berne* s'est réunie pour établir le programme du prochain XIV^e Congrès de la Paix (en septembre à Lucerne). — Le conseil de l'*Union Interparlementaire* convoque ses membres à une conférence pour le mois d'août à Bruxelles. — Assemblée Internationale des Sociétés de *Science* et d'*Economie Sociale*. — Inauguration à Turin d'une branche de la *Ligue franco-italienne*. — Une *Société de la Paix, de langue allemande*, vient de se fonder à New-York. — Le Congrès d'unification du Parti Socialiste français unifié déclare se considérer comme une simple section de l'*Internationale ouvrière*. — Les *mineurs allemands* insistent sur la nécessité d'un secrétariat minier international ; les ouvriers *selliers-bourreliers* d'Allemagne prennent à leur tour l'initiative d'une pareille création et convient, à Berlin, pour juillet, leurs collègues d'autres pays. Les ouvriers *diamantaires* fondent leur Association Internationale à l'instar des *ouvriers du bois*, dont l'union s'étend aujourd'hui à dix nations et comprend 16 fédérations et 166 000 membres. — Congrès International des *Sports* à Bruxelles. — Congrès *Roentgen* à Berlin. — A Paris, inauguration

des Expositions internationales de *Meunerie* et d'*Horticulture*. — Les Compagnies de *chemin de fer* anglo-françaises étudient à nouveau de concert le projet du *tunnel* sous la Manche. — Un Congrès *académique* de la Paix se tiendra à Liège, en même temps que le III^e Congrès International des *Etudiants*.

A Rome, ouverture solennelle, sous la présidence du ROI D'ITALIE, des travaux de la Conférence Internationale pour la constitution de l'*Institut Agricole International*. C'est encore une des formes de l'évolution de solidarité internationale ; les Italiens ne s'y trompent pas et, dans leur langage imagé, donnent à l'Institut Agricole le nom de : l'*Internationale Verte*.

x

Les résultats les plus appréciables sont obtenus par la *Conférence de Berne*, pour la protection des travailleurs ; sauf ratification par les Parlements, les délégués de toutes les puissances ont voté des résolutions sur la suppression du phosphore blanc dans l'industrie et sur l'interdiction du travail de nuit pour les femmes.

Il est convenu qu'en tous pays, les femmes auront droit à un repos consécutif de 11 heures. Ainsi se trouve habilement résolue la limitation des heures de travail ; avec les deux heures consacrées aux repas, les femmes ne pourront être astreintes, en effet, à plus de 11 heures de labeur ; cette réglementation fournit une heureuse souplesse dans l'application de la loi : les 11 heures de repos pouvant commencer à différentes heures, suivant les besoins des industries diverses.

Les travaux de la Conférence sont ainsi résumés par M. MILLE-RAND : « Ce ne sont pas seulement des millions d'infortunées privées qui vont être soulagées, ce sont les premières assises du monument

de la législation internationale du travail... C'est l'aurore d'une révolution pacifique et bienfaisante... »

x

Pour confondre les ennemis de la cause pacifiste, de graves et burgraves journalistes chauvins qui vouent à la vindicte publique ceux qu'ils dénomment les « cabotins de la paix », citons quelques extraits de discours .

Paroles d'ALPHONSE XIII avant son départ pour Paris :

« Mes voyages serviront à resserrer les liens de sympathie et de coopération à la paix universelle... à activer le développement de la richesse agricole, de l'industrie et du commerce, nobles armes que la civilisation met aux mains des peuples pour les stimuler dans les fécondes luttes humanitaires de notre temps. »

Paroles attribuées au CHANCELLIER de l'Empire d'Allemagne :

« Si Dieu le veut, à l'encontre du XIX^e siècle, l'époque actuelle sera celle de la pacification... ce sera le premier grand siècle de l'humanité... C'est au XX^e siècle qui, en quelque sorte, aura donné au genre humain conscience de lui-même, que seront attribués un jour les premiers bienfaits d'une civilisation véritable et commune à tous les peuples de l'univers. »

Paroles de M. MAC CORMICK, ambassadeur américain à Paris, présenté à l'Élysée :

« Chaque jour, au contraire, tend à raffermir davantage les liens qui unissent les peuples et à effacer les différences que font naître leurs intérêts divergents. »

Paroles du D^r K. FOWLER, lors du voyage des médecins anglais à Paris :

« La science ne connaît pas de frontières... nous travaillerons d'un commun accord à la réalisation de tous ses progrès dont le but est : la paix du monde. »

Paroles du D^r DEBOVE, lui répondant :

« Dans notre patrie commune de la science, on travaille par l'accroissement des connaissances à élargir le cercle d'ombre qui nous enveloppe, à soulager la misère, à prévenir la maladie, ou à la guérir; on n'y connaît pas la guerre, cette *honte de l'espèce humaine*. »

Paroles de BERTHELOT, lors de la réunion annuelle pacifiste du 18 mai, commémorative de l'ouverture de la Conférence de La Haye :

« Les règles qui président au développement des énergies productrices sont aujourd'hui reconnues les mêmes pour tous les peuples... elles sont fondées sur la sympathie réciproque... et notre entreprise de paix universelle doit reposer sur la triple fédération de tous les individus réunis en familles, des familles réunies en patries, de toutes les patries réunies en humanité. »

Et voici la réponse transmise, au nom de M. LOUBET, aux vœux émis en la même réunion des Amis de la Paix et de l'Arbitrage :

« Le président, très touché de cette manifestation... vous assure qu'il reste profondément attaché aux idées que vous représentez et qu'il suit attentivement les progrès de cette propagande que *vous avez raison* de continuer, dans l'intérêt de l'humanité et de la France républicaine. »

Avec Edouard VII le pacifique, s'enregistrent ce mois-ci en notre compagnie le roi d'Espagne, M. de Bulow, les doyens des Facultés de médecine de Londres et de Paris, l'ambassadeur des États-Unis, M. Berthelot et le président de la République française.

La belle sentence de Lamennais devient la devise des civilisés : « La fraternité universelle, c'est le dernier mot de l'humanité! »

Léon BOLLACK.

REVUES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES ⁽¹⁾

A. — Revues françaises

I

Correspondant, 25 mai.

UN ANONYME craint que tous les sacrifices d'argent que nous avons faits pour notre marine n'aient pas eu pour but seulement de préparer la victoire sur mer, mais aient eu quelquefois pour objet, entre autres, de fournir du travail aux chantiers constructeurs. Pour assurer une guerre victorieuse, il faut d'abord avoir un plan. En 1895, la Russie blessa le Japon dans son amour-propre et dans ses intérêts. De 1895 à 1904, le Japon médita de se venger; il calcula la force effective de son adversaire et, tenant compte de ce fait que la Russie n'oserait jamais dégarnir tout à fait ses escadres métropolitaines au bénéfice de son escadre asiatique, il comprit qu'il serait suffisant d'aligner une flotte supérieure en nombre à la moitié de la flotte russe. Il construisit six navires de bataille et six navires d'éclairage; il bâtit ses cuirassés de façon que ce fussent les plus puissants qu'il y ait et économisa, au contraire, sur la force des croiseurs qui, dans une guerre d'escadre, ne sont pas destinés à se battre. C'est ainsi que le Japon s'est trouvé plus fort que la Russie. L'Allemagne, en 1900, s'est fait un programme d'ensemble de 17 années. Avec qui la France se battra-t-elle? Elle a des conflits d'intérêts avec l'Alle-

magne en Europe, avec l'Italie dans l'Afrique du Nord, avec le Japon en Extrême-Asie, avec l'Angleterre un peu partout. — Fernand LAUDET rapporte ses impressions de Gascogne. La vertu d'économie est peut-être celle qui disparaît le plus dans les campagnes. Le nombre des mariages comme celui des naissances diminue chaque année. Les prairies manquent d'irrigation; il faudrait se servir des eaux pyrénéennes; alors la France aurait en Gascogne sa Lombardie. — *Souvenirs de l'amiral Dupetit-Thouars sur le Japon en 1868*; alors avait lieu la révolution politique qui transforma le Japon. La France fut aussi bien avec le nouveau gouvernement qu'avec l'ancien; mais ce qui perçait dans toutes les relations des Japonais et des étrangers, c'était le désir des Japonais, de s'assimiler tout ce qui touchait au métier des armes; ils feignirent de s'amuser comme des enfants de détails insignifiants, et c'est l'ensemble, c'est le fond, c'est le grand ressort qu'ils cherchaient à saisir; c'est pour cela qu'ils venaient à bord. — René HENRY donne des détails sur le *Royaume de Hongrie et sa crise actuelle*. Les Français n'ont pas lieu de regretter la défaite du parti libéral magyar qui fut un des auteurs et un des inébranlables soutiens de la Triple Alliance.

(1) Voir l'analyse des *Revue française, anglaise, américaine, arméniennes, espagnoles et néerlandaises* dans notre numéro du 1^{er} juin.

Nouvelle Revue, 1^{er} juin.

Gilbert STENGER nous instruit de ce qu'était *Le clergé sous le Consulat*. Si le cardinal Maury eût encore habité la France, Bonaparte se serait servi de lui pour engager avec Pie VII les négociations du Concordat ; il essaya d'employer l'abbé Grégoire, et enfin trouva comme aide l'abbé Besnier. Il disait à ses familiers : Vous verrez quel parti je tirerai du Concordat. — Gustave KAHN admire *la Ferronnerie* exposée au *Musée Galliera* ; il examine les efforts de cet art dans les ouvrages robustes de Brosset, et dans les découpures de Schidecker. — Ajoutons quelques *Lettres à un ami*, de Léon GAMBETTA, datant de 1869.

Quinzaine, 1^{er} juin.

Hippolyte HEMMER publie des *réflexions sur la situation de l'Église de France au début du XX^e siècle*. Lorsque la séparation aura été prononcée, il faudra que l'administration ecclésiastique soit soumise à un contrôle effectif des supérieurs et des fidèles ; il faudra que se forment des associations sérieuses dont les statuts ne soient pas de simples paravents derrière lesquels des prêtres omnipotents disposeront à leur gré des cotisations des fidèles. Le budget du Saint-Siège même devrait être régulièrement dressé et publié comme celui de tous les États européens. La formation d'un parti catholique serait un malheur pour l'Église de France. Mais si les catholiques ne doivent pas avoir une action politique en tant que catholiques, ils doivent avoir une action sociale. — Georges GOYAU fait connaître *Un François de Sales allemand, Jean-Michel Sailer*, qui vivait au commencement du XIX^e siècle, dans l'Allemagne du Sud. Il fut professeur aux Universités d'Ingolstadt de 1777 à 1781, à l'Université de

Dillingen de 1784 à 1794, enfin à l'Université de Landshut. L'Allemagne catholique, à la fin du XVIII^e siècle, ne possédait pas, à proprement parler, de littérature catholique en langue allemande, pas plus que notre France, à la fin du XVI^e siècle, n'avait de littérature chrétienne en langue française. Sailer en donna une à l'Allemagne, de même que saint François de Sales en avait donné une à la France. — Dans *L'Évangile et la Société*, LUGAN montre le *catholicisme social* prenant de plus en plus conscience de lui-même ; les jeunes générations semblent vouloir renoncer définitivement à l'Évangile individualiste.

Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin.

En poursuivant l'histoire de *la duchesse de Bourgogne*, le comte D'HAUSSONVILLE rappelle le grand hiver de 1709, qui fut une des époques calamiteuses de l'histoire de France. Pendant l'hiver de 1879 à 1880, le thermomètre est descendu aussi bas. Mais au XVIII^e siècle, on était mal armé pour se défendre du froid ; nulle part on n'en souffrait comme à Versailles. La vie générale était interrompue, les tribunaux cessaient de tenir audience, l'Opéra suspendait ses représentations, la famine suivit ; la spéculation augmenta le mal. Dans certaines chansons qui couraient les rues, on attaquait violemment le roi. L'ambassadeur vénitien écrivait :

La nation est avilie, le cabinet manque de courage... l'antique discipline est perdue dans les armées royales. Dans les guerres précédentes, les Français étaient accoutumés à vaincre ; dans celle-ci ils ont toujours été battus. C'est pourquoi si, d'ici à deux mois, la paix n'est pas conclue, il n'y aura pas de sécurité à Paris, et le roi lui-même ne sera pas en sûreté à Versailles... Il est vrai que cette nation ne sait ni supporter la dis-

grâce, ni se modérer dans la fortune, car dans la première, elle s'abandonne et se décourage, et dans la seconde, elle s'enorgueillit et devient insolente.

Dans un Conseil où le duc de Beauvilliers exposait l'extrémité de la misère publique, on vit le duc de Bourgogne éclater en soupirs, et plusieurs ministres mêler leurs larmes aux siennes. Sur douze mille livres qui lui étaient allouées par mois pour ses menus plaisirs, il en employait onze mille en charités. — René PINON expose la situation de l'Asie *après la chute de Port-Arthur*. La lutte n'avait pas seulement pour objet la Mandchourie, mais aussi l'empire du Pacifique et l'avenir de l'expansion européenne. L'œuvre maîtresse du XIX^e siècle est la conquête du monde. L'Allemagne, depuis 1870, cherche dans l'industrie, une nouvelle source de richesse; la Russie a envoyé au loin ses chemins de fer. Mais la chute de Port-Arthur clôt l'époque où les nations européennes s'élançaient à la conquête de nouvelles terres. En Chine, l'annonce des triomphes de Togo, annoncée par les journaux, commentée par les agents japonais, a eu un incroyable retentissement. Dans l'empire français d'Indo-Chine où certaines méthodes dangereuses de notre colonisation ont semé bien des germes de mécontentement, le gouvernement a dû interdire l'entrée des journaux chinois, rédigés le plus souvent par des Japonais. Les Anglais commencent peut-être aujourd'hui à regretter d'avoir aidé au succès du Japon, soit que la Russie, éloignée du Pacifique, cherche une revanche du côté du golfe Persique, soit que le Japon lui-même devienne, pour les aspirations du nationalisme indien, un exemple trop encourageant. Jusque parmi les populations de notre île de Madagascar, jusque dans l'empire anglais du Cap où les races noires

se développent avec une rapidité déconcertante, la victoire du Japon a eu, parmi les indigènes, une profonde répercussion. — Robert DE LA SIZERANNE décrit *le geste moderne aux Salons de 1905*. Ces expositions marquent un fléchissement universel chez ceux qu'on appelle « Les Maîtres », et ils ne marquent pas un progrès ni une découverte chez ceux qu'on appelle « Les Jeunes ». Les génies anciens ont passé; les nouveaux ne sont pas encore apparus. Pour qui cherche une impression forte ou neuve, les deux Salons, avec leurs 7 655 objets qualifiés « œuvres d'art », ou les trois, en comptant les « Indépendants » avec leurs 11 924 produits, sont vides. Jamais l'art n'a été plus encouragé, ni plus décourageant. Le triomphe, aujourd'hui, est assuré aux étrangers. — Edouard ROD donne *l'Histoire d'une fête populaire, la Fête des vigneron à Vevey*; issue des modestes parades d'autrefois, cette solennité est devenue un des spectacles les plus grandioses qui soient. René Morax composera cette année le livret de la pièce qui y sera représentée.

Revue de Paris, 1^{er} juin.

Suite des *Lettres* de F. DE LAMENNAIS à M^{me} Yemenix. — Maxime LEROY nous dit ce que doit être *l'éducation du magistrat*. Autrefois, le pouvoir judiciaire était tout entier dans les Parlements. Au début du XIX^e siècle, les maîtres de l'École de droit enfermaient le juge dans la règle juridique, dont il devait être le commentateur littéral; aujourd'hui, ils veulent, au contraire, arracher le magistrat à cette observation servile; ils lui conseillent la libre interprétation. Le progrès social a donc posé les droits du juge dans de tout autres termes que la Révolution. D'Aguesseau a donné, en 1709, un programme d'éduca-

tion du magistrat. Quoique techniques, les cours de l'École de droit devraient être conçus dans un esprit philosophique. — Victor HENRY révèle l'existence d'une religion athée, le jainisme. Cette secte du brahmanisme a pour premier article de son *credo* la négation de Dieu; elle date du VI^e siècle avant J.-C., de la même époque que le Bouddhisme. Ses membres ne mangent pas de viande. — Jacques RAMBAUD étudie les causes de l'émigration italienne : la première est la densité de la population italienne et l'insuffisance des ressources. La péninsule a 32 millions et demi d'habitants, 113 par kilomètre carré (la France en a 72). Dans le Milanais, il y en a 454. La moyenne des salaires agricoles est de 1 franc par jour; ils descendent parfois à 40 centimes. Dans le Midi, un gantier gagne 1 fr. 20 par jour. L'impôt n'est pas mesuré aux forces du pays.

Revue philosophique, juin.

Le D^r G. DUMAS fait la *pathologie du sourire*. Le sourire, physiologique par ses conditions premières, est social par sa signification dernière. — F. LANNES trace le tableau du mouvement *philosophique en Russie*, entre autres des travaux des Slavophiles; leur

méthode qui a pris son point de départ en Hegel, s'est armée des ressources de sa dialectique pour se retourner contre son auteur. — J. NOVICOW croit que les sociétés languissent dans la misère, parce qu'il n'y a pas de justice; c'est là notre erreur et notre malheur.

Revue générale des sciences,

30 mai.

G. BERTRAND délimite le *domaine actuel de la chimie biologique*. La chimie biologique a eu jusqu'ici comme préoccupation principale l'étude des infiniment petits organisés, des microbes et des ferments; il est possible qu'elle trouve désormais sa caractéristique dans l'étude pleine de promesses des infiniment petits chimiques. — J. RÉVIL résume ses observations sur la *formation des vallées des Alpes de Savoie*; enfin R. ROMME précise les rapports de *l'exode rural et de la tuberculose à la campagne*. Dans les villages franchement industriels, il y a beaucoup de tuberculose; dans ceux qui sont exclusivement agricoles, il y en a peu; sur 1000 rentes d'invalidité pour tuberculose, on en compte en Allemagne 78 pour les agriculteurs, 169 pour les employés de commerce, 146 pour les domestiques et 206 pour les ouvriers.

II. — REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, juin. — Paul STAFFER examine la *crise des croyances religieuses*. On ne peut vraiment concilier la religion et la raison qu'en rendant la religion rationnelle, religieuse la science et la philosophie. La crise religieuse actuelle présente peut-être moins les caractères d'une maladie passagère que ceux d'une fin, d'une mort. Rejetant, avec la théologie des conci-

les et des pères, celle des réformateurs, le protestantisme libéral prétend revenir au simple Évangile; l'autorité de l'Écriture lui manquera donc désormais. Est-ce une religion qu'une religion sans autorité? — Edmond ROSSIER cherche quelles ont été les idées de Bismarck en 1863. En allant à la Russie quand chacun s'en détournait, Bismarck s'est assuré des avantages positifs; il a été le pre-

mier bénéficiaire des soulèvements polonais. Assuré désormais du côté de l'Est, il a pu développer ses plans et étreindre l'Europe.

Carnet, mai. — Le général CANONGE suit les principaux épisodes de la campagne de 1769 en Corse et de la journée de Ponte-Novo. La conquête de l'île est due au maréchal de Vaux; il a dit que cette campagne n'avait coûté au roi que 11 officiers et 80 soldats tués; 28 officiers et 200 soldats blessés. — Le Dr MAGNAC s'occupe de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue. Le Premier Consul, sans connaître le climat des Antilles et sans daigner s'en enquérir, a envoyé à Saint-Domingue 35 000 hommes mal organisés. Par le décret du 20 mai, il a aggravé la situation politique.

Revue de Belgique, mai. — Léandre VALLAT relève les analogies qui existent entre *Tartufe* et *Trisotin*. Il y a dans ce dernier l'esquisse d'un personnage très important auquel Molière n'a pu, pour une raison ou pour une autre, donner toute son importance. C'est une ébauche.

Revue Forézienne, mai. — Pierre MESSIAN trace le portrait d'*Henry Haussaye*. Né en 1848, il a fait ses études au lycée Henri IV. A dix-huit ans, il a écrit un livre sur Apelle, puis il a passé six mois en Grèce; pendant la guerre, il combattit comme officier de mobiles et fut décoré à Champigny. Les quatre volumes de 1814-1815, de plus de 600 pages chacun, lui ont pris dix heures par jour depuis 1885. — Fernand VINCENT poursuit sa revue des *partis politiques en France*. Il y a des bonapartistes de droite et des bonapartistes de gauche; Paul de Cassagnac était des premiers, le prince Victor est d'accord avec les seconds. Il y a à la Chambre vingt

et un députés bonapartistes. — David CIGALIER définit le talent de M^{lle} *Jean Bach-Sisley*, en qui coexistent l'éternel masculin et l'éternel féminin.

Revue Générale (Bruxelles), juin. — Henri DAVIGNON caractérise le mouvement dramatique pendant cette année. La Belgique n'a pas de théâtre qui lui soit propre; elle est tributaire de Paris. Pourtant une entreprise récente, *le Théâtre des auteurs belges*, favorisera l'éclosion des talents proprement belges; une troupe parcourra la Belgique pour jouer les œuvres des auteurs belges. On peut appeler théâtre d'idées celui d'Edmond Picard; ce qui donne le mieux la mesure de son talent, c'est la *Désespérance de Faust*.

Revue Germanique, mai-juin. — Kaethe SHIRMACHER mesure les derniers progrès du féminisme allemand. Le Conseil international des femmes centralise l'action féministe du monde entier et représente 500 000 femmes. Ce qui fait la force du féminisme en Allemagne, c'est son organisme et son fédéralisme, traits essentiellement nationaux et germaniques. Les Allemands et les Allemandes sont organisateurs de race. Le féminisme français a profité de l'anticléricalisme en politique. — C'est par leurs tendances idéalistes, déclare Emile LAUVRIÈRE, que les trois grands philosophes américains, William James, John Fiske et Josiah Royce, ont conquis leur popularité. — J. LESCOFFIER analyse une œuvre inédite d'*Ibsen*, *la Nuit de la Saint-Jean*.

Revue Musicale, 1^{er} juin. — COMBARIEU fixe la place de la musique parmi les phénomènes de la nature. Les deux sens qui nous permettent de saisir la couleur et le son, supérieurs à nos autres sens ont seuls permis l'éclosion

des arts. Mais l'oreille est mieux organisée que l'œil. — Alfred CROISSET appuie le *projet de construction d'une grande salle de concert*; à Paris, en rappelant à ce

propos que les théâtres grecs étaient surtout construits en vue de divertir et d'instruire en même temps. Il devrait en être de même chez nous.

B. — Revues allemandes

Deutsche Revue (Stuttgart).

Juin.

P. DE BAUMGARTEN passe en revue *les études de la nature de Goethe examinées à la lumière du Darwinisme*. Il a découvert que chaque partie de la plante représente toute la plante, et que la feuille est la forme originelle, d'après laquelle se construit le végétal entier. En somme, l'idée qu'il avait du développement de la nature organique était celle que contient la théorie darwinienne de la descendance et de la formation de la race. Au temps de Goethe, c'était une révolution. Comme Darwin, il a bâti sa méthode sur la recherche non du pourquoi, mais du comment.

« Mon aversion pour la cause finale, a-t-il dit, s'est trouvée justifiée et réglée par l'étude de la critique du jugement de Kant. Je ne pouvais donc m'appliquer qu'à distinguer le but et les effets. »

Goethe et Darwin se sont trouvés d'accord dans leur pensée fondamentale sur le processus des corps organisés, et ils ont tous deux laissé de côté l'ancienne philosophie de la nature. Ils ont tiré les lois de la vie organique de la pure observation, et ainsi ont été à même de fonder une philosophie de la nature, à la fois plus positive et plus large. — UN DIPLOMATE FRANÇAIS fait paraître quelques considérations sur *l'alliance entre l'Empire du Soleil levant et celui du Soleil*

couchant. Le plan du Japon est celui-ci : La France a rendu Formose et les îles Pescadores, en quoi elle a eu tort ; elle s'est contentée d'un petit golfe, Quang-Tschan. Le Japon voudra s'emparer d'Haïnan ; la France s'y opposera, et exigera que cette ville reste chinoise ou devienne française ; tel sera le *casus belli* entre le Japon et la France. Si le Japon arrivait à chasser la France du Tonkin, il se trouverait en face des Anglais, et bientôt après les Européens auraient complètement disparu de la terre d'Asie. — Le baron SUYEMATSU reconnaît que les Français et les Japonais ont beaucoup de traits communs ; c'est ce qui fait qu'ils n'ont pas d'opposition l'un pour l'autre. Le danger que court l'Indo-Chine est tout à fait imaginaire. L'auteur fait valoir les raisons invoquées par le Japon en réclamant du gouvernement français une indemnité pour l'abri donné dans ses eaux à la flotte russe. Quelques journaux français assurent que les demandes du Japon se fondent sur une conception du droit international empruntée à l'Angleterre. Il n'en est rien, le Japon est inspiré par le sentiment de sa propre dignité, et les nécessités de sa défense.

Deutsche Rundschau (Berlin).

Juin.

Les revues allemandes continuent à manquer d'intérêt pour les

étrangers; les louanges de Schiller les remplissent tout entières. Richard FESTER, à propos de *Schiller et du siècle*, déplore l'état d'esprit de l'Allemagne actuelle. Son peuple est évidemment travailleur et avisé. Ni l'héroïsme, ni la vigueur de 1870 ne sont morts; où il s'agit de batailles, l'Allemand sera toujours là. Mais deux défauts qui n'existaient pas autrefois, la rudesse et la brutalité, règnent dans la jeunesse allemande. — Fr.-W. FESTER discute *les opinions d'Ellen Key sur l'amour et sur le mariage*. Ellen Key ne connaît pas la vie réelle et l'homme réel. Sa pensée fondamentale manque de solidité. Elle accorde à l'amour tous les droits; elle met de côté, avec une étonnante facilité, ceux du père et de la mère. Tantôt, elle place au-dessus de tous l'amour, tantôt la race. C'est certainement l'éloquence d'Ellen Key plus que sa force de pensée qui lui ont valu les grands succès qu'elle a obtenus en Allemagne et dans tous les pays germaniques. — Karl JOËL, à propos de l'ouvrage de Théodore Gomperz sur les *penseurs grecs*, voit dans toutes les théories de la science moderne la continuation des différents systèmes de philosophie grecque. D'ailleurs, ajoute-t-il, sans Platon, pas d'Aristote, sans Platon pas de Carneade, sans Platon pas de Saint-Augustin. Platon a donc influencé dans trois directions l'esprit humain; il a inspiré le système le plus dogmatique, le scepticisme le plus aigu et le mysticisme le plus profond.

Nord und Süd (Breslau).

Juin.

Max KRIEG dépeint la personnalité d'*Hélène Böhlau*, dont les romans sont aujourd'hui très célèbres en Allemagne. Elle a été une ardente propagandiste du fémi-

nisme. Ses meilleurs récits sont « Le beau Valentin » et « Ame d'été »; elle est avec Marie von Ebner-Eschenbach, la plus excellente romancière de l'époque actuelle. — Max MESSER suit *l'évolution de l'idée de Dieu*. Dans le cours des temps, notre âme religieuse a changé. Parce que nous ne parlons plus de Dieu, Nietzsche a pu dire : Dieu est mort. C'est que Dieu est moins une pensée qu'un sentiment. Nous avons aujourd'hui une religion de l'individu, chaque homme veut avoir son Dieu, sa représentation de l'infini. — Hans ESCHELBACH compare la situation de la femme autrefois et aujourd'hui; elle semble, en général, manquer de force créatrice; elle est virtuose et non compositrice; comme peintre, comme savant, comme poète, elle donne plus de reproductions que de productions. L'auteur demande que, de même que l'homme d'Etat en tant que soldat, la femme donne à son pays deux ou trois années de sa vie; on la formerait à la discipline comme un soldat, et on lui apprendrait ce qui lui est nécessaire de savoir pour son rôle de mère, en même temps qu'on fortifierait son corps; ainsi serait assuré l'avenir de la race.

Sozialistische Monats-Hefte

(Berlin) Juin.

Julius BRUHNS nous instruit de la *nouvelle organisation du parti social-démocratique* en Allemagne. Il y a un pas remarquable fait vers la centralisation. Sur les 222386 votes qu'a obtenus à Berlin le parti socialiste aux élections de 1903, 133110 à peine appartenaient à des ouvriers; dans toute l'Allemagne, il y a soit 40, soit 45, soit 50 p. 100 des votes socialistes qui n'ont pas été donnés par la classe ouvrière. — August ERD-

MANN détermine l'attitude que doit avoir la *sociale-démocratie* vis-à-vis de la religion ; le principe du parti est la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la séparation de l'Eglise et de l'Ecole. La religion est affaire privée. Tolérance pour les croyants comme pour ceux qui ne croient pas ; mais à part cela, l'Etat n'a jamais rien à voir dans la religion. L'Etat ne doit pas plus avoir de religion que n'en a le parti social-démocrate ; il combat l'Eglise (catholique ou évangélique), lorsqu'elle possède un pouvoir souverain et lorsqu'elle est un obstacle aux progrès de la civilisation ; elle l'est en tant qu'elle proscrie la liberté de pensée. — Adelheid POPP apprécie le rôle du *Parti socialiste chrétien en Autriche*. Le programme du parti est celui du Dr Karl Lueger ; après avoir été démocrate radical, il est aujourd'hui clérical. Le parti catholique a multiplié les écoles privées, les couvents, les cloîtres, les églises, qu'il a fait subventionner par l'Etat. Le Dr Lueger a aussi fondé, en 1897, l'*Union des femmes chrétiennes* qui sont au nombre de mille. Dans cette association, on n'agit pas les questions relatives à la femme, mais on se sert de la femme pour faire de la propagande politique. — James KEIR HARDIE marque la différence qu'il y a entre le mouvement ouvrier en Angleterre et sur le continent. La *Social democratic Federation*, union socialiste anglaise, n'a pas adhéré complètement au socialisme allemand ; aussi a-t-il fait peu de progrès jusqu'en 1893, où a été fondé l'*Independent Labour Party*. Aux prochaines élections, il présentera 80 ou 85 candidats socialistes, dont la plupart sont des membres de l'*Independent Labour Party*. Ce qui a aussi retardé l'éclosion du parti socialiste, c'a été la façon dont la doctrine du laisser-faire avait

pénétré partout. En Angleterre, on avait horreur de l'intervention de l'Etat. Aujourd'hui, sur 14 millions d'ouvriers, 2 millions et demi sont membres des syndicats.

Deutschland (Berlin), III, 8. — Schiller était-il religieux ? se demande Theodor KAPPSTEIN. Il s'était fait un Christ à son idée, un Christ qui était une nécessité historique dans le développement de l'humanité, mais il a toujours regretté la disparition des anciens dieux. — Europa (Berlin-Charlottenburg), I, 16. — Edouard BERNSTEIN considère Schiller dans ses rapports avec la révolution. Schiller était un aristocrate intellectuel ; l'auteur des « Brigands » était un révolté peut-être, mais pas un révolutionnaire. Il ne se sentait lié à aucune classe, il voulait une sorte d'égalité des classes dans un état fondé sur la liberté. La révolution lui sembla d'abord devoir amener cet état de choses ; mais devant ses excès, il fut effrayé. — Die Musik (Berlin), IV, 15. — Richard HOHENEMSER affirme que Schiller, dans son esthétique musicale, n'a pas manqué de valeur. Il a été aussi remarquable dans sa définition du beau en général que dans la définition des effets qu'on peut obtenir en musique ; mais surtout il a exploré un champ qui n'a été parcouru de nouveau que de nos jours, celui du phénomène psychologique. — Nord und Süd (Breslau), Mai. — ANDERSEN, dont les Danois célèbrent l'anniversaire, a eu une jeunesse triste. Sa carrière a été difficile. — Zeitschrift für Bücherfreund (Leipzig), IX, 2/3. — L. GERHARDT rappelle un compte rendu des œuvres de Schiller donné par un Français, le chevalier du Bau qui, vers 1820, publia une Notice sur la vie et les ouvrages de J.-C. F. Schiller ; du Bau était

né en 1771 ; en 1791, il émigra et devint professeur de langues à Weimar ; il y connut Schiller. Il mourut sous Louis-Philippe comme secrétaire général des travaux pu-

blics. — Alexandre de GLEICHEN-RUSSWURM, Ernest MÜLLER et Léopold HIRSCHBERG étudient l'œuvre de Schiller à différents points de vue.

C. — Revues anglaises et américaines

Les événements en Russie

Les périodiques anglais et américains de juin ne parlent pas du désastre naval de Tsou-Shima : il n'avait pas encore eu lieu au moment de leur mise sous presse. Leurs commentaires se bornent à compléter leurs considérations sur la situation intérieure de la Russie. Tous s'accordent à dire qu'elle reste très grave. DILLON, dans *Contemporary*, démontre que si la période de l'agitation violente est pour le moment remplacée par celle des coulées d'encre succédant à la coulée de sang, si même dans le drame, l'entracte marqué par les discours, réunions, congrès et résolutions, a pris fin avec la dissolution de l'assemblée de Moscou, qui ne dura que quatre jours, du 5 au 9 mai, les défiances à l'égard de l'autocratie persistent et l'on ne compte plus sur les promesses du Tsar et de son gouvernement. Ce que l'on fait cuire sur un feu de tourbe, dit spirituellement l'auteur, en sent toujours la fumée, et toutes les mesures prises par la bureaucratie encore au pouvoir gardent la trace de leur origine. Le tchin russe est incapable de résoudre le problème politique à fond. Aussi, ne doit-on pas fonder trop d'espérances sur l'ukase relatif à la liberté de conscience. Cependant, il y a quelque chose de changé dans le mécanisme russe, grâce à cette concession impériale, et à l'initiative de M. Witte. Il ne faut pas

oublier en effet que jusqu'au dimanche de Pâques, il y a quelques semaines à peine, la pensée, le sentiment et la conscience russes étaient sous la surveillance de la police opérant pour l'orthodoxie. La Russie se trouvait tout entière garrottée corps et âme par le Saint Synode qui lui mettait la camisole de force. « Comment, s'écrient les partisans des réformes, n'aurait-elle pas été battue dans ces conditions par les Japonais ? On ne fait pas facilement des héros avec des esclaves. Ceux qui, hier encore, étaient à la merci des policiers ivres armés du knout, et ayant droit de jeter les récalcitrants en prison, ne pouvaient se représenter dans leur imagination sans culture, la patrie que comme une vaste geôle ; ils n'avaient aucune des nobles idées qui mènent à la victoire ».

M. Witte n'aura pas, à vrai dire, remédié d'emblée et radicalement au mal, mais du moins considérablement modifié l'âme russe en la soustrayant au gendarme, et il faut, suivant Dillon, en savoir gré à cet homme d'Etat. De leur côté, les membres du Congrès de Moscou ont rendu un service important en révélant sans hésitation les dangers qui menacent le tsarisme et en essayant de faire tout ce qu'ils pouvaient pour conjurer l'autocratie de sauver le pays du désastre intérieur. Il reste à savoir

maintenant ce qui sortira de vraiment efficace de ces efforts sincères, et si les hommes énergiques qui se sont fait entendre dans le Congrès, et qui seront peut-être les futurs leaders parlementaires de la Russie, le comte Heyden, MM. Koshin, Nicolaï Nicolaïevitch Lvoff, Ivan Ilyitch Petrunkevitch, Rodycheff, Shchepkin, les princes Dolgoroukoff, le prince Dmitry Shakhoffskoy, et M. Kolyabkin, représentant de Novgorod, auront l'occasion de faire prévaloir leur dévouement à la cause nationale. Dans *Fortnightly Review*, la situation actuelle de la Russie est étudiée avec beaucoup de calme et de pénétration par Victor-E. MARSDEN. Pour lui, toute la question revient, dans le mouvement de réforme, à fonder le règne de la loi, de manière à placer celle-ci, non au-dessus du Tsar lui-même, mais au dessus de la bureaucratie et de ses abus. La loi russe n'existe en effet présentement que sur le papier, et l'arbitraire en fait ce qu'il veut. « C'est la loi d'Haroun al Raschid, rendant la justice au passage, et selon l'impulsion de l'heure, ces Haroun al Raschid étant trop nombreux, et peu d'entre eux ayant l'esprit de paix, de piété et d'équité du calife abbaside. » Haroun avait d'ailleurs inauguré son règne par le massacre des Barmécides, et le remplit de guerres qui ne produisirent aucun bon résultat pour son empire. Marsden entre dans d'intéressants détails sur la conception politique du moujik, qui sera, croit-il, pendant longtemps encore le principal obstacle à la marche de la révolution. L'auteur donne aussi des renseignements précis sur l'organisation militaire de la Russie, dans laquelle, comme il l'explique, l'officier est le principal élément de la défaite, par suite de son infériorité à l'égard des hommes qu'il com-

mande, et qui se soumettent aveuglément à sa direction. Or, celle-ci est souvent incapable. » Si, dit Marsden, les officiers russes égalaient ceux des autres pays, l'armée russe n'aurait sans doute pas subi d'échecs. » En outre, l'officier vivant sur le régiment, selon la coutume de longue date, la corruption est en quelque sorte forcée. En réalité, l'officier russe, pris individuellement, ne saurait en courir le blâme qui pèse sur l'institution dans son ensemble, il en fait partie et n'a ni qualité ni pouvoir pour changer le système, et c'est ce système, une des assises de l'autocratie, qu'il importe de faire disparaître. L'autre pilier de l'édifice, la justice, est encore plus défectueux, et Marsden le dévoile complètement. « La conception de la justice est, dit-il, aussi élevée en Russie que partout ailleurs ; son administration, au contraire, sous la dépendance absolue de l'autocratie, n'est, en aucun pays civilisé, descendue plus bas. » Marsden est d'avis, et avec lui les vrais amis de la Russie, que le seul moyen de sauver l'empire russe est de lui donner une constitution. Malheureusement, celle-ci ne peut avoir d'action réelle qu'à la condition de la baser sur l'élection des représentants du pays par ceux qu'ils doivent représenter effectivement. Autrement, dans l'état nébuleux actuel des affaires, personne ne peut dire quand et comment le Tsar se décidera à admettre ce principe. Quiconque est bien informé à ce sujet ne doute point de l'obtention des concessions nécessaires et légitimes ; mais on est très perplexe sur les moyens de les réaliser. Chacun est convaincu que la paix du monde et l'avenir de l'empire en dépendent, mais « il faut qu'on sache bien à l'étranger, comme on le comprend parfaitement en Russie, que jusqu'ici le Tsar n'a ré-

pondu aux aspirations de la nation que par des paroles énigmatiques. » N'est-ce pas le cas de répéter le mot de Mirabeau : on délibère quand la banqueroute est aux portes.

Contemporary Review (Londres).

Juin.

Léonard COURTNEY estime que l'heure est venue de songer à la *régénération des Parlements*. Elle est désirée par toutes les nations, et nulle part elle n'est plus nécessaire qu'en Angleterre, où les ministres eux-mêmes, comme M. Balfour, ne professent guère de respect pour les institutions parlementaires telles qu'elles fonctionnent. Et l'auteur d'analyser les défauts, voire les vices des rouages, depuis le suffrage des électeurs jusqu'aux délibérations et aux résolutions des députés, à l'élaboration et au vote des lois. — Thomas LOUGH examine quels ont été pour l'Irlande les résultats des dix années de gouvernement tory. C'est une page d'histoire rétrospective, à vrai dire, mais il était bon de l'écrire, au moment où le pays va être, sans doute à bref délai, consulté sur l'orientation qu'il veut donner à sa politique, et où la lutte entre conservateurs et libéraux est à la veille de s'engager. Or, on nous apprend qu'en définitive, les représentants de l'Irlande considèrent qu'ils n'ont pas obtenu les satisfactions réclamées. Sans doute à l'examiner superficiellement, l'activité législative, au cours de cette période décennale, a produit quelques heureux effets en Irlande, par exemple l'abrogation du système suranné du grand jury, par exemple la loi de 1903 sur les rachats agraires, la réduction des forces de la police (*royal irish constabulary*), qui a permis une

économie budgétaire de 2 millions et demi de francs, devant s'élever à 6 250 000, avec suppression de recrutement. Toutefois, si l'on se place à un point de vue général, les bénéfices de ces efforts ne se sont pas répercutés sur la prospérité irlandaise. En fait, les Irlandais ne sont pas contents et ils ont raison, car sauf le rachat des terres, tout ce qui s'est fait n'a été qu'une grande expérience pour substituer à ce que le peuple irlandais réclame, tout autre chose dont il n'a nul souci. Au résumé, il n'y a eu aucune œuvre de relèvement de la nation irlandaise, et les nouvelles institutions qu'on lui a accordées ne sont que des mécanismes marchant automatiquement. Le paupérisme continue de sévir avec recrudescence. Il n'y a pas d'essor industriel. En un mot, « il est impossible de voir un rayon de lumière percer le nuage de dépression qui pèse sur l'Irlande depuis cinquante ans ». Et cependant, l'Irlande prend sa part très lourde des charges de la Grande-Bretagne. — Greville MACDONALD reprend la campagne, que l'on aurait pu croire abandonnée, *contre la vivisection*. — Erik GIVSKOV étudie la *germanisation* des races soumises à l'hégémonie allemande, et principalement la condition des Polonais et des Danois enclavés dans l'empire germanique. *La Revue* a déjà exposé la question en ce qui concerne la Pologne. Quant aux Danois, ils ont agi, au moins dans les localités rurales, de manière à combattre les tendances de la Prusse à germaniser le Slesvig. Les paysans de cette région ont appris à leurs dépens ce qu'ils ont à attendre du junker (hobereau) et de la bureaucratie allemande. Ils restent Danois de cœur et d'esprit. Dans les villes, les fonctionnaires allemands, surtout grâce au rachat des chemins de fer par le

gouvernement, ont un peu mieux réussi, mais il est certain que si ces fonctionnaires venaient à rentrer tous au Vaterland, le Slesvig tout entier n'aurait plus, même comme aspect extérieur, rien de germanisant. — R. WARWICK BOND résume les *Vues littéraires de Ruskin*, et rappelle sa croisade contre le romantisme, principalement contre Victor Hugo et contre presque toute la littérature moderne. — Signalons une humoristique controverse soulevée par UN COLONIAL sur les mariages anglo-américains, qui ne sont, au dire de l'auteur, que des associations du blason et du dollar, sans utilité pour les deux pays. Les millionnaires et milliardaires américaines qui épousent des ducs et pairs ou baronnets anglais contribuent médiocrement à régénérer la race aristocratique de la Grande-Bretagne. Sur 74 de ces mariages, il y en a une bonne part de stériles. Il n'en est pas de même des héritières coloniales. D'où cette conclusion : l'influence coloniale est vigoureuse, l'influence américaine frivole et déprimante. Et conseil de l'auteur aux ducs anglais : n'épousez plus d'Américaines.

East and West (Bombay).

Mai.

Dans son article sur *l'origine et le développement du Califat*, ABDULLAH SOHRAWORTHY définit les diverses phases du pouvoir spirituel et temporel de l'Islam, et aborde la grave question de savoir si ce pouvoir peut être confié à un autre qu'au Commandeur des croyants, dont le siège est actuellement à Constantinople; il conclut, d'après ses vues personnelles et celles du professeur Halil Halid, de Cambridge, qu'il n'est pas nécessaire que ce siège soit à Constantinople, ni qu'un calife soit de

telle ou telle race; il suffit que ce dernier, pour être candidat à l'empire, soit né libre et musulman orthodoxe. — Sir Edward CANDY discute dans *l'Inde actuelle* les opinions de Townsend et de Sir Henry Cotton qu'il trouve, les premières surannées en ce qui concerne le *modus vivendi* des races, les secondes trop avancées au point de vue politique. Son opinion, à lui, c'est que l'Inde n'est pas encore mûre pour un gouvernement responsable et représentatif. — Les découvertes d'Aurel Stein au Khotau sont résumées par H.-P. GHOSE dans les *Ruines sous les sables*. Leur importance au point de vue de l'art gréco-bouddhiste et de l'épigraphie indienne est mise en relief, ainsi que leur haute valeur géographique. — *L'Appel au Ryot (paysan)* indien, par le capitaine Arthur SAINT-JOHN, est une étude de la mentalité des classes agricoles dans l'Inde. L'auteur demande le concours de ces dernières pour le relèvement social et financier du pays, concours sans lequel il n'y a pas lieu d'espérer le progrès économique, et partant d'arriver à obtenir un régime autonome, pour le fonctionnement duquel la participation des seuls politiciens ne suffirait pas.

Fortnightly Review (Londres).

Juin.

L. HIGGIN fait le portrait et l'éloge d'*Alphonse XIII*. C'est avant tout un appel aux sympathies anglaises pour le jeune souverain dont on nous raconte les traits de bonne humeur et d'initiative juvénile, avec, à l'appui, force anecdotes sur son éducation, ses aspirations, les promesses que fonde sur lui l'avenir. L'auteur parle avec enthousiasme de l'Espagne nouvelle, bien différente, à l'en croire, de ce qu'elle était il y a quarante

ans? Il convient cependant que le changement radical du royaume ne peut s'opérer aussi rapidement que le croient ses meilleurs partisans. « Il faut, dit-il, une nouvelle génération de politiciens, avant qu'il puisse recouvrer quelque peu de la position qu'il occupait autrefois en Europe. » Pourtant, il y a progrès, et l'on espère qu'Alphonse XIII y travaillera. Pour le moment, le jeune roi goûte les plaisirs du déplacement, et regarde attentivement ce qui s'offre à lui au cours de ses voyages. Higgin n'approfondit pas beaucoup son étude, il se contente de prévoir que la visite d'Alphonse XIII en Angleterre resserrera les liens politiques de celle-ci avec l'Espagne. — J.-L. BASHFORD commente le rôle de l'Allemagne dans la Méditerranée, en protestant contre les intentions attribuées au Kaiser de vouloir « miner en dessous l'entente anglo-française ». Selon l'auteur, l'issue de la mission de Fez sera intéressante, mais quant à ses résultats, on peut prévoir qu'ils ne changeront rien à l'attitude respective de la France et de l'Allemagne. La mission du comte Tattenbach aura surtout pour effet de prolonger la durée du traité commercial. « Les Allemands sont convaincus que l'entente anglo-française ne sera pas mise à profit par la France pour reprendre ses idées de revanche, pas plus que ne l'a été l'alliance franco-russe. L'Allemagne n'a aucune raison de tendre à rompre l'entente cordiale. Elle ne l'a fait ni à Tanger ni ailleurs. » Voilà d'honnêtes protestations qui feraient croire que l'auteur est un courtier dévoué ; mais,

comme dit le fabuliste, en toutes choses il faut voir la fin. — M. J. LAUDER discute les projets de loi anglais sur *les étrangers*. L'auteur concède la légitimité des mesures réclamées contre les criminels autres que politiques, les anarchistes ou autres individualités dangereuses ; les proxénètes et le contingent de la prostitution, les avariés, les tuberculeux, qui peuvent contaminer la population britannique, les fous ou idiots qui exigent une surveillance spéciale ; mais il repousse tout ce qui porterait atteinte à l'élément étranger qui a contribué et contribuerait encore à la prospérité même de l'Angleterre dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et matérielle. — Une jolie étude de Maurice-A. GEROTHWOHL sur la *moralité de Don Juan*, avec comparaison des diverses interprétations du type dans les différentes littératures modernes. — W. von HERBERT a bonne opinion de l'*armée bulgare*, dans laquelle chaque soldat vaut deux ou trois Turcs, ou doit les valoir dans la pensée des organisateurs de la Bulgarie militaire. La grande majorité du peuple bulgare est belliqueuse, aspirant à la guerre, la réclamant sans cesse, et se figurant supérieure à ceux avec qui l'on entrera en lutte. Toutefois, l'auteur est persuadé que si la Macédoine et la Turquie n'offraient plus de motifs de combat, la Bulgarie adopterait le système monténégrin, se rapprochant de l'idéal suisse : un effectif peu important en activité de service, et une réserve bien exercée comprenant toute la population valide.

D. — Revues japonaises

Une revue méthodiste imprimée en japonais, *Gokyo*, vient de publier une très vaste enquête ayant pour sujet les rapports qui exis-

tent entre les *Japonais convertis et la religion chrétienne*. Les membres du clergé n'y prenant aucune part, et l'enquête ne donnant que des

réponses écrites, nous avons certaines chances de saisir de la sorte la mentalité religieuse des classes instruites du Japon. La lecture de ces réponses interminables, car elles se poursuivirent dans une demi-dizaine de fascicules de **Go-kyo**, confirme avant tout l'opinion qu'on professe en Europe à l'égard de la religiosité du Japon. Je me rappelle avoir lu quelque part cette définition de l'âme nipponne, faite par le vieux Bismarck japonais, le marquis Ito : *Les Japonais forment le peuple le plus athée de l'univers (Nihon wa sekai, ni oite mottomo mushin shugi no kokumin nari)*. L'enquête de **Go-kyo** paraît lui donner totalement raison. Nous avons ici affaire à des gens convertis, qui, dans l'ordre normal des choses, devraient avoir une foi des plus ardentes et des convictions intactes. Or, presque tous ceux qui participent et répondent au questionnaire paraissent considérer la religion en général et la chrétienté en particulier comme le cadet de leurs soucis. Les plus lettrés d'entre eux font valoir cet argument de Comte que la phase théologique, qu'ils identifient avec la phase religieuse, n'est que la première dans l'évolution morale et intellectuelle d'un peuple, tandis que le Japon est entré dans la troisième phase : scientifique, où la religion cède la place. Le D^r Takagi, chargé de commencer l'enquête, se console en pensant que l'incrédulité et l'indifférence s'adressent « plutôt aux églises chrétiennes qu'à son Sauveur, à ses représentants sur terre », ou, comme dirait M. Lavedan, aux marchands d'éternité...

Fukuin Shimpo. — Comment, en plein temps de guerre, un auteur qui signe ABE, a trouvé le moyen de discuter au point de vue philosophique la question de l'im-

mortalité de l'âme ! Ajoutons du reste qu'il paraît ne pas y croire, car, au cours de sa longue dissertation, il laisse tomber de sa plume une grande provision de doute : « Tout est passager ici-bas, nous dit-il entre autres. Les choses qui ont un commencement doivent avoir une fin, et l'âme humaine a beau mettre des milliers d'années pour arriver à son expression actuelle, elle se doit à elle-même de disparaître, conformément à la loi immuable des choses... »

Kylo Kukai. — **INOUE KAMEGORO** critique amèrement l'éducation primaire au Japon. Il démontre que même les élèves qui ont passé brillamment leurs examens, ignorent jusqu'aux premiers principes de l'arithmétique.

Taiyo, du mois d'avril, contient un article de **NAGATANI CHOTOUKO** qui mérite une considération spéciale. Après avoir constaté que tous les partis politiques ont désarmé au Japon jusqu'à la fin de la guerre, l'auteur présume que le gouvernement ne pourra pas bénéficier à l'infini de la complaisance de ses adversaires. Lorsqu'il s'agira de conclure la paix, les partis politiques ne manqueront pas d'intervenir.

« On peut être des militaires de premier ordre, dit Nagatani, mais être en même temps de bien médiocres diplomates. Or, le moment d'entrer en lice de la diplomatie va sonner. C'est à elle de décider quel doit être l'avenir de la Mandchourie et de la péninsule de Liaotoung... Quelle sera notre situation à l'égard des pays occidentaux ? Et la Russie ? Doit-elle jouir des mêmes privilèges que les autres pays ? Et la question de Vladivostok ? Faut-il laisser ce

dernier refuge du commerce russe à la Russie, et alors trembler pour le retour de ses hostilités ? Le gouvernement paraît enclin à se montrer trop conciliant dans ses pourparlers, mais la nation, qui a le souci de son avenir, ne saurait le suivre dans cette voie... »

Ailleurs, Nagatani rappelle que le Japon a promis, avant la guerre, de donner la Mandchourie à la Chine, et que par conséquent il ne saurait revenir sur sa parole. Mais il s'agira d'employer certaines mesures qui garantissent l'avenir japonais de ce côté... En parlant de la Corée, cette Irlande japonaise, comme l'appelle SHIMADA SHABURO, l'auteur se pose cette question : les Coréens forment-ils réellement une race inférieure, inapte à tout progrès ? Il ne le croit pas. En somme, nous dit Shimada, ils descendent du même tronc que les Japonais, et leur décadence de mœurs, leur oisiveté et leur insouciance, ne sont que les résultats du mauvais gouvernement qui pèse sur eux depuis des siècles. Les hommes n'y avaient aucun intérêt à travailler et à thésauriser, car, lorsque au bout d'un certain nombre d'années, ils arrivaient à la fortune, le gouvernement confisquait leurs richesses et emprisonnait leurs possesseurs. Sous le bon régime japonais, les dix millions de Coréens deviendront autant de bons et de vaillants citoyens du Mikado. Mais, ajoute l'auteur, il faut respecter leur dignité d'hommes et ne pas l'exaspérer par le mépris injustifié que leur témoignent les conquérants japonais. Ailleurs, il nous dit que si les Japonais avaient évolué sous l'influence des conditions néfastes qui ont façonné la vie de ce peuple malheureux entre tous, ils seraient devenus de simples Coréens. — Le

D^r KASSAI professe l'opinion que la Russie ne se résignera pas de sitôt à subir la paix japonaise, et il conjure ses concitoyens de s'armer de patience. Il leur fait du reste espérer que les désordres intérieurs qui ne manqueront pas d'éclater en Russie, faciliteront leur victoire définitive.

Les journaux et les revues japonais parlent avec une grande sympathie du jubilé des 10.000 numéros du journal Yomiuri Shimbun dont le fondateur et le directeur n'est autre que Motono, père du très distingué ministre du Japon à Paris. On rappelle à cette occasion que le Shimbun, un des plus anciens et des plus influents parmi les journaux japonais, se signala de tout temps par l'indépendance et la largeur de ses idées. Tout en dénonçant les abus des gouvernements, il a été d'un libéralisme modéré, et, par la dignité de ses procédés, il a toujours bénéficié de l'estime de tous ses confrères.

Nolons, dans ce 10 000^e numéro, deux articles qui ne manquent d'intérêt. Dans l'un, le D^r TSUBOUCHI compare le Japon à la Grèce... antique. Il nous déclare pourtant, avec une modestie dont on lui saura gré, que si les anciens Grecs et les Japonais de nos jours se ressemblent beaucoup au point de vue de la bravoure militaire, des croyances polythéistes et même au point de vue de leur... légèreté de tempérament, ils ne sont point tout à fait identiques en ce qui concerne leur génie dans les lettres et les arts. On s'en doutait un peu. — D'autre part, OZAKI YUKIO prêche la nécessité pour le Japon de s'emparer et de garder à tout jamais... Vladivostok...

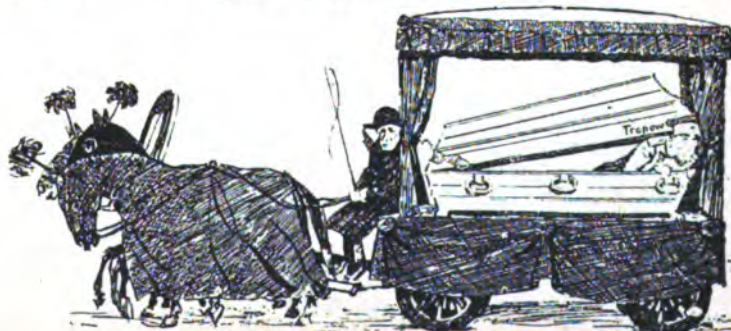
CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement documentaire, ne sauraient engager la responsabilité de LA REVUE. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.

La Russie devant la caricature



Pasquino (Turin). — La route de la mort : Le peuple russe : Jusqu'à quand la route de la mort sera-t-elle la seule, Sire, où tu te rencontreras avec ton peuple ? (Le Tsar enterre les fonctionnaires assassinés par les révolutionnaires et le peuple enterre ses enfants, victimes de la guerre et des policiers.)



Ulk (Berlin). — La voiture de gala de M. Trepov. (Il ne pourra plus se montrer que caché dans une bière).



Jugend (Munich). — La France, avec soulagement : J'en ai assez de ce soupirant qui n'offre que des fleurs, tandis que celui-là m'apporte au moins sa belle flotte.



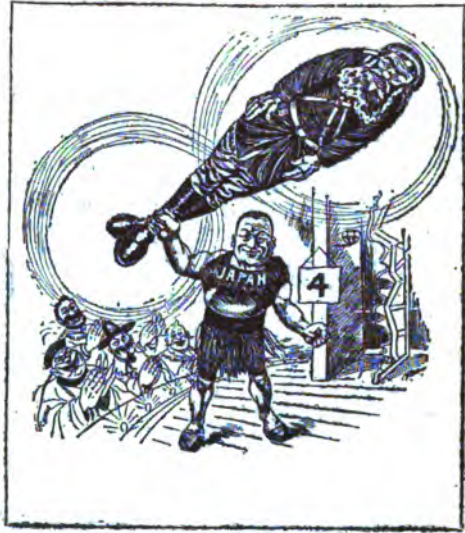
Kladderadatsch (Berlin). — L'expérimentateur russe permet enfin à ces deux grenouilles martyrisées de reprendre un peu d'air... (la Pologne et la Finlande).



Pasquino (Turin). — Les deux terreurs russes : la blanche de Pobedonostzeff et la rouge des révolutionnaires russes.



Rire (Paris). — Le petit Jap à John Bull :
— Tu vends donc toujours du charbon
aux Russes?... *JoAn*. — Ne t'en ai-je pas
vendu bien davantage!



Daily Eagle (Brooklyn). — Le petit hercule d'Orient.



Pasquino (Turin). — Un télégramme russe : Les Japonais restent quand même
derrière nous...



Life (New-York). — Le Japonais montre au colosse endormi (la Chine) ce
que valent ceux qui l'ont terrorisé pendant tant de siècles!



Neue Glühlichter (Vienne). — Comment le petit Habakuk se représente la conquête d'une batterie par les Russes.



Kladderadatsch (Berlin). — On ne peut pas être trop dur à l'égard d'une femme qui se laisse courtiser par un tiers, lorsque son mari est par trop malade.

Le Gérant : CH. MARGUIN.

Le Préjugé des Races

PAR

JEAN FINOT

1 Vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 318 pages.

Édition Félix Alean.

PRIX : 7 fr. 50 (En vente chez tous les Libraires).

Contre l'envoi d'un mandat de 7 fr. 50, l'administration de *La Revue* expédie cet ouvrage à domicile (frais d'envoi compris).

*Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de s'adresser s'ils tiennent à être servis d'une façon on ne peut plus consciencieuse, au Marquis **GUY DE BINOS DE GURAN, aux Reiges du Preux (Haut-Médoc), par Blanquefort (Gironde), qui leur fournira des vins exquis à des prix extrêmement avantageux.***

Il n'est pas possible de trouver des vins plus parfaitement naturels et parfaitement purs.

Le Marquis de Binos se fera un plaisir d'envoyer des échantillons à ceux de nos lecteurs qui voudraient bien lui en demander, en se recommandant de notre journal.

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS

| | | | |
|---|--|---|---|
| <i>Élysée Palace Hôtel</i> 102, av. Champs-Élysées | <i>G^d H^{tel} de l'Athénée</i> 15, rue Scribe | <i>Hôtel Mirabeau</i> 8, rue de la Paix | <i>Restaurant Ritz</i> 15, place Vendôme |
| <i>Hôtel Régina</i> 2, place de Rivoli | <i>Hôtel d'Albe</i> <small>av. Champs Élysées</small> et avenue de l'Alma, 55 | <i>Adelphi Hôtel</i> <small>Entrée 4, rue Taitbout</small> 22, bd des Italiens | <i>G^d Hôtel de Bade</i> 30 et 32, bd des Italiens |
| <i>Grosvenor Hôtel</i> 39, rue Pierre-Charron | <i>Hôtel Scribe</i> 1, rue Scribe | <i>Hôtel Bedford</i> 17, rue de l'Arcade | |
| <i>Hôtel Campbell</i> 45-47, aven. Friedland | <i>Hôtel Beau Site</i> 4, r. Presbourg (Etoile) | <i>Hôtel Columbia</i> 16, avenue Kléber | <i>H^{tel} Roches-Noires</i> à Trouville |
| <i>Hôtel Malesherbes</i> 26, bd Malesherbes | <i>Hôtel Lord-Byron</i> 16, rue Lord-Byron | <i>Hôtel d'Autriche</i> 37, rue d'Hauteville | |

DIEPPE

Sur la plage, en face le Casino

Régina Palace Hôtel

Tous les comforts modernes. — Arrangements pour famille

LA BAULE

(Loire-Inférieure)

Hôtel Royal

Golf — Lawn-Tennis — Cycling
Boating — Motor Cars — Etablissement hydrothérapique

SAINT-LUNAIRE

Grand Hôtel

Situation unique au bord de la mer

Un **CADEAU ÉLÉGANT, UTILE et AGRÉABLE** à faire est une

Plume à réservoir "SWAN"

SA RÉPUTATION UNIVERSELLE la recommande tout particulièrement ; elle s'emploie avec toutes les encres

Catalogue franco
sur demande



Plume à 20 francs.

Garantie à l'usage et comme qualité, est échangée si elle ne convient pas

GROS ET DÉTAIL :

BRENTANO'S, 37, Avenue de l'Opéra, PARIS

et dans toutes les bonnes papeteries

Catalogue franco
sur demande

AMEUBLEMENTS D'ART

Giuseppe ROSSI et Fils, de Venise

398-400, Rue Saint-Honoré. — PARIS

Envoi sur demande de Devis, Dessins et Catalogues

Dépôt des Manufactures de SIGNA (Florence) et des Verreries de la Compagnie Venise-Murano

CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"

HORS CONCOURS PARIS 1900



ACIER et VIEIL ARGENT **25 fr.**
ENVOI À L'ESSAI 10 JOURS
GARANTIE 10 ANS

SOCIÉTÉ de CHRONOMÈTRE "LE ROYAL"
UNION FRANÇAISE à BESANÇON
ENVOI de CATALOGUE GRATUIT de tous genres de MONTRES

MALADIES NERVEUSES

Guérison Certaine

PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

| | |
|--------------------------|------------------------|
| ÉPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES |
| HYSTERO-ÉPILEPSIE | CRISES NERVEUSES |
| DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES |
| DIABÈTE SUCRE | INSOMNIE |
| MALADIES du CERVEAU | EBLOUISSEMENTS |
| et de la Moëlle Epinière | CONGESTIONS Cerebrales |
| CONVULSIONS | SPERMATORRÉE |

Notices très importantes envoyées gratis sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France)

LES PLAQUES ET PAPIERS

JOUGLA

45, Rue de Rivoli, PARIS

SONT LES MEILLEURS



GRATIS
CIRCULAIRE MENSUELLE
Grandes occasions
ACHAT DE TIMBRES-POSTE
Agence de Timbrologie
59, rue de Dunkerque
PARIS

PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, rue du Faubourg-Saint-Honoré

FEB - 4 '2

